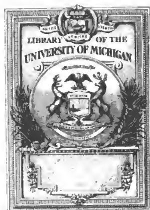
Internationales Archiv für Ethnographie

Intern. Gesellschaft für Ethnographie, Rijksmuseum van Oudheden te Leiden




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ARCHIVES INTERNATIONALES

D'ETHNOGRAPHIE.

PUBLIÉES

PAR

DR. KRIST. BAHNSON, COPENHAGUE; PROF. F. BOAS, WORCESTER, U. S. A.; DR. G. J. DOZY à LA HAYE; PROF. E. H. GIGLIOLI, FLORENCE; A. GRIGORIEF, ST.-PETERSBOURG, PROF. E. T. HAMY, PARIS; PROF. H. KERN, LEIDE; J. J. MEYER, OENGARANG (JAVA); PROF. G. SCHLEGEL, LEIDE; J. D. E. SCHMELTZ, LEIDE; DR. HJALMAR STOLPE, STOCKHOLM; PROF. E. B. TYLOR, OXFORD.

RÉDACTEUR:

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservateur au Musée National d'Ethnographie de Leide.

Nosce te ipsum.

VOLUME VII.

Avec 21 planches et plusieurs gravures dans le texte.

E. J. BRILL, ÉDITEUR, LEIDE.
ERNEST LEROUX, PAPIS. C. F. WINTER'SCHE VERLAGSHANDLUNG, LEIPZIG.
On sale by KEGAN PAUL, TRENCH, TRÜBNER & Co. (Limᵈ) LONDON.

1894.

INTERNATIONALES ARCHIV

FÜR

ETHNOGRAPHIE.

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. KRIST. BAHNSON, COPENHAGEN; PROF. F. BOAS, WORCESTER, U. S. A.; DR. G. J. DOZY IM HAAG; PROF. E. H. GIGLIOLI, FLORENZ; A. GRIGORIEF, ST.-PETERSBURG; PROF. E. T. HAMY, PARIS; PROF. H. KERN, LEIDEN; J. J. MEYER, OENGARANG (JAVA); PROF. G. SCHLEGEL, LEIDEN; J. D. E. SCHMELTZ, LEIDEN; DR. HJALMAR STOLPE, STOCKHOLM; PROF. E. B. TYLOR, OXFORD.

REDACTION:

J. D. E. SCHMELTZ,

Conservator am Ethnographischen Reichsmuseum in Leiden.

Nosce te ipsum.

BAND VII.

Mit 21 Tafeln und mehreren Textillustrationen.

VERLAG VON E. J. BRILL, LEIDEN.
ERNEST LEROUX, PARIS. C. F. WINTER'SCHE VERLAGSHANDLUNG, LEIPZIG.
On sale by KEGAN PAUL, TRENCH, TRÜBNER & Co. (Lim^d) LONDON.

1894.

DRUCK VON: P. W. M. TRAP, IN LEIDEN.

Het heeft

H. M. DE KONINGIN-REGENTES

der Nederlanden

behaagd als Begunstigster van het

Internationales Archiv für Ethnographie

op te treden

SOMMAIRE. — INHALT.

LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NÉCROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

TABLES DES PLANCHES. — VERZEICHNISS DER TAFELN.

L. S.

Notre périodique commence une nouvelle phase de son existence avec son volume VII. Pour des motifs, que nous n'avons pas besoin d'exposer ici, l'éditeur qui a si puissamment contribué à la fondation des Archives a désiré se retirer, et conséquemment nous sommes entrés en arrangement avec la maison E. J. Brill, qui en reprendra la publication à dater de 1894. Mais quoique l'édition ait passé en d'autres mains, ni le programme, ni le format de cette Revue ne seront modifiés.

Le principe qui a toujours guidé la Rédaction, restera ce qu'il était: Les Archives continueront à être l'intermédiaire entre les Musées et ceux qui s'occupent de recherches ethnographiques. Nous espérons ne pas nous tromper, en comptant sur l'appui de tous ceux qui s'y intéressent, et qui nous l'ont prêté en mainte circonstance. Nous nous adressons non-seulement à nos collègues et en particulier à ceux qui se livrent à des explorations d'outre-mer, mais aussi aux Directions des Musées d'ethnographie. Quant aux premiers, nous les prions de nous envoyer, soit de courtes notices, soit de plus amples comptes rendus des résul-

Mit dem VII. Bande tritt unsere Zeitschrift in eine neue Phase ihres Bestehens. In Folge gewisser Umstände, auf welche näher einzugehen hier nicht der Ort ist, wünschte der seitherige Verleger, der die Herausgabe der Zeitschrift so energisch gefördert hatte, von deren Verlag zurückzutreten und ist derselbe der Firma E. J. Brill in Leiden übertragen. Wenn daher künftig auch in anderem Verlage, wird das Organ gleichwohl in der bisherigen Gestalt völlig unverändert forterscheinen.

Wie bisher wird es unser Bestreben sein, das Archiv zu einem Bindegliede zwischen den ethnographischen Museen und den Freunden ethnologischer Forschung zu machen. Wir rechnen dabei auf die Unterstützung aller hier in Betracht kommenden Kreise, wie uns solche ja auch seither stets in so reichem Maasse zu Theil geworden ist. Ausser an unsere Fachgenossen, besonders diejenigen, welche auf transatlantischen Sammelfeldern thätig sind, wenden wir uns mit unserer Bitte auch an die Vorstände der ethnographischen Museen. Von Ersteren erbitten wir uns die Zusendung kürzerer oder längerer Berichte über die Re-

tats de leurs travaux; quant aux derniers, noue venone leur demander de nous faire parvenir leurs rapports annuels, ou bien aussi de nous tenir au courant de leurs acquisitions. C'est ainsi que nous parviendrons peu à peu à posséder un tableau du matériel ethnographique dispersé dans les diverses collections.

La „Revue bibliographique", sous la rédaction de M. le Dr. Dozy, contiendra, comme jusqu'ici, un résumé des récentes publications. Pour que cette partie soit aussi complète que possible, nous invitons les auteurs de nouvaux travaux, et surtout ceux qui placent leurs articles dans des périodiques non-ethnographiques, à nous en faire parvenir dès leur publication un exemplaire ou un tirage-à-part.

La revue des publications en langues slaves, devenues de plus en plus importantes dans les dernières années, sera rédigée par M. le Prof. H. Kern (articles russes), par M. le Dr. J. H. Kern (articles tchèques), par M. le Prof. Uhlenbeck (articles polonais).

De cette manière nos Archives deviendront un guide précieux dans le vaste domaine de l'ethnographie et combleront une lacune qui se faisait depuis longtemps sentir.

Les illustrations, en tant qu'il s'agit de planches litbographiques, seront exécutées dans les mêmes ateliers qu'auparavant. Si quelques uns de nos collaborateurs préféraient dane la euite ajouter à leurs articles dee planches photolithographiques, nous les prions de s'adresser à la Rédaction qui s'efforcera d'aller au devant de leurs désirs. L'impression des Archives aura également lieu daus la même officine qu'auparavant.

Si, après avoir presque désespéré, nous sommes à même de faire paraitre les Archives sur le même pied que jadis, nous devons cet heureux résultat au puissant concours de nos collaborateurs et des amis de la science ethnographique. Avant tout nous devons exprimer notre reconnaissance à M. le Conseiller privé, A. Bastian, Professeur à Berlin,

sultate ihrer Forschungen; von letzteren die ihrer Jahresberichte oder schriftlicher Mittheilungen betreffs neuerer Erwerbungen, um so nach und nach einen Ueberblick über das, in den verschiedenen Sammlungen zerstreute ethnologische Material zu gewinnen.

Unsere „Revue bibliographique", deren Bearbeitung Herr Dr. G. J. Dozy auch für die Folge übernommen hat, wird, soweit es möglich ist, stets einen Ueberblick über zuletzt erschienene Arbeiten geben und die möglichste Vollständigkeit anstreben. Um Letzteres zu erreichen, ist es aber nöthig, dass die Verfasser neuerer Arbeiten, zumal solcher die in Zeitschriften nicht ethnographischen Characters erschienen sind, uns schnellmöglichst mit denselben bekannt machen.

Für eine Uebersicht der neueren Publicationen in Sprachen slavischen Idioms, die sich in letzterer Zeit in erfreulicher Weise mehren, haben sich, soweit es Arbeiten in russischer Sprache betrifft, Herr Prof. H. Kern, für solche in czechischer Sprache Herr Dr. J. H. Kern, und für die in polnischer Sprache erscheinenden Herr Prof. C. C. Uhlenbeck Sorge zu tragen, bereit erklärt. Auf diese Weise dürfte unsere Zeitschrift allmählich ein Führer auf diesem reichen Schaffensfelde werden und eine vielfach empfundene Lücke ausfüllen.

Was die Illustrationen betrifft, so werden selbe soweit es Lithographien gilt, in derselben Anstalt und durch denselben Künstler wie bisher ausgeführt; wo dagegen in der Folge seitens unserer Herren Mitarbeiter photolithographische Tafeln gewünscht werden, wolle man sich an uns wenden, und werden wir jedem darauf gerichteten Verlangen bereitwillig zu entsprechen suchen. Der Druck des Archivs verbleibt ebenfalls in denselben Händen wie bisher.

Wenn wir also solcher Weise im Stande sind, selbst gegen unser Erwarten, das Archiv in altgewohnter Form forterscheinen zu lassen, so haben wir dies zu danken der that-

et à M. le Chevalier Victor de Stuers, Docteur en droit et Directeur des Sciences et des Beaux Arts à la Haye, qui ont fait l'impossible pour faire aboutir nos efforts et assurer l'existence des Archives.

Nos remerciments ne s'adressent pas moins aux Gouvernements, aux Sociétés et aux personnes qui nous ont promis leur concours pécuniaire et dont la liste est ajoutée ici. Puisse leur exemple être largement suivi!

Enfin notre gratitude est acquise à nos nouveaux éditeurs. Leurs excellents conseils nous ont grandement aidé à surmonter de nombreuses difficultés, et nous ont permis d'arriver à bonne fin.

Que notre périodique continue ainsi à réunir les matériaux pour la Science de l'homme en répondant à sa devise: Nosce te ipsum.

La Rédaction
des Archives internationales d'Ethnographie.

Leide, janvier 1894.

kräftigen Unterstützung, die uns sowohl von Seiten unserer Mitarbeiter als von Freunden ethnographischer Forschung während des letzten Jahres zu Theil geworden ist. Vor Allem haben wir hierbei zu gedenken Herrn Geheimrath Prof. A. Bastian zu Berlin und Freiherru Victor de Stuers, Dr. jur. im Haag, die in aufopferndster Weise unser Streben, die Existenz des Archivs sicherzustellen, förderten. Nicht minder gebührt unser Dank den Regieruugen, Genossenschaften und Personen, welche uns pecuniäre Hülfe zugesagt und deren Namen wir hier veröffentlichen. Möge das gegebene Beispiel viel Nachahmung finden!

Zum Schlusse sei auch noch unseres neuen Verlegers, der uns durch werthvollen Rath manche Schwierigkeit aus dem Wege räumen und das Gelingen unserer Pläne fördern half, in anerkennender Weise gedacht.

Möge unsere Zeitschrift nun auch in der Folge dazu dienen, Bausteine für die Wissenschaft vom Menschen herbeizuschaffen und so ihrem Motto: Nosce te ipsum, mehr und mehr entsprechen.

Die Redaction
des internationalen Archivs für Ethnographie.

Leiden, Januar 1894

LISTE DES DONATEURS.

Son Altesse Royale la Grande-Duchesse de Saxe-Weimar.
Son Excellence le Ministre de l'Intérieur des Pays-Bas.
Son Excellence le Ministre des Colonies des Pays-Bas.
Son Excellence le Ministre de Marine des Pays-Bas.
Son Excellence le Ministre de l'Instruction publique et du Culte à Berlin.
La Société d'Histoire Naturelle à Dantzic.
l'Institut Royal pour la Philologie, la Géographie et l'Ethnographie des Indes Orientales Néerlandaises à la Haye.
l'Institut Teyler à Harlem.
La Direction du Gymnase à Katwijk sur Rhin.

La Société impériale russe de Géographie, St. Petersbourg.
Quelques Amis de l'Ethnographie à Berlin.
M. le Hon. J. Abercromby, à Edinbourg.
„ le Prof. A. Bastian, Conseiller privé, à Berlin.
„ N. P. van den Berg, Dr. en droit à Amsterdam.
„ G. Birnie, à Deventer.
„ J. T. Cremer, à la Haye.
„ le Prof. H. L. Drucker, à Leide.
„ J. Walter Fewkes, Dr. ès-sciences, à Boston.
„ J. de Fremery, à 's-Gravesande.
„ J. van Gennep, Dr. en droit, à Rotterdam.
„ le Baron W. van Goltstein, Dr. en droit, à la Haye.
„ W. J. Rooyaards van den Ham, Dr. en droit, à Utrecht.
„ W. Hein, Dr. ès-sciences, à Vienne.
„ C. H. Krantz, à Leide.
„ J. C. A. van Leeuwen, à Amsterdam.
„ le Comte O. J. H. van Limburg Stirum, Dr. en droit, à la Haye.
„ C. W. Lüders, à Hambourg.
„ J. J. Meyer, Controleur 1e Classe, à Oungarang (Java).
„ J. Nienhuis, à Amsterdam.
„ le Prof. Allard Pierson, à Amsterdam.
„ le Baron J. van Welderen Rengers, Dr. en droit, à Leeuwarden.
„ David Mac Ritchie, à Edinbourg.
„ R. Scheppig, Dr. ès-sciences, à Kiel.
„ R. J. Schiffmann, à Euskirchen.
„ le Prof. Frederick Starr, à Chicago.
„ le Baron Victor de Stuers, Dr. en droit, à la Haye.
„ le Prof. E. B. Tylor, à Oxford.
„ le Prof. P. J. Veth, à Arnhem.
„ le Prof. Max Weber, à Amsterdam.
„ J. Wueste, à Amsterdam.

A CANTON FLOWER-BOAT

BY

G. SCHLEGEL.

(With Plate I).

Whosoever has lived in Canton will most surely remember the great attraction of the Pearl-river, opposite the Honan-side, where a long row of gaily illuminated, richly gilded and painted, immense venetian gondolas are moored one alongside the other, wafting strains of music and song upon the sweet evening breezes, whilst gaily attired Chinese gentlemen and ladies, seated as well inside the saloon as outside upon the platform of the prow of the boat, are drinking, talking, smoking and listening to the musical performances made by some female artists.

These Chinese floating Café-chantants are called in Cantonese *Fa t'ing* (花艇) a term most inappropriately translated by „Flower-boat", as it rather means „Gaudy Boat" or „Ornamental Boat"; just as *Fa kai* (花街) does not mean in Canton „a flowery street" but an „illuminated street", a gay street. In fact, the word *fa* has more meanings in Cantonese, than the original character would seem to imply.

Fa nü (花女) is a girl; *Fa tan* (花旦) is an actor who personates women; *fa-fa kung-tsz* (花花公子) is a profligate rake and *fa-fa shai-kai* (花花世界) is a dissipated age, etc.

These boats have, as far as we know, never been fully described. WELLS WILLIAMS, in his „Middle Kingdom", only mentions them (Vol. II p. 21) by name, without giving any description of them; and MAYERS, in his „Treaty Ports of China and Japan" (p. 145), only says:

„Above these lie the vast house-like pleasure or „flower" boats, the fronts of which are elaborately carved and often profusely gilded. These boats are hired for pleasure parties and banquets by wealthy Chinese, whose gaily lighted feasts, enjoyed in the society of damsels highly rouged and gaudily attired, with the unmelodious accompaniment of high falsetto wind instruments and the maddening din of tom-toms and gongs, are of nightly occurrence during the warm season."

The meagreness of this description is due to the fact that it is not easy for foreigners to get access to these „reunions", and thereby to investigate the „high life" in these boats.

OLD NICK, in his pleasantly written popular book „La Chine ouverte" (p. 48), says.

„We were very soon curious to know what was going on in one of these *flower-boats* from which, besides a flare of light, such gay songs and quaint music were emitted.

A dextrous manoeuvre brought us soon alongside of one of the most richly ornamented ones, and by the half opened windows, our looks plunged into a kind of dining-room where several elegantly dressed men enjoyed the pleasures of an exquisite supper with seven or eight chinese sirens, with black hair charged with roses and orange-flowers.

Our observations, however, could not extend themselves further; for, without having seen us, and as warned by a secret instinct, our profligates seemed to suspect that they were exposed to the hateful curiosity of the *Fan-kuei* (番鬼 „Foreign devils" a common Chinese epithet for all Europeans in Canton). Immediately — a magic wand could not have effectuated a quicker theatrical change — all the venitians were simultaneously shut, and we remained dumbstruck, and blinded by the deep obscurity succeeding suddingly upon the flare of a bright illumination. It was only after some moments, when our eyes had got accustomed to this new aspect, that we distinguished above our heads, peeping over the gunwales, a dozen of individuals who, by their threatening gestures and inarticulate cries, warned us to make ourselves scarce. Some of them had even seized long bamboo poles — the most familiar weapon of the chinese boatmen — and prepared themselves to make use of them without prealable declaration of war. Two oar-strokes brought us without shot.

Another trial of the same sort was more successful. The masters of the junk were at table in the society of flower-girls, painted and smiling; they saw and recognized us, but did not think it worth the while to derange themselves for such a trifle. The extreme politeness of their manners betrayed that they were men of the superior classes, and their disdainful indifference confirmed our supposition. Only one among them seemed to take any notice of our presence; it was an old gentleman sitting near to a very young person, and who seemed to be vexed by our indiscreet looks. He soon rose, took her by the hand, and left with her the dining-saloon

In plain words, he left the place to us, and this very *gentlemanlike* behaviour made us blush for our unseemly conduct."

The above was written in 1845; but when we were in Canton in 1861, matters had not much changed, and the feeling of animosity against the foreign devils was even stronger than before on account of the military occupation of the city by the British and French forces. When a big-whiskered foreigner, armed with his inevitable stick, boarded one of these boats, the frightened girls fled into the cabin of the boat, and the men, deranged in their pleasures, only offered to the importune visitor scowling and threatening looks; and the fear of the barbarian would perhaps not have prevented the Chinese from playing a bad trick upon him. So that the foreigner went away without having seen or learnt anything.

We then devised means to visit these boats in a way to see and hear everything about them; and counted thereby upon our gift of the Chinese gab, this priceless means of introduction into all Chinese circles. One fine summer-evening then, we silently boarded one of the gayest boats, and, without entering the saloon, we kept aloof upon the platform which covers the prow, and upon which, for the moment, nobody was staying, except some domestics. A numerous company of rich Chinese and fair damsels was sitting around a large marble table in the grand saloon, and though they had already perceived us, they did not derange themselves, as we kept modestly at the entrance. By way of entering into conversation, we asked — of course in Chinese — of one of the domestics to give us a light for our cigars.

— Do you speak Chinese? the domestic exclaimed quite astonished.

— Yes, a little, we answered.

These few words roused an old mandarin, smoking his opiumpipe in one of the two siderooms to the right and left of the entrance, from his trance.

— Who is there? he asked of the domestic to whom we had just spoken.

— It are two foreigners, replied he.

The old gentleman then rose, whilst we approached his couch, and asked of us in Chinese:

— Who are you?

— Your servants have come to China to learn the language of your honoured country, we replied.

— Ah! said he, you are missionaries.

— You lie under a mistake, we replied, a missionary would not venture to come into one of these boats. We are students, sent by our despicable country to China, in order to learn the language, and to serve later as interpreters to your honorable countrymen living in the kingdom of Java.

As soon as the old gentleman had heard these words, he jumped up, quite forgetting his opiumpipe, and cried to us:

— Come in! come in! how could I leave standing at the door two Sages of the West [1].

Being now introduced by the old gentleman himself to the company, nobody was frightened. With many bows and scrapes we were invited to sit down at table and to partake of the supper. We found there a good number of literati who, wishing to make sport of us, began to interrogate us upon the subject of the Chinese Classics; but as we had already passed three years in Amoy in studying them, we knew enough of the subject to answer properly their questions, which highly delighted them and procured for us a real deluge of compliments.

Besides there were, among the damsels of the company, several lettered women, knowing poetry and able to sing and, above all, to talk, so that we had a very agreable conversation.

As every European is supposed by the Chinese to be a sooth-sayer, these damsels asked us urgently to examine their physionomy and their hands, and to tell them their fortune.

Although we did not in the least understand chiromancy, we complied, however, with the wishes of the ladies, and brought the company into a rapture of hilarity by predicting to the young and fair ones fine husbands and illustrious sons; and to some other, more illfavored girls, we promised that they would be, in a few years, mistresses of such a boat they were now sitting in, and profitable affairs.

The girls were enchanted and invited us next morning to call upon them at „the house". For the flower-boats are rarely a fixed residence, but are only hired for parties and suppers.

In fact we went next morning to make our morning call, and whilst assisting at the toilet of the damsels, they gave us a mass of precious information about the life they led, the circumstances which had brought them to this miserable state of existence, etc. One of them even favoured me with a fan upon which she had written a few lines of poetry in my praise.

As I have described at length the position and life of these Chinese damsels in the Preface to my translation of the 'Oil merchant', and in my sketch of the Prostitution in China [3], I will not repeat this here, but return to the subject of our engraving — the Flower-boats.

It is not known when these kind of boats were introduced for the first time into the

[1] Allusion to a saying of Confucius: Among the men of the West there is (or are) a Sage (or Sages).

[2] Le Vendeur-d'huile qui seul possède la Reine-de-Beauté ou Splendeurs et misères des courtisanes Chinoises. Leiden, E. J. Brill; Paris, Maisonneuve & Cie 1877.

[3] Iets over de Prostitutie in China, Batavia 1866, Transactions of the Batavian Society of Arts and Sciences.

habits of Chinese high-life. The Chinese Encyclopedias do not mention them, though they describe all sorts of Chinese vessels and craft.

However, such pleasure-vessels must have existed at all times in a country where land is dear, and used for cultivation, whilst it is intersected throughout by fine rivers and canals which afford space enough for hundreds of vessels. Besides, especially during the hot chinese summer, a party upon the water is much more pleasant and cool than one in a close, sultry room in town.

The only mention of such a boat in Chinese history is that of a certain *Yang-khan* (羊侃) who lived during the Liang-dynasty, A. D. 502—556.

When he first went to *Hang-chow* (衡州府 in the prov. of *Hu-kwang*), he had built three rooms upon the double raft (艖艄), with which he floated along the *Liang*, and which he had equally adorned with pearls and jewels and bedecked with embroidered silk. Inside were placed curtains and screens, and he had in them *girls* and *music* (女樂).

However, much earlier, duke *King* of *Thsi* had made a pleasure-boat called „Lotus-leaf", which was manned by the Dames du Palais [1]. *Fu-ch'a*, Prince of the Kingdom of *Wu* (吳), the present *Kiang-su*, who succeeded his father in B. C. 495, and had to maintain a life-long struggle with *Kow-tsien*, king of *Yueh*, succombed at last to the craft of *Kow-tsien*'s famous minister *Fan-li*. The latter caused the peerless beauty *Si-shi* to be introduced into the Seraglio of the prince of *Wu*, who, abandoning himself to dissolute enjoyment, allowed ruin to steal upon his armies unaware [2].

Among other dissipations, *Fu-ch'a* had dug a large pond called „The Celestial Pond" and had constructed a boat called the „Green Dragon", in which he made daily trips with the above-named *Si-shi* [3]. Of course, H. M. was accompanied by Music and other ladies; for a simple water-trip would, in itself, not be such a ruin-bringing dissipation.

Flower-boats, though only hired by parties for evening festivals and suppers, and not being quite brothels, are yet considered so by both Chinese and Europeans; as also in the interpretation of § 374 of the Chinese Penal Code, whereby all civil & military officors, as well as their sons and grandsons, are forbidden to frequent brothels, on the penalty of 60 strokes with the long bamboo.

Nevertheless, these boats are constantly hired by the mandarins in Canton, and I was once much amused by the shyness of a young french interpreter of the French Consulate, whom I wished to introduce to one of these boats, he being afraid that, when doing so, he would be, if detected, discredited in the eyes of the Chinese officials. When I assured him, however, that he would just be in the society of these officials, he consented to accompany us, and found there in fact some two or three Canton officials of his acquaintance.

Now it must be said to the honour of the Chinese, that they behave, even in these

---

[1] 蓮葉舟齊景公造。宮女駕之。Vide 格致鏡原 Chap. 28 Art. 古人船。 Duke *King* reigned from B. C. 547—490.

[2] Mayers, Chinese Reader's Manual Nº. 139 & 571.

[3] 夫差作天池、造青龍舟。日與西施爲水嬉。Vide 格致鏡原, Chap. 28. fol. 6 *recto*.

flower-boats, with the utmost decency and good breeding. I never saw a single improper gesture, nor even a simple caress as would be tolerated in western society, say of a couple of betrothed; and the most refined European lady could go and visit these flower-boats without danger of having her feelings in the least shocked. A decent Chinaman is too much of a gentleman, to commit in public acts, which are only too lightly committed by our young men in like society. If one did not know what ends these boats serve, one would think one's self only in the society of decent gentlemen and ladies enjoying an evening-party.

As we have said above, the Flower-boats are not the usual abode of the Canton prostitutes, and they are not used for indelicate purposes.

If one of the men wants to retire for a moment with one of the damsels, he has to leave the large boat, and descend into one of the smaller covered boats which swarm around the flower-boats, and which we have drawn in our engraving. It is just the samo case as in our „Café-chantants" whence the guest has to take home one of the singing girls, hut cannot have her in the concert-ball. However, as the boat is to be guarded during day-time, some of the owners of the boat live in them, as also some of the public girls. Very good and rich customers are allowed then to call upon them in day-time, but without being allowed the least liberty.

We possess a most curious Cantonese Brothelsong in which the mistress of a flower-boat is highly incensed at the liberty taken hy such a visitor. (The girl speaks): „Falsely, he said to me, let us go above under the awning to catch a hreeze ... — and it went just as in One-eye's tales, which is not necessary to be told. Immediately he embraced me like a spider its prey; hut unexpectedly one of the sisters mounted aloft for some commission.

„With one glance she saw the situation, and crying Fy! fy! she ran back to the hold of the boat and told the news.

„What a hell of a noise! worse than if a devil had seized upon them. — What misfortune! I forgot to tell her to keep it a secret. In fact it was improper of me to enjoy such unlawful pleasures. Every body went and told it to the mistress. When the pimp heard of this, she became afraid, and as soon as I had returned to the brothel, she drew me with one hand into the room of the bawd. She said: you rotten sow, quickly let me see . . . . Of a sudden she took hold of a piece of hard wood, and belaboured me with it as if she were threshing grain.

„I dont mind the 1200 cash, and I'll beat you rotten sow to death, and shove you under the sands of *Pokong* [1]" etc. etc.

Of course the pimp was mostly angry that the young man had defrauded her of her money; but it shows, nevertheless, that it is considered unallowahle to use the flower-boat as a brothel.

As we have given as well a sideview (p. 6), as a special engraving of the frontview of such a hoat, as it looks in the evening, in Plate I, made after a watercolor-sketch we made ourselves in Canton, we can dispense with a lengthy description. As will be seen, these boats resemhle enormous venitian gondolas. The greatest part of the hold is taken up hy tbe saloon, furnished with the best style of furniture. In the middlo is placed a large

[1] In Honan. Chinese prostitutes are not decently buried, but either thrown into the river or buried, without a coffin, in the sand. The cost of this is, as we see, only 1200 cash, about a shilling.

round marbletopped table; the chairs are of Chinese ebony, elaborately carved, whilst the saloon is lighted up by european swinging-lamps. Behind this saloon, near the stern, are the kitchen, sleeping-rooms and other apartments for domestic use.

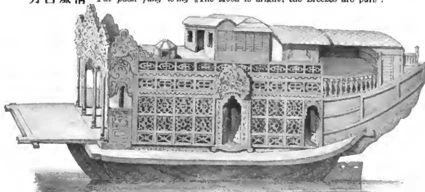
Upon the deck of this saloon is a smaller room, covered with an awning of mats, in order to be able in day-time to enjoy a little cool air. The forepart of the prow of the boat is covered with a square platform, upon which one or more small tables, with the necessary couches, chairs and stools are placed for those guests who prefer the cool breezes to the heat of the saloon. There they chat, drink wine and smoke watertobaccopipes, which are prepared by young girls — of course slavegirls. One of them is seen offering such a pipe to one of the guests in our plate.

The several boats are moored alongside of each other in a long line, and a plank laid from the platform of one boat to the other, enables the guests, as well as the domestics, to pass from one boat to the other. To the left and right of the entrance are two niches, in which a couch is placed for the opiumsmokers.

To the left of the entrance we see hanging, in the ornamental carved work of the panel separating the opiumsmoker's couch from the entrance, a lantern with the inscription 寔春舫 *Shat ch'ün fong* „Genuine Spring-Boat".

This lantern serves to light the guests who are ascending or descending the flower-boat, and to prevent their falling into the water, which is a very possible occurrence, as the eyes, blinded by the glare of the illumination, coming all at once into the obscurity, would prevent the visitor from seeing the gap between two boats.

Many of the Flower-boats, as in our plate, have above the entrance a gilded tablet bearing a blue, red or black inscription. That upon the tablet in our engraving runs: 月白風清 *Yüt paak fung ts'ing* „The Moon is bright, the Breezes are pure".



There is a great variety in the style and decoration of these boats; very often, instead of the single entrance with a square frame, the three pillars which support the gallery of the deck are connected by a moorish arch, richly gilded, whilst the pillars are encircled by carved garlands of leaves and flowers, also richly gilded. The windows on the side,

which serve more for airing than for lightening the saloon, are either closed hy venetians, or hung with red curtains. The front of the boat is equally richly carved and gilded, and this whole line of splendidly illuminated boats offers in the evening an enchanting view, contrasting as they do with the dark atmosphere forming the hack-ground. The smaller Flower-boats, which, however, do not bear this name, consist only of a small saloon with an eight-genii-tahle (八仙枱 *pat sin t'oi*) i. e. that only four gentlemen and four girls are ahle to sit there for a supper.

In the stern is found one sleeping cahin for the guests, as also a kitchen to prepare the supper, and a den for tbe boatman.

The girls who attend these pleasure-parties in Canton are not to be had by the foreign barbarians whom they too much despise; and we had the greatest difficulty in arranging one evening an eight-genii supper in one of these smaller flower-hoats with our two Chinese teachers, one a Cantonese and the other from Amoy.

After a quarter of an hour, however, all hatred and shyness had disappeared, when the damsels perceived that the two foreign devils spoke as good Cantonese as their Canton teacher, and far outrivalled the poor Amoy-teacher, who could scarcely manage to speak one or two words in this dialect, though he had been just as long in Canton as we.

I cannot repeat it too often, that the only key to the Chinaman's confidence, is the ability to speak his tongue; for he then knows that you understand his ways and hahits and have become (according to his views) civilized. By talking their language and hehaving as a Chinaman, I have been even allowed favours in Chinese homes — as among others, the acquaintance of the wife and family — which would not even be allowed to a countryman, and ohtained access to a buddhistic Nunnery, the nuns therein leading a much pleasanter life than their sisters in Roman Catholic nunneries.

Besides the Manuscript River-song of which I have quoted a few lines, a lot of the songs sung by the flower-girls are sold in Canton, exactly as the songs sung in the Horloge, Les Ambassadeurs etc., in the Champs-Elysées in Paris, are sold to the puhlic during the performance.

We have hought some of these during our stay in Canton. They are, however, very different from the often indecent songs sung in Paris or London, Berlin or Vienna.

Here are some of the Titles.

I.

盲 佬 攞 番 頭 婆
Màang-lò lọ faan-t'aò p'ọ
The Blindman gets a Second Wife.

II.

河 調 River ballad
王 敦 作 反
Wòng-tún tsòk-faán
The Revolt of Wang-tun [1]).

III.

桃花 水 老舉 走 路
Tō-fá scheú lò-keù tsaù lō
The Flight of the enamoured Harlot.
新 本 鮮 心
A new cheerful ballad.

IV.

正 河 調 A genuine River ballad.
柴 房 相 會
Ch'ài fòng seúng hweui
The meeting in the wood-loft.

1) Comp. Mailla, Hist. Gén. de la Chine IV, 314.

V.

蠢仔成親

Ch'ün-tsai shìng ts'ān

Marriage of the Simpleton.

VI.

南音 Southern ditty

閨諫瑞蘭

Kwai kaan sui laàn

The auspicious Chloranthus of the remonstrance against the harem.

VII.

娼兒

Chu rl

The Prostitute [1]).

As a sample of these River-ballads we give the following:

看見亞一班客官在我船頭過。 *K'an-kin á yát pán hak kún tsoi ngọ́ shūn t'aò kwọ;*	I saw a party of young men passing before the prow of my boat;
船中亞走出一個事頭婆。 *Shūn chùng á tsaó ch'üt yát kọ szè-t'aò-p'ạ̀;*	Out of the ship ran the pimp;
遊人笑呵呵。 *Yaò-yàn siu Hó! hó!*	The pleasure-makers laughed Ha! ha!
請過船來坐。 *Ts'ing kwo shūn loì tsọ;*	Pray thee! come and sit down in my boat;
叫聲啞相公你幇襯與我。 *Kiu shing: á-seung-kúng! nei póng-ch'an yū ngó!*	She cried: "Gentlemen do patronize me!"
你要亞嫂亞定是要橫梳。 *Nei iu á-só á-tīng-shì iu wàng-shọ́?*	Do you wish an elder sister [2]), or do you want a neophyte [3])?
價錢不要多。 *Ka-ts'ìn pát iu tọ̀;*	I do not ask a high price —
洋錢四大個 *Yeùng ts'ìn sze tai kọ;*	Only four large pieces of foreign money (4 Dollar).
叫聲亞姑亞! 出來、出來。[4]) *Kiu shing: A-kú-á ch'üt-loì! ch'üt-loì!*	She cried: Girl! Come out! Come out!
倍倍相公坐。[4]) *P'uì-p'uì seung-kúng tsọ!*	Keep these gentlemen company!
左手拿着盅、 *Tsó shaû ná-cheük chung;*	With the left hand she took a cup,

[1]) This is a little *léger*, as the French would say. It is in mandarin dialect.
[2]) A girl to sleep with.
[3]) A girl only to sit and talk with. Of course, the Canton dictionaries dont give this special meaning of *Wàng-shọ́*, literally „side-combed". The young slave-girls in Chinese brothels are thus called because their hair is combed to one side, with the separation to the left, like the hair of our schoolboys.
[4]) These two last lines are repeated.

右手拿着瓶。 *Yaū shaû nâ-cheük p'ìng;*	With the right hand she took the jug.
酌來亞一杯、口一口吞。 *Cheuk-loì á yát p'ui, haû yát haû t'án.*	She poured out a cup, and swallowed a draught.
還抱亞琵琶。 *Waàn p'ǫ̀ á p'eì-p'à;*	She then took up the guitar;
拿着捏琴。 *Nâ-cheük nip-k'àm.*	She took it up and thrummed it.
響板嗶噗聲。 *Heüng-pán p'ik-puk shing;*	The Castanets sounded *P'ik-puk;*
懷鼓嗶卜聲。 *Waaì-kû p'ik-pük shing.*	The flat drum sounded *p'ik-pük.*
唱來亞一枝、口角春風。 *Ch'eung-loì á yát chi; haû-kók ch'ün-fúng.*	She sang a tune; her voice was as a vernal breeze.
叫聲。相公亞。你多吃 *Kiu shing: Seung-kúng-á! neí tǫ̀ yák* 多吃幾杯。 *tǫ́ yák keì p'ui!*	She called out: "Gentlemen! quickly drink, quickly drink some cups!"
早承龍 *Tsó shìng lùng.*	That we may soon get coupled.

We regret not to be able to give the music of this ballad. It seems that our maestros are so fossilized in their traditional method of setting music, that they are not able to catch the tune and notation of an outlandish piece of music. So much for western dogmatics, which are just as bad as the Chinese ones. We, Westerners, have no right to make a reproach of it to them. The few samples of Chinese tunes we possess were set to european music by *amateurs*, not by professional musicians.

Leiden, 11 Nov. 1893.

DIE KERAMIK

UND IHRE STELLUNG ZUR HOLZSCHNITZEREI IM SÜDLICHEN KONGOBECKEN.

ETHNOGRAPHISCHE STUDIE

VON

LEO V. FROBENIUS

BREMEN.

Mit Tafel II–IV.

INHALT: Das Töpfereiverfahren. – Die Form der Thongefässe. – Die Holzgefässe. – Verwendung, Verwendungserleichterung und Ornamentik. – Die Bildnerei in Holz und Thon. – Der Thon als Farbe- und Bindemittel. – Die Figurenornamentik der Gefässe. – Der Kunstwert. – Schluss, das Alter der Industriezweige.

Das südliche Kongobecken bietet als Lateritbassin in geologischer Hinsicht einen vorzüglichen Boden für die Keramik. So hat dieselbe denn auch eine grosse Ausdehnung angenommen, hat aber nicht eine Entwicklungshöhe erreicht, die nahe gelegen hätte. Der Thon ist das schönste Material für alle Geräte, die in die grosse Reihe der Gefässe zu bringen sind. Nicht nur, dass er leicht ohne grosse Mittel zu behandeln ist, sondern er ist in gebranntem Zustande das gegen Witterung und Alter widerstandsfähigste Material. Sein grosser Fehler ist die Zerbrechlichkeit, ein kleinerer: die Schwere.

Wir wollen zunächst die Verarbeitung besprechen.

Wir haben zwei verschiedene Verwendungen des Thons, einmal zum Gefäss, als Behälter, dann als Material für die Bildnerkunst. Betrachten wir zunächst die Gefässe.

DAS TÖPFEREIVERFAHREN.

Die Töpferscheibe ist dem Neger unbekannt, also muss stets die Hand das Formen besorgen. Die Zubereitung des Thons beobachtete Cameron bei Kisungi am Westufer des Tanganjika und berichtet (C. I 249/250)[1]) darüber:

[1]) *Anmerkung.* Der Raumersparnis halber sind die öfter verwendeten Quellwerke durch folgende Buchstaben abgekürzt:

B. L. I u. II = A. Bastian, „Die deutsche Expedition an der Loangoküste", I u. II Band.
B. S. S. „ A. Bastian, „Ein Besuch in San Salvador".
Baum. „ O. Baumann, „Beiträge zur Ethnographie des Kengo".
Btmn. „ L. Bateman, „The First ascent of the Kassai".
C. I und II „ L. Cameron, „Quer durch Afrika", I u. II Band.
C. C. „ C. Coquilhat, „Sur le haut Congo".
Ch. „ Chavanne.
d'H. „ d'Hanis, „Le district d'Upoto" im Bulletin de la S. R. Belge de Géogr. 1890.
F. „ G. Fritsch, „Die Eingeborenen Südafrika's".
v. F. „ von François, „Tschuapa und Lulongo".
Hb. „ E. Holub, „Eine Kulturskizze des Marutse-Mambunda-Reiches".

„Die Fran zerstiess mit einem Stössel, wie er zum Zermalmen des Korns gebraucht wird, soviel Thonerde und Wasser, als zn einem Topf gehört, solange, bis beides sich zu einer vollkommen gleichartigen Masse vermengt hatte".

Chavanne erzählt von den Bafiote, dass sie den Thon mit glimmerhaltigem Sande vermengten, so dass die rotgebrannten, unglasierten Gefässe ein glänzendes glitzerndes Aussehen erhielten (Ch. S. 414). Die Form wird der Masse durch die freie Hand, wohl mit Anwendung eines Hölzchens, oder eines Messers gegeben. Diese einfachste Herstellungsart wurde gefunden von Pogge bei den Baschilange (W. P. S. 376/7) und von d'Hanis bei den Mpesa-Loikastämmen (d'H. S. 34).

Anders schon verfährt die Frau in Kisungi, nachdem sie den Stoff, wie oben beschrieben, vorbereitet hat:

„Die gleichartige Masse legte sie auf einen flachen Stein, schlug mit ihrer Faust in die Mitte derselben eine Vertiefung ein und knetete darauf mit den Händen, die sie beständig nass hielt, die rohe Form. Hierauf glättete sie die Fingereindrücke aus, polierte den Topf mit Kürbis und Holzstückchen, gab ihm die gehörige Rundung und gruh schliesslich mit einem spitzen Hölzchen die Verzierungen ein. Neugierig trat ich näher, um zu sehen, wie sie den Topf nun von dem Stein abnehmen und den Boden einsetzen würde fand aber dass der Boden noch gar nicht geformt war. Erst nachdem das Gefäss 4—5 Stunden lang an einem schattigen Platz getrocknet und dadurch genügend fest geworden war, so dass sie ihn behutsam wieder handhaben konnte, wurde der Boden eingesetzt. Von dem Zerstossen des Thons an, bis der ungefähr 13 Liter fassende Topf zum Trocknen beiseite gestellt wurde, waren 35 Minuten verstrichen; das Einsetzen des Bodens erforderte dann noch 10 Minuten."

In dem flachen Boden sehen wir deshalb einen grossen Fortschritt, weil er die Brauchbarkeit und Vielseitigkeit der Verwendung um ein Bedeutendes erhöht. Wir haben endlich den Bericht von François über das Töpfereiverfahren der Balolo wiederzugeben:

„Zur Herstellung der Flaschen bedienen sie sich eines Brettes und einiger Holzmesser. Sie erfolgt in der Weise, dass erst der flache runde Boden gemacht wird, auf dessen Rand ein Thonring nach dem andern gesetzt wird; erst kleine Ringe, dann immer grössere, um die Aufbauschung zu gewinnen und dann wieder kleinere, die den Hals bilden. Die nun fertige Flasche wird in die Sonne gestellt, welche das Brennen übernimmt" (v. Fr. S. 126).

Der Fall, dass nach dem Austrocknen der Brand als unnötig betrachtet wird, steht unter den Berichten einzeln da [1]). Die Baschilange stellen die Töpfe tagsüber in die Sonne,

H. H. J. = H. H. Johnston, „Der Kongo".
Hl. „ L. Ritter von Höhnel, „Zum Rudolf- und Stephaniesee".
J. J. „ J. Jameson, „Erlebnisse und Forschungen im dunkelsten Afrika".
J. I—III „ W. Junker, „Reisen in Afrika" I bis III Band.
P. „ Pogge, „Im Reiche des Muata Jamvo".
R. „ Fr. Ratzel, „Völkerkunde" I Band: „Die Naturvölker Afrika's".
Sch. „ O. Schütt, „Reisen im südwestlichen Becken des Kongo."
Schw. „ G. Schweinfurth, „Im Herzen Afrika's", Ausgabe von 1878.
St. „ P. Staudinger, „Im Herzen der Haussaländer".
St. II „ H. Stanley, „Der Kongo" 2ter Band.
St. III „ H. Stanley, „Durch den dunkeln Weltteil" 2ter Band, 3te Aufl.
Wd. „ H. Ward, „Fünf Jahre unter den Stämmen des Kongo".
W. P. „ H. Wissmann, „Quer durch Afrika" Mit dem Anhang: Auszug aus Pogge's Tagebüchern, 1889.
W. W. „ — — , L. Wolff u. s. w., „Im Innern Afrika's", 1888.
W. III „ — — , „Zweite Durchquerung" 1890.

[1]) Ich möchte hier darauf hindeuten, dass derartig präparirte Thongefässe in der Erde ungemein vergänglich sind. Wenn man ja gewiss auch eine grosse Berechtigung hat zu der Vermuthung, dass dem diluvialen Menschen Europa's das Thongefäss unbekannt war, und zwar aus dem Grunde, dass die bis jetzt gefundenen Scherbenreste zwar roh, nicht aber unbestreitbar diluvial waren, so dürfte die Möglichkeit der Bekanntschaft mit derartigen Thongefässen, wie die der Balolo, welche doch gleichzeitig noch die älteste

nachts in die Hütte, in der ja ein Feuer brennt, um sie nach dem Austrocknen in einem offnen Feuer bis zur Rotglut zu brennen (P. W. S. 276/277).

Die Mpesa-Loikavölker brennen das Geschirr nach dem Austrocknen in der Sonne in einem starken Feuer (d'H. S. 34), die Manjema in einem Graswurzelfeuer (L. II S. 125). Zum Kochen, zum Aufbewahren der Getränke, des Palmweins, des Wassers, mag dies einfach gebrannte Geschirr genügen, nicht aber für die Aufbewahrung des Palmöls. So hören wir denn auch, dass diese Gefässe glasiert sind (z. B. bei den Mpesa-Loika, d'H. S. 34, Baum. S. 18). Dies Verfahren lernte Wissmann bei dem Grenzstamme der Baqua Putt (Baluba), die schon stark unter Bassonge-Einfluss stehen, kennen und beschreibt es folgendermassen:

„Zum erstenmal sah ich hier Töpferwaren mit Glasur — der Reisende kam von Westen — und liess mir dies durch folgende Prozedur erklären: Die dunkelrote Rinde eines Baumes wird zerstampft und mit heissem Wasser angerührt, mit diesem Brei wird der fertig gebrannte Topf, solange er noch heiss ist, überstrichen. Nachdem er erkaltet, giebt es eine rotbraune Glasur, die auch bei längerem Gebrauch über dem Feuer nicht vergeht" (W. III. S. 118).

Endlich ist noch die Färbemethode zu erwähnen. Wir hören von Baumann (Baum. S. 9.) dass die Bateke lichtfarbige Thonwaren herstellen. Von den Thonwaren der Eingebornen Jamhuja's sagt Jameson (J. J. S. 213):

„Neu sind die Töpfe kohlschwarz, und die bunten Muster wurden durch Einreiben in die vertieften Linien mit Rotholz gefärbt."

Auch d'Hanis erwähnt, dass vieles Geschirr der Mpesa-Loikastämme bunt sei. Ueber die Herstellung der schwarzen Farbe berichtet Pogge (W. P. S. 377):

„Um den fertigen Töpfen ihre gleichmässige schwarze Farbe zu geben, werden sie mit Wasser gewaschen, das mittelst einer gewissen Wurzel" — nach andrer Stelle der Rinde eines Baumes — „schwarz gefärbt sei."

Gehen wir nun zur Betrachtung der Form über.

DIE FORM DER THONGEFÄSSE.

Die Form eines Gebrauchsgegenstandes wird begründet, oder vielmehr findet ihren Ursprung in dem Zweck. Sie wird durch eventuelle Eigenarten der Materie beeinflusst.

Der Zweck der Negergefässe ist ein vierfacher; 1, der des Kochens, 2, der des Transports und des Aufbewahrens, 3, der des Trinkens; 4, der des Essens.

Suchen wir nun die logisch zweckentsprechendste Form der beiden ersten Gefässe, so werden wir für den Zweck des Transports und Aufbewahrens — den runden Boden berücksichtigend — das Gefäss hoch und mit der grössten Aufbauschung möglichst nach oben konstruieren; denn mit letzterer Eigenschaft balançiert es leichter auf dem Kopfe und im Sande (vergl. Fig. 1. 2. 12. 6. 15. etc.). Anders wirkt der Zweck des Kochens, welcher eine möglichst grosse, vom Feuer beleckte Grundfläche und eine nicht allzu grosse Höhe bedingt. Es dürfte demgemäss die kugelige, oder die elipsoidale Form die geeignetste sein (vergl. Fig. 4. 16. 8. 11. 19. 20. 17. 22. 23. 24. 25. etc.). Wenn wir nun aber unter unsern Abbildungen eine Form suchen, die sich zum Trinken, resp. zum Essen eigne, so finden

---

Technik der Töpferei auszuüben, nicht ausgeschlossen sein, jedenfalls sind wir aber nicht berechtigt den Satz mit Hoernes auszusprechen: „Es ist heute so ziemlich über allen Zweifel erhaben, dass den Bewohnern Europa's zur Diluvialzeit, unseren paläolithischen Verfahren, die Kunst der Töpferei unbekannt war". (M. Hoernes: „Die Urgeschichte des Menschen" S. 67).

wir allerdings die Fig. 14, die C. Coquilhat als „Pot pour boisson" bezeichnet und alsdann die Schüssel Fig. 5. Dagegen sehen wir: der Zweck eines Trinkgefässes erfordert die oben völlig offne Form, dann aber den flachen Boden; des leichtern Hinsetzens und erschwerteren Umfallens halber. Danach ist aber Fig. 14 herzlich unpraktisch, und der Neger müsste demzufolge gewohnt sein, auf die Art unsrer Arbeiter auf dem Felde, d. h. provisorisches Gefäss benutzend, zu trinken. Dies wäre unnatürlich und der Neger hat sich auch, wie wir sehen werden, ein geeigneteres Trinkgefäss fabriziert. Fig. 5 können wir, des hohen Randes und der Winkel zwischen Boden und Rand wegen, nicht als sachgemäss ansehen; denn gegen letzteres spricht ganz entschieden die plumpe Form der Löffel, denen ein Leeren eines solchen Gefässes unmöglich ist. Der Neger muss im Allgemeinen eine andere Form für den Esskrug haben, und wir irren auch nicht, wie wir später sehen werden, wenn wir in einem andren Geschirr den Ersatz für den Thonteller suchen.

Es handelt sich nunmehr um die Frage, ob die beiden Formen aus der Notwendigkeit heraus sich entwickelt haben, oder ob ein andres Vorbild dem Neger zur Ausführung gedient hat.

Hierin giebt uns den nächsten Fingerzeig Professor Bastian (B. S. S. S. 161/2), der uns ein noch nicht besprochnes Herstellungsverfahren schildert und uns eine Mitteilung macht, die sich offenbar auf alte Zeiten bezieht:

„Bei Unbekanntschaft mit der Töpferscheibe formten die Neger Gefässe in Calebassen und brannten sie in Stroh, doch wurden meistens schon die Fruchtschalen selbst benutzt."

Auch Johnston sagt (H. H. I. S. 402.):

„Alle diese Geräte, (Töpferwaren) werden in Korbformen ausgedrückt, oder aus freier Hand gemacht."

Um die ganze Bedeutung dieser Mitteilung überschauen zu können, müssen wir uns erst die Verfertigung der Calebassen bei den Baschilange, wo uns Pogge über die Herstellung berichtet, betrachten. Pogge erzählt (W. P. S. 377):

Dass man die reife Frucht am Stiel abschneidet, über ein leichtes Feuer hält und dann dieselbe 4—5 Tage in die Erde eingräbt, bis das Mark faul geworden ist und sich herausnehmen lässt. Um sie recht fest zu machen, werden sie darauf einige Tage in Wasser gelegt und dann an einer geeigneten Stelle der Hütte, wo der Rauch des Feuers recht einwirken kann, aufgehängt; die Verzierung der Calebassen geschieht an dem bereits geräucherten Gefäss mit einem glühenden Messer, das die Formen einbrennt. In Manlange, Kioke, u. s. w. dagegen, werden die Verzierungen mit einem scharfen Messer eingeschnitten und dann mit Kohle und Fett gefärbt, ohne Anwendung eines glühenden Messers.

Wir sehen also, dass die Anfertigung eines solchen Gefässes Mühe macht. In Anbetracht der Formen der Calebassen ist es nun ja möglich, nach Abtrennung des engen Halses einen Topf darin zu formen, um ihn aber von der Hülle nachher zu befreien, muss dieselbe zerbrochen werden; d. h. für jeden Topf musste dem Anscheine nach eine Calebasse vernichtet werden. Wir können demnach mit Berechtigung annehmen, dass zur Zeit dieser Herstellungsart die Thonindustrie noch sehr jung war, die freie Anfertigung noch nicht bekannt und die Produkte deswegen sehr wertvoll waren.

Ich halte es nicht für unwahrscheinlich, dass man andern Orts schneller vorgegangen ist und sogleich, ohne das Hülfsmittel einer solchen Schablone, aus freier Hand die Form der Calebasse nachgebildet hat. Wir haben hierfür den Beweis in der Balolo-Töpferei. Diese Methode erinnert lebhaft, oder vielmehr sie gleicht völlig derjenigen, die Finsch auf Neu-Guinea fand und die in prähistorischer Zeit bei uns angewandt wurde.

Finsch schreibt in seinem Ethnologischen Atlas (S. 7):

„Die Töpferin bedient sich nur ihrer Finger, mit denen sie aus Thon runde Wülste rollt, und diese spiralig aufbaut, ganz in der Weise, wie dies in unsrer prähistorischen Keramik geschah." [1])

Uebrigens dürfte auch die Methode, die die Frau von Kisungi angewandt hat (nach Cameron!) auf diese Herstellungsart zurückzuführen sein. Um die Fabrikationsmethode vollständig zu klassifizieren, sei hier erwähnt, dass das einfache Verfahren der Mpesa-Loika (n'Hanis) und Baschilange (Pogge) die keine Bodeneinsetzung bedingt, auf die Calebassenmethode (Bastian) zurückzuführen sein dürfte.

Dass die Calebassen in den meisten Fällen das Vorbild geben, mögen wir aus Folgendem ersehen, sowie auch die Grenze der Verwendung dieser Schablone.

Wenn wir die typischen, und gleichzeitig zur Nachbildung am meisten auffordernden, Formen der Calebassen heraussuchen, so müssen wir Fig. 28 nnd 33 herausgreifen. Dieselben sind gleichförmig, nicht schief, nicht bizarr, sie sind einfach. Schneiden wir nun den beim Kochen völlig überflüssigen, ja sogar störenden Hals ab, so erhalten wir Fig. 20, 8, 23, u. s. w. u. s. w. Lassen wir ihn dagegen, so erhalten wir Fig. 7, 14, 18. Ausserdem vergleiche man Fig. 13 mit 32, Fig. 3 mit 35, nach Abschneidung des Halses. Ferner verweise ich auf die Doppelform der Calebassen 30, 27, 29, die man vergleiche mit den berühmten Mangbattu-Wasserkaraffen, die Schweinfurth in seinem: „Im Innern Afrikas", S. 300, abhildet. Einem Jeden wird sofort die Thatsache klar werden, dass wir eine Nachbildung in diesen Formen haben. Endlich mache ich nochmals auf die uns vorhin noch unverständliche Trinktopfform, Fig. 14, aufmerksam, für die wir z. B. in Figur 30 eine hinreichende Erklärung finden.

Wir ersehen hieraus zunächst, dass die Form des Tropfens, die fast jede grössere Hängefrucht nach dem Gesetze der Schwere hat, von der Thonindustrie, zumal den Kochtöpfen insgesammt, sowie einigen Trink- und Aufbewahrungsgefässen übernommen worden ist. Dadurch aber, dass wir eine direkte, oft unzweckmässige, aber streng sich anschliessende Nachbildung in der Form vorliegen sehen, können wir wieder auf die Ersetzung der Calebassenindustrie durch die Thonindustrie schliessen, was wir schon Bastian's und Johnston's Berichten entnohmen konnten. Dass dieser Industrieumschwung noch nicht allzu alt ist, können wir daraus erkennen, dass die Schwierigkeiten in der Anwendung, die nur in Folge des strengen Innehaltens der alten Form noch existieren, aber mit Leichtigkeit durch eine freie Formung der Materie überwunden werden könnten, noch bestehen (Wir werden übrigens später sehen, dass noch ein andres Vorbild seinen Einfluss auf diese Formen der Gefässindustrie hatte).

Die sämtlichen, Calebassen nachgebildeten Geschirre sind nach Professor Semper („Der Stil" II Bd.) die Erzeugnisse an dem Strom sitzender Völker. Die Tropfenform ist die Ursprungsform der Schöpfgefässe.

Derselbe Autor erleichtert uns auch das Verständnis für die zweite Form (Fig. 1, 2, 12, 6, 15, 13, 9). Nach ihm haben wir hier die Repräsentanten des Auffangens, der Trich-

---

[1]) Diese Technik wird von Hoernes sehr treffend auf die Textiltechnik zurückgeführt. „Wir sehen hier den Uebergang der ältesten Stufe aller Gefässkunst (der Flechterei) zur Töpferei, indem die Technik der ältesten Stufe, (wie so häufig bei Wechsel des Materials) auch auf der nächsten noch besteht. Die Töpferinnen setzen nämlich ihre Töpfe ganz in der Weise aus Thonwülsten zusammen, als ob sie es noch mit Bastschnüren zu thun hätten, welche bei den Flechtgefässen früher das Material bildeten" (M. Hoernes: „Die Urgeschichte des Menschen" S. 78.)

terform, deren Schwerkraftsmittelpunkt der Mündung möglichst nahe liegt. Ausserdem wird durch letztere Eigenschaft, wie schon erwähnt, dem Krug das Balançieren erleichtert. Fritsch sagt (F. S. 75):

„Solche Gefässe — mit rundem, oder gar kugelförmig zulaufendem Boden — sind dazu bestimmt auf dem Kopf getragen zu werden und ruhen dabei auf einem dicken, von Bast geflochtenem Ringe, in den sich der tiefste Teil einfügt."

Dass die Tragart nicht nur in Südafrika, sondern auch in dem für uns in Frage kommenden Gebiet gang und gäbe ist, sehen wir aus den Abbildungen (Wd. S. 58 und S. 93).

Diese Formung, die dem Zwecke also völlig entspricht und mit der Calebassenform nichts gemein hat, ist nicht mehr als die Abbildung dieses Vorbildes aufzufassen, sondern viel wahrscheinlicher der Notwendigkeit selbst entsprungen. Wenn wir hier nicht eine Nachbildung der Körbe (vergl. Fr. S. 127, und Btm. S. 48,) oder des Eies, (vergl. R. S. 378) vorliegen haben, so erscheint es mir möglich, dass wir diese zweite Form des Thontopfes mit der selbständig entstandenen Anfertigungsmethode der Balolo in Verbindung zu bringen haben; aber es dürfte fraglich sein, ob diese Notwendigkeit allein genügt hätte, um den konservativen Neger zu einer Umformung, zu einer neuen Gestaltung, für die kein Vorbild vorliegt, zu gewinnen. Es dürfte eher anzunehmen sein, dass die Selbstverständlichkeit bei der Entstehung eines neuen Herstellungsverfahrens einen grossen Einfluss ausgeübt und die Entstehung diese Form zur Folge gehabt hat.

Nunmehr wollen wir die Holzschnitzereierzeugnisse betrachten; zunächst von ihrem Standpunkt als Gefässindustrie und ihrer dementsprechenden Stellung zur Keramik.

Die Holzgefässe.

Die Holzschnitzerei bedingt nicht nur eine gründliche Kenntnis der Xylotechnik, sondern auch die Uebung in der Verwendung der Eisenwerkzeuge. Betrachten wir das Material allein, von seiten seiner Zweckdienlichkeit zur Gefässindustrie, und suchen wir die aus der Art dieses Materials zunächst entspringende Form zu erkennen, so werden wir auf die cylindrische Becherform kommen. Es ist dies die der Struktur des Holzes am nächsten kommende.

Zum Essen bedient sich der Neger des Holznapfes, der Schüssel. Die Entstehung dieser Gefässform haben wir bis auf das Blatt, den flachen Stein und das Brett zurückzuführen. Diese Instrumente genügen nicht mehr sobald der Brei und dann gar die Suppe, sich als Speiseform einbürgern. Cameron erzählt die Fabrikationsart bei den Wabujwe, (dieselben zeichnen sich durch ihr künstlerisches Talent in der Holzschnitzerei aus):

„Ein Mann, den ich bei seiner Arbeit beobachtete, hatte zwei oder drei Stämme gefällt und sie zu Blöcken in der Länge von dem ungefähren Durchmesser des Stammes, der ein bis zwei Fuss betrug, zerschnitten. Diese spaltete er in zwei Hälften und schnitzte daraus, nur mit Hülfe eines kleinen, sehr scharfen Beils, so tadellos geformte Näpfe, als wäre er ein Drechslermeister. Soweit fertig, werden sie mit einem Blatt, das die Stelle von Sandpapier vertritt, gerieben, bis die von den Beilhieben zurückgebliebenen Narben vollkommen abgeglättet sind. Oft werden auch mit dem Messer noch Schnauzen in den Rand geschnitten, auch wohl Figuren eingraviert. Zuletzt wird die Aussenseite der Näpfe dunkelroth gefärbt, und solange sie neu sind, sticht dies sehr hübsch von der weissen Innenseite ab; durch den Gebrauch werden sie aber bald ganz schwarz von Fett und Schmutz. Das Holz, aus dem diese Näpfe gearbeitet sind, war weich, aber fest (C. I. S. 283/84).

Zum Verständnis der Schüssel- oder Muldenformentwickelung, um welche es sich hier doch fraglos handelt, dienen noch einige Worte Staudinger's (St. S. 589): „Die obere

Fläche der gleichmässig abgeschnittenen Seite der (Kürbis-) Frucht dient als Teller." Diese Schüsseln, welche jetzt im südlichen Kongobecken wohl ausschliesslich aus Holz geschnitzt werden, scheinen überall gefunden zu sein; z. B. bei den Kalunda (P. S. 239), Baflote (Ch. 393), Balolo (v. Fr. S. 171), Bassongo Mino (Btmn. S. 40) u. s. w.

Wir können hieraus also erkennen, dass das Holz, die Holzschnitzerei die beiden unter den Thongefässen fehlenden Gefässe geliefert hat.

Wir betrachten nunmehr den Entwickelungsgang dieser einfachen Grundformen des einfachen Bechers, der an einer Seite geschlossenen cylindrischen Holzröhre, wie sie (die Form) der Holztechnik bei Benutzung der Faserung am nächsten liegt.

Wir erkennen sofort, dass sie die einfachste, meist die geeignotste Form des Trinkbechers ist. Seinem Zweck entsprechend, wird der Becher sich bald oben erweitern; eine möglichst grosse obere Breite erleichtert das Trinkon. Wir erhalten die Figuren 62 und 69. Wenn wir diesen Weg fortsetzen, so kommen wir zuletzt zu der Kegelform und damit zu dem Trinkhorn (Fig. 41 und 47). So sehen wir denn aus letzterm, dass auch die Trinkgefässe der Neger den oben beschriebenen Entwicklungsgang gewandelt sind. Mit der Eigentümlichkeit, dass der Schwerpunkt des Gefässes hochliegt, andrerseits aber auch das Trinkgefäss möglichst feststehen muss, was die unten enge Form verhindert, kommt das Bedürfnis nach einem Fuss (Fig. 45 und 63).

Das andere in Frage kommende Holzgefäss, die Schüssel, hat sich nach andern Regeln entwickelt. Die Formausbildung ging hier weniger an dem Rand, sondern vielmehr in Grundflächen vor sich. So kommt es denn, dass sich Figur 42 mit Henkel und Schnabel entwickelt. Audrerseits sind Veränderungen nach der ovalen Form bei den Stämmen des Sambesi und Veränderungen am Rande ebenda gefunden (Fig. 44 aus Fig. 43), doch wird im südlichen Kongobecken nicht Bestimmtes hierüber gesagt.

Die Schüsseln mit ihrem runden Boden bedingten aber einen weitern Fortschritt: die Füsse, welche sich zunächst in der einfachen Tischbeinform gefunden haben (Fig. 49). Dann entstand aber noch eine kompliziertere Form (Fig. 46). Zwei satteldachartig gegen einander gelehnte Bretter, wurden mit einem passenden Ausschnitt versehen welcher die Schüssel aufnahm. Natürlich ist die ganze Form aus einem Stück Holz, ohne Zusammenfügung, geschnitzt worden, denn der Neger ist unbewandert in der Kunst fester Holzverbände.

In scheinbarem Widerspruch zu dem Satze, dass die Auffangegefässe die trichterförmige Gestalt haben, scheinen die hölzernen Milchgefässe (Fig. 64 nnd 65) zu stehen.

Wir finden dieselbe Form bei den südafrikanischen Ama Xosa und Professor G. Fritsch sagt darüber (F. S. 74):

„Auch die Gefässe zur Aufnahme der Milch, die Melkeimer, wenn man sie so nennen will, sind in derselben Weise, d. h. aus solidem Holze, mit seitlichen Vorsprüngen, gefertigt, unterscheiden sich aber von unsern Eimern besonders durch ihre geringe Weite und bedeutende Höhe; mitunter ist die Mündung sogar enger als tiefer gelegene Teile. Es ist nicht zu leugnen, dass eine solche Gestalt des Eimers dem Zwecke ganz besonders gut entspricht, denn der Melkende ist im Stande, die Mündung dem Euter möglichst nahe zu bringen, indem er das Gefäss zwischen den Beinen festklammert, und von der engen Öffnung lässt sich die grosse Plage des Landes, die Fliegen, welche sofort in grossen Schaaren herbeistürzen, mit grösserer Leichtigkeit abwehren."

Wenn wir hier ganz absehen von der am meisten zweckentsprechenden Form, bei der doch sehr in Betracht kommt, dass der dem Euter entdrückte Strahl nicht immer genau dieselbe Richtung nimmt und deshalb eine möglichst grosse Auffangefläche wünschens-

werth wird, und nur das Vorbild des tropfenförmigen Milchkrugs suchen, so finden wir selbigen Orts bei Fritsch die Aufklärung gegeben:

„Die Milch wird bei den eigentlichen Kaffern und Betschuana in einen geräumigen Sack geschüttet, welcher aus den Häuten der grossen Wiederkäuer gefertigt wird."

Wir erhalten hier einen ausgezeichneten Wink und wenn wir aus demselben unsre Schlussfolgerungen ziehen, so erhalten wir folgende Sätze:

„Die Lederindustrie ist die älteste der Neger und ihr folgen die Holz- und Flechtindustrie, nach welchen endlich die Thonindustrie entstand [1]).

In Bezug auf die Flechtindustrie sei hier darauf hingewiesen, dass geflochtene Gefässe vielenorts gefunden wurden; z. B. bei den Rândile am Stephaniesee (Hl. S. 675), bei den Ovambe (R. I. 355), Matambele (Hb. S. 87), bei den Haussa (St. S. 586).

Diese Reihenfolge ist sehr eigenartig. Der Ledersack, der als Schöpfinstrument schon den alten Aegyptern diente, wurde nachgebildet, nicht, wie es näher lag, aus Thon, sondern aus Holz. Bei andern Völkern fand er auch seine Ablösung in der Calebasse (nach Schw. S. 45 benutzen die Dinka die Kürbisflasche).

Ob dieses angedeutete Verhältnis zur Holzschnitzerei, mit welcher die Calebassenindustrie zunächst auf gleiche Stufe zu stellen sein dürfte, sich als richtig bewährt, würden wir also in der Folge zu beobachten haben.

VERWENDUNG, VERWENDUNGSERLEICHTERUNG UND ORNAMENTIK.

Wir wollen nunmehr sehen, wie der Neger die Schwierigkeit überwindet, die unten runden Gefässe hinzustellen. Es handelt sich hier also um die thönernen Kochtöpfe, die Calebassen und die thönernen Krüge. Für das Kochgeschirr eine passende Unterlage zu finden, ist nicht schwer; sie bietet sich in den brennenden Holzscheiten (vergl. Wd. Ahldg S. 66), dann in einigen Stücken der wohl überall vorkommenden Termitenbauten. Endlich erwähnt Kunn bei den Bassenge (Mitteilungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin 1886 S. 328):

„Auch sahen wir vereinzelt Feuerheerde genau so hergestellt, wie es bei uns für den Feldlagerdienst der Truppen vorgeschrieben ist."

Als „Poêle pour pirogue" giebt uns C. Coquilhat die in Fig. 10 nachgezeichnete Abbildung (C. C. S. 165). Es ist daraus nicht zu ersehen, ob das Feuer unter dem Thongefäse, oder in demselben angezündet wird, damit in letzterm Fall der Topf auf die Zacken gestellt werden kann. Für ersteres sprechen die Füsse, doch wäre dann die eigenartige, grosszackige Randform unpraktisch und deshalb nicht recht wahrscheinlich, aber etwas glaublicher durch den Vergleich mit der Hörnerkaraffe der Mangbattu (Schw. S. 300).

Endlich finden wir einen Stiel zum Halten in dem Maschinsche-Kochtopf (Fig. 21). Es dürfte nicht unwarscheinlich sein, dass wir es hier mit einer Nachahmung von bestielten Holzschüsseln, wie von Holub im Marutse Mamhunda-Reiche gefunden sind, zu thun haben.

Die Calebassen werden sämmtlich gehängt, wie wir aus den Figuren 27 bis 30, mit

[1]) Auf die Tierhaut, den Schlauch als ältestes normales Wassergefäss weist auch Ranke hin. Derselbe ist auch geneigt die geflochtenen und hölzernen als die ältesten Kochgefässe zu betrachten. Die erste Töpferei sieht auch er in der Art unsrer Kalebassenform, nur dass er als Vorbild (wie Johnston) den Kerb bezeichnet. Hieraus entwickelt sich das Ornament, das durch die Flechtung des Korbes schon angedeutet ist (Joh. Ranke „Der Mensch" II S. 430 ff.).

einziger Ausnahme von Fig. 33, erkennen. Das Band, der Strick, oder die Kette wird entweder durch ein Loch am Halse gezogen, oder um den Einschnitt geschlungen (Fig. 27), oder endlich die ganze Flasche wird mit einem weitmaschigen Netz umgeben, welches in die Schnur oben ausläuft (Fig. 28).

Endlich hat der Neger sich in Bezug auf das Hinstellen der Aufbewahrungsgefässe recht geschickt bewiesen. Zunächst hat er den Krug auf Füsse gesetzt (vergl. F. S. 181, der grosse Behälter), die in Fig. 9 die Form eines Dreifusses — scheinbar aus Thon dem Thongefäss angefügt — erhalten haben. In Fig. 15 sehen wir ein Gerüst, in welches der Krug hineingestellt wird. Endlich umgiebt er den Krug mit einem Korbnetz und hängt ihn in der Weise wie die Calebasse, Fig. 28, auf (Fig 25.).

Bei der Geschicklichkeit, mit der diese Schwierigkeit überwunden worden ist, muss es Verwunderung erregen, dass der Neger nicht darauf gekommen ist, sich die Handhabung der Gefässe durch Henkel zu erleichtern, denn der Stiel des Maschinschekochtopfes steht geradezu als Ausnahme da. Wir sehen dagegen in dieser Hinsicht bei der Ausführung der Holzschüsseln und Holzbecher einen grossen Fortschritt. Der Becher Fig. 50 ist mit einem Henkel versehen, (resp. auch Fig. 66) und von François sagt ausserdem (v. Fr. S. 171):

„Die fertiggekochte Speise wird bei den Balolo aus hölzernen Essnäpfen gegessen, von denen viele mit Stielen versehen sind. Es giebt auch grosse, hölzerne, mit Füssen versehene Schüsseln, welche das Essen für ganze Familien aufnehmen."

Die Schüsseln Fig. 42 und 48 sind mit Griffen versehen. Die Füsse der Becher besprachen wir schon.

Mit einem Deckel ist nur Fig. 20 versehen, doch hat derselbe statt eines Knopfes, wie ihn Holub bei den Holzdeckeln zu den Holztöpfen im Süden gefunden hat (Hb. S. 77), nur einen segmentartigen Ausschnitt zum Handhaben. Einen ersten Versuch der Knopfverwertung sehen wir vielleicht in einem, mit drei Buckeln versehenen Kochtopfdeckel der Balungu (Baluba), welcher im Berliner Museum für Völkerkunde unter III C. 2673ab seinen Platz hat.

Alles zusammennehmend, sehen wir, dass die Entwicklung der praktischen Hülfsmittel bei den Holzgefässen eine höhere ist, als bei den Thongefässen.

Eine völlig excentrische Stellung unter den Holzbechern nimmt Fig. 65 deshalb ein, weil er eine Nachahmung der Calebassenform darstellt. Dies ist auffällig, weil wir gesehen haben, dass die Becherform sich selbständig nach der Faserung des Holzes entwickelt hat. Wir können darum nicht annehmen, dass wir hier einen Hinweis auf eine ursprünglich andre Industrieentwicklung vorliegen, sondern, dass wir es hier im Gegenteil mit einer höhern Kunststufe zu thun haben, indem der Becher Fig. 65 eine Nachahmung des Produkts aus einer andern Industrie darstellt.

Was nun die Linienornamentierung der Gefässe anbetrifft, so ist dieselbe bei den calebassenförmigen eine sehr einfache und sachgemässe. Die schönsten Stücke hierin sind die Watakugefässe Jamesons (Fig. 22—24). Diese, sowie Fig. 20 und 8, zeigen eine Rundornamentierung an dem obern Teile des Bauches und am Halse, die einerseits den Zusammenhang dieser beiden Teile betont, und dann auch dem Zweck am meisten entspricht, wenn man bedenkt, dass bei den Kochtöpfen die Flamme den untern Teil beleckt. Den Krügen fehlt, ausser Fig. 9, welcher eine Betonung des Halsübergangs aufweist, jede Ornamentierung.

Bei Fig. 25 bildet das hübsche Korbgeflecht eine sachgemässe Ornamentiernng.

„Reichhaltiger werden die Ornamente in der Holzindustrie; das Material verlangt an Stelle der eingeritzten Linie der Vertiefung durch das Kerbmesser; zwischen parallelen Linien entstehen erhabene Riemchen oder Stäbe, die sich kreuzenden Kerbschnitte vereinigen sich zu prismatischen, erhabenen Figuren und die so entstandenen Façettenmuster, abwechselnd mit Reifen, Riemchen und Stäben, bilden vielfach einen sehr zierlichen Schmuck" (H. Frobenius „der Heidenneger des Sudan" S. 157).

Ohne weitere Erläuterung verweise ich hier anf die Becher Fig. 69 und 70. Die Schüsseln zeigen eine Randornamentierung, wie sie uns Cameron bei den Waguhha-Holznäpfen beschreiht (vergl. Fig. 42 und 48).

Ehe wir die Besprechung der einfachen Thonformen abschliessen, haben wir noch zwei Anwendungen der Topfform zu berücksichtigen 1, den Pfeifenkopf, 2, den Löffel.

Ueber den Pfeifenkopf wird uns folgendes mitgeteilt. Pogge sagt: „Fast alle Neger rauchen, Männer sowohl als Weiber; an der Küste bedienen sie sich eines kleinen schwarzgebrannten Thonkopfes, in welchem ein dünner Rohrstiel steckt. Diese Pfeifen sind den gewöhnlichen kleinen türkischen vergleichbar; der Stiel derselben ist aber nur circa ½ Fuss lang." (P. S. 12). Es ist dies wohl dieselbe Form, wie sie nach Ward und Baumann auch bei den Bacongo gebräuchlich ist (Fig. 58 und 59). Von den Baschilange wissen wir, dass sie die in Fig. 26 abgebildeten Pfeifen benutzen, von denen Wissmann sagt:

„Auf der Kiota (dem Versammlungsplatz) liegen die grossen *Riamba*- (Hanf-)Pfeifen, die, wie die Calebassen aus Flaschenkürbissen (Cucurbita maxima) angefertigt werden und nicht selten 1 M. Umfang messen." (W. W. S. 82). Die Kalunda benutzen die „*Mutopa*" genannte Wasserpfeife. Dieselbe besteht aus einer birnähnlich geformten Calebasse; unten in den Kürbis ist ein hohler Rohrstab und auf diesen der kleine cylinderförmige, hohle Pfeifenkopf gesteckt. Das Luftloch befindet sich aber in dem Stengelende. Die Calebasse ist gewöhnlich mit Wasser gefüllt, so dass der Raucher mit einem gurgelnden Geräusch den Rauch durch das Wasser aus dem Pfeifenkopf aufsaugt. Männer wie Weiber rauchen viel aus dieser *Mutopa*" (P. S. 240).

Von den Bakubapfeifen hören wir durch Wolff, dass sie von Holz geschnitzt sind (W. W. S. 128). Wissmann gieht die Abbildung einer Lussambo-Pfeife, die auch aus Holz geschnitzt zu sein scheint.

Endlich entnehme ich dem „Congo illustré" (I 1892 S. 128) folgendes:

„Alle Stämme des Kongogebietes fertigen Pfeifen an. Diese sind keine Ausfuhrartikel, sondern es ist vielmehr ein Produkt, welches die benachbarten Stämme unter einander austauschen. Ein grosser Teil der Völker fertigen sie einfach aus einer Calebasse an. Sie bohren eine Oeffnung in den aufgequollnen Teil und füllen sie mit Tabak. Ein anderes, an dem engsten Teile eingebohrtes Loch dient dazu, den Rauch einzuziehen, ein langes und schwieriges Verfahren. Andre verfertigen thönerne Köpfe und befestigen daran ein sehr kurzes Rohr. Wieder andre, besonders die Bateke, ciselieren Pfeifen mit kurzen Rohren ganz aus Kupfer. Diese erreichen bedeutende Dimensionen. Es giebt ja Röhren von nicht mehr als 24 cm. Länge, aber nach Guiral auch solche von 2—3 M. Länge. Diese sind weder leicht, noch angenehm. Um den Rauch einzuziehen, braucht man die ganze Lungenkraft. Endlich hat diese Anstrengung die Wirkung, in den Mund einen dicken Rauch einzuführen, so dass man davon halb tot ist."

Von König Tschumbiri's (Bajansihäuptling) Pfeife berichtet Stanley:

„Sein Tschibuk war eine beinah 2 M. lange, mit Messingstiften und einer, aus Zeug geflochtenen Quaste verzierte Riesenpfeife. Ihr Kopf war von Eisen und gross genug, um über ein Lot Tabak aufzunehmen. Er pflegte dann zwei oder drei lange Züge zu thun, webei sich seine Backen zu einem Paar Halbkugeln ausdehnten" (St. III S. 289).

„Die Marundscha rauchen aus Pfeifen, die mit Schlangenhaut überzogen sind" (Baum. S. 16).

In Fig. 57 und 61 geben wir noch zwei Pfeifen vom obern Kongo nach C. Coquilhat,

welche einmal ein Antilopenhorn, das andre Mal einen Stab oder ein Rohr mit aufgesetztem Pfeifenkopf darzustellen scheinen. Aehnlich wenigstens sind die Pfeifen der Sambesivölker (Hb. S. 167).

Wir haben also eine vierfache Materialverwendung: Calebassen, Thon, Holz, Metall. Die Verwendung des Metalls wird seine Besprechung später finden. Für Entwicklung der Calebassen- und Thonindustrie ist die *Mutopa* der Kalunda, und Fig. 57 und 61 charakteristisch. Indem wir die Frage, ob die Wasserpfeife den Negern autochthon ist, übergehen, beachten wir nur die Form der Verwertung zweier Materien. Diese liefert uns aber einen neuen Beweis, dass die Thonindustrie sich erst jüngst neben der alten Calebassenindustrie entwickelt hat. Von der Küste scheint der Thonkopf eingeführt zu sein; denn in dem früher noch äusserst streng abgeschlossenen Uschilange, findet sich nur die Calebasse. Ebenso finden wir den Einfluss auf die Pfeifenentwicklung am Kongo. Die Troddel an Tschumbiris Pfeife zeigte uns schon damals, wo noch kein Europäer in diese Gegenden vorgedrungen war, die europäische Einwirkung. Es ist schade, dass Baumann nicht sagt, welcher Stoff zum Pfeifenkopf der Marundscha verwandt wurde; wir würden vielleicht auch hier nicht den Thon finden und dies würde uns ein erwünschter Stützpunkt zu einem Satz sein, den wir gern aufstellen möchten: dass nämlich den Negern die Benutzung des thönernen Pfeifenkopfes, trotz der Bekanntschaft mit dem Rauchen, nicht autochthon war. Auch die Bakuba, ein völlig unbeeinflusstes Volk, das, wie wir später sehen werden, die Keramik ganz exceptionell hoch entwickelt zu haben scheint, kennt nur die hölzerne Pfeife. Im Berliner Museum für Völkerkunde erinnere ich mich auch hölzerne Pfeifen der Baschilange gesehen zu haben. Wie viel näher liegt hier die Verwendung des Thons! Und doch ist der Neger zunächst nicht von selbst darauf verfallen!

Wir haben endlich noch die Löffel als Gefässe aufzuführen, die aber überall in unserm Gebiet aus Holz, oder aus Elfenbein geschnitzt werden. Als Beispiele mögen die Bassongo-Mino (Btmn. 40), Basoko (St. III 249), Kalunda (P. 239), Balolo (v. Fr. 171) dienen. Im Süden Afrikas werden die Löffel auch geflochten. Ehe wir nun die plastische Verzierung der Gefässe betrachten, wollen wir die Figurendarstellungen der Keramik und Xyloplastik in Ausführung und Bedeutung untersuchen.

DIE BILDNEREI IN HOLZ UND THON.

Folgendes erfahren wir über Thonbilder im südlichen Kongobecken.

Cameron teilt bei Beschreibung seiner Reise durch Uvinga mit (C. I. S. 299):

„In der Nähe einiger Dörfer sahen wir grosse thönerne Götzen in verschiedenen Stellungen; sitzend, aufrecht stehend, oder liegend. Alle waren mit einem Schutzdach versehen und rings um sie lagen Töpfe mit *Pombé* und Gefässe mit Kornähren."

Auf dem Marsch durch Lovalé machte derselbe Reisende folgende Bemerkung (C. II 146/7):

„In allen Dörfern gab es Fetische in Menge; rot und weiss gefleckte Gebilde von Thon, die Leoparden und andre wilde Tiere vorstellen sollten, oder roh aus Holz geschnitzte menschliche Figuren."

Aus Lunda, in der Gegend des Lulua berichtet Pogge (P. S. 117/8):

„Die Eingebornen errichten an den Stellen, wo sie Wasser aus den Bächen schöpfen, kleine primitive, etwa $2^1/_2$ Fuss hohe und 2 Fuss breite Strohhütten, unter denen allerlei Knochen, Steine, alte Töpfe, u. s. w. liegen; ebenso findet man oft an diesen Stellen, unter ebensolchen Strohhütten, Figuren aus Lehm geformt, welche Schlangen oder Krokodile vorstellen. Vor ihren Hütten sieht man manchmal geschnitzte Holzklötze, schwarz und weiss, oder rot mit Thon bestrichen, welche Leoparden und andre Tiere vor-

stellen sollen. An den Wegen sieht man grosse Strohhütten, Gräber von Verstorbenen, zu denen vom Fussteig aus ein breiter Weg führt, der meist sehr reinlich gehalten ist. Alte, bunt mit Thon bemalte Töpfe, auch wohl Fetischfiguren, findet man in denselben. Diesen Fetischkultus habe ich noch nicht in diesem Maasse und in dieser Form beobachtet."

Livingstone erzählt (L. II S. 175):

„Ich habe in Manjema öfter aus Holz geschnitzte menschliche Bildnisse bemerkt — andre aus Thon sind einfach Kegel mit einer kleinen Aushöhlung innen —; als ich mich hier (in Kitete) nach ihrer Bedeutung erkundigte, erhielt ich zum erstenmal vorzügliche Auskunft darüber. Man nennt sie Väter oder Vorfahren und bewahrt den Namen eines jeden sorgfältig auf. Sie hielten sehr darauf, dass die Namen ganz richtig ausgesprochen wurden. Die alten Männer erzählten mir, sie opferten ihnen bei gewissen Gelegenheiten Ziegenfleisch, das von den Männern verzehrt würde."

Dies ist nicht viel, was wir erfahren und bezieht sich mehr auf die Bedeutung der Thonfiguren, als auf die Form derselben. Wir ersehen aber daraus, dass die Thontechnik auf diesem Gebiet eine grosse Verwendung nicht gefunden hat, sondern vielmehr eine sehr untergeordnete, dass dem Anschein nach auf den Thon als Material kein grosses Gewicht gelegt wird. Werfen wir nun dagegen einen Blick auf die hölzernen Fetischfiguren der Stämme des südlichen Kongobeckens (Fig. 51, sowie J. J. S. 99, Wd. 27 und W. W. 263), so muss die sorgfältige Ausführung, die wir ganz entschieden künstlerisch nennen müssen, auffallen. Die Wavinza, bei denen einzig thönerne menschliche Figuren erwähnt wurden, übertreffen in der Holzschnitzerei sogar die hierin ungemein hochstehenden Waguhha. Wir sehen aber, dass die Verwendbarkeit des Thone als geeignetste Materie der plastischen Bildnerei noch nicht erkannt worden ist. Die hohe Entwicklung der Holzbildnerei muss uns, in Anbetracht der vorliegenden spärlichen Anwendung der Thonmaterie auf den Gedanken bringen, dass die Thonbilder den Holzbildnissen nachgearbeitet worden sind. Denn jedes Volk, das einmal den Thon in seiner Bedeutung als leicht modellierbares, in gebranntem Zustande sehr haltbares Material erkannt hat, wird ihm gar bald den Vorzug vor dem schwieriger zu bearbeitenden Holze, das die Eigenschaft der Rissigkeit auszeichnet, geben. Dass aber der Neger auf das Brennen dieser Thongefässe noch gar nicht gekommen ist, können wir aus den Schutzdächern über den Figuren erkennen; denn wir dürften dem Neger nicht eine so grosse Rücksichtnahme zutrauen, dass er vielleicht diese Ahnenbildnisse vor Wind und Regen schützt, er will nur ihrer Zerstörung durch den Witterungseinfluss vorbeugen. Das wäre aber, wenn sie gebrannt wären, nicht nötig.

Ich möchte hier darauf hinweisen, dass es nach Pogge's, oben wiedergegebenen Mitteilungen nicht unmöglich ist, dass die Leopardfetische Cameron's innerlich auch Holzklötze waren. Wir sehen hierin dann den interessanten Uebergang von einer Materienanwendung in die andre. Die alte, bekanntere wird noch als Hülfsmittel bei der Anwendung der neuen, in der der Neger sich noch nicht sicher fühlt, benutzt.

Wir können nunmehr zur Behandlung der Bildnisse selbet in ihrer Bedeutung übergehen.

Zwei Formen von getrennter Bedeutung sind zu unterscheiden. Einmal haben wir die Darstellung von Tieren, die wieder in zwei Kategorien zerfallen: 1, Die schädlichen, gefürchteten, geflohenen (der Leopard, das Krokodil); 2, das verehrte Tier, die Schlange. Das Auftreten einer solchen gilt bei den Kalunda als ein gutes Omen, und Pogge erlebte es sogar, dass bei den Hochzeitsceremonien einer Muata-Jamwotochter eine, wohl extra

herbeigeholte Schlange zugegen war (P. S. 195). Wir sehen in ersterem Fall einen Kultus vor uns, der lebhaft an die griechische Furienverehrung erinnert (Man denke an SCHILLER's: „Die Kraniche des Ibikus"). Der Naturmensch sagt sich: „Ich muss die böswillige höhere Macht besänftigen, indem ich sie lobpreise, anbete, indem ich ihr schmeichle." An den Wasserschöpfstellen wird das Krokodil verehrt, damit es den sich ihm nahenden Menschen schont, an der Hausthür der Leopard, damit er des Nachts nicht hereinbricht und das Vieh, das Menschenkind, oder gar den erwachsenen Menschen selbst hinwegschleppe. Die Verehrung der Schlange ist ein wohl allen Völkern natürlicher Zug. Dieses Geschöpf ist infolge seiner Extremitätenlosigkeit ganz besonders dazu geschaffen, die Aufmerksamkeit der Menschen auf sich zu lenken. Die weitern Eigenschaften dieses Tieres werden nun, je nachdem die guten oder die bösen überwiegen, den Grund zu der Bedeutung als gutes oder böses Omen geben. Die guten Eigenschaften bestehen in dem Hass des Tieres gegen die Ratten und das Ungeziefer, die schlechten in dem giftigen Biss (Man vergleiche auch die Schlangenverehrung bei den Dinka. Schw. S. 45). Wir haben also in diesen Thon-resp. Lehmgebilden den Ausdruck der Verehrung Geschöpfen gegenüber, die dem Menschen entweder schaden oder nützen, vor uns.

Die Figuren, die ausser diesen erwähnt werden, scheinen Nachbildungen der Menschengestalt. Doch ehe wir auf die nähere Besprechung dieser eingehen, wollen wir noch einiges Material herbeiziehen. JUNKER sagt über die Bedeutung der Holzfiguren, und im speciellen derjenigen der Bari (J. I S. 559/60):

„Diese Figuren könnten durch Missverständnis für Symbole religiöser Verehrung, für Fetische gehalten werden. Es würde dies den Gebräuchen einiger Völker an der Westküste Afrikas entsprechen, welche geschnitzte Figuren an geweihten Plätzen aufstellen. Mir erscheint es zweifelhaft ob die vielen aus Afrika stammenden Schnitzereien, welche in verschiedenen Museen als Fetische bezeichnet sind, in der That mit religiösen Vorstellungen oder rituellen Gebräuchen in Verbindung zu bringen seien. Ich glaube vielmehr, dass sehr vielen solcher Figuren diese Bedeutung durch Unkenntnis und Leichtgläubigkeit der Sammler unterschoben worden ist. Die Verbreitung des Fetischglaubens und -Kultus ist stark übertrieben worden. Die richtige Erkenntnis der religiösen Anschauungen von Naturvölkern ist die schwierigste Aufgabe des Reisenden. Die kaum 30—40 cm. hohen Holzfiguren der Bari sollen zweifellos Nachahmungen von Verstorbenen, „Penaten", vorstellen, welche zum Andenken der Dahingeschiedenen in den Hütten unter dem Dach aufgehängt werden."

Wir haben oben, um Irrtümer zu vermeiden, einige Thonfiguren nicht ermähnt, die hierher gehören. WISSMANN erzählt uns von TSCHINGENOE, einem Baschilangefürsten (W. P. S. 102):

„Eines Tages war ich Zeuge von einem Gespräch, das TSCHINGENOE mit den Baschangi, den Geistern seiner verstorbenen Eltern, hielt. Er stand an einem kleinen Erdaufwurf hinter seinem Hause mit seinem Lieblingsweib und seinen Kindern. Aus Thon gemachte Tiergestalten, die im Boden vergraben lagen, hatten seine Eltern zu vertreten, denn beide lagen weit von hier begraben. Mit vernehmlich lauter Stimme sprach er, das Gesicht zu Boden gewandt, die Geister an."

Es folgt nun eine längere Rede, in der er darlegt, wie gut er gethan habe, dass er den wilden Sitten der Eltern entsagt und freundschaftlich den ersten weissen Mann aufgenommen habe, der ihm nur viel Gutes erwiesen hätte. „Und wenn Ihr nun am Leben wärt, würde er auch an Euch so handeln." Darauf legte er einiges Fleisch auf die Stätte und goss einen Becher Hirsebier darüber.

Endlich gebe ich noch eine Beschreibung des *Makabu-Buanga* (Fig. 51), einer bei den nordwestlichen Baschilange gefundenen Holzfigur nach WOLFF (W. W. S. 262/3) um mein Material zu vervollständigen:

„Er, (der Häuptling) nannte ihn, (den Fetisch nach Wolff) *Makabu-Buanga*, den Schutzgeist seines Hauses und seiner Ansiedelung, zu dem er und seine Unterthanen unbegrenztes Vertrauen hätten. Wenn er, der Häuptling, abwesend sei, beschütze der *Makabu-Buanga*, dessen Macht traditionell sei, sein Eigentum." „Die geschnitzte Holzfigur ist als ein echter Balubahäuptling dargestellt, der als Zeichen seiner Würde, an einer Hüftschnur an den Schenkeln ein Leopardenfell und in der Hand das dreizackige Schwert trägt. Die alten Tätowierungsmuster sind ebenfalls als Schmuck eingeschnitten, und beweisen, dass der Fetisch nicht Machwerk der jetzigen Generation ist."

Folgendermassen stellen sich die Schlüsse aus diesem Material:

Mit Berücksichtigung dessen, dass wir oben die Thonfiguren als Nachbildungen von Holzgestalten hingestellt haben, dass die Baschilange des Tschingenoe als Bena Riamba kulturell höher entwickelt waren, als die Baschilange des Tschiehvu, des Besitzers des *Makabu-Buanga*, dass fernerhin die Thonfiguren des Tschingenoe nur den geistigen Teil der Verstorbenen repräsentieren, denn die Eltern waren in der Ferne gestorben, dürfte, im Anschluss an Dr. Junker's Ansicht, der Schluss nicht allzu gewagt sein, dass wir in dem *Makabu-Buanga* einen eigentlichen „Penaten" sehen. Diese Anschauung wird durch die Form, die Wolff selbst als sehr charakteristisch für einen Balubahäuptling bezeichnet, noch bekräftigt. Es ist ganz erklärlich, dass eine derartige schöne Figur, die durch Generationen verehrt wird, deren Bedeutung aber mit dem Vergessen dessen, den sie vorstellt, verwischt wird, allmählich die allgemeine Bedeutung des „Heiligen" gewinnt, wodurch ja allerdings die Bezeichnung „Fetisch" z. T. motiviert wird. Diese Thatsache ist aber geeignet, uns einen grossen Teil des Fetischkultus in einem andern Lichte erscheinen zu lassen. Wir kommen hierdurch zu dem Schluss, der mir nicht allzu gewagt erscheint, dass alle jene „Fetische", welche die Benennung „Schutzfetische" tragen und nicht in Zusammenhang zu bringen sind mit Eigenschaften, die z. B. durch ausgeprägte Geschlechtsorgane angedeutet sind — Fetische der Art sind meines Wissens im Innern Afrika's noch nicht gefunden — oder denen nicht eine ganz bestimmte Bedeutung zugelegt wird, als Figuren verallgemeinerter Bedeutung, von einstiger persönlicher Darstellung aufzufassen sind. Es scheinen sich gegen diesen Satz keine Gegenbeweisstücke zu finden. Allerdings sagt z. B. Cameron von den Wabujwe-Amuletten:

„Beide Geschlechter aller Klassen tragen, als Zauber gegen böse Geister, kleine geschnitzte Götzen um den Hals oder an den Oberarm gebunden, deren hohles Innere von dem Fetischmann mit Ket gefüllt wird."

Hier ist aber nicht etwa das Hauptgewicht auf die menschliche Figur, sondern viel mehr auf das hohle Innere und den Füllstoff zu legen. Das Schutzmittel und der Fetisch in jeder Bedeutung und in Form der eigenartigsten Gegenstände — wohlgemerkt mit Ausnahme der menschlichen Figur — ist im ganzen centralen Afrika verbreitet, aber doch im Allgemeinen streng von der Benutzung des Menschenbildnisses allein, als Schutzmittel zu trennen. Derartige Verbindungen, wie die vorliegende, sind ganz geeignet uns auf falsche Pfade zu bringen.

Eine Vorfahrenverehrung, einen Ahnenkultus haben wir also in den Holzfiguren dieser Völker. So haben wir denn auch Fig. 52 als ein Elternpaar aufzufassen. Wir betrachten nun von diesem Standpunkt aus die Tiergebilde der Manjema und der Baschilange.

Die Geister der Verstorbenen stellen die Baschilange sich also nicht als menschliche Figuren, sondern als Tiere vor. Dies ist eine zum mindesten sehr auffällige Erscheinung. Handelt es sich hier vielleicht um einen Beweis für den Seelenwanderungsglauben?

Von den Manjema hören wir durch LIVINGSTONE (L. II V. 64), dass sie die Seele der Verstorbenen in Gestalt der „*Sokko*" (der Gorilla Manjema nach Dr. A. DUBOIS im Congo illustré II 1893 S. 120), weiter existieren glauben. POGGE und WISSMANN wurden als die verstorbenen zurückgekehrten Häuptlinge aufgenommen. (W. W. S. 134). Die Baschilange töten nach POGGE die Affen nicht, in der bestimmten Annahme, dass vielleicht die Seele eines Verwandten in dem Tier sich aufhalten könne (W. P. S. 379). Wenn derselbe Reisende andernorts aus der Thatsache, dass KALAMBA alle Hunde töten liess, weil sie Zauberwesen seien, auf die Vermutung kommt, dass hier auch der Glaube an Seelenwanderung nahe läge, so dürfte dies doch ein Irrtum sein. WISSMANN erzählt uns, dass die Baschilange früher Kannibalen gewesen seien. Mit der Anthropophagie scheint in Afrika stets die Liebe zur Hundefleischspeise verbunden zu sein. Es ist ganz natürlich, dass KALAMBA, der Feind alles erkannt-Urwüchsigen, der tierischen und der alten wilden Sitte, auch die letzte Spur des einstigen Kannibalismus auszurotten suchte und wie alle animalische Kost auch die Hundehaltung abschaffte.

Aber die ja sonst gefundenen Spuren eines Seelenwanderungsglaubens genügen für eine starke Vermutung, die durch die vorliegenden thönernen Tierbilder eine schwerwiegende Bekräftigung erfährt. Es ist schade, dass WISSMANN nicht in Erfahrung bringen konnte, welche Tiere in Thon nachgebildet worden sind. Dass gerade hier eine Verwendung des Thons stattgefunden hat, ist sehr interessant, denn dies ist ein Zeichen, dass der Neger die bessere Konservierung dieser Materie, im Gegensatz zu dem in der Erde verfaulenden Holz erkannt hat und es ist anzunehmen, dass diese Figuren gebrannt waren, was, wenn unser obiger Schluss richtig ist, einzig dasteht.

Da, wo der Verstorbene in der Heimat verschied, in der Mitte der Angehörigen, wird man nicht zur Darstellung des Geistes in der neuen Gestaltung, sondern zur Nachbildung des einstigen menschlichen Körpers gegriffen haben, und so entstanden die in Uvinza von CAMERON „Thonfetische" genannten Bildnisse. In Manjema finden sich die Thonkegel neben den Holzfiguren. Sollte dies wohl derart zu erklären sein, dass die daheim Verschiedenen in Holz dargestellt wurden, die Geister der auswärts Verschiedenen dagegen in Thon? Es wäre hierfür der Beweisgrund anzuführen, dass der Körper als vergängliche verfaulende Substanz in der leichter vergänglichen Materie des Holzes, der Geist als beständiges Wesen aber in Thon versinnbildlicht worden ist. Logisch und natürlich empfunden und gedacht ist dies, kann aber der Neger so weit denken?

Auch im Norden der Kalunda und Baluba-Waruavölker sind einzelne Holzfiguren gefunden, die, ausser von BAUMANN, von den Reisenden als „Fetische" bezeichnet werden. Zum Teil standen sie in kleinen, von Elfenbeinzähnen gebauten Tempeln, z. B. Korruru (St. III 237), Basoko (St. III 248), Ikennugu (Baum. 16), Basoko (J. J. 99). Es ist aber zu wenig von denselben mitgeteilt, um sie in unserm Sinne untersuchen zu können. Jedenfalls findet sich keine Bemerkung, die unsrer Ansicht, dass wir es mit „Penaten," wenn auch von verallgemeinerter Bedeutung, zu thun haben, widerspricht.

DER THON ALS FARBE- UND BINDEMITTEL.

Ehe wir die Verwendung der Figur in der Gefässindustrie untersuchen, wollen wir alle andern Verwendungen zu erkennen versuchen.

Wir wollen zunächst eine Verwendung betrachten, die uns den Thon möglicherweise, als in seiner materiellen Eigenart verehrte Materie erkennen lässt.

Pogge schreiht in der Erzählung eines Besuchs bei der Lukokescha (P. S. 153/4):

„Als sie (die Lukokescha) sich darauf zur Seite ihres Favoritsklaven gesetzt hatte, trat ein Kind aus der Gruppe der Kinder auf sie zu und malte mit einem Stück kreideartigen, weissen Thones ihr auf jeden Arm und auf die Brust ein Kreuz. Ein solches Bemalen mit Thon ist in Mussumba sehr im Gebrauch und heisst „Pemba." Pemba geben lässt sich der Lunda von einem andern, oder er giebt es sich auch selbst. Es ist damit ein Aberglaube verknüpft. Er giebt sich Pemba des Morgens, um den Tag über kein Unglück zu haben, oder auch um den günstigen Ausgang etwaiger Unternehmen zu fördern. Der Jäger z. B, ehe er auf die Jagd geht, lässt sich Pemba geben. Muata Jamvo lässt es sich geben, oder giebt es sich des Morgens selbst, um den Tag glücklich zu verbringen u. s. w. Das Pemba wird mit rotem, oder auch wohl mit andern Farbstoffen gegeben. So kommt es denn, dass man die gewöhnlichen Neger oft mit Pemba, für gewöhnlich aber ohne Pemba sieht. Haben sie sich bemalt, so ist anzunehmen, dass sie irgend etwas Besonderes vorhaben."

Von den Minungo sagt Schütt (Sch. S. 122):

„Die Neger hatten hier einen Aberglauben, an den jeder fest glaubte, nämlich, an die Heilkraft, respektive die gute oder schlechte Wirkung des Pemba und Lundo, der weissen und der roten Thonerde, von der, durch Mischung mit Oel, die Minungo ihre rote Coiffure herstellen. Bei jeder Krankheit nehmen sie dies Medikament, indem sie das Trinkgefäss an einer Seite mit Oel, an der andern mit Thonerde beschmieren, steigen dann die Bläschen an der Seite des „Pemba" auf, so nimmt die Krankheit einen guten Verlauf, im andern Falle wird sie hartnäckig. Das aus heimischen Kräutern bestehende Getränk, trinken sie auch stets von der „Pemba"-Seite. Aus Pemba geformte Kugeln bringen Glück im Handel, sowie bei beabsichtigten Diebstählen und Räubereien; solche aus Lundo schützen gegen das Böse, daher tragen die Neger von beiden bei sich."

Diese Rolle spielt der rote und noch mehr der weisse Thon bei den Baschilange (W. P. S. 90 und S. 39), den westlichen (C. II S. 42) und den östlichen (Thomson, „Expedition zu den Seen von Centralafrika," II S. 109), Warua, sowie bei den Korruru, oberhalb der Stanleyfälle, (St. III S. 207). Endlich findet sich das Pembageben noch als ganz bestimmter Ausdruck der Vergebung bei den Baschilange (W. III S. 70/71), was für die friedlichen Intentionen dieses Stammes sehr charakteristisch ist.

Ausserdem wird die Bemalung mit weissem Thon noch bei den Stämmen des Kongobogens erwähnt (z. B. St. III S. 200, Basoko; St. II S. 117, Bajansi J. J. S. 54 u. s. w.) Aber in dieser grossen Gruppe, die sich wohl über das ganze Gebiet der Kalunda, Baluba und Ba-Chonga ausdehnt, hat die Bemalung wohl nur den Zweck des Schmuckes, der Kriegsbemalung, ja des Stammesmerkmals. Es handelt sich nun darum, ob der weisse oder rote Thon bei den Kalunda-Baluba in Folge seiner Eigenschaft in der Farbe — weiss sticht sehr schön gegen das Braune der Negerhaut ab — oder in seiner Eigenschaft als sehr nützliche Materie Beachtung gefunden hat. Es ist auffällig, dass wir die Pembasitte gerade bei den Kalunda-Baluba-Völkern antreffen, die sich an die Stämme des obern Sambesi, in Bezug auf die höhere Entwicklung der Keramik (Figurendarstellung!) eng anschliessen; dass fernerhin zwar nicht bei diesen Völkern, wohl aber bei den Stämmen des Marutse-Mamhunda-Reiches, der Mittelpunkt für eine in steigender Linie sich entwickelnde Keramik zu suchen ist, in welcher Hinsicht die Baluba und Kalunda als ein Ausläufer dieses Gebiets einer neuen heraufsteigenden Industrie zu betrachten sind. Ich erinnere bei den Marutse Mamhunda nur an die Figurenornamentik und die Form, z. B. der Kratergefässe (Hb. S. 80/81, unsre Figuren 43 und 44). In jenem Gebiete sind aber nicht nur die Holz- und Thongefässe, sondern auch die geflochtenen Trinkgefässe am meisten entwickelt. Dort ist die Thonindustrie so weit gediehen, dass genau wie in den Haussaländern (St. S. 591) die Kinder mit thönernen Tieren und Figuren spielen (Hb. S. 161). Es ist auffällig dass, dort im

Süden, sich auch noch der Ledersack als Gefäss erhalten hat; dass, mit einem Wort, wir dort am besten die Gefässindustrie und die Thenindustrie, von den primitivsten Formon, bis zu ihrer grössten Vollkommenheit verfolgen können.

Betrachten wir nun die Töpferei der Kalunda- und Balubavölker, wie schon oben gesagt, von dem Standpunkte der Ausläufer einer jungen Industrieform, so müssen wir der Pembasitte die Bedeutung der Verehrung einer neuen, als Zukunftsmaterie empfundenen, beilegen. Jedoch ist es nicht unmöglich, dass dieser Schluss zu kühn ist und den Noger einfach die weisse Farbe zur Verehrung des Höhern angeregt hat.

Noch einmal tritt aber der Thon in der Toilette der Neger und auffallenderweise fast desselben Ausbreitungsgebiets, wie der Pembasitte, auf, in der Haartracht. Wir finden die Lehm- ader Thonhaarbauten von den Tupende bis zu den Warua, Wakussu nnd Manjema, südlich der Baschilange und Bassonge.

Bevor wir die Stellung der Thonindustrie auf versinnbildlichendem Gebiet verlassen, müssen wir noch eines erwähnen: dio Verzierung der Gräber durch Gefässe, die gefüllt oder ungefüllt sind. Die Bedeutung ist klar. Hier wird dem Verstorbenen noch im Jenseits dio Nahrung gereicht. Unklar wio der Neger über die eignen Gedanken des Seins nach dem Tode ist, ist auch diese Sitte. An einzelnen Orten werden dem Toten seine Geräte und Gefässe zerbrochen auf's Grab goworfen, gleichsam als wenn dem zerstörten Körper auch Zerstörtes gebühre, als ob der fortlebende Geist nur das Zerstörte benutzen könne. Wir finden die Sitte dor Grabverzierung mit gefüllten, oder leeren, heilen, oder zerbrochenen Gefässen über unser ganzes Gebiet verbreitet.

Die Eigenschaft des Thons als Bindemittel findet sich auch ausgenutzt in der Architektur und zwar im Süden des Gebiets, bei den Manjema (L. II S. 37/8), Uhija (C. I 297/8), Wakussu (P. W. 164), Baschilange (P. W. 376) u. s. w.; nach dem Süden zu (Cementarputzung bei den Marutse-Mambunda, Hb. S. 97), sowie nn der Ostküste (B. L. II 179, Ch. S. 293). Wenn wir ganz vereinzelte Lehmanwendung an einigen Hütten nm bohen Bogen des Kongo finden, so können wir hierin nur den Einfluss der Sudantechnik sehen (Baum. S. 19). Diese Lehmverputzungen, Lehmsockel, Lehmfussböden, u. s. w., geben uns wieder einen neuen Beweis für die Annahmo eines Industrieeinflusses in dem Süden des südlichen Kongobeckens vom Sambesi ber, denn im Innern fluden wir diese Verwendung nicht.

Wir gehen jetzt zur Betrachtung der Verwendung der Figurenornamentik in der Gefässindustrie über.

DIE FIGURENORNAMENTIK DER GEFÄSSE.

Die Materien des Thons, wie der Calebassen, führen zur Verzierung durch Ritzen, wogegen das Schnitzmesser Reliefornamente erzeugt. Figuren sind angetroffen nur bei den Bafiote, an Thongefässen, die nach Chavanne dunkel eingebrannte Figuren (Tierfiguren) aufweisen (Ch. S. 414). Hier dürfte der europäische Einfluss seine Wirkung dokumentieren. Dagegen finden wir bei den Sambesistämmen an den Calebassen sehr schöne Darstellungen. Die von Ratzel abgebildete Calebasse zeigt eine ganze Jagd und unsere Abbildungen (Fig. 54 und 55) geben ebenfalls Beweise von der grossen Fertigkeit dieser Stämme. In unserm Gebiete findet sich aber nichts derartiges erwähnt.

Betreffs der Holzgefässe liegt die Erwähnung Camerons von den eingravierten Figuren am Ubujwe-Essnapf vor (C. I. 284). Mehr Verwendung hat aber die Benutzung der ganzen Ferm auf den Bechor gohabt. Wir haben unter den Holzbechorn der Baluba, und besonders

der Bma-Lussambo und der umwohnenden Bassongo-Mnio, welche Stämme stark mit früher hier ansitzenden Stämmen (Kalunda-Baluba) gemischt sind, die interessanten archaistischen Formen, welche uns zeigen, wie hochentwickelt in alter Zeit die Holzschnitzerei dastand (Fig. 50. 72. 73, 74). Wir müssen hier bekennen, dass wir, ehe wir nicht die Beweise einer derartigen Kunstentwicklung vor uns gesehen haben, an eine solche autochthone Geschicklichkeit des Negers nicht gedacht haben. Aufmerksamkeit erregt anch der Batetela-Becher (Fig. 71). Derselbe zeigt uns den Beginn einer derartigen Kunstindustrie. Die Grundform des Bechers ist noch genau erkennbar und die erhabenen Teile noch sehr primitiv. Der Künstler hat sich noch nicht die Trennung des Kopfes, als des edelsten Teiles, vom Körper, vorstellen können und benutzte nun die Beine als Füsse. Das Ganze ist sehr roh gearbeitet nnd macht einen sehr naiven Eindruck. Bei den andern Holzbechern fällt die Geschicklichkeit der plastischen Ausarbeitung, im Gegensatz zu dem Batetela-Becher auf. Dass diese Formen aber als archaistisch bezeichnet werden müssen, Formen, die aus einem Lande mit einst viel bedeutenderer politischer Macht (vergl. „Deutsche geographische Blätter," Bremen 1893, 3. Heft) stammen, das muss uns wieder ein Beweis dafür sein, dass die Kalunda-Baluba-Länder von einer bedeutenden Kulturhöhe schnell herabgestürzt sind; denn ich fasse die Holzschnitzerei der Bema-Lussambo als den geflüchteten Rest der ausgebreiteten Kunst eines einst grossen Volksstaates auf. Der intellektuelle Standpunkt, die Ausdrucksweise der Geistesentwicklung, muss einst unendlich viel höher gewesen sein, als wir jetzt bei irgend einem andern uns bekannten Stamme der sogenannten Banturace finden. Becher mit diesen Formen, dieser Ausarbeitung, gehören nicht in den Besitz räuberischer, verlodderter, faullenzender Neger, sondern sie haben ihren Platz in dem Hausstande eines Hofes, wie wir uns nach den staunenswerten Berichten der alten Portugiesen den des Nizinoa-a-Cuu, des grossen Königs Kongos — und mindestens ebenso bedeutend müssen wir uns die alten Muata-Jamvo's denken — vorstellen.

Oder sollten dies Industriegeräte aus noch älterer Zeit sein? Untersuchen wir einmal die Ausdehnung der entwickeltsten Holzschnitzerei! Wir finden noch jetzt eine sehr hohe Ausbildung in dieser Industrie bei den Wabujwe und Waguhha am Tanganjika. Von den östlichen Warua sagt Thomson: „Ihre Schnitzarbeiten sind merkwürdig kunstreich gefertigt. Diese Schüsseln sind auf der Rückseite ausgehöhlt und haben die Gestalten verschiedenartiger Thiere" (Seeen von Ostafrika" Bd. II S. 113). Dann finden wir die archaistischen Formen bei den nördlichen Baluba, und als nördlichsten Vorposten die kunstliebenden Bema-Lussambo. Weiterhin sehen wir bei den Baschilange noch alte schöne Stücke. Die Bangala und Tupende wenden die Schnitzerei als architektonischen Schmuck, in Form von Thürbogen, Rahmenausfüllung, Dachspitze und, wenn man so sagen darf, als Dachreiter an (Sch. S. 59, W. P. S. 82). Endlich finden wir jene schönen Kommandostäbe, oder Häuptlingszepter in Malange und Umgegend. Ein Halbkreis, der nach S. O. offen ist, stellt sich uns dar. Wenn ich diese Zone als das Restgebiet einer aus dem Lande gedrängten Kulturepoche auffasse, so muss die zerstörende Macht aus S. O. gekommen sein: Dies würde sich mit der Baluba-Invasion decken. Wir sehen unter diesen Annahmen alsdann die letzten Reste des Kulturstandpunkts vor der Muata-Jamvozeit vor uns. Aus jener Richtung aber, aus der die, die alte Holzschnitzerei verdrängende Macht kam, kam auch die, die neue Thonindustrie mit sich bringende, wenn wir nämlich die obern Sambesiländer als das Centrum, wie oben, betrachten.

Gleichzeitig hat die hohe Ausbildung der Schnitzereikunst zur Nachahmung durch den

Thon bei den Bema-Lussambo geführt, denn anders können wir uns die Entstehung der bis jetzt noch nicht erwähnten Thonschalen des Berliner Museums (III C. 4189 a—d und III C. 3.588) nicht vorstellen. Solche Schalen scheinen im südlichen Kongobecken bis jetzt noch nicht gefunden worden zu sein. Dieselben vereinzelt dastehenden Gefässe dürften eine Nachahmung von Schalen, wie Fig. 43 und 44, darstellen. Eine Verwendung entwickelterer Formen der Holzgefässe im Thonmaterial hat im Grossen und Ganzen nicht stattgefunden und dies kann uns wieder ein Zeichen sein für die grössere Jugend der Thonindustrie; die Kenntnis dieses Materials hat noch nicht zur Umgestaltung in Formen genügt, die nicht direkt verwandt denen sind, die den ersten Töpfern zum Vorbilde gereicht haben.

Eine Ausnahme haben wir aber zu erwähnen und diese ist zum mindesten hochinteressant und nimmt unsere Aufmerksamkeit höchlichst in Anspruch.

Es handelt sich hier um die Thonindustrie der Bakuba, die eine völlig exceptionelle Stellung einnimmt in der Keramik des südlichen Kongobeckens.

Bateman giebt uns die Abbildungen von 6 „Bakuba-cups",* ohne näher im Text auf dieselben einzugehen (Unsere Fig. 36—41). Wenn wir dieselben nach ihrer Form und Ornamentierung untersuchen, so müssen wir Fig. 39, 40 und 41 wohl als Holzgefässe betrachten; 36, 37 und 38 aber als Thongefässe. Erstere zeigen die Verwendnng eines Reliefornaments, die andern sind, Fig. 38 gar nicht, und Fig. 36 und 37 nur durch eingekratzte Linien verziert. Wenn wir diese Becher in technischer Beziehung mit den Gefässen der umwohnenden Völker vergleichen, so fällt uns allerdings in Fig. 40 das Horn auf, dann, dass wir ebenso wie in Fig. 47, in Fig. 41 ein Horn, das dem des Büffels nachgebildet ist, sehen, dass der Becher Fig. 37 auch seinen Ursprung in dem einfachen, einseitig verschlossenen Holzcylinder zu suchen hat, dass aber anderseits der Schwerpunkt der Gefässe 38, 39, 43 tief liegt. Diese Eigenschaft trennt diese Gefässe von allen bisher beobachteten.

Wir dürfen wohl mit Berechtigung den Schluss ziehen auf eine völlig unabhängige Entwicklung der Bakubagefässindustrie, und das wird uns leichter verständlich, wenn wir bedenken, dass die Sitten und Industrieprodukte die Bakuba von den sämmtlichen umwohnenden Stämmen trennen, dass die Bakuba sich von N. W. in diese Völker hineingeschoben haben. Die Beurteilung der Entwicklungshöhe der Bakubabecher hängt von der Ansicht ab, ob die Gefässe sich nach ganz abweichenden Gesetzen entwickelt haben, oder ob die Ausbildung eine derartig hohe ist, dass es dem Kunstsinn gelang, sich von den strengen Regeln der Grundform loszutrennen und er auf die Motive der Dekoration so viel Wert legte, dass diese sogar das Verlassen des alten Schwerpunktsgesetzes bei den Bechern zur Folge hatten und eine Umwandlung in eine durchaus unbequeme Form. Wir können bei Betrachtung der Becher N°. 37 und 69 nicht von der Ansicht lassen, dass die Gefässe ebenso entstanden sind, wie die der andern Stämme. Noch ein Fortschritt berechtigt uns zu der Annahme unvergleichlich höherer Entwicklung: die Henkel an Fig. 37 und 38 (Wohlgemerkt immer berücksichtigend, dass wir 36—38 als Thongefässe ansehen).

Wir werden durch die Beobachtung zu dem Schluss geführt, dass die Industrie jener Völker sich unabhängig und freier entwickelt hat, als in den Ländern des südlichen Kongobeckens. Wir kommen zu der Ansicht, dass wir ein zweites Centrum der Industrieentwicklung nördlich des Kongo zu suchen haben, welches ein höheres Alter hat, als das der Sambesivölker und Baluba.

Wissmann bildet in seinem „Im Innern Afrikas," (S. 259) einen von Batua gearbeiteten Pfeifenkopf ab, der einen menschlichen Kopf in hübscher Ausführung zur Gestalt hat. Wir

können wohl fraglos und ohne weiteres annehmen, dass die Herstellung von Batuahand nur unter direktem Einfluss eines andern Volks entstanden ist. Nun lebt allerdings der dies herstellende Stamm unter den Bakuba, wir müssen aber in Folge der Tätowierung unter den Augen (wie in Fig. 72, 73, 74 z. B.), und des Schopfes hinter den Ohren, die Baluba-Originale erkennen. Es ist dies der einzige bekannte Fall, dass der Thon zur Darstellung einer derartigen Form verwandt worden ist, und dass diese gerade bei den Batua gefunden ist, ist geeignet uns einen neuen Beweis für den Kunstsinn zu liefern, den diese Völker schon in den bunten Bildern dokumentiert haben. (F. Tafel „Buschmann-Zeichnungen).

DER KUNSTWERT.

Wir wollen nunmehr den künstlerischen Wert der Thonbildungen und Schnitzereien untersuchen. Die Calebassen können hier nicht in Frage kommen, denn die ihnen von der Natur verliehene Form, liess nur eine leichte Veränderung der Form und eingeritzte Ornamentik, die in unserm Gebiet nicht beschrieben und abgebildet wurden, zu. Die Thongefässe werden überall — als einzige Ausnahme hören wir von C. COQUILHAT von den Bangala: „Leurs poteries sont mauvaises" (C. C. S. 210) — als schöne, ebenmässige in Form, Rundung und Oberflächenglätte bezeichnet. Die Verzierung ist einfach, nicht überladen und sachgemäss. „Sie macht durchaus nicht den Eindruck barbarischen Gekritzels, sondern mit guter Ueberlegung ist sie stets so angebracht, dass die Form dadurch hervorgehoben, die bildenden und verbindenden Glieder betont und das Ganze harmonisch verbunden wird." Dies findet für die tropfenförmigen Gefässe Verwendung, nicht aber für die Krüge, die eiförmigen, welche mit einziger Ausnahme von Fig. 9 ohne Verzierungen sind. Wir sehen in der Form die schöne symmetrische Ausführung des Vorbildes bei den Kochgefässen, eine sachgemässe Entwicklung bei den Transportgefässen, aber weiter fortgeschritten ist die Ausbildung in der Form nicht. Ein freier Gedanke für weitere Verwendungen, die nahe gelegen haben, eine Ausbildung nach andern Vorbildern, als den ursprünglichen, überhaupt eine Verwendung für andre Zwecke im Allgemeinen, hat nicht stattgefunden. Die Ausnahme der Bema-Lussambeschalen soll nochmals ausdrücklich betont werden. So konnte aber wegen des strengen Anschlusses an eine einmal gegebene Form, deren Regeln prinzipiell nicht überschritten werden, die Thonindustrie sich niemals zur Bedeutung einer Kunst emporraffen. Wohl konnte ein ganzer Stamm sich in Bezug auf die technische Geschicklichkeit auszeichnen, nie aber eine Persönlichkeit als Künstler.

Etwas anders steht die Holzschnitzerei da. Hier konnte die ausgebildete Skulpturentechnik, besonders in jener Zeit, aus der die „archaistischen" Becher und wahrscheinlich auch Bildnisse, wie der *Makabu-Buanga*, stammen, welche Zeit wir als die „ältere Kulturepoche" der Holzschnitzerei bezeichnen wollen, die Veranlassung der Verbindung verschiedener Zwecke und verwandter Formen geben, und somit hatte ein einzelnes Individuum Gelegenheit, seine Phantasie und Fähigkeit hierin mit Beweisstücken zu belegen. So lag die Verwendung des Kopfes als Ornament und des Bechers als Zweck nahe; denn beide haben dieselbe Schwerpunktslage. Ebenso entstand das Trinkhorn. Eine gewisse realistische Freiheit ist nicht zu verkennen, und in den Figuren finden die wichtigen Teile Betonung durch die Grössenverhältnisse (Kopf! Geschlechtsorgane!). Die Phantasie zeigt sich in dem römerartigen Fusse der Becher (Fig. 72—74). Aber auch in dieser Hinsicht ist eine scharfe Grenze gesetzt, welche eine Lostrennung von der ursprünglichen Form nicht zulässt und uns den Satz, dass die Holzschnitzerei sich bis zur Kunst entwickelt hat, mindestens zögernd

aussprechen lässt. Man versteht vielleicht am besten, was hier gemeint ist, wenn ich als einen möglichst passenden Vergleich, eine andre hierin verwandte Industrieperiode heranziehe: die alte ägyptische. Wir werden lebhaft an die Werke der älteren Holzschnitzereiperiode erinnert, wenn wir folgende treffende Worte Wiedemann's (Aegyptische Geschichte" S. 61) lesen: „Die grosse Menge von Denkmälern, von Bauten, Statuen und Reliefs, welche jetzt vorliegen, zwingen uns die alte Ansicht, nach welcher man die ägyptische Kunst als ein reines Handwerk betrachtete, aufzugeben. Es zeigen sich in derselben wirklich künstlerische Regungen und Bestrebungen. Wenn aber so das Bestehen einer ägyptischen Kunst als feststehend betrachtet werden kann, so ist das Bestehen ägyptischer Künstler eine andre Frage. Das starre Festhalten an dem althergebrachten Kanon, das stete Wiederholen derselben Modelle, die immer wiederkehrende Gleichheit der Gedanken und Auffassungen mussten den einzelnen Künstler zu einem Handwerker herabwürdigen und jede individuelle Leistung verhindern."

Hiervon gänzlich zu trennen ist die Industrie der Bakuba. Hier haben wir, wenn wir nicht eine völlig andre Grundform des Bechors annehmen, was wir infolge der Fig. 31, 37 und 69 nicht können, eine völlig freie Ausbildung des Künstlergedankens. Hier wird Mensch und Tier zu einem Zwittergeschöpf verbunden und der Kopf dieses Phantasiegebildes zu dem sonst symmetrisch ornamentierten Becher als Front benutzt (Fig. 40). Zu dem Becher Fig. 39 hat der Künstler möglichst verschiedene Typen, die zum Teil gar nichts Negerhaftes haben, verwendet.

SCHLUSS; DAS ALTER DER INDUSTRIEZWEIGE.

Ehe wir mit einem kurzen Vergleich des Alters der einzelnen Industrieformen unsere Abhandlung beschliessen, möchte ich noch auf einen Punkt in der Vervollkommnung der Eisenverwendung Bezug nehmen. Wir geben in Fig. 67 den völlig eisernen Griff eines Bassongemessers, das sich im Berliner Museum für Völkerkunde befindet. Es stammt aus der Gegend östlich des Lomami. Wenn nun allerdings an einen eventuellen Einfluss der schon längere Zeit nahesitzenden Araber bei Entstehung dieses Kunstwerks gedacht werden kann, so möchte ich darauf aufmerksam machen, dass bei den Negern zunächst die Einwirkung einer fremden, ausländischen Kultur wohl einen Kulturumschwung, nicht aber einen Kulturaufschwung bewirken kann. Ausserdem fand Wissmann auf seiner ersten Reise westlich vom Lomami beim Häuptling Kassai Moana ein Messer, dessen Beschreibung (P. W. S. 150) auf dieses Stück ausgezeichnet passen würde. Man kann nicht annehmen, dass schon damals im Westen des Lomami ein derartiger Einfluss durch die Araber ausgeübt sein kann. Wenn dieses Stück aber autochthone Arbeit darstellt, so ist es, in Anbetracht der mangelhaften Werkzeuge, eine ganz hervorragende Leistung. Auf diese Höhe der Eisenindustrie wollte ich nur hinweisen, ehe ich die Stellung der Industriezweige in Bezug auf das Alter vergleichend neben einander stelle.

„Das Holz als Vorgänger des Eisens dürfte in dem zum Teil steinarmen Afrika, wo man oft, wenn man überhaupt Kulturformen als „Zeiten" bezeichnen will, eher von einer Holzzeit, als von einer Steinzeit reden dürfte, der grössten Beachtung wert sein." (H. Schurtz im Internationalen Archiv für Ethnographie 1889 S. 12). Dieses Ergebnis der Forschungen Schurtz's auf dem Gebiete der Urformen der afrikanischen Wurfmesser eignet sich sehr gut als ein Stützpunkt unsrer Schlussworte.

Die Thatsache, dass in der Gefässindustrie die Thonverwendung, im Verhältnis zu

der des Holzes, ein geringeres Alter hat, wie ich in dem Vorhergehenden glaube nachgewiesen zu haben, muss uns ein neuer Beweis für die Worte SCHURTZ's sein. Wenn wir die jetzige bedeutende und einst noch bedeutendere Ausdehnung des grossen centralafrikanischen Urwaldes in Betracht ziehen, so ist die Verwendungsfolge der einzelnen Materien, die wir heute, nach der Vervollkommnung im Gebrauch, gesehen haben, eine recht verständliche.

Das Waldvolk benutzt zunächst die Fruchtschale als Gefäss. Durch die häufige Verwendung des Bastes zum Binden, lernt es dieses Material genau kennen. Es entwickelt sich der Korb, aus dem Korb das geflochtene Trinkgefäss. Auch mit der Holzbearbeitung wird es sich befreunden, und, sobald die Instrumente genügen, lernt es aus demselben Holznäpfe und -Becher verfertigen. Die Verwendung des Thons liegt ihm, als **unnötig**, fern, und wir wissen auch, dass es in Polynesien, trotz nicht zu unterschätzender Kulturhöhe, Völker ohne die Bekanntschaft mit der Töpferei giebt.

Einen Anhaltepunkt für die Berechnung des Alters der Thonindustrie im äquatorialen Afrika giebt uns der Moment des ersten Bedürfnisses. Dieses ist mit der Eisenindustrie gekommen und die erste Verwendung dürften wir in dem Thon- oder Lehmschmelzofen zu suchen haben.[1]) Dieser scheint bei allen eisenbearbeitenden Völkern verbreitet. Ich nenne als Beispiel: Die Kioke (Sch. S. 132), Baluba (W. III 112/3), Baschilange (H. W. 210), Baflote (Ch. 293), Kalunda (P. 183), Warua (C. II 44), Manjema (C. I 319/20), Walegga (St. III 128/9) u. s. w.

Die Notwendigkeit den Thon als plastisches Material zu verwenden, scheint hier zum ersten Mal vorzuliegen. Dass sich nun das Eisen schneller eingebürgert hat, sich schneller sogar bis zur Verwertung als Gefäss (die Pfeifen), und als Schmuck bis zur plastischen Darstellungsmaterie emporgeschwungen hat, darf uns nicht im mindesten Wunder nehmen. Das Eisen **musste** als Waffe und Werkzeug schnell seine bedeutende Stelle einnehmen, wogegen die Calebassen und die Holzschüsseln immer noch genügten; denn hierin ist der Grund der verhältnismässig geringern Entwicklungshöhe der Thonverwendung zu suchen. **Der Thon wurde gar nicht benötigt.**

Zum Schluss möchte ich mir die Bemerkung erlauben, dass in vorliegender Studie manche Hypothese gewagt erscheinen und von autoritativer Seite Widerlegung erfahren mag. Aber auf den Gebieten Centralafrikas sind die Wege zu verwischt und zu schwer zu finden, welche zum Verständnis führen, als dass uns etwas andres weiter fördern könnte, denn Suchen nnd Immerwiedersuchen, wenn wir uns verirrten. Und das sind Hypothesen.

[1]) RANKE nimmt an, dass die älteste Verwendung des Thones bei Herstellung des Hauses, der Hütte als Wandbekleidung stattgefunden hat. Da wir die Thon bearbeitenden Völker des südlichen Kongo-Beckens als erst in dieses in entwickelter Kulturform eingewandert, aufzufassen haben und sie aus Gegenden stammen, wo der Thonsockel und Lehmbewurf verwandt wird, so liegt auch für hier diese Annahme nicht allzufern.

ERLÄUTERUNG DER TAFELN.

Taf. III. 1—5. „Töpferwaren vom obern Kongo", nach Johnston.
6—7. „Palmölkrug und Palmweinkühler der Wagenia", nach Stanley.
8 „Topf der Bakongo", $^{1}/_{4}$, nat. Gr. nach Baumann.
9. Nach Jameson ohne jede Angabe.
10. „Poële pour pirogue."
11. „Marmite."
12. „Farre à masanga." — „Poteries, Equateurs et Ba-Ngala" nach Coquilhat.
13. „Flacon pour l'huile de palme"
14. „Pot pour boisson"
15. „Irdener Krug" ohne sonstige Angabe, nach Jameson.
16. „Cooking Pot" Bassongo Mino, nach Bateman.
17. „Kochtopfförmiges" — Geschirr aus Ingonda (Balolo vom Tschuapa) nach v. François.
18. „Flaschenförmiges"
19. „Topf der Warua," nach Cameron.
20a und b. „Kochtopf der Wahika mit Deckel," nach Stanley.
21. „Kochgeschirr der Maschinsche," nach v. Wissmann – Wolff.
22—24 „Wataku Töpferwaren," nach Jameson.
25. „Wassertopf mit Korbgeflecht aus Yambuya," nach Jameson.
26 „Riambapfeife der Baschilange," nach v. Wissmann.
27. „Calebasse der Baschilange," nach v. Wissmann.
28. „Malafu-Calebasse der Bakongo," nach Ward.
29—35. „Calebasses du Congo," nach Coquilhat.

Taf. IV. 36—41. „Bakuba Cups," noch Bateman.
42. „Inneres Muster einer Schüssel" ohne weitere Angabe, nach Jameson.
43. „Die gewöhnliche Art" — Milchgefässe aus dem Marutse-Mambunda Reich, nach Holub.
44. „Die seltene Art"
45—46. „Trinkgefäss," ohne weitere Angabe nach Jameson.
47. „Trinkhorn" der Bina Lussambo, nach v. Wissmann.
48. „König Munsas Schüssel," nach Schweinfurth.
49. „Hölzerne Essschüssel der Balolo," $^{1}/_{4}$ der nat. Gr. nach v. François.
50. „Holzbecher der Baluba. $^{3}/_{10}$ nat. Gr. (nach den Mitteil. der Ges. für Anthropologie u. s. w. 1887.)
51. „*Makabu Buanga*" Holzfigur der Baschilange, nach Wissmann – Wolff.
52. „Holzfiguren aus Lovalé," nach Cameron.
53. „Tempel der Schlangenverehrung. Kalunda," nach Pogge.
54—55. „Calebassen aus dem Marutse Mambunda-Reiche," nach Holub.
56. „Bakuba-Pfeife," nach Wissmann – Wolff.
57. „Pipe du haut Congo," nach Coquilhat.
58. „Tabakspfeife der Bakongo," $^{1}/_{3}$ nat. Gr. nach Baumann.
59. „Tabakspfeife der Bakongo," nach Ward.
60. „König Tschumbiris Pfeife," nach Stanley.
61. „Pipe du haut Congo," nach Coquilhat.
62. „Hölzerne Tasse"
63. „Hölzernes Trinkgefäss" — von Stämmen des westlichen Viktoria-Sees, nach Stanley.
64—65. „Hölzerne Milchgefässe"
66. „Holzgeschirr," nach Junker.
67. „Eiserner Messerknauf der Bassonge," nach den Mitteilungen der Ges. für Anthropologie, u. s. w. 1887.
68. „Holzbildnis aus Ubudschwe," nach Cameron.

Taf. II.
69. Bakuba-Becher.
70. Baluba-Becher.
71. Batetela-Becher.
72. Bassongo-Mnio-Becher.
73. Benguela-Becher.
74. Bassongo-Mnio-Becher.

Stücke des Museums für Völkerkunde in Berlin.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

I. **Ethnologische Forschungen in Russland während des Jahres 1893.** Im verflossenen Sommer sind folgende Untersuchungen ethnographischen Charaktors seitens der Kaiserlich Russischen Geographischen Gesellschaft ausgeführt:

1) Auf Kosten Seiner Majestät des Kaisers sind die Herren Istomine und Liapunof behufs des Aufsuchens alter russischer Lieder nebst Melodien nach den Gouvernements (Provinzen) Wiatka, Wologda und Kostroma entsandt worden. Istomina hatte den Text nachzuschreiben, Liapunof die Melodien. Es wurden über 260 NN. eingetragen, darunter ein noch unbekanntes episches Stück des Wladimir-Cyclus.

NB. Die Resultate der vorigen, für denselben Zweck im Jahre 1886 von Istomine und Dütsch (†), auch auf Grund einer der Kais. Rus. Geograph. Gesellschaft Allergnädigst bewilligten Summe, ausgeführten Reise in die Provinzen Olonetz und Archangelsk, sind bereits gedruckt (auf Kosten Seiner Majestät) und werden demnächst erscheinen.

2) Rybakof (vom Kais. Conservaterium) besuchte die Bezirke Ufa und Werchne-uralsk (Provinz Orenburg) um Lieder nebst Melodien der dort wohnenden Tataren, Baschkiren, Teptiari und Kosaken aufzuzeichnen, deren er auch über 100 NN. heimbrachte.

3) Pogodine und 4) Ginaan sind in Lithauen thätig gewesen, dort emsig ethnographisches Material sammelnd.

5) Lieskof hatte sich in russisch Karelien aufgehalten und dort ausführliche Beobachtungen über Sitten und Bräuche der Karelier gemacht und folkloristisches Material gesammelt.

6) Peretz hat sich im nördlichen Theile des Tichwinschen Bezirks (Provinz Novgorod) mit Sammeln von folkloristischen Material beschäftigt.

Die ausführlichen Berichte der Herren Rybakof, Pogodine, Ginaan, Lieskof und Peretz erscheinen demnächst in der „Jiwnya Starina."

Ein grossartiges Russisch-Zigeuner Wörterbuch ist von Dobrowolsky (Smolensk) nun beendigt worden und im Manuscripte der K. R. G. G. zur Verfügung gestellt.

Ferner ist zum Druck einer Sammlung alter Rechtsgebräuche welche unter den Bauern neben dem Gesetze fungiren, seitens der K. R. G. G. geschritten worden.

Herr Prof. Posdneef (Mongolist) ist von einer zweijährigen Reise in der Mongolei kürzlich zurückgekehrt, mit einer Fülle neuer ethnographischer Daten. Der Bericht kann erst in ein paar Jahren fertig werden.

St. Petersburg, 23 Decbr 1893. A. Grigoriaf.

II. **Neu entdecktes Bootgrab in Schweden.** — In Wendelsby hat Dr. Hjalmar Stolpe eine interessante Entdeckung gemacht. Er fand ein Bootgrab, d. h. ein Grab, in dem der Verstorbene in seinem Segelboot beigesetzt ist. Solche Bootgräber kannte man bisher nur aus der sogenannten Vikinger-Zeit, also etwa aus dem achten Jahrhundert unserer Zeitrechnung und später. Das von Dr. Stolpe ausgegrabene Bootgrab entstammt nun nach den Beigaben zweifellos, und das ist das Wichtige an dem Funde, einer älteren Zeit, nämlich der Zeit der Völkerwanderung. Unter den Beigaben ist besonders ein Fundstück interessant, ein lederner Schuh. Man kennt Schuhe oder Sandalen bisher aus den der Römerzeit angehörenden Funden aus dem Rheinbett, ferner aus Moorfunden und aus der flämischen und Vikinger-Zeit.

III. **Die grosse ethnographische Ausstellung des böhmisch-slavischen Volkes zu Prag im Jahre 1895.** — Im Centrum Europas, fast ringsum von Deutschen umgeben, lebt die kleine, rührige Nation der čecho-Slaven, welche hauptsächlich durch das böhmische Volk (in Böhmen und Mähren) repräsentirt, in letzter Zeit unter der weisen Regierung des gütigen Monarchen Kaiser Franz Josef des Ersten, unleugbar grossartige Fortschritte gemacht hat, so dass sie unter die ersten Kulturvölker gezählt werden kann.

Beweis dessen war die grosse Landesausstellung im Jahre 1891 im goldenen, hundertthürmigen Prag, welche das Jubiläum der ersten Ausstellung am Continente, 1791 zu Prag abgehalten, in würdiger und glänzender Weise feierte; andere Beweise dessen sind die Leistungen der Söhne Böhmens auf allen Gebieten der schönen Künste und Wissenschaften, in allen Zweigen der technischen Industrie u. s. w.

Leider werden durch die politischen Wirren viele herrliche Talente brach gelegt, wird viel geistige Kraft zersplittert, die, im Falle alle Böhmen einig nur einem gemeinsamen Ziele zustreben würden, weise verwendet, die herrlichsten Erfolge für das reiche Land und seine intelligenten Bewohner erringen müsste. Einen solchen grossartigen Erfolg hoffen die Böhmen mit der, für das Jahr 1895 zu Prag projektirten, ethnographischen Ausstellung zu erreichen und so weit menschliche Voraussicht nicht trügt, dürfte eine solche Ausstellung in dieser Art

und auf so breiter Basis geplant, bisher noch von keiner anderen Nation der Welt bewerkstelligt worden sein. Man beabsichtigt nämlich im genannten Jahre eine ethnographische Ausstellung des čechoslavischen Volkes im weitesten Sinne des Wortes, um ein reiches farbenprächtiges Bild zu schaffen, welches im Stande wäre, einen Ueberblick über den jetzigen kulturellen Standpunkt des Volkes zu bieten, aber auch gleichzeitig die Gelegenheit zu gewähren, die allmähliche Entwicklung der böhmischen Kunst, Hausindustrie u. s. w. zu studieren.

Auf diese Weise dürften erst viele spezifisch böhmische Eigenthümlichkeiten der bildenden Kunst und Industrie festgestellt und in weiteren Kreisen bekannt werden.

Um besser verstanden zu werden, erlaube ich mir auf ein sehr einfaches, kleines Beispiel aus dem Leben zurück zu greifen.

Vor einigen Jahren fand man auf ausgegrabenen altböhmischen Thontöpfen eine originelle Randzeichnung. Wie gross war das Erstaunen des betreffenden Archäologen, als er auf einem gewöhnlichen, der neueren Zeit angehörigen Kleiderkasten dieselbe Zeichnung in primitiver Art aufgemalt, sich wiederholen sah. Dem Verfertiger des Möbels, einem Dorftischler waren sicherlich jene Thongeschirre, welche mehrere Jahrhunderte früher erzeugt wurden, niemals zu Gesicht gekommen. Man könnte somit diese Verzierung als spezifisch böhmisches Motiv, zum Style der böhmischen Hausindustrie gehörig betrachten.

Diese ethnographische Ausstellung ist nicht wie ein Museum oder eine blosse Sammlung von ethnographischen Gegenständen aufzufassen, sondern soll uns auch mit dem Leben und Treiben des Volkes vertraut machen.

Wie man aus neuen Berichten entnehmen kann, ist das Programm für die Ausstellung in der sorgfältigsten Weise ausgearbeitet. Das Volk selbst wird ausstellen; ein Jeder giebt an, was er auszustellen beabsichtigt und der Platz wird für jeden auszustellenden Gegenstand genau vorher zugewiesen. Und so treten denn hunderttausende Objekte fast gleichzeitig ihren Weg an, um dann in ihrer Zusammenstellung ein gefälliges Ganzes zu bilden.

Das Hauptcomité stützt sich also auf die Mitwirkung der ganzen Nation, welche mit einer seltenen Intelligenz in allen Schichten ihre Aufgabe augenblicklich erfasst und begriffen hatte und sofort an die Arbeit gegangen ist.

Dieser Eifer bethätigte sich in folgender Art: Man veranstaltete ethnographische Probeausstellungen von Bezirken, von Städten, ja von einzelnen Dörfern Böhmens und Mährens. Man wolle bedenken, was das bedeutet „ein böhmisches oder mährisches Dorf, d. i. Bauern", veranstaltet aus eigenem Antriebe, nur mit eigenen Mitteln eine ethnographische Ausstellung en miniature. Die Zahl solcher Unternehmungen im heurigen, wie im Vorjahre dürfte mit Ende 1893 67 betragen. Alles das wird aus privaten Mitteln oder aus Sammlungen und nicht aus öffentlichen Fonds bestritten und so gehen Opferwilligkeit mit dem Feuereifer für die gute Sache Hand in Hand, um ein rein wissenschaftliches Unternehmen zu fördern. Wie Zellen in unzähliger Menge jeden lebenden Körper aufbauen helfen, jede Zelle die Eigenschaften des Gesammten, wenn auch nur theilweise besitzt, so soll das Riesenunternehmen der ethnographischen Ausstellung bei vortheilhafter Verwerthung der bei den kleinen Ausstellungen gemachten Erfahrungen, aus vielen minimalen Theilchen erstehen.

Zahlreiche Subcomité's über das ganze böhmisch sprechende Land verbreitet, halten die unzähligen Fäden in der Hand und unterstützen mit Gewissenhaftigkeit das Generalcomité.

Wenn irgend etwas im Stande ist, einen Zweifel an dem vollständigen Gelingen erwachen zu lassen, so wäre es der Umstand, dass die unumgänglich nothwendigste Sache bei allen Ausstellungen, nämlich die Geldmittel nicht in ausreichender Menge vorhanden sein dürften, wenn die finanzielle Unterstützung von Seiten des Landes und des Staates verweigert würde. Eben wegen solcher Bedenken wurde die, ursprünglich für das Jahr 1894 bestimmte, Ausstellung um ein Jahr verschoben. Wenn es aber doch sein sollte, was wir nicht hoffen wollen, dass diese Unterstützungen ausblieben, dann muss die erprobte Opferwilligkeit des ganzen Volkes herhalten und das Unternehmen wird mit gewissen Einschränkungen doch in Scene gesetzt werden. — Am 28. September vor. J. konstituirte sich in Prag die böhm.-slavische ethnographische Gesellschaft. Ihre Aufgabe ist vielfach, ihr Studium und ihre Arbeit umfasst: Die böhmische Anthropologie, Demographie, Geographie, Archäologie. — Die böhmische Sprache, Litteratur, Schulwesen, Journalistik — Die nationalen Sitten und Gebräuche, die Bauten, Speisen, Hausgeräthe des Volkes, seine Beschäftigung; sociale, rechtliche, religiöse, Vereins- und Handelsinstitutionen und schliesslich Alles, was in das Gebiet der böhmischen volksthümlichen, musikalen, bildenden oder litterarischen Kunst fällt. — In dieser Sitzung der Gesellschaft wurde die finanzielle Seite der künftigen böhm. slavischen Ausstellung besprochen, zu deren Ausführung namentlich die neu konstituirte ethnographische Gesellschaft berufen ist. Das im heurigen Jahre festgesetzte Präliminare beläuft sich auf 550.000

fl. ö. W.; der Ausstellung kommt dabei der Umstand sehr zu statten, dass ihr alle von der Jubiläumsausstellung her noch bestehenden Gebäude am Ausstellungsplatze durch Landtagsbeschluss unentgeltlich zur Verfügung gestellt werden. Sollte ein Garantiefond von 100.000 fl. vorhanden sein, so dürfte die Hoffnung berechtigt sein, aus Landesmitteln 60.000 fl. Subvention zu erhalten.

In eben derselben Sitzung wurde auch die Nothwendigkeit besprochen, ein nationales ethnographisches Museum zu gründen, um dem Volke alle die grossen ethnographischen Schätze für alle Zeiten als sein Erbe und Eigenthum zu erhalten. Dieses Museum sollte schon vor der Ausstellung ins Leben gerufen werden, um zu verhindern, dass während derselben nicht etwa die seltenen und kostbarsten Gegenstände für das Ausland erworben würden und dem Lande für immer verloren gehen. Mit der Zeit dürfte die eben konstituirte Gesellschaft dazu schreiten, eine böhm.-slavische Encyclopädie heraus zu geben.

Es bleibt mir nur noch übrig, einige Worte über den Plan der projektirten Ausstellung zu sagen.

Dieselbe wird eingetheilt in die centrale Abtheilung und die zahlreichen kleinen Localausstellungen, die von einzelnen Städten, resp. Bezirken unternommen, in eigenen Pavillons ringsum den centralen Theil untergebracht werden sollen. Alle neu zu errichtenden Gebäude sollen im volksthümlich böhmischen Style erbaut werden; in der Jubiläumsausstellung 1891 hatten schon das Bauernhaus und die Dorfschenke solchen Styles auf die Millionen Besucher die denkbar grösste Anziehungskraft ausgeübt. Im Centrum werden ausgestellt sein:

Volksthümliche Baulichkeiten wie Bauernhäuser, Höfe, Chaluppen (Hütten zumeist mit Schindeln oder Stroh gedeckt), Mühlen, Kirchthürme, Scheunen, alle Holzbauten alter Art, deren innere wie äussere Beschaffenheit durch genaue Copien dargestellt werden soll. Zur Erleichterung der Anschauung sind Bilder, Photographien, Modelle vorhanden. Es folgen: Hauseinrichtungsgegenstände, Nationalkostüme (Figurinen), Werkzeuge, die prächtigen seit Alters verfertigten Stickereien, Hausarbeiten, Musikinstrumente, Volksmusik, Tänze und Gesänge; die volksthümliche Litteratur, die Gebräuche und Festlichkeiten des Volkes, wie z. B. Hochzeiten, Erntefest u.s.w.

In eigenen Abtheilungen werden behandelt: die Anthropologie, die Sprachwissenschaft und Geographie, die gesammte Landeskultur. Nun folgt eine Gruppe, welche 18 verschiedene Abtheilungen umfassen soll:

1. Archäologie. 2. Litteratur. 3. Drama. 4. Musik. 5. Architektur. 6. Historische Trachten. 7. Thätigkeit des Weibes. 8. Historisch industriell. 9. Kommerciell. 10. Social. 11. Journalistik. 12. Militär. 13. Jus. 14. Religion. 15. Schulen und Unterricht. 16. Geisteskultur im Allgemeinen: Museen und Bibliotheken. 17. Vereinswesen. 18. Unterhaltungen und Feste.

Endlich sollen noch die Produkte der böhmischen Hausindustrie und Erzeugnisse der Industrie mit böhm.-slavischen Motiven für sich ausgestellt werden.

Soweit ist die Angelegenheit bis heute gediehen; alle Rollen sind vertheilt und das Gelingen der ethnographischen Ausstellung in dem grossartigen Massstabe, wie er heute definitiv angenommen ist, dürfte wohl gesichert sein. Die unerwarteten glänzenden Erfolge der Prager Jubiläumsausstellung im Jahre 1891 beweisen welch reiche geistige Kraft dem kleinen böhmischen Volke eigen ist. Noch ist vieles unausgegohren, noch schäumt es wie junger Wein in diesem Volke; aber wie jene erste Ausstellung wird auch die ethnographische des Jahres 1895 viel dazu beitragen, um einerseits dem Volke reiche Belehrung zu bieten, andererseits das Ausland von dem eigentlichen wahren Kulturstadium des viel angefeindeten und best verleumdeten Volkes zu überzeugen. Dr. W. Svoboda.

K. u. K. Fregattenarzt des Ruhest., Pisino.

IV. Eine interessante Sammlung ostafrikanischer Gegenstände gelangte im October 1893 in *Stuttgart* zur Ausstellung, über welche Folgendes berichtet wird. Den Hauptheil bildet die reiche Sammlung, welche Stabsarzt Dr. Steudel, Oberarzt in der kaiserlichen Schutztruppe, während seines zweijährigen Aufenthalts in Bagamoyo zusammengebracht hat; hierzu kommen noch zahlreiche Gegenstände, die dem seitherigen Gouverneur Baron von Soden und dem verstorbenen Hauptmann Krenzler zu danken sind. Obwohl die Ausstellung nicht viel Platz einnahm, bot sie doch ein höchst interessantes und instruktives Gesammtkulturbild der Kolonie in Ostafrika. Unter den ethnographischen Gegenständen interessirten namentlich die zahlreichen Waffen der verschiedensten Negerstämme (Schilde, Bogen, Pfeile, Wurf- und Stossspeere, Dolchmesser etc.). Die landschaftlichen Verhältnisse wurden durch zahlreiche Photographien veranschaulicht.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

I. Das königliche Museum für Völkerkunde in Berlin ist in den Besitz einer für die Vorgeschichte Schleswig-Holsteins bedeutsamen Sammlung gelangt, und zwar der des langjährigen

Arztes Dr. ANDERSEN in Sommerstedt. Sie umfasst über 500 Nummern aus dem Stein- und Bronzealter und die verschiedensten Arten von Funden; es sind Grabfunde, Einzelfunde und Moorfunde vertreten.

II. Museum für Kunst und Gewerbe Hamburg. — Mit besonderem Vergnügen erhalten wir soeben die Nachricht dass ein, vom Direktor dieser Anstalt Prof. Dr. J. BRINCKMANN, bearbeiteter grosser, illustrirter Führer durch die Sammlungen desselben, demnächst erscheinen wird. Mit Rücksicht auf dem reichen Inhalt dieses Museums an Gegenständen aus Japan, China, Persien etc. und darauf, dass der Verfasser sich auf dem Gebiete der Ethnographie Japans durch sein lehrreiches Werk „Kunst und Handwerk in Japan" vortheilhaft bekannt gemacht, dürfte auch diese, in Aussicht stehende Arbeit besonders Beachtung unserer Fachgenossen verdienen. Ein uns vorliegender Separatabdruck behandelt die japanischen Schwertzierrathen, durch zahlreiche gute Illustrationen unterstützt, in äusserst instructiver Weise; nachdem der Verfasser une in einer Einleitung die Materialien woraus diese Zierrathen verfertigt, die Verfertigung und die Verwendung derselben eingehend schildert, folgt eine Aufzählung der einzelnen Gegenstände, für deren Anordnung die natürlichen und geschichtlichen Motive maassgebend waren. Weiter wurde versucht die Gruppen der Motive aus der Pflanzen- und Thierwelt so zu ordnen, dass die Entwickelung jedes Motive von seiner naturalistischen Wiedergabe bis zu seiner Stilisirung für ornamentale oder heraldische Zwecke verfolgt werden konnte. Endlich sollte durch die mannigfaltigen Motive, welch den Sagen und der Geschichte Japans und Chinas, den herschenden Religionen, der alten Dichtkunst und dem Alltagsleben entnommen sind, veranschaulicht werden, wie das japanische Kunsthandwerk bis zu seiner Berührung mit dem Abendlande in steter Fühlung mit allen Kulturinteressen des japanischen Volkes gearbeitet hat.

Von grossem Interesse sind die folgenden Schlüsse welche der Verfasser aus der Vergleichung der Gruppen seines Materials zieht:

„Im Allgemeinen ergiebt sich, dass die conventi- „onellen und stilisirten Naturformen die älteren sind „und erst in neuerer Zeit jener freie, uns an den „Erzeugnissen des japanischen Kunsthandwerkers „so sympathische Naturalismus zur Herrschaft ge- „langt. Ferner zeigt sich, dass der Japaner zu keiner „Zeit alle und jede Motive stilisirt hat. Die Stilisi- „rung war für seinen künstlerischen Tact eine Art „der Auszeichnung für welche zwei Gründe bestim- „mend einwirkten. Erstlich der einem heiligen „Dienste geweihte oder der durch die Wappenregeln „bedingte Zweck der Verzierung. Zweitens die „Natur des zur Verzierung benutzten Motivs an und „für sich. Nicht jede beliebige Pflanze und Blume, „nicht jedes Thier wurde jener Ehre theilhaftig. Um „dahin zu gelangen, mussten die Motive schon durch „Beziehungen zur Religion, zu den Mythen und Sagen, „oder zu der alten klassischen Dichtung in eine höhere „Sphäre des Daseins erhoben sein."

II. Städtisches Museum in Lübeck. — Für dasselbe ist ein neues prächtiges Gebäude nahe dem Dom errichtet, das sich betreffs seiner Architectur letzterem anschliesst und am 16 Mai 1893 eröffnet wurde. Hier sind jetzt die, seither über verschiedene Punkte der Stadt, in beschränkten Localitäten zerstreut gewesenen Sammlungen vereinigt. Das Parterre beherbergt die, auf die lübische Geschichte Bezug habenden, das erste Geschoss diejenigen für kirchliche Kunst und Kunstarchäologie, sowie das recht ansehenliche Museum für Völkerkunde; das zweite das naturhistorische und das Handels-Museum, und eindlich das Dachgeschoss die Sammlungen des Vereins der Kunstfrunde: Glasmalereien, Radirungen, Kupferstiche, Münzen etc.

IV. Städt. Museum. Magdeburg. — Dasselbe wurde am 1sten November 1893 in dem alten Generalkommando-Dienstgebäude eröffnet. Von dem geplanten Neubau eines Museumgebäudes hat man wegen der augenblicklich ungünstigen Finanzlage der Stadt vorläufig Abstand genommen. Die Unterbringung sämmtlicher Sammlungen, die bisher in verschiedenen, weit von einander entfernten Gebäuden verstreut waren, in einem einzigen Gebäude war eine dringende Nothwendigkeit, da sie hierdurch erst einem grösseren Publikum zugänglich gemacht worden sind. Besonders reichhaltig und sehenswerth sind die kunstgewerblichen Sammlungen. Ausserdem sind vorhanden eine Gemäldesammlung und die Sammlungen des naturwissenschaftlichen Vereins. Eine ausserordentlich umfangreiche Kupferstichsammlung wird für Liebhaber von grösstem Interesse sein.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Abréviations.

A. A. = Archiv für Anthropologie. — **A. A. E.** = Archivio per l'antrop. e la etnologia. — **Aarb.** = Aarboger for Nord. Oldk. og Hist. — **A. a. W.** = Aus allen Welttheilen. — **Abh. S. G. W.** = Abh. der phil. hist. Classe der K. Sächs. Ges. der Wissensch. —

A. d. W. = Sitzungsb. der K. preussischen Akad. der Wissenschaften. — **A. d. W. Wien** = Sitzungsb. der Akad. der Wissenschaften in Wien. — **Af. expl.** = L'Afrique explorée et civilisée. — **A. G. Corr.** = Corrbl. der deutschen Anthrop. Ges. — **A. G. Wien** = Mitth. der Anthrop. Ges. in Wien. — **A. G. Wien Sitsb.** = Sitzungsber. der Anthrop Ges. in Wien. — **A. I.** = Journal of the Anthrop. Inst. of Great Britain and Ireland. — **A. I. B. L.** = Acad. des Inscriptions et Belles Lettres, Comptes rendus. — **Am. A.** = American Anthropologist. — **Am. Ant.** = American Antiquary. — **Am. A. O. J.** = American Antiquary and Oriental Journal. — **Am. Folkl.** = Journal of American Folk-lore. — **Am. G. S.** = Bull American Geographical Society. — **Am. N.** = American Naturalist. — **Am. P. S** = Proc. of the American Philosophical Society. — **Ann. E. O.** = Annales de l'Extrême Orient et de l'Afrique. — **Ann. M. G.** = Ann. du Musée Guimet. — **Ant** = The Antiquary. — **Ant. Nord** = Mém. de la Soc. des antiquaires du nord. — **Ant. T.** = Antiquarisk Tidskrift. — **Anthr.** = L'Anthropologie. — **As. Q. R.** = Asiatic Quarterly Review. — **As S.** = Journal of the R. Asiatic Society. — **As. S. B.** = Journal Asiatic Soc. of Bengal. — **As. S. Bombay** = Journal of the Bombay Branch of the R. As. Soc. — **As. S. Ceylon** = Journal of the Ceylon Branch of the R. As. Soc. — **As. S. China** = Journal of the China Branch of the R. As. Soc. — **As. S. Str B.** = Journal of the Straits Branch of the R As. Soc. — **As. S. J.** = Trans. of the Asiatic Soc. of Japan. — **A. T. S** = Antiqvarisk Tidsk. för Sverige. — **A. U.** = Am Urquell. — **Ausl.** = Das Ausland. — **Austr. A.** = Report of the Australasian Association for the Adv. of Science. —

B. A. = British Association for the Adv. of Science. — **Bat. G.** = Notulen Bataviaasch Gen. voor K. en W. — **B. B.** = Tijdschrift voor de Ambten. v/h. Binnenl. Bestuur (Batavia). — **B. E.** = Report, Bureau of Ethnology. — **Bohm. G. W.** = Sitzungsb. der böhmischen Ges. der Wiss. — **Bol. Arg.** = Bol. del Instituto Geografico Argentino. — **Bol. Cord.** = Bol. de la Acad. nacional en Cordoba. — **Bol. Lisboa** = Bol. da Soc. de geogr. de Lisboa. — **Bol. Madrid** = Bol. de la Soc. geogr. de Madrid. — **Bol. Mex.** = Bol. de la Soc. de geogr. y estad. de la rep. Mexicana. — **Bombay** = Journal of the Anthrop. Soc. of Bombay. — **Bull. Bordeaux** = Bull. de la Soc. de géogr. comm. de Bordeaux. — **Bull. Est** = Bull. de la Soc. de géogr. de l'Est. — **Bull. Hâvre** = Bull. de la Soc. de géogr. comm. du Hâvre. — **Bull. Lille** = Bull. de la Soc. géogr. de Lille. — **Bull. Lyon** = Bull. de la Soc. de géogr. de Lyon. — **Bull. Mars.** = Bull. de la Soc. de geogr. de Marseille. — **Bull. Neuchâtel** = Bull. de la Soc. Neuchâteloise de géographie. — **Bull. Nord** = Bull. de l'Union géogr. du nord de la France. — **Bull. Oran** = Bull. de la Soc. de géogr. et d'arch. de la province d'Oran. — **Bull. S. A.** = Bull. de la Soc. d'anthropologie de Paris. — **Bull. S. C. M.** = Bull. de la Soc. d'Etudes coloniales et maritimes. — **Bull. S. E.** = Bull. de la Soc. d'ethnographie. — **Bull. S. G.** = Bull. de la Soc. de géographie de Paris. — **Bull. S. I. C.** = Bull. de la Soc. indo-chinoise de France. — **Bull. Toulouse** = Bull. de la Soc. de géogr. de Toulouse. — **Bijdr.** = Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde van Nederl. Indie. —

C. = Cosmos (Guido Cora). — **Cal.** = Memoirs Californian Acad. of Sc. — **Cherb.** = Mém. de la Soc. nat. des Sciences nat. et math. de Cherbourg. — **Cracovie** = Bull. international de l'Acad. des Sc. de Cracovie. —

Danzig = Sitzungsber. der anthrop. Section der Naturf. Ges. in Danzig. — **D. G. B.** = Deutsche geographische Blätter. — **D. K. Z.** = Deutsche Kolonial Zeitung. — **D. R.** = Deutsche Rundschau für G. u. S. —

E H. = Eigen Haard. — **E. L.** = Jahrb. für Gesch. Sprache und Litt. Elsass-Lotharingens. — **Emden** = Jahrb. der Ges. für bildende Kunst und vaterl. Alterthümer zu Emden. — **Essex** = Bull. of the Essex Institute.

F. = Fennia. Bull. de la Soc. de géographie de Finlande. — **F. A.** = Fernschau (Aarau). — **Ferd.** = Zeitsch. des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg. — **Finska** = Ofversigt af Finska Vetensk. Soc. Förhandlingar. — **F. L.** = Folk-Lore. A quarterly Review of Myth, Tradition, Institution and Custom.

G. G. Bern = Jahresb. der Geogr. Ges. in Bern. — **G. G. Wien** = Mitth. der Geogr. Ges. Wien. — **G. J.** = The Geographical Journal. — **Gl.** = Globus. — **G. T.** = Geografisk Tidskrift.

Hofm = Annalen des KK. naturhist. Hofmuseums.

I. A = The Indian Antiquary. — **I A Q. R.** = The Imperial and Asiatic Quarterly Review. — **I. G.** = Indische Gids. — **Ill.** = L'Illustration. — **Ill. Z.** = Illustrirte Zeitung. — **I. L. N.** = Ill. London News.

J. I. A. = Journal of Indian Art.

K. M. V. = Veröffentl. aus dem Kön. Mus. für Völkerkunde zu Berlin. — **Königsb.** = Schriften der physik.-ökon. Ges. in Königsberg.

Lincei = Atti della R. A. dei Lincei. — **L. u. M.** = Ueber Land und Meer.

M. A Lyon = Mém. de l'Acad. des Sc. B-L. et Arts de Lyon. — **M. C.** = Les Missions Catholiques. — **Mel.** = Mélusine. — **Mém. S. A.** = Mém. de la Soc. d'anthropologie. — **Metz** = Jahresb. des Vereins für Erdkunde in Metz — **Minn.** = Bull. of the Minnesota Acad. of Nat. Sc. — **Miss. Z.** = Allgemeine Missions-Zeitschrift. — **Mitth. Dresden** = Mitth. Verein für Erdkunde zu Dresden. — **Mitth. D. S.** = Mitth. aus deutschen Schutzgebieten. — **Mitth. G. N** = Mitth. aus dem germanischen Nationalmuseum. — **Mitth. Halle** = Mitth. des Vereins für Erdk. zu Halle. —

Mitth. Hamburg = Mitth. der geogr Ges. zu Hamburg. — **Mitth. Leipzig** = Mitth. des Vereins für Erdk. zu Leipzig — **Mitth. Lübeck** = Mitth. der geogr. Ges. und des naturh. Museums in Lübeck. — **Mitth. O. A.** = Mitth. der deutschen Ges. für Natur- und Völkerk. Ostasiens. — **Mitth. O. G.** = Mitth. der Ostschweizerischen geogr.-commerz. Ges. in St. Gallen. — **Mitth. O. M.** = Mitth. des Oesterreichischen Museums für Kunst und Industrie. — **Mitth. Thür.** = Mitth. der G. G. für Thüringen. — **Moscou** = Bull. de la Soc. imp. des naturalistes de Moscou. — **München** = Sitzungsb. der phil. und hist. Cl. der K. bayr. Akad. der Wiss. in München.

N. = Die Natur. — **Nachr.** = Nachrichten über deutsche Alterthumsfunde. Ergänzungsbl. zur Zeitschr. für Ethnologie. — **N. A. S. Phil** = Rep of the Proc. of the Numismatic and Antiquarian Soc. of Philadelphia. — **Nassau** = Ann. des Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung — **Nat.** = Nature. — **Ned. Zend.** = Mededeelingen Nederl. Zendingsgenootschap. — **N. F.** = Nordiske Fortidsmindese. — **N. K. W.** = Nachr. Kaiser Wilhelmsland. — **N. V. Hamburg** = Abh. herausg. von dem naturwiss. Verein in Hamburg.

Olmütz = Verein des patriotischen Museums in Olmütz. — **Orient** = Oesterr. Monatsschrift für den Orient.

Pal = Zeits. des deutschen Palästina-Vereins. — **P. C. Wien** = Mitth. der prähist. Comm. der Kais. Akad. der Wiss. in Wien. — **Pic.** = Mém. de la Soc. des Antiquaires de Picardie — **P. M.** = Petermanns Mittheilungen. — **P. Mus.** = Archaeol. and Ethnol. Papers of the Peabody Museum. — **Proc. Am. A.** = Proc. American Ass. for the Adv. of Science. — **Proc. Boston** = Proc. of the Boston Soc. of Nat. Hist. — **Proc. Can.** = Proc. and Trans of the R. S. of Canada. — **Proc. Can. Inst.** = Proc. of the Canadian Institute. — **Proc. Glasgow** = Proc. of the Philos. Soc. Glasgow. — **Proc. I. A.** = Proc. of the Irish Academy. — **Proc. L. S.** = Proc. of the Linnean Soc. of New South Wales. — **Proc. N. M.** = Proc. of the U. S. National Museum in Washington. — **Proc. N. S.** = Proc. and Trans. of the Nova Scotian Inst. of Nat Sc. — **Proc. N. S. W.** = Journal and Proc. of the R. S. of New South Wales. — **Proc. Phil.** = Proc. of the Acad. of Natural Sc. of Philadelphia. — **Proc. Q. B.** = Proc. and Trans. Queensland Branch of the R. Geogr. Soc. of Australasia. — **P. S. M.** = Popular Science Monthly.

R. Arch. = Revue archéologique. — **Rep. N. M.** = Report of the National Museum, Washington. — **Rep. Can. Inst.** = Annual Report of the Canadian Institute. — **Rheinl.** = Jahrbuch des Vereins von Alterthumsfr. im Rheinlande. — **R. M. C.** = Revue maritime et coloniale. — **R. R.** = Revue de l'histoire des religions. — **Russ. R.** = Russische Revue. — **R. Z.** = De Rijnsche Zending.

S. A. Brux. = Bull. de la Soc. d'anthrop. de Bruxelles. — **S. A. I.** = Boll. della Soc. Africana d'Italia. — **S. A. I. Fior.** = Boll. della sezione Fiorentina della Soc. Afr. d'Italia. — **Santiago.** = Verh. des deutschen Wissenschaftlichen Vereins zu Santiago. — **S. B. G.** = Bull. de la Soc. Belge de géographie. — **Sc.** = Science (New-York). — **Scott.** = Scottish Geographical Magazine. — **S. G. A.** = Soc. de géographie d'Anvers. — **S. G. C. R.** = Compte rendu de la Soc. de géogr. de Paris. — **S. G. I.** = Boll della Soc. geogr. italiana. — **S. G. R.** = Societatea Geografica Româna. Buletin. — **S. G. W.** = Bericht der K. sächsischen Ges. der Wiss. — **Sm. Rep.** = Annual Report of the Smithsonian Institution. — **S. N.** = Société Normande de géographie. — **S. N. M. F.** = Samfundet för Nordiska Museets Främjande. — **Soc. Am.** = Archives de la Soc. américaine de France. — **St. Q.** = Mém. de la Soc. acad. de Saint-Quentin. — **Südam. R.** = Südamerikanische Rundschau.

T. A. G. = Tijdschrift van het K. Nederl. Aardrijkskundig Genootschap. — **T. du M.** = Le Tour du Monde. — **Thür.** = Zeitschrift des Vereins für Thüringsche Gesch. und Alterthumskunde. — **T. I. T.** = Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenk. — **T. Kol. M.** = Tijdschrift der Nederl. Ms. ter bevordering van nijverheid. Afd. Koloniaal Museum. — **T. N. I.** = Tijdschrift Nederlandsch-Indië. — **Tokyo** = Bull. of the Tokyo Anthrop. Soc. — **T. P.** = T'oung Pao. Arch. pour servir à l'étude de l'histoire etc. de l'Asie Orientale. — **T. R.** = Trübner's Record.

Ungarn = Ethnol. Mitth. aus Ungarn. — **Utr. Zend.** = Berichten van de Utrechtsche Zendingsvereeniging.

Verh. A. G. = Verhandlungen der berliner anthrop. Ges. (in Zeitschrift für Ethn.). — **Verh. G. E.** = Verh. der Ges. für Erdkunde. — **Vers. A. v. W.** = Verslagen en Mededeelingen der Kon. Akad. van Wetenschappen. — **V. H. A. Mån.** = Kongl. Vitterhets, Hist. och Antiq. Akad. Månadsblad.

W. A. Hamb. = Jahrbuch der Hamburgischen Wiss. Anstalten. — **Westd. Z.** = Westdeutsche Zeitschrift für Gesch. und Kunst. — **Württ. V. H.** = Jahresb. des Württembergischen Vereins für Handelsgeographie. — **Württ. S. L.** = Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde.

Ymer = Tidskrift utg. af Svenska Sälsk. för Anthr. och Geogr.

Z. E. = Zeitschrift für Ethnologie. — **Z. G. E.** = Zeitschrift der Ges. für Erdkunde zu Berlin. — **Z. M. R.** = Zeits. für Missionskunde und Religionswissenschaft. — **Z. Morg.** = Zeits. der deutschen Morgenländischen Ges. — **Z. V. R.** = Zeits. für vergleichende Rechtswissenschaft. — **Z. V. S.** = Zeits.

für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft. — **Z. V. V.** = Zeits. des Vereins für Volkskunde. — **Z. W. G.** = Zeits. für wissenschaftliche Geographie.

GÉNÉRALITÉS.

Les rapports entre l'anthropologie et l'ethnologie, voilà la thèse que le doct. L. Serrurier a développé au congrès de Groningue (Hand. v/h 4de Nat. en Gen. Congres II p. 412). Corr. A. G. (XXIV n° 9 suiv.) contient le compte rendu de la session XXIVme de la société allemande d'anthropologie, à Hannovre. M. F. Galton nous donne des études anthropologiques (Hereditary Genius, Natural Inheritance, Finger-Prints. New York. Comp. le C. R. dans The Dial XV p. 12, par M. F. Starr). M. E. Mouton (Anthr. IV p. 446) fait des observations sur un mouvement digito-dorsal, exclusivement propre à l'homme. M. A. H. Post donne la première partie d'un ouvrage savant (Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz. Oldenburg—Leipzig. Voir le C. R. dans Gl. p. 215). M A Lefèvre (Les Races et les Langues. Paris) traite l'élément linguistique dans l'ethnologie. M. S. R. Steinmetz (Gids 1893 n°. 5: Vooruitgang in Folklore en Ethnologie) publie des considérations sur le développement de cette science. M. J. J. Egli (Ausl. p. 551 suiv.: Der Völkergeist in den geographischen Namen) poursuit ses études sur les noms géographiques; M. Friederichs (ibid. p. 545 suiv.: Ethnologische Studie über Name und Namengebung) traite un sujet analogue. L'infatigable prof. A. Bastian publie un discours avec des notes explicatives (Vorgeschichtliche Schöpfungslieder in ihrer ethnischen Elementargedanken. Berlin. Av. 2 pl.); un autre discours remanié et augmenté de nouvelles considérations (Die Verbleibsorte der abgeschiedenen Seele. Berlin. Av. 3 pl.); une étude (Controversen in der Ethnologie. Berlin) sur les provinces géographiques en rapport avec l'histoire de la civilisation; et une notice (Verh. A.G. p. 317: Maske der Purrah und Vehmgerichte der Naturvölker). M. G Schlegel (T. P. p 444) rend compte d'un ouvrage de M. J. O'Neill (The Night of the Gods, an Inquiry into cosmic and cosmogonic Mythology and Symbolism. London). D'autres observations mythologiques sont données par M. R. Andree (Gl. LXIV p. 362: Die Plejaden im Mythus und in ihrer Beziehung zum Jahresbeginn und Landbau). L'étude linguistique de M. G. von der Gabelentz (A. d. W. XXX p. 593: Baskisch und Berberisch) ne manque pas d'intérêt pour l'ethnologie. M. H. Gaidoz (Mél. VI p. 225: La mensuration du cou) résume les traditions populaires sur les signes de virginité; M. J. Tuchmann, dans la même revue, (p. 232 suiv.: La fascination) donne une suite d'études sur les superstitions populaires chez divers peuples. M. le doct. F. Moewes (Gl. p. 232: Eigenthümliche Verwendung fossiler Fischzähne. Av. fig.) fait une notice sur quelques ornements et sur des superstitions qui y sont attachées. M. Cyrus Adler (Proc. N. M. XVI p. 287: The Shofar, its Use and Origin. Av. pl.) décrit la trompette sacrée des Juifs. Nous avons encore à signaler des notices de M. Bartels (Verh. A. G. p. 198: Alsengemmen. Av. fig.); de M. J. J. Atkinson (A. I. XXIII p. 90: Notes on Pointed Forms of Pottery among Primitive Peoples); de Mad. Tina Frauberger (Gl. p. 194: Knotenlose Netzgeflechte. Av fig); du doct. M. Haberlandt (Gl. p. 185: Ueber Frauenwaffen); une serie d'études sur les parures des sauvages, le tatouage etc. de M. H. Henkenius (Ausl. p 617 suiv.: Ethnographische Parallelen). A. U. contient des communications de M. L. Mandl (IV Hft. 8: Der fliegende Apis); M. H. Merkens (Das Wetter im Sprichwort); M. B. W. Schiffer (Alltagglauben und volktümliche Heilkunde galizischer Juden); MM. H. Volksmann et R. Sprenger (Bauopfer); M. le doct. A. Haas (Hft. 9: Sagen vom Ursprung der Fliegen); M. A. Treichel (Fürs Pferd und beim Rülpsen); M. K. Ed. Haase (Sagen aus dem Kreise Templin); M. Gröning (Das Trinkhorn der Grafen von Oldenburg); M. O. Glöde (Blaumäntelchen, ein Geist in Mecklenburg); M. Akiba Nagelberg (Spitz- und Schimpfnamen bei galizischen Juden) M. C. Rademacher (Maisitten am Rhein).

EUROPE.

MM. E. Krause et O. Schoetensack (Die megalithischen Gräber Deutschlands I Die Altmark. Berlin. Av. 9 pl. Voir Z. E. p. 105) ont commencé une oeuvre qui sera d'un grand intérêt pour les études archéologiques. Nachr. contient entre autres des communications de M A. Voss (IV p. 49: Ein neuer Nephritfund in der Mark Brandenburg. Av. fig.); de M. M. Weigel (p. 65: Gesichtsurne von Rummelsburg. Av. fig.; p. 85: Gesichtsurne von Vandsburg. Av. fig.; p. 91: Steinbeile von Helgoland); du Dr. Lakowitz (p. 82: Steinkistengräber von Chlapau). Les trouvailles dans de vieilles kourganes slaves font le sujet de communications par le prof. R. Virchow (Verh. A. G. XXIV p. 458: Russische Alterthümer. Av. fig). M. d'Acy (Anthr. IV p. 385. Av. pl.) décrit des marteaux, casse tête et gaines de hache néolithiques en bois de cerf ornementés. Des ornements du moyen âge sont décrits par M H Hildebrand (V. H. A. Mån. 1891 p. 29: Medeltidssmucken från Halland; p. 90: Fynd från Kallemosse i Skane; p. 142: Fynd från gamla Upsala; p. 170: Prosten Axel Lundhs Samling. Av. fig.; p. 180 Barlingbo-skrinet; p. 183: Ett skrin af hvalrossland. Av. fig.) et par M. S. Söderberg (Ant. T. II n°. 3: Om djurornamentiken under folkvandringstiden. Av. fig.). Ajoutons-y les observations de M. J. Robinson (Ausl. p. 609: Ethnologisches in

der Edda). L'Angleterre est représentée par des articles de M. R. Virchow (Verh. A. G. p. 207: Ueber alte Steingeräthe aus England und Irland); et de M. W. F. Wakeman (A Survey of the Antiquarian Remains on the Island of Inismurray. London). M. A. Lang républie une étude de folklore, écrit par M. R. Kirk, l'an 1691 (The Secret Commonwealth of Elves, Fauns and Fairies. London); le même sujet est traité par M. D. Mac Ritchie (Fians, Fairies and Picts. London). M. A. Le Braz (La Légende de la mort en Basse-Bretagne. Paris) raconte des croyances, traditions et usages des Bretons armoricains.

Le caractère germanique est le sujet d'un ouvrage de M. Guntram Schultheiss (Geschichte des deutschen Nationalgefühles. München—Leipzig). M. G. Bancalari (Ausl. p. 677 suiv.: Forschungen über das deutsche Wohnhaus) poursuit ses recherches sur les types de maisons; des costumes de la fin du moyen âge sont reproduits par M. le comte E. zu Innhausen und Knyphausen (Emden X Hft 2: Ostfriesische Volks- und Rittertrachten in 1500). M. V. Schulenburg (Verh. A. G. p. 278. Av. fig.) fait des communications sur diverses superstitions allemandes; M. P. Ascherson (ibid. p. 208) décrit une espèce de mandragore, curiosité du XVIIme siècle; M. le doct. E. Strassburger (Mitth. Halle p. 148: Volkstümliche Bräuche und Aberglauben in Aschersleben) et M. K. W. Faber (E. L. IX p. 4: Sagen und Volksgebräuche aus dem Sundgau) décrivent des usages et des idées populaires.

I. A. Q. R. (VI p. 435: The Pelasgi and their modern Descendants) publie des observations sur les Albaniens par feu sir P. Colquhoun et P. Wassa pacha; les Huzules font le sujet d'une étude de M. R. F. Kaindl (Ausl. p. 630: Die „Czerna Hora" als Kultusstätte der Huzulen); M. N. G. Politis (A. I. XXIII p. 29: On the Breaking of Vessels as a funeral Rite in Modern Greece) fait une contribution au folklore grec, avec la traduction par M. L. Dyer.

Le contenu de la revue tchèque Cesky Lid fera désormais le sujet d'un compte rendu spécial.

ASIE.

L'étude géologique du doct. Ed. Naumann (Vom Goldenen Horn zu den Quellen des Euphrat. München—Leipzig. Av. grav. Voir Gl. LXIV p. 304) est accompagné d'une bibliographie de l'Asie Mineure et de plusieurs observations ethnographiques. L'industrie orientale fournit des sujets à M. H. Frauberger (Gl. p. 225: Die Töpferei in Cypern. Av. fig.); et à M. W. Kellner (Ausl. p. 587, 603: Orientalische Kunstweberei). M. le prof. M. J. de Goeje (Gids 1898 n°. 10: De Babi's) raconte l'histoire de la secte des Babis en Perse. Une autre secte religieuse est décrite par M. C. Hahn (Ausl. p. 737: Die Sekte der Duchoboren in Transkaukasien), qui ailleurs (Gl. p. 333: Grum-Grschimailos Forschungen in Turfan) continue ses communications sur l'Asie Centrale. L'article du doct. J. Albu (Gl. p. 169 suite: Ein Besuch in Bizutun) est accompagné de figures de bas reliefs persans. Le même journal (p. 353 suiv.: Das Beduinenleben im Lichte der Beduinenpoesie) produit un article du Dr. G. Jacob. M. le doct. G. W. Leitner (I. As. Q. R. VI p. 426: Anthropological observations on twelve Dards and Kafirs in my service) publie des photos illustrant ses observations. Nous trouvons dans Gl. (p. 371 suiv.) le résumé de la partie ethnographique des explorations de M. Leopold von Schrenk dans le pays de l'Amour. M. B. Douglas Howard (Life with Transsiberian Savages. London) raconte son séjour chez les Ainos de l'île de Sachalin.

As. S. J. (XX part 2) contient des contributions de M. J. M. Dixon (A description of a priest's hut); de M. J. Batchelor (Specimens of Aino folklore); de M. R. B. Grinnan (Feudal land tenure in Tosa). A. I. (XXIII p. 91: Manufacture of paper by the natives of Corea) publie un extrait du Foreign Office Report. M. le prof. G. Schlegel (T. P. p. 323, 402: Problèmes géographiques) continue ses communications sur les peuples étrangers chez les historiens chinois. Le même auteur (p. 415) y publie une recette chinoise contre le rheumatisme articulaire; M. H. Borel (p. 420) publie un serment d'amitié chinois; et M. C. Imbault-Huart (p. 391. Av. 3 photos) décrit les tombeaux des Mings près de Peking. Verh. A. G. publient des communications du prof. R. Virchow (p. 329: Chinesische Klangplatten. Av. fig.); et du doct. Fr. Hirth (p. 333: Chinesische Aufzeichnungen über die Wilden Formosa's).

Le missionnaire F. B. Shawe (Gl. p. 248: Ein Festmahl beim Vezier von Ladak) decrit un festin à la cour de Ladak. Le même journal (p. 266: Der Kampf um das Kuhschlachten in Indien) publie une notice sur la cause des disputes récentes entre hindous et mahométans; sujet qui est aussi traité par le Dr. G. W. Leitner (I. As Q. R. VI p. 329: The Cow killing Riots in India). Bombay III contient des articles de M. Sarat Chandra Mitra (n°. 1 p. 2: A short note on Burial-customs among the Bhuinhar Brahmans in the Saran district, Behar; p. 22: On some Ceremonies for producing rain; p. 45: On the Indian Folk-beliefs about the Tiger; p. 94: Notes on two Behari Pastimes; p. 107: A wild Boy and a wild Girl); du cap. J. Mills (n°. 2 p. 9: The Treatment of Cattle Diseases. Trad. du Tamil); de M. Tribowandas Mangaldas Nathubhai (p. 98: Name-giving Ceremony on a new-born Child); de M. Kedarnath Basu (p. 102: Some curious Customs among the Kochs); p. 104: Note on Dakikhina Rava, a modern Deity.

Av. fig.). Des tribus peu connues sont décrites par M. Ch. Johnston (I. As. Q. R. VI p. 382: The Red Rajputs). As. S. Ceylon contiant des articles de M. F. Modder (XII p. 172: Sinhalese Weights and Measures); at de M. Louis Nell (p. 230: The Ethnology of Ceylon). Des poteries des îles Nicobar sont décrites par M. E. H. Man (A. I. XXIII p. 21. Av. pl.). M. G. H. Le Maistre (I. As. Q. R. VI p. 321) traite l'extinction graduelle de la race birmane. M. Sousa Viterbo (Bol. Lisboa XII p. 101) décrit une coutume des habitants de Pegou. M. F. A. Swettenham (A. I. XXIII p. 89: Note on the Jacoons) fait une communication sur une tribu de la Malaisie.

M. C. M. Pleyte Wz. a lu un discours au congrès de Groningue (Hand. v/h 4de Nederl. Nat. en Geneesk. Congres II p. 385: Het Malayo-Polynesische jaar). M. R. A. Eekhout (Bull. S. G. XIV p. 120: Ouest de Java) fait des observations sur la race soundanaise, ses rapports avec les Hollandais et le pays qu'elle habite. M. J. Kreemer (Ned.Zend. XXXVII p. 213: De Javaan en zijne hoenders) raconte quelques croyances populaires. Le même journal contient une contribution du Prof. C. Poensen (p. 226: Iets over de Javaansche desa). M. C. Hose (A. I. XXIII p. 156: The Natives of Borneo) décrit l'ethnologie du district de Baram situé dans la partie septentrionale du Serawak. M. C. M. Pleyte Wz. (T. A. G. p. 95: Bijdrage tot de kennis der ethnographie van de Zuidwester- en Zuidooster-eilanden) fait des communications d'après les données de M. Planten. M. P. W. Bassett-smith (A. I. XXIII p. 134: Damma Island and its Natives. Av. 2 pl.) décrit une île de la groupe Serwati dans la mer de Banda. M. F. Blumentritt publie des notes supplémentaires à un article précédent (Bol. Madrid XXXV p. 213: Las razas indigenas de Filipinas); et une étude d'après les communications du missionnaire Malumbres (Ausl. p. 723: Die Ibanagianen).

AUSTRALIE ET OCÉANIE.

Verb. A. G. (p. 286: Rites and customs of Australian Aborigines) publie un discours lu dans la Société geographique par M. B. H. Purcell. Le rév. J. Mathew (A. I. XXIII p. 42: The Cave Paintings of Australia, their autorship and significance. Av. pl.) soutient que ces dessins sont des figures de divinités hindoues. De même le doct. D. W. Horst (De Rum-Serams op Nieuw-Guinea. Leiden. Av. 4 pl.) croit reconnaître des vestiges d'hindouisme dans les cérémonies mystiques des Papous. La race australienne fournit encore des sujets à M. E. Favenc (G. J. II p. 316: The influence of geographical position on the development of the Australian natives); et à M. E. B. Tylor (A. I. XXIII p. 141: On the Tasmanians as representatives of Palaeolithic Man. Av. pl.). Le lieut. Boyle T. Somerville (A. I. XXIII p. 2: Notes on some Islands of the New Hebrides. Av. pl.) fait quelques communications sur les Nouvelles Hébrides; le récit de voyage dans cet archipel, publié dans T. du M., est traduit par M. M. Klittke (Gl. p. 337: Dr. Hagens Reisen auf den Neuen Hebriden). M. le Dr. Steinbach (Mitth. D. S. p. 306: Bericht über die Gesundheitsverhältnisse des Schutzgebietes der Marshall-Inseln) publie des notes sur un autre archipel. M. le prof. Bastian enfin traite un sujet de mythologie (Verh. A. G. p. 211: Die Schöpfungssage der Polynesier).

AFRIQUE.

Le prof. W. Max Müller (Gl. p. 269: Die ältesten Hundenamen. Ein Beitrag zur Sprachgeschichte Afrikas) publie une notice sur des noms de chien sur la stèle funéraire du pharaon Antef-o; M. A. Macalister (A. I. XXIII p. 101) publie des notes sur des mommies égyptiennes; M. F. von Luschan (Verh. A. G. p. 266) fait une communication sur un arc composé, du temps de Ramsès II. Le comm. Colonieu publie la suite de son récit de voyage au Gourara et a l'Aouguerout (Bull. S. G. p. 53). M. M. Delafosse (Anthr. IV p. 402: Les Agni. Av. pl.) décrit une tribu de la côte d'Ivoire. M. F. von Luschan (Verh. A. G. p. 271: Trinkschalen aus menschlichen Schädeln in Ober-Guinea) fait des observations sur la coutume de boire dans le crâne d'un ennemi tué. M. C. Maistre (T. du M. livr. 1714 suiv.) fait le récit de son voyage du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale. M. G. Gaillard (Bull. S. G. XIV p. 223) raconte l'exploration de la Haute Sangha et du Haut-Oubangui. M. Herold (Mitth. D. S. p. 266: Einheimische Handels- und Gewerbethätigkeit im Togogebiete) publie des notes sur l'industrie au Togo. M. E. J. Glave (Am. G. S. XXV p. 394: Life in the Wilds of Central Africa) décrit ses expériences comme officier au service de l'Etat du Congo. Le bassin du grand fleuve africain fournit encore des sujets à M. Leo V. Frobenius (Gl. p. 326: Die Fensterthüren im Congo-Becken. Av. fig.; D. G. B. XVI p. 225: Staatenentwicklung und Gattenstellung im südlichen Kongobecken); et a M. Stuhlmann, le compagnon du Dr. Emin-pacha (Verh. A. G. p. 185: Die Zwergvölker, besonders die des oberen Ituri). M. A. Merensky (Verh. G. E. XX p. 385: Konde-Land und Konde-Volk in Deutsch-Ostafrika; traduit dans G. J. II p. 321: The Konde Country; Verb. A. G. p. 294: Das Kondevolk im deutschen Gebiet am Nyassa) publie les résultats de ses observations personnelles. M. G. F. Scott Elliot (A. I. XXIII p. 80: Some notes on native West African customs); et M. Lionel Decle (A. I. XXIII p. 83: On some Matabele customs) y ajoutent leurs communications à propos d'autres

tribus; ce dernier peuple est le sujet d'une étude spéciale par M. le doct. Emil Holub (Z. E. p. 177: Die Ma-Atabele). M. Th. Bent communique uue lettre reçue de M. Swan (G. J. II p. 438: The Ruins in Mashonaland). Le même sujet est traité dane une lettre du missionnaire C. Beuser (Verh. A G. p. 289: Ruinen von Zimbabye im Mashonalande).

AMÉRIQUE.

Sc. (p. 150: The International Congress of Anthropology) publie le compte rendu du congrès tenu a Chicago, 28 aout — 2 septembre; l'exposition fournit encore un sujet à M. F. Starr (P. S. M.: Anthropology at the World's Fair. Av. fig.). M. Signe Rink (Ausl. p. 679: Nachhall der ersten Nansen-Expedition) donne la traduction de communicatione faites par deux Eskimos. Am. A. O. J. XV nº. 4 contient des articles de M. T. L. Gaertner (The Age of Mound Builders); M. R. N. Wilson (Blackfoot Star Myths); M. J. A Watkins (Legend of Cumberland Mountain); M. C. N. Bell (Mounde and Relics in Manitoba); M. H. Hale (Man and Language); M. L. W. Gunckel (Pictographs and Rock Paintings of the South-West); M. S. D. Peet (Ethnographic religions and Ancestor Worship. Av. fig.). Trans. Can. Inst. III contient des contributions de M. Edw. Jack (p. 195: The Abenakis of Saint John River); et de M. A. F. Hunter (p. 225: National Characteristica and Migrations of the Hurons as indicated by their remains in North Simcoe). M. J. Walter Fewkes (Am. A.: Awatobi. An archeological verification of Tusayan Legend) décrit les ruines d'un pueblo tusayen, détruit par les tribus voisines l'an 1700. M. F. Boas (Verh. A. G. p. 228: Sagen der Indianer in Nordwest America) publie de nouvelles légendes indiennes.

Les manuscrits mexicains, conservés à Berlin sont décrits par le Dr. E. Seler (Die mexikanischen Bilderhandschriften Alexander von Humboldts in der königlichen Bibliothek zu Berlin. Voir le C. R. par M. H. Straebel dane Gl. p. 217). M. K. Lumholtz (Ausl. p. 607: Mexikanische Indianerstämme. Voir la lettre du voyageur dans Am. G. S. XXV p. 424) publie des notes ethnographiques. M. D. G. Brinton (The Native Calendar of Central America and Mexico. Philadelphia) publie une étude de linguistique et de symbolisme. Le Dr. E. Seler décrit des objets indiens (Verh. A. G. p. 275: Gegenstände aus Guatemala. Av. fig.); et des tribus de la Nouvelle-Grenade (Gl. p. 242: Die Quimbaja und ihre Nachbarn. Av. fig.). L'ouvrage de M. E. W. Middendorf (Peru. Berlin. Av. beaucoup de planches et de fig. d. l. t.) est le fruit de 25 ans de séjour. Gl. (p. 250: Die Steinzeit Chiles) contient une notice d'après des communications de MM. F. Fonck et H. Kunz, publiées dans Santiago (II p. 272. Voir les articles du dernier dans Südam. R. I. p. 27, 53: Ein Beitrag zur Kenntniss der Steinzeit im mittleren Chile). Timehri publie la traduction d'une description, faite en 1770 par M. J. J. Hartsinck (The Indians of Guiana). M. H. von Ihering (Verh. A. G. p. 189: Bemerkungen zur Urgeschichte von Rio Grande do Sul, zumal über die Caximbos. Av. fig.) fait des observations sur les indigènes du Brésil; M. E. Euchler (Südam. R. I. p. 39: Das Osterfest in Brasilien) décrit une scène de moeurs moderne.

La Haye déc. 1893. Dr. G. J. Dozy.

II. Český Lid (Das čechische Volk), Jahrgang II. — Diese zeitschrift, welche sich in kurzer zeit eine allgemeine anerkennung seitens der arbeiter auf den einschlägigen gebieten zu erobern gewusst hat, bietet in erster linie eine reihe von artikeln über die kulturgeschichte und ethnographie, die anthropologie und archäologie des Čechenvolkes, sodann eine wolbesorgte übersicht der neuen erscheinungen und zeitschriften, endlich museums- und ausstellungsnachrichten u. ä. Die ausstattung ist hübsch und die zahlreichen illustrationen sind meistens gut geraten. Wo man in unserer zeit immer mehr darauf bedacht ist die hinsterbenden volkstümlichen bräuche zu beschreiben und dadurch der vergessenheit zu entziehen, ist eine solche zeitschrift, auch neben andern den gleichen zweck verfolgenden, eine erfreuliche erscheinung, zumal wo durch ihre sonstigen forschungen rühmlich bekannte männer, wie Dr. Čenek Zíbrt und Dr. Lubor Niederle die redaktion übernommen haben.

S. 13 ff. bringt F. Bartoš einen artikel über die gewohnheiten und abergläubigkeiten des wochenbettes in Mähren. In der ecke des zimmers steht das bett, von einem an der decke befestigten gestickten leintuche umgeben; die wöchnerin darf es in sechs wochen nicht verlassen, oder muss doch an bestimmten tagesstunden sich in demselben befinden. Viele vorschriften hat sie zu befolgen, damit ihr die „wilden weiber" keine streiche spielen. Eine reihe tragischer geschichten von unvorsichtigen wöchnerinnen aus verschiedenen gegenden wird mitgeteilt. Ausführlich wird auch die gevatterschaft besprochen, welche dem gevatter und der gevatterin, zu denen nachbarn der wöchnerin gewählt werden, zur grossen ehre gereiche.

J. Klvaňa gibt s. 18 ff., 165 ff., eine ins einzelne gehende beschreibung der eigentümlichen volkstracht in den pfarrsprengeln Kunovice und Derfla, in der nähe von Ungarisch-Hradisch. Die hauptkennzeichen sind bei den männern: hellblaue flache verschnürungen auf den schwarzen hosen und den westen, und ein weisser, mit farberde gekreideter, vorn und unten mit einer zottigen einfassung von braunroter wolle versehener pelz. In der weibertracht machen

sich bemerklich: ein veilchenblaues oder hellblaues mieder, vorne mit einem grünen seidenbande geschmückt, ein glänzender schürzenähnlicher rock, und vor allem die sonntägliche kopfbedeckung, welche in ihrer, durch kunstfertiges winden des kopftuches erzielten gestalt an die altägyptischen sphinxbinden erinnert. — Sehr viel altertümliches hat sich erhalten in dem hochzeitschmuck und der taufkleidung, in der weise dass z. b. ein teil des jetzigen brautgewandes um 1800 zur gewöhnlichen sonntagstracht gehörte. Die brautkrone (pentlení) ist ein meisterwerk kunstvoller verschlingung. Einzelnes über die bemalung der häuser und der ostereier und über die stickerei beschliesst den artikel.

Ein sehr interessanter aufsatz ist der Zíbrt's, über den aufzug der pfingstkönige in den böhmischslovakischen landen s. 105 ff. Es werden die pfingstbräuche im ganzen Europa durchmustert, wobei der Verfasser eine grosse belesenheit zeigt, und der ursprung des festes wird gesucht in der feier des wechsels zwischen frühling und sommer, zu der viele neue zeremonien hinzugekommen seien, ohne dass diese sich immer genau abtrennen liessen (s. 107). Heutzutage ist der zweck der teilnehmer im aufzuge sich in einer anständigen weise die gaben ihrer mitbürger zu verschaffen, gerade wie bei den pfingstbräuchen welche sich in unserm vaterlande erhalten haben. Der Verf. gibt eine genaue beschreibung der feier, wie sie von ihm in der nähe von Ungarisch-Hradisch i. j. 1892 beobachtet worden ist. Die sitte schwindet; nur stellenweise hat sie sich erhalten. An Z.'s darstellung schliessen sich solche ähnlicher feste in Horňácek (Mähren), um Königgrätz, im Pilsenerkreise, in Tausch und bei Krumau (s. 116 ff.).

S. 44 ff., 153 ff., 566 ff. und 645 ff. findet sich eine im nächsten jahrgange fortzusetzende abhandlung J. F. Hruška's über das bauernhaus und bauerngut im Chodenlande, mit berücksichtigung der älteren form, und s. 140 ff., 382 ff. beschreibt V. Houdek den alten bauernhof in der nördlichen Haná (Hanna), mit beachtung des südlichen typus. Das hauptcharakteristikum des nordhanakischen hauses war bis vor kurzem der sogenannte *žudr* (slovak. *žúdr*, *žúdro*, *šoudr*, *šoldr*), ein vorspringender teil des hauses, jetzt immer seltener. Die *žudry*, welche dem marktplatze eines hanakischen dorfes ein eigentümliches und malerisches aussehen verliehen, schützten abwechselnd gegen hitze, kälte und regen und eigneten sich vorzüglich zum nachbarlichen geplauder am abend. — Im zweiten abschnitt seines artikels bespricht Houdek das entstehen der eigenheiten der hanakischen häuser. Der *žudr* sei im 13. jh. von deutschen kolonisten oder noch früher von den Alpenbewohnern entlehnt; letztere verstünden noch jetzt unter *sölder* (lat. *solarium*) einen balkon oder eine veranda.

J. Soukup liefert s. 345 ff. einen beitrag über den gang mit der dreikönigsmaske, der sogenannten *klibna* oder *kobyla*, in Böhmen und sonst. An diesen beitrag schliesst sich ein ausführlicher aufsatz Zíbrt's über den nämlichen gegenstand. Die *klibna*, von Z. wol mit recht als „pferd, mähre" gedeutet (vgl. den wechselnamen *kobyla* 'mähre') ist die rohe nachahmung eines pferdekörpers, von einer bis drei personen getragen; andere bilden das gefolge. Alle sind arme leute, welche in dieser weise etwas korn u. ä. einsammeln. In Böhmen, wo die sitte im verschwinden begriffen ist, geschieht der gang um Weihnachten oder Dreikönigen, auch im karnaval. In derselben zeit finden ähnliche verkleidungen und aufzüge in Deutschland und Oesterreich statt (z. b. der fastnachtschimmel in Baiern). Befriedigende erklärungen sind nicht gegeben. Z. meint, der zusammenhang des ganges mit der *klibna* mit den maskenaufzügen zu Weihnachten sei unverkennbar. Nachdem er letztere in den verschiedenen europäischen ländern historisch verfolgt hat (das älteste zeugnis ist aus d. j. 440 etwa), kommt er zu dem schluss dass sich, wie Veselovskij erwiesen habe, in der christlichen kirche zu der gedächtnisfeier der geburt Christi alter aberglaube und gewohnheiten gesellt haben, welche überreste seien der verehrung der sonne und des feuers. Die weihnachtsbräuche und -aberglaube der europäischen bevölkerung bilden ein gemisch aus uralten volksfesten und stoffen welche hauptsächlich griechischrömischen ursprungs seien. Auf die erweiterung der maskenaufzüge und das gehen in tiermasken haben die gräkorömischen scherzhaften aufzüge der römischen Brumalien, Saturnalien und Kalendae einfluss ausgeübt.[1] — Anhangsweise wird das fest des „episcopus innocentium" erörtert. — S. 595 f. finden sich drei nachträge zu Zíbrt's artikel.

Von derselben hand finden wir s. 453 ff., 549 ff. einiges über das „todaustragen" in Europa und seine erklärungen. Schliesslich wird die meinung ausgesprochen dass wir es bei dem mittfastlichen verbrennen oder vertrinken einer den „tod" vorstellenden holz- oder strohpuppe mit einer vorchristlichen, zur bewillkommnung des frühlings gehörenden zeremonie zu tun haben, während mehrere andere erklärungen verworfen werden.

Ueber die südböhmischen spiele in den mittfasten

[1] Der name eines dieser feste, der Kalendae, ist ins Slavische übergegangen, in der bedeutung „Neujahr, Weihnachten", und auch „aufzug am Neujahr, am Dreikönigsfeste" u. s. w. (čech. *koleda*, russ. *koljada*).

schreibt J. Zítek s. 521 ff., 578 ff., und s. 65 ff., 190 ff. findet man einzelne mitteilungen vieler personen über den karnaval in ihrer gegend. Aehnlich s. 193 ff. über die gebräuche der sonntage Oculi, Lätare und Judica, s. 598 ff., 697 ff. über die des Palmsonntags und der Charwoche.

— H. Matiegka bespricht s. 333 ff., 472 ff. die verwendung von werkzeugen aus knochen oder hornzinken bis ins steinalter hinein. Weiterhin sucht er aus der gestalt einiger prähistorischen pfeilspitzen und aus ihrer vergleichung mit denen der jetzigen wilden, den beweis zu liefern dass jene spitzen vergiftet gewesen seien.

— Es hat keinen zweck alle übrigen artikel aufzuzählen. Wir erwähnen nur noch in der kürze einen aufsatz J. Klvaňa's über die mährischen bemalten ostereier, mit hübschen abbildungen derselben (s. 480 ff.), einen V. Smutný's über bemalte möbel im Elbeland (Polabí) s. 32 ff., 158 ff.; 409 ff., einen Zíbrt's über büchermalerei in einem gesangbuch d. j. 1692 (s. 375 ff.) und einen Smutný's über volksgebetbücher (s. 584 ff.). Andere abhandlungen erörtern archäologische, anthropologische, musikalische, kulturhistorische oder gar sprachliche gegenstände und bleiben hier also unbesprochen. J. H. Kern.

III. Časopis vlasteneckého musejního Spolku olomuckého. (Zeitschrift des Vereins des Nationalmuseums in Olmütz), jahrgang IX und X (1892, 1893). — Der neunte jahrgang enthält die folgenden grösseren artikel: D. S. Jurkovič, Eine hölzerne kirche in Hušlénky (s. 1 ff.); K. Bufková, Einiges über die böhmisch-slovakischen volkslieder, im besondern die mährischen (s. 4 ff., 53 ff., 89 ff. und 139 ff.); J. Knies, Vorhistorische funde bei Borstendorf (s. 8 ff., 50 ff); V. Čapek, Beitrag zur kenntnis der mährischen vogelfauna (s. 16 ff.); V. H(oudek), Beitrag zur geschichte der volkstracht in Mähren (s. 19 ff.); Die kapelle Cyrilka in Velehrad (s. 41 ff.); M. Václavek, Ueber die zauberkraft einiger gewächse (s. 48 f.); J. Kvacsala, Komenský (Comenius) auf der schule in Herborn (s. 58 f.); F. Dobiáš, Die häuser der mährischen Kopaničáři (besitzer ausgerodeter feldstücke) (s. 59 ff.); J. Simonides, Ein alter töpferofen in Kremsier (s. 85 ff.); F. Gogela, Flora der umgegend von Místek (fortsetzung) (s. 93 ff.); K. J. Maška, Ein bronzenfund bei Mankovice (s. 117 ff.); L. Baseľová, Volkskuren in Ořechovičky und umgebung (s. 122 ff.); F. Adamík, Ueber die gemeinderechnungen der stadt Freiburg i. d. j. 1612 und 1615 (s. 127 ff.); M. Václavek, Folkloristische bilder aus der mährischen Walachei (s. 129 ff.).

Im zehnten jahrgang debutirt der neue redaktor J. Palliardi mit einer abhandlung über die gräber mit gekrümmten skeletten im znaymer kreise (s. 1 ff., 41 ff., 99 ff. und 129 ff.); ferner finden wir: L. Baseľová, Volkskuren in Ořechovičky und umgebung (fortsetzung und schluss) (s. 9 ff. und 58 ff.); K. Konrad, Die lieder der handschriftlichen gesangbücher des olmützer Nationalmuseums (s. 15 ff., 105 ff.); J. Knies, Die vorhistorische burgstätte „Náporky" bei Oslavany (s. 17 ff.); A. Hraša, Das walachische darrhaus (s. 24 ff.); B. Dušek, Ueber die weinschenken im 15. und 16. jh. (s. 50 ff.); V. Houdek, Das slovakische gesangbuch Daniel Kóška's aus d. j. 1674 (1634?) (s. 54 ff.); J. Knies, Die vorhistorische burgstätte „u Dvorka" bei Oslavany (s. 85 ff.); M. Václavek, Folkloristische bilder aus der mährischen Walachei (s. 91 ff., 142 ff.); R. Jarovský, Das archiv von Střebetice (s. 93 ff.); J. Lolek, Das bauernhaus in der gegend von Zábřeg und Schönberg i. j. 1840 (s. 145 ff.); F. Gogela, Flora in der umgegend von Místek (fortsetzung) (s. 150 ff.).

Weiter enthält die zeitschrift, wie üblich, briefliche mitteilungen über verschiedene gegenstände, kleinere mitteilungen, literatur u. s. w.

Leiden. J. H. Kern.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

I. La Reine des Pays-Bas a décerné à M. A. Greshoff, qui a enrichi le Musée d'Ethnographie à Leyde d'une belle collection d'objets des indigènes de l'Etat du Congo, ainsi qu'à M. le docteur J. Groneman, bien connu pour ses recherches ethnologiques et archéologiques dans l'île de Java, la décoration de chevalier de l'Ordre Oranje-Nassau.

II. † Monsieur le professeur R. Hartmann à Berlin, un des anthropologues les plus célèbres en Allemagne, et auteur de l'euvrage „Die Nigritier" est décédé le 20 avril 1893.

III. † Monsieur le professeur C. Semper, né le 6 juillet 1832 à Altona, est mort le 30 mai 1893, à Würzbourg. Son nom est devenu célèbre par ses recherches sur les Iles Philippines et Palau.

IV. † Nous recevons la nouvelle du décès de M. le Professeur A. Haupt, Inspecteur du Musée d'Histoire naturelle à Bamberg, le 28 janvier 1893 à l'âge de 79 ans et 11 mois. Il s'était acquis un mérite spécial par ses efforts d'encourager les études d'histoire naturelle et par la belle collection ethnographique qu'il a offerte à sa ville natale de Bamberg.

DOLLS OF THE TUSAYAN INDIANS

BY

J. WALTER FEWKES,

Boston, Mass.

(With plates V—XI).

I have already elsewhere (*The American Anthropologist*, Jan. 1892) considered the simplest means used by these people in the expression of symbolism, that of their pictographs or rock etchings. In a natural sequence of subjects it might have been better to have followed this with an account of the symbolism expressed by them in the decoration of tiles, pottery, basket-ware and other productions, but at present this is not possible. In the glyptic art the Tusayan-Indians have a much more complicated means of expression and as a consequence their work of this kind is more elaborate and artistic. A commensurate description of their wood carving would be so large that I can not hope to give more than the barest outline of my subject, so that the present article [1]) must be regarded as more after the nature of a preliminary account. The specimens of wood carving to which especial attention will be given are dolls, *ti·hus* and fetishes, the latter introduced in secret performances. If we rely upon the testimony of the priests we may conclude that the art of wood carving among the *Hó·pi* (Mo·ki) is very ancient, and many of the objects placed on the altars in the subterranean chambers (*kib·vas*), where secret rites are performed, are said to have been brought up from the underworld when the ancients emerged from the *si·pā·pu.* [2]) The majority of the specimens of wood carving which are here described are very modern. The objects treated in this article are called *ti·hus*, and are used by children as dolls.

These carved wooden images are made in great numbers by the Tusayan Indians and present most instructive objects for the study of symbolic decoration. They are interesting as affording valuable information in regard to the *Hó·pi* conception of their mythological personages.

These images are commonly mentioned by American visitors to the Tusayan pueblos as idols, but there is abundant evidence to show that they are at present used simply as children's playthings which are made for that purpose and given to the girls with that thought in mind. [3])

---

[1]) The material which has served as a basis for the present article was collected in Wál·pi in the summers of 1891, '92, while attached to the Hemenway Southwestern Archaeological Expedition. Many of the specimens were purchased from their owners, and from these and notes, drawings, and photographs of others not obtained, the accompanying descriptions were written. There were a few which I have seen, in which the details of symbolism somewhat differ from those described, but I have endeavored to mention the more salient points of their symbolic decoration.

The majority of these dolls were exhibited in the „Historico-Americana Exposicion en Madrid".

[2]) The traditional opening in the earth, out of which the races of man originally emerged. (See *Journal of American Ethnology and Archaeology*, Vol. II). A similar name is used by other writers as that of a lake associated with the origin and final destiny of pueblo peoples.

[3]) I have not yet observed any ceremony of consecration, but such may exist.

These figurines are generally made by participants in the *Ni-mán-kā-tci-nā* [1]) and are presented to the children in July or August at the time of the celebration of the farewell of the *Ka-tci-nas*. It is not rare to see the little girls after the presentation carrying the dolls about on their backs wrapped in their blankets in the same manner in which babies are carried by their mothers or sisters. Those dolls which are more elaborately made are generally hung up as ornaments in the rooms, but never, as far as I have investigated the subject, are they worshipped. The readiness with which they are sold for a proper remuneration shows that they are not regarded as objects of reverence.

As so commonly happens in instances of carving, either in stone or wood, among many primitive peoples, there is a great similarity in general form with an indication by the symbolic markings, of the special personage intended. They have a conventionalized human form which is adhered to throughout, but the special or individual character intended to be represented is indicated by appropriate symbolism in the accompanying markings. The same is true, in the productions of figurines by other primitive people. A sign, a mark, a small appendage, is used to denote personality and with these exceptions there is a general similarity throughout them all. It is only when we come to higher stages of culture that an attempt is made in glyptic representations to delineate by expression the characters which are associated with mythological personages. The *ti-hus* are generally images of deities or mythological personages, and these Indians have not progressed out of that stage of culture in which the mind resorts to an elaborate symbolism to convey its conceptions. They have not advanced to that culture in which benificent or malignant characteristics can be expressed by facial expression, consequently the most important thing to study in these carvings, is the symbolism, and it will be found that every ornamentation of this kind has its special significance. Moreover that symbolism is widely spread and is not confined to these *ti-hus*, but is identical in meaning wherever it occurs, whether on pottery, basket ware, blankets or the adornment of paraphernalia used in religious ceremonials. As among other peoples conventionalised markings may be combined with realistic representations to explain characters of figures in bas-relief, or to record the history of distinguished personages, so symbolistic markings on the bodies and faces of these *ti-hus* indicate their identities, thus becoming perfect ideographic modes of expression.

The carving of these dolls is executed in that true archaic fashion, which is seen in the dawn of art among all people. The representation of the body is subordinate to that of the head, often appearing as a shapeless imitation, but more generally as a conventionalized figure, so that there is little to distinguish the different *Kā-tci-nās* [2]) which are represented, by the forms of their bodies. No attempt was made to imitate muscles or to delineate the details of the anatomy. The highest differentiation was made in the decoration

---

[1]) The spelling of Tusayan words is essentially that adopted in my article on the summer ceremonials (*Journal of American Ethnology and Archaeology* Vol. II. Nº. 1): *a* = *a* in father; *e* = *e* in whey; *i* = *e* in me; *o* = ō, note; *ü* = French *u*, tu; *ñ* = *ng*. The sounds of *b* and *p* are not differentiated. It is also difficult to distinguish *d* and *t* sounds (*dá-wa* or *tá-wa*). Different observers detect one sound or the other and legitimately give different spelling according to the sound heard. *c* = *sh* in show *s* has sometimes a slight *sh* sound as in *Sa-li-ko* or *S(h)a-li-ko*; *v* = *kv*.; *kc* like *ch* in chink. Other letters as in English. The many ways of spelling aboriginal words, adopted by different authors, makes this portion of my article unsatisfactery. The praiseworthy efforts of the Bureau of Ethnelegy, to definately determine the letters for different sounds, can make little headway as leng as different members of the institution adopt different sounds for the same letter. For a description of the *Ni-man-ka-tci-na* see Journal of American Ethnology and Archaeology, Vol. II. Nº. 1.

[2]) Supernatural intercessors between men and gods. (See *Journal of American Ethnology* Vol. II.)

of the same with paint, but in this respect certain established conventional patterns were followed and these are not definite enough to distinguish the *Ka-tci-nas*. Tbe characteristic details were always found on the head. The mask or helmet with its symbolic decorations was made to express characteristics of the *Ka-tci-nas* and care was given to delineate upon this part of the doll those features, or symbolic markings, by which they were distinguished.

It is on tbat account that tbe study of pictographs, which are limited generally to representations of the bead, has an importance in the study of mythology. Hence it is also that the faces of the dolls are most carefully decorated, and that the most important details of carving are found upon them. Most careful attention to the coloration is also universal. If the different figures be examined it will be found that the head of one doll might equally well be found upon the body of another, but when such a change is made although the bodies of the two are the same, the character of the doll is changed. The symbolism is best expressed on the heads of the *ti-hus*.

On Egyptian statues we find something similar. It is to the heads of these that one looks for the characters of the god represented. According to Westropp "gods and goddesses were principally distinguished according to their head-dresses." This applies equally well to tbe figurines of other peoples, and indicates an archaic form of representation which belongs to the youth of most, if not all races. This fact is one which gives a great importance to the study of helmets, masks and all cephalic decorations which are used in ceremonial dances.

The colors used in painting or in staining tbe figurines are obtained in various ways, and are either mineral or vegetable. The five colors: yellow, green, red, black, and wbite, which are generally used can all be obtained from tbe soil. Their dark reds, wbich are used in the decoration of the body, are pulverized specular iron and ochres, generally applied to the body, witb the bands moistened with saliva. A variety of reds ranging from pink to scarlet are obtained from sumach berries and other vegotable substances.

Wbere green is used it is commonly made from malachite or some copper carbonate. Pounded shale, thin strata of which underlie the mesa, and corn-smut furnish fine black pigments, and kaolin of various degrees of purity is used for white. In addition to these native colors at the present day the well known aniline dyes[1]) are very commonly employed. When tbe paint is applied to the doll it is not "fixed" in any way and is often very easily rubbed off so that great care must be taken in handling the objects to preserve their colors.

---

[1]) Colors purchased from American traders are fast driving out the native pigments in all articles of Tusayan handiwork. From an Ethnological standpoint this is much to be regretted, but the ease with which they can be used, favours their adoptien. It is rare to find articles manufactured at the present day which do not show the introduced colors. On the painting of prayerofferings or sticks, called *pá-hos*, however the old pigments are still almost universally retained.

In the mechanical work of carving wood the knife is generally used, but a stone ie sometimes employed to grind down and smooth flat portions of the object. The older images used in ceremonies were probably all made with stone implements. The wood employed ie a very light and soft root-branch of the cottonwood-tree. In cutting the wood the image ie held in the palm of the hand, pressed against the body as a support, and the knife drawn towards tbe same. Polishing is ordinarily done with a smooth stone.

In the construction of wooden *pá-hos*, where the carving ie less elaborate, all the work ie done with stone with the exception of cutting off the *pá-hos* the proper length. When the *pá-ho* is sharpened, it is held in the palm of the hand, the point turned to the wrist and the knife is drawn towards the arm.

A Yucca-stick with the end chewed into a brush, is used in painting lines. Plane surfaces of the doll are painted by squirting en the coler from the mouth. This latter method is an almost universal ene, in the painting of dance objects. Camel's hair brushes have not yet come into use.

The dolls which we are to consider, are either imitations of figurines used in ceremonials or traditional forms universally recognized.

In studying the specimens of wood carving it will be noticed that some of the more important personages in the mythology of the Indians are not represented, and there are several of these wooden images which are introduced in the ceremonials, and are more or less venerated. There is every evidence to believe that these are much more ancient than the dolls, and it is commonly reported that many of them have a great antiquity.

The majority of the wooden images, which are introduced in ceremonials, are without legs and bear the simplest symbolic decorations. They are commonly placed before the altars, set in piles of sand and are sprinkled with sacred meal during the ceremonies. This usage recalls what is reported by the early writers in describing the Caribs of the West-Indies, who had a similar custom of sprinkling their stone images called *Zemes*. A consideration of the various figurines which are introduced in the secret ceremonials among the Tusayan Indians would swell this account to undue proportions, and I have thought it better to reserve descriptions of them for my accounts of the ceremonies [1]) in which they occur, but a brief mention of one or two may well be inserted here.

In my account [2]) of the *Lá-la-kon-ti*, which is celebrated in the September-moon, I have described four of these wooden figures which are placed before the altar. It is an interesting fact that of these four, three have the chin painted black. When we remember that in many ceremonials this characteristic painting of the face is found, it leads us to inquire why it has not some meaning. We may interpret this as an archaic feature among the images of these Indians. It is certainly significant as being so common a character on ancient idols. [3]) In the celebration of the ceremony of the December-moon, there is introduced a figure of the head of the great serpent, *Ba-lü-lü-koñ*, which by a skillfully arranged mechanism is made to appear to speak, a priest being concealed behind an artificial screen.

A somewhat similar contrivance which has already been described among the Vancouver-Island Indians and has been recorded in the ceremonials of the Caribs, was not unknown in classical times, and is a most interesting instance of the carrying out of a similar idea among widely different peoples. The fact that these idols used in ceremonials are sprinkled with meal and adorned with feathers, would seem to indicate that a certain amount of reverence was attached to them, as images of the personage venerated. During certain rites they are carried in the hands of the celebrants, but, I cannot however believe that the worship is anything more than a reverence for their antiquity, not unlike a similar feeling which ancient images inspire among all people. Closely connected with the use of these wooden images employed in ceremonials is that of the various stone fetishes [4]), many examples of which are found in the villages. A consideration of these deserves a more appropriate place in a special paper on this subject, but it seems well to casually mention certain groups of them which one finds. The smallest of these, often worn as charms or carried as hunting stones for various purposes, are seldom seen, but can be

---

[1]) *Journal of American Ethnology and Archaeology*. Vol. II N°. 1.

[2]) See: The *Lá-la-kon-ti*, *American Anthropologist*. April, 1892.

[3]) See also figures in various Central American Codices (*Codex Cortesianus*), in which portions of the face and chin are differently colored.

[4]) The reader must not expect to find a description of the symbolism of all the supernatural beings which figure in the Tusayan pantheon. The article deals principally with those, that are used as dolls.

collected with little difficulty. In many of the houses there are large stone images standing in conspicuous places. IN-TI-WA, *A Hó-pi* priest, has a stone image of *Pü-ü-koñ*, the war-god, two or three feet tall, which is one of the best stone figurines in the village of Walpi. This example is made of an oblong black stone with no representation of the arms and legs. There is a slight constriction for the neck and markings to indicate the eyes, and two rude scratches are found on either cheek. Around the neck are tied many feathers which from time to time are abundantly sprinkled with meal. The idol stands in a conspicuous place near the middle of the room on one side and is regarded with great reverence by the family.

A fetish of the mountain-lion is to be seen in a house in the pueblo, Ha-no. This specimen is somewhat more artistically cut than that of the war-god and is about eight inches long. Around its neck are tied breath feathers[1]) and piñon needles. I have studied several other specimens of these stone idols and believe they are not uncommon throughout the villages. To this category probably belongs the well graven, squatting figure of a human being, at present on exhibition in the National Museum, Washington, which figure however was made by a man[2]) yet living (1892).

Botryoidal stones of strange shape with no semblance to an animal or human form are found in many shrines. One of the most interesting of these is in the shrine which is situated at a place in the East mesa called Wal-la, the gap. This is simply a natural coiled fragment. In a niche in the Snake-rock there is a shapeless stone, the ancient *Hé-hé-a*, which is also regarded with sanctity by the people. The fetishes which are introduced on the altar of the Antelopes in the Snake-dance will be considered in my monograph on that ceremony, and in a later publication I hope to bring together other forms of these stone idols which I have observed in the Tusayan villages.

It is extremely difficult in the study of the religions of primitive peoples to draw a sharp line of demarcation between pure idols, which are worshipped and those figures of the same, which have a purely secular character. It can hardly be said that these dolls are worshipped at the present day. Still it by no means follows that they may not be copies of images which have been worshipped, although they now have come to have a strictly secular use. The corresponding images which appear in sacred ceremonials no doubt have a sacred character from their antiquity, but we can hardly declare that even these images are worshipped. We may rather say that they are reverenced for their age. Symbolic figures of all kinds as representatives of something more than purely secular objects, but if similar figures were ever worshipped, at the present day they have lost their character. The resemblances between the words idol and doll are significant. I believe the Tusayan Indians regard these dolls as purely secular in the same way for instance, that they regard pictographs, and that there is no feeling of veneration connected in their minds with these images carved out of wood. With the stone images and fetishes it may be different. A somewhat similar coudition is seen in the Zemes of the West Indian Islands[3]), as has been elsewhere shown.

[1]) Feathers from the breast of the eagle below the wings.

[2]) Ho-NA-NI (bear) a Tewan, whose home is in Keam's Cañon.

[3]) The inhabitants of Easter Island may have looked upon the carefully carved wooden images which are known from those islands, in the same light as the Ho-pi regarded their wood carving. It is not wholly clear, however, that they were regarded as dolls. The skill with which these islanders carved wood is beautifully shown in specimens now preserved in the Museum of the Peabody Academy of Science

I was kindly allowed by Prof. O. T. MASON, to whom my thanks are due for this and other kindnesses, to examine the collection of Tusayan and Zuñi dolls of the Bureau of Ethnology in the National Museum at Washington. This collection which contains many examples of wood carving, was collected by Maj. POWELL and Col. STEVENSON, and as it contains many duplicates, is a most interesting one for comparative study. The majority of these I have been able to identify, using as types the specimens which had been named for me by the Indians themselves. The specimens on exhibition in the Museum have been carefully repainted and the remainder of the collection is in much the same condition as when brought from the Southwest. The latter are very instructive to study, although the localities from which they were collected are not clearly stated.

In looking over this collection, I have been struck with the variety of decoration which the duplicates show, and I am led to believe that great care must be used in defining the symbolism from any one specimen. The majority are made of cottonwood, although three are carved out of other kinds of wood, but as the latter are unfinished, they are not of value for this article.

A·hūl·ka·tci·na.

In the Washington collection of *ti·hus* there is a figurine of *A·hūl·ka·tci·na* which has been indentified from a colored sketch, submitted to the inspection of several of the Indians. This *ka·tci·na* is said to appear in the ceremony called *Po·wûm·ûh*. The right side of the face is painted green; the left black. On the forehead of the green side there are black, and on the forehead of the left or black side, white crosses. The position of the mouth is occupied by a triangular black figure with an elongated bar of yellow; the face is bordered with white. A strip of thin leather, dentated on the edges, surrounds the head. This personage is said to be the eldest brother of *Tú·mac* and their father is *Tuñ·wüb.*[1]) I have been told by Mr. STEPHEN, that in the *Po·wûm·ûh* ceremony he goes to the houses of all who have a chieftains badge (*ti·po·ni*),[2]) that is to all who are chiefs, priests or priestesses, and marks the side of the doorway with prayer meal. As he does this, he utters the word „*á·hu*" four times, beginning with a deep base, changing to a high falsetto and continuing it as long as he has breath. I have a doll of *Ai'·wo·to·to*, a personage who plays a prominent part in the ceremony of the morning following the Ni-man, as been described, but it adds nothing to my account (See: Journal, Vol. II. N°. 1.)

While I was engaged in the study of the ornamentation of the masks, several helmets bearing decorations from previous ceremonials, were brought in to be repainted. One of these was ornamented in a most characteristic fashion. For it was given the name *A·ho·te-ka·tci·na*. It was painted yellow and bore upon its face a number of four-pointed stars, the colors of which varied in different figures. In the middle of the mask between the eyes

---

at Salem, and other specimens of a similar character are figured by several Ethnologists. A special paper might be devoted to a description of the Salem specimens and a comparative study with those figured by RATZEL, THOMPSON, and other observers (PARTINGTON). Among the most instructive are ten in the STURGIS-Collection, in the American Museum of Natural History in New-York City. Many figurines illustrating this condition were exhibited in the Historical Exposition in Madrid.

[1]) See: Ceremony of the *Ni·mán·ka·tci·na*. A Journal of *American Ethnology and Archaeology* Vol. II.

[2]) The *ti·po·ni*, as I have already explained, is the paliadium of the priesthood or society. This so called "mother" figures in most of the ceremonials and is a badge of the priesthood. See descriptions of *Lá·la-kon·ti Man·zrâu·ti*, etc. etc. The snake- and Antelope-fraternities each has its own *ti·po·ni* which figures conspicuously, as I shall show, in secret observances.

was a black star, on the left of which was a red and on the right a green. Above the latter was a white star and above the former a green.

In the middle of the forehead there was a star with one point painted red, another green, and the two remaining points speckled white and black. On the left of the mouth was a green star, and on the right a black. Around the upper margin of the helmet dried plant fibres were tied, and on the lower rim a small cloth. This interesting mask I have never seen worn, and I am not able to tell in what dance it appears. The men insisted that it was the mask of *A-hó-te-ka-tci-na.*

A-hó-te-ka-tcí-na.

A *ti-hu* of *A-hó-te* is one of the simple dolls which have been observed. The head is black with two lateral horns, girt with green and black bands. Upon the forehead there is a triangular area bordered with green, along the outer rim of which are round green spots. The green band of the forehead has a red zone within, while the enclosed area is yellow with round spots of white, black, and red. To the top of the head is tied a bunch of feathers.

Upon the right cheek there is a six-pointed star, on the left two crescents with horns turned in opposite ways. The neck and left arm are yellow; the left forearm green. The right arm is green, the forearm yellow. A black band girts the inner border of the arm and extends across the breast. The body is white, crossed by longitudinal red lines, one of which is median, the others extending to the knees. There are black garters about the knees. The left leg is green, the right yellow; the sides of the feet and the soles of the same are red. A sprig of cedar surrounds the neck.

A-vatc-ka-tci-na. Pl. IX Fig. 29.[1]

A doll of *A-vatc* has a black face, upon the medial line of which there is a zigzag line of blue bordered with red. The eyes are red with black pupils, surrounded by a circle of green spots, and the mouth is prolonged into a cylindrical snout. Upon the right side of the head there is a conventionalized flower (squash) symbol, and upon the left two long upright feathers and stiff horsehair, stained red. A bundle of feathers, stained yellow and green, is tied to the back of the head. The doll has a round cylindrical snout, the tip of which is painted red. A figure of the frog is painted on the back of the head. The hips are much enlarged and the body is bright red; the right arm is yellow, the forearm green, and the left arm green, the forearm yellow. The left leg is green, the right yellow. The feet are red.

Bá-lū-lū-koñ.

The mythical plumed-serpent I have seen represented in pictographs. He is also depicted on the kilts of the snake priests and a figurine of his head arranged in the middle of a bower of artificial flowers was observed by Mr. Stephen, in the dances at the winter solstice. The head of this snake bears a horn and a crest of feathers. A drop of water is represented as hanging from the mouth, and along the sides of the body there are

[1] The text is not necessarily a description of the representative doll figured. Consequently when there is a variation between the two it implies a description of one doll and a figure of another of the same divinity.

represented alternating parallel marks[1]) and arrow heads. I have not seen a doll of this divinity.

A figurine of *Bá-lü-lü-koñ* is introduced in a winter ceremonial, in which it is skillfully thrust through openings in an altar, covered with a swinging lappet on which is depicted a figure of the sun. This ceremony and the altar will be described later. In the collection of the Bureau of Ethnology there is a *ti-hu* of a Snake Priest, *Tcu-a-wymp-kia*, with symbols of *Ba-lü-lü-koñ* on the dance kilt.

Ka-vá-ho-ka-tci-na.

The word *ka-vá-ho* is evidently from the Spanish *Cavallo*, horse, and gives the name to a *Ka-tci-na* who bears the figure of a horse upon his cheek. I have seen this *Ka-tci-na* several times and have spoken of him in my description of the summer ceremonials of the Tusayan Indians (Journal Vol. II.) The bear-*Ka-tci-na* or *Ho-nán-i* is designated by the marks of the bears foot upon the cheek. I have seen a doll of the bear-*Ka-tci-na* and also have seen him personified in the dances. This *Ka-tci-na* is very easily confounded with the badger, which has a similar symbol of a claw depicted on the cheek.

Ci-tü-tü (ka-tci-na).

The *ti-hu* of this *ka-tci-na?* has a rounded head, crossed by a number of vertical lines of different color. The medial line is black and on either side there are colored lines in the following order: yellow, black, red, black, white, black, and green. One of these black lines is broken by white marks. *Ci-tü-tü* wears a blanket and has painted on it a ceremonial sash, but the colors were too much obliterated for me to make them out. This doll was observed in *Wál-pi*, but I have not been able to purchase it.

I have seen the helmet of *Ci-tü-tü* which is similarly colored to the head of the *ti-hu*.

Co-tük-i-nuñ-wü. Pl. XI Fig. 39.

A doll of the star-god is readily recognized by the star symbol, a four-pointed star which is shown upon the face. The head of this doll has also a star symbol in the form of a horizontal cross, made of two sticks. The body is brown and yellow and the head is black with white stars. The symbol of the Star-god which is common on shields is a cross with arms of equal length.

The doll figured (Fig. 39) has a single curved appendage on the top of the head. This is quite common in pictographs of shields on which the star-god symbol in often found.

Du-mäs-ka-tci-na. Pl. XI Fig. 41.

I have collected a specimen of a doll for which this name has been given me. Upon each side of the head it bears a thin wooden slab or terraced tablet. The position of the mouth is occupied by a triangular black figure recalling similar figures on women's blankets. A somewhat similar doll has the same formed appendages at the sides of the head with figures of the raincloud upon them. To this the name of *O-mow-úh* has been given.

One of the most interesting dolls in the collection likewise has the triangular mouth

[1]) The attention of the reader is called to similar marks on the plumed serpent figured in the *Codex Cortesianus*, the original of which is in Madrid. I am inclined to believe that these marks are feather symbols.

of *Dú-mas*[1]) but stretched over the top of the head is a figure painted in three colors, red, yellow, and green. Around the top of the head there is nailed a piece of leather upon which are cloud symbols with falling rain, and above these zigzag sticks to which are given the name of lightning sticks are inserted. I do not know the name of this doll but some of the Indians have pointed to the lightning stick and called it the lightning *kă-tci-nă*. Its face is painted green, and the figure carried on the head was made to indicate a rainbow, if we judge from the parallel bands and white markings.

Gai-tó-ya.

This personage is a great reptile but not *Bá-lü-lü-koñ*, the great plumed snake. He is said to exist in the far off mountains at the present time and a similar conception occurs among the other pueblos and also among the Navajos. In the Snake legend he is represented as guarding the *Si-pa-pü*. His body is described as not longer than the arm and as thick as a man's body. The eyes are very large and its great teeth can pierce the thickest skin. The body is gray, but its head is all colors, and by its breath it can cause death at a distance. This snake is regarded as the guardian of all snakes. I have never seen a figurine of him and am not familiar with any representation.

Hă-hai-wüq-ti. Pl. IX Fig. 27.

The doll which I have of *Hă-hai-wüq-ti* is a little over seven inches in length and over three inches in diameter. It represents a stout old woman, and has the characteristic face of the mark of the mother of *nă-tác-kă*, which is later described.

The top and back of the head is painted black leaving a semicircular white face. There are two ear-like cephalic appendages of a red color. A cluster of feathers is tied to the crown of the head. The white face is crossed by vertical red lines. In the middle of each cheek there is a round red spot. The eyes and mouth are indicated by black crescents curved upwards, placed below round black spots. In front of the ears there hangs down to the neck on each side a coil of black yarn representing hair and imparting a characteristic appearance to the *ti-hu*. These are the matron symbols and are characteristic of the way the married women dress their hair in Há-no.

The blanket carved in the wood is white, girt on either border with broad and narrow parallel red lines and surrounded on the rim and down the front with a blue border. The V-shaped portion of the dress showing beneath the blanket in front is black, and a girdle of red, yellow, and black is painted about the waist. The lower border of the garment is blue and yellow. The legs are white with a black rim about the borders of the feet.

Hák-a-to. Pl. V Fig. 3.

In the collection of dolls which I have made, there is one for which the above name has been given. It is distinguished by a round white wooden bar on the top of the head, projecting a short distance on either side. To the ends of this bar are tied short woolen

---

[1]) The father? of this person *Tuñ-wub* is represented on the altar in the more elaborate secret rites connected with the *Ni-man* (Farewell) *Ka-tci-na* dance. Although I have never seen a figurine of the father, the figures on the altars convey a very good idea of the symbolism. He bears a crest of feathers represented by marks above his head, two horns, and an arrow point on the forehead. In the figure this person bears a branch of some kind in each hand.

filaments. The marks upon the face are several parallel lines extending vertically on each side of the eyes. It is said that this is a Zuñi-*ka-tci-na*, and has been imitated by the Tusayan people.

Hó-chan-ê. Pl. VII Fig. 17.

The doll of this person has the upper part of tho face painted black with a red border. It has two large disk-shaped eyes raised from the surface of the face. The lower portion of the face is green, and the mouth has the form of a duck's-bill. A horizontal feather is placed through an opening in each ear and the hair is made of skin with the wool stained black. The body is red with two yellow lines on each shoulderblade. The lower legs are yellow and green, and the feet are red.

Hu-mis-ka-tci-na. Pl. V Fig. 1.

The *ti-hu* of the *Hu-mis-ka-tci-na* is one of the most elaborate which I have in my collection, and is one of the most successful examples of *Ho-pi*-woodcarving which I have seen. The cephalic tablet or *nāk-tci* has the terraced form and is made of a slab of wood half an inch thick, four and a half inches wide, and six inches high. The decorations upon it are similar to those on *nāk-tci* worn in the dance which is described elsewhere.[1])

The ground of tho *nāk-tci* is painted green. Abovo the helmet there is a rainbow semicircle enclosing a green field in which is a black triangle with a transverse bar of white and black, with patches of white. The symbolic rainbow is made up of concentric semicircles of lines of the following colors from the smaller to the larger: black, red, black, brown and black. Five white marks are arranged at intervals in the black semicircle which separates the red from the brown. This rainbow symbol is capped by a variegated figure which fills most of the central part of the upper region of the *nāk-tci*. The two sides of this figure are formed of black bands which are continued into a rounded knot with white centre and black border. The lefthand zone of the figure is brown, the right red and they are separated by a black line with two white marks. They extend a short distance into the apical prolongation of the figure. The top of this apical prolongation is rounded with a black border and a white centre which is crossed by a black band.

On the level with the visor of the helmet there extonds to the border of the *nak-tci* five bands of the following colors on either side: black, red, black, brown, and black. The middle black line is broken by a singlo white spot. These lines represent the continuation of the rainbow semicircles of the visor of the helmet and vertically from them there arises a broad black band tipped with a semicircle slightly broader than the band. This is white in the middle, lined with black and crossed by a black band. From the lower rim of the mask to the rim of the *nak-tci* there is a black band broken by transverse whito lines. Upon this arises vertically a black band with a white rectangle near the middle of the upper end, and between it and the edge of the *nak-tci* is a doublo terraced red colored figure lined with black. The two terraces of each have white semicircles tipped with black. All tho abovo figures are different conceptions of *O-mow-uh*-(cloud-) symbols and the whole *nak-tci* is an *O-mow-ûh*-sign[2]). (Pl. VI Fig. 11.)

[1]) *A Journal of American Ethnology and Archaeology.* Vol. II, N°. 1.
[2]) A somewhat similar headdress is found on the head of the Mexican Rain God.

From the angle of the two terraces at the rim of the *nak-tci* there arises a long sprig of seed grass and a small feather. The ornamentation of the reverse of the *nak-tci* is identical with that of the obverse.

The top of the head is painted white with the visor the same color. The under surface of the visor is red. A number of feathers extend at right angles from the upper rim of the visor hanging over it and the face. The face is divided by a median black band, marked with three white rings[1]), into two halves, one brown, the other or the right green. At the point of junction of the visor with the upper part of the face there is a band of white in which are painted in black four long *O-mow-uh*-symbols whose lower edges rest on a black line. The brown half of the face is bordered by a black line outside of which is a green, and the green half of the face is outlined by a similar black line with a red margin. On each side from the black border there extends for a short distance on the green and brown fields at the upper and lower ends a triangle in black. The eyes are represented by black slits extending almost across the fields and slightly enlarged nearest the medial line.

The lower border of the face is crossed by a broad black band ornamented with four white marks, and three sets of red, green, and brown marks. The underside, or chin below the helmet, and the back of the head, are painted white. From its middle line arises a red stick as long as the *nak-tci* from the tip of which extends a bundle of feathers. At its junction with the helmet there are also a bundle of feathers and a small hank of wool.

The body is painted black. The arms are separated from the body; the left extended by the side, the right raised originally holding a carved wooden rattle. Hanks of wool are tied about the wrists. A green band girts the upper arm on both sides. The legs are painted black and the feet red. A piece of woolen yarn is tied above the knee, and there is a black band above the red one on the ankles.

The *ti-hu* wears a white cotton blanket with a black border, over which is a broad sash with red, green, and white embroidered ends. Over this about the waist is tied a woven sash in imitation of the women's sashes. Piñon boughs are tied in the kilts, and a sprig of piñon surrounds the neck.

I have already elsewhere (*Journal of American Ethnology and Archaeology*, Vol. II. N°. 1 plate) figured the doll of the socalled *Si-ó-hu-mis* or Zuñi *Hu-mis-ka-tci-na*, which is described in following pages of this work.

The *Hu-mis-ka-tci-na* is a corn *Ka-tci-na* or literally, according to Stephen, the one who makes corn grow high in far stretching rows with spreading waving tassels. His home is said to be *Kaio-yuba*, which is a spring to which a messenger is sent with an offering. The road through which blessings come to the shrine is represented in the ceremony by a cotton string and is extended in the direction of the spring so that blessings may come through it.

A carved specimen of the helmet and the surmounting tablet of the *Hu-mis-ka-tci-na* is on exhibition in the National Museum, at Washington. This resembles with little variation the helmet which I have already described.

[1]) Imprint of a reed or rush which grows near water. They are called *Poñ-o-ki-ya-tu*.

Há-ku-wûh.

One sometimes finds among the Tusayan Indians a doll which is immediately characterized by the legs crossed. The character represented in this way took part in the *Wá-wac* or Racing *Ka-tci-na* at Há-no and is one of many similar personages who appear in the presentation of this more or less secular event.

Hä-wûq-ti. Pl. VI Fig. 7.

I have a doll of this woman who is said to appear in the *Po-wúm-ûh*. The symbolism is very simple and hardly distinctly enough marked, to separate her form one or two others. The mouth and teeth, and the small long tuft of hair on the head are characteristic. *Soi-yo-kim-wûq-ti* and *Soi-yok-ma-na*, who are also said to appear in the *Po-wúm-ûh*, I have not been able to see.

Hĕ-hé-a-ka-tci-na. Pl. VII Fig. 16 & Pl. VIII Fig. 18.

The different forms of these dolls all agree in having four zigzag lightning marks on the face. These are placed vertically, two on the forehead and two on the cheeks, on each side. The nose and mouth are represented by a raised V-shaped body, painted red. In one specimen the lips are indicated by white spots. The color of the face, however, varies in different specimens [1].

Tca-kwai-na. Pl. X Fig. 34.

The doll of this person has an oval face, painted black with mouth, furnished with teeth, surrounded by red lips. Out of this mouth there hangs a piece of leather, shaped like a spatula and colored bright red. This represents the tongue. From the middle of the chin, which is painted white, there hangs a cluster of long black horse hair. I have seen the mask of this person which is identical with that represented on the doll.

Ko-ho-ni-no-ka-tci-nä. Pl. VII Fig. 15.

A figurine of *Ko-ho-ni-no-ka-tci-nä* for the identification of which I am indebted to Mr. STEPHEN, has a shield-shaped face with a round spot on each cheek. On this spot is a ring of smaller dots. The eyes are narrow, black bands and the markings of the chin consist of parallel vertical marks. There are two spreading horns girt by different colored bands, red, yellow, green, and white.

The *ti-hu* represents a *ko-ho-ni-no*-dancer whom I have not seen personified in the

---

[1] It is interesting to note, as possibly an instance of stalk and stone animism, that the botryoidal hematitic stone, said to be the original deity of this *Ka-tci-na*, is kept in the small crevice in the sacred rock. Instances which might be mentioned to illustrate stone worship are many, but in most cases I believe, it is not so much the image itself, as it is the age and the centinued veneration in which the stone has been held which give it its sanctity.

As an instance of the readiness with which Indians endow stones with the powers of fetiches, may be mentioned the method adopted by them in the cure of sickness. When the shamans remove the cause of the trouble from the afflicted, they generally give one to understand that they take from the body a stone or an arrow point or some other foreign body which has caused the trouble. Those familiar with folklore among other tribes, will recognize the similarity of this custom among widely different people. The inner conception which has led to this belief is probably identical among all people who practise this method of cure, and is amply discussed in TYLOR's Primitive Culture.

Tusayan ceremonials [1]. The cut represents a figure of this *Ka-tci-na* painted on a tile.



Ko-ho-ni-no Ka-tci-na
(depicted on tile).

Kók-le-ka-tci-na.

There are several dolls of *Kok-lē*, the faces of which resemble the decorations so often seen in pottery. Upon each cheek there is an arrow-head, and the mouth has a crescentic line above it. Above the eyes are also crescentic lines with lateral branches on the convex side.

Ko-ko-pē'l-i.

This figurine is the representation of a personage whose characteristics are of a phallic nature. The face is black with a white median line which is continued down the back of the head. There is on each side of the head a white circle crossed by black lines at right angles to each other. The eyes are elongated slits, white with black centres. The hump on the back represents the bundle of food or presents which he bears as gifts for women.

There are several specimens of *Ko-ko-pē'l-i* in the Bureau of Ethnology collection at Washington, all of which have the symbolic characters well shown [2]. Figures of *Ko-ko-pē'l-i* can be seen on consultation with the author.

The black face with a median white line, a ring with two diameters on the side of the head, the hump back and a phallic feature which needs not be described here are found in all these examples. The four quadrants of the ring on the side of the head [3] in one *Ko-ko-pē'l-i* are colored yellow, green, red, and white, following a circuit opposite the motion of the hands of a watch. These colors correspond with N, W, S, E, or the ceremonial circuit.

Kwa-hus-alek-to-ka. Pl. VII Fig. 12.

The eagle-tailed figurine has a green face with black eyes. Tho mouth is represented

[1] A figure of this *Ka-tci-na* taken form a slab is introduced in the plates. (Pl. X Fig. 86). We know comparatively nothing of the ceremonies or the mythology of these Indians which fact imparts a great interest to this unique specimen. The Kohonino Indians form a small tribe, related to the Pueblos, but do not build houses They dwell in and about the Grand Cañon of the Colorado and have more or less communication with the Hopi They have been visited and studied by STEPHEN, CUSHING and others and offer a most interesting problem, either in arrested pueblo development or degeneration Their true relationships are yet to be made out as very little is known of their folk-lore, language, ceremonials or customs.

[2] I have examined specimens of ladles, the handles of which are made in imitation of *Ta-tcük-ti*, *Ko-ko-pē'l-i* and different *Ka-tci-nas*. The two former may be readily recognized, by comparisons with my figures of the *ti-hus*.

[3] A helmet which I have observed in one of the kib-vas, has a decoration on each side which resembles very closely similar decorations. On each side of the head, which was painted black, there was a circle with five sectors. The radii of these divisions were drawn in black. The upper part was green, the right yellow, the lower one of the left speckled, and the left red. Segments were drawn in the periphery of these sectors which were colored as follows. Red was depicted in the green, green in the yellow, red and yellow in the speckled, and white in the red. The bounding lines were black with white spots. It will be seen from reference to the doll of *Kó-ko-pē'l-i* that we have a similar circle in the same place but only four colors represented I have exhibited in the Historico-Americana Exposition an altar-cloth of the *Ten-kü wymp-ki-a* with the same symbolism.

by an annulet made of red wool, and the back of the head is painted red with a rain-cloud ornament on either side. Around the forehead is tied a hank of yarn and upon the head there are many white feathers. The body is painted red, and across the shoulders on either side hangs a representation of a bandoleer which is double in front, and single behind. The lower legs are painted yellow and green.

Kwey·wë·ka·tcí·na. Pl. V Fig. 2.

The doll of *Kwey·wë·ka·tci·na*, the wolf-*ka·tci·na*, is a good specimen of wood carving, and is represented in a squatting posture. It is a little over seven inches in height.

The head is rounding with a projecting snout, which is slightly turned to one side and tapers forward, imparting to the face the form of the snout of the pig. The two ears are represented by black protuberances, one on each side of the top of the head. From each ear hangs a single feather (*na·kwá·ko·ci*) painted reddish brown. The pupils of the eyes are round cavities surrounded by a broad red band. The snout is black, the lips red, and imperfect serrations represent the teeth. The remainder of the head is brown red. The neck, body and the upper arms, which are not free from the body, are of a uniform brown red color down to the waist. The forearms are black with white spots. The hands are red with indentations to mark the fingers. The left hand carries a bow and arrows and is extended forward; the right forearm is slightly raised. Around the body over the right shoulder hangs a bandoleer to which is appended a buckskin sachel. Both are stained red with iron oxide (*cú·ta*). The waist is girt with a green belt.

The lower part of the body, below and behind, is painted black without white spots. The upper legs, flanks and knees, are brown red. The lower legs, like the lower arms, are black with white spots. A hank of dark blue yarn is tied just under the knees. The upper part of the feet is green, the lower and sides bright red.

La·kón·ma·na.

The figurine of *La·kón·ma·na* is placed on the altar in the *Lá·la·kon·ti*. It has been figured and described in a paper on this ceremony [1], but I have not succeeded in getting a doll of the same. The same person is represented in the sand picture made on the floor of the room (*kib·va*) in which the *Lá·la·kon·ti* is celebrated as described and figured in the article already mentioned.

Lén·ya·ka·tcí·na.

There is in the Washington collection a beautiful doll of the Flute-*ká·tci·na*, and I have seen similar dolls in the villages, but have not purchased one of them for my collection.

There are upon the head of the specimens of these dolls, which I have seen, a number of objects similar to those placed in the pile of sand and meal before the images near the altar of the Flute-fraternity [2]. In the Washington specimen, conventionalized squash symbols also project from the top of the head. The triangular markings on the cheeks of

[1] *American Anthropologist*, April 1892.
[2] See description of the Flute-Ceremony (*A Journal of American Ethnology and Archaeology*. Vol. II, N°. 1.)

Lén-ya-ka-tci-na remind me of *Sa-li-ko-ma-na*, but the bars on the chin are somewhat different from the curved rainbow lines of the chin of the latter.

Ma-lo-ka-tcí-na. Pl. VIII Fig. 21.

There are several specimens of the doll of this *ka-tci-na* in the collection at Washington and in that which I have made. The doll is readily recognized and the symbolic characters are well marked. The head of the specimen before me has upon its right side a conventionalized squash ornament, made of yarn, stretched between radiating sticks and surrounded by long brilliantly colored red horse hair. On the left side of the head are tied feathers and a bunch of red horse hair. The face of this specimen is divided into a right and left side, which are differently colored and separated by a diagonal line, extending obliquely from the snout towards the right side of the face. This line is black and in it are white bands arranged in two rows. The right side of the face is green, the left yellow. Both sides are bordered by a black band, around which is a red margin on the right side and a green band on the left side of the face. The forehead is crossed by a black band in which are semicircular white spots dotted with black. A similar marking extends across the lower margin of the face in which are depicted four rectangular white marks.

The body is red, the right breast yellow and the left breast green. From these patches of colors depend marks of yellow and green. The fore left arm is green, the fore right arm yellow. The doll is represented with a white and green kilt, bordered with black. The fore legs are yellow and green, alternating with the marks on the breast. On the back of the head is painted a cloud-symbol. A distinguishing mark of this *ka-tci-na* is the oblique black line, across the face and the two colored cheeks. I have already published an account of the dance in which this *ka-tci-na* takes part.

Ma-zráu-ti-lo.

A figurine of *Ma-zráu-ti-lo* and of *Ma-zráu-wüq-ti* [1]) stand on the cross bar of the altar of the *Mam-zráu-ti*. They are figured and described in an account of this ceremony. [2])

Mü-yiñ-wüh.

The figurine of the Germ God is figured and described in an account of the *Lá-la-kon-ti*, a woman's ceremonial which occurs in the month of September. [3]) I have not seen a *ti-hu* of this personage and as nearly as I can learn it is not made in the pueblos.

It is of course possible to have the *ti-hus* of different *ka-tci-nas* manufactured to order and certain men have a reputation as being clever workmen in this line. The images which the women make are ordinarily of clay and I have not seen them attempt wood carving, although they may at times do so. I attempted to have a doll or figurine of *Mü-yiñ-wüh* cut out of wood, but did not succeed being met with the reply that men know little of this deity and the women, who took part in the ceremony in which the figure was used, were as a rule reluctant to duplicate the image in clay. I am however quite sure that the figure in the *Lá-la-kon-ti* was made of wood.

---

1) *Ti-lo*, Youth; *wüq-ti*, married woman.
2) *American Anthropologist*, July, 1892.
3) *American Anthropologist*, April, 1892.

Má-sau-wûh.

A small doll, sometimes called *Má-sau-wûh* and sometimes by the Zuñi-name given below, has a black face with two white eyes and various colored round spots on the face similar to *Schú-ler-wit-zer* in the Zuñi dance.[1] The back of the carved blanket of the body is covered with black cross lines which extend forward on each side. A very much soiled blanket was tied about the neck. This doll was very much delapidated and was not purchased, and only a single specimen was seen. I have seen *Má-sau-wûh* personified by the *Ta-tcúk-ti* in a public dance at Te-wa.

A helmet ascribed to *Má-sau-wûh* was painted black and upon the apex was a tuft of feathers. An annulet made of corn husks was tied around each eye and around the mouth. To the back of the mask was tied a stick to the tip of which were attached a feather and piñon boughs. The helmet of the chipmunk-*ka-tci-na* was black and a diagonal band extended across the face from left to right, colored with the four colors red, green, white, and yellow. The mask of *Kwu-wi-ko-li* was black with brown hair. The eyes were large and protuberant and there were two vertical lines of white color on each cheek. The mouth was duck-bill-shaped, painted green with red lips. Its base was girt with yellow fur. Symbols of the frog on a blue green ground were painted on the back.

Na-taó-ka. Pl. IX Fig. 30.

I have a good *ti-hu* of *Na-tac-ka* which has the same symbolic features as the masks of the same. The doll is a large one and is slightly stooping in posture. It is exceptional in that the arms and head are separate from the body and admit of motion.

The head is black prolonged into an alligator like snout in which the mouth is cut as a deep cleft. The lips are red and the teeth brown. There is a horn on each side of the head, which is painted green below, and black at the tips, and is girt with two black bands. The eyes are raised wooden balls, black with a white iris. In the middle of the forehead there is a green arrow, pointing forward and there is a crest of feathers on the back of the head. A second specimen is figured in my plates (Pl. IX Fig. 30.)

The body is clothed with a shirt of American calico, over which is thrown a buckskin blanket and a buckskin kilt. Under this the lower part of the body and upper legs, near the thighs, are painted white with red vertical stripes. The right lower leg is yellow; the left green: both with a black garter. The feet are red.

I have examined the masks of *Na-tac-ka* used in the personification of this character,

---

[1] There is evidence that the Zuñi *Schú-ler-wit-zer* and *Má-sau-wûh* are indentical personages. Both names were given me for the doll. The boy personifying the fire god? (*Schú-ler-wit-zer* is described in Vol. I. *Journal of American Ethnology and Archaeology*). There is a wooden figurine, in the Washington collection, which is black, dotted with variegated spots which may be a representation of the Zuñi fire-god. The feet are not painted and seem to be later additions, and the wood of which it is made is not the same as that which is always used in the manufacture of *ti-hus* by the Tusayan people.

The presence of the *Má-sau-wûh*, the fire-god, was made known to the ancient people, according to the Snake-legend, by his foot-prints on the ground.[2]

[2] When the ancient Mexicans in the "second festival" of the sun-god sprinkled meal before his sanctuary, the priest (chief) awaited until he saw the foot prints of the divine being in it, and then announced that the god had come. In Yucatan, as recorded by Tylor, there is a custom of leaving a child alone at night in a place strewn with ashes. If a foot-print of an animal were found on the following morning, this animal became the guardian deity of the child. There are a number of instances which might be mentioned in various folktales of the foot-prints of deities. *Má-sau-wûh* has much in common symbolically speaking with the "Death God" of Maya-Codices.

as they were kept in a back chamber, owned by the Indian of whom I rented my room.

There are two black, two white, and one yellow *Na-tać-ka* masks which I have studied, and they all resemble each other except in color and minor details of construction.

Na-a-ma-tać-ka.[1]

The two *Na-a-ma-tać-ka* masks are made of leather painted black with projections on the side of the head made of split horns. The mouth opening betrays a double row of teeth made of twisted corn husks bent together. Within the mouth a huge red tongue of leather is placed. The lips are painted red and around them there is a white border, to which on each edge are glued stiff black hairs and downy feathers or native cotton wool.

The eyes are spherical balls tied to the head and made of buckskin. Their pupil is white, tho remainder black. At their base is tied a number of feathers. The two *á-la* or horns on the head are painted green and black and at their base of attachment there is a small fragment of sheepskin wool, stained brown. A minute feather is tied to their tips. Upon the fore-head there is an arrow-head ornament painted green, with point directed forward. To the back of the head is tied a bundle of corn-husks, and a bunch of eagle-tail feathers which forms a crest-like projection. The mask helmet fits closely over the head extending down on the neck.

Pa-la-na-tac-ka.

The yellow *Na-tać-ka* is the same as the black, except that it is painted brownish yellow. The snout is slender. The eyes are black with white pupils.

Ku-etc-na-tac-ka.

The two white *Na-tać-ka* helmets are in certain important respects different from the preceeding. The upper jaw is made of a half gourd and is capable of movement on its leather support. It is manipulated with a string.

The helmet of *Ha-hai-wuq-ti*, the mother? of the monsters, which is also kept in the same room as those of *Na-tać-ka*, is of rounded shape, colored black with a white face. Around the eyes are two crescents in black, and a round red dot on each cheek.[2]

The helmet of *Wo-yá-kwa-ti* which is associated with both, *Ha-hai-wuq-ti* and *Na-tać-ka*, is interesting. It is made of leather so that it fits over the head and has more of a conical

[1] SAHAGUN in tho rare *Mss.* in the Madrid collection (Real Academia) gives figures of eight personifications of deities which have interested me greatly in comparison with the *Na-tać-ka* helmets and *ti-hus* which I have studied at Wal-pi. To these he gives the names *tlepatcoyutl*, *tlecoyutl*, *tlilticoyutl*, *çitlalcoyutl*, *chamolcoyutl*, *xiuhcoyutl*, *iztaccoyutl*, and one other more elaborately figured, the name of which is doubtful to me. The colors of these in order mentioned as represented are pink, black with bright red flames, brown, brown with spots, very dark brown, bluo, white, brown. I am inclined to believe that there is an intimate connection between the cardinal points and these colors and to refer the *coyutl* and *Na-tać-ka* to the same deity. In this connection the crest of feathers on the head, tho form of the snout, the mouth and the teeth are interesting. The Mexican personifications are represented by covering the body, arms and legs with a skin, as well as the head. *Na-tać-ka* wears a mask. The marks on the body and appendages in Mexican representation are painted directly on the body of *Na-tać-ka* or are simply cotton wool or feathers glued to the naked skin.

I had an opportunity to trace the Mexican figures in SAHAGUN during the Historico-Americana Exposicion in 1892—93 for which I am indebted to the Delegate in charge of the document.

[2] The readers attention is called to similar spots on the cheeks of the Mexican "God of Death?" The Maya "Death-God" sometimes has spots on the body like *Má-sau-wüh*.

than a rounded shape. The face is painted green, and the eyes are diamond-shaped black figures with white centres and black diagonal horizontal slits. The lower part of the helmet has a raised black band sewed to it and in the front part there is a rectangular red figure surrounded by a black line which forms the lips. Zigzag incisions denote tho teeth. A long horsehair beard hangs down from the chin.

Arching over the apex of the helmet there is a crescent of twisted, dried corn leaves extending from ear to ear. In this at intervals, in a radiating manner, are placed feathers from the tail of the eagle. A pair of pine needles hangs over the forehead and from each projection, which forms the ears, a feather and pinon needles depend.

Wo-ya-kwa-ti-ka-tci-na is said to accompany the *Na-ta-ka(s)* and their mother, *Ha-hai-wuq-ti*, about the pueblo, at the time when they appear.

Ne-vak-ka-tci-ní. Pl. V Fig. 4.

My *ti-hu* of this *ka-tci-na*, the Snow-*ka-tci-na*, is a very interesting piece of wood carving. The doll represents a person wearing a garment which is unlike a dance kilt or a blanket, and tho whole figure is ten inches high.

The face is ornamented with two rectangles with corners replaced by *nak'-tci*-ornaments. The right side is green; the left white. The area surrounding the white rectangle is green; that surrounding the green is white. A black band extends down the middle line of the face around the lower margin and over the forehead. A projecting red and green ridge overhangs the face. In this are placed three white downy feathers. The ears are projecting appendages colored red, with feathers in them. The back of the head is white, and to it is tied a bundle of feathers, which project above the flat crown of the head. A cedar bough is tied about the neck.

The lower rim of the garment is girt by a black band, crossed by five pairs of parallel yellow lines. Alternating with these on the upper margin of the lower black band there are five pairs of triangular symbols similar to those found on marriage blankets.

The left upper arm is yellow, the right green; the left fore arm is green, the upper yellow. The hands are black. The thighs are white and the left leg is yellow; the right green, with black garters. The feet are red.

O-hó-le-ka-tcí-na. Pl. VIII Fig. 22.

A *ti-hu* of *O-hó-le-ka-tci-na* which was seen and sketched, but not purchased, has a square face rounded in front and crossed by a transverse band from ear to ear. The face itself is colored green with a black lower border. The medial line of this transverse band is blue with two vertical white bands near the medial line, and two of the same color at each end. The eyes have a black centre with white iris.

Crossing this variously colored transverse band in the middle vertical position, an upright bar of blue with a red margin, surrounded by a black line is painted. Upon the top of the head there is tied a bunch of feathers. Tho ears are represented by projections and through each of them is stuck a single feather.

The body is red without markings, the right upper arm yellow, and the left upper arm green. The right fore-arm is green, tho left fore-arm yellow.

A blanket, carved in wood, is white above and green below, bordered with black block

ornamentation. The upper legs are red, the right lower leg yellow, the left green, both surrounded with black garters. The soles of the feet and the sides of the same are red.

Pañ·wa·ka·tci·na. Pl. X Fig. 33 (Pl. VII Fig. 14?)

Pañ-wă, the mountain sheep-[1]) *ka-tci-na*, is represented by a well carved *ti-hu*, illustrating many of the symbolic characters of this interesting personage.

The top of the head has two curved, slightly twisted white horns, along the front of which are zigzag green lines. Upon these are fastened little clusters of downy breath feathers. The top of the head is painted white with a semicircular projecting rim over the face. The under surface of this rim is painted with parallel lines extending its whole length and colored red, black, yellow, black, green, and red, beginning with the face and extending to the outer rim. Three black *na-kwă-ko-ci* are tied to the rim of this projection. The back of the head is painted red.

The face is green with a black lower border in which are four white spots. In the middle line of the face there are two black triangles with angles placed together, forming an hour glass figure. The eyes are represented by black slits. There is a single black spot on each cheek. The snout is duck-bill-shaped, black above, white below with black spots and girt by a black band. The appendages to the sides of the head are two white frustra of cones painted white, slightly concave on the outside and crossed by green bands. These resemble conventionalized squash blossoms.

The neck is white, body red with a yellow left, and green right breast. From the left breast there hangs down a yellow and green *ka-tci-na* mark; from the right a green and yellow. Similar colors occur also on the back over the shoulder blades. The left arm is green, the fore arm yellow with black borders. The upper right arm is yellow, the fore arm green with black border and both hands black.

The *ka-tci-na* wears a dance-kilt, cut in wood, with a white upper and green lower portion. Its fore arm is surrounded by a black margin with black rectangles. The junction of the kilt on the right hand side is elaborately decorated with four rectangles in which, on a white field, are several red lines.

The left leg is green with yellow and red garter, the right leg is yellow with red and green garter. There is a black hank of wool tied on each leg. The right foot is green on the upper side. Both feet are red. A few strands of red yarn, tied on the right side, surrounds the waist above the blanket.

Pa·tŭc·uñ·a·la. Pl. IX Fig. 25.

A doll of this personage, who is said to come in the *So-yál-a-na* (December-ceremony), has three curved horns on the head and the body painted pink, with four white bars on the breast.

Pa·lá·pik·in.

Pa-lá-pik-in is a *Wá-wac-ka-tci-na*[2]) and can be recognized by the rectangular frame-

---

[1]) Erroneously called *goat* in *Journal of American Ethnology and Archaeology* Vol. II.
[2]) For description of other *Wá-wac* or racing *Ka-tci-nas* and account of the event see *Bull. Essex Institute* 1892.

work, one on each side of the head. There is a doll of this in the Bureau of Ethnology Collection in Washington.

La-pŭk-ti. Pl. XI Fig. 40.

La-pŭk-ti is recognized by a black face with two oblique white bars on each cheek and three parallel white bars on the forehead. In the *ti-hu* which I have in my collection cedar bark is fastened over the head.

Paú-ti-va-ka-tci-na. Pl. VIII Fig. 23.

The doll of *Paú-ti-va* is a little over eight inches tall and is represented with a blanket extending from the shoulders to the knees. The head is cylindrical, and to the flat top which is painted black is tied a cluster of yellow and white feathers. The forehead sligbtly projects over the face and is painted black. The back of the head is of the same color. The lower edge of the face is girt by a black band in which are four white elongated spots. The face is green, with a dumb-bell-shaped, black figure lined with yellow, extending across the median line of the upper part.

The two ears are large, rounded processes, extending from the forehead band to that on the lower side of the face. Its rim is painted red, and the figures on the two faces are identical in shape and colors. Near the bead they are white with a white square occupying the middle of the ear. The rounded rim is black and the colors of both ears are identical. *Paú-ti-va* has a bird-like snout painted green above and below, with the lips red. The line of the mouth is obscurely indicated.

A slight furrow indicates the position of the neck which is painted red. The breadth of the shoulders is about the same as that of the head. The body is represented as clothed in a woman's blanket over a ceremonial dance kilt. The upper border of the woman's blanket is adorned with a broad black band near the neck. This border is serrated along the lower rim. On each side it is crossed by two vertical green lines, and on either side of the medial line of the back, there are two diagonals with a yellow border within which is a black band, lining a red diagonal field upon which is a white cross. The lower rim of the blanket is ornamented with a similar black band and four vertical green lines, with two diagonal and three pairs of black triangles on the upper rim. The space between these two black lines or that in which the triangles lie, is white. The body on the front which is shown by the blanket being thrown back is painted bright red from neck to waist, but the arms are not separated from the body. The right forearm is yellow with a black border and fringes; the left green with the same colored border.

The representation of the ceremonial blanket is carved from the wood and is green with an elaborate border above and below. The lower border is a narrow black band with four rectangles in black. The upper border is composed of black, yellow, and red parallel lines in the midst of which are four black, diamond-shaped figures. The vertical border on the right side is ornamented with red and white *nak'-tci* (rain-clouds) and black lines.

The left leg is green, the rigt yellow. The two feet are red, but the upper part of the right foot is green.

Pŭ'-ŭ-koñ. Pl. V Fig. 5.

The *ti-hu* of *Pŭ'-ŭ-koñ*, the „war god" is eight inches tall. It is destitute of limbs,

with a uniform diameter from the shoulders to the hips. The head is surmounted by a conical projection, two inches and a half high, painted green, at the top of which is a feather. The head itself is painted black, with white rings for eyes and mouth. Upon either cheek there are two short parallel vertical white marks, a constant decoration both on fetishes and *ti-hus* of *Pü'ü-koñ*. The ears are represented by two red colored lappets. On the back of the head there are four parallel white lines, and upon the top of the head, radiating from the base of the conical green continuation, there are three pairs of white lines, two of which arise from just above the forehead, and the remaining pairs at equal distances radially on the top of the head.

The body is painted black and covered with white lines which cross each other diagonally. The arms are closely pressed to the sides of the body, and girt with yellow bands on the upper outer sides, while the hands are green. The base is painted white, and is flat as if cut off at the hips.

There is in the Washington collection an interesting doll of the war-god which has the form of a bicephalic person. This doll evidently represents the twin war-gods, and is instructive to study in connection with the relationship of these gods. It is painted black over the whole body with the exception of the characteristic white marks which, as we have described, are found on the face and body of this personage. The distribution of these marks in the two-headed specimen in the Washington collection, is as follows: There are two parallel vertical white marks on each cheek of each face and two similar bars on the arms and legs. Two white bars occur on each of the two shoulder blades, and two on each breast on each side. There are also two bars on the lower part of the body on each side. The head is crowned by a conical appendage painted green, upon the apex of which is a feather. This conception of the twins is interesting from an anatomical side, and there could be no more definite way of indicating their relationship.

I have not yet succeeded in getting a doll of the twin-brother of *Pü'-ü-kong*, nor of the maternal ancestor *Kó-ky-an-wuq-ti*, the Spider-woman. Of the latter however I have two fetishes, made of clay. The body of both is spherical, but otherwise there is no marked symbolism.

Si-o-hu-mis-ka-tci-na.

An instructive doll of the collection is called the Zuñi *Hu-mis-ka-tci-na*[1]). Like the *Hú-mis* already described, this also bears a *nák-tci* on its head, but the form of this *nák-tci* is very different from that of the doll last described. The *nák-tci* is made of a piece of thin wood and is of rectangular shape with three rounded elevations, separated by intervals on the upper edge. The same semicircular field surrounded by a rainbow occupies the middle of the *nák-tci*, just above the helmet. This semicircular field is colored yellow, and the rainbow-lines, surrounding it, are black, red, black, and green. Three white marks occur in the black band between the red and the green.

The three rounded elevations on the upper margin of the *nák-tci* are painted green with a black border. Just at their bases the tablet is crossed by parallel lines, black, green, black, red, black, and yellow, counting from the upper to the lower line in the series. The surface of the *nák-tci* is painted black, and on either side there is a white figure of growing corn.

[1]) For a colored plate of *Si-ó hu-mis*, see *A Journal of American Ethnology and Archaeology*. Vol. II, N°. 1.

Just opposite the line of contact of the visor of the helmet with the *nák-tci* on either side the green, black, yellow, black, and red lines of the rainbow semicircle are continued to the rim of the *nák-tci*. There is a yellow flower-symbol depicted on the lateral wings of the *nák-tci*, adjoining the face and the lower rim of the wings is bordered with red.

The back of the *nák-tci* is painted in the same colors as the front and the three rounded elevations are each tipped with a single feather.

The visor of the helmet is painted with parallel crescent lines: red, black, yellow, black, and red. The black band near the outer rim has the well known white spots which occur in most rainbow symbols.

The face of the helmet is divided by a median broad black line into two regions, the right green, the left red. This median band is crossed by ten parallel white lines. The red side of the face is bordered by a black line surrounded by a green, and the green side is girt by a black band surrounded by a red line. The eyes are represented by black transverse marks and there are four triangular tooth-like markings in black on each side of the face, near its union with the wings of the *nák-tci*.

The back of the head has a pinkish color and in the middle of it is represented a single green *O'-mow-ûh* (raincloud) outlined with black, out of which lines (rain-symbols) are represented. Three zigzag lightning snakes are depicted above this cloud. The neck is girt by a bough of piñon, and to the back of the head over the *O'-mow-ûh*-symbol a bunch of feathers is tied.

The arms are tightly pressed to the body and not separate from it. The body is painted black, the arm having a green band. The *ti-hu* wears a cotton kilt formerly painted white and green, with a black border, and a red sash. The hips are painted red, the legs above the knees black. Each leg is green in color and has a red line girting its knee. From the red garter hang numerous parallel red lines, while the soles and sides of the feet are likewise red in color. The heel bands used in dances are represented by white painted marks in which are depicted black crosses on the back of the foot.

Su-mai-ko-lis.

I have already described a ceremony in Ha-no which pertains to the *Su-mai-ko-lis*. The exact signification of this celebration I have not yet been able to decipher, but I have gathered some information in relation to these personages. They are said to be gnomes or wizards and are reputed to be blind. It is also said that they have wooden hands and can change themselves into trees. They wear a girdle which is composed of cedar and corn leaves and are said to have a conical hat with plumes. In a dance in which they appear a great fire was formerly kindled and one of these personages jumped into the fire, but was not burned. There is need of more research in regard to these personages. The legends connected with them recall certain ceremonies which take place among primitive people in midsummer. Among the San Domingo Indians we have also similar woodgods, whose hands are also said to be made of wood. More research is necessary however, to determine whether they are related. I have the song of the *Su-mai-ko-lis* preserved on a cylinder of the phonograph.

The celebration of the *Su-mai-ko-lis* has only been seen in Ha-no, although it probably exists in other Tusayan pueblos. Coming as it does not far from the time of the summer solstice and the fact of their association with fire, make them suggestive objects of study.

Whether their summer-rite [1]) is a modified ceremony of tho summer-fire, remains for later research to determine. I have no doll of the *Su-mai-ko-lis*, nor have I been able to obtain information that such exists, but I have reason to suppose that tho images of the *Su-mai-ko-lis* are sometimes fashioned.

Sá-li-ko-ma-na. Pl. VI Fig. 10, Pl. IX Fig. 28 & Pl. X Fig. 31.

Dolls of *Sá-li-ko-ma-na* are among the most numerous which the children have. They are found of all degree of complication from simple decorated flat slabs to elaborately clothed dolls with complicated *nák-tci*. A constant feature among them all is some kind of terraced head dress and a rainbow crescent about the mouth.

The best *Sá-li-ko-ma-na* which I havo [2]) is a squatty figure, the head of which has a U-shaped face painted whito, bearing an elaborate double *nák-tci*. The forehead is crossed by a raised band, at tho ends of which there are clusters of feathers and dark red fur. The raised band is black with white rectangular spots and represents the ear of corn. From its middle, just above the nose, hangs a fragment of abalone [3]). This ornament (Haliotis) is a constant one in most of the best *ti-hus* of *Sá-li-ko* and is often represented by a ring on tile and pottery decorations. The shell of the Haliotis is very commonly worn by *Ka-tci-na* dancers.

The mouth is surrounded by a rainbow semi-circle of red color bordered with black lines, the mouthopening being indicated by a small semicircle from which radiate three black lines enclosing a yellow, red, blue, and green zone. The eyes are indicated by rectangular marks, a black border enclosing a yellow within which, on the left eye, there is a black band. The right eye however has some variation, a blue line taking the place of the yellow, by which from a distance it seems as if this eye were black throughout. This difference in the color of the eyes is almost constant among *ti-hus* of *Sa-li-ko-ma-na*. The cheeks are marked by a red triangle with three inner red triangles. This symbol is often replaced by a red spot on each cheek.

The arrangement of the different cloud symbols, rainbow and other head ornaments can best be seen by a consultation of the figure. Tho reader's attention is called to the two squash emblems on their margin which is a constant feature on tho head decorations of *Sá-li-ko-ma-na*. This emblem here appears as a wooden stalk with the unfolding flower, made of red wool stretched from radiating sticks. It is to be noticed that they appear in almost identically the same position as the whorls of hair on the heads of unmarried women at the present day and on the heads of certain men who personify female *Ka-tci-na-* or *Ka-tci-na-ma-nas*.

The body of *Sá-li-ko-ma-na* is covered by feathers arranged longitudinally with the shaft pointing upwards. One is tempted to regard this as a survival of the feather-garments in which certain traditional personages were clothed. *Sá-li-ko-ma-na* has long black hair down her back. The legs are short and stumpy, the right yellow, the left green, and the feet are red.

---

[1]) For an account of their ceremony see *A Journal of American Ethnology and Archaeology*. Vol. II. N°. 1. The statement in the note p. 35 of their fire-ceremonial is erroneous and is due to the omission of the word "formerly" before "celebrate(d)". I owe this information to Mr. Stephen.

[2]) The other forms which I have are figured in the plates. The *Sá-li-ko-ta-ka* and *Sá-li-ko-ma-na* here described are figured in "*El Centenario*".

[3]) At times when from their extreme rarity shells were very costly, tho women made clay imitations, many of which were very cleverly done. Some of these can be found now among the people of Wál-pi.

Passing now to *ti-hus* of *Sá-li-ko-ma-na* in which the details are less perfectly carried out, we find many of the same symbolic designs represented. The feature most commonly present is the rainbow mouth, the terraced *nák-tci*, the square variegated eyes, and the conventionalized squash blossom. The body is commonly crossed by longitudinal red lines and is ordinarily painted white.

Whether the white lines which one finds so commonly on the bodies of *ti-hus*, is a conventionalized feather garment or not, is a question which is very difficult to answer. Judging from the most perfect *ti-hu* of *Sá-li-ko-ma-na* which I have, it would seem that such a theory is possible, but I am not able as yet to make up my mind definitely on that point. In this connection the markings on the body of the great feathered serpent are significant, but from the priests whom I have interrogated I have obtained a very different interpretation of the last mentioned symbols.

Sá-li-ko-ta-ka.

This most interesting personage in Ho-pi-folklore is represented in my collection of *ti-hus* by a huge doll, the largest which I have. In the celebration of the advent of the Zuñi *Shá-la-ko*, which I take to be the same as the Ho-pi *Sá-li-ko*, he is represented as a giant, and his mask is borne aloft by a man concealed within. This idea is faithfully carried out in the construction of my *ti-hu*, in which the small body is carved inside the log of wood out of which the body of *Sá-li-ko* is cut. The height of the *ti-hu* with the crest is only a few inches short of three feet.

The head is crowned by a fan-shaped crest of feathers united by a string, and raised from the back of the head. The top and back of the head are covered with sheep's-wool, stained black. There is on either side of the head a horn, girt by green and black bands.

The face is painted with black bands for the eyes and prominent black eyeballs at their inner edges. The lower rim of the face is crossed by parallel lines of black, yellow, black, red, and black. In the upper black line there are white spots. This decoration evidently is a conventional rainbow-symbol. There is a long projecting black snout painted green above and below and with red sides, crossed by a number of pairs of vertical green bands. The snout is tied to the face with cloth in a very skilful manner. From the head there hangs a string down the back, from which at intervals breath feathers are tied. Around the neck there is a collar composed of little bundles of black feathers tied by buckskin thongs, and standing out at right angles.

The *Sá-li-ko-ta-ka* wears a white embroidered ceremonial blanket, similar to that given by a man to his wife as a marriage present. This is tied by the upper corners on the right shoulders, where there are also tassels and feathers as in certain ceremonial blankets. Arms are not represented under the blanket, but in the little figure, carved within, all the main parts of the body are faithfully carved, and without exception the figure cut inside the *Sá-li-ko* is one of the best examples of *ti-hu*-woodcarving with which I am familiar. It is painted white with a black zone about the loins and wears elaborate green moccasins. The lower legs are painted yellow.

Si-o-sa-li-ko.[1] Pl. VIII Fig. 19, Pl. XI Fig. 37 & 43.

Another doll the name of which I am ignorant, has upon the head radiating slabs of

[1] The name *Si-ó-sa-li-ko* or *sha-li-ko* is applied by some of the priests to a doll with radiating sunflower-

wood colored red and tipped with black, with white spots. The face is green and around each eye, which is very protuberant, there is a red rectangular figure bordered by a black band in which are white spots. Various names have been given me for this *ka-tci-na*, but I am doubtful as to its true name. The radiating slabs recall the sunflower emblem or may be conventionalized feathers. The name *Si-o* (Zuñi, *Shá-la-ko*) is commonly applied to this figurine.

Soi-yok-ma-na. Pl. VI Fig. 6 & Pl. IX Fig. 26.

Appears in the *Po-wum-ûh*-ceremony in March.

Ta-lá-tum-si.[1]

I have the following notes on the figurine of *Ta-lá-tum-si*, which figures in the celebration of the *Na-ác-nai-ya* or headwashing of the novice (*q. v.*)

The figurine is wooden, eighteen inches high and wears a miniature white mantle with girdle, in which are thrust two sets of *pa-ho*(s). The face is flat, of a yellow color; hair black. The diameter of the base of the figurine is ten inches. I have never seen the image of *Ta-lá-tum-si*, and my information is derived from Mr. Stephen.[2]) who identifies this as the Dawn-(*tá-la*) woman.

Tá-la-wiq-pi-ki. Pl. X Fig. 32.

A lightning-god with zigzag symbol of lightning from the rain cloud and rainbow carried over the head. Compare legends of animal nature of the rainbow.

Tcú-a-wymp-ki-ya.

Dolls of different priesthoods are commonly met with in some of the Tusayan pueblos. In the Washington collection a *ti-hu* of the *Tcú-a-wymp-ki-ya* is well marked. A doll of this priesthood, the snake fraternity, may readily be identified by the figure of the snake on the kilt and the characteristic arrow figures and parallel lines.[3]

---

sticks on the top of the head, two lateral horns, one on each side, an arrow on the forehead, and semi-circular lines on the cheeks and the middle line of the face. These dolls commonly have the conventional feather diagonals on the body. I am doubtful as to the identification of this doll.

[1]) The ceremonies connected with the *Ta-lá-tum-si* have already been described elsewhere, *Journal of Amer. Folk Lore*, Vol. V. N°. XVIII.

[2]) See ceremony of the *Na-ác-nai-ya op. cit.* Mr. Stephen derives *Ta-lá-tum-si* from *tá-la*, dawn and *tum-si*, married woman without children.

[3]) The figures of the snake in the *Codex Cortesianus* have in some instances similar parallel marks on the body. I have seen on a kilt in one of the pueblos of the Middle mesa of the Hopi an identical arrangement of these marks as in the figures of the Codex. It would seem from the account of a Mexican ceremonial in honor of the plumed snake in Acosta, and from the *Codex Cortesianus* that the Mayas and Mexican priests of this animal wore in some of their ceremonials helmets, bearing the characteristic symbolism of the plumed snake. Such does not exist in the Hopi snake-ceremony of summer, unless we look upon the facial decoration and feathers as of that nature.

My attention has been called by Dr. Seler to figures and descriptions in Sahagun of priests with snakes in their mouths, but there is little resemblance in the symbols worn by these priests, *Maçatecatl*, and the *Tcú-a-wymp-ki-ya*. In some respects the *Maçatecatl* remind me of the "stick swallowers," of the Navajos and Zuñi. I hope to reproduce Sahaguns figures and descriptions in a subsequent publication. For description of the ceremony of the month *Quecholli* see Gomarra p. 199 "*toman las culebras a manos*," "*toman eso mismos las culebras del cascabel*"; also Serna, p. 91: Manuel de Ministros de Indios etc. *Documentos ineditos*. Tome CIV.

Ta·tán̄·ai·ya.

I have studied several dolls of *Ta-tán̄-ai-ya*, two of which are in the collection at Washington. The single specimen of which I have a sketch, is a small one of cylindrical shape, the head being but slightly separated from the body by a shallow groove. Both, body and head, are surrounded by parallel bands of white, black, yellow, and green colors. There are two straight horn-like elevations on the top of the head which are also girt with parallel bands of different colors. The two specimens in Washington have similar colored bands and horns.

Tcu·kú·wymp·ki·ya. Pl. XI Fig. 42.

There is a doll in my collection representing a member of the *Tcuc-ku-tü*, one division of this priesthood, and also another representing the *Pai-a-kai-a-muh* [1]. In the former the body and face are painted yellow throughout, with the exception of a band about the waist, which is blue. Hair is represented by black sheepskin, and the face is marked by two parallel red bands one crossing the eyes, the other the mouth. Around the neck is fastened a necklace of berries. Strung on the shoulder is a small bundle of native bread and piñon needles. In its hands it carries a wooden bowl painted white with black decoration.

The doll representing the Tewan gluttons, *Pai-a-kai-a-muh*, Pl. VI Fig. 9, has the face painted green and the body white. Upon the head are two projections, painted with white and black bands alternating with fragments of corn husks. The back of the head is covered with corn smut, and to each ear is tied a small fragment of uncolored corn-husk. The body is girt with two black lines and the arms and legs with three bands of the same color. The feet are painted red.

Although the majority of these dolls are made in imitation of mythical personages, one often finds imitations of the different priesthoods cut out of wood in the same way. The clowns and gluttons above mentioned belong to this category. I have also seen in the collection at Washington a figure of a Snake-priest painted and adorned in the same way as the priests are dressed in the ceremonials. There is perhaps no better means of studying the different personages who appear in ceremony than by a consideration of these dolls. The custom reminds one somewhat of a degenerate art in Mexico of illustrating types of people by clay images, and it is possibly not unlike what we find in the so-called Tanagra-figures.

The dolls representing Tewan gluttons in the Washington collection are good examples of wood carving and much more elaborately ornamented than the single specimen which I have. Only one of these however has the corn husks still appended to the horns of the head. There are in the same collection also a number, *Tcuc-ku-tü*, which in general resemble the specimen which I have described. In all I havo examined fourteen specimens of dolls of this priesthood.

Ta·tcúk·ti [2].

In looking over the dolls which have been referred to the mud-heads, *Ta-tcük-ti*, I find

[1] Tewan *Tcu-kü-wymp-kia*. See photograph in *Journal of Ethnology*. Vol. II.
[2] A division of the *Tcu-kü-wymp-ki-ya*.

several specimens on exhibition and others among the duplicates. In some of these there are on each cheek two parallel marks, each of which, in one or two instances, has a crook at one end. One of the mud-heads has the body ornamented with red and white vertical lines. It is without legs, and from the fact that it has the two knoblike appendages to the head and the marks on the cheek, I have identified it as a *Ta-tcúk-ti*. Several of the dolls of these priests have the legs painted in bright colors. I have not seen any attempt at painting on the legs of the men who take the part of those priests in the dance.

Ta-cáb-kā-tci-na. Pl. VIII Fig. 20.

Very many of the dolls have the general name of *Ta-cáb* or Navajo-*Ka-tci-na*. These all agree in certain general characteristics. A common form of Navajo doll is one with two diagonal lines extending across the face forming an inverted V-shaped body with angle between the eyes and extremities on the lower portion of the head. In most of these dolls the lines upon the body are longitudinal instead of vertical. In one doll of the Navajo-*Ka-tci-na* the eyes are painted hook-shaped with rounding lateral ends. In the masks which I have observed and which are worn by men in personifying the person represented by the doll, the face is crossed by a white line extending from the nose across the cheek to the jaw.

Tcŭb-ka-tcí-na.

The dolls of the Antelope-*ka-tci-na* assume several shapes, one of the best of which is decorated as follows: The face is painted green with a rectangular black mark surrounded by a red margin in the middle of the forehead. There are two black slits representing the eyes, and below them two large round red eyes with black pupils. The significance of this will be seen by a consultation of my account of *Si-li-ko*-dolls where the latter are protuberant and lie on the inner edge of the slits. A protruding red ridge overhangs the forehead. There are wooden lightning-symbols on the top of the head, and two squash symbols one on each side of the same part of the body. The cluster of feathers on the top and back of the head are brown and not highly colored. The mouth is duck-bill shaped and the lower rim of the face has four white marks in a black band. The body and legs are red, and the waist is covered with a white cotton dance kilt. The right lower leg is brown, the left yellow. Both the feet are painted red.

Dú-mai-ka-tcí-na.

A little doll, which was made by one of the Ho-pi, was different in several particulars from many others which I have seen. The ornamentation of its face is as follows. The long middle line of the face is a black bar rising at right angles from a cross band which separates the chin from the upper part of the face. The left side of the face is yellow; the right green. The chin is red with a black rectangle in the middle. Across the forehead extends a black band.

Tū-tum-che-ka-tcí-na.

The doll of this *Ka-tci-na* has a green face with two square eyes lined with black with white interiors. It has two slabs on the top of the head, one of which is a symbolic lightning-slab, the other the notched stick used in the accompaniment of the song of the

dance by the *Ka-tci-na-ma-nas.* Hair is represented by cotton wool and the bunch of feathers on the head are highly colored red, green, and yellow.

The body is painted red with a green patch on the right and a yellow on the left breast. From these extend green and yellow markings to the waist.

The dance kilt is carved in wood represented as standing stiffly outward, painted green with black border. The girdle is white with diagonal line. The legs are red and the feet green on the upper side.

A doll of this *Ka-tci-na* has the face crossed by a diagonal stair-like mark extending from the upper left hand corner to the lower right hand side. The face is green and crossed by parallel bars of red, yellow, and black. Along the middle line of the face there is a black band. The two ears are painted red. Dolls with terraced lines painted on the face are very common among the Indians, and various names have been given me for them. I am not yet prepared to say however, whether they all belong to the same *Ka-tci-na* or not, but there is every likelihood that they do.

Yó-a-ta.

A carved image of *Yó-a-ta* is figured and described in the account of the *Lá-la-kon-ti* (*q.v.*). At the time that article was written, I was ignorant of the name of the wooden figurine which stood by the side of *La-kón-ma-na* or between her and the last on the extreme left (*Ka-lék-to-ka*). The name *Yó-a-ta* has now been given me for this personage.

Wu-pá-mo-ka-tcí-na [1]. Pl. VI Fig. 8.

I have a very good *ti-hu* of *wu-pá-mo* which gives an excellent idea of this *Ka-tci-na.*

The face is rotund and the head lenticular. The shoulders are represented with very broad arms which are exceptionally free from the body. The proportions of the legs and the adornment of the dance kilt is better than in most *ti-hus.*

The face is divided into three regions, a lower part forming almost a semicircle of the face and a quadrant on either side. The lower half of the face is painted black and a broad median line separates the two quadrants on the upper hemisphere. Two daubs of white paint are found on the upper rim of the black lower hemisphere, and there are two white marks in the black median division. The left quadrant of the face is yellow, the right green. The eyes are spherical, protuberant balls with a black pupil surrounded by a white zone outside. The long pointed snout is black above, with red lips below, and white zigzag-painted mouth-opening. The tongue is represented by a piece of red buckskin hanging at the tip of the snout. The back of the head is white. Around the rim of the face there project radially five stiff appendages, three of which are spatulate wooden slabs (omitted in the figure) and three round sticks covered with feathers. Of the former slabs one arises from the top of the head and the other two from the points at a level with the eyes. The three sticks with feather attachments alternate with these, and a cluster of feathers is tied to the back of the head. Around the neck there is tied a skin-collar with the hair outside.

The body above the kilt is bright red, tapering uniformly to the waist. On the right breast there is a green patch, from which extend yellow and green parallel marks, and

[1] Possibly derived from *wu-po*, great; *O'-mow-üh*, cloud.

on the left a yellow patch of color with the same marks. Similar colored paint is also found on the two shoulder blades. The upper arms aro both red. The right with a yellow, the left with a green line on the outside. The right forearm is yellow, the left green. The line of the back bone is indicated by a groove.

The figure has a dance-kilt carved in wood which is white near the waist and green below, bordered by a black band with square black rectangles. The embroidered region is indicated by parallel lines of black and yellow. The right leg is green painted with red, green and yellow garters. The left leg is yellow with red, yellow and green garters.

In the preceeding pages I have in one or two instances introduced statements derived from hearsay. In such cases I have carefully stated that fact. While I have no cause to distrust explanations which are given by the honest priests I think we ought to regard them with great care. Traditional explanations given by priests are of great importance but they may or may not be true explanations. It is asking too much to expect one race or tribe to account for the existence of beliefs as widely spread as the human race. The problem is more complex than this would indicate. Local theories may have arisen to account for certain ceremonials, or for certain systems of mythology. Germs of truth may have come down from the most remote antiquity, but it is certainly unscientific to stop at these explanations for almost universal beliefs. I am in doubt whether any one can explain the reason why Mokis, Zuñis or any of our American aborigines hold certain beliefs or practice certain ceremonials, but a good way to approximate an explanation is by a comparison of similar practices among all the ceremonies of the ancient culture. Such comparative studies mean the collection of a vast number of facts.

Madrid, February 1893.

EXPLANATION OF THE PLATES.

PLATE V.

Fig. 1. Hu·mis·ka·tci·na.
„ 2. Kwéy·we „

Fig. 3. Há·ka·to·ka·tci·na.
„ 4. Nevák „
„ 5. Pü'-ü·koñ.

PLATE VI.

Fig. 6. Sol·yók·ma·na.
„ 7. Há·wuq·ti.
„ 8. Wu·pa·mo.

Fig. 9. Tcu·kú·wymp·ki·ya (Pal·a·ký·a·muh).
„ 10. Sá·li·ko·ma·na.
„ 11. O'·mow·ûh.

PLATE VII.

Fig. 12. Kwa·hús·a·lék·to·ka.
„ 13. Tcûb·ka·tcí·na (page 71).
„ 14 Pañ'·wa·ka·tci·na.

Fig. 15. Ko·ho·ní·no·ka·tcí·na.
„ 16. He·hé·a „
„ 17. Hó·chan·e „

PLATE VIII.

Fig. 18. He·hé·a·ka·tci·na.
„ 19. Si·o·sá·li·ko „
„ 20. Ta·cab· „

Fig. 21. Ma·lo· ka·tcí·na.
„ 22. O'·ho·le „
„ 23. Pau·ti·wa „

PLATE IX.

Fig. 24. Aí·wo·to·to.
„ 25. Pa·tûc·úñ·a·la.
„ 26. Soi·yók·ma·na.
„ 27. Ha·hai·wüq·ti.

Fig. 28. Sá·li·ko ma·na.
„ 29. A·váte·ka·tcí·na.
„ 30. Na·tác·ka.

PLATE X.

Fig. 31. Sa·li·ko·ma·na and He·hé·a with phallic symbols on the breast and abdomen.
„ 32. Ta·la·wiq·pi·ki.
„ 33. Pañ·wa·ka·tci·na.

Fig. 34. Tca·kwaí·na.
„ 35. Hóné·tca·ka·tci·na.
„ 36. See note 1 pg. 57.

PLATE XI.

Fig. 37. Si·o·S(h)á·li·ko.
„ 38. Sí·o·ka·tci·na.
„ 39. Có·tük·i·nuñ·wû.
„ 40. La·pûk'·ti.

Fig. 41. Du·mas·ka·tci·na.
„ 42. Tcúc·kü·ti (Tcu·kü·wymp·ki·ya).
„ 43. Sí·o·sa·li·ko.

DE LEER DER SIGNATUUR

DOOR

Prof. P. J. VETH,

ARNHEM.

I.

DEFINITIE, OORSPRONG, GESCHIEDENIS, KRITIEK DER LEER IN HET ALGEMEEN.

Het was tegen het einde der Middeleeuwen een algemeen heerschend bijgeloof, dat de geneeskrachtige planten aan teekenen te onderkennen waren die met de ziekteverschijnselen tot welker genezing zij geschikt waren, eene zekere overeenkomst hadden. Men noemde die teekenen hare Signatuur.

Wanneer deze leer ontstaan is, kan men niet meer bepalen. Zij bestond ongetwijfeld in het volksgeloof lang voordat zij een naam kreeg en voordat de kennis der kruiden eenigermate tot wetenschap werd verheven. Onze beroemde kruidkenner Rembert Dodoens (Dodonaeus), die in 1554 de eerste uitgave van zijn Cruydtboeck te Antwerpen in het licht gaf en zich daarin een verklaarden tegenstander van de leer der Signatuur betoonde, is bepaald van meening dat de schrijvers der Grieksche en Latijnsche oudheid met de Signatuur geheel onbekend waren. „Men heeft noint", zegt hij „in de schriften van de vermaerde ende geloofwaerdige oude schrijvers bevonden, dat men de crachten der gewassen soude moghen comen te kennen en te doorgronden wt sommige indrucksęlen oft merck-teeckenen, de welcke in sommige gewassen ofte in eenige deelen van dien gemerckt ende bevonden worden. Alle dese bevindingen, ofte (om beter te seggen) versieringen, zijn van sommige nieuwe ende min vermaerde schrijvers in dese onse laetste tijden onlanx gevonden ende voor den dach gebracht, die welcke houden staen en met redenen bevestigen willen, dat den aert van alle wereltlycke dingen (die men op 't Latynsche Natura noemt) al 't gene dat hy ter werelt geschapen oft gemaect heeft, sijne eygene teeckenen ende mercken wtdruckelycken gegeven ende ingeprent heeft, door de welcke de crachten ende werckingen van dien, besonder de verborgene ende heymelycke, sekerlycken bekent mogen worden: min noch meer (soo sy seggen) als wt het aanschouwen ofte besien des aensichts ende sommige deelen des lichaems, de seden en ghenegentheden ofte affectiën der menschen door de conste der Physiognomiën bekont ende doorgrondt worden". Dodonaeus verwerpt in hetgeen volgt uitdrukkelijk die gelijkstelling van de leer der plantensignatuur met die der physiognomie, welke laatste, zegt hij, door Aristoteles en andere oude wijzen voor goed is gehouden, terwijl „daerentegen de leere of wetenschap van dese voorseyde teeckenen ende indruksels der gewassen van niemant van de ouden dio eenigen loff waerdig sy, ofte gheacht ofte gepresen is geweest, ende sy ook bovendien soo los, wanckelbaer,

twyffelachtig ende onseker is, dat sy geensins voor eenige kennisse ofte wetenschap en behoort gehouden te worden"[1]).

Doch van de stellige verklaring dat de Ouden met de leer der Signatuur geheel onbekend zijn geweest, komt DODONAEUS een paar bladzijden verder eenigermate terug. Hij erkent daar dat sporen van die leer bij de oude schrijvers worden aangetroffen in hetgeen zij mededeelen omtrent de orchideeën en het bengelkruid. Over de orchideeën spreek ik breeder in mijn vijfde hoofdstuk. Wat het bengelkruid (*Mercurialis perennis*, Gr. φύλλον) betreft, merk ik op dat THEOPHRASTUS (VI. 19), daarvan twee soorten onderscheidt: φύλλον ἀῤῥενογόνον (i. e. *mares gignens*) en φύλλον θηλυγόνον (i. e. *feminas gignens*). Inderdaad is deze plant dioecisch, d. i. de mannelijke en vrouwelijke bloemen komen op geheel gescheiden planten voor, en men vond daarin de aanwijzing dat zwangere vrouwen daarvan nuttigen moesten naarmate zij mannelijk of vrouwelijk kroost begeerden. Maar de schrijvers der oudheid die eenig geloof aan zulke teekenen verraden zijn naar het oordeel van DODONAEUS navolgers geweest van de Egyptische dwaalleeraars, die ook volgens GALENUS de Geneeskunde vervalscht en bedorven en in de oogen der verstandigen verachtelijk gemaakt hebben. Doch in strijd hiermede vond ik bij PLINIUS meer dan één voorbeeld[2]) waaruit blijkt, dat de leer der Signatuur bij de Ouden meer gezag heeft gehad dan DODONAEUS het doet voorkomen. Zóó waar de Romeinsche schrijver handolt over het kruid *Scorpio* (bij DIOSCORIDES IV. 18 Σκορπιοειδής, thans doorgaans *Scorpiurus*, Schorpioenkruid), en over het *Lithospermum*, (Parelkruid), op welke beide ik in het vijfde hoofdstuk terugkom. Is het niet duidelijk dat PLINIUS het oog heeft op eene algemeen bekende leerstelling, als hij van het eerste verzekert, dat het zijn naam heeft van het zaad, dat den vorm heeft van een Schorpioenstaart en ook tegen een Schorpioensteek van kracht is, en van het andere getuigt: „In geen ander kruid is het dadelijk op het gezicht zoo blijkbaar voor welk geneeskundig gebruik het in de wereld kwam." Ook wordt ons door de Alruin (*Mandragora*), waarover ik uitvoerig in het tweede hoofdstuk handelen zal, een voorbeeld verschaft, dat stellig tot zeer hooge oudheid opklimt.

Doch het voorbeeld in sommige gevallen door de Ouden gegeven, maakt DODONAEUS niet meer geneigd, om de leer der Signatuur te omhelzen. Gebeurt het, met deze opmerking besluit hij zijn hoofdstuk over deze leer, dat de werking aan de teekenen beantwoordt, zoo is dit stellig als bloot toeval te beschouwen, daar de ervaring leert dat meestal de krachten zeer van de teekenen verschillen. Wij zullen beneden onderscheiden voorbeelden leeren kennen, waarmede DODONAEUS de onbetrouwbaarheid van de leer der Signatuur in het licht stelt.

Dat DODONAEUS onder zijne tijdgenooten in deze verstandige beschouwing niet alleen stond, is niet moeilijk aan te toonen. In de volgende hoofdstukken zal men meermalen

---

[1]) De hier aangehaalde plaats is genomen uit de Leidsche uitgave van het Cruydtboeck van 1608, waarvan ik een exemplaar ten gebruike mocht ontvangen van de Universiteits-Bibliotheek te Leiden. Die uitgave is in menig opzicht eigenlijk eene nieuwe redactie, althans wat den vorm betreft. Wat de stof aangaat bevat zij ook veel nieuws; maar dit is steeds als bijvoegsel van het eigen werk van DODONAEUS onderscheiden. Er bestaan vroegere uitgaven van 1563, 1581 en 1590, en eene latere van 1644, in welke laatste de in den tekst door mij gespatieerde woorden dus luiden: „dat sy gheheel onseker, ydel, ine lachelyk ende een slechte beusel is". DODONAEUS overleed in 1589 als Hoogleeraar te Leiden. De latere uitgaven zijn door anderen bewerkt. Het hoofdstuk waaraan de aangehaalde woorden ontleend zijn, is in de uitgave van 1608 het elfde, en die van 1644 het tiende van het eerste boek. Het opschrift daarvan is in beide: „Van de teeckenen oft indruksels der dingen."

[2]) Historia Naturalis XXII:17, XXVII:74 (edit. Bipontina).

bewijzen vinden, dat ook andere geleerden, vooral Fransche, den spot dreven met het bijgeloof der dwaze lieden die aan zulke teekenen hechten. Maar bij het volk was, althans in Midden-Europa, dat bijgeloof algemeen, en het werd daarin gesteund door sommige geleerden die meer kennis dan gezond verstand bezaten. Inzonderheid moet hier genoemd worden de befaamde PARACELSUS VON HOHENHEIM (1493–1541), die deze leer der teekenen stelselmatig begon toe te passen en veel toebracht om haar aanzien te vestigen.

Het verdient opmerking dat men deze teekenen niet uitsluitend in de planten vond, maar ook in andere natuurvoorwerpen, in de dieren, en zelfs in de delfstoffen. Maar de plantenwereld had ook toen, gelijk reeds bij de Ouden en, schoon in mindere mate, ook nog heden, in de Materies Medica verre de overhand. Het is dan ook tot deze dat ik mij vooreerst wensch te bepalen, ofschoon ik in het zesde en zevende hoofdstuk op de Signatuur althans der dieren nog kortelijk denk terug te komen.

Bij het bepalen van de waarde aan de teekenen te hechten, volgde men in het algemeen reeds den zoo beroemd geworden regel: „Similia similibus curantur". Men moet evenwel de leer der Signatuur volstrekt niet gelijk stellen of verwarren met de homoeopathische leer van HAHNEMANN, die dezelfde spreuk in haar vaandel voert. De Homoeopathie berust op de grondstelling, dat men om ziekten te genezen zulke middelen kiezen moet die in het gezonde lichaam verschijnselen te weeg brengen welke op de verschijnselen der te bestrijden ziekte gelijken. Kina b. v. is in HAHNEMANN's leer koortswerend, omdat eigen ervaring hem geleerd had, dat zij in het gezonde lichaam koortsachtige aandoeningen te weeg brengt. De leer der Signatuur daarentegen schijnt mij op twee geheel andere, beide zeer gewaagde stellingen te berusten (waarvan ik echter niet weet of zij ooit bepaaldelijk door hare aanhangers zijn uitgesproken), t. w. 1° dat tegen elk gebrek en elke wanorde in het menschelijk organisme in de Natuur een middel moet voorhanden zijn; 2° dat de natuurvoorwerpen zelve door eenig teeken aanwijzen, voor welke ziekte of kwaal zij genezing bieden. Prof. PLUGGE, die in zijne den 16den Sept. 1890 te Groningen gehouden rectorale oratie[1]), in een overzicht van de geschiedenis der pharmacie de aandacht zijner hoorders weder eens bij de schier geheel vergeten leer der Signatuur bepaalde, dringt wat dieper door in het wezen van dezen tweeden regel, wanneer hij dien formuleert in de woorden: „dat de Schepper van het Heelal in uitwendige kenmerken eene aanwijzing had gegeven omtrent het geneeskrachtig vermogen der lichamen, en men daarom bij het zoeken naar geneeskrachtige zaken vooral acht moest geven op verschijnselen in vorm, kleur, reuk of andere duidelijk waarneembare eigenschappen, die als wenken voor het pharmaceutisch gebruik konden gelden". Die wenken nu waren bevat in zekere punten van overeenkomst tusschen de vooronderstelde teekenen en de ziekteverschijnselen of ook de aan ziekte lijdende lichaamsdeelen, en dus in zooverre eene werkelijke curatio similium similibus. Intusschen zijn genezing naar aanwijzing der Signatuur en curatio similium similibus (ook afgescheiden van den zin dier formule in de Homoeopathie) geene begrippen die elkander geheel dekken; wel kan men in het algemeen zeggen, dat de Signatuur op het similia similibus berust, maar dit laatste komt ook wel eens voor zonder dat signa als de hier bedoelde voorhanden zijn. Wanneer men b. v. wilde trachten het verarmde bloed op het voorbeeld der dochters van PELIAS door de instorting van nieuw krachtig bloed te verbeteren, zou dit wel eene genezing van similia similibus, maar zonder

[1]) P. C. PLUGGE, de invloed der Scheikunde op de ontwikkeling der Pharmacotherapie, bl. 14.

Signatuur zijn. Werkelijk komt wel eens iets voor dat hiermede eenige analogie heeft [1]. In het zesde hoofdstuk zal ik op dit punt terugkomen.

Men zal opgemerkt hebben dat in de bovenaangehaalde plaats van DODONAEUS het woord Signatuur niet voorkomt. Het schijnt in de hier beschouwde beteekenis (want in vele andere beteekenissen werd het reeds van oudsher gebezigd) van vrij jongen oorsprong te zijn. Als erkend kunstwoord in dezen zin is het mij het eerst voorgekomen in den bekenden „Dictionnaire universel de Trévoux" (dus genoemd naar het Fransche stadje Trévoux, dept. Ain, waar de eerste uitgave in het begin der 18de eeuw gedrukt werd). De plaats luidt als volgt: „Les botanistes appellent Signatures de certaines conformités et ressemblances qu'on aperçoit entre les plantes et une partie du corps humain, ce qui a fait croire à quelques-uns que ces plantes étaient des spécifiques pour les maux, dont ces parties là étaient attaquées" [2]. Maar deze definitie zelve toont, dat het woord reeds algemeen bij de botanici in gebruik was. Eenige tientallen jaren later werd de volgende definitie gegeven in „A new and complete Dictionary of terms of art" (Engelsch en Nederduitsch) van EGBERT BUYS: „Signature (among Naturalists), the resemblance of a vegetable or a mineral to any part of a man's body" — gelijkenis die een plant of bergstoffe op eenig deel van een menschelijk lichaam heeft." In deze definities treedt de overeenkomst tusschen de verschijnselen aan de planten en die aan het menschelijk lichaam, dus de botanische zijde der Signatuur, op den voorgrond, en door BUYS wordt zelfs de pharmaceutische in het geheel niet aangeduid. Het is echter duidelijk dat de denkbeeldige waarde der Signatuur zich alleen uit hare toepassing op de Geneeskunde laat verklaren.

Hoe algemeen de leer der Signatuur een tijd lang groot gezag heeft geoefend, toch is ook hier ten laatste het licht doorgebroken. Doch de pharmacopeeën der vorige eeuw, ja ten deele zelfs de hedendaagsche bewijzen, hoe langzaam hier het bijgeloof voor meer redelijke inzichten heeft plaats gemaakt. Onder de talrijke planten, waaraan LINNAEUS den soortnaam *officinalis* gegeven heeft, zijn er een groot aantal die hare opneming onder de Materies Medica alleen aan de Signatuur te danken hebben. Zonder kritiek omtrent de wezenlijke waarde voor de geneeskunde gaf de eerste plantenkenner van zijn tijd den naam van officineel aan meest alles wat als zoodanig in de kruidboeken vermeld en in de kruidtuinen gekweekt werd [3]. Thans evenwel zijn deze planten, ten gevolge der vorderingen in de natuurstudie, die de ongerijmdheid der leer aan het licht brachten, allengs uit de Pharmacopaea verdwenen, en met de leer zelve is ook de naam Signatuur in den hier bedoelden zin zoozeer in vergetelheid geraakt, dat hij in de meeste woordenboeken, zoo taalkundige als encyclopaedische, niet meer wordt opgegeven. Waar hij nog vermeld wordt geschiedt dat niet altijd met volkomen juistheid. In MEYER's Conversations-Lexicon wordt de leer der Signatuur omschreven als: „die Ansicht, das jeder Naturkörper, und namentlich die Pflanzen, äusserlich in Gestalt, Farbe und sonstiger Beschaffenheit Zeichen träge, an denen man erkennen könne, gegen welche Leiden des tierischen und menschlichen Körpers sie an zu wenden seien." Maar zoover is die leer toch wel nooit gegaan; dat „jeder Naturkörper" zulke teekens draagt, heeft zij wel nooit geleerd. Beter ware zeker gezegd, dat „viele Naturkörper, namentlich viele Pflanzen", zulke

[1] Zie v. D. BURG, de Geneesheer in Indië, III. bl. 329.
[2] Zie de uitgave van Parijs, 1762, T. III, p. 674.
[3] Vgl. MEYER's Conversations-Lexicon in v. Signatur.

teekenen vertoonen. Eene korte en juiste, maar niet geheel volledige verklaring geeft op het woord Signature het Fransch-Nederlandsch Woordenboek van KRAMERS en BONTE: „onderstelde betrekking tusschen den bouw en de geneeskracht der planten". Maar de beste definitie van Signatuur vond ik in het voortreffelijke en verwonderlijk volledige Fransche Woordenboek van LITTRÉ: „Signature des plantes, certaines qualités de leur conformation ou de leur coloration, d'après lesquelles on les jugeait convenables dans telles ou telles maladies. On définissait la Signature des plantes: un rapport entre leur figure et leurs effets."

Natuurlijk doet zich de vraag voor of in de leer der Signatuur alles fantasie is, dan, of er ook somtijds eenige grond voor hare leeringen bestaat. „De dwaling", zegt TRENDELENBURG, „kan slechts stand houden, wegens de elementen der waarheid waarmede zij vermengd is." Behoudt dit aphorisme ook hier zijne geldigheid? Het antwoord kan niet onvoorwaardelijk ontkennend luiden. De meeste schrijvers die eenige aandacht aan dit onderwerp gewijd hebben, erkennen dat er in sommige gevallen overeenstemming tusschen het teeken en de geneeskracht bestaat. Inzonderheid komt zij voor bij de kleur der plantensappen. H. WAGNER [1]) merkt op, dat vele gele en bruine plantensappen adstringeerend en bitter zijn, niet weinige roode zuur smaken, witte zich dikwijls smakeloos en slijmerig betoonen en vuilgroene of zwartachtige niet zelden vergiftige werking oefenen. Intusschen beweert WAGNER volstrekt niet dat dit alles vaste regel is. Juist op het punt der kleur van sappen en andere plantendeelen is de geldigheid der Signatuur met bijzonderen nadruk door DODONAEUS bestreden. Hij toont met tal van voorbeelden aan, dat hetzelfde wat gele, roode of witte plantendeelen teweegbrengen ook door plantendeelen van andere kleur kan bereikt worden, en dat omgekeerd vele ziekten, die soms door gele, roode of witte plantendeelen genezen worden, daarentegen door andere plantendeelen van dezelfde kleur verergeren en gevaarlijker zouden worden. Ik zal mij nog een korte aanhaling uit zijn Kruidboek veroorloven, waarin hij de bestaande meeningen omtrent de roode kleur bestrijdt:

„Desgelyxc ist met de roode verwe, welcke onder de mercken of kenteekenen gheensins voor het minste gehouden en wordt. Hier voormaels waren der sommighe die vastelyck gheloofden, dat alle roode dingen heet waren, omdat het schijnt dat sy de verwe van 't vier met heur brengen ende ghelyck zyn, 't welck oock root is. Maer de dwalinge van diergelyke menschen is ghenoogzaam berispt en omgestooten ghoweest van CELSIUS, in het tweede boeck van de simpelen ofte ongemengelde gheneesmiddelen. In onse tijden schadt men dat alle roode dinghen te samentrecken ofte toenypen en sluyten, en daerom alle den vloedt en bloedtganck van alle kanten stillen en stelpen, en 't is wel waer datter vele diergelycke zyn, te weten de roodo Roosen, de bloemen van den wilden granaetboom, de roodo bessen oft vruchten van berberis, oock de cornoeliën, dat sandalenhont hetwelcke root is, drakenbloet, do wortelen van hertstonge ende van tormentille [2]), en noch meer andere van de selfde verwe, die cracht hebben om te samen te trecken en den stoel-ganck te bedwingen. Nochtans vindt men veele andere roode dingen, oft die root sap hebben, die met een heel andere en verscheyden cracht begaeft zyn. Het sap dat wt de geperste of gewreven bladeren van Hypericum of St. Jans-cruydt, van hertshooy [3]) en van

[1]) Malerische Botanik, II. 250. [2]) *Potentilla tormentilla* of Zevenblad.

[3]) Hertshooi wordt thans bij ons gebruikt als vertaling van den geslachtsnaam *Hypericum*, en omvat dus ook het St. Janskruid of *Hypericum perforatum*. Maar er komen behalve dit nog zeven soorten van *Hypericum* in onze Flora voor en één van deze (welke durf ik niet bepalen) moet door DODONAEUS *hertshoy* genoemd zijn.

wilde ruyte uitgedruckt wordt, is soo root al oft het bloed waer; maer nochtans dese cruyden en stelpen het bloet geensins niet, selfs daarentegen dryven en jagen sy het bloet van onderen aff door de maentstonden. Alsoo oock de rootverwighe vruchten van den hulstboom, van wiens schorssen oft schellen den lym gemaect wordt, en zyn niet alleen niet samentreckende oft stoppende, maer verwecken eenen geweldigen loop oft vloet van onder".

Het mag dus wel als zeker beschouwd worden, dat de leer der Signatuur voor de Geneeskunde niet de geringste waarde bezit, en voor haar niet meer is dan eene curiositeit, en het is daarom niet te verwonderen dat zij zoozeer in vergetelheid is geraakt, dat vele onzer medici verklaren moeten er nooit van gehoord te hebben. De medische wetenschap is in de laatste jaren met reuzenschreden vooruitgegaan, en berust op zulke geheel andere grondslagen dan die van vroegere eeuwen, dat de Historia Medicinae slechts zeer weinige beoefenaars telt. De artsen van onzen tijd denken er niet meer aan, wijsheid uit de oude boeken te putten. Men heeft de handen vol om, bij zijne praktijk, de nieuwe onderzoekingen en ontdekkingen, dagelijks in tal van tijdschriften medegedeeld, bij te houden. Deze overweging heeft bij mij den twijfel opgewekt of ik door eenige door mij van tijd tot tijd opgeteekende voorbeelden van Signatuur, gedeeltelijk aan de reeds vermelde oratie van Prof. Pluoge ontleend, bijeen te brengen, niet wellicht een werk doe, dat reeds lang vóór mij gedaan is. Het is zeer mogelijk dat in de geneeskundige literatuur der zestiende en zeventiende eeuwen meer of min systematische verhandelingen over de Signatuur, meer of min volledige lijsten van volgens hare aanwijzingen in de Materies Medica opgenomen planten voorkomen; maar ik heb ze niet kunnen vinden of geene aanwijzing er van kunnen verkrijgen.

Maar voor de Ethnologie, de in onze dagen zoo ijverig beoefende wetenschap die zich voorstelt den mensch aan zich zelven te openbaren, is de kennis van de leer der Signatuur, gelijk die van alle bijgeloovige meeningen en dwaasheden, van alle afdwalingen van den menschelijken geest, een belangrijk onderwerp. Ik heb daarom gemeend geen geheel overbodig werk te verrichten door alles bijeen te voegen wat ik gedurende een reeks van jaren daarover verzameld heb. Volledigheid wordt daarbij niet beoogd, omdat zij onbereikbaar is. Schier ieder botanisch werk, ieder woordenboek aan de natuurwetenschappen gewijd dat ik opsloeg, verschafte mij nieuwe bijdragen, en waar zou daarvan het einde zijn?

Ik denk in de bespreking dier voorbeelden deze orde te volgen. Ik ken twee soorten van planten die door de aanhangers dezer leer als in het algemeen met weldadige krachten toegerust, als helpers in alle nooden en geneesmiddelen voor alle kwalen, beschouwd werden: de *Mandragora* of Alruin en de *Mistel* of Marentakken. Deze behandel ik in de eerste plaats. Nauwelijks minder wonderkracht werd aan de Varens toegeschreven, niet aan bijzondere soorten, maar aan de geheele uitgebreide familie, echter met dien verstande, dat de *Polypodium*-soorten, de in Europa meest algemeen verbreide, het meest in aanmerking komen. Aan de Varens is dus het volgende, het vierde hoofdstuk gewijd. Het vijfde behandelt eene lange reeks van planten waarvan eenig deel of aftreksel als specifiek geneesmiddel voor bijzondere kwalen of ziekten beschouwd wordt. Over de Signatuur van dieren handelt het zeer korte zesde hoofdstuk. Het zevende handelt over de vraag of ook sporen der begrippen die aan deze leer ten grondslag liggen, bij de volken van andere werelddeelen dan Europa worden aangetroffen.

II.

DE ALRUIN EN DE HEGGERANK.

Het meest bekende, tot de hoogste oudheid opklimmende voorbeeld der wondermiddelen levert ons de Alruin (*Mandragora*). De plant komt voor in twee verscheidenheden, die, naar het verschil van den tijd waarin zij bloeien, *vernalis* en *autumnalis* genoemd worden. Beide behooren te huis in Zuid-Europa, Klein-Azië en Syrië. Zij worden reeds beschreven en — maar ten onrechte — als mannelijke en vrouwelijke *Mandragora*, onderscheiden in de Materies Medica van DIOSCORIDES. De Grieksche naam *Mandragoras*, oorspronkelijk, zoo men meent, een mansnaam, en misschien van Mandra of Mandros, den naam eener plaatselijke godheid in Klein-Azië, afgeleid, ging van DIOSCORIDES over tot de Latijnsche schrijvers (— men vindt hem bij COLUMELLA, PLINIUS, FRONTINUS, APULEJUS, CELSIUS, enz. —) en van dezen tot de nieuwere botanici. LINNÉ noemde de plant *Atropa Mandragora;* later heeft men een genus *Mandragora* gecreëerd, dat tot de familie der *Solaneeën* gerekend wordt. Gelijk nagenoeg alle *Solaneeën*, zooals de nachtschaden (*Solanum dulcamara* en *Solanum nigrum*), de wolfkers (*Atropa Belladonna*), het bilzenkruid (*Hyoscyamus niger*), de doornappel (*Datura stramonium*), de tabak (*Nicotiana tabacum*) en zelfs de aardappel (*Solanum tuberosum*), in meerdere of mindere mate narcotische of zelfs vergiftige eigenschappen bezitten, is dit ook het geval met de *Mandragora*. Die eigenschappen kleven bij haar niet enkel aan den, in het volksgeloof zulk een ruime plaats innemenden wortel, maar zijn gemeen aan alle deelen der plant, vooral ook aan de bloemen en vruchten. Daaruit werden dranken bereid, die, naar de verschillende sterkte der dosis, pijnstillende en verdoovende, een diepen slaap veroorzakende, en zelfs een doodelijke uitwerking hadden, wat FRONTINUS zoo kernachtig uitdrukt door de woorden: „cujus inter soporem et venenum media vis est". Van het gebruik der *Mandragora* als opiaat kunnen vele voorbeelden worden bijgebracht. Zoo lezen wij bij Apulejus: „Dedi non venenum, sed somniferum mandragoram,..... morti simillimi soporis efficacem". In ARIOSTO's Orlando furioso vinden wij de volgende, hier vertaald medegedeelde verzen:

„Dit zijn de kwalen, de ongeneesbre wonden,
„Waarvoor geen baat, geen laafnis wordt gevonden;
„Geen tooverspreuk, geen alruin, die hier nut!"

In SHAKESPEARE's Antony and Cleopatra voert de koningin met hare kamerjuffer CHARMIAN, volgens BURGERSDIJK's vertaling, het volgende gesprek:

CLEOP. „CHARMIAN!
CHAR. „Vorstin?
CLEO. „Ach! ach!
„Een dronk van alruinsap!
CHAR. „Waartoe, vorstin?
CLEO. „'k Wil slapen, al den tijd, dat mijn ANTONIUS
„Ver van mij wijlt!"

In de Othello van denzelfden dichter zegt JAGO, als hij het gemoed van zijn meester door het opwekken van achterdocht en jaloezie vergiftigd heeft:

„Geen heul· noch alruinsap
„Noch al der wereld sluimerdranken brengen
„Den zoeten slaap u weder, die nog gistren
„U eigen was".

„Bibere mandragoram" en „a mandragora dormire" (*ὑπὸ μανδραγόρου καθεύδειν* bij Lucianus) waren bij de Ouden spreekwijzen waarmede men hen bespotte, die te traag of slaperig waren om hunne zaken behoorlijk te behartigen.

Ook blijkt het dat men de *Mandragora* aanwendde als thans de chloroform. Littré haalt in zijn Woordenboek eene plaats aan uit Yver, een Franschen schrijver der XVI[de] eeuw, die aldus luidt: „Comme un patient, qu'on endort avec les mandragores, pour lui couper un membre", en bij Lindley a Moore, „Treasury of Botany", lees ik, art. Mandrake; „Dr. Silvester has shown, that mandrake was employed in olden times as an anaesthetic, in the same way as chloroform now is." Ook aan de Chineezen was sedert lang dit gebruik der *Mandragora* bekend. Zij noemen de plant *yah-poe-loe* (kennelijk de Chineesche transscriptie van den Arabico-Syrischen naam *Jabroeh*), beschouwen haar als van Arabischen oorsprong, en leeren ons dat haar gebruik het geheele lichaam tijdelijk gevoelloos en als dood maakt. Zij werd, vermoedelijk om haar bij chirurgicale operaties aan te wenden, ook in den Keizerlijken hof gekweekt [1]).

Maar niet slechts om slaap te verwekken en tijdelijk ongevoelig te maken werd de *Mandragora* gebruikt. Haar sterke reuk en bedwelmende kracht deden haar ook bijzonder geschikt schijnen om voor toover- en minnedranken te worden gebezigd. Vandaar dat de *Mandragora* bij de Ouden ook Circaea heette, welke naam aan de toovergodin Circe in de Odyssea was ontleend. Zij kon, meende men, zoo bedwelmend werken, dat men er tijdelijk het verstand door verloor. In Shakespeare's Macbeth zegt Banquo tot den veldheer na de ontmoeting met de heksen:

„Maar stonden werkelijk zulke wezens daar,
„Als die, waarvan wij spraken? Wat? of aten
„Wij dolkruid, dat de rede in boeien slaat?"

Voor *dolkruid* heeft het oorspronkelijk "the insane root", wat wel niet anders dan "the root which makes insane" kan beteekenen, en wie zich herinnert, welke rol in het volksgeloof vooral de wortel van de *Mandragora* (waarover straks nader) vervult, en hoevele toespelingen op dat kruid in Shakespeare's drama's worden aangetroffen, zal, dunkt mij, nauwelijks aarzelen te erkennen, dat de dichter ook hier dit toovermiddel op het oog heeft. Deze plaats wordt, meen ik, voldoende toegelicht door eene andere in Romeo and Juliet, waar Julia de vrees uitdrukt dat zij zal ontwaken

„bij
„Gekrijsch als van alruinen, de aard ontscheurd,
„Dat levenden, die 't hooren, zinloos maakt."

't Zal ons straks blijken dat Shakespeare hier afwijkt van het gewone volksgeloof, dat niet in plotselingen waanzin, maar in plotselingen dood, de straf erkent van hem die, zonder de vereischte plechtigheden, het waagt een alruinwortel uit den grond te rukken.

[1]) Zie Prof. G. Schlegel's Ned.-Chin. Wdbk., aanhangsel, bl. 25.

De tooverkracht van de *Mandragora* openbaarde zich vooral in het opwekken der minnedrift en het bevorderen harer uitwerking. Reeds in het boek Genesis (XXX : 14—17) vinden wij daarvan een voorbeeld. De nog kinderlooze RACHEL verlangt van hare zuster LEA, die zij haar kroost benijdt, een deel der *dudaïm*, die haar zoon RUBEN bij den tarweoogst op het veld heeft gevonden. Zij hoopt daardoor JAKOB te nopen den huwelijksplicht met haar te volbrengen en ook zelve moeder te worden. Dat het woord *dudaïm* (ook in Hooglied VII : 13 voorkomende) inderdaad de *Mandragora* beteekent, kan wegens het overeenstemmend gezag der oude overzettingen, die het dus vertalen, niet wel betwijfeld worden. Het blijft echter onzeker of RUBEN's vond in wortels van Mandragoren of in hare vruchten, de zoogenaamde liefdeappelen [1]), bestaan heeft. De commentatoren, die hij deze plaats hebben aangeteekend, dat de vruchten der Mandragoren juist in den tijd van den tarweoogst rijpen, dachten natuurlijk aan de laatste. Maar zoowel van den wortel als van de vruchten ken een philtrum bereid worden, en beide konden evenzeer, volgens een door anderen vermeld gebruik, onder de huwelijkssponde geplaatst worden.

Tot het gebruik der *Mandragora* als aphrodisiacum heeft eene curieuse legende betrekking, die uit een Franschen schrijver der 13[de] eeuw in het Woordenboek van LITTRÉ wordt aangehaald. Zij luidt aldus: „Li dui compaignon [er wordt van een paar olifanten gesproken] vont contre Orient, près du Paradis terrestre, tant que la femelle trueve une herbe quo on apele m a n d r a g o r e, si en manjue et si atise tant son mâle, qu'il en manjue avec li, et maintenant eschaufe la volenté de chacun, et s'entrejoignent à envers et engendrent un filz sanz plus".

Wat ik tot hiertoe over de *Mandragora* mededeelde behoort niet rechtstreeks tot het gebied der Signatuur, dan voor zoover ook de wortel, waarin de Signatuur der plant eigenlijk schuilt, als aphrodisiacum in aanmerking kwam, of voor zoover de groote beteekenis aan een deel der plant, den wortel, gehecht, haar aanzien en gewicht misschien in het algemeen hooger deed stijgen. Bij dien wortel, die hier de hoofdzaak uitmaakt, moet ik wat langer stilstaan.

De wortel der *Mandragora* is dik en vleezig, en de groote, gave, eivormige bladeren, waartusschen de bloemstengels oprijzen, komen schier onmiddellijk uit den bodem te voorschijn. Die wortel is dik en harig en heeft dikwijls eenigermate de gedaante van een tweebeenig poppetje. Het bovengedeelte, vaak door eene halsvormige vernauwing van den romp gescheiden en met haarvormige stengelvezeltjes bezet, vertegenwoordigt als het ware het hoofd. De romp of het lichaam zendt van het bovendeel vaak twee, eenigszins naar armen zweemende takken uit en splitst zich verder naar onder meestal in twee deelen, die als de beenen kunnen beschouwd worden. De overeenkomst met de menschelijke gestalte is bij een geheel aan deze beschrijving beantwoordend of, om het zoo uit te drukken, typisch exemplaar, niet te miskennen; wat er aan ontbrak werd verkregen door kunstmiddelen, zooals het steken van fijne zaden, b.v. van gierst, in het hoofd, die wanneer zij ontkiemd en vervolgens droog geworden waren, de hoofdharen nabootsten. Ook gebruikte men het mes om de overtollige vezels en worteltakken weg te snijden en het overige te fatsoeneeren.

---

[1]) De naam „liefde-appelen" wordt ook gegeven aan de vruchten der Tomaten (*Lycopersicum esculentum*). Natuurlijk, want ook deze plant, vroeger *Solanum lycopersicum* geheeten, is met de Solaneeën verwant, en werd ook zelve eertijds als aphrodisiacum aangewend. LINDLEY & MOORE: Treasury of Botany, in voce *Lycopersicum:* „the other common English name of the Tomato's, Love-apple, has arisen from their supposed power of exciting tender feelings."

Die kunst was reeds bekend bij de oude Romeinen, zooals blijkt uit Columella, een schrijver der eerste eeuw, die zulk een toebereiden wortel een *semihomo*, een halfmensch, noemt. Andere gebruikelijke namen zijn *anthropomorphon* [1]), aardmannetje en wortelmannetje; bij onzen dichter Huygens vindt men wortelmensch en de uitdrukking „'t gewas van menschenwezen" [2]). De heilige Hillegardis, abdis van Ruppertsberg bij Bergen († 1179) durfde zelfs in hare geschriften over de Physica bepaald verzekeren, dat de *Mandragora* ontstaan is uit dezelfde aardsoort, waaruit God de menschen schiep. Bij de Romaansche volken werd de naam der plant, *Mandragora*, ook op haren wonderdadigen wortel overgedragen. De naam onderging echter, zooals veelal met zulke namen van vreemden, der menigte onbekenden oorsprong het geval is, allerlei verminkingen. In het Italiaansch werd hij mandragola, in het oud-Fransch mandagloire of madagloire en main de gorre, in het Engelsch mandrake. Andere namen aan de vermeende eigenschappen van de plant of haren wortel ontleend, zullen wij beneden leeren kennen. Doch reeds hier moeten wij vooral stilstaan bij den Germaanschen naam Alraun of Alrun, in het Nederlandsch Alruin, die, eerst aan den wonderdadigen wortel gegeven, ook op de geheele plant werd toegepast.

Oorspronkelijk was bij de Germanen de Alrun of Alraun (van runa, geheimenis) [3]) eene waarzegster, wichelares of tooveres, die met goede en kwade geesten omging en geheime kunsten uitoefende. In dien zin wordt het woord in onze taal weinig gebruikt; echter lezen wij in Conscience's Hlodwig en Clothildis [4]) van „eene Alruine, die door Wodans bloedmannen in de geheimenissen van het heilig woud was ingewijd". Aan het vrouwelijk geslacht der Alruinen zal men echter wel niet moeten hechten. De Mandragora-wortel werd wegens zijne menschvormige gedaante, zijne overeenkomst met den naar Gods beeld geschapen mensch, door een toovergeest of Alruin bezield geacht en werd daarnaar genoemd, maar die toovergeest werd doorgaans, schoon niet altijd, beschouwd als tot het mannelijk geslacht behoorende.

Aan dien geest werden groote krachten toegekend, die, gelukkig! doorgaans ten goede van den bezitter van een alruinwortel werkzaam waren. „Alraun du vil guet" was eene oude Duitsche spreuk, die ook in verschillende afwijkende vormen voorkomt. Hij bevorderde welvaart, gezondheid, lichaamskracht, vruchtbaarheid der vrouwen, huiselijk geluk. Wie een Alruinwortel bezat kon nooit gebrek lijden; want de meening van de Serres, een Franschen, door Littré aangehaalden schrijver, dat de vlijt (la diligence) „est la mandragore, que le sot vulgaire estime estre entre les mains de ceux qui font bien leurs affaires", ging in die bijgeloovige dagen het begrip der menigte verre te boven. Men geloofde zelfs dat ieder geldstuk dat des nachts op den Alruinwortel gelegd werd, des morgens verdubbeld werd gevonden, ofschoon men tevens waarschuwde, om van de goedheid van den Alruingeest geen misbruik te maken. In Johan Rhode's „Tugendsamer Weiberspiegel" (Erfurt, 1586) wordt voor bewaring van den huisvrede de volgende wenk gegeven:

---

1) Dezen griekschen naam, die iets menschvormigs beduidt, vind ik in van Lenneps aanteekeningen op Vondel, I. 373; maar hij geeft niet op, waar hij dien gevonden heeft.

2) Men vergelijke ook een der Perzische namen der *Mandragora* مَرْدُم گیاه of مردم گیا (menschplant), volgens Vullers: sic dicta planta, quod homini similis est.

3) Vgl. het art. *Alruin* in het „Woordenboek der Ned. taal" van de Vries, waarin uitvoerig over den oorsprong en de verschillende vormen van het woord wordt gehandeld.

4) Derde uitg., D. II, bl. 17.

„Tret in ewren Garten, sprechet laut:

„Alrun ich rufe dich an, „Dringest darzu,
„Das du meinen harten Man „Das er mir kein Leid nicht thu!"

In moeilijke omstandigheden was de Alruin een raadgever, dien men als orakel ondervroeg, en die, naar men beweerde, niet slechts door ja knikken en neen schudden, maar soms ook in duidelijke woorden antwoord gaf. De grootste weldaad echter die deze weldadige geest aan de lijdende menschheid bewees, was, volgens eene straks uitvoeriger te behandelen plaats van Flavius Josephus, het uitdrijven van booze geesten, die als men de alruin bij het ziekbed der bezetenen bracht, onmiddellijk de vlucht namen. In één woord, de alruin was een soort van huisgod, voor wien men, om met Bilderdijk [1]) te spreken, gelijk de oude Egyptenaars voor de uien in den Hof:

„met eerbied nederknielde als huis- en welvaartsstut".

Maar in het bezit te komen van zulk een weldadigen huisgod was geene gemakkelijke zaak. Den wortel uit te graven ging met groote gevaren gepaard, en wie hem liever koopen wilde, moest hem met hoogen prijs betalen. Er werd een belangrijke handel in gedreven en men maakte van het opgraven een bijzonderen tak van broodwinning. In Fischart's Gargantua (16de eeuw) vindt men gewag gemaakt van Alraundelberinnen, eene soort van tooverkollen die in het opgraven van mandragorawortels een middel van bestaan vonden. Door belanghebbenden bij een hoogen prijs dezer gezochte waar werd verspreid, dat zij uiterst zeldzaam waren, en dat de pogingen om ze machtig te worden het verstand of het leven van den vermetele die dit beproefde, ernstig bedreigden.

Bij de schrijvers der oudheid is de voornaamste plaats omtrent het opgraven der Alruinen te vinden in het zevende boek der „Joodsche oorlogen" van den Joodschen geschiedschrijver Flavius Josephus Zij luidt vertaald aldus: „De sterkte Machaerus wordt aan de noordzijde begrensd door eene vallei die den naam Baäras draagt en een gelijknamigen wortel voortbrengt. Die wortel gelijkt in kleur op eene vlam en laat tegen den avond een lichtglans uitstralen. Voor degenen die hem naderen met het doel om hem machtig te worden, is hij niet gemakkelijk te grijpen, want hij wijkt steeds terug en wordt eerst tot staan gebracht, wanneer men er de urine eener vrouw of bloed der maandzuivering heeft bijgegoten. En ook dan nog wacht degenen die hem aanraken een onvermijdelijke dood, indien zij niet een wortel van dezelfde soort, van de hand afhangende, bij zich dragen. Echter is er ook een ander middel om hem zonder gevaar te bemachtigen. Men maakt eene groeve dicht om den wortel, zoodat hij met zoo weinig aarde mogelijk bedekt blijft. Daarop maakt men een hond aan hem vast, en wanneer dan diegene die het dier vastgebonden heeft, zich verwijdert en de hond hem volgen wil, rukt deze wel is waar den wortel gemakkelijk uit, maar ten koste van zijn leven; want, als het ware als plaatsvervanger van den man, die zich dus in het bezit van den wortel heeft gesteld, blijft de hond onmiddellijk dood."

Wat nu nog bij Josephus volgt, heeft betrekking op het reeds vermelde gebruik van den wortel tot het uitdrijven der booze geesten, dat, zegt hij, het eenige is waarom die wortel zoo begeerlijk werd geacht. Josephus schijnt dus nog onbekend te zijn geweest, met den overvloed van zegeningen door de Alruin over het menschdom uitgestort.

[1]) Dichtwerken V. 191.

Men zou derhalve, daar JOSEPHUS ook den naam *Mandragora* niet noemt, zijne beschrijving van den wortel zeer fantastisch is, en hij omtrent de verschijnselen bij het uittrekken en de krachten door den wortel uitgeoefend, nog al van andere berichten afwijkt, kunnen vragen of het wel zoo volkomen zeker is, dat met de Baäras van JOSEPHUS de Alruin is bedoeld. Wij krijgen echter die zekerheid in voldoende mate door de oude handschriften van DIOSCORIDES, den met JOSEPHUS nagenoeg gelijktijdigen Griekschen arts, die hierboven reeds als schrijver van een werk over de Materies Medica, waarin ook over de *Mandragora* wordt gehandeld, vermeld is. Onderscheidene van die handschriften bevatten afbeeldingen van het uittrekken der alruinwortels, die geheel met de hier medegedeelde beschrijving van JOSEPHUS overeenstemmen. Inzonderheid verdient hier vermelding de afbeelding in het beroemde Weener Handschrift van DIOSCORIDES, het oudste dat wij bezitten. Zij is gekopiëerd op eene plaat in DAUBENY'S „Lectures on Roman husbandry". Men ziet daar HEURESIS, de Godin der uitvindingen, voorgesteld als aan DIOSCORIDES in triomf een Alruinwortel aanbiedende, terwijl de ongelukkige hond, die voor het uittrekken van dien wortel had dienst gedaan, daarnaast ligt te zieltogen.

Voor zoover latere voorstellingen van het uittrekken der Alruinwortels van die van JOSEPHUS afwijken, verschillen zij niet in de hoofdzaak, maar zijn zij vermeerderd met meestal weinig beduidende versieringen. De hond moet zwart zijn en geen enkel wit haartje bezitten; de plechtigheid moet plaats hebben vóór zonsopgang, en wel op Vrijdag, den dag der godin VENUS, op wier berg volgens RHODE'S „Weiber-Spiegel" ook Alruinen wonen, — eene bijzonderheid die ons weder aan de minnedriftwekkende kracht van de *Mandragora* herinnert. Hoe heidensch er dit nu ook moge uitzien, toch vertoont zich weder de invloed van het Christendom in het voorschrift om driemaal boven de groeiplaats van den wortel een kruis te slaan. Het voornaamste wat door de lateren aan het bericht van JOSEPHUS wordt toegevoegd, is het vreeselijk krijschen, kermen of steunen dat de Alruinen bij het uittrekken van den wortel doen hooren, en dat als de eigenlijke oorzaak van den dood des uitgravers die niet alle voorzorgen heeft in acht genomen, beschouwd wordt. Hiermede zijn dus goed in overeenstemming de woorden van den dichter TEN KATE:

„'t Is of zij vreezen dat mijn ademtocht kan moorden
„Als 't doodelijk alruingesteun."

Wij zagen reeds dat bij SHAKESPEARE dit gekrijsch gezegd wordt allen die het hooren waanzinnig te maken.

Een ander toevoegsel tot de bij JOSEPHUS voorkomende sage is, dat de alruinwortels alleen werden gevonden onder een galg en uit de urine der gehangenen opgroeiden, waarbij dan, om de zeldzaamheid nog nadrukkelijker in het licht te stellen, ook nog gevoegd werd, dat de gehangene een onschuldig veroordeelde zijn moest. Hieruit laten zich verklaren de Hoogduitsche volksnaam der Alruinen Galgenmännchen, en de Nederlandsche Pisduiveltje of Pisdiefje, welke laatste, vreemd en onsmakelijk genoeg, ook voorkomt als een troetelnaam door ouders of grootouders aan hun kinderen en kleinkinderen gegeven[1]).

[1]) De plaats in BILDERDIJK'S „Zedelijke gispingen", die ten bewijze hiervan in het „Woordenboek der Nederlandsche Taal" wordt aangehaald, heb ik in DACOSTA'S uitgave van „BILDERDIJKS Dichtwerken" niet kunnen vinden. Het Woordenboek citeert hier trouwens eene vroegere uitgave, en misschien zijn de woorden in de latere edities geschrapt.

Het vermoeden ligt voor de hand dat deze toevoegsels verzonnen zijn door personen, die bij den hoogen prijs der Alruin-wortels belang hadden.

Ik moet thans nog met een enkel woord gewagen van de zorgvuldige behandeling die de Alruinen van hunne gelukkige bezitters ten deel viel. De wortel werd, nadat hij behoorlijk gefatsoeneerd was, in rooden wijn gewasschen en zorgzaam bewaard, hetzij in een glas of in een afzonderlijk daarvoor bestemd en op een geheime plaats geborgen kastje. Men wikkelde het aardmannetje in roode of witte zijde („en beaux drapeaux de soye ou de lin," zooals een oude Fransche schrijver bij LITTRÉ zegt) en ijverige vereerders gaven het dagelijks wat te eten en een bad van wijn en verschoonden het met elke nieuwe maan. [1]) Bij overlijden van den eigenaar bleef de Alruin in de familie, maar werd geërfd niet door den oudsten, maar door den jongsten zoon, die in de doodkist van zijn vader een stuk brood en eenig geld moest leggen. Was de jongste zoon vóór den vader overleden, dan trad de oudste in zijne rechten en verplichtingen.

Dat voor zulk een weldadigen en vermogenden beschermgeest hooge prijzen werden besteed, en daarbij dan nog veel bedrog werd gepleegd, is niet meer dan natuurlijk. Ik vind aangeteekend [2]), dat nog in 1675 te Leipzig de som van 64 Thaler voor een Mandragora-wortel werd betaald. En ook voor zulke buitensporige prijzen kon men niet zeker zijn de rechte waar te ontvangen. Reeds in 1552 klaagt een Duitsch schrijver over vervalschingen en de schrijver eener in 1703 uitgegeven „Kurze Betrachtung der Mandragora- oder Alraunwurtzel" verhaalt, dat men hem in Bohemen „einen ausgezogenen, ausgedorrten, künstlich zusammengestellten und gezierten Frosch" voor een echten Alruin in de hand wilde stoppen.

Het gemakkelijkst middel om zich een plaatsvervanger of surrogaat van de Alruinen te verschaffen was een dergelijk poppetje te snijden uit de wortels van andere planten, die zich het best daartoe leenden. Ik vind als zoodanig vermeld het gewone dekriet (*Arundo phragmites* L., *Phragmites communis* TRINIUS), welke plant zich door verkruipende wortelstokken onderscheidt. Maar vooral kwam daarvoor de Heggerank (*Bryonia*) in aanmerking [3]). Dit fraaie plantengeslacht, dat tot de *Cucurbitaceeën* behoort, komt in Noord-Europa — ook in Nederland — voor in twee soorten, de *Bryonia alba* die zwarte, en de *Bryonia dioica*, verreweg de meest gewone, die roode bessen draagt. Beide versieren onze kreupelbosschen en heggen door hare op het loof van den wijnstok gelijkende bladoren, geelachtige bloemen, en glanzige, maar gevaarlijke vruchten. Deze planten zijn in hooge mate narkotisch en kunnen voor de bereiding van braak- en zuivermiddelen dienst doen. Vooral wordt de dikke, knolvormige wortel, die zeer lang, geelachtig bruin van kleur en overdwars gerimpeld is, geneeskrachtig geacht en vaak tot verzachting op wonden gelegd. Somtijds vertoont ook die wortel eene neiging om zich op dezelfde manier als de Alruinwortel te vertakken. Er was dus in die landen waar de Alruin niet voorkwam en de Alruinwortel zeer duur moest betaald worden, voor hen die toch zulk een „huis- en wel-

---

[1]) Afbeeldingen van gefatsoeneerde en gekleede Alruinwortels vond ik in WAGNER's Malerische Botanik en in BROCKHAUS, Conversations-Lexikon i. v. Alraun. De heer SCHMELTZ doet mij opmerken dat in Verhandl. der Berl. anthrop. Gesellschaft 1892, bl. 425, afbeeldingen gegeven zijn van twee in het Museum te Noordhausen bewaarde, uit eene kork afkomstige, exemplaren.

[2]) In de aangehaalde Oratie van Prof. PLUGGE, bl. 13.

[3]) Men wachte zich voor de verwarring van de Heggerank met de uit Noord-Amerika ingevoerde en thans vooral wegens de fraaie roode kleur die hare bladeren in den herfst aannemen, zoo algemeen als klimmende sierplant aangewende *Ampelopsis hederacea* MICHAUX (*quinquefolia* ROEMER en SCHULTES). De laatste wordt algemeen wilde wingerd genoemd; maar dit is ook een der Nederlandsche Volksnamen van de *Bryonia*, die ook in het Fransch, wegens de overeenkomst harer ranken en bladeren met die van den wijnstok, vaak vigne blanche genoemd wordt.

vaartsstut" wenschten te bezitten, aanleiding genoeg om tot den Heggerankwortel, of wrangwortel, zooals hij in Gelderland heet, de toevlucht te nemen. Men sneed dus ook uit dien wortel poppetjes als de Alruinen en wist ze op dezelfde wijze van hoofdhaar te voorzien. Overigens werden ook bij de inzameling en bewaring, velerlei bijgeloovige voorschriften en gebruiken in acht genomen. De heer Baron SLOET VAN DE BEELE, zoo vertrouwd met alles wat de geschiedenis en de folklore van zijn geliefd Gelderland betreft, deelt ons daarover in zijn geschrift „Het volksgeloof aan het bovennatuurlijke in het rijk der planten"[1]) het volgende mede. De wortel moest in het voorjaar op een Maandag, bij eene gunstige constellatie van de maan met Venus of Jupiter, worden uitgegraven, en na tot een popje gefatsoeneerd te zijn, op een kerkhof op het graf van een man in den grond gezet en gedurende eene maand begoten worden met wei van koemelk, waarin drie vleermuizen verdronken waren. Daarna weder uitgegraven werd de wrangwortel gedroogd op een kachel, die met IJzerhard (*Verbena officinalis* L.) moest gestookt worden. Het schijnt dat men den naar eisch behandelden wrangwortel veelal niet zoozeer als den plaatsvervanger, maar als den evenknie van den Alruinwortel beschouwde.

Hoe algemeen ook in de middeleeuwen en nog lang daarna de bijgeloovige vereering der *Mandragora* was, ontbrak het toch niet geheel aan bestrijders der dwaasheden en ongerechtigheden, die er mede gepleegd werden. Een Fransche schrijver der 15de eeuw bij LITTRÉ in v. *Mandragora* aangehaald, zegt: „En ce temps il fist ardre [i. e. brûler] plusieurs madragoires, que maintes sottes gens gardoient en lieux repos," etc. Welke vorst door „il" wordt aangeduid, is wegens de onvolledigheid van het citaat uit een voor mij ontoegankelijk boek niet uit te maken. Van MAXIMILIAAN, Hertog van Beieren, weten wij, dat hij in 1611, onder vele andere „superstitiones und Aberglauben" ook het graven naar Alruinwortels op strenge straf verbood. De vorderingen dor Natuurwetenschap hebben meer gedaan dan zulke geweldige maatregelen om het geloof aan de wonderkracht der Alruinen en wrangwortels te ondermijnen; maar men zou zich waarschijnlijk zeer bedriegen, indien men meende dat alle sporen er van verdwenen zijn.

In Frankrijk schijnt omstreeks den aanvang der zeventiende eeuw het bezit en de verpleging van Alruinen, als een vloekwaardig toovermiddel om schatten te verwerven beschouwd te zijn. Van Koning HENDRIK IV wordt verhaald, dat bij een bezoek te Rochelle een daar wonende rijke kaarsenmaker bij hem werd aangeklaagd als schuldig aan dit misdrijf, waarom men den vuurdood tegen hem eischte. De Koning bedacht een zeer praktisch middel om dit bijgeloof te fnuiken. Hij liet tegen middernacht bij dien kaarsenmaker een oortjeskaarsje halen, dat hem met veel strijkages geleverd werd. De Koning vertoonde daarop dat kaarsje aan de beschuldigers, zeggende: „Ziedaar de *main de gorre*. Die man verzuimt geen middel om ook maar een oortje te verdienen, en dat is het middel om rijk te worden"[2]). (*Wordt vervolgd.*)

[1]) In de „Gids" voor 1881, D. II, bl. 208—239 en 412—449, plaatste de heer SLOET een opstel onder den aangehaalden titel, dat meermalen door mij gebruikt is. Later (in 1890) gaf hij nog een boekje van ongeveer honderd bladzijden in het licht, getiteld: „De planten in het Germaansche volksgeloof en volksgebruik". Dit is niet, gelijk men wellicht denken zou, eene omwerking of vermeerderde uitgaaf van eerstgenoemde verhandeling, maar een bijvoegsel of vervolg. Jammer dat de beide stukken niet tot één geheel zijn verwerkt! Zij zouden dan een waardigen tegenhanger hebben gevormd tot des Schrijvers in 1888 uitgegeven lezenswaardig boek: „De Dieren in het Germaansche Volksgeloof en Volksgebruik".

Over de Heggerank wordt gehandeld Gids, 1881, II, bl. 425.

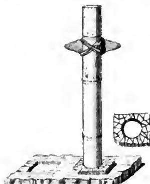
[2]) Op deze plaats uit de Historiettes van TALLEMANT DE RÉAUX (uitg. v. 1840, I. p. 85), werd mijne aandacht gevestigd door Prof. G. SCHLEGEL.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

V. **Ueber das Durchbohren von Muschelplatten, behufs Herstellung von Armringen etc. etc.**

Ich hatte im Monat Juli 1893 Gelegenheit eine Tour nach der verhältnissmässig noch wenig bekannten Küste von Kaiser Wilhelms Land zwischen Dallmann-Hafen und Berlin-Hafen nebst davorliegenden Inseln zu machen. Die Gegend gehört zu den ethnographisch interessantesten welche ich seit vielen Jahren in der Südsee besucht und verdient wohl ein eingehendes Studium. Von einem solchen konnte auf der Tour, welche Arbeiter-Anwerbung zum Zweck hatte, nicht die Rede sein. Was die Leute an Bord brachten waren die gewöhnlichen Schmucksachen und Waffen (Wurfspeere, Bogen und Pfeile, vereinzelte Keulen) während interessantes Geräth am Lande verblieb. In Berlin-Hafen machte ich auf den Inseln Angal, Seleo und Ali einen Besuch und bei dem Durchschreiten der grossen wohlgehaltenen Dorfschaften bemerkte ich ein mir noch unbekanntes Instrument und erfuhr auf Anfrage, dass es zum Durchbohren von Muschelplatten diene. Da ich eine derartige Vorrichtung aus Kaiser Wilhelms Land noch niemals gesehen, auch eine solche von Dr. Finsch nicht erwähnt wird, so veranlasste ich, dass einige Exemplare eingehandelt wurden, welche man wahrscheinlich dem Museum für Völkerkunde in Berlin zustellen wird. Ich will hier eine kurze Beschreibung folgen lassen.

Die Vorrichtung besteht aus zwei Theilen: Bohrvorrichtung und Unterlage. Die Bohrmaschine ist ein einfaches Bambusrohr von etwa 75–80 centim. Länge, dessen eines Ende sauber und sorgfältig geglättet ist. Etwa $^{2}/_{3}$ oberhalb dieses Endes ist ein flacher, vom Strande aufgelesener Stein so durch Rotanschnur befestigt, dass die beiden Enden an beiden Seiten des Rohres hervorragen und bequeme Handhaben bilden. Die Unterlage ist ein flaches Holzstückchen von meist viereckiger Form mit einer schwachen Aushöhlung; auf der Unterlage liegt das zu bearbeitende Muschelstück, in der Regel ein roh beschlagenes *Tridacna*-Bruchstück. Dasselbe ist mit Bindfaden fest umschnürt und lässt auf beiden Seiten eine Oeffnung frei, genau so gross dass das zugerichtete Ende des Bambusrohres hineinpasst. Bei der Arbeit hockt der Eingeborne auf dem Boden, vor sich hat er das Brettchen mit dem Muschelstück. Nun passt er das zugerichtete Ende des Rohrs in die Oeffnung, benetzt die Ränder mit einer breiartigen Mischung von Sand und Wasser (als Surrogat für Schmirgel), mittelst eines kleinen Holzstöckchens, fasst dann den als Handhabe dienenden Stein zu beiden Seiten des Rohres und dreht nun erst vor-



sichtig, dann nach und nach schneller von rechts nach links im Halbkreise herum, von Zeit zu Zeit anhaltend, um die Bohrfläche aufs Neue mit Schmirgel zu benetzen. Auf diese Weise entsteht sehr schnell eine kreisförmige Grube. Das Durchbohren wird von beiden Seiten betrieben und zwar mit solcher Genauigkeit, dass die beiden Bohrränder sich genau gegenüber stehen. Durch Drehung des Bambusrohrs wird nun die Grube von beiden Seiten so lange vertieft bis die Bohrränder sich treffen und die gelöste Mittelscheibe hinausfällt. Um den Ring weiter zu vervollständigen wird nun das Geflecht losgetrennt und durch Reiben auf einem Brett oder auf einem Stein, mittelst desselben „Schmirgels", der Aussenseite nach und nach die gewünschte Form gegeben.

Auf der Insel Tarawai (Bertrand I.) wird dieselbe Vorrichtung zu demselben Zweck verwendet, jedoch wie ich von Tarawai-Leuten, welche an Bord waren, erfuhr, mit der Abweichung dass man dort das Bambusrohr mittelst eines, einem Fiedelbogen ähnlichen Instruments, ähnlich wie bei manchen Drillbohrern dreht, wodurch das Durchbohren der Muschelstücke viel schneller herbeigeführt wird.

R. Parkinson.

VI. Japanieche Schwerter mit Beinbeechlag der Scheide. (Vergl. Bd. VI pg. 188 & Taf. XVI Fig. 6 & Taf. XVII & XVIII).

Mit Bezug auf einige Theile unserer Beschreibung eines Schwertes dieser Art, dürfte folgendar Auszug eines uns inzwischen zugegangenen Briefes von Prof. Dr. Justus Brinckmann, Direktor des Museum für Kunst und Gewerbe in Hamburg, für unsere Leser von Interesse sein:

— — — — „Gestatten Sie mir nun noch einige „Worte über das von Ihnen beschriebene japanischo „Schwert N°. III. Es unterliegt nicht dem mindesten „Zweifel dass es sich hier nm eins Waffe handelt „welche einzig zu dem Zwecke vorfertigt ist, um „an europäische Sammler verkauft zu werden. Sein „Platz ist sigentlich nicht in oinem ethnogra„phischen Museum, sondern in einsm „Handelsmueeum unter dem Rubrum Export„muster.

„Dio beiden ähnlichen Schworter der Leidener „Sammlung können keine andsre Bedeutung haben. „Ein derartiger Schmuck der Schwertscheide wider„spricht schnurstraks Allsm was der Japaner alten „Schlages von seinem Schwert erwartete. Das hindert „nicht ein solches Erzeugnis moderner Export„Industrie zum Ausgang einer Studie zu machen, wie „Sie das gethan haben. Nur ist die Frage nach dem „Datum keine offene.

„Die Darstellungen beziehen sich schwerlich auf „die Geschichte der Tokiwa Gozen die mir genau „bekannt ist. Dunkel erinnore ich mich des Vor„ganges — es handolt sich wohl nm Gespenster„erscheinungen (eine solche ist auch der langhaarige „Kopf Fig. 3 Taf. XVIII) welcho einem Fürsten das „Leben sauer machen, indem sie ihn an seine Blut„thaten erinnern." — — — — —

VII. Notizen über die geographieche Verbreitung der Schädeldeformation.

In Folge unserer Veröffentlichung über diesen Gegenstand (Bd VI pg. 193 ff.) empfingen wir die folgenden brieflichen Mittheilungen:

1. *Araukanier und Tahiti.*

— — — — „Gestatten Sie mir inzwischen einige „Bemerkungen mit Rücksicht auf den Nachtrag. — „Habe ich richtig gelesen, so wird für die Araucanier „das Vorkommen der Deformation vernoint (pg. 196). „Das ist durchaus unrichtig. Eine bedeutende „Zahl der in verschiedenen Museen vorhandenen „Araucanierschädel ist stark deformirt. Verschiedene „Autoren wiesen darauf hin und noch vor Kurzem „ich selbst in meiner „Contribution à la Cra„niologie des Araucans Argentins „(Revista del Museo de La Plata, Tomo IV „1892) wo ich überdem einige Schädel abbildete".

„Können Sie mir ferner die Stelle genau angeben „wo in der Literatur über artificielle Schädeldefor„mation auf Tahiti und der Osterinsel gesprochen „wird? Dies würde mich ausserordentlich interessiren. „Mir ist nur Gosse's Behauptung bekannt, der sich in „Widerspruch mit don Untersuchungen von Deniker „und Laloy und von mir selbst, an lebenden Tahitiern, „befindet. Deformation wurde nicht wahrgenommen, „ungeachtet der Ultra- und Hyporbrachyco„phalie. Auch die zwölf durch mich dem Ethno„graphischen Reichsmuseum übergebenen, durch „mich selbst aus dem Innern von Tahiti mitgebrachten „Schädel sind nicht difform. Endlich verneinen „die Tahitier selbst das Bestehen der in Rede stehenden „Sitte. Siehe auch meine „Contribution à l'an„thropologie de quelques peuples d'Océ„anie" (l'Anthropologie T. IV 1893). Ich be„zweifle also bis ein sicherer Beweis erbracht ist, „die Deformation des Schädels bei Tahitiern und Oster„Insulanern ebenso sehr, wie Sie dies für Tonga „thun".

San Remo, 27 Dec. 1893. Dr. H. ten Kate.

2. *Nicobaren.*

— — — „Ich sollto eigentlich böse sein, denn bei „der künstlichen Schädeldeformation haben Sie mir „meine Nikobaresen ganz übersehen. Die massiren „seit Jahrhunderten lustig die Hinterhäupter der „Kinder, um aus Dolichocephalen breite Schädel zu „machen." (Siehe auch Bd. V, pg. 192). — — — —

Pisino, 15 Jan. 1894. Dr. Svoboda.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir p. 36.

Ajouter: **Bull. St. P.** = Bulletin de l'Acad. imp. des Sciences de St. Pétersbourg.

Trans. J. S. = Transactions and Proceedings of the Japan Society, London.

GÉNÉRALITÉS.

IV. M. D. G. Brinton (Proc. Am. A. p. 257) fait une proposition, à laquelle tout le monde applaudira en théorie et qui cependant a bien peu de chance, à savoir une classification et une nomenclature internationales des sciences anthropologiques. M. C. von Vincenti a traduit les articles de M. Anatole Leroy Beaulieu (Die Juden und der Antisemitismus. Israel

unter den Nationen. Wien], qui traite la question juive d'un point de vue ethnographique. Une hypothèse assez hardie est émise sur ce sujet par M. le Dr. Mejes (A. G. Corr. XXIV p. 121: Der Roggen das Urkorn der Indogermanen), soutenant que les Juifs et les Israélites ont été deux nations distinctes, dont la première fut d'origine indogermanique.

Nous avons à signaler des études d'ethnographie comparée du doct. Th. Achelis (Gl. p. 385: Ueber die Organisation und Bedeutung der Geheimbünde); et de M. Fm. Heger (A. G. Wien Sitzb. p. 83: Aderlassgeräthe bei Indianern und Papuas. Av. fig.). M. S. Reinach (Anthr. IV p. 539: Le mirage oriental) décrit les influences de l'Orient sur l'Europe occidentale. A. U. contient outre ses sujets ordinaires des communications de M. C. Radsmacher (IV, Hft. 11: Maisitten am Rhein): M. A. Schroot (Die Symbolik im Volkglauben); M. Colmas Schumann (Glückrohr. Trinkrunde der lübischen Fischer); Dr. A. F. Chamberlain (Hft. 12: Die Natur und Naturerscheinungen in der Mythologie und Volkkunde der Indianer Amerikas); Dr. B. Saunert (Der Freitag); M. M. Weinholn (V Hft. 1: Zur Bedeutung der Zahl Neun); M. A. Wiensmann (Aegyptische Totenopfer und ihr Zweck); Dr. A. F. Chamberlain (Ueber die Benennung des Pferdes in den Sprachen amerikanischer Indianer); Don M. de Zilva Wickesmaeinohe (Volkglauben in Ceylon]; M. O. Knoop (Die neu entdeckten deutschen Göttergestalten und Götternamen); M. J. Robinsohn (An Ajen-hore oder Gut Aeug); M. H. Thun—Söby (Bienenzauber und Bienenzucht); M. O. Glöne (Das Tonnenabschlagen).

EUROPE.

Nous venons de recevoir le IIme Tome des Travaux de la XIme session du Congrès d'Archéologie et d'Anthropologie préhistoriques à Moscou, rédigé par MM. J. Dumouchel et prof. D. Anoutchine, contenant sur le domaine de l'ethnographie les discours de M. E. Dementiev (p. 25: Influence de la race et des conditions hygiéniques sur le développement physique de l'homme); M. L. Siset (p. 57: Recherches préhistoriques en Espagne); MM. P. Girod et E. Massenat (p. 65: Nouvelles fouilles préhistoriques dans la vallée de la Vézère]; M. E. Chantre (p. 77: Quelles sont les données anthropologiques et archéologiques pour la connaissance de l'histoire ancienne de la population du Caucase?); M. N. Janaintsev (p. 169: Les mongoloïdes de la Sibérie): M. le baron A. de Loë (p. 229: L'âge du bronze et le Ier âge du fer en Belgique); M. P. Kouneiavtsev (p. 233: Les vestiges de l'homme préhistorique de l'âge de la pierre près du village de Volosova. Av. 34 fig.]; M. le baron A. de Baye (p. 263: La sculpture en France à l'âge de pierre); M. G. Sergi (p. 305: Sur les habitants primitifs de la Méditerranée); M. S. Sloutsky (p. 311: Deux colonies en Italie. Question. Av. fig.]; M. I. Smirnov (p. 315: Le cannibalisme et les sacrifices humains chez les ancêtres des Finnois orientaux); M. I. Savenkov (p. 323: Sur les restes de l'époque néolithique dans le gouv. d'Enisséisk. Av. pl. et fig.); M. le comte L. de Fleury (p. 331: Les cimetières à compartiments de l'ancien pays des Jadzwinges); M. W. Polivanov (p. 337: Une excursion dans le bassin du Volga); M. D. Anoutchine (p. 341: Notice sur quelques épées en bronze. Av. 4 fig.); M. Ph. Nefedov (p. 347: Les kourganes de la steppe des Kirghizes); M. le baron A. de Baye (p. 353: Origine orientale de l'orfèvrerie cloisonnée et son introduction en Occident par les Goths).

Signalons encore les articles archéologiques de M. le doct. A. Nehring (A. G. Wien XXIII p. 212: Ueber die Gleichzeitigkeit des Menschen mit Hyaena spelaea. Av. fig.); de M. le doct. Anoul Hammerich (Aarb. 8 p. 141: Studier over Bronzelurerne i nationalmuseet i Kjobenhavn. Av. fig.); de M. le doct. E. T. Hamy (Anthr. IV p. 313: Crânes mérovingiens et carolingiens du Boulonnais); de M. le doct. C. Mehlis (Rheinl. LXXXXIV p. 43: Beiträge zur mittelrheinischen Althorthumskunde. Av. pl.); de M. le doct. M. Hoernes (Gl. LXV p. 49: Streitfragen der Urgeschichte Italiens].

M. le doct. R. Meringer (A. G. Wien XXIII p. 136: Studien zur germanischen Volkskunde. Av. fig.) publie ses observations sur des maisons rustiques spécialement de l'Allemagne méridionale, sur les fours et sur des animaux votifs modernes. Nous remarquons encore des communications intéressantes de M. Fr. Krönig, publiées dans le journal Aus der Heimat, Sonntagsblatt des Nordhauser Kouriers (1892, nº. 35—39: Sitten und Gebräuche aus Nordthüringen); et une contribution aux superstitions des montagnards, du doct. Alex. Peez (A. G. Wien p. 193: Thierseuchen und die Leonhardi-Kirchen der Ost-Alpen). T. du M. (livr. 1723 suiv.) contient des impressions du présent et du passé de la Sicile, de M. Gaston Vuillier.

ASIE.

M. W. Radloff (Bull. St. P. III p. 327) publie le facsimile d'une inscription ouigourienne nouvellement trouvée, avec l'explication; M. F. von Andrian (A. G. Corr. XXIV p. 57: Ueber den Wetterzauber der Altaier) fait une communication sur des superstitions sibériennes.

M. le doct. Friedrich Müller (Gl. LXV p. 15: Ethnologie und Weltgeschichte) fait des observations sur l'antiquité de la culture chinoise; M. E. Barré (I. G. 1894 p. 146: De ethnografische en oeconomische strijd van Blanken en Chineezen) considère la

question chinoise d'un point de vue ethnographique. M. le prof. J. J. M. de Groot (Verh. A. v. W. Afd. Lett. I nº. 2) donne une étude savante sur le code du Mâhâyana en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laique. Orient (XIX p. 87: Ehrenschulden in China) contient une communication de M. E. Bedloe, faite au Board of Trade américain. Les „balles sonnantes", décrites dans nos Archives par M. W. Joest, donnent occasion à des observations de M. A. Bässler (Verh. A. G. p. 374). Des superstitions chinoises font le sujet d'une étude de M. le baron von der Goltz (Mitth. O. A. VI p. 1: Zauberei und Hexenkünste, Spiritismus und Shamanismus in China. Av. pl.). Trans. J. S., un nouveau journal, qui parait sous les auspices de la société japonaise de Londres, publie un article sur la défense par souplesse du corps, par M. T. Shidachi (p. 5: Ju-Jitsu. Av. pl.); et des études illustrées de très jolies planches, sur l'industrie et l'art japonais, par M. Ch. Holme (p. 22: The Uses of Bamboo in Japan); Mad. E. Hart (p. 49: Some Japanese Industrial Art workers); M. W. Gowland (p. 72: The Naturalistic Art of Japan) et MM. Kowaki et Gilbertson (p. 111: La généalogie de la famille des Miochiu, Armuriers, fourbisseurs et artistes ferrailleurs). Gl (p. 75: Strafrechtspflege in Japan. Av. fig.) décrit les modes de supplice.

Une série de très belles planches exécutées par M. Woldemar Friedrich (Sechs Monate Indien. Leipzig), avec texte de M. E. von Leipzioer, représente les principales merveilles de nature et d'art de l'Inde anglaise. Le bouddhisme fait le sujet d'un ouvrage illustré, de M. A. Grünwedel (Buddhistische Kunst in Indien. Berlin. Voir CR. de M. le doct. Haberlandt dans Orient XIX p. 84 et de M. Schlegel dans T.P. pg. 92); et d'une étude de M. L. A. Waddell (As. S. janv. 1894 p. 51: The Indian Buddhist Cult of Avalokita and his Consort Tara, the Saviouress, illustrated from the Remains in Magadha). Le dernier numéro du journal Ausl. contient des communications de M. G. Th. Raichelt (p. 819: Volkswirthschaftliche Zustände in Bihar). Gl. (LXIV p. 394: Die Leichengebräuche der Parsen) traduit un discours lu dans la société anthropologique de Bombay par M. Jivanji Jamschedji Modi; le même journal contient des communications sur la race aborigène de Ceylan, par M. Emil Schmidt (LXV p. 11, 32: Ein Besuch bei den Weddas. Av. fig.); et un extrait d'un article espagnol du missionnaire Fray Wenceslao Fernandez (p. 84: Religiöse Bräuche der Eingeborenen von Tongking) par M. F. Blumentritt.

M. le doct. J. Brandes (T. I. T. XXXVII p. 27: Dwergbert-verhalen uit den Archipel) donne des notes sur divers recueils de contes du kantjil. Une autre contribution à la littérature populaire javanaise est donnée par M. W. Meijer Ranneft (Verh. Bat. G. XLVII, 2: Verklaring van de meest bekende Javaansche raadsels in proza). M. A. F. von de Wall publie dans B.B. des remarques critiques à propos de l'étude de M. C. M. Pleyte sur la sarbacane et l'arc, publiée dans nos Archives. M. Bartels (Verh. A. G. 28 oct. 1893) publie une notice sur une collection de jouets javanais.

OCÉANIE.

Pour l'Océanie nous n'avons cette fois que la suite des notices du doct. O. Finsch (Hofm. VIII p. 121: Ethnologische Erfahrungen und Belegstücke aus der Südsee. Av. pl. et fig.), qui a rapport aux îles Marshall et aux îles Carolines; un rapport sur la collection Reischeck publié dans le même recueil par M. Fr. Heger; et des communications de M. Kärnbach, publiées dans N. K. W. sur les îles Le Maire (1893 p. 43), sur la Nouvelle Poméranie (p. 53) et sur l'île Dampier (p. 57).

AFRIQUE.

M. F. Blumentritt (Gl. LXV p. 37: Die Einwohnerzahl des Rif) énumère les tribus berbères de la côte du Maroc. M. C. Maistre (Ann. de Géogr. III nº. 9 p. 64: De l'Oubangui a la Bénoué à travers l'Afrique centrale) fait l'exposé ethnographique des populations visitées au cours de son expédition. Gl. (p. 52: Die religiösen Vorstellungen von Gott bei den Westafrikanern) publie des notes du missionnaire P. Steiner. M. Bartels fait quelques communications sur des objets ethnographiques de l'Afrique méridionale (Verh. A. G. p. 320), en y ajoutant la figure d'un instrument à fondre le cuivre; et publie une lettre du missionnaire C. Beuster (ibid. p. 289, 319: Ueber die Ruinen von Zimbabye im Maschona-Lande. Comp. Berliner Missionsberichte nº. 9 u. 10 S. 230). Un autre missionnaire enfin, M. P. H. Brincker (A. G. Wien Sitzb. p. 96) traite des idées religieuses chez les peuples bantous.

AMÉRIQUE.

Les Proc. Can. X contiennent des contributions de M. J. M. le Moine (p. 17: Etude ethnographique des éléments qui constituent la population de la province de Québec); de M. l'abbé Cuoq (p. 41: Grammaire de la langue algonquine); du Rév. A. G. Morice (p. 109: Are the Carrier Sociology and Mythology indigeneous or exotic?). Des légendes indiennes sont racontées par M. Alb. S. Gatschet (G. G. Bern p. 226: Some mythic stories of the Yuchi Indians); et par Mlle Matilda Coxe Stevenson (Proc. Am. A. XLI p. 258: Tusayan legends of the Snake and Flute people); M. J. Walter Fewkes donne de nouveaux détails sur les cérémonies tusayennes (Am. A. VII p. 32: On certain Personages who appear in a Tusayan Ceremony. Av. pl.). Les ruines préhistoriques du Far

West font le sujet d'observations de M. W. K. MOOREHEAD (Proc. Am. A. p. 291: The ruins of Southern Utah); les habitants des cavernes sont traités par M. G. NORDENSKIÖLD (The Cliff Dwellers of the Mesa Verde, Southwest Colorado; their Pottery and Implements. Stockholm and Chicago. Comp. G. J. III p. 46); et par le prof. Dr. YNGVAR NIELSEN (Gl. LXV p. 19: Die Höhlenbewohner Mexikos), qui publie une lettre de M. K. LUMHOLTZ.

Proc. Am. A. publient encore le résumé d'un discours de M. MARSHALL H. SAVILLE (p. 271: Explorations on the main Structure of Copan, Honduras). M. le baron K. VON LOEFFELHOLZ décrit une tribu indienne (A. G. Wien XXIII p. 101: Die Zoreisch-Indianer der Trinidad Bai. Av. figures d'arcs et de flèches). Südam. R. donne un extrait de l'ouvrage illustré du doct. K. VON DEN STEINEN sur le Brésil central (p. 180: Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens). Les Indiens du Brésil font encore le sujet d'observations par M. R. ANDREE (Gl. p. 17: Brasilianische Ankeraxt im Herzoglichen Museum zu Braunschweig; p. 45: Der Kulturzustand der Völker Central-Brasiliens. Av. fig.); et de M. P. POLKO (Gl. p. 57, 81: Reise zu den Goajira-Indianern).

LA HAYE, févr. 1894. Dr. G. J. DOZY.

V. Zbiór wiadomości do antropologii krajowej wydawany staraniem komisyi antropologicznej akademii umiejętności w Krakowie. Tom XVI. Kraków 1892. (Gesammelte Berichte über die einheimische Anthropologie, herausgegeben unter Aufsicht der anthropologischen Commission der Academie der Wissenschaften in Krakau. Theil XVI. Krakau 1892).

Den vorliegenden Band eröffnet eine Abhandlung des Dr. TALKO-HRYNCEWICZ über die physische Beschaffenheit der Juden in Litauen, Polen und Klein-Russland, woraus wir unter anderem lernen, dass die Juden in diesen Gegenden durchweg viel kleiner sind als die anderen Bewohner. Auffallend ist es, dass in Odessa gerade das Gegentheil wahrgenommen wird: hier ist der mittlere Wuchs der Juden 166,9 cm., während für die christliche Bevölkerung dieser Stadt 166,1 cm. angegeben wird. Die Hautfarbe der Ukrainischen und Litauischen Juden ist meistens hell, bei den Galizischen dagegen haben von 826 Individuen 423 dunkle Hautfarbe. Auch über Haar- und Augenfarbe, Schädelformen u. s. w. finden wir in diesem Aufsatz wertvolle statistische Angaben. Im allgemeinen sind die Juden brachycephal, mit Ausnahme aber der Türkischen. Zum Schluss giebt Herr T. HR. einige Vermuthungen über die Wanderungen der Juden, wobei sich ergiebt, dass die Litauischen und Russischen Juden wahrscheinlich vom Westen her, also aus Deutschland, eingewandert sind.

Weiter wird die archaeologisch-anthropologische Abtheilung des Bandes fast ganz durch einen Aufsatz des Herrn OSSOWSKI eingenommen, der uns eine Beschreibung giebt einiger vorhistorischen Gräber in Galizien; ähnliche Mittheilungen über Ausgrabungen im Seret-gebiete hat derselbe Forscher im vorigen Bande der Wiadomości gegeben. Dem Texte sind zahlreiche Abbildungen der Gräber und der gefundenen Gegenstände (meistens irdene Gefässe) eingefügt. Die in den Gräbern befindlichen Schädel und Gebeine sind von Dr. JÓZEF MAJER in einer kurzen Abhandlung besprochen und ein Bericht des Herrn TALKO-HRYNCEWICZ über einen Grabhügel in der Nähe des Dorfes Majdanówka (Gouv. Kiew) beschliesst die Abtheilung.

Der ethnologische Theil des Bandes enthält reiches Material für Dialectstudiën und Folklore. Herr UDZIELA giebt uns die Fortsetzung seiner Aufzeichnungen über die Galizischen Polen in Ropczyce, nämlich 41 Erzählungen in der dortigen Mundart, welche Wiadomości, Bd. XIV von Herrn U. beschrieben wurde. Eine zweite Mährchensammlung bietet uns Herr WIERZCHOWSKI, der uns 48 baśni (Mährchen) und powieści (Erzählungen) aus der Sandomierschen Gegend mittheilt. Im allgemeinen bringen uns diese reichhaltigen Sammlungen nicht viele unbekannte Mährchenmotive, was uns freilich nicht Wunder nimmt, denn auch die Polnischen Volkserzählungen gehören zu der grossen Kategorie der Wandermährchen, welche seit dem Mittelalter von Osten her Europa überströmt haben. Einerseits finden wir deshalb viele mit den Deutschen Mährchen verwante Züge, andererseits aber eine grosse Uebereinstimmung mit dem Mährchenschatz der anderen Slavischen, wie auch der Baltischen Völker. Eine christliche Legende liegt uns in der Geschichte vom Herrn JESUS und dem Heiligen PETER vor (Pán JEZUS i święty PIOTR, UDZIELA): es wird uns erzählt, dass der Herr Jesus und St. Peter vergeblich eine reiche Hausfrau um Nachtlager baten und sich dann mit derselben Bitte zu einer armen Frau wandten, welche ihnen gerne ein Strohlager darbot, mit den Worten: Legt euch nieder, liebe Alten! Am folgenden Tage war das Korn aus der Wohnung der reichen Frau verschwunden, die Scheune der armen aber war mit Getreide gefüllt. Wohl verklagte die reiche Frau ihre arme Nachbarin vor Gericht, vergebend dass diese ihr Getreide gestohlen hätte, aber die arme beseitigt diese Verleumdung indem sie erzählt, wie zwei Greise bei ihr eingekehrt waren und sie nachdem ihre Scheune voll Getreide gefunden hatte. Wie in

so manchen Deutschen Velksmährchen (z. B. GRIMM 29,125) spielt in einigen der vorliegenden Erzählungen der Teufel die Hauptrolle: Von der Tochter, welche mit einem Engel heirathen wollte (O córce, co sie chciaua wydac za anieua), Vem Priester, welchen die Teufel nach Rom trugen (Uo keiędzu, co go djábli nieślt do Rzymu), Nochmals vom klugen Knechte (Uo mądrem chuoplo jesco), Vom Teufel und der Zauberin (Uo djáble i carownicy), alle in der Sammlung UDZIELA's, wie auch in einigen Mährchen aus Sandomior (Nº. 14, 15, 18, 36). Unter den Ropczycer Mährchen finden wir auch die Sage vom Farnkraut, das in der Johannesnacht blüht und dessen Blüthe demjenigen, der sie findet, grosse Schätze anbringen soll (Uo kwiecie paproci): vgl. hierzu BEZZENBERGER, Litauische Ferschungen; S. 75 und das Kleinrussische Mährchen, das GOGOL' uns in so anziehender Weise erzählt hat (Večer nakanuné Ivana Kupala). Eine weit verbreitete Erzählung liegt uns in Nº. 37 der Ropczycer Sammtung ver (Ven den zwei Brüdern, Uo dwóch braciach), wo die Redo ist ven einem Berge, der grosse Reichthümer enthält und sich auf den Befehl: „Dyjamencie uotwóra się!" (Diamantberg, öffne dich!) öffnet. Mit dem Deutschen Mährchen vom Simeliberg (GRIMM 142, Seite 538 f. f.) geht diese Geschichte auf die bekannte Erzählung von ALI-BABA und den vierzig Räubern zurück (Les mille et une nuits, trad GALLAND, VII, Seite 392 f. f.).

In diesem Bande wird uns auch die Fertsetzung von Fräulein ULANOWSKA's ethnographischer Beschreibung der Polnischen Letten gegeben, nämlich eine Menge von kleinen Liedern, Sprichwörtern und Räthseln, welche grosse Bedeutung haben für jeden, der sich mit der Erforschung der Baltischen Sprachen und Litteratur beschäftigt. Ebenso grosses Interesse beanspruchen die folgenden swei Beiträge, nämlich eine Liedersammlung aue dem Gouv. Grodno (Polnisch und Weissrussisch) von Prof. BAUDOUIN DE COURTENAY und 25 Weissrussische Lieder, gesammelt und herausgegeben von Fräulein BIRUTA. Die Volksdichtung der Pelen, Klein-Russen und Weiss-Russen ist eigentlich eine und dieselbe und hängt innig mit den daines der Baltischen Stämme zusammen. Es wäre eine interessante Aufgabe zu untersuchen, von welcher Gegend aus diese Dichtungsart sich verbreitet hat und in welchem Grade die Litauischen dainos von den Polnischen und West-Russischen Velksliedern abhängig sind. Auch der letzte Aufsatz in dem vorliegenden Bande der Wiadomości bietet Stoff zu vergleichenden Forschungen: er enthält nämlich eine Sammlung ven Velksvorurtheilen und abergläubischen Vorstellungen, von Herrn ZAWILIŃSKI in Galizien gesammelt.

Nach dem Erscheinen des sechszehnten Bandes der Wiadomości hat die Krakauer Academie noch eine umfangreiche Arbeit des Dr. TALKO-HRYNCEWICZ veröffentlicht über Volksmedicin im südlichen Russland (Zarysy Lecznictwa ludowego na Rusi południowej, Kraków 1893), auf welche näher einzugehen ich dem Fachmanne überlassen muss. Nicht aber nur für den Ethnologen ist das Buch von Wichtigkeit: auch dem Sprachforscher bietet es durch Listen der in der Volksmedicin gebrauchten Pflanzennamen werthvolles Material zur Verarbeitung dar. Ich beschränke mich auf das Anführen einiger solcher Namen, welche auf Erklärung ven linguistischer Seite harren:

Barabola (bei Dahl: barabolja), Kartoffel, neben kartofel, kartopla. Es ist kaum zu bezweifeln, dass barabola eine Verballhornisirung des Fremdwortes Kartoffel ist. Dieses Gewächs wird auch durch morygańka angedeutet, was vom Verfasser zweifelsohne richtig aus amerykańka (die Amerikanische) erklärt wird.

Dokocht, Carex arenaria, zweifelsohne lat. decoctum, aber wie hat es seine Bedeutung so sehr geändert?

Dzindziwer, Malva silvestris, wohl aus spät-gr. ζιγγίβερις, siehe FRANCK, Etym. Wdb. 279 (gember).

Hladyss, Convallaria majalis, neben landysz, lonyss und wahrscheinlich daraus durch Velksetymologie, nämlich durch Anlehnung an heled (aksl. gladŭ) entstanden.

Redzka, Raphanus sativus, neben red'ka (grossruss. rêd'ka), sieht wie eine junge Entlehnung aus franz. radis (mit russ. Suffix *ka*) aus. Viel älter ist red'ka: siehe MIKLOSICH, Etym. Wtb. 284 (rŭdŭky).

AMSTERDAM. C. C. UHLENBECK.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

I. Тангутско-тибетская Окраина Китая и центральная Монголія. Путешествіе Г. Н. Потанина 1884–1886. Het Tangutsch-tibetsche grensland van China en Midden-Mongolië. Reis van G. N. POTANIN 1884–1886. Uitgegeven door 't Keizerlijk Russisch Aardrijkskundig Genootschap. D. I, met 3 kaarten en 42 platen in lichtdruk. XVIII en 567 blz. 4°. D. II, met 1 lichtdruk, XII en 434 blz. 4°, St. Petersburg, A. S. SUWORIN 1893.

De Russische geleerde G. N. POTANIN, wiens

vroegere reizen in Noordwestelijk Mongolië zoo vruchtbaar zijn geweest voor de volkenkunde der in die landstreek wonende Mongoolsche en Tataarsche stammen [1], ontving in 1883 van 't Keiz. Russisch Aardrijkskundig Genootschap de opdracht om zich aan 't hoofd te stellen van een nieuwen onderzoekingstocht. Aan deze expeditie namen, behalve POTANIN zelven, ook deel: vooreerst zijne gade, die hem reeds bij vroegere reizen wakker ter zijde gestaan had bij 't doen van weêrkundige waarnemingen, 't bijhouden der dagboeken en de zorg voor de bijeengebrachte collecties; voorts de geodeet-astronoom A. J. SKASSI en de zoöloog M. M. BEREZOWSKIJ. Den 23 Aug. 1883 vertrok het reisgezelschap van Kroonstad uit met het oorlogschip „Minin". Te Batavia gekomen was de Minin genoodzaakt een geruimen tijd wegens herstelling te blijven liggen; de reizigers gingen toen over op de inmiddels uit Japan aangekomen korvet „Skobelef", die hen 1 April 1884 te Tsi-fu aan de golf van Petsjili aan wal zette; eerst 24 April kwamen zij te Peking. Den 25 Mei begon de tocht van Peking uit in de richting van Bao-din-fu, en verder naar den Grooten Muur, die het eigenlijke China van Mongolië scheidt.

De beschrijving van den tocht door Oostelijk Mongolië, de Oostelijk-Tibetsche grenzen en Midden-Mongolië, welke met inbegrip van het verblijf in de winterkwartieren ruim 2½ jaar duurde, bevat een schat van wetenswaardigheden omtrent land en volk. Zij die het reisverhaal van POTANIN ter hand nemen met het bepaalde doel om hun ethnologische kennis te vermeerderen, zullen het weten te waardeeren dat het den Schrijver blijkbaar te doen is geweest om de feiten zuiver waar te nemen en onopgesmukt, zonder bespiegelingen mede te deelen. Alles wat hij over de maatschappelijke en godsdienstige toestanden bij de door hem bezochte stammen vermeldt, is zoo eenvoudig mogelijk verteld, waardoor de lezer den indruk krijgt dat het medegedeelde volkomen betrouwbaar is.

De belangrijkste hoofdstukken in zake van volkenkunde zijn: 1° dat over de Ordos-Mongolen, waarin behandeld worden de geschiedkundige berichten over de stammen der Ordos; woningen, kleeding, voedsel, landbouw, jacht, huiselijke en maatschappelijke gebruiken; 2°. dat over de Sjirongolen of Dalda's (Doldo'e), zooals de Mongolen der vlakten ze noemen: taal; historische berichten en overleveringen; woningen, kleeding, voedsel, landbouw, weefkunst; godsdiensten: Buddhisme, Shamanisme; godsdienstige gebruiken; dat over de kloosters en monniken in Gum-bum; 't een en ander over de Tanguten.

Onder de platen, naar photografieën van SKASSI, zijn er verscheidene waarop volkstypen voorkomen, andere vertoonen landschappen, heiligdommen, kloosters, enz. Het eerste deel is daarenboven versierd met de portretten van POTANIN, SKASSI, BEREZOWSKY en den milden begunstiger der expeditie, W. P. SUKATSJEF.

Het tweede Deel bestaat uit eene rijke verzameling van uit den mond van vertellers opgeteekende verhalen, die POTANIN gerangschikt heeft in vier rubrieken: 1. Vertellingen; 2. Legenden; 3. Geschiedkundige overleveringen aangaande personen en plaatsen; 4. Sterren- en dierenepos. De stukken van Mongoolschen oorsprong werden opgeschreven in Russische vertaling, daar POTANIN volgens zijne eigene verklaring 't Mongoolsch niet voldoende meester was om den oorspronkelijken tekst met tusschenregelige vertolking te geven; de Tangutsche en Chineesche stukken echter werden voor hem in 't Mongoolsch vertaald. Omtrent de waarde der verzameling maakte POTANIN in de voorrede de volgende juiste opmerkingen. „Voor taalkenners" zegt hij, „hebben mijne opteekeningen geen belang, maar voor folkloristen, veronderstel ik, zijn ze niet van nut ontbloot. Natuurlijk voldoen zij dezen laatsten niet in allen deele; ook de beoefenaars van folklore achten het wenschelijk dat de verhalen in hooger mate het plaatselijk koloriet bewaren dan ze in mijne opteekening hebben, maar ik hoop dat mijne verzameling tot op zekere hoogte de eerste nieuwsgierigheid zal bevredigen van die personen, welke kennis wenschen te maken met de onderwerpen die in Mongolië bestaan, en dat ze een denkbeeld zullen geven van hetgeen ten gevolge van eene latere verzameling te verwachten is."

In dezelfde voorrede weidt de schrijver ook uit over 't onmiskenbare verband dat er tusschen zooveel Mongoolsche sagen en de in Russische en andere Europeesche volksliederen en verhalen bewerkte stoffen voorkomen. Omtrent de bakermat dier stoffen, alsook omtrent den tijd wanneer, en de wijze waarop ze zich van 't Oosten naar 't Westen en omgekeerd verbreid hebben, weten wij nog betrekkelijk weinig met voldoende zekerheid. Wanneer wij Indische verhalen door een Buddhistischen trechter bij de Mongolen en voorts in Rusland en Europa terugvinden, dan is het niet twijfelachtig waar men de bakermat er van moet zoeken, en kan men slechts

[1] De uitkomsten zijner reizen in 1876 en 1879 zijn nedergelegd in het standaardwerk getiteld „Schetsen van Noordwestelijk Mongolië" (Russisch), verschenen in 1883.

in 't onzekere verkeeren langs welke wegen — want daar zijn er stellig meerdere geweest — ze in Europa zijn doorgedrongen; doch wanneer wij eene treffende overeenkomst ontmoeten tusschen Oostarische of meer algemeen Aziatische sagen en bijv. Oudiersche, eene overeenkomst die redelijkerwijze niet aan toeval kan toegeschreven worden, dan tasten wij vooralsnog in 't duister rond, want het is meer dan waarschijnlijk dat niet weinige van zulke sagen reeds in vóórhistorischen tijd zich van plaats tot plaats verbreid hebben.

Het langste en in zeker opzicht belangrijkste stuk der geheele verzameling, is het Burjatsche mythologische verhaal, getiteld: „Abaj Gechor Bogdo Chân", hetwelk eene zeer welkome bijdrage is tot onze kennis van de niet-buddhistische, oroeude mythologie der Burjaten, en aanvult wat over dat onderwerp door Chanoalof, Agapitof, Schiefner en Potanin zelven vroeger wereldkundig is gemaakt [1].

In 't bijzonder wenschen wij de aandacht van vergelijkende mythologen te vestigen op de sterrenmythen in de vierde rubriek, vooral ook omdat zulke mythen in de Indische en Iraansche mythologie een veel grooter rol spelen dan gewoonlijk verondersteld wordt. Over 't verband tusschen sterrenmythen en de dierfabel laat zich de Schrijver, zoover wij konden nagaan, niet uit, hoewel hij beide stoffen onder één rubriek brengt. Dat er verband bestaat tusschen zulke mythen en enkele dierfabelen ten minste, schijnt onloochenbaar; een voorbeeld van zulk een verband treffen we o. a. aan in het Buddhistische Jātaka van het haasje, dat zich ter wille van zijnen gast opoffert en in 't vuur stort, en tot belooning van zijn heldhaftigen dood door den Hemelkoning Indra in de Maan geplaatst wordt, sedert welken tijd de Maan *çaçânka* „eenen haas tot kenteeken hebbende" genoemd wordt.

Onder de Bijvoegselen vinden wij, onder meer, eene vertaling door A. O. Iwanowskij van de Tibetsche „Geschiedenis des heilande Mila-raiba"; eenige Mongoolsche sagen, opgeschreven te Urga in 1889 en vertaald door Wambotsaranof; aanteekeningen van Iwanowskij, die hoofdzakelijk verwijzingen behelzen naar gedrukte bronnen, Mongoolsche en Chineesche, alsook taalkundige opmerkingen. De bladwijzers achter het 1ste en 2de deel verhoogen de bruikbaarheid van het zoo voortreffelijke werk, door welks uitgave het Keiz. Russisch Aardrijkskundig Genootschap de geleerde wereld op nieuw aan zich verplicht heeft.

Leiden, 5 Febr. 1894. H. Kern.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

V. On a institué en mai dernier à St Pétersbourg une Société d'Anthropologie sous la présidence de M. le prof. A. Taranetzky, dont M. le docteur S. Delizin est le secretaire. La Société publiera ses travaux en livraisons libres.

VI. Professor Daniel G. Brinton will deliver a series of six lectures on General Archaeology at the Academy of Natural Sciences of Philadelphia. The themes will be the following:

I. The aims and methods of Archaeology.
II. Africa in the semi-historic and the prehistoric periods.
III. Asia in the semi-historic and pre-historic periods.
IV. Europe in the semi-historic and prehistoric periods.
V. America in the semi-historic and prehistoric periods.
VI. The Island World in the semi-historic and prehistoric periods.

VII. Le 2 mars 1894 25 années se sont ecoulées que M. le professeur A. Bastian a été nommé directeur du Musée ethnographique à Berlin.

VIII. Le bey de Tunis à decerné à M. le Prof. Yngvar Nielsen, Directeur du Musée ethnographique à Christiania, l'ordre de Nichan Iftikhar.

IX. Dr. Elio Modigliani has left Florence on the end of January last, to resume his Malayan explorations.

X. † M. Charles Louis Varat est mort le 22 avril 1893 à Paris. Il avait fait différents voyages dans le nord de la Russie et visité la Corée qu'il avait traversée de Tsche-moul-pu à Séoul, et de Séoul à Fou-san. L'ensemble des résultats de ses explorations devait former un grand volume qui allait paraitre chez Hachette. M. Varat a eu seulement le temps de nous donner, dans le Tour du Monde (mai et juin 1892), un récit de son voyage en Corée.

[1] Vgl. het opstel „Over de godsdienstleer der Burjaten" in Verslagen en Mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterk. 3de Reeks, X, bl. 45—74 (1893).

QUELQUES NOTES

SUR

LA CÉRÉMONIE DU THÉ AU JAPON

PAR

E. DESHAYES,

Conservateur adjoint au Musée Guimet.

PARIS.

(Avec Pl. XII & XIII.)

Ce n'est pas sans raison que le Musée Guimet dans sa galerie de céramique japonaise a consacré une vitrine entière aux objets de la Cérémonie du Thé. Celle-ci a de tout temps exercé une influence prépondérante sur l'art du potier au Japon.

La notice suivante[1]), suspendue auprès de cette vitrine résume brièvement et pour un temps ce qu'il est indispensable de savoir sur le *Tcha no you*[2]) (nom japonais de la Cérémonie dn thé).

La Cérémonie du thé où comprend un ensemble de prescriptions très minutieuses relatives à la manière de préparer et de boire le thé dans des réunions spéciales; depuis l'arrivée des invités, en nombre limité, jusqu'à leur départ, aucun geste, aucun mouvement n'est laissé au hasard: les sujets de conversation même sont déterminés.

Le pavillon (Pl. XII Fig. 2) où l'on se réunit, les matériaux dont il est construit, ses dimensions, sa décoration, la disposition du jardin qui l'entoure (Pl. XII Fig. 1); de même que la forme, la matière, le nombre des objets utilisés, tout est prévu, réglé.

En général la boisson de ces cérémonies est faite d'un thé spécial réduit en poudre impalpable, fortement agité dans l'eau chaude.

Elle est préparée bol à bol par l'hôte ou l'un de ses invités en présence des autres convives, et bue telle que. Pour chaque préparation le même rite est rigoureusement observé avec les mouvements lents et solennels des cérémonies religieuses. Diriger ces cérémonies est une science qui a eu, et a encore ses professeurs et demande une longue pratique.

De nombreux livres renferment les prescriptions du *Tcha no you*, qui varient selon

---

[1]) J'ai été obligé de réduire cette notice aux dimensions qui m'étaient fournies par le panneau mis à ma disposition auprès de la vitrine. On comprendra combien il fallait être bref pour ne pas fatiguer l'attention du promeneur qui veut bien lire les explications données par les étiquettes. Pour de plus amples détails lire FUNK, „Mittheilungen der deutschen Gesellsch. für Natur- und Völkerkunde Ostasiens" 1874, X^{bre} p. 41; FRANKS, Japanese Pottery, Guide au South Kensington; CHAMBERLAIN, Things japanese; MORSE, Japanese Homes; J. J. REIN, ANDERSON, BRINKLEY, DIXON, NINAOAVA NORITANÉ, etc. etc.

[2]) *Cha*, Thé; *no*, du; *you*, eau chaude.

les écoles. Ils donnent en même temps le nom des familles où de père en fils on s'est succédé dans l'exercice de cet art.

Ces cérémonies naquirent sans doute en même temps que l'usage du thé, introduit et propagé par des prêtres bouddhistes du neuvième au douzième siècle.

Au treizième siècle, le prêtre YEI SAÏ donne dans un mémoire la manière de préparer et de boire le thé.

Au quatorzième siècle, des réunions pour boire le thé sont l'occasion de fêtes somptueuses dans l'aristocratie.



Portrait de SEN RIKIOU tiré du *Wa kan mei goua yen* [2]).

Les premières règles parvenues jusqu'à nous, paraissent dater de la fin du quinzième siècle. Elles auraient été élaborées par le prêtre SHOUKO, qui, en tout cas, a la bonne fortune de les faire adopter par le Shogoun YOSTHI MASSA, son élève.

Cependant ce n'est qu'un siècle plus tard qu'est institué le type des codes qui régissent encore le *Tcha no you*.

Il est rédigé par le célèbre SEN RIKIOU (1517—1591), le favori du dictateur HIDEYOSHI (TAÏ KO SAMA).

Grâce à ces deux hommes, les cérémonies du thé jouissent d'une vogue extraordinaire. Elles président, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, à une des plus brillantes périodes de production céramique.

C'est pour les cérémonies du thé et par elles que de toutes parts les fours s'élèvent et fabriquent.

C'est aussi surtout à cette époque que se trouve consacré l'usage des poteries anciennes et contemporaines; lesquelles, dès lors, vont s'imposer à la vénération et à l'admiration des *Tchajins* [1]). Elles constituent une industrie très originale, très particulière au Japon, où se montrent tour à tour des préoccupations artistiques et archéologiques à la ligne. Ces cérémonies, quelque peu tombées en désuétude dans ces derniers temps, n'ont cependant pas cessé d'avoir leurs zélés partisans. Actuellement elles auraient tendance à redevenir en faveur.

Bien qu'il fut interdit de causer de tout autre sujet que du thé et de la cérémonie elle même, il est certain qu'à l'époque des guerres civiles le *Tcha no you* fut utilisé par la politique des seigneurs et des chefs du pouvoir.

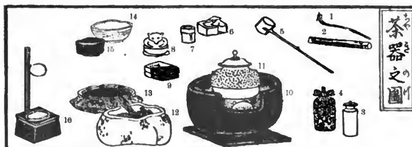
---

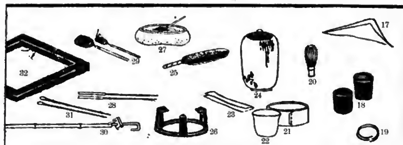
[1]) On donne le nom de *Tchajin* aux amateurs des cérémonies du Thé.
[2]) Au musée Guimet 17903—8 T. 2. IV.

Les objets essentiels de la cérémonie du thé, dont quelques uns varient de matière et de forme selon l'époque de l'année, ont été groupés sur le rayon du bas de la vitrine du Musée Guimet d'après une gravure du Yamato setzou yo chiou, publié en 1829, et différents autres livres.

En voici la nomenclature:

Un moulin à thé en pierre (*Ishiousou*), fait de deux cylindres superposés. Le cylindre inférieur entouré d'un rebord légèrement creusé pour recevoir la poudre de thé, est surmonté d'une tige de bois





Objets de la cérémonie du thé d'après le *Yamato setzou yo chiou.*

autour de laquelle le second cylindre, percé de part en part, est mobile. Les deux surfaces en contact sont striées de manière à retenir les feuilles de thé et à les broyer.

Un fourneau (*fouro*) (10) tantôt mobile, ou faisant corps avec la marmite, (11) tantôt creusé dans le sol. Dans ce dernier cas, on l'entoure d'un cadre de bois (*robouchi*) (32) et la marmite repose sur un trépied (*gotokou*) (26) en fonte.

Une marmite en fonte (*kama*) (11) pour faire bouillir l'eau.

Une coupe à cendre. (27) Les cendres servent à garnir le fond du fourneau; elles sont tassées et égalisées à l'aide de pelles. (29)

Une pelle à enlever les cendres. (29)

Une pelle pour les égaliser. (29)

Un panier à charbon (*soumi tori*). (12)

Du charbon de longueur voulue.

Des pincettes (*Hibashi*) (28 et 31) faites de deux tiges de fer, indépendantes l'une de l'autre.

Un petit pot en grès (*Tchaire*) (18) ou une boite en laque (*Nadsoumé*) (3) pour mettre la poudre de thé

Une spatule à puiser la poudre de thé (*Tchachakou*) (1) et son étui. (2)

Un bol (*Tchawan*). (14 et 15)

Un agitateur (*Tchasen*) pour agiter la boisson. (20)

Un *kogo*, (8 et 9) boite à mettre les parfums solidifiés, que l'on jette sur le feu pour enlever l'odeur du charbon.

Un vase à eau (*Midzousashi*) pour alimenter la marmite. (24)

Une cuillère en bambou et à long manche pour puiser cette eau. (5)

Un *Midzou Koboshi*, (21) coupe pour jeter l'eau avec laquelle on a lavé le bol chaque fois qu'il a servi.

Un *Tchakin*, (23) morceau de toile carré, pour essuyer le bol.

Un *Fouta oki*, (6 et 7) objet de forme variable sur lequel on pose le couvercle de la marmite lorsqu'on doit y puiser de l'eau.

Un petit *Foukousa*, (17) morceau de soie pour présenter et tenir le bol.

Deux anneaux, *Kouwan*, (19) que l'on passe dans les oreillons de la marmite, lorsqu'on veut la déplacer.

Une sorte de plumeau, *Habaki*, (25) formé de trois plumes superposées, destiné à nettoyer autour du fourneau.

Une p^te natte pour poser la marmite.

Un support de lampe. (*Tan kei*). (16)

Une sorte de crémaillère (*Ji zai*). (30)

La chambre disposée spécialement pour le *Tcha no you* doit être décorée d'un *Kakemono* dont le sujet est approprié au rang et à la qualité des personnes réunies; et de fleurs disposées selon les règles prescrites, dans des vases de forme déterminées.[1]

Qu'on le veuille ou non, qu'on partage les goûts des *Tchajins* ou qu'on les critique même aussi vertement que Motoori[2]) qui va jusqu'à prétendre, en quelques lignes humoristiques, que rien de ce qui passionne les admirateurs du *Tcha no you* ne possède une parcelle d'interêt ou de beauté, — on est forcé de tenir un compte énorme de ces cérémonies, de leur donner une place très importante dans l'histoire de l'évolution sociale des Japonais. Une de leurs conséquences fut de développer au plus haut point la passion de l'objet rare, ou ancien, ou rendu intéressant par une circonstance quelconque. Trois estampes de Kounyoshi, exposées au Musée Guimet, sont très suggestives à ce sujet.

Elles ont trait à des épisodes de la seconde moitié du XVIe siècle.[3]

La première (Pl. XIII fig. 1) représente un vieillard assis sur une peau de tigre qui, d'un geste violent, a lancé contre terre une de ces marmites telles qu'on emploie dans le *Tcha no you*. Elle est brisée et ses éclats jonchent le sol.

L'acte vient de s'accomplir, le bras est encore tendu et le visage exprime un farouche désespoir qu'accentuent encore de longs cheveux en coup de vent, et une barbe hérissée. A la droite du vieillard est son armure, à sa gauche ses brassards et devant lui, gisant à terre, son petit sabre dont la lame est en partie enveloppée.

---

[1]) Nous avons supprimé cette nomenclature sur la notice du musée, les objets étant étiquetés.

[2]) Motoori, un des écrivains les plus distingués du siècle dernier dont l'influence a été aussi puissante en politique qu'en littérature. Il a préparé avec Mabouchi († 1769) et Hirata († 1843) le mouvement qui a remis le Mikado en possession du pouvoir en 1868. Il est mort en 1801. Les appreciations auxquelles nous faisons allusion sont renfermées dans un livre intitulé *Tama gatsouma*, sorte de recueil d'essais sur toutes sortes de sujets (Chamberlain, Transact. of the Royal As. Soc.).

[3]) Nobounaga († 1582) le prédécesseur de Hideyoshi (Taiko sama), collectionnait les peintures et les objets de curiosité (*V. Noritané* p. 4, 3e partie).

Ses vêtements entr'ouverts laissent voir sa poitrine nue.

Il va se faire *harakiri* [1]).

C'est le général Matsounaga Hissahide [2]). Possesseur d'une marmite [3]) célèbre connue sous le nom de Hiraogumo il avait constamment refusé de la céder à Nobounaga, malgré les ordres et la puissante autorité du dictateur. Révolté plus tard contre lui, battu et assiégé dans son Chateau, il aima mieux, avant de se donner la mort, briser la marmite ardemment convoitée, que de la laisser tomber entre les mains de son ennemi.

La seconde (Pl. XIII fig. 2), un guerrier plus jeune assis sur une natte, vêtu de son armure et coiffé d'un haut bonnet serré sur sa tête par un étroit bandeau. Il tient en partie déroulé entre ses mains un *Makimono* sur lequel on peut lire l'énumération suivante:

Un pot à thé appelé *meï ga saï*.

Un vase à eau appelé *koufougou*.

Un *moune no Temmokou* (bol).

Un *Kakemono* représentant un faucon peint par l'empereur (Chinois) Hweï tsoung (XIIe siècle).

Devant lui, quelques uns de ces objets sont représentée et d'autres encore: un brûle-parfum sur un socle en laque rouge, des branches de corail émergeant de vases de différentes formes.

Aketchie Mitsoushigué après avoir, par trahison, livré à Nobounaga dont il était le général favori, le combat où celui-ci trouvait la mort, s'était emparé de ses collections d'objets précieux.

Peu après, attaqué par Hideyoshi (Taïko sama), venu pour venger son maitre, et se voyant perdu, il dressa la nomenclature de ces objets et l'envoya en même temps que les objets eux-mêmes à son futur vainqueur. Il n'avait pas le courage, lui faisait-il dire, de détruire inutilement de pareils trésors. Il les avait eu seulement treize jours dans sa possession.

La troisième (Pl. XIII fig. 3) Naoamoura Bounkassai Mitchiye, fidèle officier de Shibata Katsouiyé autre général de Nobounaga.

Il est debout, tête nue, et tient son petit sabre de la main gauche — son casque, son écritoire, quelques feuilles de papier gisent à terre. — A sa droite sont différents objets serrés dans leur boite ou enveloppés de leur étui de soie, et dans un vase une branche de corail. Son visage exprime une énergique résolution soulignée par son bras tendu. Il regarde un peu au dessus de lui les menus éclats d'un objet qui est venu se briser contre un obstacle resté en dehors du champ de la gravure.

Au moment de se suicider, Katsouiyé ayant réuni dans sa chambre tous les objets de sa collection, en choisit un de grande valeur, et l'offrit à Naoamoura en souvenir de son amitié. Celui-ci après l'avoir reçu avec toutes les marques de la plus grande déférence, se leva et le jeta avec force contre une des colonnes de la chambre, le brisant en mille pièces. Il voulait prouver ainsi qu'il ne survivrait pas à son maitre, et en effet, le lendemain, au lever du soleil, Naoamoura et lui se donnaient la mort.

---

[1]) Sorte de suicide honorifique qui consiste en s'ouvrir le ventre.
[2]) D'abord sous les ordres des Ashikaga; fit après leur chute sa soumission à Nobounaga.
[3]) L'histoire désigne un pot à thé.

L'objet brisé dont la destruction venait de prendre un sens si tragique était un vase en celadon (*seidji*) connu sous le nom de *Kaboura noshi*. Il avait été donné autrefois à Katsouyé par Nobounaoa qui l'estimait l'éqnivalent d'une province entière.

Je pourrais avec des livres japonais, tels que le *Man-po-zensho*, le *Tchakasoui koshiou*, le *Kouan ko dzou setsou* [1]), etc. etc., consacrés en totalité ou en partie aux objets des cérémonies du thé, montrer jusqu' où le culte de ces objets a été poussé et avec quel soin il a été entretenu, mais cela m'entrainerait trop loin pour cette fois.

Ce que je dois dire dès maintenant c'est qu'il me parait difficile d'admettre sans examen, et dans toute leur rigueur, les critiques que Motoori adresse aux admirations des *Tchajins*.

Il est bien certain qu'une institntion ayant eu à sa tête un fin dilettante comme le *Shogoun* Yoshimassa et plus tard l'homme tout-puissant qui sut découvrir et protéger le peintre San rakou; [2]) ayant groupé autour d'elle les talents les plus divers, des peintres classiques comme Noami, Gueiami, Soami [3]), ou des peintres révolntionnaires comme Korin [4]) et Kenzan (et je cite ces noms au hasard de mes souvenirs, mes notes pouvant en fournir bien d'autres) n'a pas tout immobilisé, stérilisé, dans des formules surannées et peut récommander à l'admiration des Japonais des oeuvres de valeur. En ce qui concerne la céramique du *Tcha no you* par exemple, s'il est vrai qu'on retronve sonvent l'influence néfaste du Snobisme et de la mode;

que des formes, des décors, des détails de fabrication souvent bizarres, n'aient eu pour se faire admettre que l'autorité fantasque d'un *Tchajin* célèbre, pas toujours exempt de vénalité [5]) mais tenu par son époque comme juge inpeccable;

que des types n'aient été tirés de l'oubli, perpétués et rabachés jusqu'à nos jours, que par ce qu'il a plu à quelque Masakazou [6]) de leur faire un sort, de leur donner un nom, pent être leur créér de toutes pièces une histoire;

s'il est vrai encore que des Mécènes plus ou moins éclairés aient imposé aux potiers souvent hébergés chez eux, des modèles dont le plus grand mérite était la rareté; l'imitation une difficulté à vaincre;

que des amateurs, (une légion), sans étude préalable sérieuse qui put leur faire prévoir

---

[1]) De ce dernier ouvrage, 5 fascicules sur 7, consacrés à la céramique, ont été publiée en français.

[2]) Taïko.

[3]) Noami, Gueiami, Soami, avaient pour fonction à la cour des Ashikaoa, au quinzième siècle, d'organiser des rénnione pour le *Tcha no you*, d'en conserver les ustensiles, de donner leur avis sur les objets tant Chinois que Japonais et de faire le thé selon les règles. Soami passait pour le plue instruit des trois (N. Noritané 3e Fascicule). Il existe encore à Kioto un jardin exécuté sur les plans de Soami.

[4]) Korin (1660—1723) et Kenzan (1766—1776) comme Noami, Gueiami, Soami, appartiennent à ces heureuses époques où les artistes ne sont pas les tâcherons d'une besogne unique, maie se répandent en tontes choses où ils trouvent à traduire les sensations de leur nature véritablement douée.

Korin était peintre, laqueur, potier, dessinateur de jardin, grand amateur de cérémonies de thé et nous trouvons sur lui la note suivante dans un récent N°. de la Kokka: „Il a été dit de Sotatsou et de Korin: „Leurs talents sont déséquilibrés; si avec leur dons naturels ils avaient suivi les vrais maitres, ils auraient pu tenir tête à Sesshiou et Mononobou. Il est à regretter qu'ils aient préféré une autre voie". Mais ce jugement est superficiel; s'ils étaient restés liés par les vielles routines, et n'avaient pas brisé l'ancien cadre où s'enfermaient leurs prédécesseurs, comment auraient-ils pu fonder une nouvelle école".

Kenzan, peintre, potier, élève en poésie du fameux Hirozawa Nagayoshi, et en *Tcha no you* non moins célèbre que Zouiaiou sosa (lequel fut plus tard divinisé soue le nom de Nichiren sosa); partagea les manières de voir de son frère ainé Korin.

[5]) Il est fait ici allusion à Rikiou, célèbre *Tchajin* à la fin du XVIe siècle, qu'on dit qui sut exploiter à son bénéfice la confiance des seigneurs dans son érudition en matière de bibelots — grand ami de Taiko, pendant une partie de sa vie, il s'attira cependant la colère du dictateur qui le fit mettre à mort.

[6]) *Tchajin* célèbre du XVie s., qui parait avoir hérité la célébrité de Rikiou et que l'on trouve mêlé à toutes les manifestations d'art de son temps.

les résultats d'une cuisson, ou même leur eut appris à modeler la terre, aient lancé à l'abri de lenr nom, célèbre d'autre part, des objets douteux où tout est à reprendre [1]);

il n'en est pas moins vrai par contre, qu'elle a suivi tous les progrès, admis au fur et à mesure qu'elles se présentaient, les découvertes nouvelles, recherché tous les raffinements des matières, des couvertes, des décors, depuis les modestes pots à thé de Toshiro, le père de la poterie japonaise (XIIIe siècle) jusqu'aux délicates porcelaines de Firato, au XVIIIe s., — en passant par Shinno, les Rakou, Oribé, Jizaemon, Ninséi, Kenzan etc.

Elle échappe d'ailleurs, cette céramique, au „manque d'intérêt" reproché par Motoori aux choses dn *Tcha no you;* elle offre au contraire, surtout à l'étranger, un sujet d'étude des plus captivants.

Il y aurait un volume à faire pour montrer tout ce qu'elle révèle d'individualité, d'humanité, à qui sait l'interroger. Bols, vases à ean, boites à parfums etc., si grossier que parfois ils paraissent, nous apprennent quelque chose de la menue pensée d'nn peuple dont l'histoire, l'art, l'industrie nous font assister à une évolution de l'esprit humain d'autant plus intéressante qu'elle s'est effectuée en restant en dehors, ou peu s'en faut, des contacts européens.

En résumé, si les oeuvres nées sous l'inspiration des *Tchajins* relèvent beaucoup de l'archéologie, elles relèvent également de l'art, et à ce double titre, s'imposent à notre attention.

GRUNDTYPUS UND ENDRESULTAT.

EIN BEITRAG ZUR ENTWICKLUNG DES ORNAMENTES BEI DEN NATURVÖLKERN

VON

F. GRABOWSKY,

Braunschweig.

(Mit Tafel XIV.)

Gelegentlich einer kleinen ethnographischen Ausstellung die ich im Jahre 1888 mit meinem Freunde Dr. O. Schellong in Königsberg i. Pr. veranstaltete, waren uns von Angehörigen eines dort wohnenden, aber derzeit auf Reisen in der Südsee befindlichen Capitain H. eine Reihe von dortigen ethnographischen Gegenständen zur Verfügung gestellt, von denen einige mein ganz besonderes Interesse in Anspruch nahmen. Es waren dies schön geschnitzte Kalkspatel von den Anachoreten, Fig. 6, 8, 3, 4 und 7, wie sie dort allgemein beim Betelkauen zum Herausholen des pulverisirten Kalkes aus den langen Kalebassen gebraucht werden. Mein Freund Schellong besass nämlich auch einige derartige Spatel (Fig. 15, 14 und 10) deren zierliche Ornamente ich für schöne Phantasie-Muster gehalten hatte, die aber nach Zusammenstellung mit den zuerst genannten Spateln manche

---

[1]) Une école de peinture, la Boujinga, l'école des littérateurs peintres, dut fournir en son temps, croyons-nous, un grand nombre de ces potiers improvisés, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existait pas bien avant elle.

Uebereinstimmung zeigten, so dass ich damals schon geneigt war, sie als Endresultat von dem Grundtypus derselben abzuleiten. Bestärkt bin ich neuerdings in meiner Auffassung, nachdem ich Dr. Hjalmar Stolpe's vorzügliche Untersuchungen über Entwicklungserscheinungen in der Ornamentik der Naturvölker [1]) gelesen habe. Meiner Ansicht nach würde der Spatel Fig. 6 als Grundtypus zu bezeichnen sein, der sich allmählig unter den Händen anderer, nicht weniger geschickter Künstler durch Stilisierung verlor, um eine Form zu bilden, die ohne die Kenntniss der Zwischenstufen neu erscheinen dürfte. Es soll Fig. 6 offenbar einen auf einem Pflock sitzenden Mann vorstellen, der mit beiden Händen den unverhältnismässig grossen Phallus zum Munde führt, eine Darstellungsweise, die sehr oft in den vielen götzenartigen Figuren der Papua's wiederkehrt, wie sie z. B. auch aus den beiden, aus hartem Holz massiv geschnitzten Figuren der Spatel Fig. 1 und 2 ersichtlich ist. — Fig. 8 zeigt nun dasselbe Motiv, jedoch schon wesentlich stilisiert, namentlich in Bezug auf die unteren Extremitäten und den Phallus, während die nur in entgegengesetzter Richtung gedrehte Zipfelmütze fast dieselbe Form wie Fig. 6 gehabt haben dürfte. Auch der Knopf in der Mitte der Mütze, der bei den folgenden Figuren 3, 4 und 7 schon an ganz anderer Stelle erscheint, ist wohl vorhanden, wenn auch in etwas veränderter Form. Der nächste Spatel (Fig. 3) zeigt uns zwar auf den ersten Anblick ein ganz anderes Bild, jedoch erkennen wir bei näherer Betrachtung das ursprüngliche Motiv, nur in Doppelform und anderer Stilisierung. Die Figuren sitzen mit dem Rücken gegen einander, die den Phallus haltenden Hände sind noch deutlich erkennbar, während die unteren Extremitäten beider Figuren zu einem Rundbogen zusammen geflossen sind. Die Mützen sind aus der gebogenen Form in die gestreckte übergegangen und tragen den gebogenen Zipfel in umgedrehter Richtung, beinahe zu einem selbständigen Ornament ausgebildet. Nur der Knopf vor der Mütze ist verschwunden und vor die den Phallus haltenden Hände gerückt. Während nun bei Fig. 3 nur die Basis der Mützen vereinigt ist, sehen wir in Fig. 4 schon die Köpfe selbst vereinigt, in welcher Form sie auch auf Kämmen aus derselben Gegend vorkommen (Fig. 9 und 5). Die den Phallus haltenden Hände der Fig. 4 sind schon sehr stilisiert, der Mützenknopf ist von den Händen zum Knie gerückt und an den Füssen nochmals wiederholt. In Fig. 7 endlich sind nur noch Köpfe und Mützen deutlich auf das Motiv zurückzuführen, Hände, Füsse und Phallen dagegen schon vollständig stilisiert, nur die Knöpfe sind wie bei Fig. 4 dieselben geblieben: nach unten zu ist eine weitere Ausbildung des Ornamentes ersichtlich. Obwohl nun die Figuren 15, 14 und 10 schon wesentlich andere Formen zeigen, glaube ich doch, dass nur einige Zwischenformen zur Erklärung fehlen [2]), dass man aber bei genauer Musterung im Stande ist, einzelne Analogien zwischen dem Grundtypus und den Endresultaten zu finden. —

Als nebensächliche Verzierungen finden sich auf sämmtlichen Spateln, besonders an allen Rändern Einkerbungen, ähnlich denen die Herr H. Stolpe in der oben citirten Arbeit als Haifischzahnornament bezeichnet und die fast ausschliesslich bei einem, sonst wohl nicht in diese Categorie gehörenden Spatel Fig. 17 und zum Theil bei den Kämmen 9, 5, 12, 16, zur Verzierung dienen, ausserdem rhombische Figuren an den Köpfen und Mützen der Fig. 6, 3, 4 & 7, die auch auf den Kämmen Fig. 13 und 11 (als Flechtwerk) wiederkehren. —

[1]) Mittheilungen der anthropol. Gesellschaft in Wien XXII Bd p. 19 ff.

[2]) Sollten in Museen oder Privatsammlungen solche Zwischenformen vorhanden sein, so würde der Verfasser für Ueberlassung von Skizzen derselben sehr dankbar sein.

(*Vervolg bladz. 88.*)

DE LEER DER SIGNATUUR

DOOR

PROF. P. J. VETH,
ARNHEM.

III.

DE MISTEL EN DE RIEMBLOEM.

Een niet veel minder bekend en merkwaardig voorbeeld van Signatuur, dan de *Mandragora*, leveren de Marentakken of Mistels (*Viscum album*) op. Alvorens echter over den aard en oorsprong dezer Signatuur te spreken, acht ik het noodig bij een misverstand te verwijlen, dat aangaande deze plant bestaat.

De Mistel (het is deze ons met de Duitschers gemeene naam, en die ook terugkeert in het Engelsche Mistletoe [samengesteld uit Mistel en toe = twijg], dien ik om de meer algemeene bekendheid liever gebruiken zal, dan de enkel in het Nederlandsch gebruikelijke Marentakken) behoort tot de plantenfamilie der *Loranthaceeën*, die alleen uit parasietische of woekerplanten (d. z. planten die op andere planten en te haren koste leven) bestaat en in vele geslachten en soorten in de tropische deelen vooral van Azië en America te huis is. In Europa komen slechts drio soorten voor: *Viscum album* L., *Viscum oxycedri* Dec. en *Loranthus europaeus* Jacq. Over de tweede soort, die zeer weinig verbreid[1]) en zeer weinig bekend is, behoef ik niet te spreken. De beide anderen waren reeds aan de Griekon en Romeinon bekond en worden beschreven bij THEOPHRASTUS, DIOSCORIDES en PLINIUS. Zij werden samengevat onder den naam van *ἰξός* (ook *ἰξία*) bij de Grieken en *Viscum*[2]) (of *Viscus*) bij de Romeinen[3]). De planten zijn echter in menig opzicht verschillend. De latere botanici vonden hot verschil groot genoeg om ze tot verschillende genera te brengen, die ze *Viscum* on *Loranthus* noemden; de Italianen, in wier land beide voorkomen, onderscheiden ze als *Visco albo* en *Visco quercino;* in de Germaansche talen heet *Viscum album* Mistel en *Loranthus europaeus* Riembloem.

Wanneer enkel *Viscum* gebruikt wordt is het niet altijd gemakkelijk uit te maken, of de Mistel dan wel de Riembloem bedoeld wordt. Zoo b. v. in de bekende plaats van VIRGILIUS, Aeneis VI : 205, waar hij den gouden tak dien AENEAS moest plukken om zich den weg naar de onderwereld te banen, met het *Viscum* vergelijkt. De verzen luiden aldus:

„Quale solet sylvis brumali frigore viscum
„Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos,
„Et croceo fœtu teretes circumdare truncos,
„Talis erat species auri frondentis opaca
„Ilico";

---

[1]) Men kent haar slechts als woekerend op *Juniperus oxycedri* op het eiland Cherso en eenige naburige kleinere in de Adriatische zee.

[2]) *Viscum* is uit *ἰξος* ontstaan door vóórplaatsing van het digamma en omzetting van de beide bestanddeelen *ϝ* en *ς* van de dubbelletter *ξ*. Uit *Viscum* ontstond het Italiaansche *visco*, in het Oud-fransch *vist*, dat in het Normandisch Fransch werd afgekort tot *vi*, en in het hedendaagsch Fransch, door de gewone verwisseling van *v* of *w* met *gu*, veranderd in *gui*.

[3]) De Grieken hadden voor de beide planten bovendien ook afzonderlijke namen; *ὑφεαρ* voor *Viscum album* en *στελίς* voor *Loranthus europaeus*. Zie FRAAS, Synopsis plantarum florae classicae, p. 152.

en kunnen bijna letterlijk dus vertaald worden:

„Gelijk het *Viscum* in den wintertijd in 't woud
„Een boom tooit met nieuw loof, niet uit hem zelv' gesproten,
„En met zijn goudgeel kroost de takken houdt omsloten,
„Zoo was ook 't aanzien van het blaadren schietend goud,
„Gewassen aan een dichten eik." [1])

Schier alle vertalers (ook VONDEL) en commentatoren van den Mantuaanschen zanger achten hier den Mistel bedoeld; doch waarschijnlijk alleen omdat hun die beter dan de *Loranthus europaeus* bekend was. Ik houd mij overtuigd dat VIRGILIUS slechts aan laatstgenoemden kan gedacht hebben [2]). Aan gene zijde der Alpen is de *Loranthus* veel gewoner dan de Mistel; door zijne, soms tot 20 cM. lange en prachtig vuurroode bloemen is hij een veel grooter en in het oogloopender sieraad van de bosschen; hij draagt werkelijk goudgele vruchten (*Croceus fetus*), terwijl de bessen van den Mistel bijna wit zijn; en hij hecht zich bij voorkeur aan den eik [3]), terwijl, zooals ik beneden zal aantoonen, de Mistel slechts zeer zelden op de eiken gevonden wordt [4]).

De verwarring der beide verwante struiken heeft nog tot een verder misverstand geleid. Men vindt algemeen over de natuurlijke vogellijm gesproken als een voortbrengsel van den Mistel. Hoe verkeerd dit is, wordt aangewezen door HARALD LENZ in zijne „Gemeinnützliche Naturgeschichte", Th. IV, bl. 473. „Dasz man aus der Mistel Vogelleim machen könne, ist ein weit verbreiteter Irrthum. Sie mag auf Laub- oder Nadelbäumen gewachsen sein, so bringt man doch aus ihren Stämmen, Blättern, Früchten nur einen klebrigen Saft zu Stande, der nicht besser klebt als eingedickter Birnensaft und nicht einmal zum Fliegenfang dienen kann. Mit Oel lässt er sich gar nicht zusammen kochen. Der Vogelleim der Thüringer wird aus Leinöl gesotten; in Italien bereitet man ihn allgemein aus den Beeren des *Loranthus*. Der beiden (Mistel und *Loranthus*) gemeinschaftliche Name hat die Verwechslung bewirkt." Men is inderdaad met die verwisseling zoover gegaan, dat men in Nederlandsche schoolboeken voor botanie aan den Mistel, met voorbijgang zijner echt Nederlandsche namen, eenvoudig dien van Vogellijm heeft gegeven [5]), die al berustte hij niet op een misverstand, ook daarom zou moeten worden afgekeurd, omdat wij in onze taal, tenzij in de achtelooze spreekmanier van het dagelijksch leven, niet gewoon zijn een boom en zijn product geheel denzelfden naam te geven.

Terwijl de *Loranthus* vooral in Italië, Krain, Stiermarken, Neder-Oostenrijk, Moravië, Litthauen en het Balkan-Schiereiland voorkomt, is de Mistel, ofschoon ook niet vreemd aan Griekenland en Italië, meer over het Noorden van Europa verbreid, gelijk dan ook zijne vereering van oudsher meer bij Celten en Germanen, dan bij Hellenen en Romeinen te huis behoort. De Mistel komt voor van het zuiden van Noorwegen en Zweden tot aan de Middellandsche zee, in de Alpen slechts tot eene hoogte van 2000 voet, en is ook in Japan en Noord-Amerika menigvuldig. Dat hij in vroeger tijd ook in ons land niet zeldzaam was, blijkt uit DE GORTER's „Flora Belgica" (1717), en mag ook daaruit worden opge-

[1]) *Ilex*, eigenlijk *hulst* wordt hier, gelijk meermalen met dichterlijke vrijheid van den eik gebruikt.
[2]) Ook FRAAS, Synopsis plantarum Florа classicae, S. 152, vermeldt de plaats van VIRGILIUS bij *Loranthus europaeus*.
[3]) Vandaar de Italiaansche naam *Visco quercino*. Echter vindt men den *Loranthus* ook wel op linde- en kastanjeboomen.
[4]) Vgl. over den *Loranthus* H. WAGNER's Malerische Botanik, 2e Aufl., I, bl. 81.
[5]) HEUKELS, Schoolflora, bl. 103.

maakt, dat hij in onze taal, behalve den naam Mistel, ook nog den volksnaam Marentakken heeft, die reeds bij KILIAAN in de vormen Maertacken en Marrentacken voorkomt, maar van zeer onzekeren oorsprong is [1]. Thans wordt echter naar men beweert, de Mistel alleen nog nu en dan in Limburg gevonden. Het is zeker niet te verwonderen, dat men een voor bosschen en boomgaarden zoo schadelijk gewas heeft trachten uit te roeien: in Gelderland zegt men mij, dat nog in een paar tuinen Mistelstruiken als curiositeit zijn bewaard gebleven. Den naam Mistel (dien de Duitschers vaak dooreenhaspelen met dien van Mispel, *Mespilus Germanica*, den bekenden tot de Pomaceeën behoorenden vruchtboom) wil men veelal afleiden van Mist. Hiervoor bestaat althans eenige grond. Die afleiding steunt op het oude volksgeloof, dat de zaden van het *Viscum* (zoowel Mistel als Riembloem) in het ingewand der vogelen tot rijpheid komen en opschieten uit hun op de boomen gevallen drek. PLINIUS gewaagt daarvan in de volgende woorden [2]: „Omnino autem satum nullo modo nascitur, nec nisi per alvum avium redditum, maxime palumbis et turdi [3]. Haec est natura, ut nisi maturatum in ventre avium non proveniat". Deze voorstelling, ofschoon thans gewoonlijk als onjuist beschouwd, was vroeger algemeen; zij ligt ook ten gronde aan de zonderlinge interpolatie, die VONDEL zich zoowel in de proza- als in de dichterlijke vertaling van de *Aeneïs* veroorlooft, wanneer hij in de boven aangehaalde verzen de woorden: „quod non sua seminat arbos", vertaalt door het verklarende: „gebroeit uit snippemest, dat aen de schors kleeft" [4]. Dit volksgeloof waarop ik beneden terugkom geeft aan genoemde afleiding eenigen schijn; maar zoolang niet verklaard is, waarvan de uitgang el afkomstig is, kan men haar geenerlei waarde toekennen.

De boom waarop de Mistel bij voorkeur zich nestelt, is de appelboom; lang niet zoo dikwijls komt hij op den pereboom voor. Hij versiert echter met zijn altijddurend, geelachtig groen niet enkel de boomgaarden, maar ook velerlei woudboomen, het meest wellicht de populieren, maar ook de linden, iepen, eschdoorns, dennen, meidoorns en hazelaars en, naar men zegt, zelfs den zelf woekerenden *Loranthus*. Enkele malen komt hij ook voor op de eiken; doch zoo zelden, dat men zelfs heeft in twijfel getrokken of de eikenmistel wel een ander dan denkbeeldig bestaan heeft. Dat deze twijfel ongegrond is, blijkt uit hetgeen ik straks over de bijzondere vereering van den eikenmistel bij de oude Galliërs zal mededeelen; ook verzekert Prof. BUCKMAN in LINDLEY en MOORE's „Treasury of Botany" [5], dat hij dien tweemaal persoonlijk heeft waargenomen, eens op Eastnor Park by Ledbury in Herefordshire, en eens te Frampton-on-Severn in Gloucestershire, terwijl Dr. BULL in een in hetzelfde werk aangehaald artikel van het „Journal of Botany", zeven, maar ook niet meer, authentieke voorbeelden van Mistels op eiken in geheel Engeland wist bij te brengen. Maar indien de Mistel zich slechts zeer zelden aan eikeboomen hecht, hoe komt het dan, dat men hem, niet alleen bij dichters, maar zelfs in wetenschappelijke geschriften, zoo vaak als bij uitnemendheid eigen aan den eikeboom heeft

---

[1] Zie pogingen tot verklaring in WEILANDS Woordenboek in v. en bij SLOET in „de Gids", t. a. p. bl. 423. Ik weid ongaarne uit over zulke uit de lucht gegrepen etymologiën; men kan er bladzijden mede volschrijven zonder een stap verder te komen.

[2] Hist. Nat. XVI. 93.

[3] De edit. Bipontina heeft dunkt mij ten onrechte *turdis*. *Palumbis* is genit. van *palumbes*, en een genitief wordt hier vereischt als appositie van *avium*.

[4] VONDELS Werken, uitg. door J. v. LENNEP, V, bl. 256, VIII, bl. 430. Waarom VONDEL hier, in plaats van lijster of boschduif, de snip noemt, is moeilijk te zeggen.

[5] Art. *Viscum*.

voorgesteld. Mij dunkt, dat zal wel weder in hoofdzaak op de verwarring van den Mistel met de Riemhloem, den *Visco quercino* der Italianen, berusten. Doch hier komt nog bij, dat voor zekere, straks nader te beschrijven godsdienstige plechtigheden der Druïden alleen de eikemistel mocht gebezigd worden, die daarom zorgvuldig in de bosschen werd gezocht.

Het groen der Mistels trekt in de wouden natuurlijk het meest de aandacht, wanneer de winter de takken der boomen waarop zij groeien onthladerd heeft. Ook is het in dat jaargetijde, dat zij hunne gele hloemen en glanzige witte bessen dragen, de eerste in Maart, de andere in April, beide omstreeks een maand vroeger dan de bloemen en vruchten van den *Loranthus*. De stengel van den Mistel bereikt de dikte van een bezemsteel en is onderscheidene malen gaffelig verdeeld. De wonderkrachten die aan dezen heester worden toegeschreven, zijn daarin te zoeken dat hij nooit op den grond groeit, maar steeds op andere boomen, en dat het zelfs nooit gelukt is zijn zaad op den bodem te doen ontkiemen. Daar hij, nevens den tot Zuid-Europa beperkten *Loranthus*, de eenige grootere en phanerogamische woekerplant was, die men gelegenheid had waar te nemen, en daar men van de wijze waarop hij zich met andere boomen vereenigt en te hunnen koste leeft, niet het geringste denkbeeld had, hield men hem voor een gewas van bovennatuurlijken, hemelschen oorsprong. Zeer juist zegt de heer Sloet in zijne meergemelde Verhandeling in de Gids[1]: „Het kan niet anders of deze plant, die nimmer op den grond, maar steeds op een tak van een anderen boom groeide, moest uit den hemel zijn gevallen, en bij dat bovennatuurlijk bestaan ook hovennatuurlijke krachten hebben."

De wijze waarop de Mistel zich met andere boomen vereenigt en daarin zoo stevig wortelt, als ware hij er op geënt, is lang een mysterie geweest, dat slechts door het zorgvuldig en volhardend onderzoek der botanici is opgelost[2]. Bij den *Loranthus* is de vereeniging veel minder innig, ofschoon voor den boom waarop hij zich nestelt niet minder verderfelijk. Ik zal echter daarover niet uitweiden, maar mij tot den Mistel bepalen. De bessen worden gaarne door sommige vogels gegeten, die omstreeks den tijd dat ze rijp worden de Mistelstruiken in grooten getale omfladderen. In die bessen liggen de pitten bedolven, die door deze vogels worden overgehracht naar de takken der boomen waaraan zij zich hechten. Het oude volksgeloof, reeds boven vermeld, dat die overhrenging in den mest der vogels plaats heeft, wordt thans door vele botanici verworpen; maar geeft toch de beste verklaring van de vraag hoe die zaden zich aan de takken hechten, en vindt een parallel in het geloof der Javanen, dat de beste koffieplanten gekweekt worden uit de zaden die gevonden worden in de uitwerpselen van den op de vruchten van den koffieboom azenden Moesang of Koffierat (*Paradoxurus musanga*)[3]. Men zal, dunkt mij, het best handelen door zich te houden aan de voorzichtige uitspraak van Prof. Oudemans[4]: „De „vermenigvuldiging schijnt voornamelijk af te hangen van vogels, die zich met hare bessen „voeden en die bessen zelven of de daarin vervatte zaden op jonge takken achterlaten." Aan het kiemplantje van den Mistel is geen spoor van wortel te hemerken. Het ondereinde er van steekt een weinig uit en is meer of min schijfvormig gezwollen; bij het

[1] Bl. 425.

[2] Vooral belangrijk is het onderzoek van Dr. John Harley, „Transactions of the Linnaean Society", XXIV, p. 175. De beschrijving die ik hier mededeel, is in hoofdzaak gevolgd naar H. Wagners „Malerische Botanik", I, bl. 79.

[3] Ik sprak hierover uitvoeriger in mijne „Bijdragen tot de kennis van de voornaamste voortbrengselen van Ned. Ind.", II, de Koffij, bl. 31.

[4] Flora van Nederland, 2e druk, D. II, bl. 202.

kiemen verlengt het zich en hecht zich, waarschijnlijk door het afscheiden van kleefstof, aan de schors der takken. De nog kleurlooze zaadlobben liggen inmiddels nog in het kiemwit bedolven, zuigen het op en voeren het als voedsel aan het groeiende deel toe. Nu vormt zich in het midden der zuigschijf de wortel en dringt in de schors en het jonge celweefsel van den tak. De wortel verdeelt zich weldra in een aantal armen, die zich naar alle zijden verbreiden, bij voorkeur in de lengterichting der takken groeien en zich soms wel een voet ver uitstrekken. Wanneer het celweefsel zich reeds tot hout verhard heeft, kan de misteiwortel er niet meer indringen, maar blijft onder de schors; maar zoolang het nog jong en zacht is, schiet de wortel daarin eigenaardige wigvormige loten, die nog het best met vaatbundels kunnen vergeleken worden. Jaarlijks herhaalt zich dezelfde toedracht. De meerdere of mindere diepte waarmede de wortelscheuten in den tak zijn gedrongen, toont hun grooteren of geringeren ouderdom. Een dieper groeien der wortelscheuten wordt ten laatste door de toenemende houtvorming onmogelijk; maar in iedere groeiperiode zendt de wortel nieuwe uit. Heeft zich de Mistel aan de onderzijde van den tak gehecht, dan wassen toch de wortelscheuten loodrecht in dien tak en dus in de richting naar boven. Groeit een Mistelstruik slechts gebrekkig, of wordt hij zelfs afgehouwen, dan schieten toch in zijne plaats uit de horizontale worteluitloopers geheele rijen van jonge wortelloten uit, en is welhaast de vernietigde vijand door tal van nieuwe vervangen. Slechts het afsterven of de geheele verwijdering van den tak waarop hij zich gevestigd heeft, kan hemzelven den dood brengen. Door de verdikking der wortels en wortelscheuten verdikt zich ook de plek van den tak waarin zij woekeren. Te gelijker tijd vermeerdert hier ook de voedende plant hare werkzaamheid en het knoestig gezwei wordt grooter, hoe langer de inwerking duurt. Dat de Mistels aan de boomen waarop zij in groot aantal groeien, een ras verderf bereiden, is gemakkelijk in te zien.

Het is niet te verwonderen dat deze op geheimzinnige wijze ontstaande en groeiende heesters eene plaats innemen in de Noordsche Mythologie. De Mistel was gewijd aan Freia of Frigga, de gade van Wôdan. Hun beider zoon Balder (zoo men meent de repraesentant der weldadige zomerzon) werd door oude voorspellingen met den dood bedreigd. Zijne moeder, om dit gevaar van hem af te weren, liet door alles wat op aarde was een eed zweren, dat het Balder geen leed zou doen. Zij verzuimde echter dien eed ook te vorderen van den Mistel, die niet op de aarde zelve, maar op andere boomen groeit. Balders bitterste vijand, de wilde Hödr (volgens de mythenduiders, de vertegenwoordiger van den winterdood), dit wetende, maakte een pijl van een Misteltak en doodde daarmêe den held [1].

Vooral bij de oude Galliërs stond de Mistel in hooge vereering; in de godsdienstige plechtigheden waarbij hunne priesters, de Druïden, voorgingen, nam deze plant eene gewichtige plaats in. „Nihil habent Druïdae", zegt Plinius [2] „visco et arbore in qua gignatur (si modo est robur) sacratius". Men late die woorden *si modo est robur* niet onopgemerkt. De eik was voor de Galliërs de bij uitnemendheid heilige boom, en wanneer de uit den hemel stammende Mistels zich, wat zelden het geval was, eene plaats op den meest vereerde der boomen gekozen hadden, den boom waaraan de Druïden zelven hunnen naam ontleenden [3], was dit voor hen de aanwijzing der hoogste bovennatuurlijke kracht. Doch

---

[1] Zie Grimm's Deutsche Mythologie, Wuttke, der Deutsche Volksaberglaube der Gegenwart, en the Treasury of Botany in v. Viscum.
[2] XVI: 95.
[3] De naam Druïden wordt veelal afgeleid van het Celtische *derf* of *derv*, eikeboom, eigenlijk hetzelfde

reeds afgescheiden van deze zeldzame vereeniging, kenden de Galliërs aan den Mistel eene hoogere geneeskracht toe, dan aan alle andere kruiden te zamen. Zij noemden hem volgens PLINIUS met een naam die in hunne taal den algenezende[1]) beteekende. Hij gold als een tegengif tegen alle vergiften en als een onfeilbaar middel tegen de onvruchtbaarheid van menschen en dieren, dit laatste misschien wel wegens de groote vruchtbaarheid, die de plant zelve kenmerkt.

Dat de inzameling dezer plant (PLINIUS zegt het wel niet duidelijk, maar schijnt mij toe toch bepaaldelijk van den eikemistel te spreken) niet zonder bijzondere plechtigheden kon plaats hebben, spreekt wel van zelve. Men zocht haar ijverig in de bosschen, en als men ze gevonden had, verzamelden zich de Druïden om haar met groote staatsie te gaan plukken. Dit geschiedde in den bloeitijd der plant, wanneer ze met de nog schijnbaar doode natuur, die haar omringde, het levendigst contrast vormde. Het snijden moest plaats hebben op den zesden dag der nieuwe maan van Maart, en door middel van een gouden sikkel. Een in het wit gekleede Druïde beklom den boom met het gouden werktuig in de hand, en sneed de plant, die, vermoedelijk opdat zij den grond niet zou raken, in een witten mantel werd opgevangen, bij den wortel af. Intusschen was de menigte van alle kanten samengevloeid en alles voor een groot offerfeest onder den door 's hemels zegen begunstigden boom gereed gemaakt. Onder het zingen van lofzangen[2]) werden twee witte stieren, wier hoornen voor het eerst (— met bloemen? —) omwonden waren, geslacht, en de Godheid aangeroepen, opdat zij haar geschenk gezegend mocht doen zijn voor hen aan wie men ze geven zou. THIERRY meent dat de takken en vruchten der Mistels door de Druïden als talismans verkocht werden en een onuitputtelijke bron van schatten voor hunne orde waren[3]). PLINIUS besluit zijne mededeeling over deze plechtigheden met den uitroep: „Tanta gentium in rebus frivolis plerumque religio est."

Het geloof aan de verborgen krachten van den Mistel heeft in Frankrijk stand gehouden gedurende de middeleeuwen en zelfs nog later, niet alleen onder het volk, maar ook onder de geneeskundigen. Er kunnen trouwens niet alle geneeskrachtige hoedanigheden aan ontzegd worden; doch daarover zal ik beneden gelegenheid hebben uitvoeriger te spreken.

Er is in het Fransche volksleven in sommige streken nog een spoor van de oude vereering der Misteltakken overgebleven. Op Nieuwejaarsdag loopen daar groote troepen kinderen langs de straten, kloppen aan de deuren en roepen luidskeels: „au gui l'an neuf", ook wel uitgesproken: „au gui l'an né". DUCLOS in zijne „Mémoires druïdiques"[4]) zegt daarover: „Cette exclamation paraît s'être conservée en mémoire de la cérémonie ou l'on distribuait le gui chez les Gaulois. Le grand sacrifice du gui de l'an neuf se faisait avec beaucoup de cérémonies près de Chartres, le sixième jour de la lune, qui était le commencement de l'année, suivant leur manière de compter par nuits." Hiormede stemt vrij wel overeen de meening van THIERRY[5]): „C'était probablement dans cette forme que la récolte du gui était publiée chez les Gaulois; probablement aussi elle se pratiquait au renouvelle-

als het Grieksche *δρῦς*. Zie LITTRÉ in v. *Druide* en AM. THIERRY, Histoire des Gaulois, T. II, p. 143 (van den Brusselschen nadruk, 1842). Prof. KERN maakt mij opmerkzaam op de vormen *derw* in het Welsh, en *daur* in het Oud-iersch.

[1]) *Omnia Sanantem.*

[2]) Deze trek komt niet bij PLINIUS voor, maar is ontleend aan een woord van OVIDIUS: „Ad viscum Druidae cantare solebant".

[3]) T. a. p. bl. 137.

[4]) De plaats is aangehaald bij LITTRÉ, art. *Gui.*

[5]) Aangeh. werk, II, p. 137.

ment de l'année, qui, dans cette hypothèse, aurait eu lieu au sixième jour de la lune de Mars."

Wij wenden thans den blik van Frankrijk naar Duitschland. Omtrent de Mistels in der Germanen volksgeloof en volksgebruik heeft de heer SLOET[1]) vele bijzonderheden verzameld, die echter nog door verspreide mededeelingen uit WUTTKE's „Deutscher Volksaberglaube der Gegenwart" kunnen worden aangevuld. De Mistels moeten, zullen zij kracht hebben, geplukt worden in Augustus, wanneer de zon in den Leeuw gaat, of op de beide Vrouwendagen; zij mogen niet op de aarde gelegd, maar moeten in een doek gedragen worden. Als de zon in den Schutter staat kunnen zij drie dagen vóór nieuwe maan van den boom geschoten worden, maar moeten met de linkerhand worden opgeraapt. Die eene bes van den Mistel in zilver gevat om den hals draagt (en vaak werden in Duitschland de kinderen daarmede versierd) is gevrijwaard tegen tooverij. In het algemeen geldt de Mistel als een voortreffelijk middel tegen betoovering. Hij behoort tot de planten, waarvan men in Beieren in iedere kamer der woning het gansche jaar door een bundel bewaart om de heksen te weren. In Oostenrijk legt men een misteltak op den drempel, om bevrijd te blijven van de nachtmerrie. De Misteltakken maken dat een dief niet ontvluchten kan, doen alle sloten openspringen, en dienen ook als wichelroede, waarvoor echter, zooals algemeen bekend is, bij voorkeur een stok van den hazelaar wordt gebruikt. Maar de kracht van zulk een stok is toch grooter als op den heester, waarvan hij genomen is, een Mistelstruik groeit, en nog wordt geloofd dat in dit geval, even diep onder den grond als de Mistel daarboven groeit, een Alruin is te vinden. Eindelijk zegt men dat de vleugel op een misteltak gelegd alle vogels doet wegvliegen. Ik deel dit alles mede in den tegenwoordigen tijd, omdat er zeker nog vele sporen van bij het volk te vinden zijn. In hoeverre het volk thans wijs genoeg geworden is, om zich van eenige dier bijgeloovigheden te ontdoen, kan ik niet nagaan.

Omtrent de geneeskracht van den Mistel, die misschien niet volstrekt kan ontkend worden, in zooverre de schors en de bittere bessen een adstringeerend vermogen bezitten, vindt men weder vooral bij de Duitschers de buitensporigste voorstellingen. Zij openbaarde zich o. a. in het voorkomen van miskramen, ten welken einde de takken met de schors om den arm werden gewonden; ook maakte men er vingerringen van als behoedmiddel tegen de vallende ziekte. Doch ook in Frankrijk, zooals reeds werd opgemerkt, en evenzoo in ons vaderland en in Engeland werd aan die geneeskracht veel gewicht gehecht. Onze DODONAEUS leert ons, dat men als middel tegen de epilepsie van misteltakken heften voor messen maakte, die door de hitte der handen op het lichaam inwerkten. Maar nog veel later werd ook, zij het dan op minder phantastische wijs, door geneeskundigen van groot gezag de Mistel tegen vallende ziekten en andere zenuwaandoeningen aanbevolen, in Engeland door RAY (omstreeks 1700), in Nederland door BOERHAAVE (omstreeks 1720) en zijn voortreffelijken, later te Weenen gevestigden leerling VAN SWIETEN (omstreeks 1745). Het is zeer mogelijk dat deze laatste aanwending oorspronkelijk nog op eene bijzondere Signatuur der plant berustte. Ten minste is dit het gevoelen van Prof. BUCKLAND, die zich daarover uitspreekt in deze woorden[2]): "It is easy to see that what gave countenance to this idea, has been the fact, that the parasite grows from the under part of the foster parent, with its head downwards." Dezelfde schrijver leert ons nog, dat, ook als genees-

[1]) In „de Gids", t. a. p. bl. 423. [2]) T. II. p. 290.

middel, in enkele gevallen aan den eikemistel hoogere kracht werd toegeschreven. Het beroemde *Lignum sanctae crucis*, waaraan zoo groot vermogen werd toegekend om aan de gebreken en zwakheden van den ouderdom te gemoet te komen, was niets dan de tak van een eikemistel. Die hoogere waarde aan den eikemistel gehecht, mist echter allen redelijken grond, daar hij van de Mistels op andere boomen groeiende in geen enkel opzicht verschilt.

Thans is de vroeger om zijne geneeskracht zoo hoog geëerde Mistel geheel uit de Pharmacopoea's verdwenen. CAUVET zegt zelfs in zijne „Eléments d'Histoire naturelle médicale"[1]: „La famille des Loranthacées ne nous offre aucun intérêt".

Uit hetgeen boven over het ontstaan en de ontwikkeling der Misteltakken gezegd is, blijkt genoeg dat zij hoogst nadeelig moeten zijn voor de boomen waarop zij groeien. De parasiet brengt aan de takken waarop hij woekert, een langzamen maar zekeren dood, maar graaft daarmede ook zijn eigen graf. Het verschrompeld en verwrongen voorkomen der stompen door de Mistels gedood, maakt een somberen indruk. Hieruit laat zich de uitdrukking verklaren in SHAKESPEARE's Titus Andronicus[2]: „The baleful mistletoe". — „How could SHAKESPEARE call it the baleful mistletoe?" roept SANDYS uit in zijn aardig boekje over het kersfeest[3]. Inderdaad zijn met den Mistel, in verband met de engelsche kermisviering slechts aangename voorstellingen verbonden, en is hij voor den mensch rechtstreeks in geen enkel opzicht schadelijk, zoodat de vertaling van baleful mistletoe, door giftige Mistel, die ik in het doorgaans zoo aanbevelenswaardig Engelsch-Duitsch Woordenboek van N. I. LUCAS[4]) vond, stellig is af te keuren. Beter is de vertaling booze Mistel bij BURGERSDIJK. TAMORA klaagt dat zij gelokt is in

„een woest, afschuwlijk dal,
„De boomen, trots den zomer, schraal, ontblaard,
„Geheel met mos bedekt en boozen mistel."

In de beschrijving van dit afschuwelijk dal is de toespeling op de vernielende werking die de Mistel op de boomen oefent, geheel op hare plaats.

Is de Mistel voor alle boomen nadeelig, hij is het in veel hooger mate voor de vruchtboomen, waar de ongestoorde vorming en rijpwording der vruchten geheel op de werkzaamheid van takken en twijgen berust, dan voor de woudboomen, wier waarde hoofdzakelijk van den stam afhangt. Men zou dus verwachten dat overal deze parasieten met de grootste zorg uit de boomgaarden zouden geweerd worden. Het zal wel daaraan zijn toe te schrijven dat hij in ons land zoo zeldzaam is geworden. En toch is in sommige streken het tegendeel het geval. In Engeland zijn gewesten, waar de Mistel opzettelijk op de appelboomen geënt wordt; vooral komt dit voor in Herefordshire, waar de appelboomgaarden met Mistelstruiken overladen zijn. De vermenigvuldiging geschiedt zeer gemakkelijk. Men heeft slechts een kleine insnijding te maken aan de onderzijde van een boomtak, en daarin eene zaadkorrel te steken, alleen zorgende dat deze ongeschonden is, en zoodanig geplaatst dat de embryo gericht is naar den tronk van den boom. Een ander middel is een rijpe Mistelbes te kneuzen tegen de onderzijde van den tak waarop men den heester wil doen groeien. Het zuigschijfje blijft daaraan kleven en na twaalf maanden

---

[1]) T. II, p. 290. [2]) Act. II. Sc. 3.

[3]) W. SANDYS, „Christmas-tide, its History, Festivities and Carols" p. 12.

[4]) In voce *baleful*. Dit woord kan zeker somtijds door giftig vertaald worden, maar de ware beteekenis is steeds: akelig, schrikkelijk, ellendig.

brengt het jonge plantje bladeren voort [1]. Ook in die deelen van Frankrijk waar de cider als gewone drank den wijn vervangt, en dus uitgestrekte appelboomgaarden worden aangetroffen, zooals in Bretagne en Normandië, wordt de Mistel niet slechts niet geweerd, maar gaarne gezien. De oorzaak daarvan is gelegen in het algemeen gebruik der misteltakken in Engeland tot versiering der woningen bij het daar met zooveel bijzondere gebruiken gevierde Kerstfeest. Men zegt dat uit Herefordshire jaarlijks meer dan honderd ton misteltakken naar Londen en andere groote steden worden uitgevoerd. Ook uit Normandië worden daarvan verbazende hoeveelheden aan de overzeesche naburen gezonden.

Het is bekend dat de viering der geboorte van den Heiland door de Christenkerk der eerste eeuwen op den 25sten December gesteld werd, gedeeltelijk wel op grond eener oude overlevering, maar toch ook, daar deze in de hoogste mate onzeker was, omdat die dag reeds een groote feestdag was bij de Heidenen. Hij was namelijk de dag van het Joel- of Yulefeest, het feest van de winter-zonnewending [2], het begin der vernieuwing van de levende kracht des zonnelichts. „Aan zulk een feestdag", zegt Prof. MOLL [3], „hechtte zich van zelf de dankbare herinnering van de komst des Heeren, die het geestelijk Licht der menschenwereld is.... Toespelingen op deze harmonie van het natuurlijke met het geestelijke worden dan ook dikwijls door Christelijke redenaars en dichters gemaakt, en somtijds krachtig en schoon. Men oordeelde het goed, dat de dag van 's Hellands geboorte dag der nieuwe zon werd genaamd, omdat door des Zaligmakers komst het heil van het menschelijk geslacht vernieuwd was." Voor zoover men de heidensche plechtigheden van het Joelfeest geestelijk duiden kan, werden zij door de Kerk niet alleen toegelaten, maar zelfs aangemoedigd, en het natuurlijk gevolg was, dat menig gebruik van heidenschen oorsprong in het Christen-kersfeest bewaard bleef.

Hiertoe behoorde nu, in Engeland althans, het ophangen der misteltakken in de woningen. Men moet niet uit het oog verliezen dat in de heidensche feesten altijd hulde gebracht werd aan de voortbrengende natuurkrachten, waarvan ook, zooals ik reeds vroeger opmerkte, de aan vruchten zoo rijke misteltak een symbool was. Een nieuw bewijs daarvoor is, dat het in Worcestershire eenmaal de gewoonte was, misteltakken, die met graagte door schapen en koeien gegeten worden, te geven aan de koe die het eerst in het nieuwe jaar kalfde, waarmede men zich van de vruchtbaarheid der geheele kudde verzekerde [4]. Waarschijnlijk werden dus in Engeland reeds in den heidenschen tijd op het Joelfeest misteltakken boven de deuren opgehangen, werd reeds toen geloofd dat ieder meisje dat er onderdoor ging, zeker kon zijn van een talrijk kroost, en hadden reeds toen de jonge mannen de vrijheid ieder meisje onder den Mistel een kus te geven, alles gelijk dat nog heden gebruikelijk is. Zeer juist is wat Dr. MASTERS in "the Treasury of botany" over dat kussen onder den misteltak opmerkt: "Like many other customs, its original significance is only guessed at. If known, perhaps the innocent merriment now associated with the plant would be exchanged for a feeling of stern disapproval, and the mistletoe would be banished from our homes".

---

[1] J. TIMBS, Something for every body, p. 139. De eerste manier beschrijft Dr. MASTERS in het vaak aangehaald art. *Viscum* in "the Treasury of botany".

[2] Wij zeggen gewoonlijk zonnestilstand, ontleend aan het Latijnsche *Solstitium*. Daar de zon echter niet werkelijk, maar slechts schijnbaar stilstaat, is het juister zonnewending of zonswending te bezigen, zooals men ook in het Duitsch *Sonnenwende* zegt.

[3] Geschiedenis van het Kerkelijk Leven der Christenen in de VI eerste eeuwen, D. II. bl. 145.

[4] TIMBS, a. w., bl. 139.

In het lieve boekje van Dr. J. H. Maronier „Het Kerstfeest, eene historische schets" [1]) las ik met eenige bevreemding, dat zij die een meisje onder den Mistel kussen, te gelijk eene der bessen die hij draagt moeten afplukken, en het recht tot kussen vervalt als alle bessen verdwenen zijn. Ofschoon ik dikwijls over de Engelsche gebruiken op het Kerstfeest gelezen had, waaronder ik mij vooral met genoegen de fraaie schets in Washington Irving's „Sketchbook" herinner, was mij die bijzonderheid nooit voorgekomen, en achtte ik ze zelfs onwaarschijnlijk, omdat, gelijk vroeger vermeld is, de bessen eerst in Maart rijp worden. Nogtans wordt die bijzonderheid ten volle door het hierboven aangehaalde werk van Sandys bevestigd. Na te hebben opgemerkt dat bij de oude Galliërs de Mistels, om den hals gehangen, een onfeilbaar behoedmiddel tegen de heksen vormden, gaat de schrijver dus voort: "In modern times it has a tendency to lead us towards witches of a more attractive nature; for, as is well known, if one can by favour or cunning induce a fair one to come under the Mistletoe, he is entitled to a salute. At the same time he should wish her a happy new year, and present her with one of the berries for good luck. Each bough, therefore, is only laden with a limited number of kisses, which should be well considered in selecting one. In some places people try lots by the crackling of the leaves and berries in the fire". Een en ander wat hier gezegd wordt, is, dunkt mij, slechts mogelijk, wanneer men de bessen droogt en den zomer over bewaart.

Tegen het laatste kerstfeest vond ik door sommige bloemisten in de dagbladen geadverteerd, dat marentakken bij hen te bekomen waren. Hieruit blijkt dus dat, evenals de duitsche kerstboom, ook de engelsche *mistletoe* bij het vieren van dit feest tot ons is doorgedrongen.

Het verdient opmerking dat, terwijl in Engeland zoo verbazend veel werk gemaakt wordt van de versiering der kerken op Kerstmis met allerlei bloemen en evergreens, daarbij van den Mistel geen gebruik wordt gemaakt. Timbs weet ons zelfs te verhalen [2]), dat een koster die, voor opluistering zijner kerk Mistels wilde snijden, uit den boom viel en zijn been brak, wat als een welverdiende straf werd beschouwd. Men schijnt hieruit te kunnen opmaken dat het besef van den heidenschen oorsprong der mistelversieringen niet geheel gestorven is. Maar daarentegen verzekert dezelfde schrijver dat in de vorige eeuw op Kerstavond te York Mistels naar het hoogaltaar der Kathedraal werden gebracht, terwijl een algemeene vergiffenis van zonden aan de poorten der stad naar de vier hemelstreken werd uitgeroepen.

IV.

DE VARENS.

Tot de wondermiddelen behoort ook eene groote familie der Acotyledonen of Kryptogamen, de *Filices* of Varens. De wonderdadige krachten worden niet slechts aan enkele leden der familie, maar aan de familie in het algemeen toegekend; want zij berusten op de bijzondere wijze waarop zij ontstaan en zich ontwikkelen, die bij alle varens in hoofdzaak dezelfde is. Er zijn echter onderscheidene soorten, die vroeger als specifieke

[1]) Bl. 49 v. [2]) A. w. bl. 138.

middelen tegen bepaalde kwalen of ziekten of tot bereiding van zoodanige middelen werden aangewend, en daaronder enkele die nog niet geheel in onbruik zijn geraakt. Daartoe behoort uit de groep der *Polypodiaceeën: Polystichum filix mas* DEC. (thans veelal *Aspidium filix mas* SWARTZ), de Mannetjesboschvaren (Duitsch Wurmfarn), waarvan de wortelstok eene sterkriekende olieachtige hars bevat, die nog altijd geldt als een der beste middelen tegen den lintworm (*Bothriocephalus* [1]); — *Athyrium filix femina* ROTH, de Wijfjesboschvaren, die eene dergelijke, maar minder krachtige olie oplevert, eertijds ook als plaatsvervangster der vorige gebruikt, maar thans niet meer in tel; — de adelaarsvaren (*Pteris aquilina* L.), bekend door de zwartachtige teekening, gevormd door de van donkerder gekleurd celweefsel omgeven vaatbundels, die zich vertoont als men het verdikte worteleinde van het blad scheef doorsnijdt en op een dubbelen adelaar gelijkt; wegens zijne menigvuldigheid, vooral in Engeland, als een lastig onkruid gevreesd, en niet meer om de hars van den wortel, waarvan de onwerkzaamheid erkend is, geacht; — de eikevaren of boomvaren (*Polypodium vulgare* L.), dus genoemd omdat hij veelal op eike- en andere boomen groeit (en dus vooral niet te verwarren met de boomvarens der tropische gewesten, die zelve boomen zijn), en vroeger in de Pharmacopoea's vermeld, omdat zijn stinkende, maar zoetachtig smakende wortel, het als laxeermiddel gebruikte „Engelzoet" oplevert; — het Venushaar (*Adiantum Capillus Veneris* L.), algemeen in rotsachtige streken van Zuid-Europa, en waarvan de bladeren worden gebruikt tot bereiding van den Sirop capillaire, die in Frankrijk zooveel als borstmiddel wordt aangewend. Uit andere groepen van varens kan men hierbij nog de *Osmunda regalis* L. voegen, de eenige soort van Pluimvaren die bij ons voorkomt en die vroeger als middel tegen de Engelsche ziekte (*Rhachitis*) en tot genezing van eenvoudige breuken werd aanbevolen [2].

De aanwending der varens als geneeskrachtige kruiden placht dus in een aantal gevallen voor te komen, maar schijnt in alle aangehaalde voorbeelden to berusten op overlevering of ervaring; van Signatuur is daarbij geen spoor te ontdekken. Dit zou ik echter niet durven beweren van de *Asplenium*- of streepvaren-soorten die als medicinaal worden opgegeven. De varens dezer groep, zooals de steenbreek (*Asplenium Trichomanes* L.), de steenruit of muurruit (*Asplenium ruta muraria* L.); de Hertstong (*Asplenium scolopendrium* L., *Scolopendrium officinale* SMITH) en het Miltkruid (*Ceterach officinarum* L.), eene Zuid-europeesche varensoort, die echter ook bij Paterswolde in Groningen gevonden is [3], en die, ofschoon eenige moeilijkheid in de classificatie opleverende, het meest met *Asplenium* overeenkomt en door LINNAEUS daarbij gerangschikt is, — deze alleu vindt men gewoonlijk op muren, ruïnen, rotsen en steenachtige gronden, wier ontbinding en verbrijzeling ze bevorderen, en kunnen dus, volgens de leerstellingen der Signatuur, door hunne groeiplaatsen zeer goed als verbrijzelaars van den steen in de blaas gesignaleerd zijn. 't Is waar dat het Miltkruid meer nog als middel tegen zwelling en verharding van de milt, dan als middel tegen den steen wordt aangeprezen; maar men heeft de gevallen misschien als eenigszins analoog beschouwd, en in allen gevalle zegt CAUVET [4]) van de *Ceterach:*

[1]) Volgens CAUVET, Histoire naturelle médicale, I, 509, is die olie, in strijd met eene zeer verspreide meening, even werkzaam tegen de *Taenia* als tegen den *Bothriocephalus*.

[2]) Van het *Ophioglossum vulgatum* L. (de Addertong), wordt bij het Duitsche volk nog geloofd, dat een paard des morgens aangezet met eene zweep waaraan deze varen gebonden is, den ganschen dag geene aansporing meer noodig heeft. Zie SLOET, Gids, t. a. p. bl. 426.

[3]) HEUKELS, Schoolflora, bl. 6.

[4]) A. w., I, p. 51.

„Cette espèce a joui d'une certaine célébrité comme lithontriptique, et contre les maladies du poumon", terwijl hij van haar gebruik tot genezing der miltkwalen geheel zwijgt. Dit zwijgen is intusschen verrassend, wanneer men de volgende plaats van den Engelschen botanicus GERARDE (1545—1607) vergelijkt, die, ofschoon de schrijver zelf het geloof aan de kracht der *Ceterach* tot genezing der miltziekten bespot, toch van de algemeenheid daarvan een sprekend getuigenis geeft: "There be empiricks or blinde practitioners of this age who teach that with this herbe, not only the hardness and swelling of the spleen, but all infirmities of the liver may be effectually and in a very short time removed. But this is to be reckoned among the old wives' fables, and that also which DIOSCORIDES telleth of touching the gathering of Spleenewort in the night and other most vaine things which are found here and there scattered in old books". [1]).

Meer treden de denkbeelden in de leer der Signatuur uitgedrukt op den voorgrond, wanneer wij de oude meeningen, niet over de bijzondere varensoorten, maar over de gansche groep of althans over de gezamenlijke *Polypodiaceeën*, waartoe de aanzienlijkste, meest verbreide en meest bekende Europeesche varens allen behooren, in beschouwing nemen. De reden van de toekenning van geheimzinnige krachten aan deze planten, meen ik met den heer SLOET [2]) te moeten zoeken in de onbekendheid met haar ontstaan, daar zij zich vermenigvuldigen zonder zichtbare bloemen voort te brengen. 't Is waar dat zij in dit opzicht volstrekt niet alleen staan; maar de massa der *Acotyledonen*, van die laaggeplaatste organismen af die op de grenzen van het dieren- en plantenrijk staan, tot aan de lever- en bladmossen toe, worden buiten wetenschappelijke kringen doorgaans niet als ware planten beschouwd en zelden met eenige aandacht verwaardigd, terwijl ook de *Lycopodiaceeën* en *Equisetaceeën*, die met de varens de groep der Vaatplanten vormen, van ondergeschikte beteekenis zijn. Daarentegen zijn de varens aanzienlijke en fraaie planten, in groote hoeveelheid en verbazende verscheidenheid van soorten over de geheele aarde verspreid, en in de bosschen der keerkringslanden den hout geworden stengel zelfs ontwikkelend tot een kleinen, palmachtigen boomstam, die zich vaak tot eene hoogte van 60 à 80 voet verheft. De varens zijn om hun sierlijk loof algemeen geliefde planten, die vaak tot sieraad onzer tuinen worden gekweekt. Geen wonder dus dat men aan hen eigenschappen bemerkte, die men bij andere Kryptogamen onopgemerkt liet.

Het bijgeloof omtrent de varens openbaart zich het meest in de meeningen omtrent de zaadkiemen of sporen, de voortplantingswerktuigen die zich bij de meeste varens aan de onderzijde der bladeren in groote menigte tot hoopjes (*sori*) vereenigd vertoonen. Ieder op zich zelve zijn de uiterst kleine lichaampjes dezer sporen zoo goed als onzichtbaar. Bij alle andere planten bemerkte men bloemen, waaruit het zaad ontstond, alleen niet bij de varens. Toch begreep men dat ook de varen zaad moest hebben, onzichtbaar zaad, maar dat men toch aan zijne werking als werkelijk aanwezig erkende. Dit onzichtbare zaad, meende men verder, volgens de leer der Signatuur, dat ook onzichtbaar moest maken dengeen die het, hetzij met of zonder zijn medeweten, bij zich had. SHAKESPEARE, die in alle geheimen van de Folklore ingewijd was, verschaft ons ook hier weder een aardig voorbeeld. In het begin der 2de Acte van King HENRY IV, Part. I, zegt GADSHILL, een lid der dievenbende van Sir JOHN FALSTAFF, volgens BURGERSDIJK's vertaling, tot zijn medeplichtige BOOTS:

[1]) Aangehaald in „Treasury of botany", in voce *Ceterach*. [2]) Gids, t. a. p., bl. 426.

„Wij stelen als achter een wal, schootvrij; wij hebben het recept van varenzaadjes, wij zwerven onzichtbaar om".

Waarop dan Boots antwoordt:

„Nu, op mijn woord, ik geloof dat gij het meer aan den nacht, dan aan het varenzaad te danken hebt, dat gij onzichtbaar rondzwerft".

Malone, een van Shakespeare's Commentatoren, teekent bij deze plaats het volgende aan: "The ancients, who often paid more attention to received opinions than to the evidence of their senses, believed that fern bore no seed. Our ancestors imagined, that this plant bore seed which was invisible. Hence, from an extraordinary mode of reasoning, founded on the fantastic doctrine of signatures, they concluded that they who possessed the secret of wearing this seed about them would become invisible".

Dit geloof dat het varenzaad onzichtbaar maakt bepaalt zich niet tot Engeland. Ik kom er zoo aanstonds op terug bij het bespreken der wijze waarop het varenzaad verkregen wordt en van de heilzame krachten aan de varens toegeschreven. Voorloopig slechts nog deze door den heer Sloet medegedeelde anecdote omtrent een Westfaalschen boer [1]). In den nacht van den langsten dag, wanneer het varenzaad rijp wordt, was hem, terwijl hij een weggeloopen veulen zocht, zulk een zaadje, buiten zijn weten, in den schoen gevallen. Te huis komende werd hij door niemand opgemerkt. Natuurlijk verbaasde hij zich hierover. Maar toen hij daarop met luider stem uitriep: „ik heb het veulen niet gevonden", joegen deze door een onzichtbare gesproken woorden alle aanwezigen hevigen schrik aan. Niemand begreep recht wat er gaande was, maar toen de boer, meenende dat hij in een der schoenen zaad had gekregen, dezen uittrok, viel het zaadje op den grond en werd hij plotseling weder zichtbaar.

Het recept voor het bekomen der varenzaden, waarvan op de aangehaalde plaats ook Shakespeare gewaagt, wordt in een aanteekening van den heer Burgersdijk bij zijne vertaling kortelijk dus opgegeven: „Varenzaad is nagenoeg onzichtbaar en wordt als middel vermeld waarmeê iemand die het bij zich draagt, zich onzichtbaar kan maken. Maar het moest alsdan op St. Jansavond en op het oogenblik van de geboorte des Heiligen ingezameld zijn". Doch dit is slechts een zeer gering deel van hetgeen daarbij moet in acht genomen en ondergaan worden. Wuttke [2]) weet ons daarvan vrij wat meer te verhalen: „Het zaad is zeer moeilijk te bekomen en slechts door de hulp van den duivel. Wie het wagen wil het machtig te worden, mag gedurende den ganschen adventtijd niet bidden noch ter kerke gaan, en moet veel aan den duivel denken en duivelsche gedachten koesteren. Zoo voorbereid plaatst hij zich in den Kerstnacht tegen twaalf uren op een kruisweg, waarover lijken naar het kerkhof gevoerd zijn. Nu verschijnen hem allerlei spookgestalten, die hem tot spreken en lachen zoeken te verleiden. Biedt hij geen wederstand, dan wordt hij door den duivel verscheurd, maar blijft hij standvastig, dan wordt hem een zakje met het begeerde zaad ter hand gesteld." Geheel dezelfde mythe vind ik ook in Wagners „Malerische Botanik" [3]), maar vermeerderd met eene beschrijving van het zaad, zooals het volksgeloof zich dat voorstelt. „De plant bloeit tusschen elf en twaalf uren en brengt onmiddellijk zijn kogelrond zaad tot rijpheid, dat dan dadelijk met zulk een groote

[1]) Gids, t. a. p., bl. 427.
[2]) Der Deutsche Volksaberglaube der Gegenwart, bl. 94. — Sloet, t. a. p., bl. 427, heeft zijn bericht aan Wuttke ontleend.
[3]) D. I, bl. 7, D. II, bl. 247.

kracht ter aarde valt en verdwijnt, dat het zelfs een metalen vijzel, indien men het daarin poogde op te vangen, doorboren zou. Slechts in een koolzwart bokkevel zou dit gelukken." Volledig is deze beschrijving nog niet. Er behoort nog bij dat het varenzaad in den St. Jansnacht als vurig goud vonkelt en dat het, eenmaal in de aarde verdwenen, niet kan worden wedergevonden [1]).

Dit schijnt de gewone voorstelling te zijn; er komen echter, zooals doorgaans in zulke gevallen, ook plaatselijke verscheidenheden voor. Zoo leert ons Wuttke [2]), dat men in Stiermarken om het varenzaad machtig te worden, in drie nachten, Kerstnacht, Nieuwjaarsnacht en Driekoningennacht, waken moet. In den laatsten heeft men vele aanvechtingen van den duivel te verduren, waartegen men zich verweert door te gaan staan in een toovercirkel, gewapend met een kruis, vervaardigd uit het hout van een op St. Jan nog bloeienden *Crataegus* (*Sorbus*) *torminalis*, een boompje verwant met onzen lijsterbes, dat in Zuid-Duitschland menigvuldig, bij ons slechts als sierplant voorkomt. Het zaad wordt dan opgevangen in negen doeken, zooals die bij de mis over den kelk gelegd worden.

In andere streken kent men eenvoudiger middelen. In Bohemen en Tirol legt men slechts in den St. Jansnacht een witten doek (volgens sommigen moet het een kelkdoek zijn) bij den varen en zamelt zwijgend voor zonsopgang het daarop gevallen zaad in, of schudt ook de plant, zoodat het zaad op den doek valt, waarbij men echter zorgen moet het niet met de hand aan te raken, wijl het dan als dauw of nevel vervliegt.

Wij gaan ons thans bezig houden met de geheime krachten, die aan de varens, met name aan de *Polypodium*-soorten, werden toegekend. Zij blijken al dadelijk uit de Duitsche volksnamen dezer planten; behalve den in den Harz gebruikelijken naam Johannisbloem, die met den vermeenden bloei in den St. Jansnacht samenhangt, komen in verschillende streken de namen Irrkraut, Otternkraut en Walpurgiskraut voor. De naam Irrkraut (dwaalkruid) hangt samen met het geloof, dat wie zonder het te weten op een varenplant treedt, aan het dwalen raakt, en den weg slechts terugvindt als hij zijne schoenen wisselt of zijn voorschoot omkeert. Otternkraut (Adderkruid) heet de plant, omdat men gelooft, dat wie haar bij zich draagt, door de adders vervolgd wordt. Men verklaart dit daaruit, dat de varen, zooals wij zoo aanstonds zien zullen, een middel is om verborgen schatten op te sporen, en het bewaren van zulke schatten vaak aan de adders is toevertrouwd. Walpurgiskruid heet de varen vermoedelijk, omdat, wanneer in den Walpurgisnacht het water van bronnen en stroomen in wijn verandert, alleen hij het scheppen kan die varenzaad bij zich draagt [3]).

Zeer groot zijn de voordeelen aan het bezit van het varenzaad verbonden; het is echter de vraag of zij niet dikwijls het heil der ziel schaden. Is het wel een ware zegen dat het varenzaad geluk schenkt bij het spel en bij de vrouwen? dat de jager die het bezit het vermogen van den vrijschutter om steeds het doel te treffen erlangt? dat men daardoor van den duivel een wisseldaalder kan krijgen, die, eenmaal in de beurs gestoken, teweegbrengt, dat zij nimmer ledig wordt? dat men in den St. Jansnacht, met een varenzaad in de hand een bergjuk bestijgende, steeds een goudader vindt? dat het varenzaad het vermogen bezit hem, die het bij zich draagt door blauwe uit den grond stijgende vlammen de plaatsen aan te wijzen, waar schatten verborgen liggen? dat, in één woord, ieder dien het gelukt is het meester te worden, al zijne wenschen vervuld ziet, over alle schatten der aarde beschikken

---

[1]) Wuttke, A. w., bl. 94. [2]) A. w., bl. 95. [3]) Wuttke, A. w., bl. 73.

kan? Wanneer men overweegt, dat het varenzaad slechts met de hulp van den Booze kan verkregen worden, moet men dan niet aannemen dat dit alles slechts listen zijn, door den aartsvijand des menschdoms aangewend, om de zwakke zielen der menschen in zijne macht te krijgen?

Maar er zijn toch ook minder dubbelzinnige weldaden aan het bezit van het varenzaad en andere deelen der varenplant verbonden, die doen vermoeden dat niet alle daaromtrent heerschende voorstellingen uit dezelfde bronnen zijn gevloeid. Het varenzaad wordt soms geprezen als een wondermiddel, een panacee tegen alle kwalen, een middel dat de krachten des lichaams twintigvoud vermenigvuldigt, en onverstoorbare gezondheid schenkt, verbonden met onverwelkelijke jeugd.

De heilige HILDEGARDIS beweert in hare „Physica", dat daar, waar varens groeien, de duivel zijne kunstgrepen (illusiones) zelden vertoont; dat hij het huis en de plaatsen waar zij zich bevinden vreest en mijdt; dat daar zelden de bliksem inslaat of hagel den oogst vernielt.

Tot de weldaden door de varens verleend, behoort nog dat wie ze bij zich draagt op reis geen ongeluk krijgt. De heer SLOET [1]) verhaalt ons dat VON PERGER, de schrijver der „Deutsche Pflanzensagen", die meermalen opmerkte dat aan de voertuigen, die een steilen weg opreden, varens verbonden werden, niet verkrijgen kon, dat hem het doel, waarmede dit geschiedde, werd bloot gelegd. Men scheen zich over het bijgeloof te schamen, in weêrwil dat men gehoor gaf aan zijne stem. Bloeiend varenkruid boven de huisdeuren te hechten brengt aan de woningen geluk en zegen. Het opgeschuurde graan wordt door varenkruid voor de muizen beveiligd. DE GUBERNATIS verhaalt in zijne „Mythologie des Plantes" [2]) van een boer in Klein-Rusland, wien, toen hij zijne verloren ossen zocht, de plaats waar zij te vinden waren, door in zijn schoen gevallen varenzaad werd aangewezen.

Met een woord moet ik nog in het bijzonder van de kracht der wortels van het *Polypodium* gewagen. Zij worden op St. Jansdag op den middag uitgegraven en in de open lucht gedroogd, waarbij echter elke zonnestraal zorgvuldig moet geweerd worden. Dit geschiedt omdat zij tegen het onweder beveiligen, ook al aan rijkdom helpen, en vooral omdat zij het vee tegen hekserij beschermen, waarom men in de stallen de ruiven, hetzij voor zonsopgang of drie dagen voor nieuwe maan, daarmede bestrijkt. Ook begraaft men wel zulk een wortel onder den drempel der staldeur. Maar met deze wortels wordt veel bedrog gepleegd. Men snijdt daaruit de zoogenaamde Johanneshand, die men zegt dat op St. Jansdag tegen den middag plotseling uit den grond opschiet. Zij heet dengenen die ze bij zich draagt geluk aan te brengen, en lijdende lichaamsdeelen die men er mede bestrijkt te genezen [3]). De heer SCHMELTZ deelt mij mede, dat hij zich het gebruik der Johanneshand als geluk aanbrengend voorwerp nog uit zijne jeugd, als te Hamburg heerschend, herinnert, en dat op St. Jansdag boerinnen uit de boschrijke omstreken in de stad kwamen, om zulke voorwerpen te verkoopen, van welke, nu omstreeks 15 jaar geleden, nog een exemplaar als curiositeit door zijne vrouw gekocht werd.

---

[1]) Gids, t. a. p., bl. 426. [2]) Aangehaald door SLOET, t. a. p. bl. 428. [3]) WUTTKE, a. w. bl. 76, 95.

V.

VERSCHILLENDE ALS SPECIFIEKE MIDDELEN GEBRUIKTE PLANTEN.

De Varens zijn niet de eenige kryptogamische planten die bijdragen tot de Materies medica leveren; men vindt er onder alle familiën waaruit deze groep is samengesteld. Inzonderheid bekend zijn onder de wieren (*Algae*) het Iersche mos of Carragheen (*Chondrus*) [*Sphaerococcus*] *crispus*), en onder de korstmossen (*Lichenes*) de IJslandsche mos (*Cetraria Islandica*). Van de eerste bereidt men een heilzame gelei voor herstellende kranken; de andere, die in de poolgewesten een nuttig voedsel oplevert, wordt nuttig geacht voor teringlijders. De slijmerige, kleverige, gemakkelijk oplosbare zelfstandigheid dezer planten beval ze onmiddellijk aan voor het gebruik waarvoor men ze nog aanwendt; ook heeft men voor laatstgenoemde nog twee andere *Lichens* als plaatsvervangers, de *Cenomyce pixydata* en de *Sticta pulmonacea* of Longvlecht. Deze laatste verdient hier afzonderlijke vermelding als een middel dat bij het volk in hoog aanzien staat, ongetwijfeld op grond zijner Signatuur. De longvlechten bestaan uit groote bruinachtig groene, zich over oude boomstammen, vooral beuken en eiken, uitbreidende vliesachtige, netvormige lappen, geteekend met bruine, harige kuiltjes, die eenige overeenkomst hebben met de holten in de long der teringzieken. „Het is hieraan", zegt CAUVET[1]), „dat zij hun naam en hun gebruik verschuldigd zijn". HARALD LENZ leert ons dat in Duitschland de landlieden en boschbewoners deze vlechten met Breukkruid (*Sanicula europaea* L.) en honig in bier koken, en den dus verkregen drank aan de borstlijders te drinken geven[2]).

Nog eene andere plant, geene *acotyledonische*, maar eene die tot het tweezaadlobbig geslacht der *Boragineeën* of *Asperifoliaceae* (ruwbladigen) behoort, had om eene soortgelijke reden, als middel tegen dezelfde ziekten eenmaal een grooten naam; ik bedoel de *Pulmonaria officinalis* L. of Longenkruid. Deze in ons land vrij zeldzame plant werd vroeger in groote menigte aangetroffen op het thans gesloopte en in tuingronden voor villa's gesplitste landgoed Hulkestein bij Arnhem, waar ik mij herinner dat zij jaren geleden mijne aandacht trok door de witte vlekken op hare bladeren, die den wensch bij mij deden ontstaan, dat zij mocht veredeld en tot eene bontbladerige sierplant voor onze tuinen aangekweekt worden. Ik wist toen niet dat zij vroeger in Engeland onder den naam van Jerusalem cowslip[3]) juist om die gevlekte bladeren en de purperen bloemen in schier alle tuinen geplant werd[4]), en evenmin dat die gevlekte bladeren als eene Signatuur werden aangemerkt, die deze plant als een der uitstekendste middelen tegen lijden der long aanbeval. Aan de overeenkomst dier teekening met die eener tuberculeuse long dankt de plant haren naam en hare plaats in de Pharmacopoeën; nauwelijks is er eene tweede Signatuur die zoo algemeen bekend is, zoodat zij bij schrijvers, die daarvan slechts oppervlakkig en in het voorbijgaan gewagen, gewoonlijk als voorbeeld geciteerd wordt[5]). De

---

[1]) Hist. Nat. Médic., I, p. 500.

[2]) Gemeinnützige Naturgeschichte, IV, bl. 154 u. 508.

[3]) De Fransche volksnaam is „Sauge de Jérusalem". Zie LITTRÉ in v. Sauge.

[4]) Treasury of Botany in v. *Pulmonaria*.

[5]) Zie o. a. CAUVET, die in zijne Eléments d'Histoire naturelle médicale, alleen naar aanleiding dezer plant van de Signatuur met name gewag maakt (V. II, p. 434). WAGNER, Maler. Botanik, II, 246, schijnt in een dwaling te verkeeren, als hij zegt: „Das Lungenkraut galt wegen der Färbung seiner Blüten als Mittel gegen Lungenübel". Misschien is Blüten slechts een schrijf- of drukfout voor Blätter.

beroemde stichter der Linnaean Society, Sir JOHN EDWARD SMITH, zegt er van: "Every part of tho plant is mucilaginous (slijmig); but its reputation for coughs arose not from this circumstance, but from the speckled appearance of the leaves resembling the lungs;" en Prof. BUCKMAN maakt de opmerking: "The Lungwort offers an interesting instance of a plant, which, though having been used as a remedy from the most superstitioue motives, yet fortunstely possessed those demulcent qualities, which from their beneficial effects were confirmation of the belief in a wrong theory."

In het geheel zijn er onder de ruwbladige planten of *Boragineeën* vele die slijmige en samentrekkende stoffen bevatten, zoodat het aantal dergene die vroeger of later als geneeskrachtig of officineel zijn aangewend, bijzonder groot is. Het is echter niet wegens de gesteldheid der bladeren, die bij de *Pulmonaria* en meer nog bij *Borago officinalis* (Bernagie) ook als groente of toekruid bij salade genuttigd worden, maar wegens de zeer bijzondere natuur der zaden, dat eene tweede *Boraginee*, het zoogenaamde Parelkruid (*Lithospermum officinale* L.), eene niet minder belangrijke plaats dan de *Pulmonaria* in do leer der Signatuur inneemt. Op de bijzondere hardheid dier zaden wijst zoowol de reeds bij DIOSCORIDES voorkomende, in de wetenschappelijke terminologie bewaard gebleven Grieksche naam, als de Duitsche Steinsamen, die daarvan de letterlijke vertaling is. Door sterke kalkafscheiding zijn de nootjes, waarin de zaden besloten liggen, steenhard; hun eironde vorm, glans, gladheid en parelwitte kleur doen ze op parelen gelijken, waarvan de bij ons gebruikelijke naam Parelkruid en de Fransche Herbe aux perles [1]) afkomstig zijn. PLINIUS beschrijft ze [2]) als: „iapilli, candore et rotunditate margaritarum, magnitudine ciceris, duritia vero lapidea", en betuigt dan „dat hij onder de kruiden nooit iets met meer verbazing gezien heeft; zoo groot is de schoonheid der als door de kunst des goudsmids afwisselend met de bladeren glinsterende parelen." Die steenachtige gesteldheid word een voldoend bewijs geacht, dat zij een werkzaam middel moesten zijn tegen den steen in de blaas. Ook daarvan wist reeds PLINIUS te spreken. „Het staat vast", zegt hij, „dat door deze steentjes, ter hoeveelheid van een drachme in witten wijn gedronken, de blaassteenon verbrijzeld en uitgedreven worden en de moeilijke waterloozing genezen wordt. In geen ander kruid is het dadelijk op het gezicht meer blijkbaar, voor welk geneeskundig gebruik het in de wereld kwam. Ook de leek kan dit zonder de aanwijzing van deskundigen beoordeelen." Ziedaar eene uitspraak, dio, ofschoon ze in het Latijn wat onduidelijk is, zooals reeds in Hoofdstuk 1 werd opgemerkt, onwedersprekelijk bewijst dat de leer der Signatuur aan PLINIUS bekend was [3]). Thans is ook dit middel in vergetelheid geraakt. „Ces akènes", zegt CAUVET, „qn'on croyait propres à dissoudre les calculs de la vessie, sont actuellement tombés dans un juste oubli [4])."

---

[1]) Ook in het Duitsch wordt somtijds Perlkraut gebezigd, gelijk men omgekeerd ook bij ons den naam wild steenzaad kent. De gewone Fransche naam, Grémil, is van zeer onzekeren oorsprong, maar heeft te veel overeenkomst met den Engelschen Gromwell of Gromell, om niet een gemeenschappelijken oorsprong te doen vermoeden. De afleiding van granum milii schijnt mij volstrekt onaannemelijk. [2]) Hist. Nat. XXVII: 74.

[3]) PLINIUS is een slordig on in zijns kortheid veelal onduidelijk compilator. Ik gebruik hem zelden zonder do vrees van hem misschien niet goed te verstaan. Daarom geef ik hier ook den latijnschen tekst der vertaalde zinsneden: „Nec quidquam inter herbas majore quidem miraculo adspexi. Tantus est decor, velut aurificum arte alternis inter folia candicantibus margaritis.... Iis lapillis drachmae pondore potis in vino albo calculos frangi pellique constat et stranguriam discuti. Neque in alia herbarum fides est visu statim, ad quam medicinam nata sit. Est autem ejus species, ut etiam sine auctore visu statim nosci possit." — Miraculnm schijnt bij PLINIUS meermalen verwondering, verbazing te beteekenen; zoo ook in „arbor digna miraculo", dat elders bij hem gelezen wordt. [4]) Hist. nat. medic. II, bl. 434.

Eene derde plant tot de familie der *Boragineeën* behoorende was van ouds vermaard als middel tegen slangenbeten. Het *Echium*, waarvan de gewone bij ons in duinen en zandgronden menigvuldig voorkomende soort door Linnaeus *Echium vulgare* genoemd werd, ontleent zijnen naam aan het Grieksche *echis* (vr. *echidna*) adder[1]. Bij ons heet deze plant slangekruid of slangekop, in het Duitsch Natterkopf, in het Fransch Vipérine, in het Engelsch Viper's bugloss[2]. Al deze namen schijnen mij ontleend aan de gerimpelde vruchtjes, die wel wat op den kop van een adder of slang gelijken, ofschoon anderen willen, dat eer moet gedacht worden aan de vele vlekken op den stengel, die aan de huid eener adder doen denken. Littré vermeldt beide gevoelens in deze woorden: „ainsi dite parce que le fruit ressemble à une tête de vipère, ou plutot à cause des taches livides de la tige". Hij geeft dus aan de tweede verklaring de voorkeur, en toont dit nog duidelijker door in het artikel Signature te schrijven: „*L'Echium vulgare*, étant tacheté comme la vipère, on l'a appelé vipérine, et on l'a prescrit contre les morsures de cet animal". Maar zouden niet de namen slangekop en Natterkopf sterk voor de eerste pleiten? Intusschen, welke van beide ook de ware zij, het is natuurlijk dat de leer der Signatuur aan deze, aan een adder herinnerende plant de kracht toekende om adderbeten te genezen, ofschoon elke rationeele grond daarvoor ontbrak.

Aan de familie der *Boragineeën* grenst die der *Scrophularineeën*, waarin wij weder een paar planten vinden bij welke wij eenige oogenblikken willen stilstaan: het Helmkruid en de Oogentroost.

De leer der Signatuur heeft op de Nomenclatuur der planten veel invloed gehad. Vele volksnamen en eenige wetenschappelijke die uit de volkstaal zijn overgenomen, zooals slangekop, parelzaad, zijn onmiddellijk aan hunne Signatuur ontleend; eenige andere, zooals longvlecht, longkruid, oogentroost, aan de lichaamsdeelen, welker ziekten of gebreken, blijkens hare Signatuur, door haar gebruik kunnen genezen worden; wederom andere, zooals speenkruid, steenzaad, aan de ziekten zelve, welke zij volgens hare Signatuur geroepen zijn te genezen. Tot deze laatste behoort ook de naam *Scrophularia*, afgeleid van het Latijnsche *Scrophulae*, klieren, en waarvan de familienaam *Scrophularineeën* of *Scrophulariaceeën* gevormd is. Aan *Scrophularia* als geslachtsnaam beantwoordt in onze taal de naam Helmkruid, in het Duitsch Braunwurz, in het Engelsch Figwort, in het Fransch Scrophulaire, dat onmiddellijk uit den Latijnschen naam is afgeleid. Het geslacht omvat verscheiden soorten, waarvan twee: *Scrophularia nodosa* of het Knoopig Helmkruid, en *Scrophularia aquatica* of het Moeras-Helmkruid, in ons land veelvuldig op vochtige plaatsen voorkomen. Deze planten hadden vroeger een grooten naam als middelen tegen kliergezwellen, in het bijzonder echter de *Scrophularia nodosa*, wier wortel zich kenmerkt door veelvuldige kleine knobbelige uitwassen, waarin men eenige overeenkomst vond met de knobbels door de gestoorde afscheiding der klieren teweeggebracht. Zulk een vage overeenkomst vond men ook tusschen die knobbeltjes en de aambeien of spenen (Haemorrhoïden), waarom het knoopig helmkruid ook tot bestrijding

---

[1] Prof. Oudemans, „Flora van Nederland", 2e uitg., II, bl. 374, beging eene ongelukkige vergissing toen hij, op gezag zeker van het een of ander Grieksch-Duitsch Woordenboek, echis door otter, in plaats van adder verklaarde. In het Duitsch heeft Otter twee beteekenissen: 1°. adder, als synoniem van Natter (*Vipera*); 2°. Otter, vischotter (*Lutra*).

[2] Bugloss is het Grieksche βούγλωσσον, d. i. Ossetong (volgens Plinius XXV: 40 „boum linguae similis herba"), zooals reeds bij Dioscorides *Anchusa officinalis* L. genoemd wordt, en waarop *Echium* zoo zeer gelijkt, dat men het in Duitschland ook Wilde Ochsenzunge noemt.

van deze werd aangewend en somtijds met den naam speenkruid genoemd, die gewoonlijk aan *Ficaria ranunculoïdes* MÖNCH, op welke plant ik beneden terugkom, gegeven wordt.

Oogentroost (Duitsch Augentrost, door de Engelschen eyebright genoemd) is bij ons de volksnaam van *Euphrasia officinalis* L. (ook eene *Scrophularinee*), eene plant die eenmaal een grooten naam had als middel tegen verschillende oogziekten. Hare Signatuur bestond volgens Prof. PLUGGE [1]) in de eenigszins aan oogen herinnerende zwarte vlekken op de fraaie bloemen. Bij DODONAEUS (bl. 21) leest men, dat het merkteeken der kracht van dit kruid daarin gevonden wordt, dat de bloem door haar verscheidenheid van verf den vorm der oogen eenigszins nabootst. Hij voegt er de opmerking bij, dat die overeenkomst met de verf der oogen ook bij de violen bestaat, die echter nooit als middel voor de oogen gegolden hebben. In het Fransch heeft deze plant, behalve den op Fransche wijs uit het Latijn vervormden naam Euphraise, bij het volk ook dien van Casse-lunette [2]), waarnevens ook die van Luminette voorkwam, door DE SERRES vermeld in deze woorden: „elle est aussi appellée luminette, pour être sa vertu d'illuminer et esclaircir les yeux". [3]) Rev. C. A. JOHNS maakt in the Treasury of Botany [4]) de volgende opmerkingen: „From the frequent mention of Euphrasy by the poets [5]) it would seem to have been formerly held in high repute for its medical virtues, a view which is confirmed by the old herbalists, who recommended its use both outwardly and inwardly, in powder and in decoction, for complaints of the eye. It is still a rustic remedy as an eyewater, but is said by some to be injurious rather than beneficial."

De naam Oogentroost brengt ons dien van Oogenklaar voor den geest, een der volksnamen van het *Chelidonium majus* L., eene plant die tot de *Papaveraceeën* behoort, bij ons het meest bekend onder den naam van stinkende gouwe. De wetenschappelijke naam komt reeds voor bij DIOSCORIDES [6]); PLINIUS, die van de plant gewag maakt ten bewijze dat ook de dieren eenige plantenkennis bezitten [7]), schrijft *Chelidonia*. Zoowel de vrouwelijke als de onzijdige vorm, en zoo ook het Fransche Chélidoine en het Engelsche Celandine stammen af van den Griekschen naam der zwaluw, *Chelidòn* [8]). Er moet dus een verband bestaan tusschen deze plant en de zwaluw, wat ook is uitgedrukt in den somtijds in Duitsche geschriften gebruikten naam Schwalbenkraut.

De Ouden onderscheidden twee *Chelidonium*-soorten, *majus* en *minus*, welke namen door LINNAEUS behouden zijn; van beide geloofde men dat zij zich vertoonden bij de komst der zwaluwen en bij haar vertrek verwelkten, en dat de zwaluw in haar nest door middel van deze kruiden aan hare jongen het gezicht hergeeft, volgens sommigen zelfs wanneer de oogen uitgerukt waren [9]). Eene toespeling op deze legende, die zeker niet alle lezers

---

[1]) A. w. bl. 12. [2]) CAUVET a. w., LITTRÉ in v.

[3]) Aangehaald door LITTRÉ in v. *Eufraise*.

[4]) Art. Euphrasia.

[5]) Ook de Nederlandsche. Zie de citaten in het „Woordenb. d. Ned. taal," art. Oogentroost.

[6]) χελιδόνιον μέγα. [7]) Lib. XXV. c. 50: „Animalia quoque invenere herbas in primisque chelidoniam."

[8]) χελιδών. De lettergreep schel in de Nederlandsche namen schelkruid en schelwortel (die ik o. a. bij KILIAAN aantrof) wordt door FRANCK, „Etym. Wdbk. der Nederlandsche taal" in v. schelkruid, mede voor eene verkorting en vervorming van *Chelidonia* gehouden. Het bevreemdt mij dat hij daarbij niet den gewonen Duitschen naam Schöllkraut vermeldt, wat toch zeker wel hetzelfde woord is. Ik zag in FABER's Thesaurus in v. *Chelidonium*, dat men oudtijds ook in het Duitsch Schelkraut en Schelwurtz schreef. Zonder de mogelijkheid dezer afleiding te weerspreken, zal ik echter straks eene andere voorstellen.

[9]) PLINIUS, t. a. p.: „Hac (herba) hirundines oculis pullorum in nido restituunt visum, ut quidam volunt etiam erutis oculis".

verstaan zullen, komt voor in het door BILDERDIJK uit het Latijn van VAN ROYEN vertaalde gedicht „Landrust"[1]).

„De zwaluw, die nog korts om kreken pleeg te dolen,
„Zet onder 't gastvrij dak haar' arbeid vlijtig door;
„Te voren echter juicht ze, al klappend met de vlerken,
„Der Gouwe vrolijk aan, die 's jongskens oogen heelt."

Dat overigens de heilzame kracht voor de oogen zich niet alleen tot die der zwaluwen bepaalde, maar ook aan menschelijke lijders ten goede kwam, blijkt uit hetgeen PLINIUS nog verder zegt, dat in den bloeitijd het sap dezer plant wordt uitgeperst en in een koperen pot met Attischen honig wordt gekookt, als een voortreffelijk middel tegen de verduistering der oogen[2]).

Bij de lateren wordt van de kracht van het sap der Gouwe of van het *Chelidonium majus* tot verdrijving der wratten en schellen van het hoornvlies dikwijls gewaagd; de Nederlandsche naam Oogenklaar en de Fransche Éclaire (van éclairer, verlichten) zijn er aan ontleend; misschien ook het bij KILIAAN voorkomende schelkruid of schelwortel, dat, naar de analogie van andere dergelijke namen, zeer goed „middel tegen de schellen op de oogen" zou kunnen beteekenen. Maar bij geen der lateren heb ik het *Chelidonium minus* of Speenkruid uitdrukkelijk als middel voor de oogen vermeld gevonden. Het is eene plant die in vele opzichten van de Gouwe verschilt, zoo zelfs dat zij niet meer tot de *Papaveraceeën*, maar tot de *Ranunculaceeën* gerekend wordt. Deze plant is in de Geneeskunde niet minder beroemd dan de Gouwe, maar als middel tegen gansch andere kwalen; wij zullen haar straks nader onder den naam van *Ficaria Ranunculoïdes* leeren kennen. Uit enkele bijzonderheden zou men echter kunnen opmaken, dat ook de nieuweren aan *Chelidonium minus* tot zekere hoogte dezelfde eigenschappen als aan *Chelidonium majus* hebben toegekend, b. v. wanneer de Franschen eerstgenoemde ook Petite Eclaire of Eclairette noemen; maar dit is dan geschied op het voetspoor van PLINIUS, wiens verwarde beschrijving niet duidelijk op het velerlei verschil tusschen beide planten wijst.

Het gebruik der Gouwe als oogmiddel berust, naar al het gezegde, op oude overlevering; van Signatuur vind ik daarbij geen spoor. Maar toch neemt deze plant ook in de leer der Signatuur eene belangrijke plaats in. Het goudgele sap, dat haar bij de geringste verwonding uit de stengels en bladeren vloeit, werd, ofschoon het bijtend en in hooge mate vergiftig is, om zijne gele kleur als een uitmuntend middel tegen de geelzucht en dus als een geschenk des hemels beschouwd. Dr. GLÜCK zegt in zijne „Skizzen aus der Volksmedizin in Bosniën und der Hercegovina[3]): „Eine Weintinctur des Krautes wird gegen die Gelbsucht benützt. DIOSCORIDES gebrauchte die Schellkrautwurzel innerlich bei der Epilepsie und der Gelbsucht. In Russland wird der Pflanzensaft innerlich gegen Gelbsucht und Leberleiben gebraucht. Bei der Verwendung des Schellkrautes gegen die Gelbsucht scheint die gelbe Farbe des Saftes die wichtigste Rolle gespielt zu haben". Ook de naam Gouw of Gouwe, soms ook Goude geschreven, en vaak met dien van Goudwortel verwisseld, is ongetwijfeld aan dat goudgele sap toe te schrijven[4]). FRANCK's afleiding van *Caltha*, eene plant die met de Gouwe niet veel gemeen heeft, schijnt mij geheel uit de

---

[1]) BILDERDIJKS Dichtwerken, VI, bl. 250. [2]) Singulari remedio contra caligines oculorum.
[3]) In „Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosniën und der Hercegovina" von Dr. M. HOERNES, 2er Bd., (1894), S. 434.
[4]) Zie het Wdbk. der Ned. Taal, art. Goudwortel en Gouwe.

lucht gegrepen. De bijnaam stinkende, ofschoon zeer juist, is echter geheel overbodig, daar geene andere Gouwe dan deze stinkende bestaat, maar het gebruik heeft nu eenmaal gewild dat dit adjectief ook in den mond des volks steeds met Gouwe zou verbonden worden. „Het is stinkende Gouw" is zelfs eene gewone zegswijze geworden, en HUYGENS stelt in den dichtregel [1]):

„Wat gouwe stincken doet, wat roosen wel doet riecken"

de meest door haren stank beruchte bloem tegenover de bovenal om haren geur beroemde bloemenkoningin.

Ten slotte merk ik nog op dat de namen Oogentroost en Oogenklaar dikwijls met elkander verwisseld worden.

Ik kom thans terug op *Chelidonium minus*, onder opmerking dat men, toen men deze plant geheel van *Chelidonium majus* scheidde, en naar de *Ranunculaceeën* verwees, wel zou hebben gedaan met den soortnaam van *Chelidonium majus* te veranderen, die alleen in tegenstelling met *minus* zin heeft. Het gedurig veranderen van namen ten gevolge der steeds verder gedreven splitsing der geslachten en soorten geeft tot zulke dwaasheden aanleiding. Van die veranderingen geeft ook de hier te bespreken plant een voorbeeld. Eerst bracht men haar tot het geslacht *Ranunculus* in de familie der *Ranunculaceeën*, en noemde haar *Ranunculus ficaria;* later bemerkte men dat zij in eenige opzichten nog al van de andere *Ranunculi* verschilde, en maakte van haar een afzonderlijk Genus, voor welks naam men haren vroegeren soortnaam *Ficaria* koos; en ofschoon men tot dusverre geene tweede *Ficaria*-soort heeft gevonden, moest toch die eenige ook een soortnaam hebben om op het stelsel der binaire benamingen geen inbreuk te maken, en men koos daarvoor *ranunculoïdes*. In het Nederlandsch heet deze plant Speenkruid (zie b.v. DODONAEUS, bl. 21), in het Engelsch Pilewort, over de Fransche namen heb ik reeds bij *Chelidonium majus* gesproken, onder de Duitsche vind ik Feigen-Ranunkel en Scharhock [2]). Het laatste moest eigenlijk Scharhockskraut luiden en teekent de *Ficaria* als middel tegen de Scheurbuik [3]), welke ziekte in het Duitsch door verbastering van dit, wel is waar in zijn oorsprong onbekende, doch zoo het schijnt uit Nederland afkomstige woord, Scharbock genoemd wordt. Deze naam Scharbock wordt intusschen ook aan het lepelblad en andere, tegen de scheurbuik heilzaam geachte kruiden gegeven, en is dus vrij dubbelzinnig. De namen Speenkruid en Pilewort, die hetzelfde beteekenen, wijzen op het geloof dat de *Ficaria* bestemd is om de spenen of aambeien (Haemorrhoïden) te genezen.

De „Treasury of botany" bevat over deze plant een bijzonder lezenswaardig artikel, dat ik hier gedeeltelijk vertaald zal overnemen. „Schoon kleine *Chelidonium* genoemd, is het onderscheid van het echte *Chelidonium* groot. Daar zij eene der vroegst bloeiende planten is, fraai goudgele bloembladen en glanzig groene bladeren heeft, wordt zij algemeen geliefd [4]). De volksnaam Speenkruid (Pilewort) is ontleend aan hare wortels, die, in bundels van kleine knollen groeiende, in vorm zoozeer overeenkomen met die uitwassen,

[1]) Korenbloemen, I, 357.

[2]) WAGNER, Malerische Botanik, II. 100. — GRIMM's „Deutsches Wörterbuch" in voce.

[3]) Cette plante a eté préconisée contre les scrofules, le scorbut" etc. — CAUVET, Hist. nat. méd. II. p. 198.

[4]) Daar ons volk de velerlei gele bloempjes, die in het voorjaar onze weiden versieren, in de meening dat de boter daarvan geel wordt, onder den naam van boterbloemen samenvat, zal het Speenkruid daartoe ook wel behooren.

die zich vertoonen in de pijnlijkste gevallen van Haemorrhoïden. Onze voorvaderen, die bij de keuze hunner geneesmiddelen zich niet zoozeer op de kennis der eigenschappen en hoedanigheden van de planten verlieten, als op uitwendige teekenen, waardoor zij zich verbeeldden dat de Natuur hare ingeboren krachten aanwees, namen haar daarom aan als het specifiek middel tegen deze ziekte. Merkwaardig is de geestdrift waarmede CULPEPPER [1]) van hare krachten spreekt: „Hier is een ander geheim voor mijne landgenooten, mannen en vrouwen. Speenkruid, bereid als een olie, zalf of pleister, geneest onmiddellijk zoowel de Haemorrhoïden als het Koningszeer [2]). Zelfs alleen het bij zich dragen van dit kruid op het bloote lijf geneest die ziekten, al komt het met de lijdende deelen volstrekt niet in aanraking.... Ik genas mijne eigen dochter met dit kruid van het Koningszeer." Doch in weerwil van zulke stellige beweringen is ook dit kruid in onze dagen bijna geheel in onbruik geraakt, daar de geneeskundigen wijs genoeg zijn om te zien naar degelijker gronden, dan worden aangegeven door de leer der Signatuur.

Tot de *Primulaceeën* behoort het Guichelkruid of Guichelheil (*Anagallis arvensis* L.). Deze plant die in het Fransch mouron, in het Engelsch pimpernel [3]), in het Duitsch Gauchheil is genaamd, draagt bij ons volk nog onderscheiden andere namen, die mij echter toeschijnen meerendeels op verwarring met andere planten te berusten. Guichelheil is wel de zekerste en meest karakteristieke naam; men vindt hem reeds bij KILIAAN, en door stellige getuigenissen weet ik, dat hij nog bij het volk gebruik wordt. Ook vindt hij bevestiging in het Duitsche Gauchheil. Guich is de Nederlandsche vorm van het Duitsche Gauch en beide beteekenen dwaas, gek, dol. Het bij ons geheel verouderde guich verklaart KILIAAN door fatuus; het Duitsche Gauch is in dezelfde beteekenis nog een dagelijks gebruikt woord. Heil beteekent hier in beide talen heeling, genezing, gelijk in het Duitsche Allheil. Wat van de geneeskracht der *Anagallis* geloofd werdt, geeft van Gauchelheil de volledige verklaring. De volgende plaats uit NEMNICH's Allgemeines Polyglottenlexicon der Naturgeschichte [4]) is afdoende: „*Anagallis arvensis*, das gemeine oder rote gauchheil, ackergauchheil, auch gechheil, jochheil, dann geckenheil, narrenheil, vernunftkraut, wutkraut, wegen ihrer kraft gegen die melancholie". HILDEBRAND voegt er bij „ook tegen de hondsdolheid", en LITTRÉ in v. Mouron noemt desgelijks deze plant: „longtemps préconisée contre la morsure des animaux enragés", terwijl CAUVET [5]) van de roode en blauwe *Anagallis* beide getuigt, dat zij zijn „amers, nauséeux, un peu âcres, jadis prescrits contre l'épilepsie, l'hydropisie et même contre la rage".

Uit dit alles volgt echter nog niet dat de *Anagallis* iets met de Signatuur te maken heeft. Er is aan de plant weinig dat bijzondere opmerkzaamheid wekt, met uitzondering van de zaaddoozen, die kogelrond zijn, en wanneer het zeer menigvuldige zaad rijp is, zich in het midden splijten en de bovenhelft, die als het ware een deksel vormt, laten

---

[1]) Een bekende Engelsche herborist en astroloog (1616—1654)

[2]) The *King's-evil*. Zoo noemt men in Engeland de Scrofula of klierziekte, omdat van oudsher aan de Engelsche Koningen het vermogen werd toegekend deze ziekte door enkele aanraking te genezen. Zie daarover MACAULAY's „History of England", Tauchn edit., V. p 143 ff.

[3]) Niet te verwarren met het Nederlandsche Pimpernel of Sorbenkruid (*Sanguisorba minor* SCOP.), dat tot de Rosaceeën behoort.

[4]) I. 256, aangehaald door HILDEBRAND (die ook zeer verdient over Gauch te worden nagelezen) in GRIMM „Deutsches Wörterbuch", v. Gauchheil. Het Polyglottenlexicon van NEMNICH verscheen te Hamburg 1793—1795.

[5]) A. w. bl. 429.

vallen. Hierin nu schijnt men toch werkelijk eene Signatuur gevonden te hebben. In het artikel over deze phantastische leer in MEYER's Conversations-Lexicon wordt de Gauchheil een middel tegen de dolheid genoemd „wegen der schädelförmigen Samenkapsel". Misschien zou men het wat duidelijker dus kunnen uitdrukken: „middel tegen hersenziekten wegens de overeenkomst der zaadkas met den schedel als hersenkas". Maar ook zoo blijft het buitensporig dwaas en noopt het tot de vraag, of hij die deze Signatuur uitvond, niet zelf aan de aanwending van het Gauchheil behoefte had.

Niet minder komisch is het, dat men aan het zaad of het sap der *Carduineeën* of distelplanten, eene groote groep der *Compositae*, de kracht toekende van steken in de zijde te genezen, natuurlijk op grond van de vinnige stekels waarmede hare bladeren gewapend zijn. Geen wonder zeker dat men vooral bijzondere kracht toekende aan de forsche en fraaie Maria-distel (*Silybum Marianum* GÄRTNER)[1], wier wit gevlekte bladeren, volgens eene oude legende, die kleur hadden aangenomen doordat daarop druppelen van de melk der Heilige Maagd gevallen waren.

Eene voorname rol onder de geneeskrachtige planten komt van oudsher toe aan *Verbena officinalis* L., door ons volk IJzerhard, door de Duitschers Eisenkraut, door de Franschen Verveine (eene verbastering van *Verbena*) en door de Engelschen Vervain geheeten; — de typische soort der *Verbenaceeën*. Men heeft te allen tijde aan deze plant iets bijzonders gevonden. In het Kräuterbuch van den Duitschen herborist HIERONYMUS BOCK († 1554) leest men daaromtrent: „Es ist bei uns teütschen kaum eyn kreütlin damit man mehr affenspil treibt als mit dem *Verbena*". Zij had misschien zelfs bij de vroeger behandelde algemeene geneesmiddelen eene plaats verdiend[2]). Bij de Egyptenaren was zij aan ISIS gewijd; de Druïden gebruikten haar bij hunne plechtigheden en tooverkunsten[3]); zij genas de beten van slangen en dolle honden; zij werd steeds gevoegd bij de kruiden uit welker sap de heksenzalf bereid werd; zij wees in den nacht van ST. GEORGE (23 April) verborgen schatten aan; in één woord, allerlei magische en genezende krachten werden haar toegekend. Op grond dat zij gaarne op puinhoopen en steenachtige gronden groeit, werd zij, even als de steenbreek en het zaad van den esscheboom (waarover straks) als middel tegen den steen in de blaas aanbevolen, en men heeft zelfs haren naam verklaard als samengesteld uit de Celtische woorden fer, verdrijven, en faen, steen.

---

[1]) Zie WUTTKE, Abergl., bl. 302.

[2]) De plaats van BOCK (I, S. 56) dank ik aan eene aanhaling door Prof. ASCHERSON, Zeitschrift für Ethnologie, Jg. 1891, S. 744, noot. Vgl. ook GLÜCK, „Skizzen aus der Volksmedicin in Bosnien" (boven breeder vermeld), bl. 453.

[3]) Opzettelijk noem ik hier niet het gebruik der *Verbenae* te Rome, bij de zendingen der Fetialen als symbool des vredes, door den Verbenarius gedragen (zie b. v. PRELLER, „Römische Mythologie", S. 218 ff.), omdat deze *Verbenae*, ook *Sagmina* genoemd, iets geheel anders waren dan de hier behandelde plant. PLINIUS zelf zegt, XXII. 3: "utroque nomine idem significatur, hoc est, gramen ex arce (d. i. het Kapitool, den Kapitolijnschen berg) cum sua terra evulsum; ac semper e legatis, cum ad hostes mitterentur ... unus *Verbenarius* vocabatur". Dit schijnt hem later geheel ontgaan te zijn; want XXV: 59 zegt hij: "Nulla tamen (herba) Romanae nobilitatis plus habet quam *hierobotane*, aliqui *peristereona*, nostri *verbenacam* vocant. Haec est quam legatos ferre ad hostes indicavimus." Hier denkt hij niet meer aan het Kapitolijnsche gras, maar aan de plant door DIOSCORIDES *περιστερεών* genoemd, en in twee soorten (ὕπτιος en ὀρθός) onderscheiden, die gewoonlijk, hetzij beide, hetzij één van beide, voor ons IJzerhard gehouden worden, ofschoon ook hiertegen (zie FRAAS, Synopsis Florae classicae, p. 186) nog al zwarigheid bestaat. Er zijn overigens van *Verbenae* nog andere verklaringen bij de Scholiasten op TERENTIUS, VIRGILIUS en HORATIUS te vinden, waaruit de volgende opgave der beteekenis in het Latijnsch Woordenboek van Prof. ENGELBREGT is samengetrokken: „de bladeren en jonge takken van den laurier, olijf, mirt, cipres, enz., als heilige takken, door de Fetiales, wanneer zij een verbond sloten, op het hoofd, door smeekelingen op de handen gedragen, bij offers enz. tot het bekransen gebruikt."

De heldere oogjes op de corolla wezen hare bloemen, evenals die der *Euphrasia*, aan als een middel tegen de gebreken van het gezichtsorgaan. Maar nog veel grooter krachten werden oudtijds aan de *Verbena* toegeschreven. Even als de *Gladiolus* en het *Allium victoriale*, waarover beneden, beschutte ook de *Verbena* tegen alle soorten van gewelddadige aanvallen en maakte, zooals WAGNER het uitdrukt [1]) „schuss-, hieb- und stichfest". Dit laatste zal wel op eene of andere wijze samenhangen met de namen Eisenkraut en IJzerhard, maar den oorsprong daarvan heb ik niet kunnen opsporen [2]). Nog lang nadat al die geheimzinnige krachten der *Verbena* in vergetelheid waren geraakt, behield zij hare plaats in de Pharmacopoea als *tonicum;* maar ten laatste is zij als zoovele andere oudtijds hooggeschatte planten geheel uit de rij der medicamenten verbannen.

Wat den naam *Verbena* betreft, wil ik, eer ik van deze plant afstap, nog opmerken, dat ik de vermelde afleiding uit het Celtisch voor zeer verdacht houd, tenzij kon worden aangetoond, dat het ritueel gebruik der *Verbena* uit den ritus der Druiden afkomstig is. *Verbena* schijnt bij de Romeinen een zeer oud woord te zijn; het duidt, zooals ik reeds opmerkte, in den meervoudvorm (*verbenae*) het heilige gras van het Kapitool aan, dat bij de zendingen der Fetialen door den Verbonarius werd gedragen, en ook in het algemeen de verschillende heilige kruiden, die bij offerplechtigheden als anderszins in gebruik waren. *Verbena* in het enkelvoud, en vooral de langere vorm *verbenaca*, schijnt de eigenlijke Latijnsche naam voor het ijzerkruid geweest te zijn.

Bij de inzameling der *Verbena*, gelijk van andere bijzonder geachte kruiden, moesten bijzondere plechtigheden in acht genomen en bepaalde formules gesproken worden. In Engeland kruiste men de handen over het kruid en sprak daarbij:

"Hallowed be thou, Vervein!
"As thou growest on the ground;
"For in the Mount of Calvary
"There thou was first found.

"Thou healedst our Saviour JESUS CHRIST
"And staunchedst His bleeding wound.
"In the name of Father, Son and Holy Ghost
"I take thee from the ground [3])."

Een ander voorbeeld geeft VON PERGER uit een HS. der Weener Hofbibliotheek van de 14de eeuw, waarover de heer SLOET kan worden nagelezen [4]).

Het is niet te verwonderen dat men in de volkstaal de namen der kruiden waaraan gelijke kracht werd toegeschreven en die dus in dezelfde gevallen gebruikt werden, wel eens met elkander verwarde. Gelijk bij de Ned. namen Oogentroost en Oogenklaar heeft dit plaats bij de Duitsche namen: Siegwurz, Mannesschild en Allermannsharnisch. Het best schijnt mij met KOCH, „Taschenbuch der Deutschen und Schweizerichen Flora", Siegwurz aan te nemen voor *Gladiolus* en Mannesschild voor *Androsace*. *Allium victoriale*, dat KOCH slechts met den, tevens vele andere planten omvattenden geslachtsnaam Lauch (d. i. look) noemt, blijft dan over voor Allermannsharnisch of Mannsharnisch, met welken naam de Signatuur dezer plant overeenkomt. Volgens MEYER'S Conversations-Lexicon is zij „wegen des panzerähnlichen Geflechtes der Zwiebel, ein Schützmittel gegen Angriffe aller Art" [5]). De heer SLOET leert

---

[1]) Malerische Botanik, II, 248.

[2]) In GRIMM'S Deutsches Wörterbuch, voce Eisenkraut, wordt ook Eisenhart vermeld en de oudduitsche vormen isarna en isanôna, alsmede de bij de Ouden voorkomende namen σιδηρῖτις en ἱεροβοτάνη, *herba pura* en *herba ferraria*. DIOSCORIDES vermeldt drieërlei σιδηρῖτις: maar in geen dezer drie heeft FRAAS, *Synopsis Florae classicae* (bl. 78, 189), de *Verbena officinalis* erkend. Ik kan met betrekking tot deze namen tot geen voldoend resultaat komen, en zal er dus verder over zwijgen.

[3]) "Treasury of Botany" in v. *Verbena*. [4]) Gids, t. a. p., bl. 121. [5]) Art. Signatur.

ons[1]), dat haar zonderling gevormde, langwerpige, scheeve, als met een netwerk overtogen bol, volgens een oud kruidboek, de soldaten die hem om den hals dragen onkwetsbaar maakt. In Grimm's Deutsches Wörterbuch, in v. Allermannsharnisch, wordt dit woord verklaard: „heilkräftige, schützende Pflanze, Siegwurz, Heilwurz, aller Welt Heil, bald für *Allium victoriale*, bald für *Androsace* genommen." Deze plaats maakt het duidelijk, hoe Siegwurz door Wagner[2]) als de eigenlijke naam van *Allium victoriale* en door Sloet als een synoniem van Allermannsharnisch kon worden opgevat; doch wie Grimm's artikel opmerkzaam leest, zal inzien, dat hij Siegwurz niet als een naam van het kruid heeft gebezigd, maar als een verklaring van zijn naam en vermeende eigenschappen, met toespeling op zijn soortnaam *victoriale*, dien Linnaeus aan het ten zijnen opzichte bestaande volksgeloof ontleent. Wuttke, die *Allium victoriale*, blz. 97, door Allermannsharnisch, en blz. 206 dit laatste door Siegwurz vertolkt, leert ons nog dat de bol in de *Sennhütten* wordt opgehangen tot bescherming tegen heksen, en in bed gelegd tot afwering der nachtmerrie; dat men dien bij zich draagt als middel tegen kramp en kiespijn; dat hij de dieven bant en tegen zware onweders beschut; dat men hem tot bescherming van het vee onder den drempel van den stal of in zijn drinkwater legt, en dat een meisje dat deze plant op Maria Hemelvaart vindt, binnen het jaar getrouwd zal zijn. De heer Sloet weet er nog meer van te zeggen, o. a. dat de bol werd behandeld als de Alruin en dat in de hofbibliotheek te Weenen twee exemplaren daarvan bewaard worden, vroeger gekleed met fluweelen hemdjes en manteltjes, vervaardigd „ex subtilissima embryonis humani pellicula". Een meisje in den Harz, die door een boozen geest vervolgd werd, trok eene plant van dit look uit den grond en vond daarin afdoende bescherming tegen haren snooden vervolger. *Allium victoriale* is eene in de Alpen en andere hooge rotsgebergten niet zelden voorkomende soort van look, maar behoort niet tot de Nederlandsche Flora.

Wij zagen zooeven dat de naam Allermannsharnisch ook wel aan *Androsace* wordt gegeven, een geslacht van *Primulaceeën* waarvan verscheiden soorten hoog in het gebergte groeien en enkele in de vlakten van Duitschland. Zoowel die naamsverwarring als de gewone naam van dit kruid, Mannsschild, die nagenoeg gelijke beteekenis heeft, toonen ons dat ook aan deze plant een beschuttend vermogen moet zijn toegekend; of evenwel aan de plant zelve eenige daarop wijzende Signatuur werd gevonden, heb ik niet kunnen ontdekken.

Eindelijk moet ik hier nog met een woord over den *Gladiolus* spreken, die nevens den naam Siegwurz in het Duitsch ook nog den naam Schwertel en bij ons volk, als ik mij niet bedrieg, dien van Zwaardlelie draagt. Wie kent niet de prachtige, tot de *Irideeën* behoorende en met de schitterendst gekleurde bloemen prijkende plant, die thans in eindelooze verscheidenheid eene der grootste sieraden van onze tuinen uitmaakt? Verreweg de meeste soorten zijn van buiten-Europeeschen oorsprong of producten der horticultuur. Twee soorten komen in Duitschland in het wild voor, namelijk *Gladiolus communis* en *Gl. palustris*, op welke soorten de naam Siegwurz alleen betrekking heeft. „De naam", zegt Lenz[3]), „komt van het voormalig bijgeloof, dat de als het ware in een pantserhemd gehulde knollen tegen houwen en steken bestand maakten." In het Conversations-Lexicon

[1]) Gids, t. a. p., bl. 437. [2]) Malerische Botanik, II., bl. 248.
[3]) Gemeinnütz. Naturgeschichte, IV, 64.

van BROCKHAUS[1]) lees ik: „Van de in Zuid-Europa inheemsche soort *G. communis* L., en van de ook in Duitschland veelvuldig voorkomende *G. palustris* GAUD. was eertijds de bol als Radix victorialis rotundae, door het volk Allermannsharnisch of runde Siegwurz genoemd, in medisch gebruik." Het komt hier weder duidelijk uit dat *Allium Victoriale* en *Gladiolus* dikwijls verward en met elkander vereenzelvigd werden. Overigens heb ik mij wel eens afgevraagd, of niet de zwaardvormige bloemstengels hebben medegewerkt om aan den *Gladiolus* de eer te verschaffen, van als behoedend tegen houwen en steken te worden aangemerkt.

Het tot de *Papilionaceeën* behoorende Scherpioenkruid of Kreeftskruid komt bij DIOSCORIDES (IV. 195) voor, onder den naam σκορπιοειδής, d. i. op een Schorpioen gelijkend; PLINIUS, XXII:17[2]) noemt het eenvoudig Scorpio herba, doch FRAAS (Synops. Flor. Cl., p. 58) moet daarvoor *Scorpiurus*, d. i. Scherpioenstaart, gelezen hebben. Thans wordt *Scorpiurus* gebruikt als de geslachtsnaam van eenige peulvruchten dragende planten van Zuid-Europa. Omtrent de soort door DIOSCORIDES en PLINIUS bedoeld, bestaat geen zekerheid; FRAAS denkt aan *Scorpiurus sulcata* L.; maar zij kan ook wel schuilen in het zeer verwante geslacht *Coronilla*, waarvan eene soort *Scorpioïdes* heet. 't Beste is wellicht aan te nemen, dat de Ouden al de planten die wij thans tot *Scorpiurus* en *Coronilla* brengen, en die allen denzelfden vorm van zaden, welke tot den naam aanleiding gaf, meer of min gewijzigd, met elkander gemeen hebben, onder éénen naam hebben samengevat. Ik vermeldde reeds in het eerste hoofdstuk, ten bewijze dat de Ouden de leer der Signatuur gekend hebben, de woorden van PLINIUS over deze plant, die in het oorspronkelijk dus luiden: „Ex argumento nomen accepit scorpio herba. Semen enim habet ad similitudinem caudae scorpionis. Valet et adversus animal nominis sui."

DODONAEUS (bl. 21) merkt op, dat een soortgelijke vorm van het zaad ook bij de bekende Goudsbloem (*Calendula officinalis* L.) voorkomt, en eenigermate ook bij den Vogelveet (*Ornithopus pusillus* L., bij ons tegenwoordig kleine Vogelpoot), welke laatste trouwens ook zeer nauw met *Scorpiurus* en *Coronilla* verwant is. 't Blijkt echter niet, dat men er ooit aan gedacht heeft het zaad van Goudsbloem en Vogelpoot tegen den schorpioensteek aan te wenden.

Standelkruid is bij ons de gewone volksnaam der *Orchideeën*, waarbij echter alleen aan de Europeesche soorten te denken is; de honderden prachtige soorten, die in de laatste jaren uit de tropische landen zijn ingevoerd, waar zij meest als woekerplanten voorkomen, en die thans het grootste sieraad onzer plantenkasten en den voornaamsten tak van onzen bloemhandel uitmaken, waren nog volstrekt onbekend, toen deze naam in algemeen gebruik was, en bij hetgeen ik er hier over te zeggen heb, moet alleen aan de in Europa altijd op den grond in weiden en moerassen groeiende soorten gedacht worden. In het Hoogduitsch beantwoordt aan onzen naam Stendelwurz, in het Engelsch Standerwort of Standergrass. Al deze vormen, en nog verscheiden eenigszins afwijkende, stammen af van het Oud-Germaansche standan, staan, en zijn te verklaren uit het volksgeloof dat door het gebruik dezer plant het mannelijk onvermogen verholpen wordt en de erectie wordt bevorderd. Die zelfde meening is ook uitgedrukt in andere Duitsche, bij ons niet bekende namen, zoo als Ragwurz (van ragen, opgericht zijn) en Knabenkraut[3]), maar ook reeds

[1]) Art. Gladiolus. [2]) Edit. Bipontina; in andere uitgaven XXII:21.
[3]) HEYNE in GRIMM's Deutsches Wörterb. in v. „Der Name mag von den verliebten Knaben her„rühren, die im alten Volkslied erscheinen".

in den Griekschen naam *Orchis*, waarvan *Orchideeën* gevormd is, en die in de botanische Nomenclatuur de naam gebleven is van het Genus, waartoe de meeste bij ons en in het geheel in Europa voorkomende *Orchideeën*, zooals *Orchis morio*, *O. purpurea*, *O. militaris*, *O. coriophora*, *O. mascula* enz. gerekend worden. Die Grieksche naam *Orchis*, d. i. *testiculus*, is toch ontleend aan den vorm der knollen of wortels, aan welker vezelen twee ronde bolletjes of klootjes hangen. De Salop [1], die uit de gepulveriseerde wortels van *Orchis mascula* en verschelden andere soorten bereid wordt, werd dan ook vroeger als aphrodisiacum beschouwd; zij wordt thans nog slechts als versterkend middel voor reconvalescenten voorgeschreven [2].

Ook bij de *Aristolochieeën* wijst de naam op de voorstellingen die men zich van oudsher van de geneeskundige krachten dezer planten vormde. Het Grieksche woord *Aristolochia* is eene samenstelling van *aristos*, best, voortreffelijk, en *locheia* of *lochia*, bevalling, kraambed, en wordt verklaard: „kruid waarbij de kraamvrouwen baat vinden". De Nederlandsche volksnaam Oostorlucie ziet er uit, als hoorde hij te huis in een sprookje van eene schoone, uit het Oosten gekomen Lucie, maar de vergelijking van den middeleeuwsch-latijnschen vorm aristolocia en den duitschen Osterluzey leert, dat wij slechts met eene verbastering van den onbegrepen Griekschen naam te doen hebben [3]. Er komen van het geslacht *Aristolochia* drie soorten in Europa in het wild voor; ons land bezit oorspronkelijk alleen *Aristolochia clematitis*, maar de meest bij ons bekende soort is de Noord-Amerikaansche *Aristolochia sipho*, die wegens hare groote, dicht opeenstaande bladeren veel tot opleiding langs muren en aanleg van priëelen gebruikt wordt, en wegens den zonderlingen vorm harer, op meerschuimen pijpekoppen gelijkende bloemen, bij ons volk pijpkruid heet. In Amerika, waar de meeste *Aristolochia*-soorten te huis behooren, worden zij tot velerlei geneeskundig gebruik aangewend; maar de Europeesche, en wel *clematitis* in de eerste plaats, danken haren roem aan de haar toegeschreven kracht tot bevordering der regelmatige zuivering en tot vergemakkelijking van het kraambed, waarvan men de aanwijzing in den vorm harer gynandrische bloemen meende te ontdekken [4]. Ook de Engelsche volksnaam der *Clematitis*, Birthwort, wijst op die kracht [5].

Saxifraga, gevormd van de Latijnsche woorden *Saxum*, steen, en *frango*, breken, in het Fransch en Engelsch Saxifrage, in het Hoogd. Steinbrech en bij ons stoenbreek of steenbreke, is de naam van een geslacht dat den typus vormt van de familie der *Saxifrageeën*. Koch somt niet minder dan 46 Europeesche soorten op, waarvan slechts vier (*tridactylites* en *granulata* algemeen, *hypnoïdes* en *hirculus* zelden of in enkele streken) bij ons in het wild schijnen voor te komen. In Wagner's Malerische Botanik, II, 246, wordt dit plantengeslacht, te gelijk met het bovenbehandelde *Lithospermum*, onder de voorbeelden van Signatuur opgenoemd in deze woorden: „Steinsamen und Steinbrech seien gut gegen Steinbeschwerden, die ersteren wegen ihrer harten Samen, die letzteren wegen ihres Standortes". Werkelijk groeien eenige soorten, vooral *hypnoïdes*, gaarne op rotsige bergen en worden in de tuinen planten van dit geslacht veelvuldig gebruikt tot bekleeding van rotspartijen. Maar afdoende voor Waoners verklaring schijnt mij dit niet. In Meyer's

[1] De oorsprong van het woord Salop is uiteengezet door Dozy, Oosterlingen, bl. 78. Het is opmerkelijk dat hij eigenlijk testiculi vulpis beteekent.
[2] Cauvet, Hist. Nat. Med., II, bl. 45; Wagner, Mal. Botanik, II, bl. 246; Franck, Etym. Wdb. der N. T., v. Standolkruid; Schwenck, Wörterb. d. D. Sprache, v. Stendel.
[3] Grimm, „Deutsches Wörterb.", v. Osterluzei; Frank, Etym. Wdbk. in v. Oosterlucie.
[4] Wagner, Mal. Bot., II, bl. 246. [5] Treasury of Botany in v.

Conversations-Lexicon worden ook Steinsamen en Steinbrech als voorbeelden van Signatuur genoemd, maar bijeengevoegd als zijnde beiden Pflanzen mit Kalkausschwitzingen, wat ik meen dat op steenbreek geheel niet past. Het kan zeer wel zijn, dat hier de woorden door PLINIUS van de varensoort *Adiantum* (die ook wel *Saxifraga* genoemd wordt) gebezigd, van toepassing zijn: „Calculos corpore mire pellit frangitque, qua de causa potius, quam quod in saxis nasceretur, saxifragum appellatum". Werkelijk is dit het gevoelen van LITTRÉ, die den oorsprong van den naam *Saxifrage* rechtstreeks verklaart door de woorden: „à cause des propriétes lithontriptiques qu'on supposait à cette plante."

Onder de middelen tegen blaassteenen wordt, behalve eenige varensoorten, het parelzaad en de steenbreek, ook nog het zaad van den esscheboom (*Fraxinus excelsior* L.) vermeld. Ik vond in the Treasury of Botany [1]) de volgende plaats aangehaald van EVELYN (1620—1706), den beroemden schrijver van „Sylva, or a discourse on Forest trees": "the chymists exceedingly recommend the seed of ash to be an admirable remedy for stone; but whether by power of magic or nature, I determine not." Professor BUCKMAN vult dit aan met te zeggen: "Doubtless from the power of its roots to rive rocks, and the facility with which this tree will grow in stony places", en erkent hier dus een duidelijk voorbeeld van Signatuur. Wanneer WAGNER schrijft, dat de steenbreek haren naam van den steen te genezen aan haren Standort verschuldigd is, moet hij, dunkt mij, aan de kleine plantjes van dit geslacht, zij het ook in veel geringere mate, hetzelfde vermogen om rotsen te splijten, dat hier aan den machtigen esscheboom wordt toegeschreven, hebben toegekend; want uit de standplaats alleen kan de naam steenbreek niet verklaard worden. In hoeverre hij daartoe recht had kan ik niet bepalen; maar hoe dit ook zij, zeker is het, dat thans niemand er meer aan denkt, om hetzij de steenbreek of het esschenzaad als middel tegen blaassteen of graveel te gebruiken.

DODONAEUS (bl. 21) vermeldt nog eene plant die geacht werd de loozing der blaas te bevorderen, t. w. de halicacabus. Deze oude naam, die ook halicacabum geschreven wordt en aan het ἁλικάκαβον van DIOSCORIDES (IV. 72) is ontleend, is thans in de botanie vervangen door *Physalis*, afgeleid van het Grieksche φῦσα, blaas, en doelende op de groote bladachtige blaas die de vruchten omgeeft, zooals dit ook bij de voor onze tuinen zoo gezochte Colutea's en eenige andere planten voorkomt. Dit geslacht *Physalis* behoort tot de *Solaneeën*, en is te huis tusschen de tropen, maar komt ook in Europa in sommige soorten gekweekt voor. Bij ons is de meest bekende soort *Physalis Alkekengi* L., die zelfs verschillende volksnamen draagt, zooals Winterkers, Blaaskers, roode Jodenkers, Kriek over zee, allen wijzende op de naar een kers zweemende en eetbare vrucht. De fraai gekleurde blaas maakt de plant in het begin van den winter tot een sieraad onzer tuinen. De aanwijzing van het vooronderstelde diuretisch vermogen ligt natuurlijk in die blaas. Maar waarom, vraagt reeds DODONAEUS, wordt dan diezelfde kracht ook niet aan *Colutea* toegekend?

Ook in de algemeen bekende *Hypericacee* die in de wetenschap *Hypericum perforatum* L., bij ons St. Janskruid, in het Duitsch Johanniskraut, in het Engelsch St. Johnswort en in het Fransch Mille-pertuis heet, heeft men eene Signatuur gevonden, niet evenwel in hare meest kenmerkende eigenschap, de talrijke doorschijnende puntjes, eigenlijk met vluchtige olie gevulde celletjes, die zich, als men er het licht door laat

[1]) Art. Fraxinus.

vallen, in hare bladeren vertoonen, maar om de roode kleur, die het plantensap mededeelt aan het water, dat men er opgiet. In de Volksgeneeskunde van vele natiën speelt dit kruid van oudsher eene groote rol, vooral als beschermmiddel tegen booze geesten en tooverkunst. Hier ter plaatse verdient het echter alleen vermeld te worden, omdat het, o. a. volgens Dr. GLÜCK [1]), eertijds wegens die roode kleur als middel tegen bloedingen en brandwonden werd aangewend. Ik merkte reeds in het eerste hoofdstuk op dat DODONAEUS de hier aan dit sap toegekende geneeskracht ten stelligste ontkent.

Ik besluit deze lange lijst van Signatuur dragende planten, met de zonnedauw, die in deze leer eene belangrijke en eigenaardige plaats inneemt. De soorten van zonnedauw, waarvan er drie, *rotundifolia*, *anglica* en *intermedia*, bij ons op moeras-, hei- en veengronden in 't wild voorkomen, vormen het geslacht *Drosera*, welks naam afkomstig is van het Grieksche woord δρόσος, dauw, en dat met eenige andere geslachten de familie der *Droseraceën* of zonnedauwachtigen vormt. Zonnedauw, in 't Hoogduitsch Sonnenthau, in 't Engelsch Sundew, zijn allen letterlijke vertalingen van den ouden Latijnschen naam *Ros solis*, die, tot één woord samengetrokken, het Fransche Rossolis heeft voortgebracht, en in den vorm Rossoli de naam is gebleven van eene Italiaansche likeur, tot welker samenstelling eene soort van Drosera gebruikt wordt. Al die namen wijzen op de meest karakteristieke eigenschap der plant, die daarin bestaat, dat uit de klierdragende blaadjes der bladeren kleine droppels kleverig vocht te voorschijn komen, die op dauwdruppels gelijken. Het is eene bekende zaak, dat dit kleverige vocht de vliegen en andere kleine insecten, die er mede in aanraking komen, vasthoudt en de haartjes zich daarover neerbuigen tot het diertje verteerd is, hetgeen aan deze plant ook den volksnaam vliegevanger heeft doen geven, en haar tot de vleeschetende planten heeft doen rekenen. In de leer der Signatuur zijn die dauwdruppels het teeken, dat dit kruid de kracht bezit om 's menschen eigenaardige ingeboren vochtigheid in stand te houden. Ook is het PARACELSUS gelukt, door middel van den destilleerhelm, uit dit kruid een bleek geel watertje te trekken. Die gele kleur, strijdig met hetgeen gewoonlijk bij gedestilleerde wateren wordt waargenomen, wordt verder toegeschreven aan een vluchtig zout, dat daarin bevat is en groot nut heeft om bij uitterende of uitdrogende menschen de ingeboren vochtigheid te bewaren. Hoe onzinnig dit alles is, werd reeds door DODONAEUS (bl. 22) duidelijk in het licht gesteld.

Ik heb met eenige volledigheid uitgewerkt, wat ik over de Signatuur der planten in mijne adversaria vond; de stof is zeker niet uitgeput, maar ik voel mij niet geroepen naar meer te zoeken.

Mocht iemand lust gevoelen meer planten op te sporen, die den naam van geneeskrachtig te zijn aan hare Signatuur verschuldigd waren, hij kan daartoe, volgens eene reeds vroeger gemaakte opmerking, in het bijeenzoeken der soorten die door LINNAEUS officineel genoemd werden, een gemakkelijk hulpmiddel vinden.

VI.

DE SIGNATUUR DER DIEREN EN DELFSTOFFEN.

In de eerste afdeeling van dit opstel is reeds gebleken, dat althans in sommige definities van de leer der Signatuur ook van aanwijzingen voor geneeskundig gebruik van dierlijke

[1]) Skizzen aus der Volksmedicin in Bosniën und Hercegovina, in de „Wissenschaftliche Mittheilungen aus B. u. H. 2er Band, S. 438.

en delfstoffelijke zelfstandigheden wordt gewaagd; maar de gevallen waarin zij voorkwamen schijnen vrij zeldzaam gebleven te zijn. Prof. PLUGGE vermeldt, in zijne meermaals aangehaalde rectorale oratie, een enkel in de volgende woorden: „De linkerhoef van den Eland gold, onder den naam elandsklauw, voor een probaat middel tegen stuipen, omdat, zooals men beweerde, de Eland, gedurende een aanval van stuipen, zijn linkerpoot in den nek legt." Dit vreemd luidend bericht wordt eenigszins opgehelderd door eene plaats uit de geschriften van den beroemden Franschen chirurg AMBROISE PARÉ (PARAEUS, 1517—1598), aangehaald door LITTRÉ in v. Elan, waaruit blijkt, dat men den Eland, als in hooge mate aan epileptische toevallen onderhevig, voor een hoogst ongelukkig dier hield, en zelfs zijn Duitschen naam Elen (door PARÉ tot hellend verbasterd) daarmede in verband bracht, omdat men dien verwarde met Elend (misère, ellende). Werkelijk heeft die elandsklauw als geneesmiddel eenige reputatie gehad; CAUVET [1]) zegt er van: „On préconisait contre l'épilepsie le pied gauche de l'élan (*Cervus Alces* L.), dont la valeur thérapeutique reposait sur une fable ridicule".

Op een tweede voorbeeld van Signatuur bij dieren maakt Prof. SCHLEGEL mij opmerkzaam. Het wordt vermeld in eene verhandeling van DE BRIÈRE, „Essai sur le Symbolisme d'Orient" (Paris, 1847). Men leest daar, bl. 41: „l'Art Médical était fondé, en partie, sur les rapports extérieurs des choses: la rhubarbe chassait la bile, parce que la rhubarbe et la bile sont jaunes; le loriot, espèce d'oiseau, guérissait la jaunisse, parce que l'un et l'autre s'appellent ictéros en Grec. Chaque partie du corps, interne ou externe, trouvait parmi les plantes des analogues, qui, par imitation de la forme du membre, lui procuraient la guérison des maux dont il était particulièrement affecté."

Door imitation drukt DE BRIÈRE, hier en elders (b. v. bl. 33), hetzelfde, doch uit een ander gezichtspunt, uit, als door mij steeds door den naam Signatuur is aangeduid. Zijn voorbeeld, aan de rhabarber ontleend, welker wortel inderdaad inwendig geel gekleurd is, had nog wel in het vorige hoofdstuk kunnen vermeld zijn. Wat hier de schrijver over dên vogel zegt, dien de Franschen Loriot, de Engelschen Oriole, de Duitschers Pirol, wij Goudmerel of Wielewaal en de Zoölogen *Oriolus galbula* noemen, is volkomen juist wat den naam icteros betreft. Elk goed Grieksch Woordenboek leert ons dat ἴκτερος zoowel een naam van de geelzucht als van den Wielewaal is, en ieder zal gereedelijk toestemmen, dat de schitterend goudgele kleur, die het mannetje van den Wielewaal kenmerkt, aan die homonymie niet vreemd is. Doch op wat wijze die vogel de geelzucht geneest, meldt de BRIÈRE ons niet, en wordt ook in de meeste woordenboeken niet opgegeven. In PASSOW's „Handwörterbuch" (Leipzig, 1831), wordt echter in v. ἴκτερος het volgende gezegd: „ein gelber Vogel dessen Anblick die Gelbsucht gehoben haben soll. Dasselbe ward vom χαραδριός erzählt." Op het woord χαραδριός (Lat. *Charadrius*, Duitsch Regenpfeiffer, Ned. goudplovier, — ook een gele vogel) wordt dan herhaald: „Schon sein blosser Anblick galt für ein sicheres Mittel gegen die Gelbsucht," met een beroep op AELIANUS, Hist. anim. XVII. 13."

Professor SCHLEGEL verzekert mij dat bij AELIANUS (Hist. Anim.) een aantal voorbeelden van Signatuur der dieren worden aangetroffen. Ik hoop er nader op terug te komen.

Andere zekere voorbeelden van Signatuur in het Dierenrijk kwamen mij tot dusverre bij de Germaansche volken niet voor; maar uit de volgende afdeeling zal blijken, dat er

[1]) Hist. Nat. Méd. I. p. 74.

merkwaardige gevonden worden onder de bevolkingen van den Indischen Archipel. Overigens wordt wel in MEYER's Conversations-Lexicon, onder de voorbeelden der Signatuur het ook door WUTTKE en SLOET [1]) vermelde gebruik opgegeven om aan kinderen, die door wormen of maden gekweld worden, wormstekige vruchten, zooals appelen, peren, frambozen, enz. te eten te geven, doch hier kan ik wel een voorbeeld vinden van het Similia similibus curantur, (— en wel een op een grove dwaling berustend voorbeeld, daar de zoogenaamde wormpjes in de vruchten rupsjes zijn van bladrollers (*Tortrices*) en tot eene geheel andere orde van dieren dan de ingewandswormen der kinderen behooren —); maar de eigenlijke Signatuur ontbreekt, ten ware men ze mocht willen zoeken in de uitwendige teekenen die de vruchten vertoonen van door insecten aangetast of doorknaagd te zijn. Maar dit zou eene aanwijzing zijn van de geneeskracht der wormstekige vruchten zelve, terwijl toch ongetwijfeld de wormpjes, die met de vruchten naar binnen gaan, als het eigenlijke geneesmiddel beschouwd werden. Wormen, niet in de beperkte beteekenis waarin de hedendaagsche Zoölogen het woord gebruiken, maar in de vage beteekenis van het woord in den mond des volks, dat alle kruipende insekten-larven met alle soorten van kruipende lagere dieren onder den naam van worm samenvat, nemen zoowel in de pathologie als in de pharmacie der middeleeuwen eene ruime plaats in. Knagende pijnen in verschillende lichaamsdeelen werden, zoo men meende, door wormen veroorzaakt en dus ook door wormen genezen. De fijt in de vingers, die in het Duitsch nevens den naam van Nagelgeschwür ook dien van Fingerwurm draagt, werd, zooals uit laatstgemelden naam blijkt, aan een worm toegeschreven; derhalve werd een levende regenworm om den lijdenden vinger gewonden en daarom gebonden gehouden, tot hij dood was. Jicht werd eveneens aan knagende wormen geweten, en daarom genezen door dertien regenwormen met brandewijn in te zwelgen. Maar ook met allerlei andere dieren of dierlijke bestanddeelen werden tal van dergelijke kuren volbracht. Hondsbeten werden geheeld door belegging der wond met hondenhaar of berooking daarmede; kanker (in het Duitsch Krebs, Krebsschaden genoemd) werd genezen door het opleggen van fijngestooten rivierkreeften, enz. [2]). Maar ofschoon dergelijke genezingen met de in dit opstel beschouwde verwant zijn, kunnen zij er niet rechtstreeks toe gerekend worden, daar zij wel op het Similia similibus berusten, maar eene bepaalde Signatuur ontbreekt.

Waar ik aan geneeskundigen inlichtingen omtrent de Signatuur of voorbeelden van hare toepassing vroeg, werd ik meer dan eens op zoodanige voorbeelden van het Similia similibus gewezen. Ik achtte het dus niet overbodig, na het reeds in Hoofdstuk I daarover gezegde, ook met het oog op hetgeen nog in de laatste afdeeling ter behandeling is overgebleven, hier nog eens door eenige voorbeelden aan het dierenrijk ontleend, die zich hier, zoo het schijnt, meer dan bij de planten voordoen, aan te toonen, dat de curatio similium similibus wel in vele gevallen met Signatuur verbonden is, maar in andere ook zonder deze voorkomt.

Wat de Signatuur der Delfstoffen betreft, daarvan weet ik nauwelijks een zeker voorbeeld bij te brengen. Vooral aan de edelgesteenten werden door de Ouden allerlei fabelachtige eigenschappen en krachten toegekend. PLINIUS weet er in het XXXVIIe boek der Historia Naturalis veel van te verhalen; maar er is niet veel bij dat op hun gebruik

[1]) MEYER in v. Signatur; WUTTKE, Deutscher Volksaberglaube, bl. 302; SLOET, Gids, t. a. p. bl. 439.
[2]) Zie vooral WUTTKE, Deutscher Aberglaube, bl. 301 v.; vgl. SLOET, Gids, bl. 439.

in de Geneeskunde wijst. Eenige andere bijzonderheden vond ik verzameld in eene in 1873 door de Société philologique uitgegeven verhandeling van H. de Charencey, getiteld „de quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob". Den hoofdinhoud van dit boekje, dat Prof. Schlegel mij leerde kennen, beschouw ik als een waarschuwend voorbeeld van geleerden onzin; maar ik dank er de kennis aan van een paar plaatsen uit de moralia van Plutarchus, die werkelijk ter zake dienen, doch die ik tot mijne spijt, daar ik geene uitgave van die geschriften ter hand heb, slechts kan mededeelen volgens de oude fransche vertaling, waarvan de Charencey zich bedient. Zij betreffen den amethyst, over wiens naam Prof. de Vries in het „Nederlandsch Woordenboek", in voce, het volgende schrijft: „Van lat. amethystus, ontleend aan gr. ἀμέθυστος, een woord van onbekenden, — vermoedelijk oosterschen — oorsprong, maar in de volksetymologie opgevat als gevormd uit de ontkennende ἀ en μεθύειν, dronken zijn, omdat men oudtijds aan dit gesteente de kracht toeschreef van tegen dronkenschap te behoeden; eene meening die wel denkelijk uit de verdichte afleiding zelve zal ontstaan zijn." Op deze zeer oude afleiding slaan ook de woorden van Plinius XXXVII 40: „Eas gemmas Magorum vanitas resistere ebrietati promittit, et inde appellatas". Nog vele andere bijzonderheden vermeldt Plinius omtrent de geheimzinnige krachten die aan de amethysten werden toegekend, die hij echter alle te zamen als fabelen beschouwt, die de schrijvers „non sine contemtu et irrisu generis humani" hebben te boek gesteld.

Plutarchus nu spreekt in zijne verhandeling, „hoe de jongeling de dichters behoort te lezen", van „ces pierres que l'on appelle améthystes, que quelques-uns prennent et se les attachent autour du col, pour se gardor d'enyvrer en leurs banquets où ils boivent d'autant". De afleiding van ἀ en μεθύειν wordt echter door Plutarchus geheel verworpen, blijkens de volgende plaats in het eerste boek der Tafelgesprekken: „Quant à l'amé-„thyste, tant l'herbe [1]) que la pierre qui en porte le nom, ceux qui veulent qu'elles aient, „l'une et l'autre, esté ainsi nommees parce qu'elles empeschent l'yvresse, ils se mescomp-„tent, pour ce que l'une et l'autre à esté ainsi nommée pour la couleur, à cause que la „feuille n'a pas la couleur vive, ains [= mais] fade et ressemblant à celle d'un vin passé „et usé, ou qui est fort détrempé d'eau". Hieruit, ofschoon het niet volkomen duidelijk is, schijnt men te moeten opmaken, dat inderdaad de wijnkleurige tint, aan vele amethysten eigen, ze, naar de leer der Signatuur, aanwees als een middel om de onaangename gevolgen van het overmatig gebruik van wijn af te wenden.

Wij weten nog uit Plinius (H. N. XXXVII: 17), dat de schoone groene kleur van den smaragd dien steen aanwees als een middel tot versterking der oogen (aciem reficit); maar hiermede is dan ook alles gezegd, wat ik over de Signatuur der delfstoffen kan mededeelen, tenzij men daartoe mocht willen rekenen de zeer curieuse mededeeling van Dr. Ciro Truhelka, Custos van het Bosnisch-Hercegovinisch Landsmuseum [2]), dat in sommige streken van Bosnië een karakteristiek sympathetisch middel tegen steken in de zijde wordt aangewend. Men neemt drie naalden, die op zoodanige wijze worden samengevoegd, dat telkens de punt der eene door het oog der andere wordt gestoken en zij dus met elkander een driehoek vormen. Door dezen giet men water in den mond, dat de lijder inzwelgt. Terecht zegt Truhelka: „de verwantschap tusschen de kwaal en het geneesmiddel is hier niet te

[1]) Amethyst is ook de naam eener bekende lipbloemige plant: *Amethystea coerulea*.

[2]) Truhelka, „die Heilmittel nach volksthümlicher Ueberlieferung", in de „Wissenschaftliche Mittheilungen aus B. u. d. H.", 2er Bd., S. 378.

miskennen." Maar ofschoon ook dit voorbeeld ongetwijfeld behoort in den kring van denkbeelden, die de leer der Signatuur heeft voortgebracht, geloof ik toch dat de oude schrijvers die van de Signatuur der delfstoffen gewag maken, daarbij steeds aan de grondstoffen, niet aan door kunst gemaakte voorwerpen gedacht hebben.

VII.

SPOREN VAN DE LEER DER SIGNATUUR BUITEN EUROPA.

A priori is het hoogstwaarschijnlijk, dat bij alle menschenrassen, gelijk van iedere andere soort van volksbijgeloof, of laat mij liever in het algemeen zeggen, van iedere soort van levens- en wereldbeschouwing, zoo ook van de leer der Signatuur de sporen zullen worden aangetroffen. „Geen ongegronder waan", ik herhaal hier een paar zinsneden uit het eerste deel van mijn Java[1]), „dan wat door sommige oppervlakkige ethnologen is geleeraard, dat het eene volk in recht, moraal en geheele wereldbeschouwing de antipode van het andere zou zijn; ten minste indien die stelling iets anders moet beteekenen, dan dat, ten opzichte van recht, moraal en wereldbeschouwing, de verschillende volken op een verschillend standpunt van ontwikkeling staan, — een waarheid die niet behoeft verkondigd te worden, omdat zij door niemand wordt in twijfel getrokken". Juist en kernachtig is, wat ik hier bedoel, uitgedrukt in de „Ethnographische Parallelen und Vergleiche" van Richard Andree, in de volgende, ook door den heer Sloet[2]) beaamde woorden: „Der Volksaberglaube, die Geister- und Zaubermittel, die Orakel und Omina, welche bei uns als Ueberreste der frühesten Culturentwicklung unseres Geschlechtes fortbestehen, sind keine müssige Erfindung, sondern allgemeines Eigenthum der Menschheit; sie kennzeichnen die Stelle gegenüber der Aussenwelt in jenem Zeitraume, in welchem ihm noch die wissenschaftliche Erfahrung über die Dinge und Ereignisse der Aussenwelt abgeht, wo der Naturmensch mit noch unentwickelten Geisteskräften der Welt gegenüber steht. Sie sind der Glaube des Nichtwissens, der allenthalben übereinstimmend sich zeigt, und stets frische Nahrung in der Menschennatur findet."

De overtuigingen hier uitgesproken, waren ook die van onzen diep betreurden Wilken, wien onder de Ethnologen zeker eene der allereerste plaatsen toekomt. „Hij was" zegt de heer Pleyte, in de voorrede tot zijne uitgave van Wilken's „Handleiding tot de vergelijkende Volkenkunde van Nederlandsch Indië", „overtuigd, dat de ontwikkelingsgang van den mensch één is met voortstreven op den weg tot hoogere volmaking. Wil men dus de dikwijls als *survivals* nog bestaande, half vergeten, gebruiken der hoogstontwikkelden leeren begrijpen, dan dient tot de minst beschaafden te worden afgedaald, bij wie deze zelfde instellingen nog veeltijds ongerept worden gehuldigd."

Zijn deze opmerkingen juist, dan moeten wij verwachten sporen van de leer der

---

[1]) Bl. 648. [2]) De Dieren in het Germaansche Volksgeloof en Volksgebruik, bl. 28.

Signatuur ook bij de natuurvolken aan te treffen; het meest zelfs bij diegene, die het minst den invloed der beschaving ondervonden hebben. Toen dus eenigen tijd geleden door Dr. MAX BARTELS te Berlijn de eerste afleveringen van een werk „die Medicin der Naturvölker" werden uitgegeven, heb ik mij ten spoedigste de gelegenheid verschaft om met dit boek kennis te maken. Voor weinige weken werd de laatste aflevering aan de inteekenaars ter hand gesteld. In het algemeen bood dit werk mij menig feit tot bevestiging mijner meening, dat op de begrippen der Natuurvolken het verschil van ras niet veel invloed heeft, en dat het groote verschil, dat niettemin tusschen de begrippen der verschillende volken bestaat, uit de zeer verschillende trappen hunner ontwikkeling is te verklaren. Maar mijne verwachting, dat ik ook sporen van de leer der Signatuur bij de Natuurvolken zou vermeld vinden, is niet vervuld. Echter beschouw ik het stilzwijgen van BARTELS nog niet als een afdoend bewijs, dat aan de Natuurvolken in het algemeen de voorstellingen, in de leer der Signatuur gehuldigd, ten eenenmale vreemd zijn. Dat zijn werk, hoevele feiten daarin ook verzameld zijn, nog verre van volledig is, zal men bij eene vluchtige inzage spoedig bemerken; onder anderen is eene gedetailleerde beschrijving der materies medica, waarop het hier voornamelijk aankomt, geheel daarvan buiten gesloten. Er blijft dus ook op dit punt den Ethnologen veel te onderzoeken over, en hen op deze leemte opmerkzaam te maken, werd in de eerste plaats door deze opmerkingen bedoeld.

Wat ik bij BARTELS niet vond en ook bij andere Ethnologen tot dusverre te vergeefs heb gezocht, kan ik, geheel daartoe onvoorbereid, natuurlijk zelf niet leveren; maar op dat veld der ethnologie, waaraan ik als Hoogleeraar in de Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië vooral geroepen was mijne aandacht te wijden, heb ik toch niet geheel vruchteloos gepoogd eenige hier te pas komende aren te lezen, om daarvan eene kleine garve aan mijne lezers aan te bieden. Doch ook daarbij ondervond ik eenige teleurstelling. Tevergeefs raadpleegde ik over dit onderwerp het reeds vermelde treffelijke boek van Prof. WILKEN; wel vond ik daarin een hoogst belangrijk hoofdstuk over de ziekten der inlanders, maar van de inlandsche geneeskunde wordt in het onvoltooid gebleven boek [1]) in het geheel niet gerept. Even teleurstellend, maar om andere redenen, was ook voor mij het anders zoo leerzame boek „de Geneesheer in Indië" van Dr. VAN DER BURG, waarin ik, in weerwil der zeer volledige behandeling van de materies medica, zoo inlandsche als Europeesche, in het derde deel, nauwelijks iets kon vinden wat onder de rubriek „Signatuur" kon vermeld worden. Toen ik echter de vrijheid nam aan Dr. v. D. BURG schriftelijk de vraag te richten, of hem ook voorbeelden van Signatuur in Insulinde bekend waren, had hij de goedheid mij op een aantal middelen te wijzen welker gebruik op het Similia similibus schijnt te berusten, en daaronder ook op enkele, waarbij uitwendige, licht waarneembare teekenen (Signa) van het bestaan dier overeenkomsten door de inlanders schijnen te zijn opgemerkt. Ik spreek hier natuurlijk alleen van de laatste en zal met de vermelding van eenige der duidelijkste en zekerste voorbeelden dit opstel besluiten.

Het zekerste voorbeeld uit het plantenrijk verschaft ons de tot de *Zingiberaceeën* behoorende *Curcuma longa* [2]). De wortel dezer plant, die overal in Ned. Indië in de tuinen

[1]) Het was eigenlijk niets anders dan een leidraad door Prof. WILKEN voor zijn eigen onderwijs samengesteld, maar tevens bestemd om tot grondslag te strekken voor een later uit te geven Handboek.

[2]) Wat hier van de *Curcuma longa* gezegd wordt, geldt gedeeltelijk ook van eenige verwante soorten, die er niet altijd scherp van onderscheiden worden.

gekweekt wordt, heeft uitwendig eene vuil geelachtige kleur, maar bevat inwendig een oranjegeel sap, welks kleur RUMPHIUS[1]) met die van het fijnste goud vergelijkt en zeer overeenkomstig acht met die van het sap der stinkende Gouwe (*Chelidonium majus*). Het gebruik van dezen wortel is bij de inlanders velerlei[2]). Zij bedienen zich daarvan tot vervaardiging der gele zalf (*boreh*), waarmede zij zich bij sommige plechtige gelegenheden het bloot gedragen bovenlijf en de armen inwrijven; zij vermengen het sap wegens den prikkelenden smaak met de meeste sausen en kerries; zij gebruiken het uitwendig bij rheumatische aandoeningen, en bij velerlei abscessen en zwellingen; en bereiden daarmede inwendige middelen tegen verstoppingen en blaas- en niersteenen. Maar wat hier vooral vermelding verdient, — even als het sap der Gouwe wordt ook het sap der *Curcuma*, dat zelfs het speeksel en de ontlastingen van hen die het gebruiken geel kleurt, als een probaat middel tegen de geelzucht aangewend. Stond nu dit voorbeeld geheel op zich zelf, dan kon men aan toeval denken; maar daar wij, al is het getal niet groot, meerdere voorbeelden kunnen bijbrengen van hetgeen Dr. VORDERMAN ergens noemt „de inlandsche beschouwing die aan sommige planten of dieren transmigreerende eigenschappen toekent" [3]), maar wat niet wezenlijk van de Signatuur verschilt, acht ik het zoo goed als zeker, dat ook in dit gebruik der *Curcuma* de Signatuur den inlander tot gids strekt.

Inlanders en Chineezen in Indië maken veelvuldig gebruik van middelen, die de geslachtsdrift opwekken en aan de impotentie te gemoet komen. Tot die middelen behooren ook eenige wortels en vruchten, die waarschijnlijk door hun vorm eene vermeende aanwijzing tot zoodanige aanwending bevatten. De Chineezen gebruiken tot opwekking inwendig het aftreksel van een wortel, die in penvormige, rolronde stukken, ter dikte van een penneschacht tot die van een vinger, voorkomt, en bij hen den naam van *Dzin Som* draagt. Het is de wortel van eene plant die in het Mandarijndialect *Jin seng* en bij de botanici *Panax quinquefolium* heet en tot de *Umbelliferen* behoort. De plant komt in Ned. Indië niet voor en de wortel wordt dus uit China aangebracht en zeer duur betaald. Zij wordt ook als een probaat middel tegen de longtering beschouwd[4]).

Van de inlandsche vruchten worden de Doerian (*Durio zibethinus*), de Pinangnoot (*Areca Catechu*) en de Boeah nona (*Anona reticulata*) als aphrodisiaca genoemd. Bekend is het, dat de Doerian als liefdesverklaring door vrouwen aan mannen wordt gezonden. Dr. v. D. BURG acht het niet onwaarschijnlijk, dat men in de zaden dezer gewassen eene Signatuur vond. Zeker was daartoe niet veel noodig; maar ik durf niets beslissen.

Het dierenrijk, waarin, voor zoo ver mij bekend is, bij de volken van Europa de Signatuur zelden voorkomt, levert daarentegen in Indië eenige zeer merkwaardige voorbeelden.

In mijn werk over Java deelde ik in het Hoofdstuk over de ongewervelde dieren de volgende bijzonderheid mede over de groote, vergiftige spinnen op dat eiland voorkomende, die, omdat zij soms zelfs kleine vogels tot hare prooi maken, gemeenlijk vogelspinnen genoemd worden. „Het harige, ruige voorkomen dezer spinnen is vermoedelijk oorzaak

---

[1]) Amboinsch Kruidboek, D. V, bl. 164.

[2]) RUMPHIUS, t. a. p., bl. 166; v. D. BURG, „de Geneesheer in Indië", III, bl. 404; FILET, Plantkundig Woordenboek voor N. I. in v. Goratsji [Ternataansche naam der *Curcuma*, die in het Mal. *koenjit*, in het Soend. *koneng* en in het Jav. *koenir* heet].

[3]) Nat. T. v. N. I., D. XLIV, bl. 84.

[4]) V. D. BURG, „de Geneesheer in Indië", I, bl. 241, III, bl. 396 (onder Ging seng).

van een op Java heerschend volksgeloof, dat zulk een dier in olie geweekt en over het hoofd gewreven den groei van nieuwe haren bevordert." Dit is een parallel van de uitwerking van harige planten tot herstel der kaalheid, waaraan men eertijds in Europa geloofde, zooals in het eerste hoofdstuk dezer verhandeling vermeld werd. Dr. DOLESCHALL die het eerst deze bijzonderheid omtrent de vogelspin (*Mygale Javanensis*) mededeelde [1], wijst daarbij reeds op het Similia similibus, dat indordaad, zooals ons herhaaldelijk bleek, eene grondstelling van de leer der Signatuur is.

Een ander voorbeeld van Signatuur uit het dierenrijk, leveren ons de *tjitjaks* (*Hemidactylus fraenatus* en *mutilatus*) [2], de bekende huishagedissen van Insulinde, die door de witte wratjes op hare huid een eenigszins lepreus voorkomen hebben, en waarschijnlijk om die reden als middel tegen de *Lepra* (Melaatschheid) worden aangewend. De diertjes worden als zoodanig rauw gegeten, gewoonlijk één per dag, de ééne helft des morgens, de andere des avonds.

Het derde en laatste voorbeeld uit het dierenrijk dat ik kan bijbrengen is zeker het meest curieuse en verrassende; het wordt ons verschaft door een soort van aardworm (*Lumbricus*), wiens Signatuur bestaat in het geluid dat hij voortbrengt [3].

De Javaansche naam van dit zonderlinge dier is *Tjatjing Sondari* [4]. *Tjatjing* beteekent in het algemeen Aardworm en *Sondari*, in het Soendaasch *Soendari* uitgesproken, is een Sanskriet woord, dat in het algemeen eene schoone vrouw, en in het bijzonder in de heldensage van Hindoe's en Javanen eene dochter van KRESNÂ, oudste gemalin van ABIMANJOE aanduidt. Maar die naam is ook overgedragen op een soort van muziekinstrument, welks tonen gelijk die der Aeolus-harp door den wind worden voortgebracht. Het wordt gevormd door een langen rechtop in den grond gestoken bamboe, waarin op verschillende afstanden gaten gemaakt zijn, die, wanneer de wind er op blaast, melancholische, maar niet onwelluidende tonen voortbrengen. Misschien wordt die zingende bamboe als eene gemetamorphoseerde schoone gedacht en is daaraan eene of andere legende verbonden. Hoe het zij, de naam *Sondari* zal wel van den zingenden bamboe op den zingenden worm zijn overgebracht en dus met diens muzikale begaafdheden in verband staan.

Deze worm, ofschoon hij tot 1882 onbeschreven bleef, is gebleken op Java lang niet zeldzaam te zijn en dikwijls voor te komen in den humus, die de groote nesten der *Nidularia*-varens in zich bevatten. Dr. VORDERMAN zond daarvan eenige exemplaren tot

---

[1] Nat. T. v. N. I., D. XIII bl. 406. Zie ook VORDERMAN in N. T. v. N. I., D. XLIV, bl. 84; v. D. BURG, „de Geneesheer in Indië", D. III. bl. 569.

[2] V. D. BURG, „de Geneesheer in Indië", D. III. bl. 783, noemt drie soorten, en verzwijgt toch nog *Hemidactylus fraenatus* SCHLEG., die bij alle andere schrijvers als de meest gewone soort vermeld wordt. Misschien is *Hemidactylus coctaei* RÜPPELL slechts een andere naam van dezelfde soort. *Hem. mutilatus* WIEGM. draagt daar den geslachtsnaam *Peropus*. De derde daar genoemde soort *Platyurus Schneiderianus* GRAY, is mij van elders niet bekend. V. D. BURG schijnt hier eene nieuwere monographie over deze kleine *Ascalabotae* of Gecko-soorten te volgen, die mij onbekend is gebleven. In het aangehaalde werk spreekt V. D BURG wel over het geneeskundig gebruik, maar niet over de Signatuur der *Tjitjaks*, doch later heeft hij mij zelf op het lepreuse voorkomen dezer diertjes gewezen.

[3] Dr VORDERMAN handelt over dezen aardworm in het N. T. v. N. I. D. XLI, bl. 111—116, en D. XLIV, bl. 82—84. Bij het eerstgemelde opstel is ook eene afbeelding gevoegd. Vgl. ook nog hetzelfde tijdschrift, D. XLII, bl. 291.

[4] Een naam uit geslachts- en soortnaam samengesteld, zooals er bij honderden in de talen van Insulinde te vinden zijn. Ik sprak daarover in mijn „Java", D. I, bl. 484; mijne inleiding op de „Bijdragen tot de kennis der Flora van Midden-Sumatra", bl. 9, en mijne „Aanteekeningen over de bijen van Midden-Sumatra", bl. 17 en 21. De beide laatstgenoemde stukken komen voor in het vierde deel van het groote werk: „Midden-Sumatra, Reizen en Onderzoekingen der Sumatra-expeditie".

nader onderzoek aan Dr. HORST, Conservator aan 's Rijks Museum van Natuurlijke Historie te Leiden, wien het bleek dat reeds vóór 1823 exemplaren van dit dier door de Natuuronderzoekers KUHL en VAN HASSELT aan het Museum gezonden waren, maar daar onopgemerkt waren gebleven. Deze omstandigheden gaven den heer HORST aanleiding om de nog onbeschreven *Lumbrici* dier uitgebreide verzameling aan een gezet onderzoek te onderwerpen, waarvan het resultaat in de bekende "Notes from the Leyden Museum" werd opgenomen. Hij bracht in dat opstel den *Sondari*-worm tot het geslacht *Megascolex* TEMPLETON, en gaf hem den soortnaam *musicus*, aan de tonen die hij voortbrengt ontleend [1]).

Het ligt buiten het bestek van dit opstel, over dit dier, dat door de heeren VORDERMAN en HORST nauwkeurig, ook wat de oorzaak van het geluid betreft, onderzocht en beschreven is, in vele bijzonderheden te treden. Alleen wat het geluid zelf aangaat meen ik een paar trekken aan VORDERMAN's beschrijving te mogen ontleenen. „Des nachts doen de wormen nu en dan een kort afgebroken schril geluid hooren, dat ik het best kan vergelijken met het afloopen van den wekker eener kleine klok en nagebootst kan worden door in een hoogen toon „kierrrrrrrrr" uit te spreken.... De luchttrillingen waaruit het geluid bestaat, worden mijns inziens teweeggebracht door plotselinge samentrekkingen van den spierachtigen krop en uitstooting van lucht, nagenoeg op de wijze waarop bij den mensch de *ructus* ontstaat. Mogelijk dient het geluid als lokstem bij de paring."

En waartoe nu dezen zingenden worm hier vermeld? Ook die vraag zal ik met de woorden van den heer VORDERMAN beantwoorden. „In het Tjiandjoersche wordt deze worm als geneesmiddel gebruikt, wanneer Ronggengs (publieke dansmeiden) zich bij de uitoefening van haar beroep schor hebben geschreeuwd. De chef van den troep, waartoe de dansmeid behoort, doet haar dan gepofte *Sondari*-wormen eten, waarna de normale stem terugkeert en zij weder in staat is als vroeger de hoogste tonen uit te gillen." Al wie ooit het gegil der Ronggengs, al was het ook slechts op de Koloniale tentoonstelling van 1883 te Amsterdam, gehoord heeft, zal kunnen nagaan wat dat beteekent.

Dr. VORDERMAN heeft niet nagelaten hierbij op te merken dat deze bijzonderheid een voorbeeld is van hetgeen hij als toekenning van transmigreerende eigenschappen aan planten en dieren door de inlanders kenmerkt, en dat ongeveer hetzelfde is als wat ik met den ouden schier vergeten naam van Signatuur heb genoemd. Eene leer der Signatuur mag men aan de bewoners van Insulinde niet toekennen, daartoe zijn de vermelde voorbeelden te gering in getal en te twijfelachtig, maar dat er bij hen min of meer duidelijke sporen voorkomen van dezelfde richting van het denkvermogen, die bij de meer ontwikkelde Europeanen eene eenigermate systematische leer der Signatuur voortbracht, staat toch genoegzaam vast, en zal vermoedelijk bij nader onderzoek door vele voorbeelden bevestigd worden.

ARNHEM, Mei 1894.

[1]) Zie R. HORST, "New Species of the genus *Megascolex* TEMPLETON (*Perichaeta* SCHMARDA) in Notes from the L. M., Deel V."

VIII. Een paar Aantoekeningen op A. F. von de Wall's Kritiek van „Pleyte: Some remarks to: Die gegenwärtige Verbreitung des Blaserohr's und Bogens im Malayischen Archipel, en H. C. Klinkert's Zakwoordenboek." Tijdschr. v. de Ambt. v. h. Binnenl. Bestuur, 8e Deel, Afl. VI, 1893.

De heer von de Wall merkt in eerstgenoemde Kritiek op, dat de bewering van den heer Pleyte, dat het echt Maleische woord voor het blaasroer *Soempitan* zoude zijn, onjuist is. In het Riouwsch-maleisch wordt uitsluitend daarvoor het woord *Soempit* gebruikt, terwijl de vorm *Soempitan* alleen door die inlanders gebezigd wordt, die met Europeanen omgang hebben. Van dit *soempit* hebben de Riouw-maleiers een werkwoord *mĕnjoempit* „met een blaasroer blazen" gemaakt. De Menangkebau-maleiers hebben echter *soempit* als wortel van het ww. *mĕnjoempit* beschouwd, met de beteekenis van „blazen" en daarvan op de gewone wijze een zelfst. nwd. *soempitan*, „voorwerp waarmede men blaast" gemaakt. — Mij dunkt dat de Menangkebau-maleiers het aan het verkeerde eind hebben. Men kan geen z. n. van een ww. maken, dat een speciaal verband heeft met een gereedschap. Met andere woorden het z.n. „blaasroer" moet eerst bestaan hebben eer men daarvan een ww. „blaasroeren" maken kon; evenzoo als men eerst een kanon moet hebben eer men kan spreken van kanonneeren. Wij gelooven, dat deze kwestie hiermede voldoende is afgedaan.

Wij geven den heer v. d. W. gelijk tegenover den heer Klinkert, ten opzichte der uitspraak van sommige Maleische woorden. Zelfs op Batavia spreekt men *bĕgitoe* en *bĕgini* uit, en niet *bagitoe* en *bagini*. Ook zegt men daar *bĕgimäna* en niet *Bageimäna*, zooals Pijnappel schrijft. Anders toch zou de zoo vaak door Maleische meiden gemaakte platte woordspeling *poeki mäno* geen zin hebben. *Bĕgi* kan wel in *poeki* veranderen, maar *Bagei* onmogelijk. Maar er is soms een geoefend, of zooals de Duitschers zeggen geschultes, oor noodig om met juistheid te constateeren, hoe de Maleier een woord uitspreekt.

Als echter de heer v. d. W. beweert, dat de uitdrukking *Moeka masam manis* niet in 't Maleisch bestaat, maar dit moet zijn *hitam (itam) manis*, zoo moet ik opmerken, dat ik eerstgenoemde uitdrukking honderde malen door Maleiers te Batavia heb hooren gebruiken, niet in de door K. opgegevene beteekenis van „een goedig gezicht", waartegen de heer v. d. W. terecht opkomt, maar in die van een „zoetzuur gezicht". Zoo wordt ons „zoetzuur", b. v. de in azijn en suiker gekookte, met kruidnagelen gespikte, schil van meloenen, door de Maleiers op Batavia *Atjar asam-manis* genoemd. Het Mal. *moeka masam-manis* wordt aldaar in dezelfde beteekenis gebruikt als ons Hollandsche een „zoetzuur gezicht", nl. het zoetsappig gelaat van een man, die in zijn hart verbitterd (zuur) is.

In de Fransche taal wordt dit eveneens aigre-doux genoemd; en in het groote Wdb. van Boiste-Nodier vinden wij tot illustratie het volgende voorbeeld: Il n'y a pas de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

Ik durf echter niet beslissen of het Maleische *moeka masam-manis* oorspronkelijk, dan wel aan ons taaleigen ontleend is.

Ten opzichte van *hitam manis*, zoo heb ik die uitdrukking alléén gehoord om ons woord „zachtbruin" of „lichtbruin" terug te geven. Daar de Maleiers weten, dat de blanke man gewoonlijk niet op de bijkans zwarte tronies der inl. vrouwen gesteld is, zal zijn *boedjang*, of lijfjongen, als hij hem eene inl. vrouw recommandeert, zeggen dat zij eene *moeka itam manis* heeft, nl. dat ze niet te donker van vel is. Het „liefelijk bruin" van den heer K. is natuurlijk te verwerpen. G. Schlegel.

IX. Parallels between the Shiwian or Zuñian culture and that of the Calchaquis. I extract from my summary report to the Director of the Museum de la Plata the following passages, which may serve to illustrate these parallels:

The civilization of the Calchaquis is essentially what Mr. Frank H. Cushing called very properly a "desert culture." The great similarity of physical conditions of the two countries seems to have caused a similarity in products of human activity, and may have influenced the mythico-religious and sociological institutions.

As among the Shiwians (and in ancient Peru) we find here the septenary system of disposition of towns; most probably ritualistic petrographs on sites which clearly indicate former sacrificial caves; stone fetiches closely resembling those found in the ruins of the Salado and Gila river valleys, Arizona, and the fetiches still in use among the Zuñis, small ornamented slabs of stone, almost identical with the slates in use among the medicine priests of the ancient and present Shiwians. Although the form

of Calchaqui pottery is generally different from that of the ancient and modern Shiwians in color and decoration, evidently symbolic or ideographic, there are many analogies.

I have often found funeral vessels of earthenware, containing the remains of children, with round holes at the bottom or on the side, or cracks, which cannot be explained otherwise than by admitting that the Calchaquis practiced the same custom as the Shiwians of "killing" their pottery, for the reasons explained by Mr. Cushing. No evidence of cremation or of pyral mounds, however, was found. Double and multiple burials, on the contrary, are as frequent among the Calchaqui ruins as among those of the ancient Shiwians.

Turquoises and sea-shells seem to have been as highly esteemed by the Calchaquis as by the ancient people of the Southwest. Necklaces of these materials were frequently found in graves. Most of the axes and other stone implements of the two peoples are absolutely identical.

The Calchaquis possessed a wholly indigenous knowledge of metallurgic art, which, however, was much more developed than that of the Shiwians. It is probable, however, that in this respect the Peruvians taught the Calchaquis their superior art and workmanship.

It is a pity that in the Calchaqui region there exists no living remnant with a knowledge of the rites and lore of the ancient people, as in the Southwest where the Zuñis and other Pueblos survive. There are descendants, it is true, of the ancient Calchaquis and Quilme, but they are all christianized and hispanised, hardly acknowledging to be Indians. The greater part died gallantly in battle against the Spaniards or were captured and transported as slaves.

It is to be hoped that the vast collections of Calchaqui antiquities in the La Plata Museum may find a historian as worthy and able as their importance requires. The La Plata collection could furnish to men like Messrs. Holmes and Cushing material for studies as profound and suggestive as they have already devoted to the antiquities of Chiriqui, Peru, and the Pueblos. Dr. H. ten Kate.

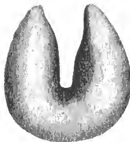
X. The adoration of an ancient Mexican Stone perpetuated. — It was early in the present year that I put forward my views regarding the „yokes" which herr Strebel of Hamburg examined and in my monograph, „The Sacred Maya-Stone of Mexico and its symbolism" explained on what base they rested.

Although convinced of the correctness of the opinions as no similar relic had been found within the precincts of a temple, it was desirable to produce evidence of a nature calculated to convince the sceptical. The combination of symbols in the stone being in accord with the slabs, altars and monoliths, was proof of a similarity and if the latter were connected with ancient belief the former had been.

Probably, being of a size that could be secreted without difficulty it was carried to a hiding place some distance from the temples when Christianity was forced upon the people by the Spaniards of the sixteenth century.

Fortunately, following the classification of the relic, comes the production of a modern stone of a like shape venerated by living Indians. It was brought to the World's Fair, Chicago with a collection of utensils, and other objects from South California.

As the Mexican Stone had been under discussion the history of that of a later date was interesting to archaeologists.



Mr. Horatio N. Rust, who is Indian Agent for the United States Government, obtained it of the people known as the Mission Indians.

They had for four days been engaged in ceremonies, and a process of purification of maidens before marriage. This was accomplished by a heating in a hollow in the ground, several young women being placed together covered up, while the older women danced continuously round the spot, as some became exhausted, others took their stand in the same position and continued the dance.

In the meantime some visited a place in the woods with offerings and gifts. On inquiry it was discovered, the worship of a stone of a peculiar form was the reason of their assembling together and that it was connected with general fertility. Procured after difficulty, it was brought to the Anthropological Department, where, hearing its history from Mr. Rust,

I recognised it to be the emblem behind the head of the „Goddess of Fecundity" represented in Page 26 of my book. It is rounded at all points, having the back comparatively flat, the front is deeply cut, about fifteen inches high and wide, the thickness is from one and a half to two and a half inches. The material is yellowish red sandstone.

Thus all controversy regarding these stones appears now to be at an end. But should further corroborative testimony be required by anybody it can be added from other sources.

LONDON, 1893. FRANCIS PARRY.

XI. Pin-Wells and Rag-Bushes. — At the meeting of the British Association at Nottingham (September 1893) Mr. E. SIDNEY HARTLAND read a paper on this interesting subject, which is now published in Folk-Lore IV (N°. 4.) page 451 sq. The author treats the subject in an excellent way. He gives examples of the practice of throwing pins into sacred wells, or sticking pins or nails into sacred images or trees, or into the wall of a temple, or floor of a church, and — sometimes accompanying



Ser. 497/N°. 89.

this, more usually alone — a practice of tying rags or leaving portions of clothing upon a sacred tree or bush, or a tree or bush overhanging or adjacent to a sacred well, or of depositing them in or about the well. The most usual explanations are, first, that the articles left are offerings to the god or presiding spirit, and, secondly, that they contain the disease of which one desires to be rid, and transfer it to anyone who touches or removes them. From all we know of the process of ceremonial decay we may be tolerably sure that the rags represent entire articles of clothing, which were at an earlier period deposited.



Ser. 490/N°. 1.

At the end of his lecture Mr. H. says to believe that a profounder thought than the above mentioned, forms the common ground in which all the customs discussed by him, — or as he should prefer to say, all the variations of a single custom — are rooted. He wants to suggest that in the customs at wells and trees and temples we have only another application of the same reasoning as that which underlies the practices of witchcraft. A shirt or stocking, or a rag to represent it, placed upon a sacred bush, or thrust into a sacred well, — a name written upon the walls of a temple — a stone or a pellet cast upon a sacred image or a sacred cairn — a pin

with which is pricked a wart thrown into a sacred well, will be henceforth in continual contact with divinity; and the effluence of divinity, reaching and involving it, will reach and involve the formerly owner. In this way he may become permanently united with the god.

Mr. H. ventures to submit, that the practices of throwing pins into wells, of tying rags on bushes and trees, of driving nails into trees and stocks and the analogues practices are to be interpreted as acts of ceremonial union with the spirit identified with well, with tree, or stock. In course of time, as the real intention of the rite has been forgotten, it has been resorted to chiefly for the cure of diseases and the meaning has been overlaid by the idea of the transfer of the disease. Since the spread of Christianity the reason for the sacredness of many trees or wells has passed from memory, and it has consequently been natural to substitute any tree or any well for a particular one. This substitution has favoured the idea of transfer of disease, which has thus become the ordinary intention of the rite in later times.

Regarding the examples cited by Mr. H. from England, Germany, Austria, Belgium, France, Spain, ancient Rome, Greece, Russia, India, Arabia, Persia, Japan and the Congo, I may be allowed to observe that already R. Andree in his interesting Ethnographische Parallelen und Vergleiche (Stuttgart 1878), where he devoted a chapter to Raghushes (page 58 sq.), has mentioned also examples from Egypt, North- and West-Afrika, the Kirgisetribes, Nilgherri-mountains and Bhil-tribes and the Dayaks of Borneo from Asia, and finally for Patagonia from America. Lately the same practice is recorded from Mexico (Dr. H. ten Kate, Verh. berl. anthrop. Gesellschaft 1889 p. 668), Algeria (Raghushes near sacred wells, Dr. H. ten Kate, V. b. a. G. 1887 pg. 374), from Corea (Int. Archiv f. Eth. Vol. IV p. 120) and North West New Guinea (De Clercq & Schmeltz: Ethn. Beschr. v. Ned. N. G. pag. 177). Finally we hear from Dr. H. ten Kate, that he has found during his last voyage in the island „Great Bastaard" two times, close to and overshadowed by the branches of a tree, a stoneheap in which were placed by fishermen little rags of red, green or multicoloured calico (Tijdschr. Koninkl. Nederl. Aardr. Gen. Vol. XI pg. 232). In another place he found bamboo quivers, filled with „Sagoeweer" (palmwine), attached to the branches of a tree as a protection against the *„nitus"* (evil spirits). (Ibid. pg. 255). So it appears that this practice is spread all over the world.

The National Museum of Ethnography at Leiden possesses two interesting specimens (Ser. 499 N°. 1, 492 N°. 1) of the *n'doké* or wooden fetish from the Congo in which are planted nails, mentioned by Mr. H., as also a similar fetish which is said to have been brought from Cameroon (497 N°. 89). The latter and one of the first we figure here.

XII. The language of the extinct Nanticoke tribe, belonging to the great Algonquin family and once living in Maryland, has been treated of by Dr. G. Brinton in a lecture before the Am. Philos. Society on 3 Nov. 1893. This lecture has been based upon an old Manuscript in the library of the said Society which contains a vocabulary of the language, collected from the widow of the last chief of the Nanticokes in 1792.

XIII. Chinesische Oper. — In Marseille wurde vor Kurzem eine von dem Begründer des Musée Guimet in Paris, Herrn Emile Guimet, verfasste Oper *„Tai Tsung"* aufgeführt, deren Stoff der Chinesischen Geschichte entnommen und deren Musik, Ausstattung, Decorationen etc., auf Chinesischen Motiven und Vorbildern beruhen.

XIV. Die Sammlungen aus dem Malayischen Archipel, welche Cpt. A. Jacobsen auf den Inseln Saleier, Djampea, Bonerate, Flores, Adonara, Alor, Wetter, Kissar, Babber, Kei, Letti, Timor Laut und in Portugiesisch Timor zusammen gebracht hat, wurden durch denselben im Hörsaal des Kgl. Museums für Völkerkunde am 28 März erläutert. Die Sammlungen enthalten eine ungeheure Menge von Objekten, von denen viele für die Ethnographie jener Inseln neue Momente bieten; manch letzter Zeuge einer Regung der Volksseele dürfte dadurch vor Untergang bewahrt und der Forschung erhalten sein.

XV. Ethnologische Mittheilungen aus Ungarn. — Der Fortbestand dieser werthvollen Zeitschrift, welche gleichzeitig als Organ für allgemeine Zigeunerkunde dient, war zeitlich gefährdet, ist aber neuerdings dadurch sicher gestellt, dass Seine K. u. K. Hoheit der Erzherzog Josef das Protectorat derselben übernommen und die für die Herausgabe nöthigen Mittel gewährt hat. Die letzten uns zugegangenen 8 Hefte des Bandes III umfassen eine Reihe werthvoller Beiträge zur Zigeunerkunde, u. A. von der Hand des Erzherzogs Josef, der zu den anerkannt besten Kennern der Zigeuner zählt.

XVI. Friedr. von Hellwald's Bibliothek ist in die Hände des Antiquars Heinr. Kerler in Ulm übergegangen, der dieselbe in sechs Catalogen (N°. 199, 200 & 202—205) zum Verkauf ausbietet. Wir machen alle Freunde unserer Wissenschaft auf den hier vorhandenen ungemein reichen Schatz an Büchern aus den verschiedensten Fächern aufmerksam.

J. D. E. Schmeltz.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

V. Museum für Deutsche Volkstrachten. Berlin. — Zu unserm grossen Leidwesen erreicht uns die Nachricht dass der Fortbestand dieser Anstalt, welche sich die Aufgabe stellt, die, vor der immermehr überhandnehmenden Nivellirung der Mode verschwindenden Volkstrachten und Hausgeräthe der verschiedenen deutschen Stämme zu sammeln und der Nachwelt zu bewahren, trotz der Unterstützung der preussischen Regierung ins Schwanken gerathen ist. Nachdem diese Anstalt in den wenigen Jahren ihres Bestehens, wie bekannt, schon so Bedeutendes geleistet, würde eine etwaige Stagnation einen wahren Verlust bedeuten. Eine Anzahl bekannter Gelehrter (Virchow, M. Bartels, A. Bastian, W. Joest u. A.) fordern daher zum Beitritt in den „Verein des Museums für deutsche Volkstrachten" auf, dessen Jahresbeitrag 10 Mark beträgt.

VI. 'sRijks Ethnographisch Museum. Leiden. — Dasselbe hat sich soeben, in Folge Beschlusses Ihrer Majestät der Königin Regentin, einer äusserst erwünschten Bereicherung zu erfreuen gehabt. Gelegentlich der im vorigen Jahre in Batavia abgehaltenen Ausstellung hatte sich nämlich ein Damen-Comite gebildet, um für dieselbe eine Sammlung von Puppen, die Kleidertrachten der verschiedenen Völkerschaften Indiens repräsentirend, zusammenzubringen und diese Sammlung nach Schluss der Ausstellung Ihrer Majestät der Königin der Niederlande anzubieten. Das was erreicht wurde, übersteigt Alles was uns bis jetzt in ähnlicher Weise bekannt geworden, es ist eine Sammlung von cca. 400 Volkstypen entstanden, die für das Studium der Ethnographie des Malayischen Archipels von hochbedeutsamen, bleibendem Werthe sich erweisen wird und nun eine bleibende Stätte in Folge vorerwähnten Beschlusses in obigem Museum gefunden hat. In den Tagen vom 20–29 April war die Sammlung im Haag unter lebhaftem Zuspruch des Publikums ausgestellt und werden wir in der folgenden Lieferung eingehender auf selbe zu sprechen kommen.

VII. Römer Museum. Hildesheim. — Die ethnologische Abtheilung dieser Anstalt ist von nicht unbedeutendem Umfang, Dank den Bemühungen des Gründers derselben, Senator Römer (†), sowie den Schenkungen von theils im Auslande lebenden geborenen Hildesheimern. Ein Katalog derselben ist leider noch nicht vorhanden; aus den Jahresberichten, die uns vorgelegen haben, geht hervor dass Gegenstände von Australien, Nord-West und Ost-Neu-Guinea, Neu-Britannien, den Neu-Hebriden, Salomon-, Viti- und Samoa-Inseln, aus Asien (Japan, Korea, China [altes Porcellan], Britisch Indien, Java & Celebes), Afrika (Kaffern, Sudan, Herero, Namaqua, Natal) und Amerika (Sioux, Mexico, Peru, Chile) vorhanden sind.

VIII. Germanisches Museum, Nürnberg. — Das Jahr 1898 ist für diese Anstalt in so fern von besonderer Bedeutung gewesen, als in demselben die Deutsche Reichs- und die Bayerische Regierung, mit der Stadt Nürnberg sich geeinigt haben, um die Zukunft derselben, sowie ihrer Beamten sicherzustellen und alle Verwaltungskosten allein aufzubringen. Alle übrigen Einkünfte werden daher in der Folge ausschliesslich der Vermehrung der Sammlungen und der Vollendung des Ausbaues des Museums zu Gute kommen. Zu dauernder Erinnerung an das Grosse was der verstorbene erste Direktor, Geheimrath von Essenwein, mit Hintansetzung eigener Interessen für das Museum gethan, ist beschlossen dessen Marmorbüste im ersten Saale desselben aufzustellen.

IX. Museum von San Paulo (Brasilien). — Wie wir schon früher berichteten ist Dr. H. von Ihering zum Direktor desselben ernannt. Derselbe theilt jetzt in einem Circular mit, dass dasselbe in den prächtigen Räumen des Ypiranga-Monumentes eingerichtet ist und bittet um Zuwendungen von Gegenständen, Büchern und Zeitschriften, letztere auch im Austausch gegen die seines Museums. Sendungen vermitteln die Herrn Deurer & Kauffmann, in Hamburg, Alterwall 10. J. D. E. Schmeltz.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir pp. 36 et 90. Ajouter:
Arch. = The Archaeologist. — **N. Ausl.** = Das neue Ausland.

GÉNÉRALITÉS.

VI. Deux nouvelles études du prof. A. Bastian (Kontroversen in der Ethnologie. Berlin.) ont pour sujets la base sociale des institutions légales et le fetichisme. M. le doct S. R. Steinmetz (Gl. LXV p. 105) expose une nouvelle théorie sur les jugements de Dieu. M. le doct. H. Schurtz (Die Speiseverbote; publié dans la „Sammlung gemeinverständlicher wis-

senschaftlicher Vorträge", Hamburg. Voir les remarques critiques de M. K. von den Steinen dans Gl. LXV p. 150), traite des prohibitions religieuses. M. Topinard (Anthr. IV p. 750) rend compte de l'ouvrage de M. Ch. Letourneau (L'évolution religieuse dans les diverses races humaines. Paris). Le même journal publie encore une étude de M. P. Topinard (p. 657: Quelques conclusions et applications de l'anthropologie) et la suite de l'article de M. S. Reinach (p. 699: Le mirage oriental). M. T. S Clouston (A. I. XXIII p. 215: The developmental Aspects of Criminal Anthropology) expose les rapports entre l'anthropologie et le droit. A. U. contient des observations de M. Th. Achelis (V p. 61: Ueber das wissenschaftliche Studium der Naturvölker); et de M. P. Sartori (p. 72: Sondersprachen). Ajoutons-y celles du doct. J. Höfer (Gl. LXV p. 89: Die Musik der Naturvölker). A. G. Corr. XXV contient des communications de M. F. Weber (p. 9: Streiflichter auf Prähistorisches aus alten Schriftstellern); de M. A. Treichel (p. 12: Beitrag über Wetterzauber und Stein-Aberglauben. Comp. celles de M. F. von Andrian dans A. G. Wien XXIV p. 1: Ueber Wetterzauberei); du doct. A. Hartmann (p. 13, 19: Metzgersprung und Gildentaufe); et du doct. L. Wilser (p. 17: Klima und Hautfarbe). M. E. Sidney Hartland (F. L. IV p. 451: Pin-Wells and Rag-Bushes) donne des détails sur d'anciennes superstitions.

EUROPE.

M. S. Reinach (Anthr V p. 15) publie des remarques sur la sculpture en Europe avant les influences gréco-latines. Verh. A. G. (p. 593) donnent un aperçu du journal de la société archéologique d'Islande (1. Gräberfunde auf Island; 2. Altisländische Tempel und Opfergebräuche). L'étude de M. A. B. Gomme (The traditional Games of England, Scotland and Ireland. London) est accompagné de chansons, de mélodies etc. M. D. Mac Ritchie (Scottish Gypsies under the Stewarts. Edinburgh) donne des détails sur les tziganes en Ecosse. M. E. Cartailhac (Anthr. V p. 1) publie quelques faits nouveaux du préhistorique ancien des Pyrénées.

Une vieille légende donne lieu à des observations de M. le directeur W. Schwartz (Z. E. XXVI p. 1: Die Buttorhexe in Wagnitz. Eine havelländische Sage mit einem Excurs über die mythische Butterkröte); M. Bartels (Verh. A. G. p. 558: Beiträge zum Steinbeil-Aberglauben in Nord-Deutschland) raconte des idées superstitieuses en Allemagne. M. G. Bancalari (Gl. LXV p. 137: Das ländliche Wohnhaus in den Südalpen. Av. des plans) poursuit ses articles sur l'architecture rurale publiés dans Ausl.

Ungarn III contient des articles du doct. Aurel von Török (p. 117: Der palaeolithische Fund aus Miskolcz und die Frage des diluvialen Menschen in Ungarn); du doct. K. Papai (p. 141: Der Holzbau der Palovzen. Av. fig.); de M. F. S. Krauss (p. 147: Das grosse Sammelwerk für bulgarische Folklore, analyse d'un ouvrage officiel publié à Sofia); de M. A. Herrmann (p. 154: Kartenspielerglaube aus Ungarn; p. 157: Kerbhölzer der Wanderzigeuner. Av. fig.); de M. L. Kalmany (p. 171, 188: Kinderschrecken und Kinderräuber im magyarischen Volksglauben); du doct. H. von Wlislocki (p. 173: Vehmgerichte bei den bosnischen und bulgarischen Wanderzigeunern; p. 194: Seelenloskauf bei den mohammedanischen Zigeunern der Balkanländer); et des chants populaires des Bulgares et de l'Esthonie. M. le doct. F. S. Krauss publie encore un de ces chants de Guslares dans Am. P. S. (XXXII: Wie Mohammed Köprülü Vezier geworden ist). M. le doct. L. Glück (A. G. Corr. XXV p. 23) fait des observations sur le tatouage chez les catholiques de la Bosnie et de l'Herzégovine; et M. le doct. R. F. Kaindl (Kleine Studien. Czernevitz) traite la foi dans la sorcellerie chez les Rutènes.

Nous remarquons dans A. U. encore des articles du doct. A. H. Post (V. p. 37, 64: Mitteilungen aus dem Bremischen Volksleben); de M. A. Hermann (p. 44: Magyarische Hochzeitbräuche in Siebenbürgen); de M. O. Knoop (p. 45: Die neu entdeckten deutschen Göttergestalten und Götternamen); de M. A. Treichel (p. 49: Polnische Lieder 5. Von der Wachtel); de M. H. Mankens (p. 51: Bezeichnungen der Trunkenheit in der Sprache des Volkes); du doct. A. Brunk (p. 53: Tierstimmen im Volksmunde); de M. C. Rademacher (p. 57: Maisitten am Rhein).

ASIE.

M. G. Capus (Anthr. V p. 35) décrit les migrations ethniques en Asie centrale au point de vue géographique. Le récit de M. C. Nossiloff et Mme L. Paschkoff (T. du M. livr. 1727: Voyage à la Nouvelle Zemble) est illustré de types de Samoyèdes. M. Ch. Vapereau décrit dans le même journal (livr. 1733 suiv.: De Pékin à Paris) son voyage à travers la Corée et la Sibérie. Les tribus indigènes de la Sibérie fournissent encore des sujets au doct. B. Munkacsi (Ungarn III p. 124, 181: Ueber die heidnische Religion der Wogulen); au doct. A. H. Post (Gl. LXV p. 162: Das Recht der Osseten, d'après l'ouvrage de M. Kovalevsky); et à M. P. von Stenin (Gl. p. 181: Die Ehe bei den Mordwinen). M. A. H. Savage Landor (Alone with the Hairy Ainu. London. Av. fig.) fait un récit intéressant d'une tournée par l'ile de Yéso et une excursion aux Kouriles. M. E. Schmidt (Gl. LXV p. 116: Die Verletzungen am Hinterhauptbein der Ainoschädel) donne encore quelques détails sur les Ainos. Les Mémoires du Science Department de l'Université de Tokio (Vol. I, Part 1: Shell Mounds

of Omori. Av. pl.) contiennent une étude archéologique de M. E. S. Morse.

M. le doct. F. von Luschan (Verh. A. G.: Altorientalische Fibeln) décrit des fibules de Ninive conservées au British Museum. M. H. Moser (Orient 1894 p. 15: Das Kunstgewerbe in Centralasien) fait des observations sur l'industrie de l'Asie centrale. M. Hellmuth Pankow (N. Ausl. 117 suiv.: Die Weddas auf Ceylon) donne des détails sur ces tribus indigènes. M. E. H. Man (A. I. XXIII p. 232: On the Use of Narcotics by the Nicobar Islanders and certain Deformations connected therewith) poursuit ses communications sur les indigènes des îles Nicobares; ceux de l'Indo-Chine font le sujet d'un article de M. C. W. Rosset (N. Ausl. p. 85, 107: Die wilden Völker in Hinterindien. Av. fig.).

M. C. M. Pleyte Wz. (Gl. LXV p. 95, 169: Die Schlange im Volksglauben der Indonesier. Av. fig.) décrit le rôle que joue le serpent dans les idées religieuses de l'Indonésie. MM. J. von Brenner (Besuch bei den Kannibalen Sumatras. Würzburg. Comp. Gl. p. 108. Av. fig.) et Elio Modigliani (Fra i Batacchi indipendenti. Roma. Av. pl.) racontent leur séjour dans l'intérieur de Sumatra; le dernier voyageur consacre un autre livre (Viaggio ad Engano. Milano. Av. pl. et fig.) à l'île adjacente d'Engano. M. H. A. van Hien (De Potangan's of Tellingen der Javanen. I. Batavia-Amsterdam) publie la première partie d'un ouvrage sur des superstitions javanaises datant du paganisme; cette partie traite des primbons, calculs mystérieux pour connaitre les jours de bonne et de mauvaise augure. Le journal I. G. (p. 664) contient des détails sur le costume javanais dans l'empire de Sourakarta. M. Wijsgaarden (Ned. Zend. 1894; comp. I. G. p. 461: Een doodenfeest op Soemba) fait la description d'une fête funéraire dans l'île de Soumba. M. A. C. Kruyt (Mitth. Thür. XII Hft 3, 4: Erntefestgebräuche bei den Poso-Alfuren) décrit des usages dans l'île de Célèbes. Bijdr. contiennent des textes de Sangir, annotés et traduits par le doct. N. Adriani (p. 386: Sangireesche teksten); et des fables de l'île de Rotti, publiées par le doct. H. Kern.

AUSTRALIE et OCÉANIE.

M. le doct. Emil Jung (Gl. LXV p. 192) fait la statistique des indigènes du continent australien. M. R. H. Codrington (F. L. IV p. 509: Melanesian Folk-Tales) publie des traditions de la Melanésie. Gl. (p. 156) poursuit ses extraits des récits de voyage de M. Hagen, notamment dans les îles Salomon. M. le Dr. A. Marcuse (Die Hawaiischen Inseln. Berlin) publie un livre illustré qui ne manque pas d'actualité.

AFRIQUE.

Sm. Rep. (p. 425: The Home of the Troglodytes) reproduit l'étude de M. E. T. Hamy, publiée dans Anthr. M. M. E. Cotteau (T. du M. livr. 1730 suiv.: Six semaines sur le Nil) raconte son excursion égyptienne en y ajoutant de très belles illustrations. M. Th. Bent (The sacred city of the Ethiopians. London) nous ramène à l'archéologie. A. G. Corr. (XXV p. 16) contient une communication du doct. Rüdinger, extrait du journal Allg. Zeitung, sur le fakir Soliman ben Aissa, tendant à prouver que les mutilations simulées de ces fakirs ne sont que des tours d'adresse et n'ont aucun rapport avec l'hypnotisme. Les idées religieuses des peuples nègres font le sujet d'articles de M. Spieth (Mitth. Thür. XII Hft. 3, 4: Der Jehvedienst der Ewe-Neger); et du missionnaire P. Steiner (Gl. p. 133: Geistige Wesen als Mittler zwischen Gott und den Menschen bei den westafrikanischen Negern; p. 178: Die Opfer der Akraneger auf der Goldküste). Le nouveau journal illustré „Das neue Ausland", qui parait comme supplément hebdomadaire de A. a. W., contient des communications de M. V. von Strantz (p. 7: Die Edeastatien im Schutzgebiete von Kamerun). M. le comte H. H. von Schweinitz und Krain raconte ses expériences dans Verh. A. G. (p. 477: Erfahrungen über Wanyamwesi, Wassukuma, Wasiba und Wakara. Av. fig.); nous trouvons aussi des détails sur une de ces peuplades dans l'article du capitaine Herrmann (Mitth. D. S. VII p. 43: Die Wasiba und ihr Land).

L'île de Madagascar fournit des sujets à M. A. Grandidier (Bull. S. G. XIV p. 289: Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente derniers années); au doct. L. Besson (ibid. p. 301: Voyage au pays des Tanula indépendants de la région d'Ikongo); et à M. H Douliot (ibid. p. 329: Journal du voyage fait sur la côte ouest de Madagascar). L'article du comte Joachim Pfeil (P. M. XL p. 1: Skizze von Südwestafrika) contient des observations sur les Hottentots.

AMÉRIQUE.

Le livre du rév. S. T. Rand (Legends of the Micmacs. New-York. London) est le fruit de quarante ans de labeur infatigable comme missionnaire parmi les Indiens de la Nouvelle Ecosse. M. M. Klittke (N. Ausl. p. 17, 35: Die Beothuk-Indianer von Neufundland) décrit les Indiens de Terre Neuve. M. D. G. Brinton (Arch. I p. 201: On an „inscribed tablet" from Long Island) traite un sujet archéologique; les livres de M. J. C. Pilling (Bibliography of the Chinookan languages. Bibliography of the Salishan languages), publiés par le Bureau d'Ethnologie de Sm. Inst., sont d'un caractère philologique. Le dialecte des colons allemands en Pennsylvanie est reproduit par M. W. J. Hoffman (Am. P. S. XXXII: Gschicht fun då altå Tsaitå in Pensilfani). Gl. (LXV p. 93: Die Schamanen der Apachen. Av. fig.) publie la traduction

d'une étude du capitaine J. G. Bourke, publiée dans le rapport du Bureau d'Ethnologie (Washington). Sm. Rep. contient un article archéologique de M. L. Carr (p. 503: The Mounds of the Mississippi Valley historically considered). Am. A. VII contient des communications de M. A. S. Gatschet (p. 26: Songs of the Modoc Indians); de M. Walter Fewkes (p. 32: On certain Personages who appear in a Tusayan Ceremony. Av. pl.); de M. S. R. Steinmetz (p. 53: Suicide among Primitive Peoples); de M. J. N. B. Hewitt (p. 61: Era of the Formation of the Historic League of the Iroquois); de M. A. F. Chamberlain (p. 68: Words expressive of Cries and Noises in the Kootenay language); de M. W. H. Holmes (p. 71: Caribbean Influence in the Prehistoric Art of Southern States); de M. F. Hamilton Cushing (p. 93: Primitive Copper Working. Av. fig.). M. Ch. F. Lummis (The Land of Poco Tiempo. New-York) fait une description populaire des Indiens du Sud-Ouest. M. O. H. Howarth (A. I. XXIII p. 225: On the Rock Inscriptions of Sinaloa) décrit une nouvelle déconverte archéologique. M. D. G. Brinton (Nagualism. Philadelphia) donne des détails sur le culte mystérieux des anciens Mexicains. Le même savant publie des discours lùs dans Am. P. S. (The words „Anahuac" and „nahuatl"; A Vocabulary of the Nanticoke Dialect).

M. le doct. E. Seler (Verh. G. E. XX p. 511: Die Columbus-Festschriften der Kön. Bibl. in Berlin und der Mexikanischen Regierung) fait l'analyse des documents anciens publiés à l'occasion des fêtes colombiennes. Signalons encore la notice de M. Dieseldorff (Verh. A. G. p. 547: Alte bemalte Thongefässe von Guatemala. Av. 1 pl.); et l'article du missionnaire A. Martin (Gl. p. 100: Handel und Kreditwesen der Moskito-Indianer).

La dixième livraison de l'ouvrage de M. K. Bahnson (Etnografien. Köbenhavn. Av. fig.) traite des Péruviens. Nous trouvons quelques communications ethnographiques dans le récit de Mrs. Lilly Grove (Scott. X p. 113: The islands of Chiloe and the south of Chili). M. le doct. P. Ehrenreich (Z. E. XXVI p. 20: Materialien zur Sprachenkunde Brasiliens) fait une observation curieuse sur un dialecte special pour les femmes.

La Haye, mai 1894. Dr. G. J. Dozy.

VII. Живая Старина. періодическое изданіе Отдѣленія Этнографіи Императорскаго Русскаго Географическаго Общества подъ редакціею Предсѣдательствующаго въ Отдѣленіи Этнографіи В. И. Ламанскаго. Годъ второй. С. Петербургъ, 1892 (*Živaja Starina*, 2de jaargang).

De jaarlijks viermaal verschijnende *Živaja Starina*, uitgegeven door de ethnographische Afdeeling van 't Keizerlijk Aardrijkskundig Genootschap, heeft zich onder de bekwame leiding van W. I. Lamanskij binnen korten tijd eene plaats veroverd onder de degelijkste Russische tijdschriften. De kring van onderwerpen voor wier behandeling het tijdschrift openstaat, is vrij uitgebreid: uitkomsten van onderzoekingen en waarnemingen op taal- en oudheidkundig, als ook literairhistorisch gebied, en mededeelingen over volksoverleveringen, zeden en gewoonten maken het hoofdbestanddeel uit. Voorts is er een rubriek beschikbaar gesteld voor boekbeoordeelingen en bibliographie, voor zoover de inhoud der geschriften min of meer met volkenkunde in verband staat; eindelijk zijn er afdeelingen voor vragen en mengelingen, meestal betrekking hebbende op volkenkunde in den ruimsten zin.

De verscheidenheid van onderwerpen die in de *Živaja Starina* behandeld worden, doet geen afbreuk aan de eenheid van het hoofddoel, dat gericht is op bevordering der studie van hetgeen wij zouden willen noemen: volkskarakterkunde. Wie de ziel van een volk wil doorgronden, moet het gadeslaan in al de uitingen van zijn geestelijk vermogen, het beluisteren in zijne dagelijksche taal, in zijne liederen en zangen, in oogenblikken van blijdschap of droefheid; het bespieden bij zijne vermaken, spelen, feesten, plechtigheden; dat alles is noodig, wil men zich een niet al te onvolkomen beeld van eene of andere volksindividualiteit vormen. Aangezien het karakter van een volk niet enkel bepaald wordt door zijne afstamming en de luchtstreek waarin het ademt, maar ook door zijne geschiedenis, dat wil zeggen door zijn sedert eeuwen voortgezet verkeer, nu eens van vriendschappelijken, dan weer van vijandelijken aard, met zijne naburen, en de gevolgen daarvan, zoo mag ook de hulp van geschiedenis en oudheidkunde niet versmaad worden.

De eerste aflevering opent met eene schets van den Zuid-Grootrussischen tongval door Prof. A. I. Sobolewskij, die in de volgende afleveringen op dezelfde wijze achtereenvolgens den Noord-Grootrussischen, Witrussischen en Kleinrussischen tongval behandelt. Zulke studiën, hoewel 't meest van belang voor geboren Russen, hebben ook nut voor vreemden, al was het maar als hulpmiddel om de volksliederen gemakkelijker te verstaan, om van 't zuiver linguistisch belang te zwijgen.

De volgende stukken over „de Baltische Goten" en eene vertaling der Guta-Saga, beide van S. N. Syromjatnikof bewegen zich op het gebied der geschied- en oudheidkunde. De schrijver geeft blijk van groote belezenheid, maar treedt niet overal met de noodige zelfstandigheid tegenover de door hem geraadpleegde Duitsche geleerden op en is niet vrij

van zekero zucht om al te scherpe kleuren te gebruiken, o.a. bij de tegenstelling van 't karakter der Oostelijke Germanon (Goten en Skandinaven) en der Westelijke, waartoe hij op het voetspoor van MÜLLENHOFF en ZIMMER alle overige stammen rekent. Die Westelijke Germanen heeten (p. 30) een volk van gezeten burgers, terwijl de Goten en Skandinaven als een heldenvolk gekenschetst worden. Dit kan er nog door, hoezeer de Saksische zeeschuimers in den Romeinschen tijd precies hetzelfde verrichtton wat later de Noormannen deden, maar als wij verder lezen dat do Westelijke Germanen vreemde volken niet ten onder brachten en tot slaven maakten, gelijk de Goten en Skandinaven, dan is dit een gansch onjuiste voorstolling van de rol èn door de Goten èn door do West-Germanen op het wereldtooneel gespeeld. De Goten hebben noch in Italië noch in Spanje de landsbevolking geknecht, evenmin als de Noormannen do landzaten van Normandije en Sicilië, en anderzijds waren de Angelsaksen en Longobarden evenzeer veroveraars als de Goten en Noormannen; ook van de Franken kan men niet zeggen dat zij zonder slag of stoot in 't bezit van Gallië gekomen zijn. Het geheele verschil tusschen do verschillende stammen van Germanen komt neer op een verschil van woonplaats, is eeno zaak van aardrijkskunde en de hiervan afhankelijke vroegere of latere invoering van het Christendom. Eerst in lateren tijd komen de onderling afwijkende karaktertrekken der verschillendo Germaansche stammen duidelijker voor den dag, hetgeen voor een niet gering deel zeker te wijten is aan vermenging met andere ethnische bestanddeelen.

Hoogstbelangrijk zijn de „Reisbrieven van I. I. SREZNEWSKIJ", welke deze geleerde Slawist († 1880) in den loop van 1839—1842 aan zijne moeder schreef. Die brieven leveren niet alleen veel stof voor een levensbeschrijving van den geleerde, wiens hoofdwerk, een uitvoerig woordenboek van 't Oudrussisch. sedert 1891 in afleveringen uitkomt, maar bevatten ook rijke bijdragen tot de kennis der Slawische volken buiten Rusland. Daarbij zijn ze in een aangenamen, levendigen stijl geschreven, zoodat men ze met waar genoegen leest. Eene voortzetting van de uitgave dier brieven brengen de volgende afleveringen, ook van den derden jaargang.

Onder de tweede rubriek ontmoeten wij eenige Kleinrussische sprookjes over personen die uit het graf zijn opgestaan, alsmede staaltjes van bijgeloof, opgeteekend door MANZHURA. Daarna eenige Bulgaarsche volksverhalen en liederen als voortzetting van diegene welke reeds in den eersten jaargang voorkomen.

Bij de derde afdeeling, waarin o. a. voorkomen aankondigingen en verslagen van Poolsche, Tsjechische en Russische geschriften op anthropologie en ethnographie betrekking hebbende, behoeven wij niet langer stil te staan. Onder de mengelingen verdienen eene bijzondere vermelding: Verslagen van KATANOF over een ethnographisch onderzoek der Turksche stammen in Oostelijk Siberië, Mongolië en Noord-China; eene Burjatische legende aangaande het Baldzimeer, medegedeeld door den bekenden reiziger POTANIN; eene warm geschreven necrologie door LAMANSKIJ van wijlen Professor A. A. POTEBNJA, een der eerste kenners der Litausche, Lettische en Slawische volkspoëzie.

De tweede aflevering brengt, behalve de voortzetting van twee reeds bovenvermelde artikelen, eene Schets van 't leven en bedrijf der bewoners van Trojitsjina, eene streek in 't Gouvernement Wologda, door A. SJUSTIKOF. Tot de tweede rubriek behoort een Ostjaksch episch lied over de oude helden der stad Emder, in vertaling medegedeeld door S. PATKANOF. Daarop volgt eene uitmuntende beschrijving van de huwelijksgebruiken der Mordwinen door M. E. JEWSEJEF, een geboren Mordwin. Met eene zaakkennis die tot in de kleinste bijzonderheden afdaalt, worden ons die gebruiken geschilderd, benevens de liederen die daarbij behooren, in 't oorspronkelijke en in Russische vertolking. Door een kort uittreksel van dat voortreffelijke stuk hier te laten volgen, willen wij trachten, niet zoozeer een denkbeeld te geven van den rijken inhoud, als wel de aandacht der ethnologen er op te vestigen.

Aan het huwelijk gaat vooraf de bruidwerving, die bij de Mordwinen, gelijk bij zooveel andere volken, vooral ook in Rusland, geschiedt door tusschenpersonen. Zoodra de ouders een meisje als bruid voor hun zoon hebben uitverkoren, deelen zij hunne keuze aan de bloedverwanten mee en vragen of dezen een of ander gebrek van 't meisje bekend is. Zoo niet, dan gaat men er toe over een gebed te richten tot den God des Hemels, tot den god des huizes en tot de geesten der voorouders om zegen op het werk af te smeeken. Gedurende het gebed moeten deur, vensters, schoorsteen gesloten wezen, dewijl anders onreine machten de hut zouden kunnen binnensluipen en stoornis teweegbrengen. Na afloop van 't gebed wordt brood en zout in een zak gepakt en naar 't huis van de uitverkorene gebracht; slagen de onderhandelingen, dan wordt brood en zout uit het huis der bruid in ruil medegenomen.

De voorloopige onderhandelingen met de ouders der uitverkorene geschieden door een der verwanten van den bruidegom die daartoe het meest geschikt wordt geacht. De onderhandelingen werden gewoon-

lijk tot in 't oneindige gerekt, deels uit etikette, deels uit berekening. Is men het eindelijk eens, dan noodigt de vader der bruid den vader des bruidegoms bij zich om definitief den bruidkoopschat en de geschenken te bepalen. De koopschat wisselt, naar gelang van plaatselijke gesteldheid, af tusschen 50 en 200 roebels. De vader des bruidegoms, die zich met zijne vrouw en eenige verwanten naar 't huis der bruid begeven heeft, werdt na sluiting van het verdrag aldaar enthaald, bij welke gelegenheid de bruid met hare gezellinnen in het zijvertrek zit, het hoofd met een sluier bedekt. De bruidegomsvader met de zijnen begeeft zich naar het zijvertrek em zijn aanstaande schoondochter ep te zoeken, goed te bekijken en „op haar het merk te zetten." Zulks werdt hun ep allerlei wijze bezwaarlijk gemaakt, doch eindelijk laten de twee vrouwen aan den ingang van het vertrek en de gezellinnen voor de neodige geschenken zich vermurwen: de vader des bruidegoms met zijne gade ef eene haar vervangende vrouwelijke verwante zien de bruid en zetten op haar het merk: de vader vult een glas met brandewijn of mede, laat er een zilveren muntstukje in neder, en presenteert het de bruid. Deze drinkt een teug, laat het overschot door de gezellinnen uitdrinken, neemt het muntstukje er uit en geeft het glas aan den schoonvader terug. Deze beschenkt nu ep dezelfde wijze al de vriendinnen der bruid, terwijl de schoenmoeder ef hare plaatsvervangster aan de bruid een doek, oorbellen, een vingerring en een armring ten geschenke geeft, waarbij zij dit lied zingt:

Hier schenk ik u een doek —
Wees gij voor mij een kind;
In uwe ooren hang ik oorbellen —
Wees gij gehoorzaam;
Aan uwen vinger doe ik den ring —
Wees gij werkzaam met de band;
Aan uwe hand doe ik den armring —
Wees gij krachtig met de armen.

Daarop richt de schoonmoeder nog een lied tot de bruid, verder tet de moeder ven deze. Evenals van deze liederen werdt ook van alle andere, die bij de volgende fermaliteiten behooren, niet slechts de oorsprenkelijke tekst, maar ook de zangwijze medegedeeld. Nadat de bruid van hare zijde geschenken voor den bruidegem en diens verwanten gereed gemaakt heeft, en die door hare verwanten ter hand gesteld zijn aan wie ze behoorsn in entvangst te nemen, begiftigen alle die geschenken ontvangen hebben de bruid met geld. Het cadeau aan den bruidegom, een doek, wordt door de vriendinnen buiten het zijvertrek gedragen en tegen een fooltje, ten bate der bruid, aan den huwelijksmaker afgestaan. Na afloop ven het verlovingsfeest vertrekken de gasten, door de getrouwde vrouwen en meisjes met gezang begeleid; in 't huis gekomen waar de bruidegem vertoeft wordt hem de doek door de getreuwde vrouwen met een toepasselijk lied everhandigd. Daarmede is het eerste bedrijf, de bruidwerving, afgespeeld, om gevolgd te worden door het tweede, de voorbereidselen tot de bruiloft.

In de twee of drie weken die er verloopen tusschen het verlevingsfeest en de bruiloft, heeft de bruid het bijzonder druk met naaiwerk; want zij moet een aantal hemden, mutsen, handdoeken enz., die als geschenken bestemd zijn, in orde brengen. Een deel daarven wordt reeds lang van te voren vervaardigd, daar het onmogelijk zou wezen in een paar weken alles af te krijgen, zelfs met behulp van ijverig helpende vriendinnen. Behalve met het naaiwerk heeft de bruid zich ook bezig te houden met het van buiten leeren van zekere klaagzangen die zij eenigen tijd vóór de voltrekking van 't huwelijk moet aanheffen. Nadat de dag van 't huwelijk bepaald is, begint zij hare maagdelijke jeugd te beweenen. Voor de eerste maal dat zij haar weeklagen begint, staat zij bij 't eerste banengekraai ep, begeeft zich alleen en stilletjes naar den hof en heft vervuld van angst en aandoening haar lied aan, dat grootendeels bestaat uit aanroepingen van den hoogsten God, ven beschermgeesten en de voorouderen, en uit een droevig afscheid van alle personen en plaatsen die haar lief zijn. Na dit eerste weegeklaag vóór zensopgang, heeft de bruid nog eenige malen achtereen tegen den avond vóór zonsondergang haar hart in treurliederen uit te storten tegenever hare gezellinnen, die zij tevens bedankt voor de verleende hulp. Zij zit dan ep een kussen ep eene bank vóór het huis, met een schoonen doek in de hand waarmede zij onophoudelijk hare tranen afdroogt.

De voortzetting van het „Merdwinsche huwelijk" komt eerst voor in den derden jaargang. Later zullen we meer dan eens gelegenheid hebben em terug te komen ep bovenvermeld merkwaardig gebruik, bij de Russen bekend onder den naam *pričitanije*, dat niet alleen bij de Finsche stamverwanten der Merdwinen in zwang is, maar ook bij enkele Russische bevolkingen en elders [1]).

[1]) In de Kalewala vindt men zulk een klaagzang der bruid in Rune XXII, vs. 125–184 en 383–448. — Merkwaardig is het dat hetzelfde gebruik ook op Nias bestaat, waar het *„fe'ege'ege niowalu"*, geweeklaag der bruid, heet; zie Tijdsch. v. Indische T. L. en Vkunde, XXXVI, blz. 315, vgg.

De derde afdeeling brengt o. a. aankondigingen van Tsjechische en Poolsche tijdschriften van ethnographischen aard, en eene recensie van Prof. Wsewolod Miller's „Excursen op het gebied van 't Russische volksepos" door Prof. Sobolewskij. De „Excursen" zijn grootendeels gewijd aan 't vraagstuk of en in hoever de type van den Bogatyr Ilia van Murom in de oude Russische Bylina's een geschiedkundigen grondslag heeft. Prof. M. komt tot het besluit dat er „oorspronkelijk niets historisch in Ilia is" en dat al de historische trekken in de liederen over hem later bijwerk zijn en tot opsmukking dienen. Verder is hij overtuigd dat de type van den Russischen volksheld zich ontwikkeld heeft onder den invloed van de Iraansche Rustam-sage. De beoordeelaar voert gronden aan waarom hij zich met de slotsom van des schrijvers betoog niet kan vereenigen, en acht het inconsequent dat men wel in Ilia, maar niet in den Germaanschen Hildebrand en den Keltischen Clisamor eene vervorming van Rustam wil ontdekken. Ons komt het voor dat de gevallen niet geheel gelijkstaan en dat de Rustamsage en het Hildebrandslied zeer wel denzelfden oorsprong kunnen hebben, zonder dat men aan ontleening behoeft te denken.

Onder de Mengelingen treffen wij een aantal liedjes aan die gezongen worden bij zeker gezelschapsspel, eene soort vrijaadje, tusschen jongelieden van beiderlei kunne. Verder eene necrologie van den Slawist Perwolf, een geboren Tsjech, sedert 1871 Hoogleeraar te Warschau, waar hij 21 Dec. 1891 overleed.

De derde aflevering bevat, behalve de voortzetting van eenige reeds genoemde artikelen, eene schets uit het gewoonterecht der Bulgaren, door S. Bobtsjef en getiteld: „Over adoptief-broederschap en -zusterschap". De adoptief-broederschap (Bulgaarsch, Servisch en Russisch *pobratimstwo*, Turksch *achretlyk*, Grieksch *αδελφοποιησις*) is een der graden van geestelijke verwantschap, die menigmaal een hechter band vormt dan de lichamelijke verwantschap. Zulk een geestelijk verbond wordt niet slechts tusschen mannen gesloten, maar ook wel tusschen mannen en vrouwen (hetzij al of niet getrouwd) en tusschen enkel vrouwen, in welk laatste geval men van adoptief-zusterschap (*posestrimstwo*) spreekt. De kerkelijke en andere plechtigheden waarmede zulk een verbond bezegeld wordt, en waartoe in sommige streken het likken van elkaars bloed behoort, vindt de lezer met voldoende uitvoerigheid in gezegd opstel beschreven.

De proeven van klaagliederen en treurzangen, verzameld in de Gouvernementen Olonets en Archangel door Th. Istomin zijn eene gewichtige bijdrage tot de kennis dier soort van nederige, maar daarom juist innigere volkspoëzie. Deels zijn het meisjesklachten bij 't aanstaande huwelijk, van denzelfden aard als die wij bij de Mordwinen ontmoet hebben; anderdeels treurzangen over een afgestorvene, en afscheidsliederen van rekruten; zeer treffend zijn de gedichten waarin weduwen het noodlottig toeval waarbij hun echtgenooten het leven verloren beschrijven en hen beweenen. Merkwaardig is het dat uitsluitend vrouwen de bewaarsters zijn van deze, uit ouden tijd dagteekenende soort van poëzie. Zulke vrouwen, meestal van zekeren leeftijd, begaafd met een sterk geheugen, heldere stem en vertrouwd tot in de kleinste bijzonderheden met alles wat de voorvaderlijke huiselijke gebruiken raakt, heeten in 't Noorden *stichowodnicy*, „dichtdirectrices", en worden beschouwd als specialiteiten, zonder wier gezaghebbende deelneming geen huwelijk, noch begrafenis, noch rekruteering onder de landbevolking gebeurt.

De drie volgende stukjes behelzen staaltjes van bezweringsformulieren en bijgeloovigheden. Daarna komt de beschrijving van een amusement onder jongelingen en meisjes, en aardige daarop betrekking hebbende liedjes, waarin vrijaadje de hoofdrol speelt. In de Mengelingen wordt door Mosjkof een in Witrusland bekend spel, het zgn. *Tur*-spel [1] beschreven. Het is eene varieteit van 't spel van „mannetje en wijfje", hetwelk in Volhynië en Podolië op de volgende wijze geschiedt: „Buiten den kring loopt een meisje dat den man moet voorstellen, met een zweep in de hand. Degene die den manspersoon voorstelt, bevindt zich midden in den kring. Over en weer wordt een lied gezongen, waarna de man den kring binnendringt, en de vrouw moet wegloopen, anders wordt zij met de zweep geslagen. [1])

Een der onderwerpen die voor ethnologen en taalkundigen gelijke aantrekkelijkheid bezitten, is de wederzijdsche invloed die zich bij volken van verschillenden oorsprong, ten gevolge van nabuurschap en levendig verkeer, openbaart in taal, denkwijzen, gewoonten en zeden. Het gemakkelijkst en duidelijkst is zulk een invloed aan te toonen in de taal en daarom verdient het aanbeveling bij vraagstukken van dien aard met het taalonderzoek te beginnen, of althans de door deskundigen verkregen uitkomsten van zulk een onderzoek niet ter zijde te laten. Van die meening

[1]) *Tur* schijnt hierin „bruid en bruidegom" te beteekenen; vgl. Kleinrussisch *tur*, *turyca*. *Tur* is ook een gewone naam voor „*oeros*".

is blijkbaar ook N. Lizekof, van wiens hand in de vierde aflevering een artikel voorkomt „Over den invloed der Karelische (Noordoost-Finsche) taal op de Russische in het Gouvernement Olonets".

Onder de boekbeoordeelingen neemt de uitvoerige recensie van Prof. M. Kowalewsky's werk „Recht en Gewoonte in den Kaukasus" door S. Halperin de eerste plaats in. Na de uitspraak van Kowalewskij, dat het historisch-ethnographisch materiaal, uit het gewoonterecht der verschillende Kaukasische volken verzameld, verreweg de zuiver ethnographische gegevens, uit de toestanden der Roodhuiden, Malaio-Polynesiërs enz. te putten, overtreft als grondslag om een stelsel van het primitieve recht op te bouwen, — na die uitspraak aan de feiten getoetst te hebben, komt Halperin tot het besluit dat „wij in 't Kaukasische recht geen voldoende gegevens vinden voor 't opbouwen van een stelsel van oorspronkelijk recht". Achtereenvolgens worden dan verschillende stellingen en deducties aan eene kritiek onderworpen. Vooreerst staat H. stil bij de theorie van K. omtrent den oorsprong van het pleegvaderschap, d. i. de gewoonte om de kinderen ter opvoeding aan vreemden toe te vertrouwen, waardoor de zgn. melkverwantschap ontstaat. Volgens K. is er verband tusschen dit gebruik en 't matriarchaat en „worden bij de Tsjerkessen de kinderen daarom ter opvoeding aan een niet-stamgenoot die tot hen in betrekking van *atalyk* (pleegvader) wil treden, overgegeven, omdat het een zaak van twijfel is of zij aan dezen of genen vader behooren, en wel ten gevolge der omstandigheid dat al de leden ééner phratrie gelijkelijk de mannen hunner moeders hebben kunnen wezen." Waarom deze theorie onhoudbaar is, wordt door den beoordeelaar aangetoond, terwijl hij de verklaring, door Leontowitsj van 't pleegvaderschap bij de Kaukasische bergbewoners gegeven (in diens geschrift „de Adats der Kaukasische bergbewoners") met instemming aanhaalt. — De tweede, zeer ver strekkende stelling van K., die de recensent bestrijdt, betreft het verband tusschen de organisatie van één stam en de godsdienstige voorstellingen, inzonderheid de vereering der voorouders. Uit die vereering wordt zelfs de bloedwraak afgeleid. Daar het niet onze taak is als scheidsrechter op te treden, bepalen wij ons hier tot de opmerking dat de redeneering van H. ons op menig punt klemmend toeschijnt. In 't kort worden nog enkele andere zienswijzen van K. bestreden, o. a. het verband dat deze zoekt tusschen vrouwenroof en 't dooden van pasgeboren meisjes. Ook ontwikkelt de recensent ernstige bezwaren tegen de eenzijdigheid der school van geleerden waartoe Prof. Kowalewskij behoort, welke allen invloed der individualiteit op het primitieve recht ontkent. Alles te zamen genomen is de kritiek van Halperin een geschrift dat geen lezer van Kowalewskij's werk ongelezen mag laten.

Het volgende artikel bevat eene aankondiging door W. Pertz van een paar Russische boekwerken en van één Poolsch; het eerste heeft ten doel de denkbeelden van 't Russische volk over 't familieleven, zooals die in de spreekwoorden, volksliederen enz. eene uitdrukking vinden, aanschouwelijk te maken; het tweede beschouwt de hedendaagsche Grootrussen in hun huwelijksgebruiken en huiselijk leven; het Poolsche werk behandelt „de vrouw in het volkslied". Er zijn in die aankondiging eenige behartigenswaardige opmerkingen, die hier eene plaats mogen vinden. „Het is eene oude waarheid", zoo lezen wij daar, „dat het karakter van een volk uitgedrukt wordt in zijn liederen, vertellingen, spreekwoorden, doch het blijft de vraag in hoeverre het volkslied als materiaal dienen kan voor eene beschrijving van 't volksleven. Letten wij op het lied dat bij uitnemendheid de inwendige zijden van 't volksleven schildert, — inzonderheid op het minnelied. — Bovenal is dat lied de uitdrukking van de persoonlijke gevoelens des zangers; daarin wordt de natuur afgebeeld zooals die zich aan hem vertoont; worden de betrekkingen tusschen de menschen gekenschetst, wederom zooals die zich aan hem op een gegeven oogenblik vertoonen; in één woord, het lied is bovenal een dichterlijk iets; een zuiver subjectief gewrocht; dien ten gevolge schildert het niet zoozeer het werkelijke leven als de betrekking waarin de zanger tot haar staat." De recensent vindt in 't eerste der bovenvermelde boeken weinig te prijzen, en het beeld der Poolsche vrouw, zooals de schrijfster, Mevr. Sarzynska, die voorstelt, wel wat sentimenteel. Daarentegen wordt van 't werk van Wrein: „de hedendaagsche Grootrussen" met waardeering gesproken.

In hoeverre de trekken van 't beeld dat in de Mengelingen K. Jakotskij van de vrouw in het Cholmsche „naar de liederen" ontworpen heeft, aan de werkelijkheid beantwoorden, kunnen wij niet beslissen. Verder is onder dezelfde rubriek opgenomen het verslag dat door Katanof na diens terugkeer uit China werd ingediend; van diens vorig verslag hebben wij hierboven gewag gemaakt.

De inhoudsopgave van den inhoud der twee eerste jaargangen, p. I—XIV, laat ons met een oogopslag den rijkdom van stof overzien, waardoor de *Živaja Starina* van den beginne af heeft uitgemunt.

H. Kern.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

II. **Transactions and Proceedings of the Japan Society**, London, Vol. I. Kegan Paul, Trench, Trübner & Co., London; 1893. 8°.

This first annual report of the Japan Society, London, which is adorned with the portrait of the Japanese Ambassador to the Court of St. James, Kawase, and with several beautifully executed plates, is at the same time the first more extensive printed proof of the praiseworthy and extraordinary activity which this society has shown since the first days of its foundation.

The big volume contains, besides several communications etc., the following five treatises: „*Jūjitsu* (柔術) Self defence by Sleight of Body", „The Uses of Bamboo in Japan", „Some Japanese Industrial Art Workers (Crape Printers)," „The Naturalistic Art of Japan" and „The Genealogy of the Myochin Family" of armourers. Of these papers the second and third are of great interest to ethnographers. The illustrations in the plates belonging to the second paper represent a good deal of agricultural and trade implements as well as domestic and other utensils viz. a bird scare, an implement to separate rice from straw, a flail, sieves, baskets, fans, a funnel, a bamboo fence, a fish trap, a rake, a besom, a bean stripper; a hook to suspend a kettle over the fire, brushes, a rack for spoons a. s. o., ladles, a lamp, a towel-holder, boxes, teacups, a basin, a teapot, a tea-strainer, a whisk, a scoop, pipes, cases, chopsticks, a hairpin, a flea-trap, a pacting needle, a brushstand, a palanquin, a lantern, an umbrella, a peasants hat, clogs, a fencing pole and a breast plate for fencing. As to the illustrations of the following papers they represent stencil plates, crape-printers at work and some specimens of printed crape; pictures; several forms of helmets and three dragons engraved on an armour.

The reader will further find in it the catalogue of the library and of the collection of Japanese implements of the Society; the first comprises already several hundreds of works and papers, the latter will become in time an interesting technical Museum for the study of the ethnography of Japan.

The great number of members (500) testify too the vitality of this young society.

Berlin. Dr. Gramatzky.

III. A. Stübel & Max Uhle. **Die Ruinenstätte von Tiahuanaco im Hochlaude des alten Peru.** Breslau. (T. Wiskott) 1892. 67 Seiten Gross Folio, mit einer Karte und 42 Tafeln im Lichtdruck. —

Im Januar 1877 besuchte Dr. Stübel, auf der Rückreise von La Paz begriffen, die berühmte Ruinenstätte von Tiahuanaco. Länger, als es seine Absicht war, aber im Ganzen doch nur neun Tage weilte er an der Stätte, und hat in dieser kurzen Zeit das schöne Material zusammengebracht, das in dem vorliegenden Werke veröffentlicht worden ist. Zum ersten Male können wir jetzt uns ein wirkliches Bild von der Ruinenstätte machen. Denn zum ersten Mal liegen hier genaue Pläne und auf eingehenden und sorgfältigen Messungen beruhende Zeichnungen der Monumente vor. Auf sechs Tafeln sind ausserdem Photographien der Ruinenstätte und der Hauptmonumente wiedergegeben, von dem Ingenieur v. Grumbkow aufgenommen, die der Anschauung in wirksamster Weise zu Hilfe kommen. Beschreibungen begleiten die Tafeln, in denen über die allgemeinen Verhältnisse und alle in Betracht kommenden Einzelheiten mit peinlicher Sorgfalt Rechenschaft gegeben wird. Am meisten werden den Beschauer die Tafeln fesseln, auf denen die berühmte monolithische Pforte und ihre Details wiedergegeben sind. Stübel hat dieselbe nicht nur genau vermessen, sondern hat auch Abklatsche von den Reliefs genommen. Nach den Abgüssen derselben sind die Lichtdrucke hergestellt. Man kann also jetzt mit Musse die Einzelheiten dieser merkwürdigen geflügelten und ungeflügelten Gestalten studiren, über welche von Berufenen und Unberufenen so viel gefabelt worden ist. Der Typus ist ein sehr eigenartiger, und kehrt, bei grösseren und kleineren figürlichen Darstellungen, überall in dem von den alten *Kolla* bewohnten Gebiete wieder. Und ausserhalb dieses Gebietes zeigt ihn der prächtige Poncho der Reiss und Stübel'schen Sammlung. Die Verfasser haben diesen deshalb zum Vergleich auf einer der Tafeln reproduzirt. Von den Steinfiguren, die in der Nähe der Ruinen gefunden worden sind, zeigt die Hauptmasse dieselben eckigen Formen, die auch in den Reliefs der Monolithpforte dem Beschauer ins Auge fallen. Die Einzelheiten der Figuren sind vielfach nur angedeutet. Zwei Figuren, die auch aus anderem Material (rothem Sandstein) gefertigt sind, weichen von dem Typus der anderen ab und gehören wohl einer späteren Zeit, der Periode der Inca-Eroberungen, an. Der grosse skulpirte Kopf, der nach mancherlei Schicksalen endlich neuerdings in das Museum von La Paz gelangt ist, konnte nur nach den älteren Zeichnungen wiedergegeben werden. Ein besonderes Verdienst aber hat sich Stübel durch die genaue Aufnahme und

Wiedergabe der zahlreichen merkwürdigen Werkstücke erworben, die, in Haufen über und neben einander liegend, augenscheinlich die unzusammengefügten Theile nie zur Ausführung gelangter Bauwerke darstellen. Ihre eigentliche Bedeutung wird wohl nie recht klar gelegt werden können. Aber verschiedene Einzelheiten erwecken das grösste Interesse. So die Klammervertiefungen, deren verschiedene Formen in der Beschreibung zu Tafel 27 zusammengestellt sind — „Vorrichtungen welche sinnreich erdacht waren, um dem eingelegten oder eingegossenen Metalle einen grösseren Widerhalt zu geben."

Ein besonderer Texttheil ist noch angefügt, in welchem die geschichtlichen Nachrichten über die Ruinenstätte gesammelt, und dann die Ruinen in ihrem gegenwärtigen Zustand im Zusammenhang beschrieben werden. Ein weiterer Abschnitt erörtert das Steinmaterial und die Technik der Steinarbeiten. In einem letzten Abschnitt wird zusammengestellt, was über den Ursprung der Ruinen und ihre Bedeutung etwa festzustellen ist. Alles in Allem genommen, ist das Buch ein für die amerikanische Archaeologie hochbedeutsames Werk. Wenn natürlich auch nicht alle Fragen gelöst, alle Einzelheiten klargelegt sind, so ist doch ein Grund gelegt, und ein Bild geschaffen worden, an dem spätere Forschungen manches auszufüllen, aber an dessen Umrissen sie wenig mehr zu ändern haben werden.

IV. P. Ehrenreich: Beiträge zur Völkerkunde Brasiliens. (Veröffentlichungen aus dem K. Museum für Völkerkunde. II Bd., Heft 1 & 2. Mit 15 Lichtdrucktafeln und einer Farbenskizze). Berlin. W. Spemann. 80 Seiten 4°.

Wenn diese wichtige Arbeit erst jetzt zur Besprechung kommt, so möge zur Entschuldigung dienen, dass die allgemeinen Resultate der zweiten Xingú-Expedition, deren Fortsetzung gewissermassen die von Dr. Ehrenreich unternommene Reise den Araguaya abwärts war, erst jetzt veröffentlicht worden sind. Die Reise selbst freilich war eine ganz unabhängige Unternehmung. Und so sind auch die vorliegenden Beiträge ein selbständiges Werk und haben ihr eigenes, besonderes Verdienst. Wohl aber ist zu erkennen, dass die Erfahrungen auf der zweiten Xingu-Expedition dem Reisenden nach mehr als einer Richtung hin den Blick geschärft haben, und verschiedenes von dem, was er auf der allein unternommenen Reise beobachtete und erfuhr, ist als direkte Bestätigung dessen anzusehen, was von den Mitgliedern der zweiten Xingú-Expedition festgestellt worden ist.

Als eines der Hauptresultate der Xingú-Expedition ist, wie Dr. Ehrenreich in der Vorbemerkung mit Recht hervorhebt, die endgiltige Lösung der Karaibenfrage zu betrachten, indem die Auffindung grosser karaibischer Völkerschaften im Xingú-Quellgebiet die genauere Untersuchung ihrer Sprache und der auf ihre Wanderung bezüglichen Traditionen, die vormalige Anwesenheit des karaibischen Urstammes in den centralen Gegenden Südamerikas ausreichend sicher stellten. Die Ehrenreich'sche Reise hat nun zwar die Bestätigung dieser Ansicht, die vermuthet worden war, dass nämlich die *Karayá* des Araguaya ein, im Zuge der Wanderungsrichtung der karaibischen Stämme zurückgebliebener karaibischer Stamm seien, nicht gebracht. Wohl aber hat Ehrenreich von den *Apiacá* nachweisen können, dass sie ein den *Bakaïri* des Xingú sprachlich und somatisch nahe verwandter Karaibenstamm seien, der erst seit relativ kurzer Zeit aus dem oberen Xingú- oder Tapajoz-gebiet an den untern Tocantins gewandert ist.

Als ein anderes Hauptresultat der zweiten Xingú-Expedition möchte ich die, für die allgemeine ethnographische Wissenschaft ungemein wichtige Feststellung bezeichnen, dass das, was wir von dem Standpunkt unserer Kulturentwickelung aus als einfache Regungen eingeborenen Kunsttriebs und Formensinns zu betrachten geneigt sind, in Wirklichkeit bedeutungsvolle Zeichen, Schemate bestimmter Dinge, Elemente einer Bilderschrift sind. Auch dafür hat die Ehrenreich'sche Reise wichtige und bemerkungswerthe Bestätigungen gebracht.

Die vorliegenden Beiträge zerfallen in zwei Haupttheile. Der erste und grössere Theil beschäftigt sich mit den *Karayá* am Araguaya. Ehrenreich hat nachgewiesen, dass die *Karayá* eine Nation *sui generis* sind, „die sich noch jeder Klassifikation entzieht und eigenartig in Sprache, Sitte und körperlicher Bildung isolirt inmitten der umwohnenden grossen wohlcharacterisirten *Gés*-Nationen dasteht". Die Schilderung, die er von ihnen entwirft, das ethnographische Material, das er heimgebracht und das in der vorliegenden Arbeit sorgfältig und eingehend beschrieben wird, erweitern und vervollständigen das ethnische Bild dieser Gegenden in der bemerkenswerthesten Weise. Bekanntlich kennen ein grosser Theil der brasilischen Stämme die Hängematte nicht. So die den Osten des Landes füllenden *Gés*-Nationen (*Kayapó*, *Akuā*, *Kaingang*, *Botokuden* u. s. w.) und die mit ihnen in Sitte und Lebensweise übereinstimmenden *Bororó*. Sie alle schlafen auf dem Boden oder auf hölzernen Gestellen. Von den andern Nationen, die die Hängematte gebrauchen, fertigen die karaibischen Stämme dieselbe aus Baumwolle, die arawakischen Stämme aus Palmfaser. Die *Karaya* haben baumwollene Hängematten, aber gebrauchen sie nicht als solche, sondern schlafen, in sie gehüllt,

auf dem Boden. Ist nun das auch nur ein äusserliches Zeichen und wahrscheinlich auch keine alte Sitte, denn die Kunst des Webens scheinen die *Karayá* erst von den Portugiesen gelernt zu haben, so giebt es doch andere Dinge, in denen in der That eine grosse Eigenartigkeit der *Karayá* zu Tage tritt. Dahin rechne ich vor allem die strenge Scheidung der verheiratheten und unverheiratheten Personen. Die Letzteren sind äusserlich gekennzeichnet durch gestrickte Binden, die dem neugeborenen Kindchen angelegt, beim Eintritt der Pubertät geändert, aber erst beim Eintritt in die Ehe abgelegt werden. Sehr merkwürdig und eigenartig sind ferner die grossen Duck-Duckartigen Tanzkostüme, deren oberer Hutförmiger Theil ein Muster in Federmosaik aufweist, womit ein bestimmtes Thier (Fisch), das von dem Tänzer dargestellt wird, gekennzeichnet ist. Eigenartig ist auch der bildnerische Trieb, der sich in stellenweise recht treffend wiedergegebenen menschlichen Figuren (Kinderpuppen) aus ungebranntem Thon oder Wachs äussert. Auch das was der Verfasser über Recht und Sitte dieser Nation, ihre abergläubischen Vorstellungen und ihre Legenden zu berichten weiss, weist manches Eigenartige und wiederum andererseits die merkwürdigsten Anklänge an weit entfernt Liegendes auf. Besonders werthvoll ist das Heft durch die zahlreichen Abbildungen. Drei Tafeln zeigen den leiblichen Typus des Stammes, nach von Dr. Ehrenreich aufgenommenen Photographien. Zwei Tafeln bringen Bilder der *Karayá*-Dörfer, ebenfalls nach Photographien. Sieben Tafeln und eine Farbenskizze, sowie zahlreiche Abbildungen im Text erläutern das ethnographische Material. Als vermuthlich von den *Karayá* stammend giebt der Verfasser im Anhang noch ein Bild der Petroglyphen der Martirios-Insel, deren allgemeine Bedeutung und deren einzelne Formen erörtert werden.

Im Anschluss an seine Araguaya-Reise unternahm Dr. Ehrenreich noch eine zweite Reise, den Rio Purus aufwärts bis Hyutanaham, den Endpunkt der Dampferfahrt. Von hier aus nach verschiedenen Richtungen Ausflüge machend, lernte er eine Anzahl der daselbst ansässigen Stämme arawakischer Verwandtschaft kennen: die halb amphibischen, in auf Flössen errichteten Häusern wohnenden *Paumari*, die das Blasrohr handhabenden waldbewohnenden *Yamamadi* und die in soliden, sinnreich konstruirten ringsgeschlossenen Mehrfamilienhäusern wohnenden kriegerischen *Kangiti* oder *Ipurinā* (wie sie gewöhnlicher, nach dem von den *Catauiri* ihnen gegebenen Namen, genannt werden). Dr. Ehrenreich hat auch über diese bisher wenig bekannten Stämme eine Menge Nachrichten sammeln können und eine Anzahl Gegenstände erworben, die in dem zweiten Theil der vorliegenden „Beiträge" abgebildet und beschrieben werden. Der leibliche Typus dieser Stämme und ihre Behausungen werden auch hier auf zwei Tafeln, nach von Dr. Ehrenreich aufgenommenen Photographien, zur Anschauung gebracht.

Auf Einzelheiten kann ich an dieser Stelle nicht weiter eingehen. Der Kundige wird überall bei der Beschreibung der Waffen, der Geräthe, der Flechtarbeiten u. s. w. sorgfältige Beobachtungen und treffende Bemerkungen finden. Wie die heimgebrachten Gegenstände selbst eine werthvolle Bereicherung und eine Zierde der Sammlungen des K. Museums für Völkerkunde sind, so ist die Beschreibung derselben im vorliegenden Heft eine der werthvollsten Förderungen, die die brasilianische Ethnographie in den letzten Jahren erfahren.

Steglitz, April 1894. Dr. Seler.

V. Catalogus der Tentoonstelling van Landbouw, Veeteelt en Nijverheid te Batavia 1893 Nieuwe uitgave bezorgd door L. K. Harmsen. Batavia, G. Kolff & Co. 1893. 8°.

Dieser in neuer Bearbeitung vorliegende Catalog enthält manche werthvolle Mittheilungen ethnographischen Charakters. Beispielsweise erwähnen wir einer Schilderung des Batikverfahrens für billige Stoffe mit Zuhülfenahme kupferner Matrizen, während früher allgemein, und auch heut noch bei den werthvolleren Sorten, das Muster aus freier Hand mit Wachs vorgezeichnet ward; ferner einer Aufzählung von 45 Arten Krissen von Java, der Beschreibung eines Geisterhäuschens von einem Grabe von Tonsawang, Celebes etc. etc. — Mit Verlangen sehen wir dem, vom obgenannten Bearbeiter in seinem Vorwort in Aussicht gestellten Nachtrag entgegen.

VI. Francis Parry: The sacred Maya-stone of Mexico and its symbolism. London, Dulau & Co. 1893. Imp. 4°. with 8 plates and numerous illustrations.

The author of this richly illustrated work tries to throw new light on the Mexican stone-yokes, so ably treated by Mr. Starbel in the third vol. of this journal. He is inclined to take these stones to be implements which have served in the Maya-ceremonies and have been connected with nature worship.

An object discovered by the author in the „Museo Nacional" of Mexico, roughly made of solid limestone and resembling a serpent, curved like a bow, is considered by him as an archaic form and as the keystone of his arguments.

„The so-called stone yokes, says Mr. P., have been standing on its head from the time of its falling into the hands of the scientists".

We do not believe the author's idea will be accepted

at once by Mexicanists, but we are sure his interesting paper will be a stimulus for new researches on the matter.

VII. G. Dumoutier: Les symboles, les emblêmes et les accessoires du Culte chez les Annamites. Paris E. Leroux 1891. 8°.

C'est avec le plus grand plaisir que nous avons reçu ce petit livre qui est un recueil précieux pour ceux qui étudient l'art décoratif des objets ethnographiques, qui ferme la langue si peu comprise de ces objets. L'auteur nous donne dans son ouvrage très bien illustré, un aperçu complet des objets qui jouent un rôle dans le culte des Annamites et une explication profonde de leur art décoratif.

L'auteur dit dans son avant-propos les mots suivants que nous souscrivons entièrement:

„L'ethnographie religieuse doit constituer le premier „chapitre de l'histoire de toute nation asiatique. Nul „ne saurait prétendre à la connaissance approfondie „d'un peuple s'il n'en connait l'esprit et les traditions „religieuses, comme il n'est guère possible d'apprécier „un acte sur un fait si l'on n'en comprend ni le „mobile ni l'intention".

Nous recommandons l'ouvrage cordialement à nos collègues.

VIII. Horst, Dr. D. W.: De Rum-serams op Nieuw-Guinea of het Hinduisme in het Oosten van onzen Archipel. Leiden, E. J. Brill, 1893. 8°.

Der Herr Verfasser hat sich während seiner Thätigkeit als Beamter der Niederl.-Indischen Regierung schon mehrfach durch, in Zeitschriften veröffentlichte Arbeiten über die Ethnographie der von ihm besuchten Theile Neu-Guinea's etc. vortheilhaft bekannt gemacht und tritt hier mit einem selbständigen Werke in die Öffentlichkeit.

Er verficht darin die, durch ihn vertretene, Anschauung dass eine Reihe der Erscheinungen im religiösen Leben der Bewohner des östlichen Theils Indonesiens als Ueberbleibsel früherer hinduistischer Religionsanschauungen zu deuten sind. Es ist bekannt dass über diesen Punkt die Meinungen nicht allein sehr vertheilt, sondern dass von namhaften Ethnographen wie z. B. dem verstorbenen Wilken, das Vorhandensein derartiger Ueberbleibsel direct, und wie uns scheint mit gutem Grund, verneint wird. Wie dem auch sei, so ist des Verfassers Arbeit, die sowohl auf eigene, wie auf die Erfahrungen anderer Reisenden basirt ist, mit Dank zu begrüssen und zwar darum weil sie einen neuen Anlass bieten wird zur Discussion der vorerwähnten Frage seitens derer, deren Fachstudien sie in erster Linie dazu berechtigen. Was uns betrifft so gestatten wir uns manche der vom Verfasser angeführten Parallelen, zwischen den Aeusserungen der religiösen Anschauungen der hier in Rede stehenden Völker und dem Hinduismus, eher als einen erneuten Beweis für die psychologische Einheit des Menschengeschlechtes, denn als Spuren früherer hinduistischer Religionsanschauung aufzufassen. Dazu, um zu zeigen welche Meinung die richtige, wird das Erscheinen der vorliegenden Arbeit einen neuen Anlass bieten, und wünschen wir derselben daher einen reichen Leserkreis.

IX. Bastian, A.: Der Buddhismus als religions-philosophisches System. Weidmann'sche Buchhandlung, Berlin. 1893. 8°. Mit drei Tafeln.

Der Inhalt der obigen Schrift ist auf einen Cyclus von Vorlesungen basirt, welche der Verfasser während der Weihnachtsferien 1892 im Hörsäle des Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin hielt. Die weitverbreitetste aller orientalischen Religionen wird uns hier in ihrer Entstehung, Verbreitung und in ihrem Wirken auf deren Bekenner geschildert. Das als Buddhismus zusammengefasste Lehrsystem gestaltet sich zu einer Religionsphilosophie in der eine einheitliche Weltanschauung gewahrt ist „ohne jene Discrepanz zwischen Glaube und Wissen, wie sie anderswo zu doppelter Buchhaltung geführt hat". Seine Moralvorschriften haben sich in den Ländern des Kastengeistes nützlich erwiesen, wir sehen die socialistische Unzufriedenheit nicht auftreten, jeder hat es in seiner Hand, an Verbesserung zu arbeiten. Wer, in Folge früherer Vergehen, niedern Ranges geboren ist fügt sich und zollt Ehre den solcher Würdigen, welche in Folge der Anhäufung von Tugendverdiensten früherer Existenzen, deren Früchte jetzt geniessen. Obwohl dem Reichen oder Vornehmere unterwürfig nahend, mag doch der Arme sich in seiner Lage um so zufriedener fühlen, weil ihm die Aussicht eröffnend, beim nächsten Umschwung auf die Höhe gehoben zu sein. Der Bedürftige, Folgen der Verlockungen weniger ausgesetzt, wird zu desto ernstlicherer Anstrengung an der Arbeit der Besserung seines Looses geführt, während der in Wohlleben Schwelgende leicht der Gelegenheit zur Mehrung des Tugendschatzes vergisst und bei der nächsten Wiedergeburt in die Tiefen der untern Gesellschaftsscala zurückgestürzt sein mag. — Dies nur einer der hervorstechendsten Züge jener Philosophie, die sich unabhängig von abendländischem Einfluss entwickelte und werthvolle Vergleichspunkte mit abendländischen Religionssystemen darbietet. Der Parallelen zwischen Ideen unserer Philosophen und jener des Buddh. Bekenntnisses bieten sich manche und es ist fast anzunehmen dass die Anschauungen der ersteren auf denen der letzteren basiren.

Von den, der Arbeit beigegebenen drei Tafeln zeigt die erste das buddhistische Weltsystem nach einem

birmanischen Gemälde, die zweite, nach japanischer Auffassung, die fünf Wiedergeburtsstätten in Kanawachara, und die dritte illustrirt den mechanischen Process der Metamorphosen in Metasomatosen bei der Wiedergeburt. — Von diesen hat inzwischen Tafel II nachträglich durch Dr. F. W. K. Müller in *T'oung Pao* IV (1893) pg. 163 ff., eine ausgezeichnete Erklärung erfahren auf welche wir alle Leser der hier besprochenen Arbeit speciell aufmerksam machen.

Der Arbeit selbst möchten wir eine weite Verbreitung wünschen, und die darin wiedergegebenen Ideen besonders allen politischen und religiösen Heisspornen heutiger Tage zur Beachtung empfehlen.

X. Bastian, A.: Controversen in der Ethnologie:

1) Die geographischen Provinzen in ihren culturgeschichtlichen Berührungspunkten.
2) Sociale Unterlagen für rechtliche Institutionen.
3) Ueber Fetische und Zugehöriges. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1893—94. 8°.

Das erste der vorgenannten Hefte beschäftigt sich mit der Lehre von den geographischen Provinzen, und der Verfasser zeigt uns wie der Völkergedanke in denselben wurzelt, wie das Material für denselben in jedem einzelnen Falle historisch geographisch festzulegen, zu weiterer gedeihlicher Entwicklung der Ethnologie. — Das zweite Heft giebt uns in breiten Umrissen ein Bild der socialen Entwicklung unseres Geschlechtes, soweit das bis heut angesammelte Material ein solches zulässt. Das dritte streift mit seinem Inhalt manche geheimnissvolle Seite menschlichen Geisteslebens. Der Fetischismus ist wie B. zeigt durchaus nicht specifisch den Völkern Afrikas eigen, er bildet den Umfang aller mythologischen und religiösen Anschauungen. Wir brauchen kaum darauf hinzuweisen dass B. auch diesen drei Arbeiten wieder eine Ueberfülle von Bemerkungen eingeflochten hat, deren Verarbeitung und systematische Ordnung eine dankenswerthe Aufgabe zukünftiger Forscher bilden dürfte. Inzwischen verpflichtet uns der Verfasser durch das hier Gebotene von Neuem zu aufrichtigem Danke für seine Materialsammlungen.

XI. Brinton, M. D, Daniel G.: Nagualism. (A Study in American Folk-Lore and History) Philadelphia, 1894. 8°.

In this interesting paper, read before the American Philosophical Society, the author treats of an ancient Indian cult. The words a *nagual*, *nagualism*, a *nagualist* have, says Dr. B., been current in English prose for more than seventy years; they are found during that time in a variety of books published in England and the United States, yet are not to be discovered in any dictionary of the English language; nor has *Nagualism* a place in any of the numerous encyclopedias or „Conversation-Lexicons", in English, French, German or Spanish.

This is not owing to its lack of importance, since for two hundred years past, as the author shows, it has been recognized as a cult, no less powerfull than mysterious, which united many and diverse tribes of Mexico and Central America into organized opposition against the government and the religion which had been introduced from Europe; whose members had acquired and were bound together by strange faculties and an occult learning, which placed them on a par with the famed thaumaturgists and theodidacts of the Old World; and which preserved even into our own days the thoughts and forms of long suppressed ritual.

In several previous publications the author has referred briefly to this secret sodality and its aims and now he believes it worth while to collect his scattered notes and present all that he has found of value about the origin, aims and significance of this Eleusinian Mystery of America.

The conclusion, to which Dr. B.'s study leads, is that Nagualism was not merely the belief in a personal guardian spirit, as some have asserted; not merely a survival of fragments of the ancient heathenism, more or less diluted by Christian teachings, as others have maintained; but that above and beyond these, it was a powerful secret organisation, extending over a wide area, including members of different languages and varying cultures, bound together by mystic rites, by necromantic powers and occult doctrines; but, more than all, by one intense emotion — hatred of the whites — and by one unalterable purpose — that of their destruction, and with them the annihilation of the government and religion which they had introduced.

XII. Haddon, A. C. & Browne, C. R.: The Ethnography of the Aran Islands, County Galway. Reprinted from the Proc. Roy. Irish Academy III Ser., Vol. IV N°. 5 (1893). 8°.

This paper gives a full and very valuable account of three little islands, lying in Galway Bay, West-coast of Ireland and which have been in an ethnographical sence a „terra incognita".

Besides a short physiography of the islands, we find chapters on the physical characters of the inhabitants, vital statistics, psychology, language, sociology, folklore, archaeology, history and ethnology, which are concluded by a bibliography on the islands.

Both sexes wear self-made woollen clothing and

sandals made of raw cowhide, called „*pampooties*" [1]. Houses are built from irregular stones with or without mortar; those of the better classes consist of three rooms, a central kitchen and a bedroom at each end; but many houses have only one bedroom. The roofs are thatched with straw. Nearly every house has a small outhouse or shed, in which the potatoes are stored. Horses and cattle are never put under shelter.

The burialcustoms are very interesting; at a funeral the corpse is always carried out through the back-door of the house. On the way to the cemetery it is usual to raise on certain spots a small memorial heap of stones, while the procession stops. There is no keening (lamentation) while going to the burial ground, but only when the latter is reached. Wakes are held, not only upon those who die on the islands, but also on the absent dead in America and elsewhere.

The lore is fast disappearing from the folk. According to I. T. O'Flaherty: "The people retain in language, habits and customs, beyond comparison, more of the primitive Celtic character than any of the contemporary tribes of that stock".

Rags are attached to sprays of the bramble or ivy at most of the holy wells, offerings are placed at some of the blessed places, and fishhooks, iron nails, shells, pieces of crockery etc. are deposited in the holy well at Tempul-an-Cheathruir aluinnan. Numerous rounded pebbles are placed by the well and on the altar of St. Columb Kill.

The "Evil Eye" is very much dreaded in Aran.

Antiquities are very numerous on the island, stone anchors are still used, querns are not used at present, but it is not long since they were employed.

The paper is accompanied by three photo-lithographic plates representing types of the inhabitants from photographs taken by Mr. Haddon.

J. D. E. Schmeltz.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN. NECROLOGE.

XI. Congrès International des Américanistes. — La dixième session sera tenue à Stockholm du 3 au 8 août 1894.

Les adhérents sont priés de faire parvenir le plus tôt possible le montant de leur cotisation qui est fixée à 12 francs au trésorier du Congrès M. le Consul Albert Stark, 20 Skeppsbron, Stockholm.

Les mémoires des personnes, qui ne pourront pas se rendre à Stockholm, doivent être adressés au Secretaire général du Comité Mr. le docteur Carl Bovallius, Musée biologique, Stockholm, avant le 1 juillet 1894. De même les membres, qui voudraient en personne faire des communications, sont invités à en aviser le Secrétaire général avant le 1 juillet, afin qu'on puisse distribuer le programme détaillé du Congrès à l'ouverture de la réunion.

XII. Le Congrès International des Orientalistes tiendra sa dixième session à Genève du 3 au 12 septembre sous la présidence de Mr. le prof. Edouard Naville. Il aura une section pour la Géographie et Ethnographie orientale.

XIII. L'assemblée générale des Sociétés anthropologiques de l'Allemagne et de Vienne aura lieu en août prochain à Innsbruck.

XIV. La 66me assemblée de la Société allemande des naturalistes et médecins aura lieu à Vienne du 24 jusqu'au 30 septembre 1894. La section 12, dont M. le baron F. von Andrian-Werburg est le président, est consacrée aux discussions concernant l'ethnologie et l'anthropologie.

XV. British Association for the Advancement of Science. The sixty-fourth Meeting is to be hold this year at Oxford in the week beginning Wednesday 8 August.

XVI. The council of the Royal Geographical Society, London, has decided that the golden medal, awarded to Emin Pascha for his explorations in 1890, and which could not be remitted personally to him on account of his new voyage into the interior of Africa, shall be sent now to his family-relations.

XVII. Prof. A. Bastian. Mit Bezug auf die Notiz in der vorigen Lieferung, an gleicher Stelle, erhalten wir folgende berichtigende Mittheilungen.

Im Jahr 1869 gab es weder ein Ethnologisches Museum (unter solchem Namen) und noch viel weniger einen Director desselben.

Im vorliegenden Falle handelt es sich um den Eintritt in den Beamtendienst der Königlichen Museen, im Jahr 1868, was offiziell indess erst vom Datum der eigentlichen Anstellung (1 März 1869) gerechnet wird. Da sich dies dem Jubilar selbst längst aus dem Gedächtniss verwischt hatte, kam der Blumen-

[1] „The origin of this term is obscure" says Prof. Haddon. But the word has the same origin as English *pumps* or, as old Touchwood says in St. Ronans Well, Chapt. XXX: *pabouches*. It is the Persian *papush*, which has passed into many languages, oriental and occidental; Arabic *babush* (hence French *babouche*). Turkish *papush*, *papuch*, Bulgarian and Servian *papuch*, Dutch *pampoesje*, Javanese *pampus*, etc. H. Kern.

schmuck des Amtszimmers an jenem Tage als unerwartete Ueberraschung, die erst nachträgliche Aufklärung erfuhr. Seitdem liefen, je weiter die Zeitungsberichte ihren Weg in die Welt fanden, Glückwünsche telegraphisch und brieflich ein.

Der Director-Titel datirt erst aus dem Jahre 1878/79, nachdem der Bau des Museums für Völkerkunde, während B.'s Reise nach Indonesien, bereits beschlossen war. Im Jahre 1868 fungirte er als „Assistent" der „Kunstkammer" genannten Abtheilung der Königlichen Museen, mit der das aus der Silberkammer des Schlosses stammende „Raritätenkabinet", eine sogenannte „ethnographische Unterabtheilung" verbunden war, gleich der „prähistorischen deren Verwaltung jetzt Director Voss obliegt, während die Kunstkammer grösstentheils dem Kunstgewerbe-Museum einverleibt ist."

Als ein bezeichnendes Omen darf es betrachtet werden, dass die Akten der Berliner Sammlungen in frühester Notiz auf Batavia zurückführen, nämlich in einem Briefe an den Grossen Kurfürsten (1676), cf. Vorgeschichte der Ethnologie [Berlin 1881], pg. 127 und die Rolle welche Holland (insbesondere Leiden) zu übernehmen bestimmt war, findet sich besonders in Siebold's Brief an Jomard (cf. Op cit. pg. 10) ausgesprochen.

XVIII. Herr Joh. Weismann, der unermüdliche, langjährige Schatzmeister der deutschen anthropologischen Gesellschaft, feierte am 12 April unter ausserordentlicher Betheiligung von Nah und Fern seinen 70sten Geburtstag. Mögen dem verdienten Jubilar noch lange Jahre ungetrübter Gesundheit beschieden sein.

XIX. Oberstudienrath Prof. Dr. O. Fraas, der um die prähistorische Forschung in Deutschland hoch verdiente Gelehrte, bisher Director des Königlichen Naturalienkabinets in Stuttgart, ist soeben in den Ruhestand getreten. Zu seinem Nachfolger is Dr. Lampert ernannt.

XX. M. Otto Ehlers, qui a donné la plus grande partie des objets collectionnés par lui dans l'Inde et l'Indo-Chine au Musée ethnographique de Berlin, vient d'entreprendre un nouveau voyage dans les Indes Britaniques et Néerlandaises.

XXI. M. le docteur Franz Reinecke de Hambourg vient d'entreprendre une exploration ethnologique et anthropologique des Iles de l'Ocean pacifique. Le voyage est subventionné par l'Académie Royale des Sciences à Berlin.

XXII. Dr. Gustav Radde, Direktor des Kaukasischen Museums in Tiflis gedenkt in diesem Jahr, begleitet von dem Conservator derselben Anstalt, E. König, seine letzte grössere Reise zu unternehmen. Dieselbe wird dem nördl. Daghestan, dem Tiefland des untern Terek und der Westküste des Kaspi gelten; endlich hofft R. im Juli die Hochalpen des Bogos und Tebulos zu besuchen.

XXIII. Der Arabienreisende Dr. Eduard Glaser ist soeben von seiner vierten Forschungsreise, auf der er viele antike Inschriften entdeckte und bedeutende Sammlungen anlegte, heimgekehrt.

XXIV. † Mr. le docteur C. Leemans, ancien directeur du Musée d'antiquités des Pays-Bas à Leide, vient de mourir le 14 octobre 1893 dans son domicile à Leide.

Grâce a son initiative le Musée d'antiquités à été augmenté d'un Musée d'Ethnographie générale; c'est lui qui a le premier proposé au Gouvernement Néerlandais d'acquérir la belle collection ethnographique Japonaise que le célèbre von Siebold avait rapportée du Japon et qui a formé le commencement des riches collections ethnographiques entassées dans trois maisons particulières à Leide et dont il a été pendant de longues années le directeur désintéressé.

XXV. † M. le professeur G. von der Gabelentz, l'auteur bien connu dans le domaine des langues de l'Asie orientale, est décédé à Berlin le 12 décembre 1893. Nous trouvons un très bon portrait du défunt dans l'Illustrirte Zeitung (Leipzic) du 7 janvier 1894.

XXVI. † Sir Samuel White Baker, qui a découvert les sources du Nil, est décédé le 30 décembre 1893 à Newton Abbey en Devonshire.

XXVII. † M. le docteur Yngvald Undset, l'auteur le plus compétent sur les trouvailles d'objets en fer préhistoriques, est mort à Christiania le 4 décembre 1893.

XXVIII. † Le célèbre explorateur de la Sibérie et Russie septentrionale Prof. A. T. von Middendorf vient de mourir à Hellenorm, Livlande, le 28 janvier dernier, agé de 79 ans.

XXIX. † M. le doct. Heinrich Joh. Rink vient de mourir le 13 décembre 1893 à Christiania, agé de 74 ans. Il est connu par ses efforts pour l'exploration de la Groënlande et l'ethnographie des Esquimaux et comme auteur d'un grand nombre d'ouvrages plus ou moins volumineux, sur ces questions.

XXX. †. M. le docteur C. G. Büttner, professeur des langues de l'Afrique méridionale et orientale est décédé à Berlin à l'âge de 45 ans.

XXXI. † Capt. L. Cameron, the wellknown explorer, who crossed for the first time the dark continent (1873—1875) and was born at Radipole (Dorsetshire) the 1 July 1844, died on the 26 March 1894 near Leighton Buzzard in consequence of a sudden fall from his horse. J. D. E. Schmeltz.

HAARSCHURGODSCHAFT BEI DEN SÜDSLAVEN

VON

DR. FRIEDRICH S. KRAUSS,

IN WIEN.

Herrn ALBERT S. GATSCHET in Washington gewidmet.

Weiland Dr. PLOSS handelt in seinem berühmten Werke über das Kind in einem stattlichen Abschnitte über den Brauch der ersten Haarschur und dessen Bedeutung bei den verschiedensten Völkern der Welt alter und neuer Zeit [1]. Nur an einer Stelle gedenkt er mit einem einzigen Worte, dass der Brauch auch bei den Bulgaren sich finde. Mehr nichts von allen Südslaven. Drei Jahre später veröffentlichte ich eine Notiz, die hierauf Bezug hat [2] nnd behielt es mir stillschweigend vor, bei Gelegenheit darauf zurückzukommen. Inzwischen sammelte ich während meiner Forschungreise neues Material, das durch briefliche Mitteilungen meines Freundes Herrn TH. DRAGIČEVIĆ aus Bosnien und durch das herrliche Sammelwerk der fürstlich bulgarischen Regierung, insbesondere für bulgarisches Volktum dankenswerte Vervollständigung erfahren hat [3], so dass ich nun unter Berücksichtigung der älteren Literatur [4] daran gehen darf, ein Bild vom Brauch der Haarschurgodschaft bei den Südslaven zu entwerfen.

Solche Studien, wie die erwähnte von PLOSS, die eigentlich uur Zusammenstellungen eines sporadischen Notizenmaterials aus aller Welt sind, erweiseu sich ausserordentlich nützlich und erspriesslich, weil sie gewöhnlich den Blick ins Weite schärfen, vom geist-

[1] Dr. H. PLOSS: Das Kind in Brauch und Sitte der Völker. Anthropologische Studien. Berlin 1882. II. Aufl. I. B. S. 288 ff.

[2] KRAUSS: Sitte und Brauch der Südslaven. Nach heimischen gedruckten und ungedruckten Quellen. Wien 1885. S. 609 f.

[3] Vrgl. meine Besprechung in den Ethnolog. Mitt. aus Ungarn B. III. S. 147—154, 205—209.

[4] Am Urquell. Monatschrift f. Volkkunde. Hamburg 1890. B. I. S. 196 (Sühnung der Blutrache im Herzögischen durch Haarschurgevatterschaft). — Ebenda. B. II S. 34 f. Über die Chaluka (Haarschneiden) bei den Juden und den Indern (*caula* oder *cúdakarana*) von Dr. M. WINTERNITZ. — B. V. S. 160; SCHIFFER: der erste Haarschnitt b. palaest. Juden. — ATANAS T. ILIEV, Sbornik ot narodni umotvorenija, običai etc. sbirani iz razni blgarski pokrajnini. I. Narodni pjesni. Sofija 1889. Nr. 93. Ist mir bloss durch das ausführliche Referat Dr. L. MILETIĆS im Sbornik za narodni umotvorenija B. III. S. 209 bekannt geworden, wo MILETIĆ Ilievs Bericht durch einige eigene Beobachtungen ergänzt. — Bosanski Prijatelj hrg v. JUKIĆ. Heft IV. S. 172. f. — D. und K. MILADINOVCI: Bölgarski narodni pjesni. Agram 1861. S. 48, Nr. 44; S. 49, Nr. 45; S. 185, Nr. 127. — Glasnik bos. herc. muzeja. Saraj. 1889. I. 4. (Kumstvo u muhamedovacá). — J. S. JASTREBOV: Obyčai i pjesni tureckich Serbov (v Prizrenje, Ipekje, Moravje i Dibrje). Iz putevych zapisok. St. Ptbg. 1886. S. 460 f. — VUK STEFANOVIĆ KARADŽIĆ: im Srpski rječnik, Wien 1852, S. 840 unter šišano kumstvo (bezeugt in 6 Zeilen den Brauch für Serbien, Bosnien und das Herzogtum). — V. M G. MEDAKOVIĆ, Život i običai Crnogoraca. Neusatz 1860. S. 62. — Rad jugo-slov. akademije B. XXXVII. S. 46. — Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina. B. III. Sofija 1890. 3. Abt. S. 96 f. (ein Lied). B. V. S. 85 (Dr. BASANOVIĆ über den Lomer Bezirk). B. IX. Abt. 3. S. 133 — MIJAT STOJANOVIĆ, Slike iz života hrvatskoga naroda po Slavoniji i Srijemu. Agram 1881. S. 240. — VUK VIT. VRČEVIĆ, Narodne pripovijesti i presude iz života po Boki Kotorskoj, Hercegovini i Crnojgori. Ragusa 1890. S. 83 ff. — Vienac uzdarja narodnoga O. Kačić-Miošiću. Zara 1861. (An zwei Stellen).

ertötenden Spintisiren den Arbeiter bewahren und zugleich oft das Fachwerk für Sonderuntersuchungen auf dem engeren Gebiete eines einzigen Volktums schaffen. Man darf sie mitunter auch einem wissenschaftlichen Programme gleichstellen oder etwa den Vorarbeiten der Eisenbahningenieure, die die Traçen neuer Bahnen vorzeichnen und alle zu errichtenden Gegenstände den Unternehmern abstecken. Der Specialist, der eine eigene eingehende Arbeit über ein abgegrenztes Volktum liefert, gleicht häufig Baumeistern, die über Flüsse und Schründe die Brücken schlagen und die Verbindungen zwischen den bis dahin äusserlich geschiedenen Örtlichkeiten herstellen. Meine Untersuchung ist an Umfang etwa viermal stärker, als die von Ploss, obgleich sie nur eine geographische Provinz behandelt, aber auch sie ist noch stofflich dürftig, wie leicht erklärlich, weil auch hier noch manche Lücke auszufüllen wäre. Nur in der Methode sind beide gleich, und es ist sehr wahrscheinlich, dass die vorliegende Untersuchung zu neuen bei anderen Völkern Anstoss geben und dass nach einiger Zeit ein Forscher durch Zusammenfassung der einschlägigen Monographien ein ganzes Buch über die Haarschurgodschaft im Spiegel des Völkergedankens schreiben wird [1]. Hoffentlich, gibt es ein gutes Buch.

I.

Die Haarschurgevatterschaft zählt zu den verbreitetsten ethnologischen Erscheinungen; denn sie entspringt, wie künstliche Verwandtschaften regelmässig [2]) einer allgemeinen sozialen Organisationform. Die Entstehung dieses Brauches geht auf gesellschaftliche Ursachen und Verhältnisse zurück, deren psychologische und soziologische Grundlagen klar zu Tage liegen und leicht geprüft werden können [3]. Es ist ein „geheiligter" Brauch, durch den symbolisch die Aufnahme eines Kindes in eine Familie, in die Gesellschaft des Dorfes oder des Bratstvo vollzogen wurde oder vollzogen wird. Er ist mit einer religiösen Handlung, so sehr religiöse Vorstellungen mit hineinspielen, nicht zu verwechseln. Die Haarschurgevatterschaft ist unter Umständen nichts anderes als eine besondere Art von Adoption, bei den Südslaven nicht anders als im germanischen und indischen Rechte.

Wie wir gleich sehen werden, kann die Haarschurgevatterschaft aus den Lebensgewohnheiten der nun im raschesten Verfalle befindlichen und grösstenteils schon entschwundenen Sippen- und Stammgliederung der Südslaven richtig gedeutet werden. Wenngleich sich der Brauch noch bis in die Gegenwart selbst in Gegenden behauptet, wo die Geschlechtgenossenschaft so gut wie gänzlich aufgehört, hat er doch seine selbständige Kraft und Daseinsberechtigung eingebüsst, und erhält sich nur mehr vorwiegend als eine

[1]) „Immerhin haben sich im Laufe der Dinge, dem Geschichtgange gemäss, für unsere Generation eine Reihe eigenartig neuer Anschauungen eröffnet, die (früheren Jahrhunderten unzugänglich) umsomehr der Prüfung wert sein dürften, weil vielversprechende Aufklärungen einschliessend (unter den mit jeder neuen Controlle neu gewonnenen Bestätigungen), in anschwellender Hülle und Fülle. Und gerade hier wird es für Rectificationen und wechselweise Ergänzungen eines gemeinsamen Zusammenarbeitens bedürfen (im altruistischen Einheitgefühl)". A. Bastian: Wie das Volk denkt. Ein Beitrag zur Beantwortung socialer Fragen auf Grundlage ethnischer Elementargedanken in der Lehre vom Menschen. Berlin 1892. S. XVII.

[2]) Dr. Albert Hermann Post: Studien zur Entwicklunggeschichte des Rechtes. Oldenburg 1890. S. 25–42. — Ueber die Aufgaben einer Allgemeinen Rechtwissenschaft. 1891. S. 42. — Grundriss der ethnologischen Jurisprudenz I. 1894. S. 93–111.

[3]) Bastian a. a. O.: „Der Zusammenhang der Ethnologie mit der socialen Frage liegt offenkundig auf der Hand. Haben wir den Menschen kennen gelernt, nach all den Erscheinungformen seiner socialen Existenz, so muss sich für jeden Sonderfall das Richtige von selbst ergeben, aus den Operationen eines logischen Rechnens, soweit richtig geführt (auf Grund der gewonnenen Beweisstücke und daraus fliessender Folgerungen)".

liebgewordene Gewohnheit, die zur Verschönung des freundnachbarlichen geselligen Lebens etwas beizutragen geeignet ist.

Die Haarschurgodschaft ist zweifellos ein uralter Brauch, der bei den Südslaven heimisch war, ehe sie etwas vom Christentum oder gar Islam gewusst. Die christlichen Bekehrer haben aber wohl schon in der ersten Zeit ihrer Wirksamkeit — nach genugsam bekannter Weise — auch dieses Brauches sich bemächtigt, der ja den christlichen Lehren nicht abträglich erschien, und ihn durch Einsegnung geheiligt. Die griechisch-orientalische Kirche der Altgläubigen hat sogar den Brauch zu einem nicht unwesentlichen Teil des Taufaktes erhoben[1]), dagegen suchte die katholische Geistlichkeit, als ihr Einfluss und ihre Macht aufs Volk bedeutend erstarkt war, den nichtchristlichen Volkbrauch aus den geistlichen Übungen zu verbannen, was ihr auch gelungen ist. Den Katholiken in Kroatien ward schon im Anfang des 18. Jahrhunderts die Haarschurgevatterschaft verboten und zwar mit solchem Erfolg, dass sie heutigen Tags in Kroatien ganz und gar nicht mehr verstanden wird. Es wurde z. B. zur Zeit des Erzbischofs Andreas Zmajić im J. 1702 für die Missionmönche des Erzbistums von Bar die Anordnung ausgegeben: ne ritum primos tondendi capillos pueris puellisque exerceant.

Das älteste Zeugnis für das Vorkommen der Haarschurgodschaft bei den Südslaven liefert uns das von mir aufgezeichnete Guslarenlied von den Heldentaten Grujos Novaković. Das Lied ist unstreitig in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts entstanden und ist im Volkmunde offenbar nur wegen der Verherrlichung der haarschurgevatterschaftlichen Treue und Liebe bis auf unsere Tage erhalten geblieben. Die anderen zwei kürzeren Texte weisen auf den Anfang des XVIII. Jahrhunderts hin.

Ueber die Bedeutung der durch Gevatterschaft erzeugten künstlichen Verwandtschaft und die Stellung des Gevatters zum Kinde und dessen Eltern, handelt das XXVIII. Kapitel meines Buches. „Sitte und Brauch der Südslaven". Ein Hinweis darauf würde genügen, müsste ich nicht, um einer anderweitig möglichen Missdeutung vorzubeugen, auf eine Aeusserung der Gebrüder Miladinov noch eingehen. Nach dem Zeugnis der Miladinov nämlich (S. 28. Nr. 30) wird in Bulgarien dem Gevatter vom Patenkinde eine Ehrfurcht gleich dem einzigen Gotte zu Teil (kum[imat] kŏrštenik kato bogă ednoga). Das ist eine ungeheuerliche Uebertreibung. Es genügte ja zu sagen, dass das Patenkind den Paten fast, oder, wenn es hoch hergeht, wie den eigenen Vater ehrt, und das ist, durch unsere Kulturbrille besehen — um Karl von den Steinens Schlager zu gebrauchen — nicht besonders viel. Von einem persönlichen Fetischkult, worauf man nach den Worten der Miladinov schliessen könnte, ist der südslavische Bauer sehr weit entfernt. Man lese darüber in meinem genannten Buche S. 611 ff. nach. Recht zutreffend bemerkt in einem ähnlichen Falle Friedrich von Hellwald betreffs des Niyogavaters[2]), der mit dem südslavischen Haarschurgod oder auch dem Taufpaten die Hauptzüge gemeinsam hat: „Dass diese bürger-

---

[1]) In einem bulgarischen Volkliede aus Svištovsko berichtet St. Petrus, der „junge Gott", d. h. Christus, habe drei Kirchen erbaut:

f prvŏ čerkvŏ dŏ krŏštovat,	in der ersten Kirch zu taufen,
f ftorŏ čerkvŏ dŏ vénčavŏt,	in der zweiten Kirch zu trauen,
f tretê čerkvŏ dŏ nostrigvŏt.	in der dritten Kirch zu scheeren.

[2]) Die menschliche Familie nach ihrer Entstehung und natürlichen Entwickelung. Leipzig 1888. S. 470.

liche Verwandtschaft in der Geschichte der Familie eine bedeutende Rolle zu spielen berufen war, ist unbestreitbar; unzulässig jedoch, deren Wichtigkeit auf Kosten der natürlichen Blutverwandtschaft zu übertreiben".

Im Lichte des Völkergedankens besehen ist bei der Haarschurgodschaft die Haarschur als das Substitut für das bedingunglos einem Anderen hingegebene Leben anzusehen, so dass der Ceremonie eine soziale und politische Bedeutung zukommt, bei der die religiöse Handlung, der Opferakt zurücktritt. Das Hinschlachten Kriegsgefangener war bei vielen Völkern üblich. „Wo man aber Jemandem das Leben liess, da musste auch sein Haar als Substitut dafür der Gottheit oder den Manen gegeben werden"[1]. Aus dieser Vorstellung ist mittelbar die Haarschurgodschaft hervorgegangen. In erster Reihe zeigt es sich, dass das Abschneiden der Haare das Symbol freiwilliger Unterwerfung und gänzlicher Hingabe sein kann. Ein Freier kann sich z. B. auf diese Weise durch Uebergabe seines abgeschnittenen Haares in die Knechtschaft eines Anderen geben. Einer, der Zahlung, wozu er verurteilt worden ist, nicht leisten kann, sagt Grimm (Deutsche Rechtaltertümer 147), bekennt: brachium (uestrum) in collum (meum) posui et per comam capitis mei coram praesentibus hominibus tradere (me) feci, in ea ratione, ut interim quod ipsos solidos uestros reddere potuero seruitium vestrum .... adimplere debeam. Nahe verwandt ist hiemit die Sitte, beim Erscheinen vor fürstlichen oder hochstehenden Personen, diesen, als einer Art ehrerbietiger Begrüssung, ursprünglich aber sicher zum Zeichen gänzlicher Unterwerfung, einige Haare anzubieten. Spencer hat in seinen „Ceremonial Institutions" (S. 53 u. 65) einige Beispiele hiefür gegeben. „In Fiji tributaries approaching their masters were told by a messenger, that they must all cut their tole (locks of hair that are left like tails). They all docked their tails". Flechten ihres eigenen Haares pflegten auch die Tahitier als Zeichen der Achtung anderen zu überreichen. So war es in Frankreich im V. und VI. Jahrh. Sitte, wenn man sich einem Höheren näherte, einige Haare aus dem Bart zu ziehen und sie jenem darzureichen. Auch wo man sich unter Beschirmung eines anderen stellt, sich einem anderen anheimgibt, um dessen Hilfe gegen die eigenen Feinde teilhaftig zu werden, wird wohl einmal das Haar als Symbol angewandt. So handelten in einigen Fällen die Araber, wie wir aus den wertvollen Anmerkungen lernen, die Lane seiner Uebersetzung von Tausend und einer Nacht hinzugefügt hat (II. S. 337): "Thus when Cairo was besieged by the Franks in the year of the Flight 564 (A. D. 1168), El Adid, the last Khaleefeh of the house of Fâtimeh, sent letters to Noor-ed-Deen Mahmood, Sultân of Syria, imploring succour, and with them sent his women's hair to show their subjection and his own". Grimm erwähnt in seinen D. R. (S. 147) ebenfalls der Sitte, sich Haare abzuschneiden und sie dem, dessen Beistand man erfleht, zum Zeichen dringender und unverstellter Not zu übersenden: perge uelociter cum crine capitis mei nunc ad patrem meum, ut succurrat nobis antequam cunctus exercitus corruat (Gesta regum francor., cap. 41). Oft war auch, nach Grimm, das Abschneiden von Haar (und Bart) ganz wie bei den Südslaven, ein Zeichen der Adoption. Wer sich Haar und Bart abschneiden liess, unterwarf sich dadurch gleichsam der väterlichen Gewalt des Abschneidenden. So finden wir z. B., dass „Carolus princeps Francorum Pipinum suum filium ad Liutprandum direxit,

[1] Dr. G. A. Wilken: Ueber das Haaropfer und einige andere Trauergebräuche bei den Völkern Indonesien's, in der Revue Coloniale Internationale, Amsterdam 1887, Mai-Juniheft. S. 63. Die weiteren im Text angeführten Belege über den Brauch nichtslavischer Völker sind gleichfalls dieser mustergiltigen Untersuchung entnommen S. 67 f.

ut eius iuxta morem capillum susciperet; qui eius caesariem incidens ei pater effectus est, multisque eum ditatum regiis muneribus genitori remisit". In gleicher Weise adoptirte ALARICH der Gothenkönig den Frankenkönig CHLODOWIG: „ut in tondenda barba CHLODOVEI patrinus eius efficeretur ALARICUS."

Die Haarschurgodschaft heisst bei den Serben einfach *šišanje* (das Scheeren) oder gewöhnlicher *šišano kumstvo* (Geschorene Gevatterschaft)[1], entsprechend der God *šišani kum* (geschorener God), bei den Bulgaren *strižba* (Schur) oder *nastrigvan'e* (Anscheeren) oder *naplitan'e* (naplitati, lat. plicare).

Über die Einzelheiten bei der Haarschur, geben uns die besonderen Berichte aus den verschiedenen Gegenden Aufschluss. Die Hauptsache bei dieser, wie bei allen künstlichen Verwandtschaften ist und bleibt nach bäuerlicher Auffassung das Beschenken.

Das Patenkind zu beschenken ist des Paten heiligste Pflicht. Eine Unterlassung in diesem Falle gilt für eine schreckliche Todsünde, derenthalben man im Höllenfeuer verdürstend geschmort und gebraten wird. In einer bulgarischen Fassung eines, unter den Südslaven allgemein bekannten Liedes von den Höllenstrafen, lässt ST. PETRUS seine leibliche Mutter nicht ins Himmelreich einziehen, weil sie bei ihren Lebzeiten zu sehr gefrevelt. Unter anderem heisst es in der Sündenaufzählung:

ti odešo česna kuma,	Du giengst als ehrenwerte Patin
da korsta'aš ludi deca,	zur Tauf zu tragen Wickelkindlein,
na deca im ništo no daaše,	beschenktest doch mit nichts die Kindlein,
tà ni riza ni košulja	mit keinem Kleidchen, keinem Hemdchen,
kako kumi što davaet;	wie Patinnen zu geben pflegen;
I to'a si mnogu grešna.	Auch darum bist du arg versündigt.

Durch eine solche Handlungweise schuf sie sich leichtfertig strenge Ankläger vor Gottes Richterstuhl. In einer anderen Fassung hebt dies ST. PETRUS ausdrücklich hervor:

ti si bješe körstenica,	Vertratst bei Taufen Patenstelle
köröstavaše mali deca,	und trugst zur Taufe kleine Kinder,
ne odeše za köröstenje,	giengst aber nicht der Taufe wegen,
tuk odeše za jadenje,	du giengst vielmehr des Fressens wegen,
za jadenje, za pijenje.	des Fressens und des Saufens wegen.
Ništo majko ne podade	Du gabst, o Mutter, kein Geschenk,
ni košuljče ni platence	kein Hemdchen und kein Leinenstück,
ni platence ni čorabi	kein Leinenstück und keine Strümpfe,
ni čorabi ni kapica;	kein Strümpfchen und kein Mützchen her;
goli, bosi te čekaet	es harren nackt und unbeschuht,
te čekaet pred gospoda,	es harren vor dem Herrn die Kinder,
na gospoda kak kě odgovoriš!	um dich zu hören vor dem Herrn!

In Slavonien pflegen Betteleute solche Lieder zu singen, um die Gemüter der Zuhörer mürbe zu machen. Das Herschenken ist nicht Sache des Südslaven. Nur in den Guslarenliedern werfen die Heiden mit Tausenden von Dukaten mir nichts dir nichts herum.

---

[1]) Der Berichterstatter im Glasnik sagt: Kumstvo šišano ili vodeno (Schur- oder Wassergevatterschaft). Letztere Bezeichnung ist sonst nirgends beglaubigt und entspricht auch gar nicht dem Sinn des Brauches. Auch hier, wie häufig sonst, dürfte dem Herrn seine flammende Begeisterung fürs zweite Vaterland und die Sucht, seinen gründlichen Mangel an Verständnis für Volkkunde durch viel Worte zu verkleiden, dazu verleitet haben, einen Bericht, den ihm höchstwahrscheinlich Jemand geliefert hat, frei umzustilisiren.

Gevatterschaften übernehmen, heisst mit grossen Abgaben sich belasten. In der Freigebigkeit Anderer kennt der südslavische Bauer keine Grenzen.

Ein industriöser Kopf weiss gegebenenfalls aus dem Brauch einen Vorteil herauszuschlagen. Nur in unserer überfeinerten, durch sentimentale feudaladelige Begriffe verwirrt gemachten Anschauungweise betrachtet man den Nutzen, Vorteil, Gewinn oder wie mans heissen mag, als etwas Verwerfliches und Schimpfliches, dessen man sich in änständiger Gesellschaft schämen müsse. Alle Welt kann nicht von Millionären und Geldmachern abstammen und von vätererbter Fideikommiss-Herrschaft sorglos zehren. Die misera plebs — zuweilen Volk genannt — nimmt auch mit einem durch Klugheit errungenen Gewinn gern vorlieb und findet den Vorgang des Preisens wert. Wir täten unrecht, dies durch die Kulturbrille zu beurteilen und wollen uns lieber vom Volke darüber belehren lassen.

Marko der Königsohn hatte sich mit allen Königen und Banen, erzählt ein bulgarisches Guslarenlied beim armen Mitar zu Gast gebeten. Die Hausfrau musste sich in Schulden stürzen um die teueren Bewirtungkosten bestreiten zu können. Um sich aber schadlos zu halten:

si go zede svoe moško dete,	Da holte sie herbei ihr Kind, ein Knäblein,
mi go förli Markoje skute'l:	und legt es auf den Schooss dem Prinzen Marko:
— Dobro dojde Marko kralevike,	— Prinz Marko, sei uns herzlich hier willkommen,
dobro dojde, česna kumašina!	willkommen sei, du ehrenwerter Pate!
Ke te fatam za svjeti J'oana,	Beim heiligen Johannes dich beschwor ich,
da mi kosmiš naše möško dete!	dass du uns unsron Knaben scheeren mögst!
— — — — — — — —	— — — — — — — — — — — — — —
Marko go darva do trista dukadi.	Drei hundort Golddukaten schenkt ihm Marko.

Also konnte die Frau ihre Schulden begleichen und gelangte zu Wohlstand, zumal da auch die übrigen Gäste, dem prinzlichen Beispiele folgten und die kluge Frau beschenkten. Der Guslar schliesst:

takav uner stori Mitreica,	Solch Vorteil ward dem Haus von Mitars Frau,
zašto bješe umna i razumna.	weil sie verständig war, begabt mit Klugheit.

Wenn die Haarschurgodschaft eine Notgevatterschaft ist, bietet sich sehr selten Anlass zu Lustbarkeiten. dagegen wo sie einen mehr familiären Festcharakter erlangt hat, mag man fröhlich sein und zur Erhöhung des Vergnügens ein Liedchen bei der Schur und gewiss welche während der Mahlzeit anstimmen. Es ist mir nur ein einziges längeres Tischlied dieser Art bekannt geworden, das im Dorfe Lokorsko im Sofijaer Bezirke üblich ist. Dort schneidet man dem Kinde, wann es drei Jahre alt geworden zum erstenmal das Haar und veranstaltet zur Festfeier einen Schmaus [1]). Das Lied lautet:

CAR MILUTIN I CAR KOSTADIN.	KAISER MILUTIN UND KAISER KONSTANTIN.
Car Milutin sina naplita,	Das Söhnchen scheert der Kaiser Milutin,
ta pozova sičko carstvo,	lädt ein zum Fest das ganze Kaiserreich
što mu carstvo mlogu dörži	sowoit als sich sein Kaisertum erstreckt
ot morete do Dunavo.	vom Meergestado bis zum Donaustrom.
Što pozova se mu došll,	Die er geladen, kamen insgesamt,
sal ne došel car Kostadin.	nur einer nicht, der Kaiser Konstantin.
Progovori car Milutin	Da spricht das Wort der Kaiser Milutin
na slugata svet Ilija,	zum Diener wohl, zum heiligen Elias,
svet Ilija pozovdžija:	zum heil'gen Elias, dem Gastladein:
— Fala tebe svet Ilije,	— Bei allem Lobe, heiliger Elias,

[1]) Pjee se na trapeza (goštavka), kato „naplitat" (nastrigvat) kosata na malko djete, koga stane na tri godini.

svet Ilijo pozovdžije,
što ne dojde car Kostadin?
Dal go tize ne kalesa
il go doma ne nameri?
Svet Ilija otgovori:
— Tri pati mu doma idoh,
ni ednaž go ne namerih
Progovori car Milutin:
— Svet Ilije pozovdžije!
Ja si zemi rok prekovan,
ti izlezni na livag'e,
na livag'e šestoredo,
ta zasviri, ta zatrabi,
da te čue car Kostadin,
ta da stane, da si dojde.
Posluša go svet Ilija;
ta si uze rok prekovan
pa otide na livag'e,
na livag'e šestoredo
pa zasviri, ta zatrabe.
Ka ge dočul car Kostadin
Ka go doču, taka dojde.
Na noze go dočekaa,
na race go prifanaa,
u tòrpezi namestia,
u tórpezi šestoredi,
šestoredi, sedmepoli.
Dadoa mu zlatna čaša.
Uze čaša, usmihna se.
Sogleda ge car Milutin
pa mu tiom progovori:
— Lele varaj, car Kostadin!
što mi ti je kef nevesel!
uze čaša, usmihna se;
dali mi je gosk'e malku,
ili mi je gozba malko,
il mi grozno mosko dete?
Progovori car Kostadin:
— Fala tebe car Milutin!
nito ti je gozba malku,
nito ti je gosk'e malku,
ni ti grozno maško dete;
na se smeja za mlad zaman.
Če znaeš li, mili brajno,
koga behme malki deca,
malki deca siračeta,
ratajčeta ovčarčeta?
Ti pasese šiletata
a jazeka jaretata;
ta ni, brajne, Bog pomogna,
ta stanahme dva carove,
dva careve, dva banove:
ja da carvam v Vlaška zemn'a,
a ti, brajne, nad Bogdanska!

o heil'ger Elias, du Gastladeln,
was kam uns nicht der Kaiser Konstantin?
Hast du ihn etwa nicht geladen ein,
leicht trafst du ihn nicht an in seinen Heim?
Zur Antwort gab der heilige Elias:
— Dreimal begab ich mich zu ihm ins Haus,
doch traf ich nicht ein einzig Mal ihn an.
Da spricht das Wort der Kaiser Milutin:
— e heil'ger Elias, du Gastladein!
so nimm zur Hand ein reich beschlagen Horn
und dann verfüg dich auf der Wiesen Plan
allwe sechs Wiesen nach der Reihe sind
und blase los und schmettre in das Horn,
damit dich hör der Kaiser Konstantin
und breche auf und finde her den Weg.
Ihm folgte gleich der heilige Elias:
er nahm zur Hand das wohlbeschlagne Horn,
begab darauf sich auf der Wiesen Plan
allwo sechs Wiesen nach der Reihe sind
und blies hinein und stiess da in das Horn.
Als ihn vernahm der Kaiser Konstantin,
sobald er ihn vernahm, er auch schon kam.
Es standen sie, da man ihn empfiong
und auf den Händen trug man ihn hinauf
und setzte an den Tisch ihn obenan
wohl an den Tisch, der sechsgegliedert war
mit Gliedern sechs und siebenfach geteilt.
Die reichten einen Geldpokal ihm dar.
Er nahm das Glas und lächelte vergnügt.
Das merkte da der Kaiser Milutin
und sprach zu ihm das Wort mit leiser Stimm:
— Potz tausend, dass dich! Kaiser Kenstantin!
was ist mir deine Laune freudeleer?
du nahmst das Glas und lächeltest dazu;
ist etwa mir der Gäste Zahl zu klein,
zu wenig mir der Speisen hier zum Schmaus
oder ein Missgebild mein männlich Kind?
Zur Antwort spricht der Kaiser Konstantin:
— Es sei dir Dank, e Kaiser Milutin!
zu wenig Speisen sind dir nicht zum Schmaus
und auch der Gäste Zahl ist nicht gering,
noch ist dein männlich Kind ein Missgebild;
ich lachte unsrer Jugendzeiten blos.
Gedenkst du noch, mein teueres Brüderlein,
als kleine Kinder einst noch waren wir,
so kleine Kinder, Waisenkinderlein
Feldbänerlein und Schafehirlelein?
Du triebst zur Weide zarte Lämmelein
und ich war Hüter muntrer Böckelein,
doch, Brüderlein, der liebe Gott uns half
aus uns sind gar geworden Kaiser zwei;
zwei Kaiser, zwei Gebieter sind wir nun:
ich bin der Herrscher vom Walachenland,
du, Brüderlein, der Herr im Moldauland!

Nach der älteren Vorstellung des serbischen Bauernvolkes knüpft sich durch Haarschurgodschaft zwischen Paten und Patenkind ein so enges Band, dass das Patenkind gegebenen Falles für den Paten Blutrache üben muss. Das ist eine natürliche Verpflichtung eines jeden Bratstvomitgliedes, und das fremde Kind ist ja durch die Haarschur in das Bratstvo des Paten aufgenommen worden. Ein klassisches Zeugnis hiefür liefert uns nachfolgendes im Kniner Grenzgebiet aufgezeichnete Guslarenlied vom Ende MIJAT des Wegelagerers [1]) Sterbend befiehlt er seinem Fähnrich allesamt, auch die Eltern des Patenkindes, diese Verräter, niederzustechen, aber das Kindlein zu verschonen, damit es einst, wenn es zum Manne herangewachsen, an dem Araber Blutrache für den Schurgod nehme.

Tuži Bosna Mihata hajduka,
da ne more Mijata podnjeti
ni njegova golema zuluma,
tuži njega caru gospodinu.
Piju vino mladi trbošnjaci,
pogleduje care na junake
pak je njima care govorio:
— Bogom vami, mladi trbošnjaci,
koji će se od vas junak naći,
da potraži Mihata hajduka?
Ako njemu Bog i sreća bude
te ubije Mihata hajduka,
il ubije il dovede živa,
lepo ću ga care darovati.
Svi junaci nikom ponikoše
i u crnu zemlju pogledaše,
eklen raste djetelina trava,
ne poniče crni Arapino,
već u cara Arap pogleduje
pak je Arap caru govorio:
— Podaj meni care gospodine,
da ti tjeram Mihata hajduka!
Al govori care gospodine:
— Tjeraj de ga, crni Arapino;
ako tebi Bog i sreća bude
te ubiješ Mihata hajduka
il ubiješ il dovedeš živa,
lepo ću te care darovati.
Kat to čuo crni Arapine,
on mi kupi svoju družinicu,
sve junake po toj Bosni ravnoj,
svo junake koje njemu drago.
Pak on traži nis tu Bosnu ravnu,
koga sreta za Mihata pita,
koga stiže po legjih udara,
udarajuć za Mihata pita.
Namjera ga jeste namjerila
na Iliju mlada Runjevića,
udara ga, za Mihata pita:
— Kaž Ilija, kaži za Mihata!

Den Räuber Mijat klagt das Bosnaland,
es könne Mijat nimmermehr ertragen,
es habe satt bekommen seine Plagen,
es klagt ihn bei dem Kaiser an, dem Herrn.
Am Wein sich labt die junge Bosnagarde,
der Kaiser lenkt den Helden zu die Blicke,
und so der Kaiser spricht das Wort zu ihnen:
— So Gott euch helfe, junge Bosnagarde,
wer wird sich wohl von euch als Held erweisen,
um Michael den Räuber aufzusuchen?
Sofern es ihm mit Gott und Glück beschieden,
den Räuber Mijat aus der Welt zu schaffen,
zu töten oder lebend herzuschaffen,
will ich, der Kaiser, herrlich ihn belohnen.
Die Helden senkten alle stumm das Haupt
und schauten scheu zur schwarzen Erde nieder,
von wo der Klee, die Futterpflanze wächst,
doch der Araber schwarz, der schaut nicht nieder,
dem Kaiser der Araber blickt ins Antlitz
und so zum Kaiser der Araber sprach.
— Gewähr, Gebieter, Kaiser, mir Befugnis,
den Räuber Michael dir aufzustöbern!
Darauf der Kaiser, der Gebieter spricht:
— Wohlan, verfolg ihn, schwarzer Araber;
sofern es dir mit Gott und Glück beschieden,
den Räuber Mijat aus der Welt zu schaffen,
zu töten oder lebend herzuschaffen,
werd ich, der Kaiser, herrlich dich belohnen.
Als dies der Schwarzaraber tat vernehmen,
gieng aus zu werben sich er seine Rotte,
nur Helden in dem ebnen Bosnaland,
nur Helden, die nach seinem Wunsch beschaffen.
Dann forscht entlang er durch das Bosnaland
und wen er trifft, den frägt um Mijat er,
und wen er einholt, haut er übern Rücken,
dreinhauend holt er ihn um Mijat aus.
Ein Zufall liess ihn auch zusammentreffen
mit Elias, dem jungen Runjević,
den haut er durch und holt um Mijat aus:
— O sag Elias, sag mir was von Mijat!

[1]) Näheres über diesen Herrn, siehe Am Urquell B. IV. S. 248.

tvoja kula u kraj gore stoji,
u kraj gore na zgode hajdučke.
A Ilija nevijeran druže!
pak Arapu crnom govorie:
— Ne udaraj crni Arapine
ako znadeš za jedinog Boga!
Kazaću ti za Mihat hajduka!
Prva dogje nedjeljica sveta,
doće Mihat u bjelu mi kulu,
kumovati malom sinu mome,
sinu mome et sedam godina:
I s njim hoće za prikumka doći,
za prikumka mali Marijane.
Kat to čuo crni Arapine
jedva čeka nedjelice svete,
Prva dogje nedjelica sveta
ali ide Mihate hajduče
kumovati Ilijinu sinu,
malom sinu et sedam godina.
Poret s njimo ide za prikumka,
za prikumka mali Marijano.
Kad je Mihat u bjelu mu kulu,
onda Arap oko kule bjele.
Ali Mihat u kumu pogleda
pak je Miho kumi govorio:
— Bogom tebi, draga kumo moja,
što mi jesi nevesela vrio?
Al je tebi kumstvo nepovoljno,
al se bojiš, moja kumo draga,
da te ne ćo darovati kumo?!
Al je kuma kumu govorila:
— Joh Mijato, moj predragi kumo,
meni nije kumstvo nepovoljno,
nit se bojim, moj predragi kume,
da me ne ćo darovati kume.
Man Mihate moj predragi kume!
Nameće se oblak na sunašce,
iz oblaka daždić tihi pado,
pokise ti kalpak nad očima!
Ni tu joj se ne osjeća kumo,
ma ne misli, žalostna mu majka,
da to njega ošikuje kuma.
Pokraj kuma ona prolazila
pak ga štipa za desnicu ruku;
ni tu joj se ne osjeća kume.
Al je kuma kumu govorila:
— Joh Mihate, moj predragi kume,
nameće se oblak na sunašca,
iz oblaka kapca krvce pade
i Mihatu pade na rukave,
na rukavo et košulje bjele.
Ni tu joj se ne osjeća kume,
osjeti se djeto Marijano.
U koje se, žalostna mu majka!

am Fuss der Berge steht ja deine Warte,
am Fuss der Berge, wo die Räuber lauern.
Elias, o Genosse sonder Treuen!
Der gab dem schwarzen Araber zur Antwort:
— Hör auf zu hauen, schwarzer Araber,
wenn du vom einzigen Gott zu sagen weisst!
Ich will den Räuber Mijat dir verraten.
Am ersten heiligen Sonntag so da naht,
Kommt Mihat mir in meine weisse Warte,
um meinem kleinen Sohn ein God zu sein,
dem Kind von sieben Jahren, meinem Sohn;
als Beigevatter wird ihn auch begleiten,
als Beigevatter Marijan, der kleine.
Als dies vernahm der schwarze Araber,
konnt er den heiligen Sonntag kaum erwarten.
Der nächste heilige Sonntag war erschienen.
Da nahte schon der Räuber Michael,
um dem Eliassohne God zu sein,
dem kleinen Sohn, der sieben Jahre zählt.
An seiner Seite geht der Beigevatter,
der Beigevatter Marian der Kleine.
Als Mijat in die weisse Warte trat,
umschlich die weisse Warte der Araber.
Doch schaute Michael die Godin an,
und also sprach zur Godin Michael:
— So Gott dir helfe, meine liebste Godin,
was bist du mir so äusserst missgestimmt?
ist etwa dir die Godschaft unwillkommen,
besorgst du leicht, o meine liebste Godin,
dass dich der God nicht werde reich beschenken?!
Doch sprach zur Antwort so zum God die Godin:
— Weh, Michael, mein allerliebster God!
mir ist die Godschaft, traun! nicht unwillkommen,
auch sorg ich nicht, mein allerliebster God,
dass mich der God nicht reich beschenken werde.
Horch Michael, mein allerliebster God!
Es wälzt sich eine Wolke gen die Sonne,
es fiel ein leiser Regen aus der Wolke,
über den Augen nass der Helm dir ward!
Auch dieses Gleichnis klärt nicht auf den God;
er ahnt ja nicht, o wehe seiner Mutter,
dass damit nur auf ihn die Godin abzielt.
Sie streift vorüber an des Goden Seite
und zwickt ihm in das Fleisch der rechten Hand;
der God begreift auch diese Warnung nicht.
Nun sprach zum God die Godin solche Rede:
— Weh, Michael mein allerliebster God!
es wälzt sich eine Wolke gen die Sonne,
ein Tröpfchen Blut, das aus der Wolke fiel,
das fiel herab auf Michaelis Aermel
wohl auf die Aermel von dem weissen Hemde.
Auch dieses Gleichnis nicht begriff der God,
doch nun begriff es Marian das Kind.
Im Augenblick, o wehe seiner Mutter!

u kojo se doba osjotio,
u to doba puče puška šarka
puce puška kuli na pendžere
i udara Mihata hajduka.
Na zlo ga ja mjesto udarila,
megju puca gdjo no duša kuca.
Al govori Mihate hajduče:
— Trči, bježi mali Marijane,
pake sjeci malo i golemo,
al no sjeci kuma Runjovića,
ne bi i od nas koljeno ostalo.

im Augenblick, wo er den Sinn begriffen,
da krachte schon dio buntverziorte Büchse,
die Büchse krachte gen der Warte Fenster
und Michael den Räuber traf der Schuss.
Er traf ihn wohl an oinem schlimmon Flecko,
zwischen den Knöpfen, wo die Seele pocht.
Doch spricht gefasst der Räuber Michael:
— O lauf, o flüchte. kleiner Marian,
hau niedor klein und gross erbarmunglos,
doch hau don Paten Runjević nicht nieder;
vielleicht, dass unser Stamm sich doch erhält.

Ob Klein-Marian den Gastgeber Elias Runjević niedergestochon, lässt der Guslar unentschieden, vielleicht, weil die Frage belanglos erscheint; denn Elias hatte so wie so sein Leben verwirkt, indem or den Gastfreund am häuslichen Herdo ermorden liess und dazu den Bratstvenik, den Genossen der Phratrie verraten hat. Er war daher der Blutrache verfallen und für den Stamm vogelfrei geworden. Es ist richtig, dass durch die Haarschur formell nur das Kind in das Bratstvo des Schurgodon eintritt, in Wahrheit jedoch zieht aus dem, aus diesem Verwandtschaftverhältnis entspringenden Vorteile in erster Reihe die engere Familio, der das Kind angehört und bei der es verbleibt, den Nutzen. Darum schliessen die Aeltern als die rechtlichen Eigentümer des Kindes, als dessen Vertreter dio Haarschurgodschaft und zwar ausgesprochen zu dem Zwecke, um durch die neue Verbindung ihre und ihres, von ihnen abhängigen Kindes Stellung und Lage zu sichern. Dies schildert uns in sehr anschaulicher Weise nachfolgendes Guslarenlied, das den Zug Grujicas, des Sohnes des alten Kämpen Nevak nach dem Ungarland (Gjurgjija, Ungjurus, Ungjurgjevina) schildert, we er auf der Reise zum Schurgod des kleinen Philippsohn, des Magyaren-Kindes wird, dessen Vater aus der Knechtschaft befreit und alle Schuldigen empfindlich brandschatzt. Die Entstehungzeit des Liedes fällt, wie oben bemerkt, in die zweite Hälfte des XV. Jahrhunderts und es verdient hier eine unverkürzte Wiedergabe, weil es ein nicht unwichtiges Zeugnis von den gesellschaftlichen Zuständen ablegt, in denen die Haarschurgodschaft oin Brauch ven einschneidender Bodeutung war.

U GJURGJIJI NOVAKOVIĆ GRUJO. [1]

Vino pije tridese hajduka
na sred gore Romanijo pusto.
Njima služi Novaković Grujo
zlatnom čašom i rukom desnicom.
Svakom punu čašu donatače,
a svom babi donaliti no će,
već mu po po čaše donatače,
i to pola preko ruko daje.
Kat s ajduci napojiše vina
pa im vince udari u lice.
a rakija eglen otvorila,
ondar reče starina Novače:
— A moj sine dijete Grujica,
što so sine ražljutio na me
pa mi po po čaše donatačeš.

WIE NOVAKOVIĆ GRUJO INS UNGARLAND GEREIST IST.

Mit Wein orlaben dreissig Räuber sich
in wilden Römerwaldgebirges Mitten.
Es wartet ihrer Novaković Grujo
mit goldnom Becher und dor rechten Hand.
Den Becher füllt er jedem voll zum Rande,
nur seinom Vater füllt or ihn nicht an,
er schenkt ihm bloss zur Hälft die Becher ein,
über dio Hand sogar selbst diese Hälfte.
Als sich allhier am Weine erlabt die Räuber
und ihnen ins Gosicht das Weinchen schlug,
dann Branntwein ihren Redefluss entfesselt,
da sprach das Wort der gute Vater Novak:
— Mein liebos Kind, o Grujica mein Sohn,
Was bist du wider mich, mein Sohn, orzürnt
und schenkst mir bloss zur Hälft dio Bechor ein.

[1] Dieses Lied zeichnete ich auf am 3. März 1885 in Vučsnić, eine halbe Stunde bei Kladanj (Bosnion) nach dem Gesang des Guslaren Jovo Blagojević, eines Altgläubigen.

i to pola preko ruke daješ?!
Ai mu veli dijete Grujica:
— O moj babo starina Novače!
Kako ti se ražljutiti ne ću?
ev imade dvanajes godina
kak odamo po gori Romaniji,
nit debismo niti zijanismo. —
A sve ti se molim us keljeno,
da me pošlješ niz zemlju Srbiju,
nis Srbiju, niza Šumadiju,
da ja vidim dvanajes vojvoda;
al se tebi umolit ne mogu!
A veli mu starina Novače:
— A moj sine dijete Grujica!
sat se ženi od Legjena kralje,
daleke je curu isprosie
preko mora u zemlji Gjurgjiji.
Otišlo je dvanajes vojvoda,
sve dvanajes kralju u svatove.
Veće hajde u svatove kralju
pa ti vidi dvanajes vojvoda!
A kad začu dijete Grujica
od milosti na noge skočie
pa svem babi poljubie ruku.
Ondar usta starina Novače
pa izvadi divnu dželelju
pa je dade svem sinu Grujicu:
— Hajde sine ti mi se epremaj!
Ode mu se Grujo eprematl,
Ja kako se Grujo opremio!
On ebuče de dva svilenjaka,
jedne gaće a drugo košulje
pa po njima teke i jeleke.
On ebuče troje toke zlatne
jedne vite a druge salite,
treće puste teke kolalije
ni kovate ni čekićovate,
već ot suha ispletene zlata.
Naokelo egragjene gujom,
pod grlom mu guje sastavilo glave
pa pod grlom ljube mu se guje.
Baš bi reko i bi se zakleo,
da će guje zaklati Grujicu.
Pa ebuče et svile delamn
na delamu šezdese dugmeta,
trides zdesna a tridese sljeva;
svake tegil po po litre zlata.
Što u Gruje dugme pod gr'ocem
eno tegli i tri litre zlata,
i u njemu čaša od biljura,
što na jutru mamurluk razbija.
Pa ne noge ot saja čakšire,
šaj čakšira, kopče eżderije [1]);

[1]) Eżderije wohl für zvezderije.

über die Hand sogar selbst diese Hälfte?
Zur Antwort Grujica das Kind ihm gibt:
— Lieb Väterchen, du guter Vater Novak!
wie sollt ich wider dich mich nicht erzürnen?
Zwölf Jahre sind nun schon dahingeflossen,
dass wir durchs Römerhochgebirge streifen,
und wie gewonnen, so zerronnen alles. —
Stets bitt ich dich, der Knappe dir zu Füssen,
du mögst entlang durchs Serbenland mich senden,
entlang durch Serbien, durch das Waldgebiet,
dass ich die zwölf Herzöge kennen lerne;
doch konnt ich mirs noch nie bei dir erbetteln!
Doch spricht zu ihm der gute Vater Novak:
— Mein liebes Kind, o Grujica mein Sohn!
Von Legjen itzt der König feiert Hochzeit,
er hat in fernem Land die Braut erworben
weit überm Meer im Land genannt Ungarien.
Die zwölf Herzöge sind nun ausgezogen,
dem König alle zwölf zum Hochzeitfest,
so stoss auch du zum Hochzeitzug des Königs
und lerne da die zwölf Herzöge kennen!
als Grujica das Kind die Red vernommen,
vor Lust und Lieb er auf die Beine sprang
und küsste seinem Väterchen die Hand.
Drauf sich erhob der gute Vater Novak
und nahm heraus ein köstlich Prachtgewand
und gab es seinem Sohne Grujica:
So geh, mein Sohn, und mach dich reisefertig!
Es gieng nun Gruje, um sich auszurüsten.
Ei, hat sich herrlich Grujo ausgerüstet!
Zwei seidne Kleidungstücke zog er an,
das eine Hosen und ein Hemd das andre,
darüber Jäckchen wohl mit Buckelschnallen.
Drei goldne Schnallenreihen legt er an,
die sind gezogen und gegossen die,
die dritten Schnallen eitel Gold in Scheiben,
die nicht geschmiedet, nicht gehämmert sind,
vielmehr aus lautrem Fadengold geflochten.
Und rings herum mit Nattern umgeflochten,
die Natternköpf verschlungen bei der Kehle,
die Nattern kosen unter seiner Kehle,
du meintest, traun, und tätst es leicht beschwören,
die Nattern werden Grujica erdrosseln.
Dann zog er an den Dolman wohl aus Seide,
den Dolman, der verziert mit sechzig Knöpfen,
von rechts mit dreissig und von links mit dreissig,
und jeder wiegt an Gold ein halbes Pfund.
Der Knopf jedoch, der unter Grujos Kehle,
der wiegt allein drei volle Pfunde Gold,
darin ist aus Kristall ein Glas geborgen,
mit dem er morgens Katzenjammer bannt.
In tuchne Hosen steckt er dann die Beine,
von Tuch die Hosen, drauf die Sternagraffen;

a opasa bukadema pasa
a po njemu puli bensilaha.
Za nj ga zadje dvije puške male
a megju nji mača plamenoga,
što siječe okiop od junaka.
Pa na glavu kalpak i čelenku;
što j u Gruje od zlata čelenka
na burmu se avrće i obrće,
iz nje bije sedamdese pera
a is pera kita pozlaćena.
Kako koji ladan vjetar puše
svo se pero na pero navija
te junaka od zla vjetra čuva,
od zla vjetra i od jarkog sunca,
da mu lice ne sapali sunce.
Eto mi se Grujo opremio!
Dok e opremi Novaković Grujo
babo mu je opremio gjogata.
Grujo uze opremna gjogata
pa uzjaha opremna gjogata
pa on pogje preko Romanije:
— Ostaj z Bogom starino Novace!
— Z Bogom pošo moj sine Grujica!
Pa otale Grujo polazio,
zdravo goru Romaniju pregje,
prifati se široka Glasinca,
i Glasinac zdravo prelazio.
Maloga se polja prifatio,
malo polje zdravo prelazio;
fatio se Birča prostranoga,
i Birač je zdravo prelazio.
Pod Zvornikom Drinu prelazio
Pregje Grujo u zemlju Srbiju,
i Srbiju zdravo prelazio.
Fatio se vlaškije kotara,
i kotare zdravo prelazio
do bijele kule Smiljanića.
A kat kuli Smiljanića dogje
tudi Grujo konak zatjecao.
Viče Grujo Smiljanić Iliju,
oziva se Smiljanića seja:
— Nejma ovdi Smiljanića moga,
otišo je u svatove kralju,
evo Grujo petnaes danaka.
— O Angjušo Smiljanića sejo!
mogu l sejo noćcu prenoćiti?
— Moreš brate dijete Grujica!
Mlagji Gruji konja prifatiše,
odvedoše konja u podrume
a Grujicu na bijelu kulu.
Tu je Grujo noćcu prenoćio
a kat svanu, dobro uranio
pa zavika Smiljanića seju:
— O Hangjušo Smiljanića sejo!

umgürtet sich mit einem Rittergürtel,
an dem die flittergoldne Waffenschärpe.
Zwei Kleingewehre steckt er hintern Gurt
und zwischen beide seine Flambergklinge,
die eines Helden Panzer haut entzwei.
Und auf das Haupt den Sturmhut und den Helmbusch;
der goldne Helmbusch, so den Grujo ziert,
der droht und wendet sich in einer Schraube,
es lodern siebzig Federn draus hervor,
und aus den Federn noch ein Busch vergoldet.
Sobald als sich ein kalter Wind bewegt,
da schmiegt sich Feder an die Feder nieder.
Sie schützen so vor bösem Wind den Helden,
vor bösem Wind und heissem Sonnenstrahl,
dass ihm die Sonne nicht das Antlitz bräune.
Nun stand mir Grujo ausgerüstet da!
Indess sich rüstet Novaković Grujo,
tat ihm den Schimmel rüsten aus der Vater.
Herr Grujo fasst den Schimmel ausgerüstet
und schwang sich auf den Schimmel ausgerüstet,
und nahm die Richtung übern Römerwald.
— Behüt dich Gott, o guter Vater Novak!
— So zeuch mit Gott, mein Söhnchen Grujica!
Und Grujo zog von hinnen auf die Reise
und heil er überschritt den Römerhochwald,
erreichte bald den breiten Glasinac
und zog durchs Feld von Glasinac gemütlich.
Das Kleingefilde hatt er bald erreicht
und zog gemütlich durch das Kleingefilde,
erreichte dann den ausgedehnten Birač
und zog durchs Feld von Birač unbehelligt.
Die Drina überschritt er unter Zvornik,
und dort betrat den serbischen Boden Grujo
und heil und wohl durchzog er's Serbenland.
Betrat der Italiener Grenzbezirke
und zog mit heiler Haut durchs Grenzgebiet
bis hin zur weissen Warte Smiljanićs.
Und als zur Warte Smiljanićs er kam,
wars Zeit für Grujo Herberg aufzusuchen.
Herr Grujo rief nach Smiljanić Elias,
Anmold sich Smiljanićens Schwesterchen:
— Mein Smiljanić ist itzo nicht zu Hause,
er gieng dem König fort zum Hochzeitfest,
heut sind es, Grujo, fünfzehn Tag daher.
— O Herzblatt, Smiljanićens Schwesterlein!
Kann, Schwesterlein, die Nacht ich hier verbringen?
— Ja freilich, Bruder, Junker Grujica!
Die Diener fassten ab den Renner Grujos
und führten in die Keller weg den Renner,
doch auf die weisse Warte Grujica.
So hat Herr Grujo hier die Nacht genächtigt,
und als es graute, stand er zeitlich auf
und rief herbei die Schwester Smiljanićs:
— O Angja, Smiljanićens Schwesterlein!

daj ti meni jednog kalauza,
da me svede do Legjena grada.
— Daću tebe slugu Milutina.
Opremaj se Milutine slugo!
A veli Milutine sluga:
— A Boga mi dijete Grujica,
ja te ne ću svesti do Legjena,
da mi dadeš ispot sebe gjogu!
Ražljuti se Novaković Grujo
pa od zemlje na noge skočio
a uze pletenu kandžiju;
slugu uze za prsi junačke
pa ga stade udarati Grujo.
Moli njega sluga Milutine:
— Bogom brate Novaković Grujo,
nemoj mene više udarati,
ja ću tebe svesti do Legjena!
Ondar Grujo popustio slugu.
Opremi se sluga Milutine,
opremi se Novaković Grujo.
Pa otale zdravo polaziše,
kudgogj išli, do Legjena sišli.
Kat sigjoše do Legjena grada
a do kule od Legjena kralja,
Grujo viče od Legjena kralja
a kralj mu se sa kule oziva,
— Mogu i kralje noćcu prenoćiti?
— Moreš brate Novaković Grujo.
Mlagji njima konje prifatiše,
odvedoše konje u podrume
a junake na bijelu kulu.
I tudi su noćcu prinoćili
a kat svanu dobro uraniše.
Opremi se Novaković Grujo,
opremi se sluga Milutine;
ode sluga natrag u kotare,
osta za njim Grujo gledajući.
Pa zavika kralja od Legjena:
— A Boga ti od Legjena kralje,
daj ti meni jednog kalauza,
da me svede u zemlju Gjurgjiju!
— Daću tebe svoju vjernu slugu,
slugu svoju Zlatarić Stjepana.
Opremaj se Zlatarić Stjepane!
A veli mu Zlatarić Stjepane:
— A Boga mi dijete Grujica,
ja te ne ću svesti u Gjurgjiju,
da mi dadeš ispot sebe gjogu
i sa sebe divnu džeisiju!
Ražljuti se Novaković Grujo
a od zemlje na noge skočio,
uze slugu za prsi junačke
pa ga stade Grujo udarati.
Moli njega Zlatarić Stjepane.

gib zum Geleit mir einen Wegeweiser,
auf dass er mich zur Burg von Legjen führe.
— Ich werd den Diener Milutin dir geben.
Mach, Diener Milutin, dich reisefertig!
Doch spricht entgegen Milutin der Diener:
— So wahr mir Gott, mein Junker Grujica,
ich führ nach Legjen nimmer dich hinab
und gäbst du mir den Schimmel unter dir!
Darob arzürnte Novaković Grujo
und sprang im Nu vom Boden auf die Beine
und nahm zur Hand den gut geflochtnen Kantschu,
erfasst den Diener bei der Heldenbrust
und dreinzuhauen hub da Grujo an.
Es fleht ihn an der Diener Milutin:
— Vor Gott ein Bruder, Novaković Grujo,
lass ab und hau nicht länger auf mich ein,
ich werde dich hinab nach Legjen führen!
Da liess den Diener los der Junker Grujo.
Bereit sich macht der Diener Milutin,
zum Aufbruch rüstet Novaković Grujo.
Dann zogen sie von dannen wohlgemut
des Wegs fürbass bis sie nach Legjen kamen.
Als sie hinab zur Legjenburg gelangten
und vor des Legjen-Königs Warte waren,
ruft nach dem Legjen-König Junker Grujo
und von der Warte meldet sich der König.
— Kann, König, ich die Nacht hier übernachten?
— Ja freilich, Bruder, Novaković Grujo!
Die Diener fassten ihnen ab die Renner,
sie führten in die Keller ab die Renner,
doch auf den weissen Turm hinauf die Helden.
So haben sie allda die Nacht genächtigt
und standen zeitlich auf beim Morgengrauen.
Zum Aufbruch rüstet Novaković Grujo,
bereit sich macht der Diener Milutin;
der Diener kehrt zurück in Grenzbezirke,
zurückverbleibend schaut ihm Grujo nach.
Da rief er zu dem Könige von Legjen:
— O Legjen-König, sei bei Gott beschworen,
gib zum Geleit mir einen Wegeweiser,
auf dass er mich ins Land Ungarien führe!
— Ich will dir meinen treuen Diener geben,
den treuen Diener Stefan Zlatarić.
Mach Stefan Zlatarić dich reisefertig!
Doch spricht entgegen Stefan Zlatarić:
— So war mir Gott, mein Junker Grujica,
ich führ dich nach Ungarien nimmer hin
und gäbst du mir den Schimmel unter dir,
vom Leib dazu dein köstlich Prachtgewand!
Darob erzürnte Novaković Grujo
und sprang im Nu vom Boden auf die Beine,
erfasst den Diener bei der Heldenbrust
und dreinzuhauen hub da Grujo an.
Es bittet ihn nun Stefan Zlatarić:

— Bogom brate Novaković Gruje!
nemoj mene više udarati,
ja ću tebe svesti u Gjurgjiju.
Pušća njega dijete Grujica,
pa se ode oprematl sluga;
opremi se Zlatarić Stjepane,
mlagji su mu konja opremili.
Pa otalo oba polaziše
a debele konje pojahaše
pa odošo zemljom po ćenaru.
Kudgogj išli, jesu sijodili
sijodili u zemlju magjarsku;
tudi njihke konak zatjecao
kod bijele Filipove kulo.
Viče Grujo Filip magjarina,
oziva se Filipove ljuba:
— Ovdi nejma mojega Filipa.
Vude brate svati naljegeše
a onoga kralje legjanskoga
i šnjima naka Marketine,
nakev Marko, da ga Bog ubijo!
Pa ufati mojega Filipa
pa mu sveza na plećima ruke,
oćera ga u zemlju Gjurgjiju;
bell će ga kralju pokloniti!
A veli jej dijete Grujica:
— A Boga ti Filipova ljubo,
moreme li noćcu prenoćiti?
— Moreš brate Novakević Grujo.
To su tudi noćcu prenočili.
Kat evanulo, dobro uraniše
pa otale eni polaziše
pa sigjoše na mermer avliju.
Mlagji su im konje opremili,
na avliji konjo prifatiše.
Dok eto ti Filipove ljube!
One nosi čedo prenojako
i na čedo od zlata makeze.
Pa zavika Novakevu Gruju:
— Kume mio Novaković Grujo!
Kumim tebe Bogom istinijem
i kumim te svetijem Jovanom,
ošišaj mi čedo pronejako!
To Grujica za Boga hajaše,
ošiša joj čedo prenejako
pa ga dade Filipovoj ljubi:
— Eto čedo moja draga kume!
Kat e odunda sa evatima vratim
oćemo se onde derovati!
Pa to pogje Novaković Grujo
a veli mu Filipova ljuba:
— Kumo mio Novaković Grujo!
ja to kumim Bogom istinijem
i kumim te svetijem Jovanom,

— Vor Gott ein Bruder, Novaković Grujo!
lass ab und hau nicht länger auf mich ein,
ich will hinab dich nach Ungarien führen.
Da liess ihn los der Junker Grujica.
Der Diener gieng zum Aufbruch sich zu rüsten;
bald war gerüstet Stefan Zlatarić,
die Dienor hatten ihm das Ross gerüstet.
Und beide brachen auf von diesem Ort
und schwangen sich auf ihre feisten Renner
und zogen durch das Land auf Weg und Strasse.
Des Wegs fürbass sie ritten und gelangten,
hinab gelangten sie ins Land Ungarien;
hier galt es ihnen Herberg aufzusuchen
wohl auf Philippens weissgetünchter Warte.
Und Grujo ruft Philippen, den Magyaren,
es meldet sich Philippens Eheliebste:
— Mein Philipp weilt an diesem Orte nicht.
Hier fielen, Bruder, Hochgezeiter ein,
traun, jenes Legjen-Königs Schelmenrotte,
mit ihnen zog auch so ein Markobold,
der Schuft heisst Marko, dass ihn Gott vernichte!
Der nahm dir meinen Philipp hier gefangen,
er band ihm hinterm Rücken fest die Hände
und jagt ihn fort mit sich ins Land Hungarien;
wohl macht er ihn dem König zum Geschenk!
Doch spricht zu ihr der Junker Grujica:
— So wahr dir Gott, Philippens Eheliebste,
sprich, könnten wir die Nacht hier übernachten?
— Na freilich, Bruder Nevaković Grujo.
Sie blieben also hier die liebe Nacht
und standen zeitlich auf im Morgengrauen
und machten sich zur Weiterreise fertig
und stiegen nieder in den Marmorhof.
Die Dienerschaft bereit die Rosse hielt,
im Hof sie übernahmen ihre Renner.
Doch siehe da Philippens Ehelieb!
sie trägt herbei ein Kindlein in den Windeln
und nebst dem Kindlein eine goldne Scheere.
Und kräftig rief sie an des Novak Grujo:
— Mein teurer Pate, Novaković Grujo!
Beim wahren Gotte mach ich dich zum Paten
und mach zum Paten dich bei Sankt Johannes,
geh scheer das Haar dem Kindlein in den Windeln!
Aus Gottesfurcht erhörte Grujo sie,
er schor ihr ab das Kindlein in den Windeln
und gabs Philippens Ehelieb zurück:
— Da nimm das Kindlein, meine liebste Godin!
bis ich von dort zurück bin mit der Hochzeit,
dann wollen wir einander auch beschenken!
Es spornt den Renner Novaković Gruje,
doch spricht zu ihm Philippens Eheliebste:
— Mein teurer Pate Novaković Grujo!
ich muss beim wahren Gotte dich beschwören
und auch bei Sankt Johannes sei beschworen,

ako zdravo u Gjurgjiju sigješ
nemej moga ostavit Filipa!
Te otalo Grujo polazie
a za njime Zlatarić Stjepane.
Kudgod išli, sinjem moru sišli.
Kat sigjoše moru debelome
na otoki nigdi broda nejma
nego jedna kamena ćuprija,
na ćupriji stotinu arapa
i megju njima troglav arapine.
Kad ih vigje Novaković Grujo
ondar veli Zlatarić Stjepanu:
— Nuto brate Zlatarić Stjepane!
daj udari sada na otoku,
obojici valja utonuti;
daj udari sada na ćupriju,
obojici valja poginuti!
Kat s obazrje Novaković Grujo
al mu bježi Zlatarić Stjepane
eto natrag do Legjena grada.
Njega ne šće ni goniti Grujo
već se stado premišljati mislom:
„sada ne znam, što ću i kako ću!
„daj udari sada na ćupriju,
„valja sada meni poginuti;
„daj udari sada na otoku,
„valja sada meni utenuti!
Sve mislio na jedno smislio.
Sad udari Grujo na ćupriju,
dočeka ga stotinu arapa.
U nje Grujo juriš učinio,
isijoče stotinu arapa.
Pobježe mu troglav arapine
na kobili vitkoj bedeviji;
njega ne šće ni goniti Grujo.
Arap ode niz morsku otoku
a veli Novakovu Gruju:
— Valaj kurvo Novaković Grujo!
kat s otuda vratiš sa svatima,
bolje će ti skela zapinjati!
Grujo ode uz morsku otoku.
Kudgogj išo u Gjurgjiju sigja
a do kule kralja Gjurgjijskoga.
Ja kad dogje pot kraljevu kulu
al on dogje u bašču zelenu
a zašjele dvanajes vojvoda,
svo vojvode ladno piju vino.
Kako dogje Novaković Grujo
vojvodama Boga navikuje
a vojvode Boga prifatiše
i od zemlje na noge skočiše:

wenn heil hinab du kommst ins Land Ungarien,
lass ja nicht meinen Philipp dort zurück!
Von dannen reiste Grujo weiter fort
und hinten folgte Stefan Zlatarić.
Sie zogen, zogen bis ans blaue Meer.
Als sie ans tiefe Meer hinabgelangten,
der Meerfluss hat auf keiner Seite Furten, [1]
darüber führt aus Stein nur eine Brücke,
ein hundert Mann Araber auf der Brücke,
dreihäuptig ein Araber unter ihnen.
Als sie erschaute Novaković Grujo
sprach also er zu Stefan Zlatarić:
— Da schau mal, Bruder, Stefan Zlatarić!
wenn wir hinein nun in den Meerfluss stürmen,
ist das Ersaufen unser beider Los;
und stürmen wir nun gen die Brücke los
ist beiden uns das Los ein sichrer Tod!
Als um sich blickte Novaković Grujo,
davon ihm flüchtet Stefan Zlatarić
geraden Wegs zurück zur Burg von Legjen.
Es mocht ihn Grujo nicht einmal verfolgen,
begann vielmehr sich selbst zu Rat zu ziehen:
„jetzt weiss ich nicht, wie soll ich und was soll ich!
„wenn ich jetzt gen die Brücke stürme los,
„bezahl ichs auf der Stelle mit dem Haupt;
„und stürm ich in den Meerfluss jetzt hinein,
„ist das Ersaufen mir ein sicher Los!"
Er sann und sann und nahm den Sinn zusammen.
Urplötzlich stürmte Grujo gen die Brücke,
einhundert Araber empfiengen ihn,
mit hellem Sturme griff sie Grujo an,
sein Schwert erschlug ein hundert Araber.
Dreihäuptig der Araber ihm entfloh,
auf schlankem Wüstenrenner, einer Stute;
es mocht ihn Grujo nicht einmal verfolgen.
Der Araber entfloh entlang dem Meerfluss
und sprach zu Grujo Novakovs die Drohung:
— Beim Allah, Hure, Novaković Grujo!
Wann du von dort zurückkommst mit der Hochzeit
wirds besser mit dem Uebergang dir happern!
Es zog entlang dem Meerflussufer Grujo.
Er zog fürbass hinab ins Land Ungarien
bis vor des Königs von Ungarien Warte.
Als nahe bei des Königs Wart er war,
geriet hinein er in den grünen Garten;
zwölf Heeresführer sassen da beisammen,
die alle sich am kühlen Wein erlabten.
Kaum war bei ihnen Novaković Grujo
entbot er Gott zum Gruss den Heeresführern
und Gott zum Gruss zurück die Herren gaben
und sprangen auf vom Rasen auf die Beine:

[1] Sie müssen hier über einen ins Meer ausmündenden Fluss (toka) setzen.

— De odjaši od gjogata Grujo
pa ti śjedi da pijemo vino!
A veli him Novaković Grujo:
— A Boga mi Kraljoviću Marko,
daj mi kuma Filip magjarina
ja li svoju sa ramena glavu
pa ću t onda odjašt gjogata!
A veli mu Marko Kraljoviću:
— A Boga mi Novaković Grujo!
ja sam tvoga poklonio kuma,
poklonio kralju od Gjurgjije.
Već sutra jo sveta nedeljica
a kralj havso is tavnice pušća,
da se oni, veli, griju sunca.
Ti uzjaši na moga šarina
jor jo jaši ot tvoga gjogina
pa ga tamo goni pret tavnicu
pa dovodi svoga milog kuma!
Ondar Grujo odjah gjogina
pa śjedoše ladno piti vino:
tak osvanu sveta nediljica
pa im jarko ogrijalo sunce.
Ondar usta Novaković Grujo
pa on uze Markova šarina
oćera ga pred mraćnu tavnicu.
A kad Grujo pret tavnicu dogjo
a kralj pušćo tridese sužanja;
sužni tužni pa se griju sunca
Grujo viknu Filip magjarina,
ozva mu so Filip magjarino:
— Mili Božo, ko mo danas vičo?
a ja jadan nigdi nikog nejmam!
— Imaš kuma Novaković Gruju!
Pa mu pruži svoju jednu ruku,
Grujo njemu svoje obadvije;
on ga za se na šarina baci
pa on ode u bašću kraljevu
sa vojvodam ladno piti vino.
Dok eto ti od Gjurgjije kralja.
Kako dogjo Boga navikuje;
vojvodo mu Boga prifatiše
i pret kraljom na noge skočiše.
Ondar rečo od Gjurgjije kralje:
— Kurvo jedna Kraljeviću Marko!
što ti pušća Filip magjarina?
Nit ćeš otić ni odnijet glavu
ni odvesti svata gjavoljega
ni glavitu gjurgjinku djevojku!
Marko šuti, ništa ne govori
a Grujica na noge skočio,
kralja uze za prsi junačke
i poteže pletenu kandžiju,
stade Grujo udarati kralja.
Moli mu se od Gjurgjije kraljo:

— Ei schwing herab vom Schimmel dich, o Grujo,
und setz dich hor, mit uns don Wein zu beissen.
Doch spricht zu ihnon Novaković Grujo:
— So wahr mir Gott, o Marko Königsohn,
gib moinen God mir, Philipp, den Magyaren,
wo nicht, dein Haupt horab von deinen Schultern,
dann will ich dir horab vom Schimmel steigen!
Doch Marko epricht zu ihm, der Königsohn:
— So Gott mir helfe, Novaković Grujo!
ich habe deinen God schon weggeschenkt,
geschenkt fürwahr dom König von Ungarien:
Doch morgen ist der liebe, hoihge Sonntag,
der König lässt dio Häftling aus dem Kerker,
dass sio sich, sagt er, in der Sonno wärmen.
Besteig um selbo Zeit du meinen Schecken,
denn deinom Schimmel ist an Kraft or über
und jag ihn dann dorthin vor das Gefängnis
und bring dir deinon liebsten God hieher!
Darauf Herr Grujo stieg vom Schimmel ab,
man liess sich nieder kühlon Wein zu trinkon;
so brach der liobe, heiligo Sonntag an,
bis sie die heisse Sonne warm bestrahlte.
Darauf orhob sich Novaković Grujo
und schwang hinauf sich auf des Marko Schecken
und jagt ihn vor den finstren Kerker hin.
Jedoch als Grujo vor den Kerker kam,
dor König gab ins Freie dreissig Häftling,
die Häftling elend sonnen sich im Lichte.
Anrief Herr Grujo Philipp den Magyaren
und Philipp dor Magyare mold sich an:
— Du lieber Gott, wer mag mich heute rufen?
hab ich ja Aermster niemand auf der Welt!
— Doch, einen God an Novakovic Grujo!
Und reichte seine rechte Hand ihm dar,
ontgegen Grujo ihm die beiden Hände;
er pflanzt ihn auf den Schecken hinter sich
und zog von dannon in des Königs Garten,
um mit den Herren kühlen Wein zu beissen.
Da naht auch schon der König von Ungarien.
Sowie er kam, entbot er Gott zum Grusse;
Mit Gott den Gruss erwidern ihm die Herren
und springen hurtig auf vor ihm, dem König.
Da sprach das Wort der König von Ungarien:
— Du feile Dirne, Marko Königsohn!
Was gabst du Philipp den Magyaren frei?
Du kommst nicht aus und trägst dein Haupt nicht heim
und führst nicht einen Gast, beim Teufel, weg.
auch nicht die Ungarmaid, die schmucke Schöne!
Prinz Marko schweigt, or redet keine Silbe,
doch flugs orhebt sich Grujo auf die Beine,
orfasst den König bei der Heidenbrust
und zieht hervor don wohlgeflochtnen Kantschu
und fängt den König durchzubläuen an.
Es bittet ihn vom Ungarland der König:

— Bogom brate Novaković Grujo,
pušći moni život na mejdanu
a svo ti tri tovara blaga!
Grujo išće četiri tovara,
a skočiše sve srpske vojvode,
načiniše baš za tri tovara.
Kralj mu dade tri tovara blaga.
Pa otale spremiše djevojku,
kićeni se spremiše svatovi.
Otale su zdrave polazili
i poveli gjurgjinku djevojku.
Kat su bili niz morsku otoku,
na otoko nigdi broda nejma,
nego jedna kamena ćuprija,
na ćupriji iljadu arapa,
megju njima troglav arapine.
Kad ga vidje Novaković Grujo
a zavika Kraljeviću Marku:
— Ene vidi Kraljeviću Marko!
kako ćemo sada udariti?
daj udari sada na ćupriju,
nama valja svjema izginuti!
daj udari na morsku otoku,
utonuće lijepa djevojka!
Ko će sada sa mnom na ćupriju?
A veli mu Kraljeviću Marko:
— Ja ću s tobom na ćupriju Grujo!
A veli mu Miloš Obiliću:
— Ja ću s tobom na ćupriju Grujo!
A veli mu Kosovac Ivane:
— Ja ću s tobom na ćupriju Grujo!
A veli mu Toplica Milane:
— Ja ću s tobom na ćupriju Grujo!
A veli mu Banović Straila:
— Ja ću s tobom na ćupriju Grujo!
Reče njemu dvanajes vojvoda:
— Svi ćemo mi s tobom na ćupriju!
To rekoše pa se poslušaše,
na ćupriju oni udariše,
na arapa juriš učiniše,
isjekoše iljadu arapa
al ne mogu troglav arapina.
Ugleda ga Novaković Grujo
pa na njega naćera gjogata,
na nj ga arap vitku bedeviju.
Preskoči ga troglav arapine
i Grujicu i konja gjogata
pa on ode pravo do djevojke.
Ondar veli Novaković Grujo:
— A Boga mi Kraljeviću Marko,
ode arap, odvešće djevojku!
A veli mu Kraljeviću Marko:
— Nek je vodi, nosili jo vrazi!
Al se tamo bješe pritreflo

— Vor Gott mein Bruder, Novaković Grujo,
lass mich in diesem Zweikampf nur am Leben
und nimm dafür drei Maultierlasten Schätze!
Herr Grujo heischt vier Maultierlasten Gold,
doch sprangen alle Serbenführer auf
und trafen auf drei Lasten einen Ausgleich.
Drei Lasten Schätze gab der König ihm.
Drauf machten sie die Braut zur Reise fertig
und fertig sich die schmucken Hochgezeiter.
Sie brachen wohlgemut von hinnen auf
und führten mit im Zug das Ungarmädchen.
Als an die Meerflussmündung sie gelangten,
erwies der Meerfluss sich als furtenlos;
es fand sich nur die steingebaute Brücke,
ein tausend Mann Araber auf der Brücke,
dreihäuptig der Araber unter ihnen.
Als ihn erblickte Novaković Grujo,
da rief er also an den Prinzen Marko:
— Schau dorten hin, o Marko Königsohn,
wie werden wir jetzund den Angriff wagen?
so wir nun gen die Brücke stürmen los,
ist allen uns der Tod ein sicher Los!
und lass uns stürmen in den Meeresfluss,
muss uns das holde Mädchen drin ertrinken!
Wer wagt mit mir den Sturm nun auf die Brücke?
Da spricht zu ihm der Königsprössling Marko:
— Ich stürm mit dir zugleich die Brücke, Grujo!
Da spricht zu ihm Herr Miloš Obilić:
— Ich stürm mit dir zugleich die Brücke, Grujo!
Da spricht zu ihm Johannes Kosovac:
— Ich stürm mit dir zugleich die Brücke, Grujo!
Da spricht zu ihm Herr Milan Toplica:
— Ich stürm mit dir zugleich die Brücke, Grujo!
Da spricht zu ihm Herr Banović Strahila:
— Ich stürm mit dir zugleich die Brücke, Grujo!
Zwölf Heeresführer sprachen so zu ihm:
— Wir stürmen allesamt mit dir die Brücke!
Dies sprachen sie, und auf das Wort die Tat;
sie stürmten einig auf die Brücke los,
sie griffen an im Sturme den Araber,
sie hauten nieder tausend Araber,
nur nicht den Araber mit dreien Köpfen.
Doch ihn gewahrte Novaković Grujo
und spornte gegen ihn den Schimmel an,
gen ihn die schlanke Stute der Araber.
Dreihäuptig der Araber überspringt ihn,
er setzte über Grujo und den Schimmel
und drang zum Mädchen unaufhaltsam vor
Da sprach in Aengsten Novaković Grujo:
— So wahr mir Gott, o Königssprosse Marko,
schau den Araber, der entführt das Mädchen!
Doch ihm darauf der Königsprössling Marko:
— Entführ er sie, sie fahr zu allen Teufeln!
Dort hatte sich beim Mädchen im Gefolge

kod djevojke Relja ot Pazara.
Kad ga vidje mrki arapine
pa na Relju naćera kobilu,
na nj ga Relja debela dorata.
Preskoči ga Relja ot Pazara
i njegovu vitku bedeviju;
pa kada se Relja obazrije,
na arapu nijedne glave nejma!
Sve tri mu je Relja osiječe!
Pa otale pogjoše svatovi
svikolici zdravo i veselo.
Kudgogj išli, u magjare sišli.
Kat sigjoše u zemlju magjarsku
a do kule Filip magjarina,
ode Grujo Filipu na kulu
te su tude noćcu prenoćili.
Kat svanulo svati uraniše
pa otale josu polazili.
I još pogjo Novaković Grujo
ali njega ispratila kuma;
tudi kuma darivala kuma:
dade njemu trides bašćaluka
sve ot svile i ot suha zlata.
A kum kumu dobre darivao,
dade njoje stotinu dukata.
Pa etale pogjoše svatovi;
kudgogj išli, do Legjena sišli
a do kule kralja od Legjana.
I njihke je kralje ugledao,
pred njihke je kralja izlazio
te kralj srete kićene svatove.
Sad da vidiš Novaković Gruje!
uze kralja za prsi junačke,
stade Grujo udarati kralja.
Moli mu se od Legjana kralje:
— Bogom brate Novaković Gruje!
Nemoj mene više udarati,
evo tebi tri tovara blaga!
Grujo ište četiri tovara
a skočiše sve srpske vojvode,
načiniše baš za tri tovara;
te su tude noćcu prenoćili.
A kat svanu onda usta Grujo
pa opremi sebe i gjegata;
kralj mu dade tri tovara blaga.
Otale je Grujo polazio,
šest tovara pozajmio blaga;
i on ode zemljom po ćenaru.
Kudgogj išo Romaniji sigje.
A kad gori Romanlji sigje
gdjeno šjedi starina Novače
i njegovo tridese ajduka,
šes tovara donese im blaga
pa on šjede š njima piti vino.
Eto ne znam šta je dilje bilo!

Herr Relja aus dem Pazar vorgefunden.
Als ihn der schwarze Araber erblickte
da spornt er gegen Relja an die Stute,
gen ihn Herr Relja seinen feisten Braunen.
Ihn übersprang Herr Relja aus dem Pazar
und seine schlanke Beduinenstute;
und wie Herr Relja dann nach rückwärts schaute
war nicht ein einzig Haupt mehr am Araber!
es hatt' ihm alle Relja abgesäbelt!
Dann brachen auf von dort die Hochgezeiter
wohl auf und frohen Mutes allesamt,
des Wegs sie zogen zum Magyarenvolk.
Als sie gelangten ins Magyarenland
und zwar zur Warte Philipp des Magyaren,
begab sich Grujo auf die Warte Philipps;
sie blieben dort die liebe Nacht zu Rast.
Mit Morgengrauen standen auf die Gäste
und machten sich von hier zum Aufbruch fertig.
Es schloss sich an auch Novaković Grujo,
doch gab's Geleit die Godin ihm zum Abschied,
da gab die Godin ihrem God Geschenke,
sie gab als Liebegab ihm dreissig Kleider
aus reiner Seide und aus läutrem Golde.
Der God beschenkte schön auch seine Godin,
ein hundert Golddukaten gab er ihr.
Dann brachen auf von dort die Hochgezeiter
des Wegs fürbass und langten an zu Legjen
zur Warte von der Legjenburg des Königs.
Sobald als sie der König tat erschauen,
entgegen zog der König selber ihnen,
den schmucken Hochzeitzug empfieng der König.
Ei säheet nun du Novaković Gruje!
Er fasst den König bei der Heldenbrust
und fängt den König durchzubläuen an.
Es fleht ihn an von Legjenburg der König:
Vor Gott mein Bruder, Novaković Gruje!
lass ab und hau nicht länger auf mich ein,
da nimm dafür drei Maultierlasten Schätze
Vier Maultierlasten heischt dagegen Grujo,
ins Mittel legten sich die Serbenführer
auf Lasten drei sie trafen einen Ausgleich;
hier blieben sie die liebe Nacht auf Herberg.
Im Morgengrauen da erhob sich Gruje
und machte sich und seinen Schimmel fertig:
drei Lasten Schätze gab ihm mit der König.
Von diesem Orte zog Herr Grujo weiter;
sechs Lasten Schätze mit er nahm Gepäck;
und zog durchs Land fürbass auf Weg und Steg.
Er zog von dannen in den Römerwald.
Als in den Römerwald er hingelangte
allwo der gute Vater Novak haust
mit seinen dreissig Räubern im Gefolge,
sechs Lasten Schätze bracht er ihnen heim
und setzte sich zu ihnen Wein zu trinken.
Nun weiss ich nicht, was weiter noch geschah.

Aus den sozialen und politischen Verhältnissen der Südslaven ergibt es sich von selber, dass solche Ereignisse, wie das eben im Guslarenliede geschilderte und dichterisch verklärte, zu den Ausnahmefällen zu rechnen ist. Obwohl die Hauptpersonen der Erzählung, wie man zu sagen pflegt, „historisch" sind, mag ihnen die Fabel an den Leib gedichtet werden sein; für uns ist dies gleichgiltig, weil es sich uns bloss um den Brauch handelt, der unter anderen durch die, infolge des Islams entstandenen neuen Verhältnisse ausserordentlich bedeutsam geworden war. Das Südslaventum war schon in den ersten, der türkischen Invasion vorangehenden Jahrhunderten nicht nur politisch, sondern auch in religiöser Sache in drei Lager zerfallen, die einander bis zur Ausrottung der gegenseitigen Anhänger befehdeten. Die Sekte der Patarenen oder Bogomilen wurde tatsächlich mit Stumpf und Stil ausgerottet und es scheint — es ist vielleicht nicht viel mehr als Anschein — dass sich die Reste der Bogomilen zuerst zum Islam bekannten. Von den Adeligen ist der Uebertritt gar nicht wunderbar. Es waren ja doch nur im Grunde genommen Banditen auf festen Warten und Burgen, die sich überdies mit angemaassten Privilegien und reisigen Mannen auf Kosten des grausamst ausgebeuteten Volkes gütlich taten. Einen nationalen Gedanken kannten die Südslaven bis vor fünf Jahrzehnten ganz und gar nicht und, wenn wir der Wahrheit die Ehre geben wollen, kennen sie auch jetzt noch keinen. Was Urchrowoten, Urslovenen und Urserben unter nationalem Streben begreifen, ist so verworren und unklar, wie die Köpfe jener Politiker, die südslavische Zeitungen mit ihrem Geplausch füllen. Für uns Ethnographen kommen solche Erscheinungen bei der Beurteilung der Haarschurgodschaft nicht in Betracht, sondern doch nur die alte Gruppirung nach Confessionen, unter denen sich die christliche und moslimische am schroffsten gegenüberstanden und noch stehen. Der Gegensatz trat um so schärfer hervor, als die Moslimen nicht allein die Machtstellung der begrabenen christlichen Adelgeschlechter erbten, sondern auch den damit und mit dem Besitz überhaupt verknüpften Hass der Besitzlosen und Enterbten aus dem Volke, der Masse der Rechtlosen oder ausserhalb des Gesetzes der Machthaber Stehenden als unliebsame Zutat übernahmen. Der Moslim galt dem Christen für einen Fremdling, einen Eindringling, mochte er immerhin durch Abstammung, Sprache und Volktum dem Christen ebenbürtig sein. Der Moslim gehörte also nicht der christlicherseits anerkannten vollgiltigen Geschlechtergenossenschaft an und wurde demgemäss als der „äussere Feind" im Lande geschätzt, d. h. für den Christen stand er ausserhalb des Gewohnheitrechtes. Der Gegensatz konnte von Fall zu Fall am bequemsten durch künstliche Verwandtschaft ausgeglichen werden, im Augenblick der Not leicht durch Haarschurgodschaft. Eine Ablehnung wäre jeweilig einer kolossalen Dummheit gleichgekommen; denn den Feind, der sich mit seiner Person und seinem Vermögen einem vollständig zur Verfügung stellt, um ewige Freundschaft zu halten, drängt man vernünftigerweise nicht von sich fort. Der mächtige Feind kann ja zu einem äusserst wertvollen Bundgenossen werden. Zur Erläuterung soll hier ein Guslarenlied aus Imocko in Dalmation und der Prosabericht über einen Fall aus diesem Jahrhunderte folgen.

Odvrže se Tomić Mihovile	Ins Vranić Hochgebirg ins Räuberleben
u hajduke u Vranić planinu.	schlug fort vom Heim sich Tomić Michaël.
A kad Miho bio u planinu,	Als Miho sich im Hochgebirg befand,
Boga moli Tomić Mihovile,	da flehte Tomić Michaël zu Gott,
da mu rano grane pramaljeće,	es möge Frühlingzeit ihm früh erblühen,
da se gora zaodije listom	dass sich in grünes Laub der Hochwald hülle

a gajevi zelenijem cvjećem.
Što molio Tomić Mihovile,
što molio to mu domolie,
jer mu rano svanu pramaljeće
i gora se okitila lišćem.
Kat se Miho gore dohvatio,
opet Miho Bogu se molio,
da mu dade njekoliko drugâ,
za da može s njima četovati,
četovati a hajdukovati.
Pa maleno vrjeme postanulo,
jer kad dogje svetac Jurjev danak
a on steče do dva dobra druga:
Jedno junak Sava ot Posavja
a drugo je lagan Marijano,
treći junak crni Arapine.
Kat se Miho društva dohvatio,
družini je svojoj besjedio:
— Ej družino, moja braćo draga!
nerogjena kolik i rogjena,
evo smo se, braćo, sastanuli,
sastanuli u gori zelenoj,
četovati i hajdukovati.
Dajte braćo, da se poslušamo,
bes posluha nije četovanja,
četovanja nit hajdukovanja.
Dajte braćo, da mi izberemo
jednog brata izmegju družine,
koji će nas ljepo upravljati
i mi njega svi ljepo slušati,
ako sretnji mi mislimo biti!
A kad društvo Mihu razumjelo,
svi jedino kupno povikoše:
— Ti nek si nam Miho četovogja,
četovogja i naš arambaša!
Rado ćemo svi tebe slušati,
naše glave za te izgubiti!
A kad Miho društvo razumio,
tad družini svojoj besjedio:
— Dajte braćo, da se poslušamo,
da junačku sreću okušamo!
Sad mi kašte pravo po istini,
zna li koji gdje dobra šićara,
dobra ruha a boljeg oružja
i kićene junačke odjeće,
što bi moglo biti za družinu?
Tad besjedi crni Arapine:
— Arambaša Tomić Mihovile!
a ja znadem ćara i šićara,
dobra ruha a boljeg oružja
a pri tome dosta pusta blaga,
dosta blaga žutijeh dukata
amo gorje u Tešnju ravnome
u nekoga Tešnjanin Alije.

und Flur und Au mit grünen Blumen fülle.
Um was er flehte, Tomić Michaël,
um was er flehte, tat er sich erflehen;
denn früh erblüht ihm wohl die Frühlingzeit
und auch der Hochwald schmückte sich mit Laub.
Als Miho sich im Hochgebirg geborgen,
von neuem flehte Michaël zu Gott,
er mög gewähren ihm Genossen mehr,
mit denen er auf Abenteuer gienge,
auf Abenteuer und ins Räuberleben.
Es währte drauf nur eine kurze Weile;
denn als das Fest zu Sankt Georgi eintraf
erwarb er zwei bewährte Pfadgefährten:
Der eine Held vom Savelande Sava,
der zweite Marian, der flinke Läufer,
der dritte Held, das war der Schwarzaraber.
Als Miho die Gefolgschaft angeworben,
da sprach er so zu seiner Pfadgefolgschaft:
— Genossen mein, o meine teuren Brüder!
zwar nur durch Wahl, doch lieb als wärt Ihrs leiblich,
wir fanden, Brüder, uns allda zusammen
wir fanden uns im grünen Hochgebirge
für Abenteuer und fürs Räuberleben.
Nun Brüder lasst uns den Gehorsam regeln,
wo kein Gehorsam, dort kein Abenteuer,
kein Abenteuer und kein Räuberleben.
Wir wollen Brüder, einen nun erwählen,
aus der Gesellschaft einen unsrer Brüder,
der über uns die Oberleitung führen
und dem wir alle treu gehorchen werden,
wenn wir das Glück geneigt uns wissen wollen.
Als die Gesellschaft Mihos Rat begriffen,
da riefen alle, wie ein Mann sie aus:
— Du Miho sollst uns Bandenführer sein,
der Bandenführer, unser Rottenhauptmann!
Wir alle werden gerne dir gehorchen,
und unsre Köpfe dir zu Lieb verlieren!
Als Miho der Gesellschaft Wunsch begriffen,
da hielt an seine Schaar er solche Ansprach:
— Lasst, Brüder, uns einander Folge leisten,
um unser Heldenglück auf Prob zu stellen!
Nun sagt gerad heraus die Wahrheit mir,
weiss einer wohl, wo gute Beute wäre
an feinen Stoffen und noch bessren Waffen
und reichgeschmückter Rüstung für die Helden,
was füglich für Genossen taugen könnte?
Da nahm das Wort sogleich der Schwarzaraber:
— O Rottenhauptmann Tomić Michaël!
Ich weiss von Beuten und Gewinn zu sagen,
von feinem Tuch und besseren Gewaffen,
dazu genug noch ungemessne Schätze,
genug von Schätzen, gelber Golddukaten,
hier weiter oben in dem ebnen Tešanj
wohl im Besitz des Herrn von Tešanj Ali.

U njeg ima nebrojena blaga;
i imade sedam ječerama,
sve a tocima i još s jelecima
pa imade pet čifta pušaka,
sve su njemu u srmu zavite,
sve imadu palu zakovanu,
koja valja stotinu dukata.
I imade zelenu dolamu,
koju no je skoro sakrojio;
na dolami trideset putaca,
svako mu je ot tridest dukata.
A koje mu puce pod grjoce,
one same et trista dukata,
one mu se na burmu okreće,
s njime junak hladno vino pije,
kad ne zdruštvom ide po četama.
A kad ga je Mihe razumio,
Arapinu Miho besjedio:
– Bogom brate, crni Arapine!
bi l se mogla porobiti kula?
i kako bi kulu porobili?
Arapin mu rječi progovara:
– Arambaša Tomić Mihovile!
ako hoćeš mene poslušati,
lasno ćemo kulu porobiti:
Mi hajdemo putu na raskršću,
zasjedimo staze i bogaze
pa čekajme do dva do tri dana,
eda nama Bog i sreća dade
ter izagju mlade pašajlije
i s njih ćemo odoru svlačiti
s njih svlačiti, na se oblačiti
a njihove konje pojahati.
Ići ćeme Tešnju bijelome
na konake Tešnjanin Aliji
pa što nama Bog i sreća dade!
A kada ga društvo razumjeio
eve je društve teme kail bilo
pa što rekli ono učinili.
I odoše drumu na raskršće
pa čekaše de dva de tri dana.
A kat treće jutro osvanulo
dobra im se sreća ukazala,
jer eto ti četri pašajlije
i pred njima mlagjan delibaša.
A kada ih Temić ugledao
družini je svojoj besjedio:
– Družinice moja braćo dragai
vi padnite pokraj druma puta,
pokraj puta za jele zelene,
ja ću junak za studenu stjenu
i tješćat ću mlada delibašu.
A kat pukne moja puška šarka
i vi vašim živi oganj dajte

Sein eigen nennt er ungezählte Schätze,
er nennt sein eigen sieben Ueberwesten
geschmückt mit Buckeln alle, auch mit Schnallen,
auch nennt er eigen sein fünf Paar Gewehre,
die alle sind in Silber eingeschlagen,
und allen wohl geschmiedet ist der Kolben,
der wert allein einhundert Golddukaten.
Auch nennt er einen grünen Dolman eigen,
den er sich kürzlich erst hat machen lassen,
verziert mit dreissig Knöpfen ist der Dolman,
ein jeder wert die dreissig Golddukaten.
Der eine Knopf, der unterhalb der Kehle,
ist wert allein dreihundert Golddukaten,
der dreht in einer Schraube sich herum,
mit ihm der Held am kühlen Wein sich labt,
zieht mit Gefährten er auf Abenteuern.
Als diese Rede Michaël begriffen,
da sprach Herr Michaël zum Araber:
– Durch Gott mein Bruder, schwarzer Araber!
wärs möglich wohl die Warte auszuplündern?
und sprich, wie sollen wir die Warte plündern?
Darauf gewährt ihm Antwort der Araber:
– O Räuberhauptmann, Temić Michael!
wofern du meinem Rat gehorchen magst
so werden leicht die Warte wir berauben.
Begeben wir uns, wo der Weg sich kreuzt,
im Hinterhalt besetzen Steg und Engpass
und harren auf der Lauer zwei, drei Tage
vielleicht ist's uns von Gott und Glück beschieden,
dass uns des Paša Leibgefolg daher kommt;
wir ziehen ihnen das Gewand vom Leibe,
wir ziehens ihnen aus und ziehn's uns an
und schwingen uns hinauf auf ihre Renner.
So wandern wir zur weissen Warte Tešanj
auf's Nachtquartier zum Herrn von Tešanj Ali,
dann, was uns Gott und was das Glück bescheert!
Als die Gefährten seinen Rat begriffen,
da war die ganze Rotte einverstanden
und was sie sagten, machten sie zur Tat.
Sie zogen auf den Weg, allwo der Kreuzweg
und harrten auf der Lauer zwei, drei Tage.
Doch als der dritte Morgen angeschimmert
da war ein holdes Glück gewogen ihnen,
vier Pagen vom Gefolg des Paša nahten
und wohl voran ein junger Delibaša.
Als Tomić ihrer da gewahr geworden
sprach so zu seinen Pfadgenossen er:
– O liebstes Röttchen, meine teuren Brüder!
Ihr duckt entlang dem Wegerand euch nieder,
entlang dem Wegrand hinter grünen Tannen,
ich Held, ich berg mich hinterm kalten Felsen
und mache Angst dem jungen Delibaša.
Sobald als meine bunte Flinte knallt
so legt die Lunte brennend auch auf eure,

I tještite svak po jedneg druga
pak što nama Bog i sreća dade!
U juuaka pogovera nema;
svi padoše za jelu zelenu,
Tomić Mihat za studenu stjenu.
U to doba mlado pašajilje
svoje dobre konje razigraju
a pjevaju pjesme osmanlinske.
A kad Miho zgodu ugledao
on povikna tanko glasovito:
— Stan, predaj se, mlagjan delibaša!
Ti i tvoje četri pašajilje;
ne bi perje ptice iznijele,
ni ćeš uteć ni iznijet glave
nit odvesti družinice mlade.
A kat turci riječ razumjeli,
slabo turci za šalu da znadu,
nego konje čizmam obodoše
a iz pušak vatru oboriše,
polećeše preko druma puta,
da uteku, žalostna im majka!
A kad vidje Tomić Mihovile,
da so turci predat ne htjedoše,
svojoj šari živi oganj dade
i pogodi delibašu mlada,
više pasa ukida ga zglasa!
A ostala Mihina družina
svaki gagja sebi po jednega.
Pa njihove konje pohvataše
i njihovu odoru svukoše,
s njih svukoše, na sebe vrgoše.
I njihove konje pojahaše
uprav jašu Tešnju na krajinu.
Niko ne zna da su pustahije
neg svak misli da su pašajilje.
Pa kad doši ka Tešnju ravnine,
preko polja konje razigrahu
a po turski pjesme zapjevahu.
I tute ih noćca uhvatila,
uprav idu ka Alinoj kuli.
A kat kuli, bjeloj kuli dogju,
na avliji zatvorena vrata.
Alkom kuca Tomić Mihovile
al na kuli turčin progovara:
— Ko to kuca alkom na vratima?
Odgovara Tomić Mihovile:
— Pobratime Tešnjanin Alile!
evo kuca mlagjan delibaša
a su svoje do tri pašajilje.
Ovdje nas je noćca sustignula;
otvori nam na avliji vrata
jer hoćemo konak učiniti.
Na ino se njemu ne mogaše
neg otvori na avliji vrata,

ein jeder nehm je einen wohl aufs Korn,
dann, was uns Gott und was das Glück bescheert!
Ein Widerspruch bei Helden ausgeschlossen;
sie duckten hinterm grünen Tann sich nieder
und Tomić Mihat hinterm kalten Felsen.
Inzwischen kommt das junge Volk des Paša,
sie lassen ihre guten Rosse tummeln
und singen Lieder in osmanscher Sprache.
Als Michaël den Augenblick erfasst,
rief er mit heller Stimme schmetternd aus:
— Halt, übergib dich, junger Delibaša!
so du als wie auch deine vier Begleiter;
nicht Vögel könnten ihr Gefieder retten,
auch du entfliehst und rettest nicht dein Haupt
und führst dein jung Geleite nicht davon!
Sobald die Türken seine Red begriffen,
(auf Spass die Türken wenig sich verstehen)
den Rossen gaben sie die Stiefelsporne
und brannten aus den Flinten ab das Feuer,
sie flogen übern Fahrweg flugs dahin
um zu entflieh'n, o ihren Müttern wehe!
Sobald Herr Tomić Michaël ersah
dass eine Uebergab die Türken scheuen,
da legt die Lunte seiner Flint er auf
und traf zu gut den jungen Delibaša,
er traf ihn oberm Gürtel gleich zu tot!
Die andren Pfadgefährten Michaëls,
die nahmen jeder seinen auch aufs Korn.
Darauf sie fiengen deren Renner ein
und zogen ihnen das Gewand vom Leib,
von jenen ab und zogens selber an.
Und schwangen sich hinauf auf deren Renner
und ritten grad ins Grenzgebiet nach Tešanj.
Es ahnt kein Mensch, dass Wegelagrer reiten,
ein jeder glaubt, es wären Pašapagen.
Und als sie aufs Plateau von Tešanj kamen,
die Renner übers Feld sie liessen tummeln
und huben türksche Lieder an zu singen.
Hier hat die liebe Nacht sie eingefangen
als sie gradaus zu Alis Warte zogen.
Als vor die weisse Warte sie gelangten
da fanden sie das Hoftor schon verschlossen.
Es pochte mit dem Thürring Tomić Miho,
doch von der Warte spricht herab der Türke:
— Wer pocht da mit dem Thürring an der Pforte?
Zur Antwort gibt ihm Tomić Michaël:
— Du Herzensbruder, Herr von Tešanj Ali!
es pocht allda ein junger Delibaša
mit seinen dreien Pašapagen hier.
Hier hat die traute Nacht uns eingeholt;
geh, öffne zum Gehöft den Eingang uns,
wir möchten da zur Herberg übernachten.
Der Herr der Warte konnte nicht umhin,
er musste vom Gehöft das Tor eröffnen,

konje meće u dobre podrume
a njih vodi kuli u odaje.
A kad malko vrjeme postojalo
poćeše im večer postavljati.
Tada Tomić stade besjediti:
— Baš turčine Tešnjanin Alile!
i nije nam stalo do večere.
Ti ne pitaš, mi ti ne kažemo,
a vrjeme je došlo besjediti.
Znaj turčine, Tešnjanin Alile!
da mi njesmo mlade pašajlijo
ni ja pred njim mlagjan delibaša,
nego mi smo mladi pustahije
a je pred njim mladi arambaša,
arambaša Tomić Mihovile!
Već delijo Tešnjanin Alijo!
zbori mudre, ne pogini ludo;
iznesi nam sedam jećerama
sve s tocima i još s jelecima.
Nemoj der se ture prevariti,
nemoj koju meni zakloniti,
jer ćemo se ljuto zavaditi!
Još balijo Tešnjanin Alijo!
iznjećeš mi pet čifta pušaka,
što no su ti u srmu zavite,
što no svaka pali bes kremena.
I nemoj se bolan prevariti,
nemoj koju pušku zakloniti,
jer ćemo se ljuto zavaditi!
Još balijo Tešnjanin Alijo!
Iznjećeš mi palu zakovatu,
zakovatu svu u suhu zlatu,
što no valja stotinac dukata.
I nemoj se bolan prevariti,
nemoj der mi pale zatajati,
jer ćemo se ljuto zavaditi!
Još balijo Tešnjanin Alijo!
iznjećeš mi zelenu dolamu,
što no si je skore sakrojio,
što no na njoj trideset putaca
a svako je ot tridest dukata.
Još i ono puce pod grjocem,
koje no je od dvje litre zlata
i što no se na burmu zavija
i kojim se hladno vino pije,
kada no se ide po četama.
I nemoj se bolan prevariti,
nemoj koje puce otparati,
jer ćemo se ljuto zavaditi.
Još balijo Tešnjanin Alijo!
iznjećeš mi kalpak i čelenke,
sedam ravnih za njim čelenaka,
još i osmo krilo pozlaćeno.
Nemoj der se bolan prevariti,

die Renner schafft er in die guten Keller
die Helden führt er auf der Warte Stuben.
Als eine kurze Frist verstrichen war
begann man's Nachtmahl ihnen aufzutragen.
Da nahm zur Rede Tomić einen Anlauf:
— Fürwahr du Türke Tešanjer Alile!
es ist uns just am Mahl nicht viel gelegen.
Du fragst uns nicht, und wir dir sagen nicht,
die Zeit ist aber da, uns auszusprechen.
So wisse Türke Tešanjer Alile!
dass junge Pašapagen wir nicht sind,
ich selber auch kein junger Delibaša,
vielmehr sind wir nur junge Wegelagrer,
ich an der Spitze bin der Räuberhauptmann,
der Räuberhauptmann Tomić Mihovil!
Doch Närrchen Ali von der Warte Tešanj!
sprich weise, spiel nicht toll mit deinem Leben.
schaff uns herbei die sieben Ueberwesten
geschmückt mit Buckeln alle, auch mit Schnallen.
Hab acht du Türklein, fopp dich selber nicht,
versuch mir keine einzge zu verhehlen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Und noch, du Tuchmann, Tešanjer Alija!
du schaffst mir auch zur Stelle fünf Paar Büchsen,
die alle dir in Silber sind gegossen,
von denen jede ohne Zündstein losbrennt.
Hab acht, du Tropf und fopp dich selber nicht,
versuch nur keine Büchse zu verhehlen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Und noch, du Tuchrock, Tešanjer Alija!
schaff mir herbei den fest beschlagnen Kolben,
der ganz mit lautrem Gold ist wohlbeschlagen
und wert ein hunderlein Dukätchen ist.
Hab acht, du Tropf und fopp dich selber nicht,
versuch mir nicht den Kolben zu verhehlen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Und noch, du Tuchrock, Tešanjer Alija!
du schaffst zur Stelle mir den grünen Dolman,
den du dir kürzlich erst hast machen lassen
und der mit dreissig Knöpfen ist versehen,
im Wert von dreissig Golddukaten jeder.
Auch jenen Knopf, den unterhalb der Kehle,
der gut zwei Litren Gold an Schwere wiegt,
und der an einer Schraube sich bewegt,
mit dem man kühlen Wein zu trinken pflegt,
wenn man auf Abenteuern sich befindet.
Hab acht, du Tropf, und fopp dich selber nicht,
versuch mir ja kein Knöpfchen loszutrennen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Und dann, du Tuchrock, Tešanjer Alija!
schaff mir herbei den Kalpak und den Helmbusch,
grad sieben Büsche müssen sein am Kalpak,
zu achtens noch ein Flügel wohl vergoldet.
Hab acht, du Tropf, und fopp dich selber nicht,

nemoj štogod meni zakloniti,
jer ćemo se ljuto zavaditi.
Još balijo Tešnjanin Alijo!
iznesi mi hiljadu cekina,
svo žutijeh hiljadu dukata,
svakom drugu po dvije stotine,
arambaši četiri stotine.
Nemoj der se bolan prevariti,
ludo svoje glave izgubiti,
nemoj meni štogod zakloniti,
jer ćemo se ljuto zavaditi!
A kat turčin riječ razumio
baš htijaše zametnuti kavgu,
svoju ludo izgubiti glavu.
Al mu ljuba, rodila je majka!
vjerna bila, trevila se mudra,
pritrčala pak mu besjedila:
— Gospodaru Tešnjanin Alile!
ah, tako ti i obadva svjeta
i tako ti pokoj babi bio
i tako ti našeg milovanja
i našega u bešici sina,
ti ne gubi tvoje ruse glave
nit zameći sada s njima kavgu,
neg ćeš meni izun dopustiti,
ja ću z Bogom svaka umiriti!
Mudre bile Alinice riječi,
svu su sržbu u njem satišale.
Na ino se njemu ne mogaše,
nego ljubi izun depuštio
to da čini svo što njojzi drago.
A što čini Alijina ljuba,
a što čini, zdrava njemu bila?
Ona uze iz bešike sina
i uzimijo male makazice,
daje čedo Tomić Mihovilu
i daje mu male makazice
i njemu je riječ besjedila:
— O moj kumo Tomić Mihovile!
šišaj meni premalene čedo
a tako ti Boga velikoga
i tvog krsta sa kojim se krstiš! —
darovaću tebe i družinu,
darovati pa ćeš kail biti!
Uze čedo u desnicu ruku
a u drugu male makazice
pa on gleda crna arapina
a arap mu riječ besjedio:
— Arambaša Tomić Mihovile!
što me gledaš, Bog te ne vidio!
udri čedom o zemljicu crnu,
od zla roda nek nije poroda —
da se robi prebijela kula!
Ali Mihat srca milostiva

versuch mir ja nicht etwas zu verbergen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Und dann, du Tuchrock, Tešanjer Alija!
schaff mir zur Stelle tausend Goldzechinen,
ein tausend lauter gelber Goldzechinen,
für jeden Pfadgenossen je zwei hundert,
vier hundert aber für den Räuberhauptmann.
Hab acht, du Tropf, und fopp dich selber nicht
und spiel nicht unbesonnen aus dein Haupt,
versuch mir ja nicht etwas zu verbergen;
denn wir gerieten sonst in wütigen Streit!
Als diese Rede tät der Türk begreifen,
wollt justament er einen Streit beginnen
und tollerweis sein Leben jetzt verlieren.
Doch seine Frau, die Tochter einer Heldin!
die war getreu, mit Klugheit wohl bedacht,
sie rannt hinzu und sprach zu ihm das Wort:
— O mein Gebieter, Tešanjer Alile!
ach! selbst bei beiden Welten sei beschworen,
so wahr dein Vater Ruh im Grabe habe,
bei unsrem Liebgekose sei beschworen
und auch bei unsrem Söhnchen in der Wiege,
du setze nicht dein braunes Haupt aufs Spiel,
beginne jetzt mit ihnen keinen Streit,
vielmehr gewähre mir zu handeln Freiheit,
mit Gottes Hilf, ich werde all das schlichten!
Von Alis Frau die Worte klangen klug
und sie besänftigten in ihm den Zorn.
Es blieb ihm wohl zu tun nichts andres übrig
als seinem Lieb die Freiheit zu gewähren,
in jedem Stück, wies ihr beliebt, zu handeln.
Was tut nun Ali's Ehelieb ste da,
was tut sie da, sie soll gesund ihm bleiben?
Sie nahm heraus ihr Söhnchen aus der Wiege
und nahm heraus die kleine Leinwandscheere,
reicht dar das Kindlein Tomić Mihovil,
und reicht ihm dar die kleine Leinwandscheere
und richtet wohl an ihn das Wort, wie folgt:
— O mein Gevatter, Tomić Mihovil!
o scheere mir mein zartes Wickelkind
so steh ein grosser Gott dir hilfreich bei,
bei deinem Kreuz, mit dem du dich bekreuzest! —
Beschenken werd ich dich und die Gesellschaft,
beschenken ja, du wirst zufrieden sein!
Er nahm das Kind in seine rechte Hand,
und in die andre mit die kleine Scheere
und kehrt den Blick zum schwarzen Araber,
doch sprach zu ihm das Wort der Araber:
— O Räuberhauptmann Tomić Mihovil!
was schaust mich an, auf dich soll Gott nicht schauen!
hau mit dem Kindlein um die schwarze Erde,
von böser Zucht soll keine Aufzucht bleiben —
und lass die schneeig weisse Wart uns plündern!
Doch mitleidvoll ist Mihovilons Herze,

ne će junak čedo pogubiti
nego gleda Savu ot Posavja,
i Sava mu riječ besjedio:
— Arambaša Tomić Mihovile,
što me gledaš, sreća te vidjela!
udri čedom o zemljicu crnu —
da se robi prebijela kula!
Ali junak srca milostiva,
ni njeg no htje junak poslušati,
nego gleda lagan Marijana,
a Marijan riječ besjedie:
— Što nas gledaš Mihat harambaša?
nit nas gledaj nit nas u to pitaj,
nego čini kako tebi drago,
što učiniš dobro j učinjeno!
Za dugo se Tomić na mislio
neg ošiša premaleno čede
i vraća ga milostivoj majci
i njojzi je riječ besjedio:
— Kumo moja pametna turkinjo,
vrsna ljubo Tešnjanin Alije!
ovo tebi moje kumče male,
moje kumče, tvojo čedo drago!
Postavljaj nam sofru i trpozu,
da mi s vama večer večeramo
a i naše kumstvo potvrdime!
Bula bila te čedo primila
i Mihatu ruku poljubila
i njemu je riječ govorila:
— Be aforim junačko koljeno!
za dugo se glave nanosio
a junastva dosta počinio,
svagda steko sebi prijatelja;
junaci te u pjesmam pjevali
dok god bude pjesme i junaka!
Pa gospocku večeru postavi.
A kada se divno prihvatiše
onda Miho društvu besjedio,
da spremaju sebe i konjice,
jer da im je vrjeme putovati.
Tadar bula kumu besjedila:
— O moj kume Tomić Mihovile!
nek ti malo ostane družina,
dok im štogod dara donesemo.
Ode s mužem u gornju odaju
pa iznese gospocke darove,
baš četiri bogate ječermo
ovo s tocima i još s jelecima,
svakom drugu po jednu ječermu.
I iznese pet malih pušaka
a sve pet su u srmu zavite,
sve po jedna na svakoga druga
a Mihatu dvije ponajbolje.
I iznese zelenu dolamu

er mag, der Held, das Kindlein nicht vernichten,
er kehrt den Blick zu Sava vom Posavje,
und Sava sprach zu ihm das Wort gewichtig:
— O Räuberhauptmann Tomić Mihovilo,
was schaust mich an, das Glück erschau dich selten!
hau mit dem Kindlein um die schwarze Erde —
und lass die schneeig weisse Wart uns plündern!
Doch voll von Mitleid war das Herz des Helden,
auch seinem Rate mocht der Held nicht folgen,
er schaut zu Marian, dem flinken Läufer;
doch Marian an ihn die Worte richtet:
— Was schaust uns an, o Räuberhauptmann Miho?
schau nicht auf uns, was schert dich unsre Ansicht?
vielmehr, wie dirs beliebt, so tu darnach,
und was du tust, ist alles wohlgetan!
Zu lang sich überlegt es Tomić nicht
er schor vielmehr das zarte Kindlein ab
und gab's zurück der liebereichen Mutter
und sprach zu ihr das Wörtlein kurz und bündig:
— O meine Godin, du gescheite Türkin,
du wackres Eheliob des Tesnjer Ali!
da nimm entgegen mir mein kleines Godchen,
mein Godchen lieb, dein teures Herzenskind!
Jetzt deck den Tisch und trag die Schüsseln auf,
damit zu Nacht mit euch wir Nachtmahl essen
und unsre Godschaft gleich auch fest besiegeln!
Die kluge Türkin nahm das Kind entgegen
und drückte einen Kuss auf Mihos Hand
und gab ihm auf die Rede Gegenrede:
— Vortrefflich, traun, du Spross vom Heldenstamme!
O trügst du lange Zeit dein Haupt umher,
und Heldentaten ungezählt vollbringe;
du mögst dir jederzeit erlangen Freunde,
es mögen Helden dich im Lied besingen
solang als nur es Lieder gibt und Helden!
Dann stellt sie auf nach Herrenart ein Nachtmahl.
Nachdem dem Mahl sie wacker zugesprochen
da sprach zu der Gesellschaft Mihevile,
sie sollen sich und ihre Renner rüsten,
dieweil es an der Zeit zur Weiterreise.
Anitzo sprach zum Patenmann die Türkin:
— O mein Gevatter, Tomić Mihovilo!
es soll ein wenig die Gesellschaft weilen
bis wir hieher ein Bischen Gaben bringen.
Gieng mit dem Gatten in die Oberstube
und brachte Gaben herrschaftlicher Art,
gerad vier reichbesetzte Ueberwesten
verziert mit Buckeln und zugleich mit Schnallen,
für jeden Freund je eine Ueberweste.
Und brachte noch fünf kleine Schiessgewehre
und alle fünf mit Silber reich beschlagen,
je ein Gewehr für jeden Pfadgenossen,
jedoch die allerbesten zwei für Miho.
Und brachte noch herbei den grünen Dolman,

i još onu palu okovantu
i to pekšeš kumn Mihoviln.
 I izneso pet stotin cekina,
svakom drugu po jednu stotinu
a Mihatu dvijo stotinice.
 Pa je kuma kumu besjodila:
— O moj kume Tomić Mihovile!
i vi do tri Mihatova druga!
Primte darak za veliku ljubav,
mali darak kao i najveći,
da moreto hodajuć po svjetu
napiti se gdjegod rujna vina!
 Dare prima Tomić Mihovile
I svakome drugu svoje dava
pa je onda kumi besjedio:
 — Kumo moja, bulo plemonita!
sretan bio ko te jo rodio
i junačkim mljekom zadojio!
 Blago tvome Tešnjanin Alji,
kome no si u sreći dopala,
i sretnjo ti u bešici čedo,
kojega ćeš mljekom odgojiti!
 Divna t hvala na lijepu daru!
Za sad no znam što drugo činiti
neg ću evo kumče darovati:
 Evo njemu babina dolama
a ocu mu pala zakovata
a tebika do dvjesta dukata,
pak ih nosi o bijolu vratu,
sve ih nosi, s njima se ponosi!
 Sve si stekla, skuplja si od zlata,
kat si tako mudra i pametna.
 Ak mi Bog da i sreća junačka
te dočekam bulu Sarajića,
boljo će te kumo darovati,
kat se hude opet povratiti!
 To rekoše pa se rastadoše.
Ode Mihat sa svojom družinom
svo nis poljo konjo igrajući
i o mudroj buli besjedeći.

dazu noch jenen Kolben wohl geschmiedet,
auch dieses Mihovil dem God als Gabe.
 Und brachte her fünfhundert Goldzechinen,
jo hundert Stück für jeden Pfadgenossen,
jedoch zwei hündertchen für Mihovile.
 Nun sprach die Godin so zu ihrem Goden:
— O mein Gevatter, Tomić Mihovile
und Ihr selbdritt Genossen Michaels!
zu grosser Liebe nehmt die Gabe winzig,
die kleine Gabe so als wärs dio grösste,
damit Ihr könnt, dio weite Welt durchstreifend
gelegentlich mit rot›m Wein ouch laben!
 Es übernimmt dio Gaben Tomić Miho
und teilot jedem Freund das seino zu,
darnach jedoch zur Godin sprach or so:
 — O meino Godin, edle Türkenfraue!
beglückt sei jenes Weib, das dich geboren,
und dich mit Milch gesäugt, dio Heiden grosszieht.
 Gepriesen sei dein Ali, Herr von Tešanj,
dem du nach Glückbeschluss bist zugefallen,
und glücklich sei dein Kindloin in der Wiege,
das du mit deinor Milch wirst ziehou gross!
 Hab köstlich Dank für deine schöne Gabe!
für diesmal weiss ich andres nichts zu tun
als hier mein Patenkindloin zu beschonken:
 Hier ist für ihn der Dolman seines Vaters,
für den Papa der Kolben fest geschmiedet,
jedoch für dich zwoi hundort Golddukaten,
und trago sio an deinem weissen Halse
trag immerdar sio und berühm dich ihrer!
 Du hasts erworben; Gold ist nicht so teuer,
wio du die Frau, so klug und so verständig.
 Bescheert os Gott mir und mein Heldonglück
dass einon Kaufmann ich erwisch aus Saraj,
werd besser, ich dein Pate, dich beschenkon,
wann uns die Zeit nach Haus zu wandern kommt!
 Dies sprachen sie und nahmen letzlich Abschied.
Fort zog mit seinen Pfadgenossen Miho
ohn Unterlass im Fold die Rosse tummelnd
und von der weisen Türkonfrau erzählend.

Aus dem Leben des seinorzeit hochgeachteten Gurgelabschneiders, Mordbrenners und Wegelagerers, des herzögischen „Helden" Simo Blagojević, der aus dem Herzogtum nach Montenegro geflüchtet war und von dort aus jedes Jahr mit einer auserlesenen Schaar gleich ihm biederer Genossen die einsamen Gehöfte moslimischer Gutbesitzer heimzusuchen pflegte — der gute Freund starb auf österreichischem Gebiete in den Krivošije im J. 1853 im Alter von 92 Jahren — erzählt Vrčević nachstehende Episode, die in die dreissiger Jahre fällt.

Simo Blagojević hatte mit einigen dreissig Gesinnunggenossen einen Raubzug nach Nevesinje im Herzögischen unternommen. Es war nach Georgi und dio Moslimen feiorten gerade zur selben Zeit den Ramadân. Die Helden drangen ins offene Gehöfte Arslanbeg Ljubovićs ein, fanden alles auf und hielten es für geratener sich den Hausleuten nicht

vorzustellen. In der Geschwindigkeit stahlen sie aus den unbewachten Stallungen drei Reitpferde, eine Araberstute, zwei Zugpferde und ein Paar Füllen. Damit nahmen sie Reissaus an die Grenze zu ihrem Hehler. In der Abenddämmerung des nächsten Tages erblickten sie im Felde drei Moslimfrauen, die mit ihren drei Söhnchen und drei christlichen Dienerinnen, Töchtern von Lehensbauern sich ergiengen und dann unter einer Trauerweide an einem Quell der Rast pflegten. Im Nu rannten ihrer zehn Wegelagerer ins Tal hinab, fiengen die Frauenzimmer und Kinder ein und entführten sie ins Gebirge. Die Moslimfrauen starben gliederweis vor Schreck ab, die Kinder heulten und wimmerten und die Bauermädchen baten und beschworen die Räuber, man möge sie frei geben oder ihnen zum mindesten nichts zu Leide tun: ‚Wir sind', sagten sie, ‚christliche Dienerinnen bei den Begen. Wenn Ihr den Anumen (Edelfrauen) oder den Kindern ein Böses zufügt, müssen es unsere Brüder oder Eltern mit dem Kopfe den Türken büssen.'

Der Räuberhauptmann tröstete sie: Fürchtet weder ums Leben noch um die Ehre, beim Glauben an Gott, so lang als ich meinen Kopf am Nacken habe, doch setzt euch nieder und ruht euch aus; jetzt werden wir zu Nacht essen, was uns Gott und dieses Gebirge beschieden. Ihr Mägde sprecht, wessen sind diese Edelfrauen?' Der Wahrheit gemäss sagten die Mägde aus: „Dies ist die Mustajbegin, die andere die Jusufbegin und die dritte die Tochter des Aldermanns von Nevesinje, Arslanbeg Ljubović." Darauf der Räuberhauptmann: „Ihr zwei von den Mägden geht von hinnen und grüsst mir Arslanbeg und sagt ihm von mir aus, er sei der Anumen und der Kinder wegen ausser jeder Sorge; denn ich wäre bereit für tüchtige Lösung sie ihm unversehrt wieder zurückzustellen. Meldet ihm, er möge sich an uns mit zu geringer Lösung nicht versündigen; denn Ihr seht, wie viel ihrer zum Anteilnehmen dar sind; auch könnt Ihr ihm kund tun, dass Mustajbeg von der Lika für den einzigen Sohn allein, den wohlgenährten Alil dem Serdar Tadaeus von Zengg einen grünen Dolman, einen Damaszenersäbel in Gold gefasst und mit Demanten besetzt, grosse Buckelknöpfe des Schwestersohnes Rajić Mujo, die lange Flinte des Fähnrichs Purko, den Braunen des Schalks Tale und zum Ueberfluss dreissig Beutel Gold hingegeben, wie es im Liede heisst. Nebst dem Grusse werdet Ihr dem Beg bestellen, dass ich an ihn keine derartigen Forderungen richte; mag er mir nun etwas mehr oder weniger schicken, ich werde mit ihm um ein Haar nicht rechten; sollte er aber nicht nach Gebühr und Billigkeit handeln, werde ich diese Türkenfrauen an unsere Burschen ausheiraten und die Kinder nach unserem Glauben zu Christen machen. Wir wollen jedoch lieber, sagt ihm, einen Schaden erleiden, als seine Ehre in den Kot zerren."

Die Mädchen giengen fort. Den Moslimfrauen gab man gebratenes Fleisch und Brod. Sie assen mit den Kindern und der zurückgebliebenen Magd unter einer laubreichen Linde zu Nacht und schliefen dort ein. Von den Räubern hielt je einer abwechselnd bei ihnen Wacht, damit sie nicht entwischen.

Gegen Morgengrauen begannen die Moslimfrauen Gewalt zu schreien, und die Christenmagd erhob ein Gezeter: ‚Gnade, Räuberhauptmann, so lieb dir der Christenglaube!' Der Räuberhauptmann springt mit dem Gewehr in der Hand auf und fragt: ‚Was fehlt euch?' — ‚Da will uns dein Genosse entehren', schreit die Magd, ‚o gib es nicht zu! Wo bleibt dein Schwur bei Gott, wie du uns gestern gelobt?' Er sah was für Spiel sein Genosse vor hatte, entbrannte darüber in helle Wut, legte auf ihn die Flinte an und rief aus: ‚Besser, dass du dein Tun mit dem Haupte bezahlst, denn wir alle mit unserer Ehre!' Auf den Flintenknall sprangen alle Räuber auf und als sie ihren Gefährten ausröcheln sahen, schrien sie:

‚Wollte Gott, dass jeder Ehrvergessene sein Treiben mit dem Kopfe entgelte!' Weder beklagt noch beweint ihn einer, und, wenn es ihnen der Anführer selber nicht anbefohlen, sie würden ihm nicht einmal ein Grab ausgescharrt, sondern ihn wie ein Aas liegen gelassen haben, damit ihn Wölfe und Raben auseinander tragen.

Der Tag brach an. Einer von der Gesellschaft kletterte bis zum Wipfel einer hohen Tanne hinauf und lugte auf die Wege und Stege aus. Er erblickte vier Treiber, die eilig sieben beladene Lasttiere vor sich hertrieben. Als sie den Weg ins Gebirge nahmen, merkte er, dass es Pferde und Burschen des Beg seien. Zwei Räuber liefen ihnen entgegen und führten sie vor den Räuberhauptmann hin. Einer der Treiber begrüsste die Gesellschaft mit einem ‚Guten Morgen!' und übergab dem Hauptmann einen Brief, der wörtlich so lautete:

‚Von mir Arslanbeg Ljubović dem Räuberhauptmann Simon Blagojević und seiner gesamten Gesellschaft ein Selam und Gruss, und darnach, diese Christinnen teilten mir mit, wie die unsrigen in euere Sclaverei geraten und dass Ihr mir die meinen gegen Lösung zurückstellen werdet. Darum schicke ich euch hier mit meinen Dienern eine Ladung ausgebackenes Brod, sechs gebratene Böcke und eine Ladung Wein und einen Schlauch Branntwein und eine Ladung Gartenobst und einen Sack Kaffee und einen mit Zucker und für jeden Gefährten ein gesticktes Hemde und je eine gestickte Unterhose, je einen Gurt und je ein gesticktes Putztüchel, damit Ihr wisst, wessen Sclaven Ihr geraubt, und dazu neunzig ungarischer Zechinen. Bei meinem herrlichen Glauben, mehr hatte ich im Augenblick nicht zur Hand. Ich schicke euch dies alles mit Segen, und, wofern Ihr meint, dies sei zu wenig, Ihr habt ja unsere drei Söhnchen in euerer Mitte; scheert sie ab, auf dass wir von heute ab Gevatterleute seien. Mir ists sehr lieb, mit solchen Männern vergevattert zu sein, und es sei uns beglückt von Gott, und sollst gesund sein mitsamt deiner Gesellschaft.'

Dem Räuberhauptmann erschien dieses Geschenk als eine sehr bescheidene Lösung für drei Edelfrauen und deren drei Söhnchen; doch hatte ihn Arslanbeg klugerweis mit den drei Haarschurgodschaften gebunden, die in den Augen des Volkes der einen, wie der anderen Confession eine besonders heilige Bedeutung besitzen. Einen Ausweg gab es da nicht; denn es geht schwer an, eine Godschaft auszuschlagen. Er rief: ‚Wo seid Ihr, Ihr drei Gevatterinnen Begfrauen? Tretet näher mit eueren Söhnen, damit ich mich mit ihnen vergevattere!' Den einen Knaben schor der Räuberhauptmann, den anderen Pajo Milićević und den dritten Mitar Podribaba (beide herzögische Ausreisser, die sich in den Krivošije niedergelassen hatten). Die Gevatter frühstückten mit den Godinen und den Patenkindern und beim Frühstück beschenkte jeder God seinen Geschorenen (postriženika) mit je einem Dukaten. Sie nahmen herzlichen Abschied von einander und der Räuberhauptmann sagte: ‚Zeucht mit Gesundheit, liebste Gevatterinnen! Da habt Ihr ein Ross zum Reiten und zur Begleitung die Raja und euer Mägdlein. Grüsst mir die Gevatter und sagt ihnen, sie sollen mir morgen weitere fünf Pferde schicken, damit wir deren Geschenke zu uns nach Haus befördern können, und gebt ihnen mein festes Ehrenwort, dass ich ihnen die Pferde wieder zurückschicken werde!' Die Begen sandten ihm am anderen Morgen die Pferde zu und am neunten Tag schickte er sie ihnen mit einem Raja zurück und dazu einen Brief, worin er ihnen beteuerte, dass er mit seiner Gefolgschaft, solang er lebe, niemals wieder sie angreifen werde.

Wenn Moslimen mit altgläubigen Christen im Herzogtum nach erfolgter Sühnung der

Blutrache Frieden schlossen, bekräftigten sie ihn zur Bürgschaft auch mit einer Haarschurgevatterschaft. Die vollzog oder vollzieht man also: Ist der Blutschuldige ein Moslim, so ruft er selber zur Gevatterschaft die Feinde auf, ebenso macht es der blutschuldige Altgläubige Moslimen gegenüber. Im Hause des Einladers finden sich mehrere Verwandte beider Parteien von männlicher und weiblicher Linie ein. Vorerst bewirtet man die Gäste mit Wein und Branntwein, dann bringt die Gevatterin (das Weib des Einladers) auf dem rechten Arme das Kind herbei und hält in der linken Hand ein, mit einem Tüchel bedecktes Glas Wasser und eine Scheere. Sie tritt vor den Rächer, der Gevatter werden soll, hin und spricht zu ihm: Nimm Gevatter durch Gott die Gevatterschaft an! (primi kume po Bogu kumstvo!)

Der Mann übernimmt das Kind, schwingt es dreimal von Ost gen West, küsst es jedesmal, ergreift die Scheere und sagt: ‚O Gott, hilf du uns, und du günstige Glückfrau spring uns bei! (Bože ti nama pomozi a dobra srećo priskoči!). Hierauf schneidet er an vier Stellen kreuzweis dem Kinde Haupthaare ab. Die Haare legt er ins Glas mit dem Wasser und wirft einen oder zwei oder auch mehr Dukaten noch dazu hinein. Den Beschluss macht ein fröhlicher Schmaus, auch tauscht man Geschenke als Liebegaben aus. Vor christlichen Gevattern dieser Art verhüllen Mosliminnen ihr Antlitz ebensowenig als sonst vor Blutverwandten.

II.

Hat sich einmal bei einem Volke ein Brauch oder eine Anschauung eingewurzelt, so pflegt er, wie jedem Ethnographen bekannt, nach und nach nach verschiedenen Richtungen ausgestaltet oder, wenn man so sagen darf, ausgebaut zu werden. Auszugehen ist diesmal von der Tatsache dass man durch Haarschurgodschaft in ein fremdes Bratstvo gelangt. Es frägt sich nun, unter welchen besonderen Verhältnissen, ausser dem besprochenen, kann ein derartiger Wechsel der Sippenzuständigkeit noch wünschenswert sein? Wir müssen zur Erläuterung unserer weiteren Ausführungen auf den Volkglauben zurückgreifen. Nach der Meinung des Volkes wird jeder Mensch mit einer eigenen Sreća, d. h. Fortuna, einem eigenen Glück und Schicksal geboren. Trifft es sich nun, dass das Glück eines Kindes schlimmer Art ist, dass nämlich das Kind unter Krankheiten zu leiden hat, empfiehlt sich als Schutzmittel einfachster Art, eine Wiedergeburt, die man auf einem Umwege durch Schliessung einer Haarschurgodschaft auf kürzestem und billigstem Wege bewerkstelligt. Das Kind tritt in einen fremden Sippenverband ein und gewinnt dadurch ein neues Glück. Nur der Zufall, die Begegnung, das ist die wörtliche Uebersetzung des ursprünglichen Sinnes des Wortes sreća[1]), entscheidet über das fernere Geschick, das Wohl und Wehe des Kindes. Es ist zu betonen, dass unzweifelhaft der gleiche Gedanke ganz dem Brauche einer zweiten Namengebung zu Grunde liegt, die wirklich nur als ein Ersatz oder Notbehelf, ähnlich der Haarschurgodschaft aufzufassen ist und auch nur dort auftritt, wo die Geschlechtgenossenschaft durch die isolirte, aus Mann, Frau und Kindern zusammengesetzte Familie ersetzt ist. Von der Godschaft losgelöst, mit der die Haarschur nur zufällig in Krankheitfällen verquickt erscheint, müssen wir vom vergleichenden, allgemeinen Gesichtpunkte ausgehend, allein das Opfer ins Auge fassen, wodurch der ursprünglichere Charakter

[1]) Vrgl. Krauss: Sreća. Glück u. Schicksal im Volkglauben der Südslaven. Wien 1886. S. 42 ff., S. 93 ff. S. 129 ff.

des Brauches klar hervortritt. Das Haaropfer ist ein Ablösungopfer. Es ist eine bekannte Erscheinung, wie WILKEN[1]) und andere[2]) eingehend dargetan, dass im Allgemeinen eine Neigung zur Ablösung der Opfer aller Art bei allen Völkern nachweisbar ist. So verhält es sich auch mit den Menschenopfern. Die häufigste Ablösungform für diese Opfer stellt die Darbietung eines Teiles für das Ganze dar: die verpflichteten Personen geben statt Leib und Blut nur noch ein Glied ihres Körpers oder einen Teil ihres Blutes zur Befriedigung der Manen, der Krankheitgeister und Götter her. Bei Menschenopfern sieht man nicht selten den Satz „pars pro toto" in Anwendung gebracht; man sucht die Gottheit mit einem abgeschnittenen Finger zu besänftigen oder es dient ein freiwilliger Aderlass an Stelle des tötlichen Blutverlustes. Das Fingeropfer bei Krankheiten ist gewöhnlich. Auf Tonga war es bei Erkrankung vornehmer Leute ganz gewöhnlich, dass andere wetteifernd, einen kleinen Finger sich abschnitten, um die Genesung der kranken Fürsten herbeizuführen. Als ein Substitut des Menschenopfers nun, ist auch das Haaropfer anzusehen. TYLOR und KRAUSE haben dies an einigen Beispielen nachgewiesen. Besonders deutlich tritt, wie KRAUSE bereits bemerkt hat, diese stellvertretende Bedeutung des Hauptschmuckes in der von römischen Autoren vielfach behandelten Mythe hervor, in der sich Jupiter von Numa statt der zur Sühne verlangten Menschenhäupter, deren Haar unterschieben lässt. OVID hat (Fasti III. 339—344) mit Humor die Unterhaltung des königlichen Oberpriesters mit dem Gotte, der viel verlangt, während man ihm wenig anbietet, geschildert. Jupiter eröffnet den Handel:

„Bringe zur Sühn einen Kopf! — ‚Ich gehorch!' ist des Königs Entgegnung,
„denn von der Zwiebel den Kopf bring aus dem Garten ich dir?'
„Nein, einen menschlichen Kopf!" — ‚Du meinest sein Haar von dem Scheitel?'
„Nein, das Leben mein ich!" — Numa ruft schnell: ‚Eines Fischs?'
Lächelnd darauf der Gott: „Nun sühne nur so den Blitzstrahl,
Mann der Göttern sogar mag im Gespräche bestehn."

Nicht minder wichtig sind einzelne bei TYLOR citirte Beispiele: That hair may be a substitute for its owner, so heisst es u. A., „is well shown in Malabar, where we read of the demon being expelled from the possessed patient and flogged by the exorcist to a tree; there the sick man's hair is nailed fast, cut away, and left for a propitiation to the demon."

Die alten Mexikaner pflegten bei den Menschenopfern zu Ehren der Götter den Schlachtopfern, Kriegsgefangenen oder Sklaven in der Nacht vor der Tötung die Scheitelhaare abzuscheeren (Die Belege bei WILKEN a. a. O. S. 30). Die Serbin schneidet der schwer kalbenden Kuh, um sie vor dem Umstehen (Verenden) zu bewahren, zwischen den Augen mit einer scharfen Scheere ein Büschel Haare ab, soviel als man eben mit drei Fingern erfassen kann und wirft die Haare ins Feuer oder gibt sie zwischen zwei Brotschnitte gelegt, der Kuh zu essen. Auch dies ist ein uraltes Ablösungopfer gleich jenem, das bei den alten Griechen und Römern im Schwange gewesen. „Denn wenn wir lesen, dass es bei den Tieropfern gebräuchlich war, den Tieren vor der Schlachtung zur Todesweihe einen Büschel Haare von der Stirne zu schneiden, so haben wir hierin sicher eine Nachahmung dessen zu erblicken, was bei den Menschenopfern gebräuchlich war. Primo waren ja die Tieropfer

---

[1]) Dr. G. A. WILKEN in seiner obgenannten Schrift, der wir wieder folgen: S. 20 ff.
[2]) TYLOR, Primitive culture II. S. 399 ff. — KRAUSE: Die Ablösung der Menschenopfer. Kosmos, Zeitschrift f. einheitliche Weltanschauung auf Grund der Entwicklunglehre. Jahrg. II. S. 68 ff.

oft nur Substitutionen für frühere Menschenopfer, und werden sie in diesem Falle wohl gänzlich mit dem für die letzteren gebräuchlichen Ceremoniel abgehalten sein. Zweitens muss es dem Opferer allein um die Seele des Opfertiers zu tun gewesen sein: nichts ist daher natürlicher, als dass er das, was beim Menschenopfer geschah, um der Seele den leichteren Austritt aus dem Körper zu sichern, auch beim Tieropfer in Anwendung brachte" (WILKEN).

Den Sitz der Seele verlegt man ins Haar und Blut. Diese brachte man den Geistern oder Dämonen als Substitute für die ganze Person, als ein Ablösungmittel für deren Leben zum Opfer dar. Hierin liegt der Ursprung des Haaropfers, wofür schon WILKEN zahlreiche Bestätigungen anführt, die nun durch unsere südslavischen Berichte eine neuerliche Bekräftigung erlangen. Das Abschneiden der Haare war für sich ursprünglich kein Opferakt, sondern ward es erst als die Tötung des Schlachtopfers unterblieb. Das Haar hatte daher anfänglich eine rein stellvertretende Bedeutung. Man opfert es den Geistern — den Krankheitgeistern bei den Südslaven — zum Zwecke der Erhaltung des ihnen verfallenen Lebens. Diese Anschauung musste folgerichtig eine Verallgemeinerung für alle Fälle durchmachen, wo es gilt ein von bösen Mächten angefeindetes und bedrohtes Leben zu erhalten. Der südslavische Brauch unterscheidet sich hierin nur formell vom altgriechischen. Bei den alten Griechen pflegte man bei Krankheiten den Heilgöttern das Haar zu widmen, und zu Titane in Sikyonien war das Bild der Hygieia von geweihten Haaren ganz bedeckt, so dass man es kaum sehen konnte. Noch heutigen Tags begeben sich in Athen Fieberkranke in eine in der Nähe des Theaters gelegene, ganz kleine Kapelle des H. Johannes und bringen dort unter vielem anderen auch Haarbüschel, jedenfalls vom eigenen Haupte, als Opfer dar (SCHMIDT, das Volkleben der Neugriechen I. S. 82). So sagt man in Tirol „das man von der krankhen har sol nemmen und in wax wickheln, dasselb hernach einem heiligen aufopfern", und in Waldeck pflegte man, als Mittel gegen Kinderkrämpfe, dem Kinde schweigend ein Haar auszureissen und es ins Feuer zu werfen, gleich wie in Westfalen bis noch im 17. Jahrhundert die Sitte bestand, das Haar gegen gewisse Krankheiten abzuschneiden und mit Feuer zu verbrennen, wie dies aus einer 1669 von dem Grossen Kurfürsten an die Geistlichkeit der Grafschaft Mark erlassenen Verordnung hervorgeht, in der er sie aufforderte, den im Volke verbreiteten heidnischen Aberglauben auszurotten [1]).

Der Landwirt HADŽI FEJIM in Tešanj, der schon einigemal für eigene und anderer Leute Rechnung die heiligen Wallfahrtorte in Arabien besucht hat, erzählte mir am 22 November 1884 über die Haarschurgodschaft in Bosnien wörtlich Folgendes:

Kad oboli dijete pa bude godinu dvije da ne ozdravi odnese ga ko hoće iz one kuće u mladu nedelju na raskršće pa čeka dok ko dogje. Pa ko prvi dogje onom pruži dijete te ga kumi. Taj odreže djetetu malo kose s makazom te dade djetetu mali dar a primi od onoga jagluk što dijete donosi. Onda će poslije doći u kuću te bude veliko prijateljstvo med kućama kad dijete ozdravi.

(Wenn ein Kind erkrankt und es verstreichen ein, zwei Jahre, dass es nicht gesundet, trägt es der erstbeste von den Hausleuten am Sonntag im Neumond auf einen Kreuzweg und wartet, bis wer kommt. Dem, der der erste kommt, reicht er das Kind hin und bietet ihm die Gevatterschaft an. Der schneidet mit der Scheere dem Kinde ein Bischen

[1]) Stellennachweise bei WILKEN a. a. O. S. 38. Anm. 145—150.

Haare ab und gibt dem Kinde ein kleines Geschenk, empfängt aber dafür von jenem, der das Kind hingebracht, ein Sacktüchel. Darauf wird er späterhin ins Haus kommen und es entsteht eine dicke Freundschaft zwischen den Häusern, wenn das Kind genest.)

Hadži Fejim, dem die Haarschur offenbar nur als Mittel gegen Kinderkrankheiten besonders wichtig erschien, knüpfte die weitere Bemerkung daran: Kad oboli dijete skuhaju se tri kolača pa ispeku — mati radi — i onda na svaki kolač mati namijeni po jedno ime pa će prid dijete metnut ene kolače pa koji primi kolač, n. p. Hasan, Mujo, Mustafa, ručicom onakim će ga imenom i nazvati. (Wann ein Kind erkrankt, macht man drei Rundkuchen an und bäckt sie — die Mutter tut es — und dann belegt sie jeden Kuchen mit einem besonderen Namen und setzt die Kuchen vor's Kind hin, und welchen Kuchen es mit dem Händchen nimmt, z. B. den Hasan, Mujo, Mustapha, mit dem Namen wird es fortab geheissen.)

„Die (neuen) Namen dienen dazu, um den Träger vor dem Einflusse böser Geister zu bewahren und zu schützen; hässliche Namen schrecken die Dämonen und Aenderung des Namens täuscht sie, wenn sie als Krankheitteufel in ein Kind gefahren sind. So ändern die Dajak den Namen eines kränklichen Kindes, um die bösen Geister, die es plagen, auf diese Weise zu täuschen. Um den Krankheitdämon zu betrügen, den man sich an dem alten Namen haftend vorstellt, wird bei den Mongolen in Krankheitfällen der alte Name gegen einen neuen verwechselt", bemerkt R. Andree, dem wir diese Zusammenstellung entlehnen [1]. In einer Studie über spanisch-jüdische Familiennamen in Bulgarien berichtet Dr. M. Grünwald [2]: „Die Namen Mercado (gekauft), Comprado (gekauft) erklären

---

[1] Ethnographische Parallelen und Vergleiche, 1878, S. 176 ff., wo dieser Brauch allseitig beleuchtet wird.

[2] In Dr. M. Rahmers Jüdischem Literaturblatt, Magdeburg 1894. XXIII. Nr 8. S. 30. — Einen eigenen Abschnitt widmet dieser Art Namenänderung bei den Juden Leop. Löw in seinem trefflichen Büchlein: Die Lebensalter in der jüdischen Literatur, Szegedin 1875. Zu vergleichen ist auch der Stellennachweis bei Hamburger in der Realenzyklopaedie für Bibel und Talmud, II. Aufl. s. v. Leopold Löw sagt in seinem Werkchen: Die Lebensalter in der jüdischen Literatur. S. 107 ff.: „Die therapeutische Namenänderung erhielt sich in vielen Gegenden bis auf den heutigen Tag. Sie wurde in neuerer Zeit mit Sachkenntnis besprochen (S. Brück: Pharis. Volksitten S. 67 f.)... Schon in talmudischen Quellen wird die Namenänderung unter den Mitteln aufgezählt, die das „böse Verhängnis der Menschen zerreissen". (Rosch ha-Schana 16, b Ber. R. Abschnitt 44. Tanchuma Abschn. Noach. G. A.). Die Kraft dieser Mittel wird aus der Bibel deducirt. In Betreff der Namenänderung geschieht dies durch die Berufung auf Abram und Sarah, die kinderlos blieben, und als Abraham und Sarah sich des Kindersegens erfreuten. Die Anschauung der Perser ist mit der des Talmud identisch. Sie folgten ihr auch in der Praxis. So wurde der König Sefi (1667—1694), nachdem die ersten Jahre seiner Regierung unglücklich verlaufen waren, aufs Neue unter dem Namen Poliman gekrönt (Rosenmüller, Altes u. neues Morgenland 1, 41). Ein solches Vorgehen kennt der Talmud nicht; die Namenänderung bei Krankheitfällen war ihm durchaus fremd; sie blieb es auch der spanischen Schule, die der talmudischen Namenänderung keine therapeutische, sondern ethische Tendenz zuschreibt. Wer seinen Namen ändert, sage sich: „Indem ich meinen früheren Namen ablegte, muss ich auch meine früheren Schwächen und Gebrechen ablegen. Indem ich einen anderen Namen annahm, muss ich auch ein anderer Mensch werden!" (Nissim zu Alf. Rosch-ha-Schana 84, a). Die franko-germanischen (jüdischen) Schriftgelehrten blieben bei der buchstäblichen Auffassung der talmudischen Theorie; ja sie führten sie, wie die Perser, auch ins praktische Leben ein. In der ersten Hälfte des dreizehnten Jahrhunderts war es bei ihnen bereits Usus geworden, Kranken zum Behufe ihrer Wiedergenesung neue Namen zu geben. Simson ben Abraham aus Sens und Jehuda der Fromme aus Paris sind die ältesten Autoritäten, die dieses Brauches erwähnen (Get. Paschut 129, 93). Gegen Ende des 13. Jahrh. galt die Regel: der Hauptname des Wiedergenesenen ist der Name, den er in seiner Krankheit erhielt, wenn auch Freunde und Bekannte fortfahren, ihn bei seinem früheren Namen zu nennen. In Ehescheidungurkunden gebührt dem neuen Namen die Priorität. Zu den Sefardim kam das Mittel der Namenänderung erst nach ihrer Vertreibung aus Spanien. Josef Karo erwähnt es in seinem Gesetzbuche und Moses Chabib spricht mit Nachdruck von dessen magischer Wirkung, die durch den Talmud gewährleistet sei. Dass die älteren Spanier diese Wirkung läugneten, haben ihre Nachkommen im Oriente bereits vergessen." Dies lange Citat ist in dieser Abhandlung darum nicht überflüssig, weil es uns die Vermutung als berechtigt erscheinen lässt, dass die Sefardim in Bulgarien, Serbien und Bosnien den Brauch der Namenänderung den Südslaven, in deren Mitte sie seit vier Jahrhunderten leben,

sich aus der Sitte, dass wenn nach dem frühzeitigen Tode mehrerer Kinder einer Familie ein Knabe geboren wird, die Nachbarinnen kommen und ihn abkaufen (als ob er nicht diesen Eltern gehören würde) damit er am Leben bleibe."

Nach dem Zeugnis Dragičevićs kommt im eigentlichen Bosnien die Haarschurgodschaft unter Moslimen nnd Altgläubigen nur mehr selten vor, dagegen wäre sie im Herzogtum, in der Krajina (Türkisch-Kroatien), der Lika und Krbava noch vollständig einheimisch.

Eine Haarschurgevatterschaft sucht man nun in Bosnien einzugehen, berichtet mir Dragičević, so oft in einem Hause die Kinder jählings hinsterben. In einem solchen Falle lädt der Christ einen Moslim oder ein Moslim einen Christen zu sich, damit er ihm das Kind scheere. Oft begnügt man sich, einen einzuladen, ohne ihm vorher den Zweck des Besuches bekannt zu geben. Wann der Gast eintrifft, heisst man ihn sich setzen, knüpft mit ihm ein Gespräch an und bewirtet ihn mit Kaffee. Nach einer Weile bringt die Hausverweserin ihr Kind nnd eine Scheere herbei. Ist dem Manne der Brauch bekannt, so versteht er ohne weiteres das Begehren der Frau und scheert das Kind, wo nicht, unterweist ihn die Frau und er erfasst die Scheere und schneidet dem Kinde ein Kreuz ins Haar. Auf das zu Boden gefallene Haar legt der Gevatter ein geprägtes Geldstück hin, einen Gulden oder gar einen Dukaten. Darnach folgt ein Schmaus, und beim Abschied beschenkt die Hausvorsteherin den Schurpaten mit einem Hemde oder mit schönen, buntgewobenen Socken, während er das Weibervolk des Heimes mit Gegengeschenken bedenkt.

Nach einiger Zeit besucht der Schurgevatter wieder sein Patenkind, um es zu beschenken und dann gibt es einen neuerlichen Austausch von Liebegaben zwischen ihm und den Gevatterleuten. Das Gleiche wiederholt sich beim baldigen Gegenbesuche, den man dem Schurgod abstattet.

Die Mutter trägt das ihrem Kinde abgeschorene Haar in den Garten und bindet es um einen schmucken jungen Baum, damit auch ihr Kind gleich dem Baume gedeihen und sich stattlich entwicklen möge. Aehnlich besteht auf Malabar die Sitte, beim Exorcismus eines vom Dämon besessenen Kranken dessen Haar abzuschneiden und dem Dämon als Besänftigungmittel zu weihen, indem man es an den Baum, worin man ihn gebannt, festnagelt.[1])

Wenn im Majevica-gebirge in Bosnien ein Kind lange Zeit an einer Krankheit leidet, steht eines Morgens früh dessen Mutter auf (oder sonst ein Verwandter des Kindes, gewöhnlich aber ein Frauenzimmer) nnd trägt das Kind und eine Scheere auf einen Kreuzweg und legt das Kind sammt der Scheere dort nieder. Wer der Erste des Weges kommt, mag es selbst ein Zigeuner sein, scheert das Kind, begibt sich darauf mit dem Kinde und dessen Mutter in deren Heim, wo man einander nach Brauch bewirtet und beschenkt. Ist es aber dem Fremden nicht möglich gleich der Einladung zu folgen, so nimmt er die Einladung für ein andermal an. (Bericht Dragičevićs).

In Altserbien ist unter den Christen, nach Jastrebov's Darstellung, die Haarschur

---

gleich so mancher anderen Sitte, entlehnt haben. Die Sefardim auf der Balkanhalbinsel sind so sehr Slaven, dass sie den deutschen Glaubensgenossen mit grösstem Misstrauen behandeln, nicht aber wegen seiner Riten, sondern wegen seiner Zugehörigkeit zum deutschen Volke. Mir sind auf meinen Reisen die Sefardim ausnahmlos mit herzlicher Freundschaft hilfreich an die Hand gegangen, weil sie mich trotz meinem deutschen Namen für einen echten Slaven hielten und für einen der Ihrigen erkannten. Darüber schrieb ich im Javor, Neusatz 1886.

[1]) Wilken a. a. O. S. 38. — Ueber das Einkeilen der Haare, vrgl. auch Mannhardt: Der Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme, S. 48.

ein religiöser Opferbrauch zum Dank für die Errettung des Kindes aus der Macht der Hexen [1]). Wenn nämlich einer Mutter das Kind genest, das durch den bösen Blick der Hexen erkrankt war und es zusehends zu wachsen und zu gedeihen anfängt, so geht sie daran, an ihm die Ceremonie der Haarschur vornehmen zu lassen. Zu diesem Behufe bereitet sie Geschenke vor. Zur Vollziehung des Brauches bestimmt sie einen der Festtage. Im Einvernehmen mit den Verwandten lädt sie den Gevatter ins Haus. Mitten in der Stube stellt sie einen Tisch auf und gibt darauf eine reine Schüssel mit der Scheere. Dann bringt sie das Kind herbei und legt es dem Gevatter auf den Schoss. Der erhebt sich, richtet ein Gebet zu Gott, hält dabei das Kindlein auf den Händen und scheert es kreuzweis, d. h. so wie es der Pope bei der Taufe zu tun pflegt, nämlich, zuerst auf dem Scheitel, dann im Nacken und schliesslich an beiden Schläfen, die Haare aber legt er zugleich mit einer Silbermünze auf die Schüssel. Das Kind überreicht er hernach einem von den Anwesenden, der es entweder ganz scheert oder barbiert. Während der God die Haarschur vornimmt, singt man nachstehende drei Zeilen:

Poletelo sivo belo golubče,	Geflogen kam ein graues, weisses Täubelein,
pa doletelo kumu na koleno.	geflogen wohl dem Goden aufs Schösselein.
Moli kuma da mu skino paune.	Es fleht zum God, er nehm ihm ab die Fläumelein.

Der Brauch erheischt, dass der Gevatter sein Patenkind mit einem neuen Mützchen beschenke. Hierauf trägt die Mutter das Kind in den Garten. Dort wäscht sie das Kind unter einem Rosenstrauch mit Wein. Vor der Mahlzeit gibt der Gevatter nnd später die eingeladenen Gäste und die Hausleute, jeder nach seinen Verhältnissen der Mutter Geldgeschenke zur Schaffung eines Kapitals für das geschorene Kind. Nach dem Essen beschenkt die Mutter den God mit einem Paar Strümpfe und einem Tüchel, indem sie ihm hiebei die Hand küsst. Wenn es ihre Mittel ihr erlauben, macht sie auch den um den Tisch herum sitzenden Gästen und den Hausleuten Geschenke.

Im gleichen Fällen, nur zur Genesung leidender Kinder, entstehen auch in Bulgarien Zufallgevatterschaften, doch ohne Haarschur, d. h. ohne Haaropfer. Es drängt sich die Frage auf, ob die Haarschur mit dieser Art Godschaft unbedingt einmal verwachsen war oder bei den Serben erst nachträglich bloss behufs einer besonderen Verstärkung der eingegangenen Freundschaft zum Brauch sich hinzugesellt hat. Ich muss mich für das letztere entscheiden, in Erwägung, dass der Bulgare, der doch auch wie der Serbe Haarschurpatenschaft im Brauch hat, in der gleichen Absicht, wie der Serbe, zur Festigung der durch den Zufall (Srekja = Begegnung, Glück) geschaffenen Beziehung, eine Wiedertaufe des Kindes in der Kirche vollziehen lässt. Aus Frömmigkeit allein geschieht dies kaum, wohl aber ist in Betracht zu ziehen, dass sich dem Serben die Haarschur als der bequemste Ausweg darbot, der ihm aus der Verlegenheit half, wenn der erste Angang am Kreuzwege ein Christ der anderen Sekte, ein Moslim oder ein Jude war, die aus confessionellen Rücksichten das Patenamt in der Kirche Andersgläubiger nicht innehaben mochten. In dem letzten Jahrhundert haben zwar auch diese Schwierigkeiten kein Hindernis bei Gevatterschaften mehr gebildet, was auf die verhältnissmässig grosse Verträglichkeit zwischen den Anhängern der genannten drei Glaubensbekenntnisse zurückzuführen ist.

Wenn im Lomer Bezirke in Bulgarien einer Mutter drei Kinder immer kurz nach der

[1]) Ueber die Kinder und Hexen, vrgl. Krauss: Südslavische Hexensagen, S. 31. ff.

Taufe sterben, glaubt man, dass der Taufpate nicht vom Glück begünstigt sei (če krstnik't ne e kasmetlija) und deshalb fäschent die Hebamme das vierte Kind gleich nach dessen Geburt ein, legt es auf einen Kreuzweg hin, verbirgt sich wo in der Nähe und passt auf, wer am Kind vorbeigehen wird. Der erste Daherkommende — mag es ein Mann oder ein Weib, ein Erwachsener oder ein Kind sein — muss das auf den Weg ausgesetzte Kind aufheben und schnurstracks in die Kirche tragen, ohne sich nach rückwärts umzuschauen. In der Kirche tauft man das Kind auf den Namen des zufälligen Auffinders, der nun zum neuen Gevatter wird.

Im Veleser Bezirk scheint es, dass man den Zufallgevatter **kum ot sokak** „den Paten von der Gasse" nennt, möglich rührt aber diese nicht unpassende Bezeichnung vom Berichterstatter her. Leute, denen die Kinder binsterben, pflegen es gleich nach der Geburt eines neuen Kindes, bevor es noch an die Brust gelegt wurde, auf die Gasse hinzulegen, als ob es ausgesetzt worden sei. Die Hebeamme oder sonst ein anderes Weib hält sich hinterm Tor verborgen und lugt aus, wer zuorst des Weges kommen werde; mag es nun wer immer sein, ders Kind findet, wenn es nur ein Christ ist, muss ohne weiters die Patenstelle übernehmen. Wir erkennen hier deutlich, die Eingangs des zweiten Abschnittes angedeutete Anschauung vom Wechsel des Glückes — das grösste Glück ist Gesundheit, sagt das Guslarenlied — durch Eintritt in eine fremde Sippe. Somit erlangt auf diese Weise der eigentlich religiöse Brauch eine tiefere soziale Bedeutung.

Zu einem Survival ist die Haarschurgodschaft in neuerer Zeit überall dort eingeschrumpft, wo die Masse des Volkes bei relativer Abgeschlossenheit, von zersetzenden politischen oder nationalen Strömungen, die weitaus mehr als die mit Unrecht in Verruf gebrachte moderne Kultur mit altem Volktum schonunglos aufräumt, wenig berührt und eines Glaubensbekenntnisses ist. Unter den Chrowoten in Kroatien und den Slovenen in Krain, Kärnten und Steiermark ist selbst dieser verblasste Ueberrest eines alten Brauches so sehr unerhört, weil seit sehr langer Zeit überflüssig und zwecklos geworden, dass der Inhalt dieser Studie einem Kroaten oder Slovenen ebensoviel, als einem Niederländer oder Italiener Neues zur Kenntnis bringt.

Iliev berichtet, dass in Novi Pazar (Šumensko), die Haarschur **strižba** genannt, und an männlichen Kindern nach deren 5—6 zurückgelegten Jahre vorgenommen werde. Die Eltern führen Abends ihr Kind zum Gevatter (krstnik), der dem Kinde an sieben Stellen vom Kopfhaar abschneidet. Später erfolgt ein Schmaus mit Unterhaltung beim Goden und zuletzt eine Beschenkung der versammelten Gäste [1].

Im Sofijaer, Trnovoer und Caribroder Kreise, wo die Haarschur (nach Miletič) **naplitan'e** heisst, kommt der Gevatter (**krstnik, kum**), wann das Patenkind drei Jahre alt geworden, ins Haus der Eltern und beschneidet rund ums Haupt herum dem Kind das Haar. Im Dorfe Tuden im Caribroder Bezirke ward auch der Pope zu einer solchen Feier einmal eingeladen, doch nahm er keinen Anteil daran, sondern erschien bloss zum Festmahl, und die Eltern beschenkten auch ihn gleichwie den Gevatter mit einem Leinenstück. Man schor

[1] Dr. L. Miletič bemerkt hiezu, dieser Brauch erinnere an die zweite Taufe bei den Katholiken, die s. g. confirmatio, die frühestens im siebten Lebensjahre eines Kindes stattfindet und die sieben heilige Sakramente bedeute. Bei alledem habe die Strižba der Altgläubigen nichts gemein mit der angeführten confirmatio der westlichen Kirche, weil sie ein rein nationaler Brauch sei.

da bloss Knaben. Bis zum Ablauf des dritten Jahres lässt man das Haar des Kindes unangetastet und wartet mit dem Haarschneiden bis zum napllitan'e. Hat das Kind längeres Haar, so schneidet man ihm auch den Zopf (naplitali mu i pletenka). Gegenwärtig ist das Zopftragen sowohl bei Erwachsenen als bei Kindern aus der Mode, doch bis zur Befreiung von der Türkenherrschaft trug man den Zopf (pletenka, čembaz), das übrige Haupthaar aber wurde geschoren.

Der Berichterstatter im Glasnik behauptet, die Haarschurgodschaft wäre in Bosnien nur dem Namen nach bekannt und habe sich als Brauch bloss noch im Herzogtum erhalten. (Die Mitteilungen dieses Mannes sind auch diesmal, wie immer, nur mit Vorsicht zu gebrauchen). Die herzögischen Moslimen stehen Gevatter bei den Kindern ihrer intimen Freunde, um dadurch nicht nur für sich, sondern auch für ihre Nachkommen Freundschaften zu befestigen. Solche Gevatterschaft kommt sowohl zwischen zwei Moslimen als auch zwischen einem Moslim und einem Christen vor. Der Brauch findet im Haus des Kindesvaters in folgender Weise statt. Wenn einem Moslim ein Knabe geboren wird, schickt er um seinen Freund, oder der gute Freund lässt anfragen, ob er dem Vater des Kindes und den Hausleuten als Gevatter für das Neugeborene zu Gesicht stehe. Willigen sie ein, verabredet man einen Tag für die Feierlichkeit. Diese Gevatterschaft wird eingegangen ehe noch eine Scheere das Haar des Kindes berührt hat und die Ceremonie muss Morgens vollzogen werden, wann der Tag im Wachsen ist. Des Kindes Vaters lädt die Freunde und Verwandten zu sich ins Haus ein und die treffen zeitlich früh ein, um den Gevatter aufs feierlichste zu begrüssen. Dem Kinde zieht man seine schönsten Kleider an. Der Gevatter nimmt das Kind auf den Schoss und einer von den Verwandten des Kindes bringt in irgend einem Gefäss, gewöhnlich einem aus Glas oder Porzellan, reines Wasser herbei und hält es dem Kind unterm Hals. Der Gevatter ergreift die Scheere und scheert das Kind. Zuerst schneidet er ihm Haare beim rechten Ohr, dann auf dem Scheitel und zuletzt ober dem linken Ohre ab. Das abgeschnittene Haar fällt ins Gefäss mit Wasser. Nach dieser Handlung wirft der Gevatter geprägte Geldmünzen je nach Vermögen zehn Silberzwanziger, einen Dukaten oder mehr ins Wasser. Die versammelte Sippschaft wirft gleichfalls Münzen dazu. Alles dieses Geld verteilen untereinander die Dienstboten. Durch diese Ceremonie ist der betreffende Hausfreund zum Gevatter des Kindes geworden; er ist ihm von da ab ein Behüter und Beschützer und wird dem Patenkinde, selbst wenn es das Leben kosten sollte, stets zu Hilfe kommen. Die Mutter des Kindes schickt dem Gevatter und dessen Familie zum Geschenk gestickte und gewobene Sachen und der Vater beschenkt den Gevatter mit einer Flinte, einem Säbel, einem Čibuk, einem Pferde oder sonst einem Gegenstande.

Nach der Schur begibt sich die ganze Gesellschaft zur Tafel und ist fröhlicher Dinge. Die Gevatterschaft besteht, solang als der Pate und das Patenkind leben, stirbt eines von beiden, heisst es: ‚Die Gevatterschaft war, die Gevatterschaft hat sich aufgelöst' (kumstvo bilo, kumstvo se razvrglo). [Dem Berichterstätter fiel es nicht auf, dass er mit dem suspekten Sprichworte just das Gegenteil von dem behauptet, was er von der Vererbung der Freundschaft auf die Nachkommen anfangs gesagt hat].

In meiner Heimat, in der Lika, so schreibt mir Dragičević, wird die Haarschurgodschaft dem Brauch nach fast in gleicher Weise, wie Wahlbruderschaft und Wahlschwesterschaft eingegangen. Wenn nämlich zwei Leute an einander Wohlgefallen finden und ihre Verhältnisse das Eingehen verwandtschaftlicher Beziehungen sonst ausschliessen,

der eine von Beiden aber ein Kind hat, lädt er den Freund ein, ihm das Kind zu scheeren, oder der Freund bietet sich ihm selber dazu an. Also werden die zwei Gevatterleute. Es kommt auch vor, dass Jemand ein Kind wider Wissen und Willen von dessen Eltern scheert und es ihnen nachträglich zur Kenntnis bringt. Das pflegt zu geschehen, wenn der Mann von vorn herein annehmen zu müssen glaubt, dass die betreffenden Eltern eine von ihm angebotene Haarschurgodschaft ablehnen würden.

Das Kind scheert man von der Stirne über den Scheitel bis ins Genick und quer über den Kopf von einem Ohr bis zum anderen, so das auf dem Kopf ein Kreuzzeichen entsteht. Das abgeschorene Haar legt man dem Kinde unters Haupt, damit es sich eines gesunden Schlafes erfreue.

Es versteht sich, dass man die Gevatterhaarschur nur an einem bis dahin niemals geschorenen Kinde vornehmen lässt.

In Montenegro, so teilt Medaković (1860) mit, erlangt man durch die „geschorene Gevatterschaft" keinerlei verwandtschaftliche Beziehung, selbst wenn sie infolge was immer für Notlage eingegangen wird. Das ist mehr der Ausdruck einer Freundschaft, Herzensneigung und gegenseitiger Liebe. Wenn der Montenegriner einen wackeren und ehrenwerten Mann kennen lernt, mit dem er in keiner Hinsicht verwandt ist oder der Betreffende steht so hoch gesellschaftlich über ihm, dass er mit ihm keine Wahlbruderschaft eingehen kann, er aber doch ihm freundschaftlich näher treten will und er just kein Kind zur Taufe hat, mit dessen Gevatterschaft er jenen beehren könnte, lädt er ihn ein, ihm ein (älteres) Kind zu scheeren.

Wann der Fremde am bestimmten Tage ins Haus kommt, bereitet man ihm einen herzlichen Empfang, bringt ihm auf einem Teller eine kleine Scheere und führt ihm das Kind zu. Er nimmt die Scheer zur Hand, zieht das Kind zu sich, schneidet dem Kinde an drei Stellen (im Namen der heiligen Dreifaltigkeit) Haare ab, legt die Abschnitzel auf den Teller und später wirft sie einer vom Hausgesinde auf den Mistberg. Der God küsst das Patenkind und beschenkt es, gewöhnlich mit einem halben Taler, mancher gibt wohl zu einem oder zu zwei Taler her. Der Gevatter erhält zum Gegengeschenk ein Paar Socken oder ein Hemd. Von da ab heissen die Leute einander Gevatter, und wenn dem einen ein Kind geboren wird, ruft er den Haargoden zum Taufgoden.

Diese Darstellung gilt natürlich bloss bezüglich griechisch-orientalischer (altgläubiger) Christen, über die Medaković schrieb.

In Slavonien ist unter dem katholischen Bauernvolke im Požegaer Comitat die Haarschurgodschaft nur noch Veranlassung zu einer familiären Schmausfeierlichkeit, deren eigentliche Beziehung nicht einmal mehr geahnt wird. An manchen Orten pflegt der Taufpate nach Jahren sein Taufkind zum erstenmal zu scheeren, wenn das Kind schon hübsch dichtes langes Haar hat. Das Volk sagt, die Schur durch den God müsse erfolgen, damit dem Kinde fürder der Haarwuchs besser gedeihe und es von Kopfweh verschont bleibe. Man hat also einen lahmen Erklärungversuch für den unverstandenen Brauch vor sich. Stojanović bemerkt, dass gelegentlich der ersten Haarschur da und dort (nicht immer) ein festliches Gastmahl stattfinde. Zu beachten ist, dass diese Haarschurgevatterschaft unter befreundeten Familien erblich zu sein pflegt.

Unverhofften Anstoss zur Eingehung von Haarschurgodschaft, wie zu künstlicher Verwandtschaft (Wahlververschwisterung, Wahlverbrüderung) überhaupt[1]) bieten auch Träume.

[1]) Vrgl. Krauss: Sitte und Brauch d. Südsl. S. 633.

Der Name für diese Sonderart der Godschaft lautet in Bosnien (nach Dragićević's Zeugnis): Prisano šišano kumstvo (durch Traum gebotene Haarschurgevatterschaft). Träumt nämlich einem, dass ihm die Kinder gedeihen werden, wenn er den und den zum Haarschurgod bittet, oder dass er selber das Kind dieses und dieses Ehepaares geschoren, so macht er hievon den Eltern des betreffenden Kindes Mitteilung. Sie laden ihn darauf alsbald ein, die Handlung zu vollziehen, die ihm im Traume geboten worden. Der Südslave geht von der allgemein menschlichen Anschauung aus, dass die Eingebungen der Träume, wahrhaftige Stimmen der Geister (Seelen Verstorbener, Vilen u. s. w.) seien, denen man folgen müsse [1]. So glaubten auch die alten Aegypter, dass man im Traume in persönlichen Verkehr mit der Gottheit trete und von ihr Rat und Antwort in schwierigen Fragen erhalte [2]. Der Glaube an Offenbarungen durch Träume war universell. Die Geschichte Josefs und Daniels in jüdischer Ueberlieferung ist bekannt. Im Buche Hiob XXIII. 15, 16. heisst es ausdrücklich: „Im Traume, in einem Gesichte der Nacht, wann der Schlaf sich auf die Menschen niedersenkt, wenn sie auf dem Bette schlafen — da erschliesst Er die Ohren der Menschen und besigelt seine Vorschriften". Bei den Iroquesen-Stämmen (gleichwie bei anderen Naturvölkern) pflegte nicht bloss der Träumer, sondern auch jeder, der den Inhalt der Träume erfuhr, die Ratschläge der Traumerscheinungen blindlings zu befolgen [3]. Bei den Südslaven ist oft dasselbe der Fall, doch nicht allein hinsichtlich der Godschaft, sondern auch sonst, wie sich dies von selbst versteht.

Überblicken wir zum Schlusse kurz das Ergebnis unserer Untersuchung, die uns so viele bunte Bilder vorgeführt. Es begegneten uns zwei Elementargedanken der Menschheit, aber in besonderer Färbung einer südslavischen geographischen Provinz, bei organischem Emporwachsen in historischer Entwicklung schillernd, nach verschiedenen Phasen einander ablösender Stationen der Culturgeschichte. Einmal die künstliche Verwandtschaft im Banne der geschlechterrechtlichen Sippen- und Stammorganisation in der eigentümlichen (bekannten) Form der Adoption durch die Haarschur, dann wieder die Haarschur behufs Ablösung eines Opfers von Leib und Leben an Krankheitgeister, doch auch dieser Gedanke in die socialen Verhältnisse übergreifend, gleichzeitig verwoben mit den abseits liegenden Vorstellungen vom Glück und Schicksal. So sind uns noch vor Torschluss bei voller Auflösung uralter Gesellschaftgliederung und wachsendem volkreligiösem Indifferentismus die unzerstörlichen Grundbegriffe einer relativen Vorzeit des ethnischen Organismus der Südslaven bekannt und verständlich geworden. Für die Völkerkunde als der Wissenschaft vom Menschen ist dadurch eine weitere Bekräftigung des allgemein giltigen Satzes gewonnen, der da in Bastian'scher Fassung lautet: „Wie der Mensch seinem physischen Habitus nach die Umgebungverhältnisse (eines „Milieu" oder der „surroundings", zugehöriger Monde ambiant) spiegelt (im Anthropos als Individuum), so reflectiren sich diese in psychischer Eigenart des „Zoon politikon" oder „historikon" (im Ethnos, als Gesellschaftwesen)". [4]

---

[1] Siehe Krauss: Volkglaube u. religiöser Brauch d. Südsl. S. 113, 134; 136.
[2] Vrgl. A. Wiedemann: Die Religion der alten Aegypter, Münster i. W. 1890. S. 142 ff., wo dieser Glaube ungemein anschaulich besprochen wird.
[3] Vrgl. Garrick Mallery: Israeliten und Indianer. Eine ethnograph. Parallele, (deutsch v. F. S. Krauss), Leipz. 1891, S. 42—45.
[4] A. Bastian: Vorgeschichtliche Schöpfunglieder in ihren ethnischen Elementargedanken. Berlin 1893. S. 82.

DE MANDRAGORA.

NASCHRIFT

OP HET TWEEDE HOOFDSTUK DER VERHANDELING OVER DE LEER DER SIGNATUUR.

Naar aanleiding van de vertooning van niet minder dan zes, tot poppen versneden *Mandrăgŏra*-wortels, [1]) die de bekende reiziger Felix von Luschan op zijne reizen in het Oosten te Konstantinopel, Damaskus, Mersina en Antiochië gekocht had, vond in de vergadering der „Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte" van 17 October, 1891, eene uitvoerige bespreking plaats van het bijgeloof, dat van oudsher door zeer verschillende volken ten opzichte van dien wortel werd gekoesterd. In den Jaargang 1891 der „Verhandlungen" van genoemd genootschap werd niet alleen eene afbeelding van deze besneden wortels gegeven, maar werden tevens, behalve de mededeelingen van den heer von Luschan, ook die welke de heeren Paul Ascherson en R. Beyer, naar aanleiding dier mededeelingen, ten beste gaven, vermeerderd met een groot aantal noten en een Nachtrag van den heer J. G. Wetzstein, in extenso afgedrukt. Deze stukken nemen in het zeer compres in groot formaat gedrukte boekdeel te zamen 22 bladzijden in (726–746 en 890–892). Al de genoemde geleerden hadden zich reeds vroeger met onderzoekingen omtrent de *Mandragora* bezig gehouden, en hebben hier met vereende krachten eene massa materiaal bijeengebracht, die in omvang en rijkdom van détails hetgeen ik over de *Mandragora* te boek stelde, verre achter zich laat.

Toen ik door de goedheid van den heer Schmeltz met deze massa mij onbekend gebleven materiaal in kennis werd gesteld, heb ik lang geaarzeld hoe ik te dien opzichte zou handelen. Ik zag er zelfs wel wat tegen op met de lezing te beginnen, en had aanvankelijk veel lust mij tot eene zeer korte mededeeling van deze ontdekking aan de lezers van het Archief te bepalen, en het aan henzelven over te laten de uitkomsten waartoe genoemde geleerden gekomen zijn, met de mijne te vergelijken. Toen ik echter met het stuk nadere kennis had gemaakt, veranderde ik van meening. Het stuk, niet door een enkel persoon bewerkt, maar door de Redactie uit de vaak van elkander afwijkende en zonder eenige poging tot overeenbrenging eenvoudig naast elkander geplaatste mededeelingen van vier geleerden samengesteld, is in vele opzichten een *rudis indigestaque moles*. In de opvatting van den oorsprong en de geschiedenis van het bijgeloof betreffende de *Mandragora* weken zij nu eens zeer aanmerkelijk van de mijne af, terwijl zij die op andere punten zeer naderden of te bevestigen schenen. Ik voelde mij daardoor genoopt mijn opstel aan de door hen verstrekte gegevens te toetsen, en het kwam mij voor dat er geene afdoende reden voor mij was, om het door mij ingenomen standpunt op te geven. Ik besloot dus een beknopt overzicht te geven van de voornaamste punten waarin de genoemde Duitsche geleerden nu eens met mijne meening in strijd zijn, dan weder bijzonderheden mededeelen die voor hare juistheid pleiten, en te beproeven of ik mijne opvatting op voldoende gronden kan handhaven. Nevens dit apologetisch doel meende ik echter mijn Naschrift ook tot aanvulling van mijn stuk te moeten doen strekken, vooral met het vele belangrijke dat de heer von Luschan over de *Mandragora*-vereering in het Oosten mededeelt, en dat grootendeels voor mij volkomen nieuw was. Dat ik daarbij vele minder ter zake doende détails onaangeroerd laat, zal ongetwijfeld door mijne lezers gebillijkt worden.

Dat het geloof aan de wonderkracht der *Mandragora* niet slechts zeer verbreid was onder de volken van Europa, maar ook bij vele volken van het Oosten wordt gevonden, blijkt reeds uit hetgeen ik in mijne Verhandeling over eenige Hebreeuwsche, Arabische, Syrische, Perzische en Chineesche namen van deze

---

[1]) De ware uitspraak is zooals Prof. Ascherson opmerkt *Mandrăgŏra*, niet *Mandragōra*. Te onrecht gebruiken sommige dichters het woord als rijmende op Flora en Aurora. De echte Grieksche vorm is *Mandragoras*, maar dat de mannelijke uitgang *as* in den later gebruikelijken *Mandragora* met opzet in den vrouwelijken zou veranderd zijn, zooals Ascherson meent, komt mij onwaarschijnlijk voor, daar, zooals ik reeds vroeger opmerkte, de in den *Mandragora*-wortel wonende geest in Europa gewoonlijk geacht werd van het mannelijk geslacht te zijn.

plant in het voorbijgaan opmerkte. Ik wil daarbij thans wat nader stilstaan, en in het licht stellen, dat er wel geen twijfel bestaan kan of dit bijgeloof is uit Azië afkomstig en van daar naar Europa overgebracht. Het schijnt entstaan bij het wonderzuchtige volk der Perzen, waaraan ook de op zich zelf zoo nuchtere Islam de fantastische elementen, die hij in zich heeft opgenomen, hoofdzakelijk verschuldigd is. Op plaatsen van Perzische schrijvers kan ik mij, bij gebrek aan de daartoe vereischte kennis der Perzische literatuur, hier niet beroepen, maar alleen reeds de in de Woordenboeken opgegeven Perzische namen dier plant pleiten ten sterkste daarvoor, en geven reeds op zich zelve getuigenis van bekendheid met de voornaamste elementen van het omtrent de *Mandragora* heerschend bijgeloof. Die namen zijn مَرْدُم گیا (*merdom gia*), مِهْر (*mihr*), مِهْرِ گیا (*mihri gia*), سَگْ کَن (*segken*), اَسْتَرَنگ اِسْتَرَنگ آسْتَرَنگ of سَتَرَنگ (*estereng*, *istereng*, *ästereng* of *setereng*) en اَبْرُو صَنَم (*ebrewi ssanam*). Reeds uit deze groote verscheidenheid van namen kan men opmaken, dat in Perzië deze plant algemeen bekend was en veel besproken werd. *Merdom gia* beteekent menschplant en wijst op de overeenkomst van den wortel met de gedaante van den mensch; *mihr gia*, bij verkorting ook enkel *mihr*, liefdeplant, wijst op de liefdewekkende kracht die aan de *Mandragora* wordt toegeschreven; *segken*, samengesteld uit *seg*, hond, en *kenden*, uitgraven, uitrukken, is ontleend aan het gebruik om den wortel door een hond te laten uitrukken; van *istereng* en zijne verscheidenheden kan ik geene aannemelijke verklaring opgeven, maar de naam schijnt in eenig verband te staan met het lichtgevend vermogen aan de plant toegekend [1]); *ebrewi ssanam* eindelijk beteekent volgens Richardson „face of an idol" en herinnert aan de voorstelling dat de plant bezield is door eene hoogere macht, welke terugkeert in de Germaansche voorstelling dat ze bezield is door een Alruun [2]). Men ziet het, bijna al wat van de *Mandragora* verhaald en geloofd wordt heeft zijne sporen in deze namen gedrukt. Alleen het slaap- en bedwelmingwekkend vermogen der plant, dat bij de Romeinen zoozeer op den voorgrond stond, en het doodend of waanzinnig makend gekrijsch, dat werkelijk eene latere Europeesche vinding schijnt te wezen [3]), zijn in deze namen niet vertegenwoordigd. Maar dat ook in het Oosten

[1]) Althans schijnen daarop de woorden te doelen in Richardson's Perzisch Lexicon in v. *astereng*: „the Arabians call it *sirāg-kotrub* (سِرَاج قُطْرُب), „the devils candle", on account of its shining appearance in the night". Wat Richardson er nog bij voegt: „from the number of glow worms, which cover the leaves" is eene niet zeer waarschijnlijke verklaring van dat lichtgevend vermogen, waarvan ik nergens eene bevestiging vind.

[2]) Prof. Schlegel wijst mij ook op eene plaats bij de Brière, Essai sur le Symbolisme antique d'Orient (Paris 1847), p. 103, waar *Mandragora* wordt afgeleid van *manr-a-gör*, dat in het Armenisch kleine afgod zou beteekenen (van *manr*, klein, *gör* of *gour*, afgod, en de *a* die het adjectief met het substantief verbindt). Hieruit zou dan blijken, dat het geloof aan de wonderkracht dezer plant ook tot de Armeniërs was overgegaan. Ik zou echter, om hieraan te hechten, ondubbelzinnige getuigenissen moeten vernemen, dat in de Armenische taal niet slechts de koppeling der woorden *manr* en *gör* deze beteekenis kan uitdrukken, maar dat zij ook werkelijk van de *Mandragora*-plant gebezigd wordt. Dit punt verdient nader onderzoek. Overigens beroept de Brière zich mijns inziens te onrecht, ten bewijze dat de *Mandragora* werkelijk een soort van huisgod was, op het Hebr. *Dudaïm*. De penaten of huisgoden heeten in het Hebr. *Terafim* (Gen. XXXI:19) en de *Dudaïm*, die in het O. T. slechts als eene minnedrift wekkende plant voorkomen, daarmede te identificeeren, mist werkelijk allen grond. Evenmin gaat het aan, den naam *Benóni*, dien Rachel na een uiterst smartelijk kraambed, met stervende lippen aan haren tweeden zoon gaf, wiens naam Jakob in dien van Benjamin veranderde, met de Brière door „zoon mijne afgods" (waarvoor in allen geval „zoon mijne huisgods" verkieslijk was) te vertalen, omdat hij het aanzijn aan de *Dudaïm* dankte; want de tekst van Genesis brengt wel de geboorte van Rachels eersten zoon Jozef, maar geenszins die van Benjamin met de *Dudaïm* in verband, en de reden waarom Rachel dezen „zoon mijner smart" noemde, staat in den tekst met duidelijke woorden uitgedrukt.

[3]) Ik deed vroeger opmerken, dat Shakespeare ten opzichte der uitwerking van dit gekrijsch, dat naar zijne voorstelling krankzinnig maakt, van de gewone voorstelling verschilt. Doch ik verzuimde te vermelden dat de dichter zich in dit opzicht niet gelijk blijft, en in Part. II van King Henry the Sixth, Act. III, Sc. 2, deze woorden bezigt:

„Als vloeken dood bracht als de alruinenkreet,
„Dan vond ik bitter booze woorden uit," enz.

Andere schrijvers die van het krijschen der Alruinen als oorzaak van waanzin gewag maken, zijn mij niet bekend, behalve de la Motte Fouqué, in zijne in 1827 verschenen novelle „*Mandragora*".

het slaapwekkend vermogen der *Mandragora* geenszins onbekend was, blijkt met zekerheid uit hetgeen Chineesche bronnen van de *yah-poe-loe* getuigen, welke naam, zooals ik reeds vroeger opmerkte, niets anders dan de Chineesche transcriptie van het Arabische *jabroeh* is.

Uit Perzië verbreidde zich het bijgeloof betreffende de *Mandragora* naar Arabië, Syrië, en Palestina. De meest gewone Semitische naam *Jabroeh* (Ar. يبروح (Chald. יַבְרוּחָא Syr. ܝܒܪܘܚܐ) is van zeer onzekere beteekenis: van de velerlei pogingen tot verklaring is geene enkele zeker of zelfs waarschijnlijk genoeg om vermelding te verdienen. *Bairoeh* (بَيْرُوح), dat uit den Arabischen *Qâmoes* in onze Lexica is overgegaan, is stellig slechts uit verkeerd lezen ontstaan, waarvan men de reden dadelijk begrijpt als men يبروح en بيروح nevens elkander stelt. Het woord heeft eene merkwaardige overeenkomst met het Perzische *abrewi*, die te meer treft als men in den Turkschen *Qâmoes* ook bij يبروح het woord *Ssanam* gevoegd vindt, even als in het Perzisch bij ابرو. Men voelt zich schier gedwongen *abrewi ssanam* en *jabroeh es-ssanam* te identificeeren en het eene voor eene verbastering van het andere te houden. Welk van beide de oorspronkelijke vorm is, waag ik niet te beslissen; alleen moet ik opmerken dat de Grammatische vorm van het woord يبروح volstrekt geen Semitischen oorsprong verbiedt. De naam *baäras*, dien Josephus aan de *Mandragora* geeft, schijnt mij ook met dit *jabroeh* etymologisch samen te hangen, evenals het tegenwoordig in Syrië gebruikelijke *djeraboeh* (جَرَابُوح), dat aan Wetzstein toeschijnt eene min of meer opzettelijke verminking te zijn, om de *Mandragora* als een Aphrodisiacum aan te duiden, daar het woord *boeh* in het thans ook algemeen in Syrië gesproken Arabisch de geslachtsdrift aanduidt. Dat *baäras* geen naam van de *Mandragora* kan zijn, daar Josephus er dan dezen laatsten naam, die hem toch niet onbekend kon zijn, wel tot verklaring zou hebben bijgevoegd, is wel beweerd, maar niet bewezen. Ik vind het zeer natuurlijk, dat Josephus de plant noemde met haren, in zijn vaderland gebruikelijken naam, en niet waarschijnlijk, dat hij, die schoon hij vrij leesbaar Grieksch schreef, toch onder de Romeinen en Grieken een vreemdeling was, ook met al de bijzonderheden van hun Folklore vertrouwd was.

Andere Arabische namen der *Mandragora* zijn *Sirâdj qotroeb*, d. i. demonskaars, eene duidelijke toespeling op het aan de plant toegekend lichtgevend vermogen; *Aboe's-salâm* (أبو السلام), [1]) d.i. vader des heils, wijzende op de weldaden die de alruin geacht wordt aan de menschen te bewijzen, en *Loffah* of *Teffah* (لُقّاح of تُفّاح, (welke vorm de ware is valt niet uit te maken), wat met *caput femoris* vertaald wordt en misschien doelt op den vleezigen vorm van den wortel, terwijl het door anderen met giftappel verklaard wordt, — een naam die stellig niet ongepast is voor eene plant, die, zooals ik vroeger aantoonde, zeer giftige eigenschappen bezit. Men ziet dat, voor zoover wij kunnen nagaan, ook deze namen niets bevatten dat met de gewone ook in Europa gangbare voorstellingen omtrent de *Mandragora* en hare eigenschappen in strijd is.

Hetzelfde kan ook gezegd worden van den Turkschen naam *Adam-kökü*, die door menschenwortel kan vertaald worden.

Ook bij de Grieken vinden wij dezelfde voorstellingen. De bij hen gebruikelijke naam *Mandragoras* schijnt dan ook van Oostersche herkomst te zijn, gelijk met onderscheidene plantennamen het geval is [2]). Hoe onzeker de afkomst van dit woord ook is, daarin stemmen alle gissingen overeen. Ik voor mij hecht

[1]) Het ook voorkomende, maar minder goed verklaarbare, *'Abdoe's-salâm* (عَبْدُ السَّلام, dienaar des heils) wordt voor eene verbastering van *Aboe's-salâm* gehouden.

[2]) B. v. σοῦσον, Perz. سُوسَن, Hebr. שׁוּשַׁן, lelie (eig. de schitterende), ἀνεμώνη (waarvan de gewone afleiding van ἄνεμος, wind, mij belachelijk schijnt), waarschijnlijk het Hebr. הַנַּעֲמָן (d. i. de liefelijke), ons anemoon.

het meest aan WETZSTEIN's meening: „Aus dem Persischen *merdum-giah*, „die Menschen-ähnliche Pflanze", oder vielmehr aus einer Altern Form dieses Wortes, wird das Griechische μανδραγόρας, das kein einheimisches etymon hat, entstanden sein". [1] Ook Prof. ASCHERSON [2]) maakt de opmerking dat *merdum-giah*, „auffällig an *Mandragoras* anklingt".

Intusschen stooten wij hier op eene zwarigheid. De oudste Grieksche schrijver die, voor zoover ik weet, van de *Mandragora* gewag maakt, THEOPHRASTUS, geeft van de plant eene beschrijving die in eene belangrijke bijzonderheid van de thans zoo genoomde plant afwijkt. Wanneer hij zegt [3]), dat zij die den wortel wenschen uit te graven, driemalen met het zwaard een kring om de plant trekken, en dan de uitsnijding volbrengen met het gelaat naar het Westen gekeerd, terwijl hun metgezel in het rond springt en allerlei op de geslachtsdrift doelende woorden uitslaat, zegt hij niets dat met de gewone voorstellingen van de *alruin* in rechtstreekschen strijd is, al zijn die ook door lateren verder uitgewerkt en opgesiord. Maar wanneer hij op eene andere plaats [4]) de *Mandragora* beschrijft als toegerust met een stengel, die op dien van den νάρθηξ (*Ferula communis*, een plant die soms tot eene hoogte van 15 voet opgroeit) gelijkt en zwarte bessen draagt, dan is het niet meer mogelijk, daarbij aan de *alruin* te denken. Toch schijnt de oplossing van het bezwaar niet zeer moeilijk. Prof. ASCHERSON heeft, ook naar mijne meening te recht, opgemerkt, dat THEOPHRASTUS op de laatstgemelde plaats vermoedelijk de *Atropa Mandragora* met de *Atropa Belladonna* verwisseld heeft [5]). „Trotzdem ist es", dus gaat genoomde geleerde voort, „wohl kaum zu bezweifeln, dass die heutigen *Mandragoras*-Arten auch schon zu THEOPHRAST's Zeit und früher so genannt wurden, und vielleicht mögen sich die erwähnten Gebräuche, die ja auch PLINIUS (XXV: 94), nur unter Weglassung des unter obscönen Reden umher tanzenden Gehülfen, von seinem (mit den unseren sicher identischen) *Mandragoras* berichtet, schon damals vorzugsweise oder allein auf letztere bezogen haben." Inderdaad kan ik het niet zoo heel bevreemdend vinden, dat vele in de meeste punten overeenkomende planten, die thans nauwkeurig onderscheiden worden, door de botanici der oudheid wel eens onder denzelfden naam begrepen werden. Op meer dan ééne plaats in het uitgebreide artikel van de Zeitschrift für Ethnologie wordt over het al of niet, of het meer of minder, voorkomen van *Mandragora* en *Belladonna* in Griekenland en Italië gesproken. Ik wensch mij in een onderzoek van dat punt niet te verdiepen; maar wil hier alleen nog mededeelen wat FRAAS, in zijne „Synopsis Florae classicae" op grond van zijn persoonlijk onderzoek, daaromtrent mededeelt. „So häufig *A. Mandragora* ist (in der Eleusinischen Ebene, in Phthiotis, im Sperchius-Thale, etc.), so selten ist *A. Belladonna*, welche meines Wissens nur von SIBTHORP am Athos und von Forstinspektor SCHMITTSCHNEIDER nur am westlichen Oeta oder Patradjik gefunden wurde. Von letzterer besitze ich ein Exemplar." Overigens is ook FRAAS bepaald van meening, dat met de *Mandragoras* van THEOPHRASTUS, VI. 2. 9, de *Belladonna* bedoeld is.

Over de overige meer bekende Grieksche en ook over de gewone Latijnsche namen van de *Mandragora*, behoef ik, na het vroeger daarover gezegde, niet verder uit te weiden. Zij zijn met de Oostersche begrippen omtrent de *alruin* in volkomen overeenstemming, terwijl tal van plaatsen bewijzen dat de *alruin*-wortel en de daarmede verbonden voorstellingen vrij algemeen bekend waren. Daar ik echter den Griekschen naam ἀνθρωπόμορφον slechts op gezag eener noot van v. LENNEP op VONDEL heb vermeld, wil ik hier nog aanteekenen, dat althans het adjectief ἀνθρωπόμορφος, menschvormig, van dezen wortel gebezigd wordt in een citaat in den Codex Neapolitanus van DIOSCORIDES uit een verloren geraakt geschrift van (Pseudo-) PYTHAGORAS over de kracht der planten [6]).

Maar er is eene plaats in de „Historia Animalium" [7]) van AELIANUS, die eene groote moeilijkheid oplevert, daar zij verschillende eigenschappen, die aan de *Mandragora* worden toegekend, overbrengt op eene plant, die hij *Aglaophotis* (ἀγλαόφωτις) noemt, een naam die althans door geen ander schrijver, voor zoover mij bekend is, aan de *Mandragora* is gegeven. Gewoonlijk meent men, dat de ἀγλαόφωτις der Grieksche botanici de *Paeonia officinalis* is; in een onderzoek naar de juistheid dier meening kan ik mij hier niet inlaten. De naam, ontstaan uit de samenvoeging van ἀγλαός, schitterend, helder, en φῶς, licht, zou werkelijk voor de *Mandragora*, met het oog op den haar toegekenden lichtglans, niet ongepast zijn. Ook zou de bedoelde plant, volgens AELIANUS, inderdaad wel overdag slechts weinig zichtbaar zijn, maar des nachts glinsteren als een ster en op vuur gelijken. Voorts zou men ook van die plant den wortel inzamelen, om als geneesmiddel tegen epilepsie en oogziekten te dienen, en ook daarbij zou men zich van een hond bedienen, waarom men de plant ook *Kynospastos* (κυνόσπαστος, door een hond getrokken)

[1]) Zeitschr. f. Ethn., Jg. 1891, S. 891. [2]) Ald. bl. 737. [3]) Hist. plant. IX. 6. 8. [4]) Ald. VI. 2. 9. [5]) Zeitschr. f. Ethn., t. a. p., bl. 735. [6]) Zeitschr. f. Ethn., t. a. p., bl. 737. [7]) XIV. 27.

noemde; voorts zou ook hier de hond het slachtoffer worden dezer verrichting en dadelijk sterven als de zon hem bescheen, en eindelijk zou het gewoonte zijn, den dooden hond op de plaats zelve onder eenige plechtige handelingen te begraven. Dit alles heeft met de, omtrent de *Mandragora* in omloop zijnde legenden zoo treffende overeenkomst, dat men stellig genoopt zou zijn ook *Aglaophotis* voor een naam der *Mandragora* te houden, indien men slechts verklaren kon, waarom de schrijver dien zooveel beter bekenden naam, die hem althans, als te Praeneste in Latium geboren en in het Grieksch over natuurlijke historie schrijvend auteur uit de derde eeuw onzer jaartelling, onmogelijk onbekend kon zijn, niet nevens den zeldzamen naam *Aglaophotis* heeft genoemd. Intusschen is AELIANUS geen schrijver die groot vertrouwen verdient. Te recht zegt SCHÖLL [1]) van hem, dat hij in zijne Historia animalium „wichtige Notizen mit abgeschmackten Erzählungen vermischt", gelijk het ook zijne Variae Historiae „eben so sehr an geschickter Auswahl als an gleichmässiger Ausarbeitung fehlt". Hoe weinig conscientieus hij in zijne mededeelingen is blijkt ook daaruit, dat hij noch de bron noemt, waaruit hij zijn bericht over de *Aglaophotis* ontleent, noch de groeiplaats van deze plant vermeldt. Welke plant AELIANUS op het oog had, is onmogelijk uit te maken; alleen kan men met eenige zekerheid aannemen dat hij aan de eene of andere lichtgevende (phosphoresceerende) plant, misschien wel den bekenden paddestoel *Agaricus olearius* DEC., moet gedacht hebben, en men kan gissen, dat hij, door het enkele punt van ware of vermeende overeenkomst, den lichtglans, misleid, de uit Perzië stammende legenden over de *Mandragora* met zorgelooze onwetendheid op eene andere plant heeft toegepast.

In de mededeelingen der heeren ASCHERSON en BEYER omtrent de *Mandragora* meen ik een niet geheel gerechtvaardigd streven te ontdekken, om eene klove te graven tusschen het bijgeloof dat daaraan in het Oosten gehecht wordt, en de eenigszins afwijkende voorstellingen van het Westen. Zoowel de meening, dat in het Westen van Europa de *Mandragora* eerst zou zijn bekend geworden door de kruistochten, of ten vroegste door de veroveringen der Arabieren in Spanje, als die dat aan deze zijde der Alpen de echte *Mandragora* nauwelijks zou zijn doorgedrongen, maar de *Alruinen* schier uitsluitend uit de wortels van *Bryonia* en andere surrogaten zouden gesneden zijn, komen mij onwaarschijnlijk en overdreven voor. Wanneer wij nagaan hoe algemeen de *Mandragora* te Rome bekend was, hoe vaak zij als semihomo, als Aphrodisiacum, als slaapmiddel, als vergif, enz., door de Latijnsche schrijvers vermeld wordt, en welk een machtige complex van landen aan den zoo sterk assimileerenden invloed van het Romeinsche rijk was blootgesteld, valt het bezwaar aan die meening verbonden dadelijk in het oog. Is het denkbaar dat b. v. het zoo door en door gelatiniseerde Iberische schiereiland geheel vreemd zal zijn gebleven aan dezen tak van in Italië zoo verspreiden Folklore? Ik heb tot dusver van het geloof aan de kracht der *Mandragora's* in Spanje en Portugal geene bepaalde bewijzen gevonden, maar de naam der plant bestaat, blijkens de Woordenboeken, in de taal van beide landen, en wel in den zuiveren, onverminkten vorm van *Mandragora*, die in Gallië, Brittannië en zelfs in den Italiaansche volksmond allerlei verminkingen ondergaan heeft. Ook de geographische verbreiding der plant moet zich onder die omstandigheden wel hebben uitgestrekt tot al de landen die het bekken vormen der Middellandsche Zee, en, onder den invloed van gelijksoortig klimaat en gelijkvormige cultuur, in het algemeen tot het bezit eener gemeenschappelijke Flora gekomen zijn. Dat in Noord-Afrika de *Mandragora* reeds tijdens de Romeinsche heerschappij bekend is geweest, is op dezelfde gronden aan te nemen. Stellige bewijzen ontbreken echter ook hier; want wat LEO AFRICANUS van den wortel *Surnag* in het Atlas-gebergte verhaalt, zou ik niet op de *Mandragora* durven toepassen [2]).

Dat in de noordelijke landen van Europa, waar de echte *Mandragora*-wortel moeilijk en slechts tot hoogen prijs te bekomen was, allerlei vervalschingen voorkomen, merkte ik reeds vroeger op. Ik vind thans in de „Zeitschrift für Ethnologie" [3]), behalve de vroeger reeds genoemde, nog eens andere plant

[1]) Geschichte der Griechischen Literatur, Bd. II, bl. 442 en 794.

[2]) Zie daarover de Nederlandsche bewerking van de „Descriptio Africae" in het weinig bekende boek „Pertinente beschrijving van Afrika", uitgegeven te Rotterdam bij ARNOUT LEERS, 1665, bl. 225. In 1632 verscheen eene Latijnsche uitgave van LEO AFRICANUS te Leiden bij ELZEVIER. Dat het Arabische woord سكران, d. i. dronken, in Egypte de gebruikelijke naam van de *Mandragora* is (Zeitschr. f. Ethn. 1891, bl. 3, noot) zal ik aannemen, wanneer iets meer dan een losse bewering tot bewijs dezer zonderlinge metaphora wordt aangevoerd.

[3]) Jg. 1891, bl. 745. Ik wil in het voorbijgaan opmerken, dat ik vroeger omtrent de bereiding van den wortel der *Bryonia* tot *Alruin* door den heer SLOET in dwaling ben gebracht. Ik heb ter goeder trouw zijne voorstelling voor een Geldersch gebruik gehouden; maar nu blijkt mij uit de „Zeitschrift für Ethnologie"

genoemd, die tot zulke vervalschingen aanleiding gaf, namelijk de zoo algemeen in moerassen en slooten voorkomende Gele Lischbloem of Gele Iris (*Iris Pseudacorus*), wier kruipende wortel in Duitschland ook Glückswurzel genoemd wordt. Dat onder de *Alruinen* die men tot dusver gelegenheid vond in Duitschland te onderzoeken, niet of nauwelijks, echte voorkomen, is nog geen reden om, tegenover de vele getuigenissen die daar wel voor pleiten, tot eene geheele onbekendheid met de echte *Mandragora's* te besluiten. De afbeeldingen bewijzen natuurlijk niets, en de weinige *Alruinen*, die hier en daar in Musea bewaard werden, zijn zoo gering in getal, dat zij, al kon men op de nauwkeurigheid van het daarnaar ingestelde onderzoek steeds volkomen staat maken, tegenover de groote menigte die er eenmaal moeten zijn verbreid geweest, weinig bewijskracht kunnen oefenen.

Ik heb hiermede gezegd wat ik meende tot verdediging mijner voorstelling van de *Alruinen* te kunnen bijbrengen, en zal thans dit Bijvoegsel besluiten met eene korte bijeenstelling van hetgeen ons de berichten in de „Zeitschrift" omtrent de vindplaatsen der *Mandragora*, de wijze van de wortels te bewerken en de eigenaardigheden van het daaromtrent heerschende bijgeloof in de Aziatische landen leeren.

Wij zagen dat Perzië naar alle waarschijnlijkheid het land is, van waar de verbreiding van de *Mandragora* en hare bijgeloovige vereering is uitgegaan, en het is dus natuurlijk dat men verlangt te weten hoe het thans daarmede in dat land gesteld is. Een der nieuwste en beste reizigers in dat rijk, Prof. HAUSSKNECHT, gaf daaromtrent aan Prof. ASCHERSON schriftelijk de volgende inlichtingen: „De *Mandragora* komt nog heden in Perzië voor; de wortel wordt voornamelijk ingezameld in de provincie Schiraz en is overal onder de van oude bekende namen *jabroeh*, *merdom-giah*, *mihri-giah*, ook *sekkan* (dat echter weinig gebruikelijk en waarmede ongetwijfeld het boven behandelde *segken* bedoeld is), op de bazars aanwezig. De inboorlingen wezen mij meermalen de verdorde bladeren, maar daar ik de plant nooit op het rechte tijdstip te zien kreeg, kon ik de soort niet bepalen. De wortel wordt gewoonlijk als amulet gedragen."

Maar meer nog dan in Perzië zelf schijnt tegenwoordig de *Mandragora* in Syrië verbreid te zijn. Volgens den heer WETZSTEIN komt zij het menigvuldigst voor in den eruptiekegel van den *Tell-el-Goemoeh* in Hauràn (Auranitis), waar men in Mei de goudgele geurige vruchten bij zakkenvol zou kunnen inzamelen. Maar ongetwijfeld zijn er nog vele andere vindplaatsen. De heer VON LUSCHAN kwam in het bezit van zijne exemplaren van *Mandragora*-poppen te Damaskus, Antiochië en Mersina, en ook die welke hij te Konstantinopel kocht was uit Syrië afkomstig. Een exemplaar, van de Dardanellen afkomstig, door den heer CALVERT aan het Anthropologisch-Ethnologisch Genootschap te Berlijn gezonden, is in de „Zeitschrift für Ethnologie" [1] afgebeeld en beschreven.

Onbetwistbaar is het op grond dezer nieuwe afbeeldingen en beschrijvingen van *Alruinen*, uit het Oosten afkomstig, dat het bijgeloof omtrent de *Mandragora's* zich thans in Azië in geheel andere vormen voordoet, dan het in Europa heeft aangenomen. Terwijl in het Westen de vrouwelijke *Alruinen* betrekkelijk zeldzaam zijn, maken zij in het Oosten verreweg de meerderheid uit; terwijl ze in het Westen doorgaans met zorg zijn gekleed, vindt men ze in het Oosten gewoonlijk geheel naakt. Vrouwelijk en naakt zijn al de door VON LUSCHAN in Syrië verzamelde exemplaren, en een daarvan schijnt zelfs eene vrouw voor te stellen, die een kind in de armen houdt. Ook vindt men in het Oosten samengestelde *Mandragora*-figuren, die de omhelzing van personen van verschillende sekse voorstellen, wat met name bij den uit een zeer dikken, hier en daar met gips of dergelijke stof opgevulden, en met eene roodachtige verwstof gekleurden *Mandragora*-wortel van den heer CALVERT voorkomt. Ook zijn mannelijke ithyphallische *Alruinen*, die, voor zooveel ik weet, in het Westen niet voorkomen, in het Oosten gevonden. Veel meer dan in het Westen schijnt zich in het Oosten de beteekenis der *Mandragora* in hare kracht als *Aphrodisiacum* te concentreeren, ofschoon ik thans geloof dat ik door eene vroegere uitspraak daaromtrent eenigszins aan de waarheid heb te kort gedaan.

(1891, S. 744), dat zij ontleend is aan een verhaal dat door VON PERGER is overgenomen uit een in 1718 te Lyon uitgegeven boek „les Secrets du Petit Albert" getiteld, en niet op een algemeen gebruik, maar op een bijzonder geval betrekking heeft. Tot vergelijking geef ik hier het geval zooals het door VON PERGER is medegedeeld: „Ein Bauer, den eine Zigeunerin in das Geheimniss eingeweiht hatte, zog eine *Bryonia*-wurzel, bei günstiger Constellation des Mondes mit der Venus und dem Jupiter, an einem Montag im Frühling aus dem Boden. Er pflanzte sie in den Grabhügel eines eben verstorbenen Mannes und begoss sie vor Sonnenaufgang einen Monat lang mit Molken aus Kuhmilch, in welchen er drei Fledermäuse ertränkt hatte. Dann zog er sie aus. Sie war der Gestalt eines Menschen weit ähnlicher geworden als früher. Dann heizte der Bauer seinen Ofen mit Isenkraut, trocknete die Wurzel darin, verwahrte sie in einem Säckchen aus einem Stück Leinwand. So lange er diese Wurzel besass, war er glücklich im Handel, gewann im Spiel, fand verschiedene Dinge auf dem Wege und nam täglich an Wohlstand zu."

[1] Jg. 1892 (Bd. XXIV), bl. 247, afgebeeld, Jg. 1893 (Bd. XXV), bl. 406, door Prof. ASCHERSON beschreven.

Ik besluit dit bijvoegsel, waardoor ik getracht heb mijne studie ever de *Mandragora* beter op de hoogte der nieuwste beschouwingen en entdekkingen te brengen, met de eigen woorden waarmede von Luschan de wijze beschrijft waarop heden ten dage de *Mandragora*-poppen in Syrië vervaardigd en vereerd worden: „Die Wurzeln der *Mandragora*-Pflanzen werden heute, besonders in der Nachbarschaft von Mersina und Antiochia, von bestimmten „Künstlern" fast gewerbsmässig in menschenähnliche Form gebracht. Das einfachste, hierzu angewandte Verfahren besteht darin, die frisch ausgerissene, succulente Wurzel durch vorsichtiges Schneiden und Drücken umzuformen und dieselbe gelegentlich auch während des Austrocknens noch weiter zu beeinflussen. Einige der vorgelegten Stücke sind einfach in dieser Art hergestellt. — Viel bessere, thatsächlich höchst überraschende Erfolge werden durch ein anderes Verfahren erreicht, bei dem die lebende Pflanze sorgfältig ausgegraben und die Wurzel dann durch Umwickeln von Bindfäden, durch Spalten, Einschneiden, Aufritzen und Zusammenschnüren der Art verbereitet werden soll, dass sie zunächst wieder eingegraben wird und noch durch längere Zeit weiterwachsen kann. Erst wenn die verschiedenen Verletzungen gut vernarbt sind, wird die Wurzel wieder ausgegraben, und wenn sie dann erst einmal ordentlich geschrumpft und getrocknet ist, so fällt es oft sehr schwer die künstlich präparirten Stellen als solche zu erkennen und nachzuweisen. Ein geschickter „Künstler" wird also *Alräunchen* herstellen, die ganz unanfechtbar aussehen und deren Aechtheit auch von Niemand im-Lande bezweifelt wird. Solche *Alräunchen* sind aber nicht nur „sehr selten und nur unter grösster Lebensgefahr auszugraben", sondern sie bilden auch kostbare und werthvolle Talismane. Einige machen ihren Eigenthümer hieb-, stich- und kugelfest, andere wirken als unfehlbare Aphrodisiaca, und andere wieder sollen den Träger unsichtbar machen; fast alle aber weisen die Stelle an, wo unterirdische Schätze verborgen sind, und haben zugleich die eben so werthvolle Eigenschaft, die Krankheit eines Menschen, der sie beständig trägt, in sich aufnehmen zu können. Gerade hierin liegt aber auch die Schattenseite und die Gefahr der Sache; das Wurzelmännchen kann die Krankheit nehmlich auch auf einen neuen Eigenthümer übertragen, und es kann durch eignes „Kranksein" alle früher gerühmten Eigenschaften zeitweilig oder dauernd verlieren."

Arnhem, 19 Juli 1894. P. J. VETH.

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

XVII. **Schröpf- und Aderlassegeräthe der Wanderzigeuner.** — Allgemein verbreitet ist unter den Wanderzigeunern die Gewohnheit, dem erkrankten Körpertheile Blut zu entziehen. Dabei herrscht der Gedanke vor, aus dem kranken Theile den vom Krankheitsdämon in ihm zurückgelassenen, die Krankheit verursachenden Fremdstoff zu entfernen [1]. Blutentziehungen sind eben ein Gemeingut des gesammten Menschengeschlechtes. Die einfachste Art der Blutentziehung ist bei den Zigeunern das Saugen mit den Lippen am schmerzhaften Körpertheil, welches von fremden Personen abwechselnd oft stundenlang fortgesetzt wird, wobei es sich eben nicht blos um ein Zuführen des Blutes in die Haut, sondern um eine Blutentziehung im wahren Sinne des Wortes handelt.

Als einen Uebergang vom Blutsaugen zum eigentlichen Schröpfen haben wir die Anwendung des, von den Zigeunern Mitteleuropa's „*ratirko*" (*rat* = Blut) genannten Apparates zu betrachten, mit Hilfe dessen am schmerzhaften Körpertheil Stiche bewerkstelligt werden. Der „*ratirko*" ist ein Stück des dicksten Pferdeleders, von der Grösse einer Handfläche, durch welches kurze Messingnadeln dicht neben einander getrieben sind. Die Nadeln haben einen verhältnissmässig dicken Kopf, sind von gleicher Länge und ihre Spitzen ragen aus dem Leder kaum merklich hervor. Das Geräth ist also im Systeme dem Baumscheit'schen Apparate ähnlich. Die „Zauberfrau" [2]) setzt den „*ratirko*" auf den Körper des Patienten (je nach Beschaffenheit der Krankheit auf den Nacken oder den Oberarm, an die Waden oder die Schultern) und führt mit einem breiten Stück Holz einen Schlag auf das Instrument aus, so dass

---

[1]) Ueber die Krankheitsdämonen der Zigeuner s. ausführlich: Erzherzog Josef, A czigányokról (= über die Zig.), Budapest 1894; Wlislocki, Aus dem inneren Leben der Zig., S. 1 ff.; Bartels, Die Medicin der Naturvölker S. 15 ff.

[2]) Ueber die Zauberfrauen der Zigeuner s. ausführlich meine Zeitschrift „Ethnologische Mittheilungen aus Ungarn" II. Bd. S. 38 ff.

die Spitzen der Nadeln in die Haut eindringen, wodurch nach Wegnahme des Instruments eine Blutung entsteht.

Eine weite Verbreitung hat bei den Wanderzigeunern auch eine besondere Art des Schröpfens gefunden, wozu die „Zauberfrauen" den sogenannten „*cinkulik*" verwenden. Dies Instrument (s. Fig. 1) ist eine aus Eisenblech verfertigte cylindrische Röhre von 8—10 cM. Länge und einem Durchmesser von 2—2½ cM. Die Röhre hat einen Boden, in dessen Mitte sich ein kleines Loch (*a*) befindet. Im Innern der Röhre ist eine, aus Eisendrath verfertigte Spiralfeder befestigt, die mit einem, mitten durch die Röhre gehenden, 10—11 cM. langen Eisenstäbchen (*b*) in Verbindung steht. Dies Stäbchen hat an dem aus der Röhre hervorragendem Ende eine knopfförmige Platte, in seinem anderen Ende aber ist eine Eisennadelspitze befestigt. Dies Instrument wird nun am gehörigen Orte aufgesetzt und das Eisenstäbchen am Knopfe emporgezogen, wodurch auch die Spirale sich in die Höhe zieht. Wird nun der Knopf plötzlich losgelassen, so schnellt die Spirale sammt dem Stäbchen zurück und die Nadelspitze dringt durch das am Boden der Röhre befindliche Loch (*a*) für einen Moment in die betreffende Körperstelle ein. Die blutende Stelle wird schliesslich mit pulverisiertem Wegerichsamen eingerieben, um eine eiternde Beule hervorzubringen. Bei vielen Zigeunerstämmen streut man Cantharidenpulver auf die Wunde, wodurch oft gefährliche Beulen entstehen.



Fig. 1.

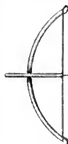
Einen kunstgerechten Aderlass kennen auch die Wanderzigeuner, den sie hauptsächlich bei den, bei ihnen gar häufig auftretenden Symptomen des Alkoholismus anwenden. Das beim Aderlass in Anwendung kommende Instrument heisst bei den siebenbürgischen Wanderzigeunern „*stichlike*" und besteht aus einem vierkantigen Holzstück, in dessen einer Fläche sich eine kleine Rinne befindet. In diese Rinne ist eine ungefähr ¼ cM. lange Messerschneide so befestigt, dass dieselbe, kaum 1 mM. über die Holzfläche hervorragt (Fig. 2). In der, der Schneide gegenüberliegenden Fläche des Holzes befindet sich ein sattelförmiger Einschnitt. Bei der Venaesection wird der Oberarm mit einem Lederriemen festgeschnürt und dem Patienten ein rundlicher, glatter Stein in die Hand mit einem Tuche gebunden, damit er die Finger nicht bewegen könne.[1] Das Holzstück wird nun mit der Messerschneide auf die Vene gelegt und vermittelst eines festen Druckes mit der Hand auf den sattelförmigen Einschnitt des Holzes angepresst, wodurch ein Durchschneiden der Vene erfolgt.[2]


Fig. 2.

Wir kommen nun auf das für uns wichtigste, bei den Wanderzigeunern Südungarns und der Balkanländer allgemein verbreitete Aderlassgeräth zu sprechen.

Franz Heger hat in den „Mittheilungen der anthrop. Gesellschaft in Wien" (1893. Bd. 23. Nr. 3. u. 4, S. 83 ff.) einen Vortrag über „Aderlassgeräthe bei Indianern und Papuas" veröffentlicht[3] und Bogen und Pfeil ausführlich besprochen, die von den genannten Völkerschaften beim Aderlass, beziehungsweise beim Schröpfen angewendet werden.

Die Wanderzigeuner Südungarns und der Balkanländer wenden ähnliche Bogen und Pfeile beim Aderlass an, wenn auch nicht auf die Weise, wie die Indianer[4]. Dies Aderlassgeräth der Zigeuner, das sie „*cindasi*" nennen, ist ein ungefähr 20—25 cM. langer Bogen, der aus einem Holzstäbchen besteht, an welchem eine Sehne aus dünnem Messingdraht befestigt ist. Der dazu gehörige Pfeil besteht aus einem einfachen runden Holzstäbchen von 20—25 cM. Länge, in dessen einem Ende sich eine Nadelspitze befindet; der Pfeil ist in der Mitte der Sehne an dieselbe befestigt (Fig. 3). Dies Instrument wird angewendet, indem man die Sehne ganz nahe zum betreffenden Körpertheil des zu Operierenden bringt und den auf dem Bogenholze anfliegenden Pfeil durch Zurückziehen desselben, gegen den Körpertheil des Patienten schnellen lässt, wodurch die am Ende des Pfeiles hervor-


Fig. 3.

[1] Vgl. das Verfahren der Perser bei Bartels a. a. O. S. 269.

[2] Auch bei den Kayang-Dayaken West Borneo's findet sich die Blutentziehung als Mittel gegen Folgen des übermässigen Trinkens. Siehe „Notulen v. h. Bat. Gen. van K. & W." 1893 pg. CXLIII. N. 63. (*Red.*)

[3] Vgl noch Ratzel, Die afrikanischen Bogen u. s. w. (Abh. d. sächs. Gesellsch. d. Wissensch. 13. Bd. und die Besprechung von J. D. E. Schmeltz, (Ausland 1892. N°. 44).

[4] S. Bartels a. a. O. S. 268.

stehende Nadelspitze in den Körper eindringt und die Vene öffnet. Dies Instrument wird auch beim Aderlassen von Pferden, Schweinen u. s. w. angewendet.

BUDAPEST. ANTON HERRMANN.

XVIII. Het weeklagen der bruiden, een gebruik dat o. a. in Rusland bij bevolkingen van verschillenden stam voorkomt (zie hierboven blz. 151), is ook in zwang in een gedeelte van China. Wij lezen daaromtrent in de *Ling-wai-tai-tah* 嶺外代答, een werk uit de 12e eeuw, hst. 4:

„Ten zuiden van den bergpas (d. l. in het noord-„oosten van Kwangtoeng) zet de bruid zich in den „vooravond van haar huwelijk in vol ornaat in „het hoofdvertrek van de woning. Hare metge-„zellinnen, eveneens in vol ornaat, plaatsen zich „nevens haar. Aan beurten zingen zij elkander liedjes „toe, die zoowel toegenegenheid als vordriet ademen, „liedjes waardoor elkeen om het zeerst bewogen „wordt. Men noemt zulks het schenken van ouderdom, „hetgeen zeggen wil, dat zij, op dit scheidingsuur „van hunne jeugdige gezellin, deze uitgeleiden met „den wensch dat het paar een hoogen leeftijd moge „bereiken. Muziek en woorden zijn vervaardigd door „iemand uit *Tsing-kiang*, op het thema van „De op-„vroolijkende Gordijnbedekking", en door iemand uit „Khin, naar het thema van den „Maankring der „achtste Maand"; men kiest de stukjes willekeurig „uit, doch wil liefst niet in herhalingen vervallen.

„Er zijn zeer schoone bij. In den regel geschiedt „dat schenken van ouderdom in het holst van den „nacht. De mannelijke dorpelingen gaan er gezamenlijk „naar kijken, en soms gebeurt het dat ook iemand „onder de talrijke menigte een lied aanheft, instem-„mende met dat van de vrouwelijke gezelschap-„houdsters. Is het dezen bekend wie de zanger is, „dan zingen zij ook een liedje bij wijze van antwoord. „Er komt wel eens iets in voor omtrent de geheimen „en verborgenheden van het familieleven, en telkens „loopt het daardoor op krakeelen uit".

J. J. M. DE GROOT.

XIX. Muscheln im Haushalt des Menschen. — Einen neuen Beitrag zur Kenntnis der Verwendung von Muscheln liefert Prof. H. CONWENTZ im VI Bande der Mitth. des Westpreuss. Fischereivereins (Die Verwendung der Flussmuscheln in Westpreussen). An verschiedenen Orten traf er, gelegentlich seiner Reisen durch die Provinz, Muschelhaufen vor den Käthnerwohnungen, oder in der Nähe derselben an. Dieselben gehörten verschiedenen Arten der Gattungen *Unio* und *Anodonta* (*U. termida*, *Phil.* et var. *lacustris* ROSSM., *U. batavus* LMK, var. *ater* und *A. mutabilis* CLESS. var. *anatina* L.) an und wurde auf Befragen mitgetheilt dass die Thiere dieser Muscheln zur Schweinemast verwendet werden. Die Schalen fanden sich an einer Stelle zur Ausbesserung eines Weges verwandt.

XX. Shell heaps on the East Coast of Florida. — There are many evidences that a portion of the East-coast of Florida was quite thickly settled in prehistoric times and remains of this settlement are found in refuse heaps of villages and single habitations. These heaps, which are often of a great extent, contain besides the remains of food, such of implements and weapons of shell, pottery, mostly in fragments, and sinkers of various shapes. The food has been of great variety and included al kinds of shellfish, numerous kinds of fish, a species of turtle, together with various birds, and mammals which now inhabit the peninsula. These implements and weapons tell us all we know of the mode of life of the race, which inhabited the region, and enable us, more or less correctly, to reconstruct this early society. An interesting account on these heaps has been published by DE WITT-WEBB, M. D., conducted by seven beautiful photolithographic plates in the Proceedings of the U. St. National Museum, Washington, 1893, N°. 966, of which a copy reached us just now. J. D. E. SCHMELTZ.

XXI. Die Sammlung peruanischer und mexikanischer Alterthümer aus welcher Herr Dr. A. ERNST in Caracas im Bd. V dieses Archive einige Steinjoche beschrieb, ist, nachdem sie längere Zeit im National Museum zu Caracas ausgestellt gewesen, durch den Kais. Deutschen Minister-Residenten in Venezuela, Herrn Graf KLEIST-TYCHOW angekauft.

Eine andere Sammlung peruanischer Alterthümer, viele mit Malereien und Reliefs geschmückte Gefässe und interessante Metallgeräthe enthaltend, ist durch den Direktor der grossen Venezuela-Eisenbahn, Herrn C. BLOCK angekauft und wird wahrscheinlich nach Deutschland kommen.

(Briefl. Mittheilung von Dr. A. ERNST.)

XXII. Ueber Pfeilgifte, deren Bereitung, Verwendung und Wirkungen ist Dr. L. LEWIN mit einer umfangreichen Untersuchung beschäftigt, deren erster und zweiter Theil (in VIRCHOW's Archiv erschienen) uns jetzt verliegt. Dieselben umfassen neben einer allgemeinen Geschichte der Pfeilgifte, die Schilderung dessen was über die Pfeilgifte in Europa und Afrika bis jetzt bekannt ist. Wir ersehen daraus dass solche in Europa schon in sehr alter Zeit in Gebrauch waren und dass sich dies bis in die ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung für die Gebiete diesseit und jenseit des Rheines nachweisen lässt. Noch

um die Mitte des 17. Jahrhunderts wurden Giftpfeile zur Jagd in Frankreich verwandt und THUANUS berichtet dass ALFONSUS PORTOCARRERUS (1570) in einem Maurenkampfe den Wirkungen eines Giftpfeils erlag. Aus Afrika werden Pfeilgifte und deren Gebrauch etc. von einer grossen Anzahl von Stämmen im Osten, Süden und Westen des Erdtheils geschildert; der zweite Theil umfasst fast nur die des Congo-gebietes und Südafrika's. Die Bereitung der Pfeilgifte scheint strenge geheim gehalten zu werden und nicht jedes Stammesmitgliedes Sache zu sein. In der Regel stellen dieselben Gemische verschiedener Stoffe dar, bei den Hottentotten und Buschmännern werden neben pflanzlichen, auch animalische Substanzen (von Schlangen, Käfern und Spinnen) dafür benutzt; doch scheinen die pflanzlichen in allen Fällen das Uebergewicht zu behalten.

Auf die sehr eingehenden Versuche des Herrn Verfassers, betreffs der Wirkungen an Thieren, können wir hier nicht eingehen; seine fleissige Arbeit bildet einen höchst werthvollen Beitrag zur Kunde eines Brauches der in Süd-Afrika heut schon dem Verschwinden nahe, und gleichzeitig, wie wir glauben, den ersten Versuch diesen Gegenstand gründlich und umfassend zu behandeln.

XXIII. Hawaiische Legenden. — Von diesen veröffentlicht A. VENUS in N°. 17 des Zeitgeist, Montagsbeigabe des Berl. Tageblatts) die Sage von „Kelea, die berühmte Schwimmerin von der Insel Maui".

XXIV. Eine Sammlung Kleinrussischer Volkslieder hat Prof. S. A. SIMIGINOWICZ-STAUFE kurzhin bei O. WIGAND, Leipzig, erscheinen lassen; sie ist für die Kenntnis des Volkscharacters und seiner psychologischen Eigenarten von grossem Werth. Einen dadurch veranlassten interessanten Aufsatz bringt der „Zeitgeist", Montagsbeigabe des Berliner Tageblatt von 23 April 1894, aus der Feder von HERMAN MENKES.

XXV. Die Schlange im Volksglauben der Indonesier. Herr C. M. PLEYTE, veröffentlicht unter diesem Titel im Globus, Bd. LXV pg. 93 ff. & 169 ff., einen Aufsatz der in ziemlich erschöpfender Weise Alles behandelt, was bis jetzt in der Litteratur über Schlangenverehrung und Verwandtes bei den Eingebornen des Malayischen Archipels und eines Theils der Südsee-Inseln vorliegt. Wir lenken die Aufmerksamkeit unserer Leser auf dieses interessante Thema, können indes nicht unterlassen darauf hinzuweisen, dass ein Theil der Schlussfolgerungen, zu denen Herr PLEYTE gelangt, nämlich dass Schlangenverehrung schon den Urvätern der heutigen Malayo-Polynesier eigen war, bevor jene ihr Stammland einst verliessen, und dass die Form des Krisses in der Schlangenverehrung wurzle, schon in der Arbeit „Indonesische Prunkwaffen" (Dieses Archiv Bd. III. pg. 85 ff.) ausgesprochen sind.

XXVI. Neues Repertorium für die Litteratur der Niederländischen Kolonien. — Nachdem bis vor kurzer Zeit in den Niederlanden keine, über die neueren Erscheinungen referirende Zeitschrift, ähnlich dem litterarischen Centralblatt u. a. in Deutschland, dem Polybiblion in Frankreich, Atheneum & Academy in England etc. bestand, wurde Anfang 1893 von einer Anzahl Gelehrter das, im Verlage von J. B. WOLTERS in Groningen erscheinende, Organ „Museum" gegründet, welches sich indes mehr auf die philologische und classische Litteratur beschränkt. Diesem reiht sich, als eine willkommene Ergänzung, jetzt an das „Nederlandsch Koloniaal Centraalblatt", von dem im Mai die erste Nummer, unter Redaction von C. M. PLEYTE in Amsterdam, im Verlage von E. J. BRILL in Leiden erschienen ist. Die neue Zeitschrift wird speciell die ethnologische, biologische und geologische Litteratur in den Kreis ihres Wirkens ziehen und dürfte einen erwünschten Ersatz bieten für die seit lange vermissten, früher in der Zeitschrift „Indische Gids" erschienenen Besprechungen und Uebersichten aus dem Gebiet der kolonialen Litteratur.

XXVII. Trois parties du rapport intéressant contenant les résultats du voyage de M. le docteur H. TEN KATE, que nous avons annoncé (voir Vol. VI pg. 184) viennent de paraître dans le Journal de la Société de Géographie d'Amsterdam; Nouv. Sér. Tome XI, livr. 2 & 4.

J. D. E. SCHMELTZ.

III. MUSÉES ET COLLECTIONS. — MUSEEN UND SAMMLUNGEN.

X. The Field-Columbian Museum at Chicago. — This new institution was opened, with appropriate ceremonies, on the afternoon of June 2d. It is a direct outgrowth from the Worlds Columbian Exposition of last year. The Museum has been established through the interest of Mr. MARSHALL FIELD, one of Chicago's most wealthy citizens, who promised the sum of $ 1.000.000 to the enterprise, in case other specified sums should be raised and certain stated conditions should be met. This has been done, nearly $ 3.000.000 are represented in the Museum, which starts on its career with bright prospects for

the future. For the present at least the Museum occupies the Fine Arts Building of the Exposition.

The scope of the Field-Columbian Museum is practically unlimited: there are departments of Geology, Botany and Plant Economics, Zoology, Anthropology, Industrial Arts, the Worlds Railway, the Columbian Memorials. FREDERICK J. V. SKIFF, who was in charge of the Department of Mining in the Exposition is Director of the Museum. Competent curators are at the head of the departments.

The Department of Anthropology occupies about one half of the main or central portion of the building. One great court, an upper gallery and fifteen halls are devoted to its display. Prof. WILLIAM H. HOLMES, recently of the Bureau of Ethnology at Washington is the Curator. The collections at present in hand were, in the main, on the Exposition and considerable of the material was gathered by collectors sent out by the Exposition management. While, as is natural, in so new an institution some of the articles have little value, there are some series of great importance

Very impressive is the great series of reproductions of Central American carvings in the South Court. It is perhaps the most comprehensive collection of its kind, including, in addition to new copies, made by the Worlds Columbian Exposition expedition, the well known series of the Berlin Museum and of DESIRÉ CHARNAY, as well as some pieces presented by the Government of Guatemala. Copan, Quirigua, Uxmal, Labna, Lorillard City, Sikni, S. Lucia Cozumahualpa, Chichonitza, Palenque, are all represented. In this same court, to which Mr. HOLMES will apply the name of Hall of American Sculpture, are four of the great totem posts of British Columbia and Alaska.

Of great importance is the Ayer-Collection in North American Ethnography. While comprising material from every district on the Continent, it is particularly rich in specimens from the Plains-tribes and represents dress, weapons, implements, ornaments, very fully. It contains a considerable number of baby-frames or papoose-boards, canoes, and a fine representation of bead-work, porcupine-quill work, etc. There is also a good series of basketry and pottery. — The collections from the North-West Coast are of interest. Dr. BOAS reproduction of Skidegate Village, the most important Haida-town is attractive. The fourteen models of houses, made by the natives themselves are presumably accurate copies; they are set in proper position, accompanied by totem and other carved colums and backed life by a suitable landscape. In the hall with it, are the collections made in that region for the Exposition and a figure, in life size, of a cannibal dancer of the Kwakiutl in full costume. The accuracy of this is guaranteed from its having been prepared under the direction of Dr. BOAS. — In the American Archaeology must be mentioned: first, Mr. WARREN K. MOOREHEAD's remarkable series from Ohio mounds, gathered for the Exposition management; it includes the wonderful deposit of 8000 great hornstone discs found in a single mound, rare obsidian objects, curious little pieces of copper in a great variety of forms, and a unique headdress of copper; second, the WYMAN-Collection of copper implements from Wisconsin; also well worth mention is the model, accurately reproducing the Great serpent Mound of Adams Cº., Ohio, constructed under the direction of Prof. F. W. PUTNAM.

The HASSLER-Collection from Paraguay represents admirably some of the tribes of the Gran-Chaco. Here are a good series of stone axes, some ceremonial, in their handles; a remarkable collection of bows and arrows; a number of the curious pellet bows, with double strings and a rest for the second missile. The series of nets and hammocks is unusually full and deserves careful study. A remarkably extensive series of feather wands, headdresses, necklaces and ornaments form part of this collection. The QUELCH-collection from British Guiana comprising hammocks, basketry, pottery, gourds, ornaments, dress, etc. is the best probably in American museums. — The collections from Peru are of unusual richness. Mr. GEORGE A. DORSEY, sent to Peru by the Exposition-management, gathered largely. His collections are in the Museum, as also the well known MONTES-Collection of Peruvian Archaeology, which particularly illustrates the Cuzco-region and contains most important gold, silver and copper objects from Bolivia. — With these is the wonderful collection from the United States of Columbia, particularly fine in pottery and the characteristic gold figures of the region, which attracted much attention at Madrid in 1892.

Such are some of the more important series in the new museum. It will be seen that there is here the nucleus for a grand collection. All who are acquainted with Prof. HOLMES know, that under his direction this department must rapidly develop and become of great significance.

FREDERICK STARR.

XI. Städtisches Museum. Altona. — Nachdem schon seit Jahren durch Legate und Schenkungen ein Baufonds von 40.000 Mark angesammelt, soll jetzt mit der Errichtung eines eigenen Gebäudes in nächster Zeit begonnen werden.

XII. Sammlung von Musikinstrumenten im Haag. — Einem Zufall verdanken wir die Entdeckung dieser, im Besitz des Herrn Bankier D. F. SCHEURLEER befindlichen Sammlung, welche ausser Abbildungen, Photographien etc. cca 400 verschiedene Instrumente, worunter viele von aussereuropäischem Ursprung und von Naturvölkern, enthält. Im October und November vergangenen Jahres war die Sammlung öffentlich ausgestellt, in der Einleitung des derzeit erschienenen, in prägnantem Stil geschriebenen und sehr lehrreichen Führers durch die Ausstellung, weist der Verfasser mit Recht auf das Gewicht, welches das Studium fremder Musikinstrumente für die Kenntnis der Tonsysteme anderer Völker und für die, der Entwicklung der Musikinstrumente selbst, habe.

XIII. Museum der Missionsgesellschaft, Utrecht. — Diese Anstalt verdient besondere Beachtung wegen ihres Reichthums an Gegenständen von Niederl. Neu Guinea und den benachbarten Inseln wo die von der Gesellschaft ausgesandten Missionäre ihre Arbeit im Dienste der Civilisation verrichten. Ein Katalog der Sammlung ist noch nicht gedruckt, doch heben wir hervor eines jener seltnen Ahnenbilder mit aufgesetztem menschlichem Schädel (Schädelkorwar). Ein Boot in natürlicher Grösse mit Malerei etc. verziert, eine Anzahl interessanter Schmucksachen von Neu Guinea, sowie ein antikes Porzellangefäss, welches von Halmahera stammt und in die Klasse jener, als Sitz eines Geistes betrachteten Pomali-Gefässe gehört. Wir behalten uns Genaueres für eine spätere Mittheilung vor und wollen für heute nur unsere, Utrecht berührenden, Fachgenossen auf das Bestehen dieser Sammlung, die eines Besuches mehr als werth, hinweisen.

XIV. Die Sammlungen von der Weltreise des Erzherzogs FRANZ FERDINAND von Oesterreich-Este, die im Jahre 1893 ausgeführt wurde, sind seit Mitte April in Wien ausgestellt und umfassen neben einer grossen Menge zoologischer Objekte nicht weniger als ca. 18000 ethnographische Gegenstände und Photographien. Ein Bericht über die Ausstellung aus der Feder F. HEGERS findet sich in der Wiener Zeitung von 18–26 April d. J. (N°. 88–91 & 94–95); ausserdem erleichtert ein kurzer, vortrefflich geschriebener Führer die Orientirung.

Was den ethnographischen Inhalt der Sammlungen angeht, so ist Afrika nur durch wenige Gegenstände von den Somalis repräsentirt, Ceylon durch eine Reihe hölzerner Masken der Dämonentänzer, wie solche im letzten Bande dieses Archivs beschrieben, sowie durch geschmackvoll gearbeitete Messer, Schwerter und Schmucksachen. Eine, an einer um die Hüften geschlungenen Schnur getragene, und als Schaamdeckel für kleine Mädchen dienende herzförmige, silberne Platte findet sich analog im Malayischen Archipel (WILKEN: Handleiding voor de vergelijkende Volkenkunde etc., pg. 50) bei einer Reihe Völker und wurde noch neuerdings von Atjeh, auch aus anderen Metallen oder selbst Kokosnusschale verfertigt, gemeldet (Dr. JUL. JACOBS: Het Familie- en Kamponglevenop Groot-Atjeh. Vol. I pg. 166). Aus den Himalayastaaten begegnen wir lamaitischen Cultusgegenständen, u. A. Trinkschalen und Trommeln aus Menschenschädeln und Blaseinstrumenten von menschlichen Schenkelknochen; aus dem sonstigen Indien sind reiche Sammlungen der so sehr mannigfachen Schmuckgegenstände, Waffen, Panzerhemde, prächtige Proben der Metalltechnik und der Miniaturmalerei auf Elfenbein, ein Modell eines Hochzeits- und das eines Leichenzugs etc. etc. vorhanden. Ein farbenprächtiges Bild bildet nach H dieser Theil der Ausstellung. Von der malayischen Halbinsel begegnen wir nur Gegenständen aus Dschohor; die Bevölkerungen des Malayischen Archipels lieferten reiches Material: zunächst von Java gebattikte Stoffe, Waffen, Wayangfiguren etc. etc.; von Sumatra zumal Waffen aus Atjeh, dem sich eine reiche, fast einen ganzen Saal füllende, Sammlung Gegenstände von der Insel Nias anschliesst: Waffen, Schilde, Geräthe für Feuerreiben, Trommeln (die Angabe Bambustrommeln im Führer dürfte wohl kaum richtig sein), Bekleidungen aus Baumbast und Götzenbilder (Ahnenbilder) enthaltend. Borneo ist durch Waffen, Schilde, Bekleidungsgegenstände vertreten; von den zur Residentschaft Amboina gehörenden Inseln wurde eine Sammlung erworben, die, was Reichhaltigkeit und wissenschaftlichen Werth anlangt, nach dem was wir von kundiger Seite darüber hörten, aus jenen Gebieten nicht wieder zusammenzubringen möglich sein wird. Neben Schmucksachen, Bekleidungsgegenständen, Waffen, geflochtenen Kürassen von Tenimber wie der Führer angiebt, jedoch wohl richtiger von Aaru (siehe dieses Archiv Bd. VI pg. 59) und ledernen Schilden von Wetter, sind bemalte, aus Rindenstoff verfertigte Kopfmasken von der Insel Loti (Vergl. C. M. PLEYTE: Ethn. Atlas van de Zuid-wester en Zuid-ooster-eilanden, pl. II fig. 21 & Globus Bd. 61 pg. 344) besonders bemerkenswerth. Aus Kupferblech geschnittene Wayangfiguren (ist die Provenienz sicher?) zeigen dass auch hier schon die ursprüngliche Kultur im Aussterben begriffen ist. Die Holztafeln mit Bilderschrift dürften sicher Brautschatzrechnungen sein (Siehe PLEYTE, Op. cit. pl. XVII fig. 2 & 3).

Hier schliesst sich zunächst Neu Guinea an, von wo cca. 2000 Gegenstände, zum grösseren Theile

aus dem Niederländischen, zum kleineren aus dem Britischen Besitz stammend, vorhanden sind. Waffen, zumal Bogen und Pfeil, treten in überwiegender Menge auf, ihnen schliessen sich zunächst, was die Zahl betrifft, die so mannigfaltigen Schmucksachen der Papuas an. Beachtenswerth ist ein Aderlassgeräth aus Deutsch Neu Guinea in Gestalt eines kleinen Bogens mit Pfeil (Siehe Mitth. der Anthrop. Gesellsch. Wien 1893. Sitzber. pg. 85), worüber wir uns vorbehalten an anderer Stelle zu sprechen; der Führer erwähnt zweier Steinbeile aus Nephrit und bemerkt dazu „erste Constatirung dieses Materials aus Neu Guinea". — Wir möchten uns dem gegenüber gestatten darauf aufmerksam zu machen dass die Bezeichnung „Nephrit", so lange nicht eine Analyse die betr. Steinart als dies Mineral festgestellt, uns zu Zweifeln Veranlassung giebt. Das Vorkommen von Chloromelanit-Beilen in Neu Guinea (Humboldtbai) wurde schon von A. B. Meyer (Jadeit und Nephrit Objecte, B. Asien, Oceanien und Afrika) in einer Reihe von Fällen festgestellt, gleichzeitig aber durch ihn darauf hingewiesen, (Op. cit. pg. 51a) wie das specifische Gewicht des genannten Minerals, jenem des Nephrit fast gleich kommt und dass nur durch eine Analyse die Frage ob Nephrit oder Chloromelanit das Material bilde, entschieden werden könne. Dass jedoch Nephrit in Neu Guinea nicht gänzlich fehlt ist ebenfalls bereits bewiesen; schon 1883 wurde uns im British Museum zu Londen eine Keule mit scheibenförmigem Stein, der als Nephrit bezeichnet wurde, aus dem heutigen Britisch Neu Guinea gezeigt, und seitdem hat herr Meyer ein Nephritbeil aus Collingwood-bay, S. O. Neu Guinea beschrieben (Journ. Anthrop. Inst. G. B. & I., Vol. XXII pg. 398). Hierauf, sowie dass Herr M. in oben erwähnter Publication, sowie in Abh. & Ber. d. k. Zool. & Anthrop.-Ethn. Mus. zu Dresden 1890—91 N°. 1 pg. 39 ff., mehrfach das Vorkommen von Jadeit und Chloromelanit in Neu Guinea constatierte, wird auch von der Redaction des Globus, welche ursprünglich die vermeintliche Neuentdeckung reproducirte, auf dem Umschlage einer der neuesten Lieferungen hingewiesen.

Wir wenden uns den Inseln des Stillen Oceans zu. Von Melanesischen Gruppen wurden besucht: Neu Caledonien und die Salomon Inseln (die Inseln Sanct Anna und Ugi), von beiden liegen zahlreiche Gegenstände vor. Wir erwähnen besonders Tanzmasken (siehe Andree: Ethnographische Parallelen II. pag. 147), verschiedene Beile, sowie zwei Perlencolliers aus Nephrit, etc. etc., von Neu Caledonien, ferner grosse, mit Einlegearbeit aus Muschelstücken verzierte Holztröge von den Salomon-Inseln. Der Führer weist (p. 27) darauf hin, dass Nephrit bisher nur von Neu Seeland bekannt gewesen sei; wir bemerken daher dass das Vorkommen dieses Gesteins auf Neu Caledonien, schon längst durch A. B. Meyer (Op. cit.) u. A. festgestellt ist. — Die Objekte von den übrigen Inseln des Stillen Oceans gehören, wie manches Andere, nicht zu der Reiseausbeute. Vom Festlande Asiens, das nun wieder berührt wurde, sind schliesslich noch zahlreiche Gegenstände von China und Japan vorhanden. Aus ersterem Reiche erscheinen uns eine Anzahl Ladenschilder in verschiedener Ausführung, eine Sammlung Schnupftabaksfläschen, Ceremonialwaffen und kunstvoller Schmucksachen erwähnenswerth. Wie den Söhnen des himmlischen Reichs so manche Nachahmung natürlicher Stoffe in täuschendster Weise gelingt, so auch die des Jadeit, wovon auch die Ausstellung Beispiele bietet. Eine schöne Reihe verschiedener Gegenstände von Porzellan darf hier nicht übergangen werden. Japan ist ebenfalls durch Porzellane, wundervolle Lackarbeiten, Bronzen der verschiedensten Art, und gottesdienstliche Geräthe repräsentiert. Es würde zu weit führen wollten wir auf diesen Theil näher eingehen. Für die mannigfache Verwendung des Bambus im Haushalt und der Industrie der Japaner finden wir auch hier lehrreiche Beispiele.

Zum Schluss bietet die Ausstellung eine Anzahl Gegenstände von den Indianern Nord-Amerika's, meist Arbeiten neueren Datums die mit denen älterer Zeit einen, für den Ethnologen traurigen Contrast bilden.

XV. Bambus Sammlung aus Japan in Zürich. — Im Mai 1893 fand die Ausstellung der vorgenannten vom Kaufmann Spörry, einem geborenen Züricher, in Japan zusammengebrachten Sammlung statt. Wie wir einem von Prof. C. Schröter in der Neuen Züricher Zeitung 1893 N°. 137, 139 & 145, darüber veröffentlichten Bericht entnehmen beabsichtigte die Ethnographische Gesellschaft die Mittel herbeizuschaffen um die Sammlung für das Züricher Museum zu erwerben. Wir freuen uns dass dies inzwischen gelungen, umsomehr als kaum ein anderes Museum sich des Besitzes einer Sammlung rühmen dürfte die, mehr denn 800 Gegenstände umfassend, die ausserordentlich vielfache Verwendung des Bambus im Leben des Japaners in gleich erschöpfender Weise demonstrirt, ganz abgesehen davon dass uns der Preis (frcs 4000) ein ganz ungewöhnlich billiger zu sein scheint.

J. D. E. Schmeltz.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir pagg. 36, 90, 146. Ajouter:
Ann. G. = Annales de Géographie.
Paris. E. A. = Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris.

GÉNÉRALITÉS.

VIII. La Société d'Anthropologie de Bruxelles a consacré une série de discussions à la question de l'alimentation naturelle de l'homme. M. E. Dupont y a exposé ses thèses (XII p. 50: Le régime frugivore est le regime naturel de l'homme); qui ont donné lieu à des observations de M. Jottrand (p. 90: Note sur l'évolution du régime alimentaire de l'homme primitif); de M. Dallemagne (p. 100: Du rôle du régime et de l'organisme dans l'évolution intellectuelle); du Dr. Houzé (p. 126: Les effets du régime artificiel sur le développement intellectuel); de M. L. F. de Pauw (p. 139, 218: Contribution à l'étude de l'alimentation de l'homme et des anthropomorphes); de M. Heger (p. 179: La disponibilité d'énergie); de M. Bergé (p. 191, 300: L'action de la cuisson sur les aliments végétaux et animaux). M. E. Dupont a exposé dans la même Société (p. 321) la théorie de Wallace sur l'arrêt d'évolution de l'organisation humaine par l'effet des progrès de l'intelligence; et M. V. Jacques (p. 153, 233) a ouvert une discussion sur les origines ethniques de Juifs.

M. Otis T. Mason publie des études philosophiques dans Sm. Rep. (1892 p. 603: The birth of invention); et dans Am. A. (p. 137: Technogeography or the Relation of the earth to the industries of mankind). Citons encore le livre de M. Grosse (Die Anfänge der Kunst. Freiburg-Leipzig); et les Notes pour servir à l'histoire de l'art primitif (Anthr. V. p. 129. Av. fig.).

A. U. contient des articles d'un caractère général de M. Th. Achelis (p. 95: Ueber das wissenschaftliche Studium der Naturvölker. Suite); de M. P. Sartori (p. 99: Sondersprachen. Suite); de MM. L. Mandl et Dr. S. Krauss (Theraphim); du doct. R. Sprenger (p. 143: Die Wurzel des Lebens); de M. J. Mestorf (p. 157. Bauopfer); de M. B. W. Schiffer (p. 159: Zur Volkkunde palästinischer Juden). Les amateurs de folklore accueilleront avec intérêt la publication de M. W. H. Whitmore (The original Mother Goose's Melody. Boston-London); et leur attention est appelée au questionnaire du doct. Chervin (Faut-il couper le frein de la langue? Paris, Soc. d'éd. scientifiques).

Le journal Wiener Zeitung (nº. 88 suiv.: Die Weltreise des Erzherzogs Franz Ferdinand von Oesterreich-Este) publie un aperçu des résultats ethnographiques du voyage de l'archiduc, exposés dans le Belvédère, par M. Fr. Heger. Le catalogue de la riche bibliothèque de feu M. F. von Hellwald nous est envoyé par l'antiquarint de M. H. Kerler à Ulm.

EUROPE.

Commençons par quelques communications archéologiques. Voici celle du Right Reverend le docteur Graves (Proc. I. A. III p. 374: On an Ogam monument recently found in county Kerry); celle de M. A. M. Bell (A. I. p. 266: Remarks on the Flint Implements from the Chalk Plateau of Kent); celle de M. Em. Cartailhac (Anthr. p. 147: La divinité féminine et les sculptures de l'allée couverte d'Epone); la suite des études de M. Salomon Reinach (Anthr. p. 173, 288: La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines); l'article de M. E. Vouga (ibid. p. 187) sur l'âge de stations lacustres en Suisse; la notice de M. Ed. Picard (S. A. Brux. XII p. 222) sur quelques vestiges mégalithiques et autres de la Campine limbourgeoise; les communications de M. Ch. J. Comhaire (ibid. p. 18: L'âge des métaux en Belgique; p. 27: La carte pré- et protohistorique de Belgique. Comp. celle de M. van Overloop, p. 243 p. 290); la note de MM. L. F. de Pauw et Emile Hubbard (ibid. p. 120, av. pl.) sur trois amphores trouvées a Mesvis; celle de M. G. Hervé (E. A. Paris IV p. 105: Distribution en France de la race néolithique de Beaumes-Chaudes-Cromagnon); celle du doct. J. Messikommer (A. G. Corr. p. 34: Die Pfahlbauten im Greifensee); celle de M. F. Grabowsky (Gl. p. 373: Die Lübbensteine bei Helmstedt. Av. fig.); celle du prof. Conwentz (Danzig VIII 3: Bildliche Darstellungen von Thieren, Menschen, Bäumen und Wagen an westpreussischen Gräberurnen. Av. pl.).

M. le doct. M. Much (Mitth. A. G. p. 84: Kelt oder Celt oder keines von beiden?) s'efforce de trouver une nomenclature uniforme pour l'archéologie. M. J. Bonwick (Irish Druids and Old Irish Religion London) publie un livre sur la religion celtique. M. F. Schrader (E. A. Paris V p. 137: Les îles du Nord-Ouest) fait un cours d'anthropologie géographique. La population celtique de l'Irlande fournit encore un sujet à M. Ch. R. Browne (proc. I. A. III. p. 317: The ethnography of Inishbofin and Inishshark, county Galway. Av. 2 pl.). M. le doct. R. Collignon (Anthr. p. 276) publie une étude sur la race basque. Gl. contient une communication de M. R. Andree (p. 246: Der Hexenglaube in Deutschland am Ende des 19 Jahr-

hunderts) sur les restes des vieilles superstitions; et (p. 219: Die vorgeschichtlichen Schiffe Nordeuropas. Av. fig.) une description des anciens navires scandinaves, retrouvés récemment.

M. G. Bancalari (Gl. p. 349: Das ländliche Wohnhaus in Krain, Ost-Kärnten und Nordsteiermark. Av. fig.) reprend ses études d'architecture rurale. M. Bretislav Jelinek (A. G. Wien p. 57: Materialien zur Vorgeschichte und Volkskunde Böhmens II. Av. 71 fig.) publie de nouveaux documents pour l'ethnologie de la Bohème. L'academie tchèque publie une étude du doct. Cenek Zibrt (Seznam pover a svyklesti pohanskych. Praze) sur les anciennes superstitions et les restes du paganisme dans cette contrée. M. le doct. R. F. Kaindl (G. G. Wien p. 272: Die Wahrheit über die Huzulen) fait une nouvelle notice sur cette peuplade de la Gallicie. M. Karasek rend compte dans le même journal d'un périodique polonais (p. 91: Wisla), consacré à la géographie et à l'ethnographie slave. A. U. contient encore des articles de M. Th. Volkov (p. 87: Der Selbstmörder in Lithauen); de M. H. F. Feilberg (p. 88, 119: Die Baumseele bei den Nordgermanen); du doct. A. H. Post (p. 104, 128, 149: Mittheilungen aus dem Bremischen Volksleben); de M. A. Herrmann (p. 109: Magyarische Hochzeitbräuche in Siebenbürgen); de M. C. Rademacher (p. 111: Maisitten am Rhein); de M. G. Schell (p. 113: Einige Bemerkungen über die Eidechse im Volkglauben); de M. A. Treichel (p. 122, 144 Zungenübungen aus Preussen); de M. H. Merkens (p. 126, 154: Das Hochzeit-Heulbier im Brohlthal). Le livre du Dr. Moriz Hoernes (Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina. Wien) est une publication officielle du Landesmuseum à Serajévo; il contient en fait d'ethnographie des communications du doct. C. Truhelka (p. 357: Die Bosancika, l'écriture bosniaque; p. 375: Die Heilkünste nach volksthümlicher Ueberlieferung); du doct. L. Glück (p. 392: Skizzen aus der Volksmedicin und den medicinischen Aberglauben in Bosnien und der Hercegovina; p. 455: Die Tätowirung der Haut bei den Katholiken Bosniens und der Hercegovina); de M. C. von Sax (p. 463: Bosnische Musik); de M. E. Lilek (p. 467: Gottesurtheile und Eidhelfer in Bosnien und der Hercegovina); de M. Th. von Ippen (p. 473: Rascien); de MM. C. Hoermann et Dr. L. von Thalloczy (p. 483: Geschichte einer merkwürdigen Fälschung, description de bronzes remarquables); et des notices sur une transcription du magyare, par le doct. F. Miklosich; sur le „kumstvo" ou office du parrain chez les mahométans, par M. C. Hoermann, et sur la fauconnerie en Bosnie.

ASIE.

M. le col. H. S. Jarrett (As. S. B. LXII. 3 nº. 1: Modern customs amongst the Bedouins of the Hauran) donne des détails sur les tribus habitant les plateaux de la Syrie. M. le doct. J. Albu (Gl. p. 210, 225: Der Ursitz des Alten vom Berge) trace l'origine des Assassins, ces anarchistes du moyen âge, à Rudbar, province de la Perse. M. Fr. Houssay (Ann. G. p. 278: La structure du sol et son influence sur la vie des habitants) publie des études sur la Perse méridionale. Un juge compétent (T. P. p. 171) fait l'éloge du travail de M. Vilh. Thomsen (Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi. Copenhague). M. Th. Volkov (Anthr. p. 341: Les Ghiliaks de Sakhalin) traduit un article russe de M. L. Sternberg. M. C. de Harlez (T. P. V p. 107) continue ses communications sur le Tcheou-li et le Shan-hai-king. Le même journal contient des détails sur un aliment excellent pour ceux qui souffrent de diabète, par M. le prof. G. Schlegel (p. 135: The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf). L'enfant en Chine fait le sujet d'études de M. van der Spek (I. G. p. 940: Chineesche gewoonten ten aanzien van kinderen I. Voor en tijdens de geboorte). M. B. H. Chamberlain (As. S. J. XXI: On the manners and customs of the Loochooans) donne des détails sur la population des Iles Lou-tcheou. Le caractère de la langue japonaise est traité par M. C. Munzinger (Mitth. G. A. VI p. 103: Die Psychologie der japanischen Sprache); et par M. W. G. Aston (A. I. p. 332: Japanese Onomatopes and the Origin of Language). M. le doct. M. Haberlandt (Volk und Cultur von Japan. Wien) publie des notes à propos de la collection japonaise du Hofmuseum. T. Kol. M. reproduit un article de M. Leon van de Polder (De cultuur der bamboe in Japan. Av. fig.), publié dans le journal Indische Mercuur. M. le doct. J. Brinckmann (Die Sammlung japanischer Schwertzierathen im Museum für Kunst und Gewerbe. Hamburg) décrit une collection japonaise. Le livre très intéressant de M. T. T. Piggott (The Music and musical Instruments of Japan. London) est illustré de figures de musiciens et d'instruments et contient des spécimens de mélodies. M. P. Lowell enfin publie des détails mythologiques (As. S. J. XXI: Esoteric Shinto).

M. le doct. G. Smith (Scott. p. 313: The people of India and their marriage customs) publie des données statistiques. As. S. B. LXII. 3 nº. 1 contient des articles du Dr. Wise (The Hindus of Eastern Bengal); de M. Babu Sarat Chandra Das (The marriage customs of Thibet); de M. Chandra Mitra (On some superstitions regarding drowning and drowned persons; On some beliefs in a being or animal which is supposed to guard hidden treasure). M. Th. Wilson (Rep. N. M. 1892 p. 455: Minute stone Implements from India. Av. 2 pl.) décrit des

objets recueillis dans les monts Vindhya. Bombay XXXIII nº. 3 contient des articles de M. M. S. Husain (On Hindu ceremonies observed in the Madras Presidency); de M. B. B. Patell (The first year funeral expenses of a Parsee of the last century); de M. S. C. Mitra (On some additional folk beliefs about the tiger). M. H. Seidel (Gl. p. 343) décrit la vie de famille en Anam. M. le doct. J. Jacobs (Het familie- en kampongleven op Groot-Atjeh. Leiden) publie un livre intéressant sur la vie atchinoise. Les Bataks font le sujet de communications de M. J. K. Wijngaarden (I. G. p. 938: Hazardspelen bij de Bataks); et de M. C. M. Pleyte Wz. (T. P. V p. 123: L'origine mythique du bâton magique en usage chez les Bataks) M. E. W. L. von Faber (T. I. T. XXXVII p. 310: Eenige mededeelingen omtrent het voorkomen van geophagie in de res. Tapanoeli) publie une observation de M. van Hasselt. I. G. (p. 818: Zonneschermen als waardigheidsteekens van den Javaanschen adel) emprunte une communication à la description faite en 1883 à propos de l'exposition coloniale. Les notes de voyage publiées par M. l'ingénieur G. Schneider (N. Ausl. p. 241, 261, 273: Reisen in Südost-Borneo. Av. fig.) contiennent par-ci par-là quelques observations ethnographiques. M. W. E. Retana a fait une oeuvre méritoire en publiant avec des notes de sa main la relation, faite vers la fin du siècle précédent par le missionnaire, fray J. Martinez de Zuñiga (Estadismo de las islas Filipinas. Madrid); il a publié encore un manuscrit trouvé à Avila sur les vieilles superstitions des îles Philippines (Un libro de Aniterias. Madrid).

AUSTRALIE ET OCÉANIE.

A. I. publie des communications de M. R. Etheridge (p. 315: On an unusual form of Rush Basket from the Northern Territory of South Australia. Av. pl.); p. 317: On a Modification of the Australian Aboriginal weapon, termed the Leonile, Langeel, Bendi or Buccan; p. 320: An Australian aboriginal Musical instrument); de M. P. W. Bassett-Smith (p. 324 The Aborigines of North-West Australia. Av. 2 pl. de dessins indigènes découverts dans des cavernes); du lieut. Boyle T. Somerville (p. 363: Ethnological Notes on the New Hebrides. Suite); et de M. D. Mcnabb (p. 393: Diseases in the New Hebrides). Ajoutons-y la description du comte J. Pfeil (P. M. p. 73: Neu-Mecklenburg); et la communication du doct. O. Finsch (Gl. p. 265: Hautverzierungen der Gilbert-Insulaner Av. 5 pl.).

AFRIQUE.

Anthr. (p. 157) publie une étude de M. Delafosse sur les Hamites de l'Afrique orientale d'après les travaux les plus récents; et la description, par le même auteur, (p. 360, avec fig.) des statues des rois de Dahomé, du trône de Behanzin et des portes des palais d'Abomé, empruntée au journal La Nature. M. F. Fourneau (Bull. S. G. XIV p. 500) publie des notes sur sa mission chez les Touareg. Le missionnaire P. Steiner fait des communications sur les nègres Acra dans Gl. (p. 228: Einfluss der Religion auf das bürgerliche Leben der Akraneger; p. 297: Zauberei und Gottesurtheile der Akraneger; p. 359: Die Fetischmänner der Akraneger). Le même journal contient une communication de M. Leo v. Frobenius sur une série de tribus dans la région orientale du Congo (p. 206: Die Ba Tshonga. Av. fig. de couteaux de guerre). M. le doct. L. Catat continue ses notes de voyage dans T. du M. (livr. 1743 suiv.: Voyage à Madagascar. Av. fig.). M. K. Barthel a consacré une dissertation académique aux migrations dans l'Afrique méridionale (Völkerbewegungen auf der Südhälfte des afrikanischen Kontinents. Leizig). A. I. publie diverses notices de M. Lionel Decle (p. 420: Funeral Rites and Ceremonies amongst the "Tshinyai" or "Tshinyungwe"); p. 421: The Arungo and Marombo Ceremonies amongst the Tshinyungwe); p. 422: The Ma-Goa. Av. des pl. de tatouage; p. 433: The Watusi). N. Ausl. donne la continuation des études du doct. K. Weule (p. 210, 225: Die Bevölkerung von Deutsch-Ostafrika. Av. fig.).

AMÉRIQUE.

M. Soren Hansen fait une contribution à l'anthropologie des Groenlandais de l'ouest (Bidrag til Vestgronlaendernes Antropologi. Kobenhavn. Av. un résumé en francais et 8 pl.); M. F. Boas publie des contes esquimaux (Am. Folkl. p. 45: Eskimo Tales and Songs); et M. le doct. W. J. Hoffman donne des détails sur une tribu de l'Ouest (Gl. p. 370: Die Nuk' miut-Eskimo von Port Clarence. Av. fig.). Le même journal contient une communication de M. J. A. Jacobsen (p. 390: Die Stammessage der Tongassindianer (Südalaska). "La nation canadienne" (Paris) est le titre d'un livre nouveau de M. Ch. Gailly de Taurines. Am. A. O. J. XVI nº. I contient des contributions de M. Cyrus Thomas (Origin of the Indians); de M. S. D. Peet (Was the serpent symbol aboriginal?); de M. D. G. Brinton (Characteristics of American languages); de M. C. S. Wake (The Suastika and allied symbols); de M. J. D. Butler (Prehistoric pottery from the middle Mississippi valley); de M. J. Wickersham (Japanese art on Puget Sound). Rep. N. M. publie une etude archéologique de M. F. Burns (1892 p. 451: The Crump Burial Cave. Av. pl.). M. J. Walter Fewkes continue la publication des résultats de l'expédition Hemenway, en décrivant, en collaboration avec MM. A. M. Stephen et J. G. Owens, des cérémonies religieuses (The Snake Ceremonials at Walpi. Av. pl. et fig.). M. le doct. A. F. Chamberlain

fait des observations sur quelques cérémonies indiennes (A. U. p. 90: Ueber den Zauber mit menschlichem Blut und dessen Ceremonial-Gebrauch bei den Indianern Amerikas). Gl. contient des communications du doct. W. J. Hoffman (p. 334: Der Indianische Birkenrindenkanubau. Av. fig.; p. 290: Besuch bei den Absaroka oder Krähen-Indianern. Av. fig.); de M. Emil Schmidt (p. 356: G. Nordenskiöld's Werk über die Klippenbewohner der Mesa Verde. Av. fig.); un article sur l'architecture des Indiens des pueblos, d'après les communications de M. V. Mindeleff, faites dans le Rep. B. E. (Av. fig.); une notice du doct. E. Seler (p. 317: Wo lag Aztlan, die Heimat der Azteken? Av. fig.) et des notices de M. Karl von den Steinen (p. 243: "Plejaden" und "Jahr" bei Indianern des Nordöstlichen Südamerika); et de M. E. Forstemann (p. 246: Die Plejaden bei den Mayas).

M. le vice-admiral Lindsay Brine a parcouru l'Amérique du Nord et l'Amérique Centrale, il raconte ce qu'il a vu chez les Indiens, dans un livre illustré de planches et de figures d. l. t. (Travels amongst American Indians, their ancient Earthworks and Temples. London). M. le vicomte de Brettes (S. G. C. R. p. 214) fait une communication sur sa mission en Colombie et sur des fouilles qui ont amené la découverte de très curieuses poteries renfermant des ossements. La IIme livr. du livre de M. Bahnson (Ethnografien. Kjöbenhavn) traite des indigènes du Brésil.

La Haye, juillet 1894. Dr. G. J. Dozy.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

XIII. Elio Modigliani: Fra i Batacchi indipendenti. Società Geografica italiana, Roma. 1892. 8°. (Seconda Edizione).

Elio Modigliani: L'Isola delle Donne. Viaggio ad Engano. Illustrato de XXV Tavole, 50 figure intercalate nel testo ed una Carta geografica. Ulrico Hoepli, Milano 1894. 8°.

It is with great pleasure that we announce these two new books of the energetic Italian explorer, which reached us at the same time. Both are profusely illustrated and contain a multitude of good ethnographical informations. But whilst we have already a number of books and papers concerning the language, ethnography etc. of some of the Batak-tribes, Mr. M. is the first who gives us a full and detailed account on the interesting island Engano and its inhabitants, as the result of a stay of about four months.

His ethnographical communications are elucidated in both books by a great number of illustrations representing often objects, not yet existing in the Netherland-collections; which proves the travellers talent and ardour in collecting.

Referring us for a more detailed account to the paper of Prof. Giglioli, published in Vol. VI page 110 seq. of this journal we are convinced, nobody who will study in future the ethnography of the Bataks and the Enganese, can do it without having read before the two above mentioned works of Dr. Modigliani.

XIV. Haberlandt, Dr. M.: Volk und Cultur von Japan. Wien, Ad. Holzhausen 1894. 8°.

Diese, als Führer durch die Japanische Sammlung der ethnographischen Abtheilung des K. K. naturhist. Hofmuseums zu Wien, verfasste Schrift giebt auf 49 Seiten in kurzer, aber klarer und deutlicher Weise eine Uebersicht des Wissenwerthesten über Land und Volk von Japan. Der Inhalt zerfällt in einen allgemeinen, Land, Volk und Cultur, und in einen speziellen ethnographischen, die vorgeschichtliche und geschichtliche Zeit behandelnden, Theil. In Letzterem wird auf den Inhalt der genannten Sammlungen Bezug genommen, sodass der Besucher derselben sich mit Leichtigkeit über den einen oder anderen Gegenstand näher belehren kann. Die beigegebene Kartenskizze erhöht den Werth der Arbeit.

Die vorliegende Arbeit möchten wir auch denen bestens empfehlen, welche nicht in der Gelegenheit sind die genannte Sammlung studiren zu können, sich aber betreffs der Völkerkunde Japans zu unterrichten wünschen, ohne genöthigt zu sein mehrbändige Werke zu studieren.

XV. C. M. Pleyte, Wzn.: Bijdrage tot de Kennis der Ethnographie van de Zuidwester- en Zuidooster-Eilanden. Leiden E. J. Brill. 1893. 8°. Met ethn. Atlas in fol.

Wiederholt ist in dieser Zeitschrift der, von der königl. niederl. geogr. Gesellschaft ausgerüsteten Expedition nach den Kei-Inseln erwähnt. Mit wirklich nicht genug anzuerkennender Schnelligkeit ist die genannte Gesellschaft bestrebt gewesen, die Resultate derselben, soweit möglich, auch weiteren Kreisen zugängig zu machen. In einem stattlichen Bande von 346 Seiten, nebst einer Karte, liegen selbe heute vor [1]) und umfassen ausser der obgenannten Abhandlung, Reiseberichte der beiden Theilnehmer

[1]) Verslagen van de wetenschappelijke opnemingen en onderzoekingen op de Key-eilanden. Leiden E. J. Brill, 1893. 8°.

der Expedition, der Herren H. O. W. Planten & C. J. M. Wertheim, wovon der letztere besonders werthvolles Material mit Rücksicht auf die Geologie der Gruppe enthält. Hieran schliessen sich die Beschreibung der, während der Dauer der Expedition gesammelten Vögel durch Herrn R. T. Maitland und endlich meteorologische Beobachtungen durch Herrn Planten. Alle genannten Abhandlungen sind früher schon in der Zeitschrift der Gesellschaft erschienen. Die Gesamtausgabe wird begleitet von einer gut geschriebenen Einleitung (17 pg.) von Herrn Prof. Kan, die die Geschichte der Expedition und eine Uebersicht der erzielten Resultate enthält. Von den zusammengebrachten Sammlungen wurden die zoologischen und ethnographischen dem Museum der Gesellschaft „Natura Artis Magistra", Amsterdam, übergeben, die Gesteinssammlungen dem Geologischen Reichs Museum in Leiden, dessen Director, Prof. K. Martin, dieselben zum Ausgangspunkt einer Studie machte, die ebenfalls schon früher in der Zeitschrift der Gesellschaft erschienen ist [1]), jedoch in der vorliegenden Gesammtausgabe fehlt.

Alles in Allem genommen bildet dies Werk einen nicht zu unterschätzenden Beitrag zur Kenntnis eines bis dahin weniger gut untersuchten Theile des Malayischen Archipels. Hier kann uns natürlich nur ein Theil desselben, der obengenannte Bericht über die ethnographischen Resultate, beschäftigen und wir beginnen mit der Erklärung dass Herr Pleyte sich in anzuerkennender Weise des ihm gewordenen Auftrags entledigt hat.

Die Arbeit zerfällt in zwei Theile, deren erster die systematische Beschreibung der gesammelten Gegenstände enthält, während der zweite eine ethnographische Skizze der Kei-Inseln bildet. Der erstere umfasst nicht allein Gegenstände von den Kei-Inseln sondern auch von Wetar, Leti, Babar, Dama und endlich von den Tanimber- und Timerlaut-Inseln. Die Gegenstände sind systematisch gruppirt und, soweit es die von den Kei-Inseln betrifft, in zwölf Gruppen vertheilt, welche Vertheilung sich mit Ausnahme der zehnten, das Kunstgewerbe umfassenden, völlig mit der im ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden befolgten deckt. Diese Trennung der Erzeugnisse des Kunstgewerbes von den übrigen, in der elften Gruppe untergebrachten, als greifbare Aeusserungen des Kunstsinns aufzufassenden Gegenständen ist nicht zu billigen, umsoweniger als die zehnte Gruppe des erwähnten Systems, welches durch Herrn P. sonst befolgt wird, alles umfasst was auf Rechtswesen und Staatseinrichting Bezug hat, womit das Kunstgewerbe aber in keinem Verband steht.

Die Beschreibung der Gegenstände ist klar und deutlich. Sie wird unterstützt durch die Abbildungen in dem oben erwähnten Atlas auf welchen wir weiter unten zu sprechen kommen. Vorerst möchten wir aber den Wunsch äussern dass Herr P. in der Folge von Reihen gleichartiger Gegenstände nicht jeden einzeln beschreibt, sondern solche zu einer Gruppe zusammenfasst, worin er, um einen naturwissenschaftlichen Ausdruck zu gebrauchen, zuerst die Species feststellt und weiter die Varietäten derselben kurz charakterisirt. Die Beschreibungen werden dadurch noch an Deutlichkeit und Lesbarkeit gewinnen.

Von den Gegenständen heben wir besonders hervor eine Tanzmaske von Leti, nach Aussage der Eingebornen das letzte, auf dieser Insel vorhandene Stück und eine Reihe von Ahnenbildern von derselben Insel. Von Babar erhalten wir Kunde von dem Vorkommen antiker Perlen (Halsschmuck n°. 10), dass dieselben venetianischen Ursprungs sind, ist durch Tischler's gründliche Studien festgestellt (S. u. a. J. S. Kubary: Ethnographische Beiträge z. Kenntnis des Karolinen Archipel pg. 14). Die als Oelbehälter dienende Muschel der Lampe von Babar (n°. 16) dürfte wohl sicher Hippopus und nicht Tridacna sein. Das Vorkommen von Pfeilen mit Schnitzwerk in Form einer mehr oder minder stylisirten Menschengestalt auf den Tanimber-Inseln ist von grossem Interesse, das vergleichsweise angegebene Vorkommen auf den Inseln der Torrestrasse glauben wir bezweifeln zu dürfen; unantastbare Beweise sind dafür bis jetzt nicht beigebracht. Die Gegenstände von den Kei-Inseln bilden natürlich das Uebergewicht. Wir finden darunter interessantes irdenes Geschirr, die Töpferei wird auch hier von Frauen betrieben und zwar in primitivster Weise. Auch hier bezweifeln wir dass das Oelreservoir der Lampe (n°. 103) aus Tridacna besteht. Uebrigens finden sich betreffs der Bestimmung der Conchylien Widersprüche zwischen der Angabe im Text und dem was die Tafeln lehren; so z. B. Cypraea statt Nassa, Nassa statt Natica etc. Hier wäre der Rath eines Fachmannes von Nutzen gewesen. Der Gebrauch eines Kerbstockes (n°. 171) auf den Kei-Inseln ist von grossem Interesse. Eine Armbrust dient als Kinderspielzeug. Zur Berechnung des Brautschatzes, der aus einer Reihe von Goldschmuck, kleinen Kanonen, Gongs, etc. etc. besteht, dienen Holzbretter auf denen die Abbildungen der zu liefernden Gegenstände eingeschnitten sind (n°. 253 & 254). Diese eingeschnittenen Figuren sind jenen verwandt, welche auf den Aru-Inseln zum Schmuck der Pomali-Balken dienen. (C. Ribbe: Die Aru-Inseln. Festschrift des Vereins f. Erdkunde in

[1]) Die Key-inseln und ihr Verhältniss zur Australisch-Asiatischen Grenzlinie.

Dresden, 1888, pg. 165). Auf den zur Deformirung des Kopfes dienenden Apparat (n°. 257) haben wir schon an anderer Stelle hingewiesen (Dieses Archiv Bd. VI. pg. 193).

Was den Atlas angeht, so hat die Niederl.-Geogr. Gesellschaft für die Herausgabe desselben sich grosse Opfer auferlegt. Wahrscheinlich haben Herrn P. die Meyer'schen Publikationen dabei vorgeschwebt, denen dieser betreffs des, übrigens nicht gerade handlichen Formats einigermassen ähnelt. Einzelne der, sämmtlich in Lichtdruck hergestellten Tafeln sind verschwommen, so dass selbst ein Theil der Gegenstände nicht erkennbar, andere sind dadurch, dass eine zu grosse Anzahl oft übereinstimmender Gegenstände darauf abgebildet, überfüllt. Die Folge davon ist, dass dann einzelne, besonders interessante Gegenstände, so z. B. die Maske von Leti, nicht zu ihrem Rechte kommen und beinahe unkenntlich sind. Im Grossen und Ganzen verdient der Atlas aber volles Lob, zumal sind die Landschafts- und Rassenbilder gut gerathen.

Für die zweite Abtheilung seiner Arbeit haben Herrn Pleyte Tagebuchnotizen des Herrn Planten vorgelegen welche, durch mündliche Mittheilungen ergänzt, mit der bestehenden Litteratur verglichen und erweitert publizirt werden. Jene Notizen wurden während eines zweijährigen Aufenthalts gesammelt. Dieser Zeitraum ist ein viel längerer als derjenige welcher früheren Berichterstattern vergönnt war auf den Kei-Inseln durchzubringen. Die natürliche Folge davon ist dass wir hier ein abgerundetes Bild erhalten vom Leben und Treiben der Bevölkerung, welches uns einen tiefen Einblick gewährt in ihr Geistesleben und von einem klaren, geschulten Auge des Herrn Planten Zeugnis ablegt. In manchen Punkten weicht dies selbstredend von dem durch frühere Forscher, zumal dem durch Riedel gelieferten ab, was nicht anders möglich; der kürzeren Frist wegen, während welcher diese beobachteten. Es bedarf eben, wie bekannt, langer Zeit ehe es einem Forscher gelingt, zu den geheimeren Regungen des Geisteslebens eines Naturvolkes durchzudringen. Mit Rücksicht auf diese Abweichungen bedauern wir daher, dass Herr Pleyte gemeint hat die Citirung seiner Quellen in jedem einzelnen Falle unterlassen zu sollen, weil, seiner Meinung nach, hinderlich für den Leser. Jetzt ist aber der Vergleich für den Letzteren ein sehr zeitraubender.

Aus dem Inhalt der zweiten Abtheilung Eingehenderes mitzutheilen, müssen wir uns des beschränkten Raums halber versagen. Bemerkt sei, dass Herr Planten sagt die Bevölkerung sei näher jener der Aru-Inseln und von Neu-Guinea verwandt, als ihren nördlichen und westlichen Nachbarn. Bemerkenswerth ist das efte Vorkommen von Hermaphroditismus, worauf schon durch Hrn. Riedel gewiesen und welche Erscheinung, die überdem erblich sein soll, ihrer Erklärung durch einen befugten Forscher harrt.

Was das Ethnographische angeht so hat der Urzustand auch hier schon gelitten; europäische Gläser ersetzen in vielen Fällen das frühere Trinkgeräth aus Cocosnus, Kleidung von Kattun den früheren Lendengurt von geklopfter Baumrinde u. s. w., eine nationale Kleidertracht besteht nicht mehr. Es ist daher mit Freuden zu begrüssen dass noch in elfter Stunde durch Herrn Planten mancher eigenthümliche Zug aus dem Leben jener Eingebornen der Vergessenheit entrissen wurde; die Skizze wie sie jetzt vorliegt Dank ihm und Herrn Pleyte, wird die Basis aller ferneren Studien über die Ethnographie der Kei-Inseln bilden müssen.

Wir können nicht schliessen ohne den Wunsch auszusprechen dass es Herrn Pleyte beschieden sei, unsere Wissenschaft noch öfter mit ähnlichen Beiträgen zu bereichern und nicht ohne der Niederl. Geogr. Gesellschaft für die splendide Weise der Publikation der obengenannten Berichte Dank auszusprechen.

XVI. Karl von den Steinen: Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens. Berlin 1894. Dietrich Reimer. gr. 8°. 570 S. mit 30 Tafeln, 160 Textabb. und einer Karte.

Das Erscheinen dieses Werkes welches uns die Resultate der 2ten Schingú-Expedition schildert, hat uns mit aufrichtiger Freude erfüllt. Nimmt doch Karl von den Steinen, der inzwischen für seine neueste Arbeit mit der goldnen Cothenius-Medaille bekrönt wurde, unter den neueren Reisenden und Forschern auf ethnographischem Gebiete darum eine hervorragende Stellung ein, weil ihm das seltne Talent eigen, sich in das Denken und Fühlen eines Naturvolkes gänzlich hineinzuleben und dadurch den geheimsten Regungen des Seelenlebens des Naturmenschen näher zu treten. Die Folge ist denn auch dass, wie in seinem Werk über die 1e Schingú-Expedition, auch in diesem seine Schilderungen bei aller Einfachheit den Stempel der Wahrheit tragen, dass sie uns eine ganze Reihe neuer Einblicke eröffnen in das Leben und Treiben der von ihm besuchten Stämme, welche ohne ihn wohl noch lange ein geschlossenes Buch geblieben wären.

Sowoit es die Reiseerlebnisse angeht sei hervorgehoben, dass der Verf. sich der Schilderung von Abenteuern, wobei seine Person auf den Vorgrund tritt, wie wir dem so oft in Reisewerken begegnen, gänzlich enthält. Die Schilderung des Lebens und Treibens, der Stämme die er berührt, ist und bleibt ihm Hauptsache, dabei ist sein Stil ein klarer und hie und da

durch kraftvolle Ausdrücke gewürzt, sodass derselbe beim Lesen anregt, statt zu ermüden.

Es werden uns in vorliegender Arbeit hauptsächlich die Bakairi und die Nachbarstämme geschildert und fasst Verf. die Bakairi und die Nahuqua als Karaiben auf. Nach seiner Meinung ist die Urheimath dieses Volkes im Süden des Amazonas zu suchen und haben sie sich von hier nördlich und südlich (bis auf die Antillen) ausgebreitet. Bis vor kurzer Zeit waren die vom Verf. besuchten Stämme vor äusseren Einflüssen bewahrt geblieben so dass er ein noch im Zustande der Steinzeit lebendes Volk antraf. Seine Mittheilungen über diese Steinzeitcultur, über Keramik, Feuermachen etc. beanspruchen ebenso hohes Interesse, wie die betreffs der Tänze, der dabei verwandten Masken und deren Anfertigung etc. Von grossem Gewicht ist auch das Vorkommen des Wurfholzes in diesem Gebiet. Die Erklärung welche Verf. von der Bedeutung der Couvade oder dem Männerkindbett giebt, bestätigt einigermassen die von Prof. Joest gegebene (Ethnographisches und Verwandtes aus Guiana, pg. 98), von ganz besonderem Interesse aber waren für uns des Verf. Ausführungen über die Ornamentik und das Zeichnen. In überraschender Weise hat er nachgewiesen, dass es für die von ihm geschilderten Stämme keine geometrische Figuren giebt, sondern dass das, was wir geneigt dafür zu halten, die mehr oder minder stilisirte Nachbildung von Pflanzen, Thieren etc. ist. Und so wie hier ist es sicher bei allen Naturvölkern und dadurch erklärt sich dann auch am leichtesten die Wahrnehmung dass die Ornamentik der Geräthe eines bestimmten Volkes stets einen, von dem eines andern abweichenden, bestimmten Typus zeigt, weil eben aus der jenes Volk umgebenden Natur hervorgegangen, die wiederum abweichende Erscheinungen darbietet von der, welche das andere umgiebt. Was der Verfasser über diesen Gegenstand sagt empfehlen wir der grössten Beachtung aller derer, welche sich mit der Ornamentik der Naturvölker, resp. den Anfängen der Kunst beschäftigen.

Das wenige hier Gesagte möge genügen die Aufmerksamkeit unserer Fachgenossen und der Freunde der Völkerkunde auf das vorliegende Werk zu lenken, es verdient selbe in reichem Maasse. Neben dem ethnographischen Inhalt finden sich ebenfalls Excurse anthropologischer und linguistischer Art, auf welche hier nicht näher eingegangen werden kann.

Bemerkt sei zum Schluss, dass sowohl die Tafeln als die Textillustrationen von trefflicher Ausführung zeugen. Diese sowohl, als die typographische Ausstattung des Werkes, sind des reichen Inhalts würdig und gereichen der Verlagshandlung zu hoher Ehre.

XVII. Bastian, Ad.: Vorgeschichtliche Schöpfungslieder. Berlin, Emil Felber 1893. 8°.

Ursprünglich ein, in der anthropol. Gesellschaft gehaltener Vortrag, bietet uns die vorliegende Schrift, in erweiterter Gestalt, aus des Herrn Verf. reichem Wissensschatz eine Uebersicht der Vorstellungen welche sich bei polynesischen und afrikanischen Völkern betreffs dieses Problems finden. Es wird uns auch hier wieder eine Ueberfülle von Material geboten, dessen Studium und Verarbeitung in übersichtlicher Form, die dankenswerthe Aufgabe fernerer Forscher sein muss, und das Zeugniss ablegt von der Einheit der Gedankenwelt die das Menschengeschlecht beseelt. Zwei beigegebene Tafeln enthalten die Kosmogonie der Maori und diejenige Hawaiis.

XVIII. Rev. Silvas Tertius Rand: Legend's of the Micmacs. Edited by Helen L. Webster (Wellesley Philological Publications). Longmans, Green & Co. New-York and London. 1894. 8°.

In 1846 the Micmac Indians lived still as an uncivilized people in the wild state, today they are treated as Christians and Citizens and have lost nearly all their originality. That there has been saved a great deal from their earlier history and their legends and language for science, that we know how they lived etc., is the merit of the late Rev. S. T. Rand, who lived amongst this tribe in Hantsport, Nova Scotia, from Nov. 1853 until his death in Oct. 1889. During this time he has always been occupied with the greatest assiduity with collecting the material which is at present laid before us, thanks the generosity of the late Prof. E. N. Horsford, who purchased these and other Manuscripts soon after the death of Mr. Rand for the library of American Linguistics, Wellesley College.

The book contains besides a sketch of the life of the Rev. Rand, a list of the works of him, both published and Manuscript (7 pages!), and a chapter on the manners, customs, language and litterature of the Micmacs, 87 legends, only a few of which have been published before in periodicals etc., and which are of the highest value for ethnologists and folklorists. Concerning their origin says Dr. Rand: "I have never found more than five or six Indians, who could relate these queer stories; and most, if not all, of these are now gone. Who their original author was, or how old they are, we have no means of knowing. Some of them are evidently of modern date, because they refer to events, that have taken place since the advent of the whites. Some of them are so similar to some of our old European "fairy tales" and "wizard stories", as told in our English story-books, as to lead to the impression that they are really one and the same." Mr. Charles G. Leland calls attention to some curious coincidences between

the Norse myths and those of the Wabanaki or North-eastern Algonquins to which branch the Micmacs belong; he inclines to the opinion that these resemblances are to be explained by the theorie of direct transmission.

In the chapter on Manners, Customs etc. we find good information on the earlier physical condition of the Micmacs, their mode of living etc.. A strange fact and very interesting is it, to learn that these people are good geographers and have some knowledge of astronomy.

At the end of our review, we feel obliged to utter our sincere thanks to Mrs. Helen L. Webster for the trouble, she has taken, before all after the death of Prof. Horsford, in publishing the Manuscripts.

XIX. Leroy Beaulieu, Anatole: Die Juden und der Antisemitismus (Israel unter den Nationen). Ins Deutsche übertragen von Carl von Vincenti. Wien, Verlag des Freien Blattes, 1893. 8°.

Ein sehr zeitgemässes Buch das wir mit grossem Interesse gelesen und in dem der berühmte französische Publizist die Judenfrage seit ihrem allerersten Ursprung mit der Verfolgung unter Pharao, die Geschichte, Physiologie, Psychologie etc. der Juden in äusserst lichtvoller Weise behandelt. Dass die Juden keine reine Semiten, wie der Verfasser dies nachweist, ist in neuester Zeit durch Dr. F. von Luschan's interessante Untersuchung in eclatantester Weise bestätigt. Der Jude ist nicht das Produkt einer Rasse, sondern der Absperrung in welcher er in Folge Bedrückung durch die Nationen unter denen er lebte, und der religiösen Satzungen an welche er selbst sich gebunden.

C. v. Vincenti had sich mit der Uebertragung dieses Buches in's Deutsche ein grosses Verdienst erworben, es wird so eher als im Original unter weiteren Kreisen von Völkern deutscher Zunge verbreitet werden. Dem Protest V. gegen gewisse Ausfälle des Verfassers gegen Deutschland schliessen wir uns vollkommen an; der Antisemitismus findet weder bei der deutschen Regierung, noch bei der grösseren Masse des Volkes eine Stütze. Indes auch uns kommen derart Ausfälle des Verfassers entschuldbar vor; sie beeinträchtigen das viele Schöne, das seine Arbeit enthält, durchaus nicht.

J. D. E. Schmeltz.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

XXXII. Japan Society. London. — At the fourteenth ordinary meeting (30 April 1894) a paper "Aspects of social life in modern Japan", has been read by the Ven. Archdeacon A. C. Shaw. At future meetings papers will be read on the following subjects: "On Inro", "the popular school of Japanese pictorial art", "Japanese shipping, ancient and modern", "Some difficulties encountered by beginners in the study of the Japanese spoken language", "Fishing and kindred sports in Japan and their influence on the national character and art", "the Chrysanthemum in Japanese Art", "on the Torii", and "the Evolution of a Netsuke". — His Excellency the Viscount M. Kawasé, has resignated of the office of Honorary President on account ou his leaving England for Japan. His successor in the post of ambassador at the court of St. James, Viscount S. Aoki has also become the new Societys Honorary President. The society has further been deprived of the valuable services of two other of its most active Honorary Officers by the departure of England of Mr. E. T. Piggott and Mr. Daigoro Goh. — Part I of Vol. II of the Societys Transactions and Proceedings will be published early.

XXXIII. L'Université de Leide a decerné une medaille d'or à M. Ph. S. van Ronkel pour sa comparaison critique de l'ouvrage javanais nommé Menak et l'euvrage malais nommé Hikajat Emir Hamzah aves les sources arabes et perses.

XXXIV. Dr. Eduard Seler habilitirte sich am 7 Juni an der Universität Berlin mit einem Vortrage über den Ursprung der altamerikanischen Kulturen.

XXXV. Herr Dr. Max Uhle, erfreute uns vor einiger Zeit mit einer Zuschrift aus der folgende Mittheilungen betreffs seiner Reise (Siehe Bd. V p. 263) von Interesse sein dürften:

— — — „Ich kann Ihnen nicht schildern wie durch die Autopsie der Gegenden, in denen sich die präcolumbianische Kulturgeschichte Amerikas abspielte, das Interesse an dem Forschungsgegenstande vermehrt, die Anschauungen im Ganzen verändert, die Methode der Forschung entwickelt, die Resultate eigener Forschung gefördert worden. Es ist als wenn man — wissenschaftlich — ein neues Vaterland gewönne. Von Córdoba ging ich per Mulas nach Catamarca, von Catamarca über Chumbicha nach Tinogasta, von Tinogasta nach Norden und Süden, nach Fiambalá und Chilecito, weiter dann über Belen, dessen Gebirgsthal ich zweimal durchstreifte, sowie über Andalgala nach Tucuman, von da nach dem Hochthal der Calchaquis, das ich von Fuerte Quemado bis Molinos kennen lernte, weiter dann über Conchas nach Salta. Hier sitze ich nun und erwarte die endgiltige Abwickelung argentinischer Sammelge-

schäfte, um das Hauptgebiet meiner Studien, Bolivia, in Bälde betreten zu können. Wie indianisch das Leben noch in den Gebirgen ist, auch hier ähnlich dem alten, davon machte ich mir in Europa keinen Begriff. Selbst die Kenntnis des Feuermachens mit Hölzern ist noch weit und breit bekannt — eine geistige Reminiscenz an Alt-Primitives, die wohl bezeichnend ist" —

XXXVI. L'explorateur allemand Dr. OTTO EHLERS est parti de Colombo, Ceylon, pour les îles Samoa.

XXXVII. Nous recevrons la nouvelle que M. le docteur E. MODIGLIANI, a entrepris une exploration des îles Mentawei.

XXXVIII. Herr Dr. F. VON LUSCHAN, ist während dieses Sommers beschäftigt seine Ausgrabungen in Sendschirli fortzusetzen und womöglich zu Ende zu führen.

XXXIX. † Senator Dr. HERMAN RÖMER starb am 24 Februar dieses Jahres zu Hildesheim und wurde am 27 Februar unter allseitiger Betheiligung der Behörden, und der Bürger, sowie der vieler Genossenschaften zu Grabe getragen. Diese Theilnahme war wohl verdient, denn, wenn es heisst „dass des Menschen Leben ziebenzig Jahre währt, und wenn es hoch kommt achtzig, und wenn es köstlich gewesen so ist es Mühe und Arbeit gewesen", so trifft dies in seinem vollen Umfange auf den Entschlafenen zu. Geboren am 4ten Januar 1816 zu Hildesheim, widmete er sich dem Studium der Rechtswissenschaft, trieb aber nebenher eifrig naturwissenschaftliche Studien gleich zweien seiner Brüder, die als Geologen zu hohem Ruf gelangten. Während aber die beiden Brüder ihren Wirkungskreis ausserhalb ihrer Vaterstadt fanden, kam der von HERMAN RÖMER, mit Ausnahme weniger Jahre, Hildesheim selbst zu Gute und die Spuren seines Wirkens werden dort noch nach Generationen fühlbar sein. Schon 1844 gab R. im Verein mit einigen Gleichgesinnten den Anstoss zur Errichtung eines Museums und als er 1852 zum Senator seiner Vaterstadt ernannt, widmete er seine freie Zeit, sowie nachdem er sein Amt 1883 niedergelegt, seine ganze Zeit den Interessen jener Anstalt, sowie allem was zur Förderung künstlerischer und wissenschaftlicher Interessen seiner Vaterstadt beitragen konnte. Er entwickelte hierbei eine beispiellose Energie und sein Feuereifer wirkte zündend auf seine Mitbürger. Was er erreichte, davon kann nur derjenige einen richtigen Eindruck erlangen, der die Stätte seiner Thätigkeit selbst betreten. Ihm ist die Erhaltung und Restaurirung mehrerer der alten Monumentalbauten, an denen Hildesheim so reich, in erster Linie zu danken. Das Museum dessen Gründung er herbeiführte, nimmt, heut in einem monumentalen Gebäude untergebracht, einen hervorragenden Rang unter den Museen deutscher Städte ein.

Dass er solche Resultate erzielte, ist in erster Linie seinem tiefen Wissen, nicht weniger aber auch der Einfachheit und Liebenswürdigkeit, die RÖMER im Umgang mit Anderen kennzeichnete, zuzuschreiben. Er verstand es dadurch Andere, mit denen er in Berührung kam, selbst bis in die höchsten Kreise hinein, für sich, und damit für die Ziele die ihm vorschwebten, einzunehmen. Unverheiratet geblieben, galt RÖMER's ganze Liebe seiner Vaterstadt. Kein grösseres Vergnügen gab es für ihn als Fremden die Schätze Hildesheims zu zeigen und wir erinnern uns noch, wie gelegentlich eines Besuches, in Gesellschaft einer Anzahl Freunde aus Hamburg, im Jahre 1881 der damals 65-jährige, uns Jüngern von des Morgens früh bis des Abends spät immer voran, unermüdlich die Kirchen und anderen Kunstschätze Hildesheims und die Sammlungen des damals schon bedeutenden Museums zu demonstriren sich bemühte, und Abends noch den fröhlichen Gesellschafter beim Glase Wein, an seinem Lieblingsort, der Domschenke, herauskehrte. Keine Ermüdung bei ihm wo andere, viel jüngere unter uns, in Folge der angestrengten Wanderungen durch Hildesheims Strassen sich heimlich schon nach Ruhe sehnten. Auch an ihm zeigte es sich, dass ernstes, wissenschaftliches Streben, vereint mit idealer Lebensauffassung selbst dem Alter noch Jugend verleiht.

Das Museum Hildesheims welches durch bedeutende Schenkungen R's. und von Mitgliedern seiner Familie in rühmenswerther Weise fundirt ist, und welches hinfort den Namen „RÖMER-Museum" tragen wird, umfasst Sammlungen aller Art. Die Anlage einer ethnographischen Sammlung datirt ca. 15 Jahre zurück und haben wir an anderer Stelle über diese gesprochen, inzwischen hörten wir dass die Herausgabe eines Cataloges beabsichtigt wird. Auch unserer Zeitschrift hat der Verstorbene, seit ihrer Begründung reges Interesse entgegengetragen und uns noch nach Eintritt der, jetzt glücklich abgewandten, Katastrophe im Frühjahr 1893, sofort einen Beweis desselben gegeben. Dem Schreiber dieser Zeilen, dem der Verstorbene mehrfach nahe getreten, wird seine persönliche Liebenswürdigkeit in steter Erinnerung bleiben.

J. D. E. SCHMELTZ.

XL. † M. PAUL BATAILLARD, died at Paris on 1st. March 1894 in his seventy-eighth year. He had made most careful and critical researches into the history of the Gypsies, especially with reference to their movements in Western Europe in the beginning of the fifteenth century. The latest results of his lifelong study appeared in a series of articles contributed to Vol. I and II of the Journal of the Gypsy Lore Society, but he had previously written with great detail on this subject, at various periods beginning with 1849.

D. M R.

NOTES
ON SOME REMARKABLE SPECIMENS OF OLD PERUVIAN „ARS PLUMARIA,"

IN THE MAZZEI COLLECTION

BY

PROF. HENRY HILLYER GIGLIOLI,

Vice-President of the Anthropological Society of Italy.

(With plate XV).

Feathers, those most beautiful of the beauteous of Nature's products, have been and are worn as ornaments by men and women all over the World; our ladies offer us daily instances of this, and often alas! ghostly samples of the endeavours of the modern plumassier to "improve on Nature" by obliterating its wonderful hues with bleaching or worse still with aniline dye! Not so frequent by far nor so widely spread is that lovely art which has been so aptly styled "Ars Plumaria", viz. the artistic combination of feathers worked into a tissue or cloth for ornamental or decorative purposes. That art is now extinct or on the wane, it grew and developed amongst the barbarous and savage Nations of America, and was known in a lesser degree to some Asiatic tribes, and better so by the Polynesians of the Hawaian islands. In old Anahuac it reached perfection, and the few existing specimens of feather-mosaic, the work of the last amantecas of Mexico or Michoacan, in which the gemlike feathers of Humming-birds were principally used, excite our wonder and admiration; tis true that BUSTAMANTE in his notes on SAHAGUN informs us that an amanteca yet practised his art at Patzguaro in 1840, but nothing approaching the work of the XVIth and XVIIth centuries has been since produced. Again the ornaments and ceremonial vestments of not a few wild tribes of Guiana and Amazonia, amongst which the Mundurucús were especially prominent, are beautiful samples of a simpler "Ars Plumaria;" the brilliant feathers of Parrots and Toucans, mostly used, being variously and always tastefully combined or interwoven, or fastened on cotton tissues. But even there the white man has encroached, the savage tribes are fast melting away, and it is pityful to note the contrast between the feather work now offered by them to "the trade" and for the "Globe-trotter", with what collectors got some 20 or 30 years ago. In South-America we have however an instance of revival in the finer feather industry, and the beautiful artificial flowers made with natural feathers, first by the Ursuline nuns of Bahia and later by artistes of Rio Janeiro, are the products of this new "Ars Plumaria".

Before concluding these introductory remarks I may observe that although the subject is so interesting, few indeed amongst the yet scanty crew of Ethnologists have to my knowledge endeavoured to work it out; truly I know only of one special attempt in that direction and that is the memoir of F. Denis[1]), interesting, but incomplete and not always accurate.

Tho old Peruvians, as tho old Mexicans, mado feathered cloths and wore feather ornaments and head-dresses, but from all we know their "Ars Plumaria" never reached the perfection attained by the amantecas of Anahuac; thero is also evidence to presume that it was mere especially practised by the people of the northern provinces of the Empire of the Yncas. As far as I am aware, very fow of the older writers on Peru mention the feather work of the Peruvians, but certainly Denis (Op. cit. p. 32 and sequel) makes the most of it, and goes so far as to supposo that the amautas or sages might have held the supervision of that art, for which the recluse virgins or coyas may have been the workers. But this is all pleasant imagination, and none of tho contemporary historians allude to anything of tho kind.

However if contemporary information on the "Ars Plumaria" of the ancient Peruvians is deficient, we have compensation in being able to examine specimens of its productions. Thanks to the custom of the old Peruvians of burying with their dead the various objects used in life, and greater thanks to the dry climate of their country and the wonderful preserving properties of the salitro so largely mixed with its soil; — from their huacas or cemeteries, with the many and curious belongings of those extinct populations, not unfrequently are unearthed specimens of feather work wonderfully well preserved, the colour of the feathers perfectly fresh and unaltered after a sojourn of at least four centuries underground. I myself during my brief stay in Peru in August 1867 had ocular proof of this; we dug through a large huaca on the hacienda of the Perez family a few miles north of Lima, and amongst many other objects I brought to light to my no small surprise three specimens of feather work perfectly preserved: a necklace of bluo Parrot feathers, a frontlet of orange feathers also from a Parrot, and a thick brush of white feathers; they are described and figured in the Narrative of the Voyage of the „Magenta"[2]). Richer and more elaborate ornamente and the finer specimens of feathered cloths and dresses are however rare, and I believe that few collections of huaca-finds contain so fine a series as that formed by my friend Professor E. Mazzei, now in the Ethnographical Museum at Rome.

In a Catalogue of that collection which I published, and in a brief notice on it in these „Archives," I have enumerated and summarily described tho specimens of ancient Peruvian feather work collected by Dr. Mazzei[3]). I shall now endeavour to give a full description of these interesting relics of Peruvian "Ars Plumaria," for they well deserve it, being as I believe among tho best, if not the best we have.

The series consists of fifteen specimens, all except two (from Ancon) were got from huacas in the neighbourhood of Truxillo; they are thus all referable to the Yunca

[1]) Ferdinand Denis, Arte Plumaria. Paris, E. Leroux, 1875.
[2]) E. H. Giglioli, Viaggio intorno al Globe della "Magenta," pp, 881, 882. fig. 11, 18, 19. Milano, 1875.
[3]) H. H. Giglioli, Catalogue of an Archaeological collection formed in central and south America by Prof. E. Mazzei, p. 35. Florence, 1891. — Id. in Intern. Archiv f. Ethnographie, V. p. 91. Leiden, 1892.

nation, and mostly to the powerful Chimu tribe, whose great homonymous city stood not far from the site of modern Truxillo. I shall now proceed to describe them, quoting the numbers they bear in my printed Catalogue of the Mazzei Collection.

The most beautiful and valuable are doubtless two great head-dresses found in a huaca on the Hacienda de Chocope at Chicama, near Truxillo. They evidently belonged to some high chieftain amongst the Chimu, and it is a pity that no note was kept of the bodies and other objects from the same tomb. The ceremonial head-dress was called mascapaicha in Quichua [1]), but I do not know if this is applicable to these great Chimu feather helmets.

The finest (N°. 4172 Fig. 2 & 3), measures 920 mm. in length. The cap is formed of a strong network of cord of a coarse vegetable fibre, not unlike coconut fibre; the meshes are knotted allowing an open square about 10 mm. per side: this cap measures about 250 mm. in diameter and 130 mm. in depth. The bottom (top) ends with a circular opening, loosely closed with a piece of muslin-like cotton cloth. Interwoven with the vegetable fibre forming the cord of the network is a certain proportion of human hair of its natural colour. Except a band round its lower border, much wider at the back, and two patches above, one on each side, the entire outer surface of the cap is hidden by an abundance of long tufts of human hair of a dull golden yellow, more like discolored hair obtained by some chemical process akin to the modern use of "oxygenated water" or the more commonly used lime, than the effect of a dye. These tufts are about 100 mm. in length, and are inserted into the meshes of the net-work, being cut square at their free extremity. Around the open circular top of the cap is inserted a magnificent funnel-shaped diadem opening upwards, formed by three tiers of large feathers, viz. primary, secondary and tertiary remigants and scapulars and greater wing-coverts of the Great Red and Blue Macaw (*Ara macao*). These feathers are cut and arranged by being neatly tied on the split quills of the larger wing and tail feathers of the same bird, so as to obtain a height of 250 mm.; such being the full height of the diadem, which at its expanded open circular extremity has a diameter of 400 mm.

But this is not all, this magnificent diadem is formed by a double set of feathers all round, so that the inside as well as the outside shows the bright external surface of the feathers. These are again tastefully arranged as to colour: thus the base and sides of the diadem on its outer surface are of a splendid blue, slightly tinged with green (tertiary remigants of *Ara macao*), whilst in front and behind there are two large regular patches up to the upper edge, of a bright yellow shading into orange and mixed with red (wing-coverts of the same Macaw). The inner surface of this funnel shaped diadem, has the same arrangement of colours, only the blue predominates, and the yellow patches in front and behind are much smaller, being limited to the third or upper tier of feathers; besides these are less carefully selected and many show yet their green tips, which had been cut off the corresponding feathers of the outer series.

On each side and at the back of this head-dress are dependant lappets, sewed on to the net-work cap. The side or ear ones are narrow; 440 mm. in length, 50 mm. wide at the top and 70 mm. at the end. They are formed of a strip of cotton cloth of loose texture, doubled, and covered on both surfaces with feathers bound and sewn together. The pattern in colors is identical on both sides and in both of these ear-lappets. Red is the main ground colour, with a patch of yellow above, a terminal band of orange-yellow, and four patches and transverse bands of blue. All these feathers appear to come from *Ara macao*. The nuchal, or as it might be termed dorsal flap or lappet, is 530 mm. in length, 200 mm. in width above and 390 mm. wide below. It is sewn along the edge of the lengthened hind part of the net-work cap; its upper edge across a width of about 20 mm. is bare, all the remainder of the external surface of this flap is thickly covered with feathers, wich are strung together and neatly fastened in imbricated transverse series on the cloth. The entire ground is covered with red feathers; above are two transverse rows, the first formed by three blue and two yellow patches, the second is continuous and entirely of blue feathers. The central portion is occupied by two grotesque helmeted human figures, side by side; the left one is made with yellow feathers and has a red nose and blue mouth and eyes; the figure on the

[1]) Clements R. Markham, "Ollanta", an ancient Ynca Drama. p. 4. London, 1871.

right is in blue with a yellow nose and red eyes and mouih. The feathers are all, I believe, to be got from *Ara macao*. Both figures have extended arms and legs. The lower portion of the flap is crossed first by a simple transverse band of blue feathers, then by five singular volute hooked ornaments turned towards the left and done also with blue feathers. The subterminal lower border is again a blue cross band, which is edged below by a line of yellow-red wing coverts tipped with green, from the same Macaw. The cloth of this gorgeous nuchal flap is a strong cotton muslin, doubled and furthermore strengthened by cross bands woven into the muslin tissue; and is in itself a fine sample of superior textile fabric.

This magnificent feather head-dress is in a wonderful state of preservation considering its age and its long sojourn under ground; the feathers are naturally fragile, but their colours are perfectly bright and fresh, it is indeed a beautiful object. I have seen no other like it, but one somewhat similar was in the collection of Professor ANTONIO RAIMONDI at Lima, it has been figured by the late Consul HUTCHINSON [1]) and described as the head-dress of CUYS MANCO, one of the last Kings of the Yunca nation; it was found in a tomb at Huacho, said to be the royal huaca.

The second head-dress of feathers from Chocope in the MAZZEI collection (Nº. 4173, Fig. I) is less beautiful but not less interesting. The cap is formed of a network of cord of the same coarse vegetable fibre as in the previously described specimen, but the meshes are closely knotted The cap is hemispherical, about 190 mm. in diameter and 160 mm. deep; on the top is a circular opening, 60 mm. in diameter, around which the netting is fastened, but it is closed with a round patch of the same tissue. The external border of this cap has no hemming and is therefore somewhat irregular. On the outer surface of the round patch just mentioned, and round it for a space about 40 mm. wide, are thickly inserted narrow strips of reed 80 mm. long and about 3 mm. in breadth, at whose distal extremity are neatly bound with a fine brown thread which looks like llama wool, a couple of white feathers with brown cross bands and a yellow vane, which are very like the lateral rectrices of a Woodpecker (*Chrysoptilus speciosus?*). They form together a remarkable brush-like crest, which stands erect.

The net-work of the remainder of the cap, has interwoven into its meshes tufts of human hair, not discolored on the upper half in front and on a broad baud behind; these tufts are quite short except at the sides of the front band. The remaining surface of the cap is thickly covered with long tufts of human hair discolored to a dull golden brownish yellow, as in the first head-dress; these tufts are interwoven in the net-work at their base and are about 105 mm. in length.

Sewn, one on each side of the cap, are two narrow ear-lappets of a coarse cotton tissue bent double and thickened; they are 350 mm. long and 60 mm. wide. These lappets were originally covered on each side by a varied mosaic of black and white feathers down to within about 160 mm. of the end; then about 90 mm. are covered by a mosaic of red, white, green and blue feathers, the red feathers forming apparently a border above and below. All these feathers are sewn on to the tissue; at the lower end is a row of larger feathers, which appear to be tertiary remigants of *Ara severa*. Most of the feathers on these lappets are in a dilapidated condition.

Behind the cap a large nuchal flap is sewn on, as in the head dress previously described, it is of fine muslin, also thickened by being doubled; it widens out distally. Its length is 460 mm., its width at the top 170 mm., at the bottom 400 mm. It is covered on the outer surface with feathers, neatly strung together, and fastened into the cloth, and so disposed as to continue and reproduce the same pattern as that on the ear-lappets: the two upper thirds being covered with black feathers glossed with green, intermixed with white feathers, so as to produce a variegated or piebald effect; then comes a zone about 65 mm. wide covered with blotches of white, red, blue, green and yellow feathers, the red ones also forming a border above and at the sides. The wide lower border, 120 mm., is a fringe formed by a row of secondary remigants of *Ara severa*, blue outside and red beneath; these are edged along their insertion by a single row of small crimson feathers. This nuchal flap is somewhat damaged, and has a large hole torn in the middle; but otherwise, although very fragile, this singular and beautiful head-dress, which measures about 700 mm. in total length, is also in a wonderful state of preservation; I know of none like it.

---

[1]) T. J. HUTCHINSON, Two years in Peru, vol. II. p. 102. London, 1874.

The following specimens are plumes or else portions of feather head-dresses; it is well known that the imperial head-band or **llautu** of the Ynca was adorned with two wing-feathers of the **Ccorecuenque**, said to be the King-Vulture (*Sarcorhamphus Papa*), and plumes were used as emblems and insignia of authority.

Nº. 4168, is a bunch of feathers which evidently formed a central crest to a feathered headdress: each plume is 340 mm. in length and consists of a strip of a large feather which has been split longitudinally, the lower portion is bare, then for about 180 mm. it is wrapped round with fine brown cotton thread; the end has the barbs of the feather, these vary, being white and brown or black with a blue gloss; one or two look artificially stained. They appear to be wing feathers of a *Psophia*.

Nº. 4169, is a circular diadem to be bound; fillet-like, round the head; it is formed of red and yellow feathers and blue remigants of the Macaw. It is much spoilt.

Nº. 4170, is a tuft of red, white and brown feathers, with two braids of cord partly covered with red thread. In the middle is attached a flat piece of wood 100 mm. long and 20 mm. in breadth, evidently a sort of pin or support.

Nº. 4171, is a bunch of large feathers tied round a rough stick; each feathor is neatly bound round the base with fine brown thread. These feathers, of a bright lake crimson, are evidently wing-feathers of the gorgeous *Querula militaris*.

The remaining specimens of old Peruvian "Ars Plumaria" in the Mazzei collection are feathered cloths, being ponchos or **uncus** and portions of other artiches of dress.

Nº 4164, is a large **uncu** from a tomb near Truxillo, partly torn and partly deprived of its feathers. It is of the usual shape, an oblong square with a median slit for passing the head. Folded double, as worn, its dimensions are: length 890 mm., width 900 mm., slit for head 320 mm. The cloth is a fine large grained cotton tissue, not very stout, but evidently originally very strong; it is now fragile through age, and easily torn. The entire outer surface of this **uncu** was covered with feathers, a great number of which yet remain. These feathers are neatly fastened on parallel cords, about 20 mm. apart, which are stretched entirely across the **uncu** on each side; each cord is formed of three cordlets which at intervals of 15 mm. are regularly fastened to the cloth by a stitch of the same cotton cordlet. The same stitch takes hold of and fixes the feather. Thus these are regularly fastened on the whole surface of the garment which they cover in imbricated rows. The feathers are of equal size, being body feathers of Parrots, and I should say mostly furnished by Macaws and especially by *Ara macao* and *Ara ararauna*. These feathers are red, blue and yellow, distributed pretty equally in large alternate patches. The hem or lower border of this **uncu** was formed by a fringe of blue feathers of larger size on a width of 45 mm., now mostly gone. This **uncu** is quite open at the sides; I need scarcely add that this garment was worn by males only.

Nº. 4163, is a small **uncu** much tattered and torn, also from a Chimu **huaca** near Truxillo. It is of the short kind and measures about 610 mm. in length and 440 mm. in breadth; it was evidently closed at the sides, leaving an opening above about 300 mm. in length for the arms. The middle slit for the head, with the upper portion of this **uncu** is gone. The cloth it is made of is a fine elastic peculiar cotton tissue, somewhat like knitted fabric. The feathers which originally covered the outer surface on both sides, are neatly fixed into parallel threads which cover all the external surface except a space round the arm-slits and head-slit. These feathers are again from Parrots, mostly apparently from the flanks of *Caica melanocephala*, and are disposed in patches, yellow and dull orange red; the latter predominating especially along the lower portion of this **uncu**.

Nº. 4161, is another small and verry curious **uncu**, open at the sides, and measuring when folded, as worn, 530 mm. in length and 450 mm. in width. It is sufficiently perfect, at least on one side, but in a painfully fragile condition, so as not to bear handling. It is of the same kind of cotton cloth as the preceeding **uncu**, but of a stouter make. The head-slit measures in front 165 mm. and behind 110 mm.; it is furnished with cords for tying on the garment.

The entire outer front surface of this **uncu**, except a narrow slip along the shoulders, is covered with white and black feathers; these are fastened on in the usual manner along parallel treble cords, fixed at regular intervals, where the feathers are also inserted, to the underlying cloth. The white feathers

predominate and form the ground color, on which the black feathers are placed so as to form two S like designs on each side above, and a large not definate pattern lower down, ending in cross bands below. Along the lower border is a fringe of large white wing-feathers. The feathers have all a silky texture and I believe that they belong to aquatic birds, certainly *Cairina moschata*, and perhaps *Tantalus loculator*; some of the black feathers have a bottlegreen gloss.

A singular peculiarity of this uncu is that the back outer surface is feathered in a very different manner to the front: it was covered by transverse alternate rows of large black and white wing-feathers, stoutly inserted in the usual manner on parallel cords fixed to the cloth; but these rows are naturally wider apart and the feathers being much larger overhang each other loosely. This side of this uncu is in a very bad condition, both as regards cloth and feathers.

N°. 4162, is perfectly similar to the preceeding uncu, only rather larger: folded as worn, it measures 630 mm. in length, 460 mm. in breadth; it also is open at the sides. The headslit is neatly hemmed all round. The distribution of the white and black feathers in front is perfectly similar to that of N°. 4161, and if the upper part in this specimen is better preserved, the same cannot be said of the lower portion which crumbles easily away. The back surface, though very fragile, is better preserved than in the previously described uncu, and seven transverse rows of large wing- and tail-feathers, about 36 in each row, alternately black and white cover this side. There are four black rows and three white ones, the first and last being black. The black feathers show a blue sheen or gloss and belong undoubtedly to *Cairina moschata*, also the black wing and tail feathers; the white ones may come from *Tantalus loculator*.

This and the preceeding uncu are from huacas in the neighbourhood of Truxillo.

N°. 4166, is a fragment of a third feathered uncu of this kind, also from Truxillo, showing that this was a feathered garment of a noted type amongst the Chimu, perhaps worn by a certain class.

N°. 4159, is a fragment of some kind of dress of cotton cloth of a dark brown color, on which are rows of white feathers stitched on, the rows being 90 mm. apart. From Ancon.

N°. 4160, is part of a small uncu much torn, covered with wide alternate transverse stripes of orange and green-blue Parrot feathers. Each stripe is about 100 mm. in width, and formed of four rows of feathers attached to the cloth rather widely apart, in the usual manner. Also from Ancon.

N°. 4165, is a fragment of cotton cloth, thickly covered with small yellow and red Parrot feathers mixed, forming a zone about 150 mm. wide, separated by narrow transverse and longitudinal rows of blue feathers; these are attached in the usual manner. From a huaca near Truxillo.

N°. 4167, is a mere fragment of dark cotton cloth with red and blue Macaw feathers attached at wide intervals. Also from Truxillo.

As I have already remarked it is strange that the specimens of old Peruvian "Ars Plumaria" unearthed from the hundreds of huacas, excavated but too often by vandalic treasure-seekers, have not attracted more attention, but the same may be said of many other relics of the Ynca people so ruthlessly destroyed by the Spaniards. Reiss and Stübel in their magnificent work on the Necropolis of Ancon only figure a few unimportant feather ornaments and feathered cloths. Thus (pl. 77. fig. 1—6) head-plumes of different colors, being tufts or bunches of brightly colored feathers bound on a stem with fine thread and in one case with human hair; and on pl. 40. fig. 5, an uncu covered with white and black feathers, the latter with greenish gloss, not unlike the three in the Mazzei collection from Truxillo. This is all; therefore I may express the hope that these notes of mine will prove of interest to my fellow-Ethnologists.

SOME NOTES ON THE TANNESE

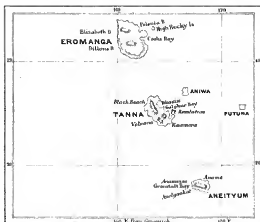
BY

REV. WM. GRAY,

(An abstract with notes and comparisons by SIDNEY H. RAY, London).

(With Plate XXI.)

I have just received from the Rev. WM. GRAY, Presbyterian missionary at Weasisi, Tanna, New Hebrides, an account of the people of that island. This was read by him at the Annual Meeting of the Australian Association for the Advancement of Science, at Hobart, Tasmania, on January 8th 1892 [1]). As an account of a little known people, given by one who has lived among them for twelve years, it seems to me to be well worth record in the Pages of the Archives and I have, therefore, ventured to make a summary of Mr. GRAY's facts, with a few remarks as to the occurrence of similar ideas and customs in the neighbouring islands of Melanesia.



Tanna, which was discovered by Captain COOK on the 5th of August 1774, is the second in size of the islands of the Southern New Hebrides, and is separated from Eromanga, the largest, by a strait about twenty miles wide. The island is about forty-five miles in circumference and contains a population of about eight thousand.

It is of volcanic origin and contains an active volcano, *Yahoi* or *Yasur* [2]), about 1100 or 1200 feet high. From North-west to South-east there is a central range of volcanic hills, which in the south approach the height of nearly 300 feet. On the North and West there are raised coral beaches, some on the west being more than 100 feet above the sea

[1]) Australian Association for the advancement of Science. Hobart, Tasmania. January 8th 1892. Proceedings of Sections. Section C. Anthropology.
[2]) *Yahoi* is the name in the Weasisi dialect, *Yasur* in Kwamera. See Notes on Language. In this notice words from the Kwamera dialect have Kw. prefixed.

level. These terraces are also found on the Southside of Eromanga, and on the little islet of Aniwa which is about 12 miles ENE of the north end of Tanna. The Aniwans have a tradition that their island was formerly connected with the South-end of Tanna.

Mr. GRAY's notes may be conveniently grouped under the following heads: 1. Dress. 2. Circumcision. 3. Political Organization. 4. War. 5. Kava. 6. Religion. 7. Social Organization and Marriage-Relations. 8. The Kalendar. 9. The Winds. 10. Language. In comparing with the customs and beliefs of other Melanesians, North in the New Hebrides, I refer to the work of the Rev. Dr. CODRINGTON on the "Melanesians" [1]. Some references to the inhabitants of the Loyalty Islands in the South, are from the MSS notes of the Rev. JAMES SLEIGH, which I hope to communicate at a later period to the readers of the Archives [*].

1. DRESS.

Mr. GRAY gives no account of the physical characteristics of the people of Tanna, but we gather from other writers that the Tannese, in common with the islanders to the Southern portion of the New Hebrides group, show a wide physical divergence from the typo common in the Northern islands. The Eromangans are usually described as the lowest in physical development and darkest in colour of any of the New Hebrides islanders [2]. In Tanna and Aneityum, there is in advance in physique, but the people are still darker and shorter [3] than in Efate, Espiritu Santo, and the other islands on the North. The difference illustrated by physique and colour is also indicated by native art [4] and language.

Mr. GRAY thus describes the scanty clothing of the people: (See Fig. 1).

"All males are circumcised between the ages of five and eight. After that ceremony a belt is worn "and part of the ceremony of circumcision consists in teaching the lad how to use his belt. The belt "proper is made from the bark of trees and is sometimes ornamented. Any string or rattan may, however, "be used for the belt. Males as well as females wear earrings and beads, and other ornaments suspended "round the neck. [5] Jade is highly prized for this purpose.

---

[1] The Melanesians: Studies in their Anthropology and Folk-Lore, by R. H. CODRINGTON DD. Oxford 1891.

[*] Direct quotations from Mr. GRAY are marked with an asterisk *.

[2] During the United States Exploring Expedition in 1838–42, Mr. HALE saw an Eromangan lad at Tonga. His description is the only definite one which we have of any New Hebrides native. "His name was Naui, and he called his island (or perhaps his town) Malekim. He was about five feet high, slender, and long-limbed. He had close woolly hair, a retreating arched forehead, short and scanty eye-brows, a small snub nose, thick lips (especially the upper), a retreating chin, and that projection of the jaws and lower part of the face, wich is one of the distinctive characteristics of the negro race. His limbs and body were covered with short fine hairs, made conspicuous by their light colour. On his left side were many small round cicatrices burnt into the skin, which he said was a mode of marking common among his people. Placed in a crowd of African blacks there was nothing about him by which he could have been distinguished from the rest." United States Exploring Expedition. Vol. VI. Ethnography and Philology by HORATIO HALE. Philadelphia 1846 p. 44

[3] "The Tannese people are under the middle stature with few exceptions. Their colour is darker than that of any other islanders I had met with". BRENCHLEY: Cruise of the Curaçoa p. 207.

[4] "There is a graduated scale marked in their barbaric art, as in their physical structure. Aneityum is low, though it has received by the change of religion a marked improvement. Tanna has a population of good physical structure and capabilities — much higher than any of the Southern islands. But in the North there is a higher development of physical power. The arts, too, are more advanced. Huts are better, larger, and more comfortable. Mats are finer, and canoes larger, stronger, and capable of carrying sails. In the island of Espiritu Santo, pots are made of clay, burnt, but unglazed and used for boiling food. In other islands to the southward, boiling seems scarcely known. In Tanna there is an exception, for the boiling sulphur springs are utilized in this way; but even there the yam or other product is wrapped in banana leaves, and not put into any vessel for the purpose of being boiled." "The New Hebrides," by ROBERT STEEL DD. 1880 p. 29.

[5] "There is nothing of which a chief is fonder for a necklace than three large whale's teeth, on three separate strings, and dangling horizontally on his breast. They often tack on to the necklace a few locks of the hair of a deceased relative."

„Youths and men divide the hair of the head, which is generally crisp and curly, into locks about "the size of an ordinary bodkin. These are served with thin bands of the inner bark of a root, much as "a sailor serves a rope, beginning at the root of the lock of hair. As the hair grows, the serving is "extended. In a good head of hair, which makes a Tanna man remind one of Assyrian figures, there "are 700 or 800 such locks. [See Fig. 2]. This practice does not extend beyond Aniwa, Futuna and "Aneityum" [1])".

"Young girls wear a double apron, made of grass and other material. (Rolled and dried fibres of the "banana stem) Fig. 4. As the girl grows this apron is enlarged till it becomes the complete skirt of the matron"". "[See Fig. 3]. The women wear the hair short, in little erect curls, about an inch and a half long [2]).

"Certain occupations are the work of females, others of males" [2]).

"The range of articles of food is considerable, but the natives are chiefly non-flesh eaters. It is mostly on high occasions that they indulge in flesh as an article of diet, fish excepted, which they eat when procurable"".

2. Circumcision.

In Tanna no male escapes circumcision. The ceremony is performed usually before the boy reaches his teens, but not till he is old enough to be easily controlled, and it makes him a real Tanna man. It is also thought to make a man fruitful. The rite requires a special operator, who is often brought from a distance, and usually takes place in a temporary house (*manpanga*) erected near the sea. Several boys are usually operated upon at one time, generally about March. "The operator holds the penis with a leaf of grass put round the glans, and divides the foreskin on top lengthwise. The foreskin is then cut down each side of the penis so as to leave a wing of skin each side. This appears to be gathered under the penis, where, after it is healed, it forms a lump nearly as large as the glans. The larger the operation, the more of a man does it make the boy". During the healing, usually about a month, the boys are kept in confinement (*kahngipĭn tatamĕhli noa manpanga*, lit. shut up to lie within the manpanga) and are watched by the men of the village. They are attended by two or three virgin youths and their food is prepared by a virgin girl. During confinement the boys have no flesh food (*tawal*, lit. he feeds on pudding, is an expression used to denote the period of circumcision), and eat in silence, and alone, in separate compartments of the house. They are taken daily to bathe in the sea, females being warned off by the blowing of conches. The termination of the ceremony is marked by a feast, usually preceded by a night of conch-blowing".

During their confinement the boys are shown how to put on (*kos*) the penis wrapper (*nitum*) and wear the men's belt (*katauti*). "Strips of cloth, or leaves, or even grass are taken and made into a bundle about as thick as a boys wrist and about eight inches long. That is, the strips of cloth are laid side by side, and a cord, generally made of coconut-fibre is used to bind them together. Beginning at one end — the top — the cord is wound round the bundle of strips. When about half wound the penis is inserted in the free end of the bundle, and the winding completed. The belt is then put on so as to hold the whole against the lower part of the belly" [3])".

„The Tannese pierce the septum of the nose, and insert a small piece of wood or reed horizontally, but not so as to project beyond either nostril." Turner: Nineteen years in Polynesia p. 80, 78.

[1]) "Red is the favourite colour of paint for the face. It is a red earth which they get from Aneityum. They first oil the face, and then daub on the dry powder with the thumb. Some of the chiefs show their rank by an extra coat of the pigment, and have it plastered on as thick as clay. Black is the sign of mourning. This they manage with oil and pounded charcoal." Turner: Nineteen Years in Polynesia p. 77.

[2]) Turner: Nineteen years in Polynesia p. 77.

[3]) The Loyalty islanders, who do not practise circumcision, are said to have worn a similar belt. "Les

"An operation is performed on girls when very young. It is supposed to mako coition easler".

3. Political Organisation.

1. Mr. Gray describes two main divisions of the Tanna Peoplo, which are to a large extent geographical. At the south end of tho island and along part of the east coast are the *Numrikwënimin*. The opposite side of Tanna is occupied by the *Kauyamërämin*. The latter are named from tho *Kauyamërä*, a small black bird with bright scarlet breast (Myzomela sp.?) and long slendor curved beak. The members of this division decorate their faces and bodies with red paint. (In the name *Kauyamërä*, *mërä* means blood, and *kau* is found in other bird names, as e.g. *kauyamit*, the owl; *min*, as in other names, denotes the plural).

2. Another division is between coast and bush people. On the coast all round the island are the *Kwatahrenimin*. The exact meaning of *Kwatharen* is not given, but its general sense is that of "those fellows down below"; "below" being as usual in Melanesia applied to the sea coast [1]). The inland people are the *Niëli Asolimin*, "the people who make big feasts", (*nieli*, feast; *asoli*, big) or *Numatakeiyiv*. The former name refers to the high price, the bush people set upon their things. For a very small yam they expect a large pig. *Numatakeiyiv* is a term of derision, in Pigeon English "man bush", a clumsy or awkward person.

3. Besides these divisions, people generally are named after the district in which they live. The people about Weasisi, where Mr. Gray lives, are the *Numanagusimini*, on the south aro the *Numakasarumini*. In these names *Numa* is "the open country"; *mini* the plural termination. The name of a district is usually descriptive of the district or of some feature in it.

4. In the districts, people are found who claim a spot far distant as their native place, but all the people in the district are according to native ideas, ono people, though they have no common chief.

Smaller divisions are indicated by the proximity of villages (*elahonu*) [2]), or in a still smaller division by the proximity of families. The distinguishing feature of the smaller divisions is the use of a common *Imeium*.

This building is the *Gamal* of the Banks Islands and Northern New Hebrides [3]), the *huehmelöm* of Lifu and the open space before it (the *farea* of Efate [4]), *varea* of Banks Islands, *marai*, *malae* of Polynesia) is called by the same namo. Mr. Gray explains *Imeium*, as a contraction of *imwa*, house, *neium*, cluh, perhaps from the past custom

hommes vont ordinairement tout nus, ou pour mioux dire ils ont trouvé moyen de se rendre plus indécents que ne lo serait un nudité complète. Le costume, comme celui des Calédoniens, est capable d'effrayer la pudeur la moins faroucho, et jo no saurais dire lequel des doux pouples est le plus inconvenant (Caledonici cum tela aut fronde mentulam celant, insulares Loyalty incolae vero tantum modo lumbos cum funiculo cingunt mentula sublata et ad ventrom apposita)". Notice sur les iles Loyalty, Nouvelle Calédonie, par M. Jouan. Revuo maritime ot Coloniale. Paris. 1861.

Tho Rev. J. Sleigh's notes mako no mention of this belt being used on the island of Lifu. With tho general adoption of a more civilized dress, it has no doubt been discarded.

[1]) Cf. Codrington, „Melanesians", p. 165.

[2]) *Elahonu* is properly "a house in a village". *Imwa* is "house"; *iman*, his house or dwelling-place. [Malay *rumah*, Javanese *umah*, *imah*. H. Kern.]

[3]) Epi, *komali*, *kamali*; Malekula *hemir*. In Espiritu Santo it is called *robo*, in New Guinea, *rubu* or *dubu*, probably from the name of the institution which meets in it, and which in Banks Is. is called *supwe*.

[4]) *Farea* in Efate is applied also to the building.

of keeping clubs there for use on emergencies. "At the *Imeium*, the men generally eat their evening meal; there always they drink their kava unseen by females; there councils are held and feasts celebrated. Where there is an *Imeium* for a people, they have a chief.

4. War.

Mr. Gray distinguishes between greater and lesser wars. A war between the *Numrikwên* and the *Kauyamërä* is called a great war, and the bodies of the conquered are eaten. In smaller wars between villages or districts cannibalism is not practised. The victory depends almost wholly on the falling of chiefs. Recently a chief was shot, and in 24 hours after, hundreds of people fled from their homes, and chief after chief went over from the side of the fallen chief to the enemies of his people. Various indignities are practised on a fallen foe. The corpse is dug up and given to dogs or swine, or the dead and wounded are mutilated. The greatest indignity is to eat the enemy. Cannibalism is, however, only practised by certain chiefs. There is probably the belief that eating a foe confers strength on the eater.

The weapons of the Tannese were various kinds of heavy clubs, (*neium*, *neap*) spears, (*nërau*), (Fig. 5—9; Fig. 10 spear-thrower) the *kauah* (Kw. *kauas*) or hand stone (Fig. 11), the bow (*niman-fanga*) and arrow (*nëfanga*). The *kauah* is a heavy stone about fifteen inches in length and two inches thick. It is thrown with much precision, when the victim is within twenty yards distance. These are no longer used, and have been supplanted by various forms of trade muskets, from the flint lock to the Snider. The English name of the latter appears in Tanneese songs as *nairus*.

5. Kava.

In Efate the *Piper Methysticum* is called *maluk*. The Malekula *meruh* and Epi *milik* are other forms of the same word. In Aneityum and Tanna (as well as in Aniwa and Futuna) it is called by its Polynesian name *kava*, a fact which probably shows its introduction from the Eastern Islands.

Preparation of the Root. After being divided into pieces about six inches long and one inch thick the root is distributed. Each man cleans and then chews his own share till it is completely saturated with saliva and the fibres severed. The mass is then put into small wooden troughs and mixed with water. As the hands of a married man are regarded as perpetually unclean, and no female must be present, the mixing is done by a virgin boy. He squeezes it through his fingers for a time and then sops up the liquid with a bunch of fibre, such as is used for making cordage. It is then wrung into a cup made of new banana leaf, and drunk through a tube made of the new, unrolled banana shoot. About two cupfulls (20 oz.) are drunk at a time. The first washing yields about enough for three drinks. Water is then again added and enough made for three more men. When the root is exhausted, it is thrown out, the troughs are put in the house, and the bunch of fibre is hung up to dry. While drinking, the individual stands apart and yells, each man having his own peculiar shout. One chief at Weasisi has taken to imitating the whistle of a steamboat. After the kava has been drunk conversation ceases, and the evening meal takes place.

Time and Place. Kava is drunk at sunset in the public square at the *Imeium* Women are excluded from the ceremony.

Effect. The effect depends mainly on the quality of the root, the strength and quantity of the potion and the conetitution of the drinker. Chewing the root paralyses the sense of taste and feeling in the tongue. After drinking, the eyes become affected, the speech is slow and thick, the legs are partly paralysed, the gait unsteady. The flower of the *ningauvung*, or Rose apple (the *gaviga* of Bank's Is., *kafika* of Efate, Malekula and Futuna) as well as the leaves and flowers of other plants, is added to the Kava infusion to increase the intoxicating effect.

6. Religion.

Mr. Gray's account of the Tannese Religion is of great interest. It will be most conveniently considered under the heads of 1. The Soul, 2. *Uhngĕn*, 3. Sacred Objects, and 4. Supernatural Beings.

1. The Soul. After death the soul leaves the body and goes to *Ipwai*. In olden times people are said to have been able to cast their skins and thus become young again. But a woman *Munganeiveiva*, having become old, took her grand-child with her when she went to bathe in the sea and change her skin. On her return as a young woman, the child did not know her, and to please it, the woman took again her old skin. Hence the origin of death. A similar story is told in Oba, Lepers Island [1]). The entrance to *Ipwai* is in a cave at the North-end of Tanna. At what time the soul goes there is not certain, and intercourse may still be kept up with friends on earth. A man will make a small house in a plantation, put into it some food broken small, and ask his departed father to make the plants thrive. Existence in *Ipwai* is not very unlike this life [2]).

2. *Uhngĕn*. In the native belief *Uhngĕn* is the supernatural power or powers behind all things, the undefined original cause from which every influence upon the individual proceeds. It is not certain that this power is that of a person. *Uhngĕn* formed the natural features of the country, gave its name to the *Imeium*, originated customs, gave the sacred stones to the forefathers, endowed the ancestors of the makers of bread fruit, fish, yams, rain, wind and sunshine, with the power which they have transmitted to their descendants. The power of *Uhngĕn* was benevolent, but has been perverted by its possessors [3]).

Mr. Gray identifies the word *Uhngĕn* (Weasisi), *Uihngĕn*, (Western dialect) *Kŭmĕsĕn* (Kwamera) with the *Supwe* or *Sŭpē* of Efate and the Central New Hebrides, and with the *Nobū* of Eromanga and *Nethuing* of Aneityum. As described by him, *Uhngĕn* appears to unite under one head, attributes which in other parts of Melanesia are assigned to the

---

[1]) Cf. Codrington, Melanesians, p. 310.

[2]) "From the Torres Islands to Pentecost in the New Hebrides; the name of the nether-world is, with variations, *Panoi*, to which all the openings — whether by volcanic vents (*sura*) or unknown mouths — throughout these neighbouring islands lead. In all alike the ghosts assemble at certain places and go down to what is their proper place, though they can return again to earth". "There is much there that is like the upper world, villages, houses, trees with red leaves, and there is day and night: it is even a beautiful place, for at a great festival when the village place is bright with flowers and coloured leaves, and thronged with people dancing, drumming and singing, the saying is that it is like a *sura*, as if the mouth of *Panoi* were opened".

"Ghosts in *Panoi* are invoked in time of need and distress, as if they could hear and help. They come upon earth when they please, and see how their friends and property are faring, and they hear the news from new-coming ghosts." Codrington: Melanesians, p. 264, 276.

[3]) Probabably its benevolence consisted solely in its capability of being used for its possessor's own purposes, a good friend but a bad enemy.

supernatural influence of *Mana* and the creative or even mischievous influence of the more personal power of a *vui* or spirit, *Supwe*. Dr. CODRINGTON has thus described from Melanesians statements the belief of the Melanesians as to *Mana:*

"The religion of the Melanesians consists, as far as belief goes, in the persuasion that there is a "supernatural power about belonging to the region of the unseen; and, as far as practice goes, in the use "of means of getting this power turned to their own benefit. The notion of a Supreme Being is altogether "foreign to them, or indeed of any being occupying a very elevated place in their world . . . . There is a "belief in a force altogether distinct from physical power, which acts in all kinds of ways for good and "evil, and which it is of the greatest advantage to possess or control. This is *Mana*. The word is common "I believe to the whole Pacific, and people have tried very hard to describe what it is in different regions. "I think I know what our people mean by it, and that meaning seems to me to cover all that I hear "about it elsewhere. It is a power or influence, not physical, and in a way supernatural; but it shows "itself in physical force, or in any kind of power or excellence which a man possesses. This *Mana* is not "fixed in anything, and can be conveyed in almost anything; but spirits, whether disembodied souls or "supernatural beings, have it and can impart it; and it essentially belongs to personal beings to originate "it, though it may act through the medium of water, or a stone, or a bone. All Melanesian religion "consists, in fact, in getting this *Mana* for one's self, or getting it used for one's benefit — all religion, "that is as far as religious practices go, prayers and sacrifices" [1]).

In Lifu, Loyalty Islands, the equivalent of *Uhngen* or *Mana*, is called *Haze*. The term was applied to objects which had been endued with supernatural power (*nyi haze*), by certain persons who possessed the power of *Haze* and were called *Ite tene haze*. A ghost or departed spirit was also sometimes called a *Haze*. The word *mene* is used for "power", chiefly of a spiritual nature.

In Tanna anything difficult or troublesome is ascribed to *Uhngĕn*, as for example:

"A stain on the floor that cannot be washed out is *uhngĕn*, a mole or mark on the body is *uhngĕn*. "A window fixed so as not to open is said to be *Kol uhngĕn*, — "one made it *uhngĕn*." There is also an "undefined notion that a person after death will be made *uhngĕn*. Sometimes *uhngĕn* is applied to complicated "mechanism, as a watch or gun lock."" In this sense *Uhngĕn* corresponds to the Maewo (Aurora Is.) *Suqe-matua*, the companion of the legendary creator *Tagaro*. "*Tagaro* wanted every thing to be good and "would have no pain or suffering; *Suqe-matua* would have all things bad" [2]) In Araga (Whitsuntide Island), "*Tagaro* came down from heaven, made men and other things, and went back again to heaven. *Suqe* "belonged to the earth; his head was forked, therefore he had two thoughts in it. Whatever *Tagaro* did "or made was right, *Suqe* was always wrong; he would have men die only for five days; he wanted to "have six nights to one day; he planted the scooped meat of the yam, not the rind. *Tagaro* sent him to "a place where is a bottomless chasm, somewhere inland in Araga, where he rules over the ghosts of "the dead [3])".

3. **Sacred Objects.** In Melanesia sacred objects may generally be regarded in two ways. These have been described by Dr. CODRINGTON in the following terms: „A naturally sacred character (*rongo* or *sapuga*) is given by the presence of a spirit, or by association with one; and in by far the greater number of instances, it is found that a spirit is associated with a stone" [4]). On the other hand: "Some thing, action or place is made *tambu* or *tapu* by one who has the power to do it, any one whose standing among the people gives him confidence to lay this character upon it. The power at the back of the *tapu* or *tambu* is that of the ghost or spirit in whose name, or in reliance upon whom, it is pronounced, for the *tapu* is a prohibition with a curse expressed or implied" [5]).

[1]) Dr. CODRINGTON, quoted by Prof. MAX. MÜLLER, Hibbert Lectures 1878.
[2]) CODRINGTON, Melanesians, p. 168. [3]) ibid p. 169. [4]) ibid. p. 181. [5]) ibid. p. 215.

With sacred stones (lit. *nauretimin*, lumps) in Tanna, Mr. GRAY deals at some length. Corresponding with the inherently sacred character produced by association with a spirit, are the stones included under the general term *Nauveti nadi*, stones which produce influence in nature. The prohibitory power of *Tūbahan* corresponds to that of the *tapu* or *tambu* of the northern islands.

(*a*) *Nauveti nadi*. Though comprised under this general expression there are special stones for doing particular things, such as *nauveti nuk* for making yam. "Special kinds of yam have their own stones. So with wind, rain, sunshine, fish, turtle, and all kinds of natural produce." * This is the general characteristic of sacred stones in Melanesia. "Sacred stones of all kinds have spiritual power, *mana*, as belonging to spirits, in various degrees and to be obtained for various purposes. Some cause sickness of the soul, some have great power in a charm, when a bit taken with a prayer is pounded up with a fragment of the person's food to whom mischief is to be wronght"[1].

(*b*) For this latter purpose there are used in Tanna, the stones called *nauveti nūrūk*[2]. These are believed to be the habitat of spirits, and are in the possession of persons called *yolnuruk*, i. e. *nūrūkers*. They work injury by their connection with the burning of something which has touched or come from the body of the person who is to be injured. "For this purpose the part of a man's food, his belt or garment, cau be used. In fact, a stick he has had in his hand, a stone on which he has sat may be scraped, and the scraped, and the scrapings taken to hurn as *Nūrūk*. An unused part of a stick of tobacco is a common thing to take. This is called taking the foot of a person". (*Teles nelhki tami*, he takes a person's foot)[3].

Once taken there are regular *Nūrūk* carriers who, while they are carrying the foot will never cross fresh water. That would render the foot useless. Hence, if a thing can be washed, it is proof against *Nūrūk*. The first *Nūrūk* carrier passes the foot on from carrier to carrier so that the original taker may not be known. In this way it may be carried far afield. And to make sure that the person's death be accomplished, the thing taken may be divided, one part given to one "*yolnūrūk*" and one to another" *.

"When the refuse is put into the hands of the *Nūrūker*, he is not told whose it is, hut instructions are given to him as to the length of illness wished. He now takes certain leaves, known to him only, and breaks these very small, and in the same way the refuse.". Then all are thoroughly mixed. The *Nūrūk* stone is now rubbed with this and transferred to a basket just above the fire. The prepared refuse is put in leaves and tied in shape like a roly-poly pudding. The length depends on the duration of the sickness.

[1] CODRINGTON, Melanesians, p. 183.

[2] The word *nūrūk*, West. dial. *netuk*, Kwam. *nahak*, apparently means "refuse". A dead lef fallen from a tree is called *numa nuruk* in Weasisi. Mr. GRAY gives the following description of a set of these stones in his possession. "The large stone is called the body of the *Nūrūk*. It resembles a man sitting with his head drooping over his chest, just as a weary sick man would sit. Its length is 8 ins. and it measures about 11 inches in circumference. It weighs 4 lbs. It is a black recent-volcanic stone of irregular structure. Some parts are dense, others almost scoriaceous, and embracing little black nodules of denser grain. The little stones are called the children of the big stone. One is a black stone of fairly close texture, 2 ins. long, 1½ ins. high and 1 in. wide, and sufficiently like a person's foot to be spoken of as the foot. Two others are almost alike, 2 ins. long, nearly 3 in circumference, and are recognised as representing members of the human body. Another is a hard black stone, 1½ ins. long, thicker at one end than the other, and is thought to represent the knee end of the human femur. The four little stones are minor *Nūrūks*, capable of producing continued indisposition, but not death."

[3] The connection between *nelhki*, foot, and *erik*, in *tes-erik*, to burn *nūrūk*, is obscure, *teles nelhki tami*, may mean, "he takes a person's *nūrūk*".

One end is put in the fire (*tisei*) and the *Nürüker* watches it day and night. *Teserik itami*, he burns a person's *Nürük*[1]). If it is burning too quickly, he withdraws it. He may even take it out for a day or two to give his victim respite or time to go and search for his *Nürük;* for when the *Nürük* is not burning he may recover somewhat. The instant the *Nürük* is all consumed the victims sickness proves fatal*.

"The object of taking a person's *Nürük* varies. A *Nürük* burner may covet the pig or gun of another man. He gets his refuse taken, and then takes care that his victim shall know it. The price of taking the *Nürük* out of the fire is the coveted article, which is given. Some one may simply wish to torment a man, and he takes his *Nürük*. In other cases a victim's death is desired; then it is not easy to trace the *Nürük*. For weeks the matter may be talked about and no end of stuff paid to trace the *Nürük*. When traced, sometimes the *Nürük* is brought back to the victim, but generally the *Nürüker's* word is taken. He says what the refuse was and the victim is able to remember where it could have been got; and so water is poured on the fire and the victim recovers. A *Nürük* stone may produce any form of fatal disease, rarely, if ever, a single disease"*.

In Lifu, diseases could be inflicted or removed by the use of stones. Rubbing the body with a stone was thought to bring out the disease, pieces of coral could be hired to find lost property. A frequent way of inflicting disease upon another was to place some of one's own refuse (banana-skin, etc.) near the door of the person who was to be injured.

With regard to the reality of the influence produced by the uses of the *Nürük*, Mr. Gray has the following remarks. "It is not unusual to assume that everything connected with *Nürük* is a deception.

Nothing can be farther from the truth. The *Nürüker* believes in his own power and so do the people. If a *Nürüker* says a man's *Nürük* has been taken, he is able to present satisfactory evidence of its truth. Indeed, deception is not possible. If a man said he had taken some one's *Nürük* when he had not done so, purely with the hope of getting pay, he could no nore keep the secret to himself than our preverbial woman. To tell another would be to tell the man himself. The coincidence between the burning of *Nürük* and the state of the victim is astonishing. A man's *Nürük* is taken and he falls ill; it is recovered, and he recovers. A man falls ill without knowing that his *Nürük* has been taken; search is made for it, and when found, he recovers. So constant is this, that no native mind can resist the conclusion of there being a direct and objective connection. And even men with minds better trained than the unsophisticated native mind have been unable to resist drawing the influence the natives draw. Good intelligent Christians accept evidence of direct answers to prayer less satisfactory and conclusive than that presented in cases of *Nürük*. One has to approach such evidence in an immovable belief that there is no such connection between the victim and his *Nürük* before he can reject the evidence. I do not affirm that there is such a connection, but I do maintain that we must have something more satisfactory than the stock explanations of mental reflex action and imposture. Reflex action through the mind there is; imposture I am well convinced there is not"*.

In Tanna every *Nürük* stone has a name. One is known as *Käsämkäseivia*, another *Käläplabĕn* (night or blackness). *Tagirakau* is said to be a very powerful one, and one that „peeps" when separated from its little stones. Others are *Nümanülilühüasül* and

[1]) *Teserik* is a scorpion. When ready for burning the *Nürük* is like a scorpion's tail.

Küsäsiva. These stones are not at present in the hands of a class but every *Nüröker* is a chief, because he is a *Nüröker*, and he may also be a governing chief. These supernatural powers are widely distributed. One man is a *Nüröker*, another makes rain, another fish, and so on. All *Nüräk* stones are not equally powerfal. The knowledge of these things is handed down from father to son

These is uncertainty in the nativo mind as to the sex of the *Nüräk* stones, or rather of the indwelling spirits. Natives are of the opinion that they aro of male gender, yet they feel that there must be something of the female about them. They bring forth *Nüräk* stones. The terms used to describe the burning of the *Nüräk* suggest that tho stones or spirits are feminine. But I suspect that the idea of sex does not apply to superhuman beings * [1]).

c) Tübahan. This is the Tannese equivalent of what is elsewhere known as *tapu* or *tambu*. It is principally used to prevent theft, or to prevent things (such as coconuts etc.) being used before their proper time. Mr. Gray describes the process thus: „Some reeds are cut close to the root. The leaves are pinched off. A certain leaf known to the "*tubahanėr*" is taken and the prepared reeds rubbed with it. Some of the leaf so used is put in a coconut shell and buried in the ground. Around this spot somo of the dressed reeds are set, stuck in the earth, tho tops tied together, and one coconut or more suspended from the tie. This is called the root of the *tübahan*. The rest of the reeds are taken away to be used. These are stuck in the earth wherever wanted. To every such *tübahan* a penalty is attached, and no man will touch a thing so tabooed."

The penalties, self-inflicted, vary with the *tübahan*. It may be the wasting of a person's limb or of the whole body, boils, ulcers, ringworm, sore eyes, plagues of gnats, flies, lice, toothache, pains and aches of all kinds. The person who can make a *tübahan* (sometimes a woman) can also cure its evil, should another happen in some way to transgress. He can cure either his own *tübahan* or the same *tübahan* set by another person. If a *tübahan* sickness be neglected, the natives say it will result in death. But what is usually done is this — if a person has something wrong with him, a *tübuhaner* is consulted, if he tries to removo the evil and fails, the conclusion is that it is some other *tübahan*. A succession of *tübahaners* may try, and fail. Thon the conclusion is that it must be some foreign disease that no one knows how to cure. If the sickness goes on and death ensues, the conclusion is that it was *Nüräk*.

The points to notice are these: — (I) *Tübahans* are the vehicles through which spirits work. (2) No disease has a physical cause, and remedies are used only to expel

[1]) Dr. Codrington gives the following examples of Banks' Island sacred stones:

1. *Tamate gangan.* — A long stone; upon which if a man's shadow fall, it will draw out his soul and he will die.

2. *Tangaroa.* – A stone hung up in the house or carried in a bag. If any one meddled with the owner's property, he would die.

3. *Tarunglea, varasurlea.* — Stones swung about in an invaded place in order to destroy the courage of the invaders.

4. *Soasoa.* — Amulets worn round the neck.

5. *Vat loa.* — The sun stone. A round stone with feathers fastened to it, to represent the sun's rays. It was hung on a tree and produced sunshine.

6. *Galagar.* — A stone laid in a plantation, which sprung up and struck a trespasser.

*"The spirits belonging to these stones are nameless; their connection each with its own stone is not clearly defined; the stone, they say, is not the body of the spirit, nor is the spirit like the soul of the stone, for a stone certainly has no soul; they say that the spirit is at the stone, *o vui ape vatu*, or near the stone, and it is the spirit, not the stone, that acts". See Melanesians p. 182.

or appease the spirit causing the pain. (3) The penalties for transgressing *tübahan* are all minor diseases.

Nauvetimin are sometimes used in making *tübahans*, but they are usually made without them.

4. Supernatural Beings. — In Tanna, there are the usual Melanesian stories relating to supernatural beings. "Some of these persons are quite local, such as *Nupûa*, the ancestor of the *Numanagusimi*, and *Doligia*, the ancestor of the *Numakasarumini*. Others again are not so local; such as *Karapanümei*, who is known on Aneityum as *Inhujeraig*" *. In some cases the heroes of the stories bear names which are more or less common, throughout the Pacific, such as *Tangalua*, the *Tangaroa* of Polynesia, and *Tagaro* of Melanesia, or *Matiktiki*, the *Mauitikitiki* of Polynesia. Mr. Gray gives in detail a story relating to the latter, of which the following is a summary. A version of the same story, which I owe to the Rev. Dr. Gunn of Futuna, slightly differs in details. In the Banks Islands one of the adventures of *Qat* is somewhat similar [1]).

Tëramsämüs, a cannibal, having shut some intended victims in a cave, goes to seek taro to cook with them, but pretends that he is seeking it to cook for them. While he is away the captives dance, and are heard by *Matiktiki* who breaks the rock and, sets them free, and discloses the real intentions of *Tëramsämüs*. They go to the shore, eat the fish of *Tëramsämüs* and then climb a *makopo* tree, a variety of bread fruit. They pull out the core, and go inside the hole. *Matiktiki*, at the entrance closes it with the core. *Tëramsämüs* finding his food (the captives) gone, spies the *makopo* and plucks it to cook on the fire. The children inside at *Matiktiki's* hidding put the fire out. *Tëramsämüs* then goes for more wood. When he has gone, the children leave the *makopo*, run inland, and climb a Casuarina tree. There they are found by *Tëramsämüs*, who asks how they got up there. They say, "On the palms of our hands." *Tëramsämüs* tries to climb and splits his hands. The same result attends his efforts to climb, by his feet, head and knees. At last *Matiktiki* lets down a string for him, but this is cut before he reaches the top and he falls, lying motionless. A black dove is sent, and shouts in his ear, but gets no reply. The *kauyameta*, (a bird with red breast) is next sent and passes right through him. They see blood stains, (its red breast) and know that he is dead. *Matiktiki* cuts up his body and the people he has eaten come to life again.

In the Futuna version the children themselves are changed by *Moshikishiki* (i. e. *Matiktiki*) into the animals, and the ant passes through *Taposiesi* (i. e. *Tëramsämüs*). There is no mention of the bird.

7. Social Organisation and Marriage.

Mr. Gray deals at some length with the terms of relationship and laws of Marriage, and his account shows that there is the same system of kinship in Tanna as in the Northern Islands of the New Hobrides and in the Banks' Islands. Relationship is reckoned on the mother's side, a man's nearest relations being his sisters children. Mr. Gray gives the equivalent terms in the dialects of Weasisi, Kwamera and Aniwa which may be tabulated thus:

[1]) Codrington, Melanesians, p. 165.

A. Blood Relationships.

Weasisi.	Kwamera.	Aniwa.	
1. *Un*,	*mĕrani*,	*to'mana*,	mother's brother; (father's sister's husband).
2. *Iten*,	*ri'ni*,	*nana*,	mother; mother's sister; (father's brother's wife).
3. *Timin*,	*rimini*,	*tamana*,	father; father's brother; (mother's sister's husband)
4. *Uhun*,	*gitsuii*,	*nanfangevdi*,	father's sister; (mother's brother's wife).
5. *Pian*,	*piavini*,	*nósoa*,	man's brother; woman's sister; son of *timin* or *iten*.
6. *Nauvenin*,	*pivini*, *pini*,	*nokave*,	man's sister; daughter of *timin* or *iten*; (wife's brother).
7. *Nomanin*,	*pomani*,	*nokave*,	woman's brother; son of *timin* or *iten*.
8. *Netin*,	*tini*,	*tĕntama*,	son or daughter; child of *pian*.
9. —	*yamati*,	*notariki*,	son of man.
10. —	*yakiiti*,	*tĕntama*,	son or daughter of woman.
11. —	*brati*,	*nofine*,	daughter of man.
12. *Rànìauanien*,	*künkwanien*,	*noraimutu*,	children of *nauvenin*.
13. *Nau'wein*,	*brasini*,	*nosoatasore*,	children of *nomanin*.
14. *Tupun*,	*rüpini*,	*tüpüna*,	grand parent.
15. *Numwipon*,	*miponi*,	*tampüpüna* (*sing.*), *fatu püpüna* (*pl.*),	grand child.

B. Marriage Relationships.

16. *Ràneauwa'li*,	*kunsiiarä*,	*neniane*,	husband, and his brothers; children of woman's *uhun* or *un*; (woman's sister's husband).
17. *Niiwein*,	*ruhweini*, *ra'npilanngwäli*, *künbranéma*,	*tafoinafüné*, *nanufüné*,	wife and her sisters; daughter of man's *uhun* or *un*; (man's brother's wife).
18. *Nevin*,	*yafüni*,	*nosafe*,	wife's brother; (man's sister's husband).
19. *Neauwun*,	*pürkümani*,	*rüfeima*,	husband's sister; (woman's brother's wife).

C. Terms relating to age.

20. *Noatahan*,	*brasini*,	*nösoatasisi*,	man's younger brother or woman's younger sister; (instead of general term *pian*).
21. *Noatun*,	*breiani*,	*nosoatasore*,	man's elder brother or woman's elder sister.
22. —	*piiti*,	*tĕntamanĕa*,	young of lower animals when "small".

D. Terms relating to sex.

23. *Siiahakakû*,	*yakun-auhi*,	*tausĕviasisi*,	a male child.
24. *Pitakakû*,	*bran-auhi*,	*nofine*,	a female child.

E. Terms used for one's own relations.

25. *Tata*,	*tara*,	*tata*,	my father.
26. *Yumà*,	*yuma*,	*mama*,	my mother; (in Kwamera only by young person).
27. *Kaha*,	*kaha*,	*puá*,	my grand parent.
28. *Nĕtik*,	*narik*,	*tukütariki*,	my child.
29. —	*nana*,	—	my mother (said by child).
30. —	*ka'na*,	—	my mother (said by adult) [1].

[1] These terms are given with the suffixed pronoun, his or her. Weasisi *n*, Kwamera *ni*, Aniwa *na*. In Aniwa *no* is a possessive prefix.

The equivalent terms in brackets are those brought about by marriage.

Tho marriage law is, that the children of two brothers or of two sisters do not marry, they are counted as brothers and sisters. But the children of a hrother and sister marry. They are often betrothed in infancy, and are expected to wed when grown up sufficiently. In the presence of one's *nevin* (N°. 18) or *neauwun* (N°. 13) the strictest modesty in dress, speech and behaviour must be observed.

8. The Kalendar.

Mr. Gray has the following general remarks on the native way of reckoning the seasons and year. "A common way was to speak of the old and new days. The "new days", *niyan ivi*, are reckoned to begin about December and end in June. There is, however no certain date. Natives are guided in speaking of these seasons by the state of vegetation. When trees and plants begin to grow anew, they say the "new days", have come. Again they speak of the "long" and "short" days. The "long days", *niyan rurus*, are from the end of October to the middle of February. The natives during this period can take two spells of work in their plantations, one in the forenoon. rest in the heat of the day, and work again in the afternoon. About March 21 and September 20 the day is exactly 12 hours long, the sun rising and setting at six o'clock. About December 22 the day is 13 h. 12 m. long; about June 21 the day is 11 h. 48 m. long. The years are counted by the number of yam crops. Practically the year begins with *Maukimei*, the end of July. That is the time when the natives begin their new plantations" *.

"In the names of the moons, *mauk* or *maunk* (*mauung* = "moon" in Weasisi, *mokwa* in Kwamera) is prefixed from one to five. This corresponds to what the natives call the "old days", *niyan nowas*. A moon is named according to the state of vegetation. Hence, it may be shifted back or forward, or drop out of count. In 1889 *Mauklûlû* and *Mauklûslûs* were put together. Indeed it may be *Mauklûlû* in one district and *Mauklûslûs* in another.

The following are the Weasisi and Kwamera names with date of commencement in 1886 and Mr. Gray's interpretation of the Weasiel words.

1. *Mauk-imei*, Kw. *Kuramai*. July 31. The moon of the field. Natives begin to prepare new plantations. *Numei* = a piece of ground.
2. *Mauk-itau*, Kw. *Taneyau* (?). Aug. 29. Moon for making the mounds (*nitau*) in which the yam is planted.
3. *Mauk-eibiung*, Kw. *Kakuseri-akuseri*. Sept. (28?). Tho moon for training the yam tendrils; (*eibiung*, to train yam tendrils on a staging of reeds). In the Kwamera name, *akuis* = a rattan, *ehri*, to tie, hence the moon for tying with a rattan.
4. *Mauk-laulau*, *or lulu*, Kw. *Kurarurar*. Oct. 27. The moon of hoeing from *kahlû*, a hoe. The Kwamera name means "*hoeing*".
5. *Mauk-lûslûs*, Kw. *Tamtamuku*. Nov. 26. The Moon of Yam "seed". The new yam roots have begun to form and the plant is independent of its parent "seed", which the natives now remove and use for food. The Kwamera *tamtamuku*, is perhaps connected with the Weasisi, *tumnumud*, rotten. This month is the end of the old days.
6. *Verûum*, Kw. *Veretam*. Dec. 25. Everything is full of sap, vegetation luxuriant, rain abundant, food plentiful. *Terum* means "full of water".
7. *Naungwa*, Kw. *Nahua*. Jan. 5 or 24. The fruiting moon. The month when trees are forming their fruit. *Nowan*, Kw. *nûkwan*, fruit; *awa*, Kw. *ûkwa*, to bear fruit.
8. *Nerû*, Kw. *nerû*. Feb. 4 or 23. Meaning uncertain.

9. *Yati*, Kw. *Tamtamanen*. Mar 6 or 25. The first yams are ripe and the name seems to have reference to the tubers going down into the soil on end. It is uncertain whether the Kwamera *tamtamanen* is the correct equivalent.

10. *Neusi*, Kw. *Newsi*. Apr. 4 or 23. The dancing moon. Mr. GRAY derives the name from *us táka*, the name for dancing with a certain kind of club, the *táka*. These dances are practised for several weeks and end in a feast. In 1891 these dances were in full swing at the end of April and beginning of May.

11. *Keafakelabakel*, Kw. *Pakerpaker*. May 4 or 23. The Kwamera name has a reference to sandiness. No cultivation goes on. Two kinds of yam, *namù* and *kauyche*, are ripe.

12. *Kaiyahnulul*, Kw. *Kamneru*. June 2 or 21. Meaning uncertain, but it may mean „gathering up little sticks", perhaps in reference to the reeds of the yam trellis. Cf. also. *maulùlùl*, dust. The plantations are neglected, the ground is dry and dusty. It is uncertain whether *Kamneru* is the proper Kwamera equivalent. One description of *Kamneru* was that the yams were all planted and food scarce, which would place it between 1 and 4.

9. The Winds: Terms used in navigation.

The following is a summary of Mr. GRAY's notes. The navigation terms to some extent explain the minor winds. There are four main winds: *Luatu*, *Tonga*, *Tùkalau* and *Balabu*.

A. *Luatu:* All winds from NW by N to NE by N. (*atù*, to belay a rope, the canoe goes with no more trouble than fastening the rope.)
  a. *Luat-matùa* from NW by N to N by W. (*matùa*, to steer a canoe with the paddle, the helmeman sitting in the stern.
  b. *Lùatù-alali*, from N by W to N by E. (*alali*, to turn round).
  c. *Lùatù-ùmlai*, from N by E to a little past NNE. Meaning uncertain, but this wind is especially humid, (Cf. Aneityum, *mulmul*, soft, cool), damp.
  d. *Luatù natonga*, from a little E of NNE to NE. The junction of *Lùatù* and *tonga*.

B. *Tonga*. Winds from NE by N to S by E.
  a. *Natonga*, from NE by N to E by S.
    1. *Luat-natoga*, bordering on *Luatu*. 2. *Natonga rian*, the "white" *natonga*, about ENE. 3. *Ulitonga-natonga*, bordering on the *Ulitonga* about E by S.
  b. *Uli-*, from E by S to S by E. The subwinds are numerous and well defined, which is always the case with the people who get their winds over the land, from adjacent islands, or through straits. This is not so when the winds come off an expanse of ocean.*
    1. *Ulitonga-natonga* or *umnatonga*, from E by S to a little S of ESE.
    2. *Ulitonga-pitan*, (*Ulitonga woman*) about SE by S.
    3. *Ulitonga-yeruman* (*Ulitonga man*) about 1° S of SE.
    4. *Uli-fafa*, between SE by S and SSE. (*Fafa*, Fiji, *papa*, is the name of a wood brace used to support the mast in the rig of a native canoe; *tataiyù rafafa* or *rafara*, running with the *fafa* set.

C. *Tukalau*, Winds from S by E to (uncertainly) SW by S. (In Fiji *tokalau* is the E wind; in Aneityum, *tokarau*, is the NW wind).
  a. *Ulitonga um tukalau*, about S by E to S by W.
  b. *Balab-tukalau*, very uncertain, from S by W to SW by S.

D. *Balabù*. Winds from SW by W to NW by N. A *Balabu* always produces a smooth sea, but is at the same time a fine sailing breeze (perhaps from *bale*, the rough sea falling, *abù*, dark, cold).
  a. *Balabu.*
    1. *Balab-tukalau*, as above.
    2. *Balab-matùa*, about WSW. (Samoan, *matua*, North wind.)
    3. *Balab luaniani*, between W by S and W.
    4. *Balabù-aben* (black-balabu) about W by N.
    5. *Balab-nisi*, about NW by W.
  b. *Tukalautu*. NW wind. Fiji, *tokalaulutu*, Nor NE wind.

10. Language.

There is little need here to discuss the language of the Tannese. The Weasisi dialect is spoken by about 2000 people on the East Coast of Tanna. Mr. Gray's Grammar and Vocabulary of this will be found in Macdonald's "South Sea Languages", Melbourne. 1891. A primer, hymns and scripture portions are also in print. The Kwamera dialect is spoken on the South end of the island by about the same number of people. The Rev. W. Watt and Mrs Watt have been labouring there for many years, and the New Testament, primer and hymns have been printed. On the North end of the island is a dialect not differing very widely from Weasisi. On the West Coast is another extensive dialect, with characteristics of its own. Between this and the Kwamera are at least four subdialects. The language of Eromanga is very similar in Grammar to the Tannese. On the island of Aniwa, where the people in appearance and customs are almost indistinguishable from the Tannese, a Polynesian dialect is spoken.

A comparison of the Tannese with the other dialects of the New Hebrides will be found in my „Languages of the New Hebrides"; Proceedings of the Roy. Soc. New South Wales. July. 1893. As an example I give the Paternoster in the Four dialects of Weasisi, Kwamera, Eromanga and Aniwa. (*g = ng* in *sing; c = g* in *go; j = j* in *jail*).

1. Weasisi dialect of Tanna.

Temite'ma' yen neai, elto naregam in asim. Pa' negau raham otuva. Pa' kodos nowam yen netani doikoma yen neai. Afato nauugwanien nagite'ma' yen niyan rauwe. Nakapa nalupunien tafaga tera rahate'ma, delkoma ite'ma' mun yakenota parakes nalupunien tafaga tera netamimi kaudei yeto'ma'. Nakapa nitipenien ite'ma' yen nefeifeiien, matau nakivirakes ite'ma' yen nerahien.

2. Kwamera dialect of Tanna.

Rememaha ya neai. Pa na'gam ikinan. Pa entata seim ruvehe. Pa havahi nokwam ya tuprana rosi ya neai. Tik-aveipehe navegenien sanemaha ipet. Tik-apa narupunien tafaga reraha sakemaha, rosi kemaha yahapuk-arupun-u'ma tafaga reraha nermama hame ya kemaha. Tik-apa neripenien kemaha te nefeifeiien, mavahiraka kemaha te nerahaien.

3. Eromanga.

Itemen e kam ünpokop, eti tumpora nin enugkik. Elum lö enugkik. Uti numpi sugkū tarū sū enugkik ra nemap sugkū umnumpi sū ünpokop. Ovug kam irē nevag nisekomam. Mefielentug kam sat sū enugkam, sugkū ka kemlafielen tokonda mori umnumpi sat iramam. Metütöro kam ran tapmi, kö semsimpari iramam marugi sat sū; netemindi it lö enugkik, im horog, im nilasilaswi, üvüm nevisū, indöwi, indöwi.

4. Aniwa.

Tamaneme tiragi, jou nsigo tapu, jou tavaka kemai. Jeu afasao erefia acre ia fanua wararonei fakarogona hepe i tiragi. Tufwa acime ira nei jome akai. Towaki neri maganisa jome, hepe acime towaki nori e maganias e tagata acime: Najicina acune ia teretu e maganisa, kaia kapare acime ia ane isa ioji. Ma jou tavaka, ma tomatua, ma nekabisa, atou ma tou.

BEITRÄGE ZUR ETHNOGRAPHIE DER TIMORGRUPPE

VON

DR. H. TEN KATE,

Conservator am Provinzial Museum zu La Plata.

Mit Tafel XVI—XX.

Zu den hier folgenden Beiträgen bot mir eine, im Jahre 1890/91 im Auftrage der Kgl. Niederländischen Geographischen Gesellschaft ausgeführte Reise, nach mehreren Inseln der Timorgruppe im Indischen Archipel, den Anlass.

Ueber die Reise selbst habe ich schon an anderer Stelle ausführlich berichtet und auch meine ethnographischen Wahrnehmungen und Notizen grösstentheils in diesem Reisebericht mitgetheilt[1]). Es blieb mir daher nur übrig Näheres mitzutheilen über meine, jetzt dem Ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden einverleibte, Sammlung.

Obwohl dieselbe, einschliesslich einiger von mir 1892 in der Südsee gesammelten Gegenstände, aus 696 Nummern besteht, gebe ich hier nur eine Auswahl derselben, um mich auf Neues oder weniger Bekanntes zu beschränken. Es wäre mir leicht gewesen mit Hülfe der einschlägigen Literatur eine mehr oder weniger ausführliche Ethnographie der von mir besuchten Inselbewohner zu entwerfen; dennoch habe ich darauf verzichtet, weil es mir ebenso misslich wie zwecklos vorkam, das von Andern schon Gesagte zu wiederholen. Ich habe mich nur auf Ethnographica selecta aus meiner Sammlung beschränkt und nur noch diejenigen meiner aphoristischen Feldnotizen mit in Betracht gezogen, welche bisjetzt noch nicht veröffentlicht wurden. Wesentlich beziehen sich diese Beiträge also auf die Ergologie, im SARASIN'schen Sinne, der betreffenden Völker.

Von den Inseln welche ich Gelegenheit hatte zu besuchen, war besonders Sumba oder „Sandelholz-Insel" noch sehr wenig bekannt und befanden sich in nur sehr wenigen ethnographischen Sammlungen einzelne Objekte von hier. Was Flores betrifft, so lagen vor meiner Abreise zwar schon die werthvollen „Ethnographische Notizen" (Supplement zu Bd. III des Internat. Archivs für Ethnographie) von Prof. MAX WEBER vor; dennoch war es mir vergönnt auch dort Neues aufzufinden und schon Bekanntes in mancher Hinsicht zu ergänzen. Das hier über die Inseln Solor, Adunara, Sâmau und Roti mitgetheilte dürfte im Allgemeinen neu sein; und obwohl von der Insel Timor selbst durch die Reisen von DE FREYCINET, SALOMON MÜLLER, WALLACE, RIEDEL, FORBES u. A. auch manches Ethnographische schon längst bekannt war, sind die von mir beschriebenen Gegenstände fast Alle neu.

---

[1]) Verslag eener reis in de Timorgroep en Polynesië (Tijdschrift van het Kon. Nederl. Aardrijkskundig Genootschap, 2e Serie, dl. XI, 1894).

Obgleich A. JACOBSEN 1888 eine ungemein reichhaltige Sammlung von Flores, Adunara, Timor u. s. w. für das Berliner Museum für Völkerkunde zusammenbrachte, ist mir doch bis jetzt keine eingehende Beschreibung derselben bekannt und kann ich deshalb in dieser Hinsicht auch keine Vergleiche anstellen.

Eine etwas ungleichmässige Behandlung des vorliegenden Materials liess sich nicht vermeiden, und auch die geographische Reihenfolge bei der Beschreibung der Gegenstände war, hauptsächlich aus technischen Gründen, nicht so streng durchzuführen wie ich es gewünscht hätte. Dennoch bildet Sumba den Hauptgegenstand des ersten Abschnittes von den zweien, in welche diese Beiträge zerfallen, obwohl auch einzelne Ethnographica von Timor, Solor, Flores und Savu darin beschrieben werden.

Dieser Beschreibung wurde die im Ethnographischen Reichsmuseum zu Leiden von SERRURIER zuerst eingeführte systematische Gruppeneintheilung soviel wie möglich zu Grunde gelegt. Der Art der Sache nach sind aber nicht alle zwölf Gruppen dieses Systems in meiner Sammlung vertreten und in den acht bis neun darin vergegenwärtigten, beziehen sich die Gegenstände oder Abbildungen nur auf gewisse Rubriken derselben.

Wo es mir erwünscht vorkam, habe ich zum Zwecke der Vergleichung auf die vorhandene Literatur hingewiesen und mir nöthigenfalls einige kritische Bemerkungen erlaubt, ohne jedoch in dieser Hinsicht nach Vollständigkeit gestrebt zu haben. Am Ende des zweiten Abschnittes habe ich eine Tabelle der geographischen Verbreitung der in diesen Beiträgen beschriebenen Gegenstände oder erwähnten Bräuche hinzugefügt.

Es erübrigt mir noch ehe ich diese einleitenden Bemerkungen schliesse ein Wort aufrichtigen Dankes an diejenigen Personen die mir besonders beim Sammeln der Ethnographica geholfen haben. Die Namen der Herren Missionäre RR P.P. LE COCQ d'ARMANDVILLE und A. A. J. MATTHYSEN, der Herren Civilbefehlshaber KLEIAN und WORMS und der Herren Posthalter KAILOLA, BAUMGARTE und D. M. PELT werden mir stets in dankbarer Erinnerung bleiben.

I. ABSCHNITT.

I. Gruppe; Rubriken: GERÄTHSCHAFTEN ZUR BEREITUNG UND AUFBEWAHRUNG VON SPEISEN UND GENUSSMITTELN.

Pl. XVI, Fig. 1. Inventarnummer 858/47. — Irdener Kochtopf (einheimischer Name: *Wairung*). Grösster Durchmesser 17.5 cM.; Höhe 16. Die Farbe ist braunroth und entspricht dem Töpferthon aus welchem das Geschirr gemacht ist. Die rohe, eingekratzte Ornamentik des hier abgebildeten Gegenstandes wird nicht immer auf den Töpferwaaren der Sumbanesen angetroffen. Die Dimensionen dieser Geschirre sind im Grossen und Ganzen meist die gleichen. Es werden auf Sumba nur da Töpferwaaren angefertigt, und wohl immer nur von Weibern, wo man Töpferthon in grösserer Menge antrifft. Ich fand Töpfereien vorzugsweise in West-Sumba (Memboro), in der Nähe von Waingapu und von Wainbidi, eines Dorfes im Innern von Ost-Sumba. Da Maïs den Hauptbestandtheil der Nahrung auf Sumba bildet, wird in der hier abgebildeten Form meistens Maïs gekocht.

Pl. XVII, Fig. 3. Inv. 858/74. — *Kapu kědoru;* cylinderförmige Büchse aus Bambus zur Aufbewahrung von Kalkpulver, welches beim, auf Sumba allgemein verbreiteten, Sirihkauen benutzt wird. Die Verzierung wie die Figur sie zeigt, ist eingekratzt. Länge 11 cM., Breite 5,5. Derartige Kalkbüchsen werden immer in dem *Kalúmbo* oder der Sirihtasche aufbewahrt, welche jeder Sumbanese stets mit sich führt; sie wird aus der Rinde eines Baumes, von den Sumbanesen *pingi soma* genannt, geflochten. Der *Kalúmbo* ist im allgemeinen Aeussern der von WEBER (Ethnographische Notizen, Taf. V, Fig. 8, p. 24) aus Mbawa (Flores) abgebildeten Tasche sehr ähnlich. Das betreffende Objekt stammt aus der Gegend von Memboro, West Sumba, ist aber vermuthlich nicht einheimisch.

Im ganzen Habitus ist diese Büchse nämlich derartigen von Timor sehr ähnlich, wie z. B. Salomon Müller sie abbildet in „Verhandelingen over de natuurlijke geschiedenis der Nederl. overzeesche bezittingen (herausgegeben von Temminck), Land- en Volkenkunde", Leiden 1839—44, Pl. 40, fig. 5—8, p. 256.

Pl. XVI, Fig. 8. Inv. 839/18. — Kalkbüchse aus Bambusknoten, fassförmig. Höhe 11.5 cM., Durchmesser 5.5. Die hauptsächlichste Verzierung besteht aus der Darstellung einer Eidechse. Diese Thiere, sowie die Krokodile, spielen auch in der Ornamentik und Tatuirung der Timoresen eine grosse Rolle. Vergl. G. A. Wilken, De Hagedis in het Volksgeloof der Malayo-Polynesiërs (Bijdr. Taal-, Land- en Volkenkunde v. Ned. Indië, 5e Volgr. VI) p. 463.

Diese Büchse fand ich in der Landschaft Amarasi, Timor.

Pl. XIX, Fig. 4. Inv. 839/30. — Sirihtasche aus Baumwolle, 38 cM. lang, 20 breit. Nur ein Theil derselben ist des Ornamentes halben abgebildet. Aus der Nähe von Dilli, Portugiesisch Timor.

II. Gruppe; Rubrik: Kleider und Körperzubehör.

Pl. XVI, Fig. 23, Inv. 858/31. — *Liku rusu banggi;* Leibbinde oder Gürtel aus *Sowasil* bestehend. Nur eine der beiden Enden ist abgebildet worden. Die Totallänge beträgt 82 cM. Diese Binde dient ebenso wie der, Pl. XVI, Fig. 24 (Inv. 858/30) abgebildete, Lendengürtel um die *Singgi* oder Shawls und weitere Kleidung um den Körper der männlichen Sumbanesen festzuhalten. Das Material besteht aus gespaltenen Rotanstreifen, welche in diagonaler Weise geflochten sind. Länge 86 cM., Br. 12,5. Vergl. ten Kate, Verslag eener reis in de Timorgroep etc., Pl. 10, Fig. 4. Beachtungswerth ist dass *Liku* auf Fidschi der Name der Leibbinde der Frauen (Williams, Fiji and the Fijians, Vol. I p. 67 & 106) ist.

Pl. XVII, Fig. 2, Inv. 858/6. — *Kambila;* Kopftuch aus Baumrinde. Länge 211 cM., Br. 47. — Diese Tücher werden, der *Tapa* der Südseeinsulaner bis zu einem gewissen Grade ähnlich, aus der Rinde von Ficus, Antiaris, und Broussonetia angefertigt. Aus demselben Stoff werden die auf Sumba üblichen Schamtücher und hie und da Mäntel (*wángga*) gemacht. Die Kopftücher werden auf Sumba nur von Männern getragen. Vergl. Verslag etc., Pl. 10, Fig. 4, p. 553.

Pl. XVII, Fig. 1, 1a, 1b, 1c. Inv. 858/9. — *Lau háda;* Weibersarong (Rock), aus dünner, schwarz gefärbter Baumwolle. Die abgebildeten Verzierungen bestehen aus farbigen Glasperlen europäischen Fabrikats. L. 172 cM., Br. 62. Dorf Taimanu, N. Sumba. Vergl. Notulen Bataviaasch Genootschap v. K. & W. IX 1871, Bijlage F. p. XXXIII und Verslag, p. 551.

Pl. XVIII, Fig. 4. Inv. 858/7. — Weibersarong aus Baumwollgewebe. Nur ein Theil desselben ist abgebildet; zu bemerken ist, dass die sonst im Dessin noch vorkommende blaue und rothbraune Farbe nicht angegeben ist. L. 140, Br. 62 cM. Ost-Sumba.

Pl. XIX, Fig. 6. Inv. 858/15. — *Singgi-* oder *Hinggi kumbu;* Shawl oder Körperdecke aus Baumwolle, L. 586, Br. 29,5 cM. Dieselbe bildet das Wesentliche der männlichen Kleidung und wird, obwohl auf verschiedenerlei Art getragen, meist nebst andern Kleidungstücken um die Taille geschlungen und von den schon erwähnten Leibbinden zusammengehalten. Derart Shawls werden ohne Ausnahme von Weibern gewebt und mit einheimischen Farbstoffen gefärbt. Der hier abgebildete *Singgi kumbu*, aus Sumba, scheint weniger häufig wie die mit grossen, offenbar ithyphallischen Figuren verzierten Decken. Zwei dieser Art *Singgi* habe ich abgebildet in meinem schon citirten Verslag (Pl. XII, Fig. 16—17) und eben daselbst (p. 551—552) über die Webereien auf Sumba gesprochen. Vergl. auch J. de Roo van Alderwerelt, Eenige mededeelingen over Sumba (Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, dl. XXXIII, p. 12, 30—31 des Separatabdruckes).

Pl. XIX Fig. 8. Inv. 858/313. — *Ai medi;* Frauensarong oder Rock; grobes Kattungewebe; aus zwei gleich breiten Stücken zusammengenäht. Das Muster besteht aus dunkelblaugrauen, breiten Querstreifen, zwischen dem schmälere, hellere verlaufen, während das obere und untere Ende des Rockes sich röthlich und dunkelblaugrau, marmorirt auf lichterem Grunde, in welchem zugleich eine Anzahl schwarze Querlinien verlaufen, zeigt. L. 160, br. 54 cM. Savu.

Pl. XVII, Fig. 7, Inv. 858/315. — *Ai kuri;* Weibersarong von der Insel Savu. Baumwollgewebe, L. 161 cM., Br. 54. Vergl. Verslag, p. 695, 698.

Pl. XIX, Fig. 7. Inv. 842/206. — *Kudta;* Weibersarong aus Baumwolle. Die Figur zeigt nur die Art der Verzierung des 71 cM. langen und 63 cM. breiten Stückes. Lamakera, Insel Solor.

Pl. XVIII, Fig. 1, Inv. 839/36. — Weibersarong aus Baumwolle. L. 128 cM., Br. 64. Landschaft Djenilu, Belonesen, Timor.

Pl. XVII, Fig. 8. Inv. 839/39. — Lendentuch aus gelblich weisser (ungebleichter) Baumwolle. L. 123, Br. 14 cM. Landschaft Amarasi, Timor.

Pl. XVIII, Fig. 3, 3a, 3b, 3c. Inv. 839/38. — *Sëlendang* oder Lendentuch aus gelblich weisser (ungebleichter) Baumwolle. Die sub 3b abgebildete Verzierung desselben stellt aller Wahrscheinlichkeit nach eine stark stylisirte Eidechse vor, vielleicht aber auch das Krokodil, welches bei den Timoresen in hoher Achtung steht und *Oesoi* (Wasserfürst) genannt wird. L. 155 cM., Br. 61 cM. Landschaft Amarasi, Timor.

Pl. XIX, Fig. 2. Inv. 839/45. — *Bål;* Bandelier aus dünner Baumwolle, worauf zahlreiche Nassa-Platten festgenäht sind. Die auf der einen Seite herabhängenden Fransen sind mit farbigen Glasperlen verziert. L. 92, Br. 5 cM. Dieses Bandelier wird quer über eine von den beiden Schultern getragen. Landschaft Lamakënon, Central Timor. — Die Behauptung von Schmeltz, dass die Verwendung von Nassa-Platten nur vorkommt bei Völkern Melanesischer Rasse oder bei solchen, welche dieser mehr oder weniger nahe stehen, wird auch wieder durch diesen Gegenstand bestätigt. Vergl. Schmeltz, Schnecken und Muscheln im Leben der Völker Indonesiens und Oceaniens. Leiden, 1894, p. 24, Tabelle sub 42.

Rubrik: Schmucksachen.

Pl. XVI, Fig. 2. Inv. 858/120. — Armband aus Tridacna-muschel (*Kima*). Aussenseite convex; Innenseite glatt. Durchmesser 10.5; Br. 4.5; Dicke 2 cM. Wird von Männern der bessern Stände am Oberarm getragen, Ost-Sumba. Im Indischen Archipel waren bis jetzt nur Armringe aus Tridacna von den Bataks und Nias bekannt. Vgl. Schmeltz, Schnecken und Muscheln, p. 41, Tabelle sub 42b.

Pl. XVI, Fig. 3 und 3a (Durchschnitt). Inv. 858/104. — Armring aus Elfenbein, mit eingeschnitzten Kreisen, je mit einem Punkt in der Mitte. Durchmesser 7,5; Dicke 2 cM. Derartige Armringe werden vermuthlich von Endonesen, aus Flores, auf Sumba eingeführt. Die Verzierung gehört zu den weitverbreitetsten Motiven und findet sich selbst schon auf prähistorischen Gegenständen. Siehe Verhandl. berl. anthrop. Gesellschaft 1873, pg. 72 & 1875 pl. IX Fig. 1 & 36, sowie de Clercq & Schmeltz: Nederl. Nieuw-Guinea, pg. 20.

Pl. XVI, Fig. 6. Inv. 858/90. — *Tawùrung; tawùru gàdu;* Fingerring aus Knochen. Durchmesser 2.5 cM. Membere, West Sumba.

Pl. XVI, Fig. 21. Inv. 858/131. — Fingerring aus Kupferdraht, spiralartig gewunden und dicht zusammengedrückt. An der Aussenseite gerändelt. L. 2, Durchmesser 3 cM. Obgleich ich dieses Objekt auf Sumba bekam, vermuthe ich dass dasselbe Florinesischen, resp. Endonesischen Ursprungs ist.

Pl. XVI, Fig. 20. Inv. 858/11. — Ohrknöpfe aus schwarzem Holz, von doppelt konischer Form. Durchmesser 1.6 cM. Dieselben werden nur von Weibern getragen. Diese Knöpfe, von denen einer hier abgebildet ist, bekam ich zu Waimbidi im Innern Sumba's.

Pl. XIX, Fig. 3. Inv. 839/49. — Kopfschmuck bestehend aus einem Büschel weissen Pferdehaars, der auf zwei Lederstreifen befestigt ist. An verschiedenen Stellen befinden sich grüne Taubenfedern. Beionesen, Central Timor.

Pl. XX, Fig. 24 u. 25. — Tatuirungen. Die erste Figur stellt einen Hahn vor, der auf den rechten Unterarm eines jungen Mannes zu Watupelé, Ost-Sumba, tatuirt war. Der Hahn spielt, wie bekannt, im Geistesleben der Völker im Indischen Archipel eine grosse Rolle, sowohl als Fetisch wie als Orakelthier; auf Sumba, wie es scheint, jedoch weniger wie z. B. auf Flores. Im vorliegenden Falle dürfte die Tatuirung (Sumban. *Kaldu*) als Schutzthier betrachtet werden. Die zweite Figur is eine Tatuirung aus West-Sumba, wo diese Sitte überaus häufig ist, besonders auf Armen und Beinen, das letztere wesentlich bei Frauen.

Die hier abgebildete Verzierung wird ebenfalls auf Gegenständen, wie Töpferwaaren und Webereien angetroffen. Die Tatuirungen auf Sumba haben, wie auf Timor u. s. w., eine blau-schwarze Färbung. Die Technik des Tatuirens wird in bekannter Weise geübt.

III. Gruppe; Rubrik: Baukunst.

Pl. XXI, Fig. 28 u. 29. — Dachverzierungen von Häusern zu Taimanu, Nord-Sumba. Dieselben sind aus Baumstämmen gehauen und stellen offenbar in roher Form ein Thier vor, welches ich nicht identificiren kann. Derartige Verzierungen erinnere ich mich nicht auf Sumba sonst gesehen zu haben. Für den Typus des Sumbanesischen Hauses muss ich nach meinem Verslag verweisen, wo auf Pl. 5, Fig. 11 und 12 die meist vorkommenden Formen abgebildet sind.

IV. Gruppe; Rubrik: Jagd.

Pl. XVI, Fig. 19. Inv. 858/141. — Wurfspiess, auf Ost-Sumba *Nimbu*, auf West-Sumba *Nambu* genannt. Der Schaft besteht aus braunem Holz, die Spitze aber aus Bambus. Während die Spitze 44 cM. misst, beträgt die ganze Länge dieser Jagdwaffe 228 cM. Der Schaft hat 2.5 cM. im Durchmesser. Derartige Wurfspiesse, aber mit eiserner Spitze, bilden die Hauptwaffe der Sumbanesen. Waidé, West-Sumba.

Pl. XVI, Fig. 22, 22*a*, 22*b*, 22*c*. Inv. 858/148. — Wurfspiess (*Nimbu kawâla?*). Der Schaft besteht aus Holz; die Spitze, mit einseitigem Widerhaken, aber aus Eisen. Dieselbe ist harpunenartig mit dem Schaft durch eine Schnur verbunden. An sechs verschiedenen Stellen ist der Schaft mit aus Rohr geflochtenen Ringen umwunden. Das untere Ende des Schaftes besteht aus Bambus und ist verziert mit einem Büschel dunkelbraunen Pferdehaars. Eine aus zwei Holzstücken bestehende Scheide (22 cM. lang) dient zum Schutz der eisernen Spitze. Diese Waffe wird wohl ausschliesslich zur Jagd, besonders auf Hirsche, benutzt. Sumba.

VI. Gruppe; Rubrik: Sattel und Zaumzeug.

Pl. XVI, Fig. 13. Inv. 858/99. — *Rapat;* Kopfgeschirr für ein Pferd nebst Zügel. Das Ganze besteht aus geflochtenem Rotan und *Sora*-Seil (von *Gnetum Gnemon* L.), sogar auch die Trense, deren beide Enden von hölzernen durchlöcherten Klötzen versehen sind, welche den Mundwinkeln des Pferdes dicht anliegen und die Ringe unserer europäischen Trense ersetzen. Sumba. Derartige Kopfgeschirre findet man Allenthalben in der Timorgruppe verbreitet, z. B. auf Timor selbst, Roti und Savu.

Pl. XVI, Fig. 14. Inv. 858/43. — *Tungga kêtowu;* Kopfschmuck eines Streitpferdes. Besteht aus schwarzen Hahnenfedern und gelbweissem Pferdehaar. Bei Roos (Notulen Bat. Genootsch. v. K. & W. IX, 1871, Bijlage F.) heisst es *Katunga wulumanu*. Wird gewöhnlich zusammen mit dem Halsschmuck (*Tungga koku*) Pl. XVI, Fig. 17. Inv. 858/45, getragen, der nur aus schwarzem Pferdehaar besteht. West-Sumba.

Pl. XVI, Fig. 16. Inv. 858/34. — *Iwi;* Reitpeitsche von dünnem Rotan, und mit geflochtenen dünnen Rotanstreifen umwunden. Meine Sammlung enthält mehrere Exemplare Sumbanesischer Reitpeitschen, deren Länge von 47.5—53 cM. schwankt. Sumba.

Pl. XVI, Fig. 18. Inv. 858/67. — *Kadjângga rusa;* Packsattel von Hirschhorn. Die Hörner sind durch Rotanstreifen an einander verbunden. L. 22 cM., Durchmesser 3.5. Landschaft Membore, West-Sumba. Es sind dies die einzigen Packsättel, die ich auf Sumba zu Gesicht bekam, und sind sie allerdings nicht sehr allgemein. Gewöhnlich werden Lasten ohne Weiteres über Rücken und Nacken der Pferde gehängt.

XI. Gruppe; Rubrik: Musikinstrumente.

Pl. XVI, Fig. 15, 15*a*. Inv. 858/42. — Guitarre, *Djungga* genannt in Ost- und *Dungga* in West-Sumba. Dieses Instrument besteht aus dunkelbraunem Holz und ist von zwei Kupferdraht-Saiten versehen, während in Fig. 15*a* die Schalllöcher angedeutet sind. L. 83, Br. 20, Dicke 6.5 cM. Die *Djungga* wird immer mit dem Nagel des kleinen Fingers bespielt und von Gesang begleitet, der meistens improvisirt ist. Vergl. Notulen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, Bijlage F, Pl. XXXV und S. Roos, Bijdrage tot de kennis van Taal, Land en Volk op het eiland Soemba (Verhandelingen van het Bat. Gen. v. K. & W. dl. XXXVI, 1872, p. 68.

Rubrik: Tanzattribute.

Pl. XVI, Fig. 5 und 10. Inv. 858/117—118. — *Kĕrendja lima*, Fingerschmuck; ausschliesslich als Tanzschmuck benutzt. Derselbe besteht aus dem einheimischen *Sora*-Seil und kleinen Büscheln schwarzen oder weissen Pferdehaars. Bei Tänzen schmücken die Weiber und Mädchen ein Paar Finger mit diesen Büscheln. Die Arme werden dabei mehr oder weniger ausgestreckt und taktgemäss bewogen. Landschaft Waidjelu, Ost-Sumba. Vergl. Verslag eener reis etc., p. 585.

Pl. XIX, Fig. 1. Inv. 842/191. — *Sédé;* Enkelschmuck beim Tanzen benutzt, bestehend aus einem Streifen Ziegenhaut. L. 25, Br. 1.5 cM. Sika, Flores.

Pl. XIX, Fig. 5. Inv. 842/190. — Mit Hühnerfedern geschmückter Stab, als Tanzzierde benutzt. Die Federn werden zusammen gehalten durch Bambustreifen und Streifen rother Baumwolle. Sika, Flores.

Rubrik: Spielzeug.

Pl. XVI, Fig. 7. Inv. 858/130. — *Pĕmaka*, Kreisel; massiv aus Holz geschnitten, von konischer Form. L. 7, Durchmesser 5.5 cM. Bisweilen werden derartige Kreisel mit gelbem Farbstoff eingeschmiert. Dieses Kinderspielzeug ist auf Sumba ziemlich verbreitet, ebenso wie auf Flores und Timor. Vergl. Max Weber, Ethnographische Notizen, Taf. V, Fig. 12, p. 33, wo ein Kreisel aus Holz von Sika erwähnt wird. Uebrigens scheinen derartige Kreisel auf mehreren Inseln des Indischen Archipels, u. A. auf N.O. Neu Guinea, Bali, Madura, Java, Sumatra u. Nias in Gebrauch zu sein, in Gegensatz zu C. H. Read, Stone Spinning Tops (Journ. Anthr. Institute, vol. XVII, 1887, p. 88) der nur Timorlaut erwähnt.

Rubrik: Höflichkeitsbeweise und damit verwandte Gegenstände.

Pl. XVI, Fig. 4. Inv. 858/108. — *Lólupatu*, aus zusammengedrehtem Kupferdraht bestehende Schnur, deren beide Enden kolbenartig verdickt sind. Der Name bedeutet buchstäblich „Vierdraht", weil zur Anfertigung dieser Schnur vier Drähte benutzt werden. Die Bedeutung der *Lólupatu* ist eine verschiedene. Sie dient zum Bekräftigungszeichen bei Verträgen und kann, in gewissen Fällen, auch als Höflichkeitsgeschenk aufgefasst werden. Andererseits haben wir die *Lólupatu* als ein Analogon der Botschaftstäbchen zu betrachten, wie sie üblich bei gewissen Nordamerikanischen und Australischen Stämmen. Ausserdem werden die schönsten Exemplare als Geschenk dem Brautschatz beigegeben; die geringere Art der *Lólupatu* endlich dient als Kleingeld. Auf West-Sumba und wahrscheinlich auch auf Savu, werden *Lólupatu* gebraucht. Die Totallänge des hier abgebildeten Exemplars ist 167 cM., Durchschnitt des dünnern Theile 1 cM. Die vier in meiner Sammlung sich befindenden *Lólupatu* wechseln jedoch von 109—179 cM. Vergl. Notulen Bat. Genootsch. v. K. & W., IX, Bijl. F, p. XXXV und mein Verslag eener reis etc., p. 565—566, Pl. XII, Fig. 14.

Pl. XVIII, Fig. 2. Inv. 842/220. — Botschaftsstock, bestehend aus einem Stück Rohr, welches mit baumwollenen, farbigen Fäden und Bändern umwunden ist. L. 38, Durchmesser 0.5 cM. Das Individuum von welchem ich die beiden sich in der Leidener Sammlung befindlichen Stöckchen erhielt, besass deren vier. Dieselben zeigten aber in der Reihenfolge der farbigen Bänder einige Verschiedenheit. Der ehemalige Besitzer, ein Muhamedaner, galt zu Lamakera auf Solor als heilig (*Kramat*); er war aber offenbar geisteskrank. Bei unserm Besuch überreichte er die Stöckchen dem mich begleitenden Civilbefehlshaber, Herrn Woams. Vergl. Verslag, p. 238.

XII. Gruppe; Rubrik: Religion und damit verwandtes.

Pl. XVI, Fig. 9. Inv. 858/60. — *Uma mĕrapu*, Opferreck; 31.5 cM. breit, 15 cM. lang. Es besteht aus rothbraunem Holz und zerschlitzten Bambuslättchen. Die Fäden aus Baumrinde dienen dazu das Reckchen aufzuhängen.

Dient zum Opfern von Sirih und Pinang für die *Mĕrapu*. Sumba.

Obgleich das Wort *Mĕrapu* verschiedene Bedeutungen hat, ist es hier wohl im Sinne eines schützenden Geistes aufzufassen. Vergl. Roos, Bijdrage, l. c., p. 62; de Roo van Alderwerelt, Eenige mededeelingen over Soemba, l. c., p. 22—28 des Separat-Abdruckes und mein Verslag, p. 578, 589—590, 624—625.

Pl. XX, Fig. 26. — *Katóda* oder *katúda djara*. Stein, bei dem den *Mĕrapu* für Pferde geopfert wird. Vergl. Roos, Op. cit., p. 72 und Verslag l. c. p. 578.

Pl. XX, Fig. 27. — *Mĕrapu andung;* ursprünglich ein Hauspfahl, der zu einer Art Opferpfahl umgeschaffen ist. Am oberen Ende ist ein Kranz von Lontarblättern befestigt. An der Spitze jedes Blattes befindet sich eine Zotte weisser Baumwolle, während am Fusse des Pfahles eine Anzahl roher Steine angehäuft sind. Ich war leider nicht im Stande etwas Bestimmtes über diesen eigenthümlichen Apparat zu erfahren. Sogar de Roo van Alderwerelt, ein vorzüglicher Kenner Sumba's, kann nichts mittheilen über die Rolle eines *Mĕramba andung*, dessen Name zweifellos in Verbindung steht mit diesem Opferpfahl. Sebo de Roo, Soembaneesch-Hollandsche Woordenlijst (Tijdschr. Ind. T. L. en Volkenk. XXXIV, s. v. *maramba*) und Eenige mededeelingen, l. c., p. 27—28. Albert Colfs (Journaal, uitgegeven door A. G. Vorderman, Batavia 1888, p. 125) sagt, dass die Sumbanesen an derartigen Pfählen Sirih opfern, während sie dabei beten. Vergl. auch Verslag, l. c. p. 626/627.

Pl. XVI, Fig. 11. Inv. 858/40. — Schlangenkopf, aus gelblich braunem Holz geschnitten. Die Zähne und der Kamm sind roth gefärbt. Dieses Objekt, dessen Dimensionen 55 cM. in der projicirten Länge, 19 in der grössten Breite und 7 cM. in der Dicke betragen, verzierte einstmals den Fussboden

des Schirmdaches einer Wohnung zu Läbsi im Reiche Waidjélu (Ost-Sumba). Da ich diese Art Verzierung auf dieser Insel sonst niemals antraf, und der ganze Habitus des Objekts ausserdem Endenesisch ist, so liegt die Vermuthung nahe, dass wir es hier mit einem verschleppten Ethnographicum zu thun haben. Ich bin der Meinung, dass dieser Kopf die mythische Nagaschlange, welche auf Flores weithin Verehrung findet, vorstellen soll. Diese Meinung würde ausserdem den nicht-Sumbanesischen Ursprung bestätigen, da, so viel ich weiss, die Naga auf Sumba nicht allgemein bekannt ist. Vergl. Verslag, l. c. sub Flores und Solor, passim und p. 588; C. M. Pleyte Wz., Die Schlange im Volksglauben der Indonesier (Globus, Bd LXV, nº. 6 u. 11).

Pl. XVII, Fig. 4, 5 u. 6. Inv. 858/55, 100 u. 57. — Porcellanscherben aus megalithischen Gräbern auf Sumba, über welch letztere unten Näheres mitgetheilt wird. Fig. 4 gehört zum Seladon-Porcellan, welches aber vom viel feineren und seltenern *Lung Ch'üan Yao* unterschieden werden muss. Das von mir auf Sumba gefundene Porcellan dieser Art zeigt aber eine grosse Aehnlichkeit mit Porcellan aus Sangalok in Siam; es ist dick, grüngrau und von einer dicken Schicht Glasur überzogen. Was A. B. Meyer vom *Lung Ch'üan Yao* sagt, gilt auch für dieses Seladon, nämlich dass möglicherweise die Absicht vorlag Nephrit oder Jadeït nachzuahmen. Vergl. A. B. Meyer, *Lung Ch'üan Yao* oder altes Seladon Porcellan. Berlin 1889, p. 1; Verslag, l. c. p. 571/572.

Fig. 5 und 6 dagegen gehören zur zweiten Art des, von mir auf Sumba gefundenen, und zwar zum Blau-Porcellan, welches dem von Meyer abgebildeten aus Nord-Borneo sehr ähnlich sieht. Dieses ist zweifellos Chinesischen Ursprunges, sowohl wie das sub Fig. 4 abgebildete. Vergl. Meyer, Op. cit. p. 36 und mein Verslag, l. c. p. 572.

Wie und wann diese Töpferwaare aus China nach Sumba gekommen ist, kann ich nicht mit Sicherheit feststellen. Vielleicht wurde es von den Chinesen selbst, die bis zum Anfang der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts von Sumba Sklaven holten, dorthin gebracht. Vielleicht aber auch durch Sklavenhändler und Seeräuber aus Bima und Makassar. Man findet Scherben dieser Art, sowie einheimischer Manufactur, allenthalben in zerstörten Sumbanesischen Gräbern und in der Nähe derselben in grosser Menge. Ich habe aus den vielen Scherben, im Besitz des Ethnographischen Reichs-Museums nur wenige ausgewählt. Ausserdem fand ich auf Roti, in der Kalksteinhöhle Luamada im Reiche Dela, ähnliche Chinesische Scherben von Blau-Porcellan. Vergl. Verslag, l. c. p. 686.

Pl. XVI, Fig. 12. Inv. 858/333. — Grabstein von gelblichem Sandstein. Totalhöhe 60, grösste Breite 22, Dicke 11 cM. Von der Verzierung ist besonders bemerkenswerth die im Volksglauben der Indonesier eine so wichtige Rolle spielende Eidechse, und der darunter befindliche Halbmond. Die schmälere untere Hälfte des Steins war in den Bodem versenkt. Dieser Grabstein stammt aus der unmittelbaren Nähe von Lambanapu, eines wichtigen Dorfes in Nord-Sumba und Residenz des berüchtigten, seitdem verstorbenen Radja's von Léwa. Bei Lambanapu sind zahlreiche Grabsteine vorhanden, dennoch sind solche von der Form des hier vorliegenden, wie es scheint, selten. Die meisten derselben auf Sumba, deren man viele megalithische Bauten nennen kann, haben gewöhnlich andere Typen. Einige derselben dürften an dieser Stelle eine kurze Erwähnung finden (Pl. XX, Fig. 1—23). Ich werde hier nur diejenigen Grabsteine in Betracht ziehen welche bis jetzt noch nicht von mir erwähnt wurden. Vergl. Verslag, l. c., III. Soemba passim, Pl. VII—VIII. Steingräber, alte, sowie neue, welche auf Sumba *réti* oder *réti'ndai*, oder auch *réti djawa* heissen, kommen nicht nur in, oder nahe den Dörfern, sondern auch in ganz verlassenen Gegenden vor, die nur von Wald und Wiese bedeckt sind. Dennoch war die unmittelbare Nähe dieser Gräber einst bewohnt, aber die Dörfer derjenigen die sie aufrichteten, wurden zerstört und verlassen. Nur die Grabsteine blieben, als stumme Zeugen dessen, was einst hier bestand, und der Wechselfälle der menschlichen Schicksale auf Sumba übrig. Es herrscht unter ihnen eine grosse Verschiedenheit, dennoch können dieselben auf drei oder vier Haupttypen zurückgeführt worden. Die hier, sowie in meinem „Verslag" abgebildeten, dürften im Grossen und Ganzen die verschiedenen Formen dieser Typen darstellen.

Die unter Fig. 1, 2, 3, 4 und 14 abgebildeten können als die vollkommenere Form des ursprünglichen und einfachen Dolmentypus (Verslag, l. c., Pl. VII, Fig. 17) gelten. Die Gräber dieses Typus, von Fürsten (*mĕramba*), werden an der Kopf- und Fussseite oft mit riesigen ausgehauenen und verzierten, vertical im Boden stehenden, Steinen geschmückt, wie dies z. B. Fig. 5, 6 und 7 zeigen. Auch wird das aus Stein gehauene Bildniss bisweilen auf dem Deckel aufgestellt (Fig. 4). Fig. 11 und 13 gehören einem anderen Haupttypus an, während Fig. 20 und 21, sowie 22, einen Typus zeigen der vielfach in West-Sumba, sowie sporadisch in Nord-Sumba, und ausserdem auf den Inseln Savu und Roti vorkommt. Ein vierter, hier nicht, aber schon in meinem Verslag erwähnter und abgebildeter Typus (p. 631, Pl. VII, Fig. 19 und

Pl. VIII, Fig. 23), fand sich nur in West-Sumba. Im Allgemeinen kann man sagen, dass je grösser und verzierter die Grabsteine sind, desto höher der Rang des Verstorbenen. Ausser der oben erwähnten Töpferwaare, werden einheimische Geschirre, Ketten von Gold und Ohrgehänge (*mĕmuli*, Verslag, Pl. XII, Fig. 15) — wenigstens nach Aussagen der Eingeborenen — in diesen Gräbern gefunden. Die Deckel und sonstige äussere Grabsteine sind alle dem Boden der Insel entnommen und bestehen aus Sand- und Kalkstein von heller Farbe und sind, jenachdem, verschiedener Art.

Obwohl kolossale Grabsteine unter mehreren Völkern Oceaniens, Insulinde mit einbegriffen, vorkommen und auf Madagascar wohl ihre grösste Entwickelung erreichen, wurden solche von Sumba nur flüchtig erwähnt, und, soviel ich weiss, nur von Roos (op. cit.) und von Teysmann, Verslag eener botanische reis over Timor u. s. w. (Natuurk. Tijdschrift v. Nederl. Indië, dl. XXXIV (1874), p. 348).

Ich lasse jetzt einige Erläuterungen der hier abgebildeten Gräber folgen, um damit den ersten Abschnitt dieser Beiträge zu schliessen. Für die Ortschaften siehe die Karte von Sumba, Im Verslag, l. c.

Pl. XX, Fig. 1. — Grab zu Perémadita, Südküste der Insel, ± 2 M. hoch. Die eingekratzte phantastische Pferdefigur (Fig. 1a) befindet sich auf dem horizontalen Stein, an der Seite eines, schon in Verslag, p. 605, Pl. VIII Fig. 24, von wir erwähnten *réti 'ndai*. — Fig. 2. Id. in der Nähe von Weilĕrongo, West-Sumba, ± 1 M. hoch. Die Verzieringen sind eingekratzt. — Fig. 3. Grab in der Nähe van Perémadita. — Fig. 4. Id. zu Lambanapu, vom Vater des berüchtigten Radja von Léwa. Verslag, p. 574. — Fig. 5. Grabstein in der Nähe von Kamăru (Karita). Derselbe ist vielleicht zuerst von Teysmann erwähnt worden. Vergl. Verslag, p. 609. — Fig. 6—7. Grabsteine, ± 2 M. 50 hoch, zu La Kokur, In der Nähe von La Kalala. Es sind dies die höchsten Grabsteine die mir in Sumba zu Gesicht gekommen sind. Die Verzierungen sind, wie sonst, ausgehauen oder eingekratzt. Verslag, p. 611. Der horizontale Stein eines dieser Gräber war versehen von einem verzierten Rand, ebenfalls aus Stein, in dessen Mitte ein rundes Loch sich befand, dazu bestimmt um Opfer aus Sirih und Pinang und dergl. aufzunehmen (Fig. 15). — Fig. 8/9. Grabsteine zu Kĕdamboug im Reiche Waidjélu. Der eine ist circa 1 M. 50, der andere ± 2 M. hoch. — Fig. 10. Grabstein, ± 2 M. hoch, unweit des Flusses Kandalolu (Tadalolu?) in Waidjélu. Verslag, p. 592/93. — Fig. 11 Grabstein zu Kopa, ± 1 M. 45 hoch beim Mondjilifluss. Verslag, p. 583. — Fig. 12, Id. in der Nähe des Wetupĕrono. — Fig. 13. Grab zu Rendéh. — Fig. 14. Id. in Laonátang, 1 M. 55 hoch. — Fig. 16 und 17. Opferlöcher horizontal liegender Grabsteine. Das erste zu Perémadita, das zweite zu Lambanapu. — Fig. 18 und 19. Reliefverzierungen horizontaler Grabsteine zu Lambanapu. — Fig. 20/21. Gräber zu Manúa Kalada nnd Tanah Kadunggur (W.-Sumba). Das erste Grab ist 1 M. 80 hoch, das letzte etwas niedriger; beide sind weiss gepflastert. — Fig. 22. Ecke eines riesigen Fürstengrabes zu Samparĕngo. Das Ganze ist weiss gepflastert. — Fig. 23. Grabstein zu Samparĕngo. Betreffs dieser beiden Figuren, vergl. Verslag, p. 554. (*Fortsetzung folgt*).

I. NOUVELLES ET CORRESPONDANCE. — KLEINE NOTIZEN UND CORRESPONDENZ.

XXVIII. Geheime Volkszeichen in Indien. — Von verschiednen Seiten wurde in letzterer Zeit berichtet dass die Mangobäume in der Provinz Behar mit Klumpen Lehm und Haaren beschmiert gefunden waren. Man nahm an dass dies ein Zeichen sei, welches auf eine nahe bevorstehende Erhebung der eingebornen Stämme deute. Dem gegenüber wird von anderer Seite darauf gewiesen dass das Markiren von Bäumen eine in Indien gar nicht seltene, aber völlig harmlose und religiöse Sitte sei. Dies, sowohl wie das in Umlauf setzen von transportablen Gegenständen verschiedener Art, welch letzteres noch immer in ziemliches Dunkel gehüllt ist, sind Folgen eines Gelübdes oder sollen ein Sühnopfer, Einladung zu einer Versammlung etc. bedeuten, und werden von allen Betheiligten geheim gehalten. So wird zum Beispiel erwähnt dass nach dem Verbot des Charakpuja-Festes (Hakenschwing-Festes), bei welchem zu Ehren des Gottes Çiva Menschen an durch die Muskeln des Rückens gezogenen Haken aufgehängt werden, die Bewohner Bengalens überzeugt waren dass der Gott sie wegen Unterlassung jener Ceremonie mit einer Hungersnoth strafen werde. Gleichzeitig fanden sich alle Bäume mit rother Farbe markirt und zwar, wie sich herausstellte, als Versuch die beleidigte Gottheit durch ein neues Sühnopfer zu besänftigen. — In einem anderen Falle waren um alle Bäume in Bengalen Strohbüsche gebunden, wie Nachforschungen ergaben, eine Einschärfung des Verbotes Schweine als Hausthiere zu halten.

XXIX. Neue Funde in Egypten. — Aus Kairo kommt die Kunde von neuen werthvollen Funden in den Schlammziegelpyramiden bei Dahschur; nachdem erst vor Kurzem in einer solchen ein reicher

Goldschatz entdeckt wurde. In einer Tiefe von drei Metern fand man eine Holzstatue mit Goldplättchen geschmückt und mit zwei Kartuschen mit dem Namen des Pharao FUABRA, der bis dahin merkwürdiger Weise völlig unbekannt gewesen, da kein Geschichtsschreiber seiner erwähnt, und man auch gelegentlich früherer Nachforschungen nie auf diesen Namen gestossen. Scherben zerbrochener Vasen mit Stellen der Todtentexte, bei der Statue gefunden, tragen theilweise dieselbe Kartusche.

Fernere Nachgrabungen führten dann u. A. zur Entdeckung von Zellen mit Sarcophagen in deren einem, eine gleich diesem mit Goldplättchen geschmückte, prachtvoll gearbeitete Ebenholzstatue barg, während in einem zweiten die sehr gut erhaltene Mumie des vorerwähnten Pharao FUABRA, das Haupt mit einer Goldmaske bedeckt, und mit vielen Schmucksachen geziert der, nach dem Charakter der Funde zu schliessen, der XII oder dem Anfange der XIII Dynastie angehört haben dürfte; in einem dritten die Mumie der Prinzessin NUB-HOTEP (XII Dyn.) und endlich in einem vierten eine Menge kanopischer Vasen sich befand. Die Grabzelle der Prinzessin enthielt in noch ziemlich unversehrtem Zustande alle der Verstorbenen mitgegebenen Geschenke.

XXX. **Bildliche Darstellungen** von Thieren, Menschen, Bäumen und Wagen an westpreussischen Gräberurnen hat Prof. Dr. CONWENTZ kürzlich in umfassender Weise besprochen (Schriften der naturf. Gesellsch., Danzig; N. F. VIII pg. 191 ff.). Die von zwei guten, lithographischen Tafeln begleitete Arbeit ist für die Kenntnis der ersten Aeusserungen der bildlichen Kunst von besonderem Interesse. Das behandelte Material befindet sich in den Museen zu Berlin, Thorn, Danzig, Königsberg und Stettin und beziffert sich auf 18 verschiedene Urnen, die alle aus Westpreussen links der Weichsel stammen und dem fünften bis dritten Jahrhundert v. C. angehören. Die Darstellungen sind mit einem Holz- oder Metallstift in den weichen Thon eingeritzt, behandeln sowohl einzelne, als auch Gruppen von Thieren nebst Reitern, Wagen und Wagenlenkern, sowie, nur zweimal, Bäume; sie legen nach Prof. C. Zengniss dafür ab dass noch am Ende der Bronzeperiode die Bewohner der genannten Gegend eifrige Jäger waren, aber auch schon Landbau und Pferdezucht trieben. Hervorragendes Interesse beanspruchen die vier Darstellungen eines Wagens, indem sie einen complicirten und unter einander abweichenden Bau zeigen.

XXXI. **Die Erhaltung der Volkstrachten in Tirol** ist zur Aufgabe eines in Innsbrück zusammengetretenen Comités gemacht. Man will dem Umsichgreifen des Aufgebens der nationalen Kleidung entgegenwirken und die Bevölkerung zum Festhalten an derselben bestimmen. Zu diesem Zweck soll u. A. alljährlich ein grosses tirolisch-nationales Sommerfest in Innsbrück abgehalten werden.

J. D. E. SCHMELTZ.

II. QUESTIONS ET REPONSES. — SPRECHSAAL.

I. **Zwei verzierte Bambusrohre von Mindanao.** — Im vorigen Jahre erwarb ich durch Zufall eine Anzahl ethnographischer Gegenstände aus den Carolinen, Mariannen, Palaos und Philippinen. Sämmtliche Objekte waren sorgfältig etikettirt und diese Bestimmungen erwiesen sich, nachdem der grösste Theil der Sammlung dem hiesigen Museum für Völkerkunde überwiesen war, als richtig.

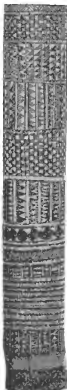
Mein Interesse nahmen zumal zwei, mit eingeschnitzten und eingekratzten Ornamenten versehene Bambusrohre, die zu einander zu gehören schienen, in Anspruch. Die Etikette für beide lautete: „Bambusbehälter eines Häuptlings der Moros auf Mindanao zur Beförderung schriftlicher Botschaften”.

Die photographischen Abbildungen entheben mich einer genaueren Beschreibung. N°. III und IV sind wie ein aufgerollter Zylinder in natürlicher Grösse, N°. I und II in ⅓ nat. Gr. dargestellt.

Ich glaube, dass die beiden Stücke zu einander gehören. I ist heute vertrocknet und mit mehreren Sprüngen und Rissen versehen, doch lässt sich auch jetzt noch II mit Leichtigkeit (in derselben Lage, in der es abgebildet ist), bei *a* von oben nach unten in I einschieben und dringt dann so weit ein, dass die Zeichnung *b*—*c* (II u. IV) bis zur oberen Hälfte von der Hülse I bedeckt wird. Bei dem Versuch, II heute so tief in I hinein zu schieben, dass es bis *d* eindringt, würde I wahrscheinlich zerbrechen. Ich nehme trotzdem an, dass II früher in dieser Weise in I eingesteckt wurde, denn 1) verjüngt sich II nach unten hin, während 2) I oben einen breiteren Durchmesser hat als unten; 3) liefern die Ornamente, bzw. deren Zustand den besten Beweis dafür, dass der untere Theil von II in der schützenden Hülle von I geborgen wurde, weil — wie auch aus der Abbildung ersichtlich [1]) — das ganze I und nur der

[1]) Ich möchte hierbei nicht unterlassen, den Herren MEISENBACH, RIFFARTH & Co. für die Sorgfalt, mit der sie die ausserordentlich schwierigen Abbildungen der glatten Bambusrohre herstellten, auf denen die Zeichnungen unserm Auge oft kaum sichtbar sind, meine vollste Anerkennung auszusprechen.

I. 2/3 Nat. Gr.



II. 2/3 Nat. Gr.



obere Theil von II bis *b* abgenutzt, schmutzig sind, wodurch die Ornamente viel mehr zur Geltung kommen, als bei dem unteren Theil von II, dessen Zeichnungen und Kritzeleien bedeutend weniger deutlich zu erkennen sind. Der Grund hiefür dürfte doch nur darin gesucht und gefunden werden, dass der untere Theil von II in I steckte, während letzteres und die obere Hälfte von II von mehr oder minder vielen Händen angefasst wurde.

Das obere Ende von II. kann und konnte nicht bei *a* in I eingeschoben werden, dafür ist sein Durchmesser zu gross. Der Gedanke, I als Deckel, oder obere Hülse von II zu betrachten, liegt ja sehr nahe. Aber es geht wirklich nicht. Ich bitte die verehrten Leser, die den Gegenstand nicht in Händen gehabt haben, das auf meine Versicherung hin zu glauben. Auch schliesst die verhältnissmässige Reinheit und Unberührtheit des unteren Theils von II diese Annahme aus.

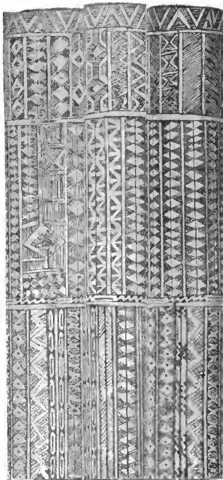
Wozu dienten nun diese merkwürdigen Rohre, zu deren Verzierung der betreffende Künstler mindestens mehrere Monate oder gar ein Jahr seines Lebens gebraucht hatte?

So ganz zu seinem Vergnügen hat der Betreffende diese mühsame und langwierige Arbeit gewiss nicht ausgeführt. Ueber die Bedeutung solcher uns als beliebig gewählte geometrische Zeichnungen oder kindliche Kritzeleien scheinenden Ornamente haben die Arbeiten von Prof. von den Steinen und Grünwedel ganz neue Gesichtspunkte eröffnet. Diesen Gelehrten möchte ich darum die Erklärung der mir räthselhaften und unverständlichen (zumal wegen der nicht durch das Material bedingten Unterbrechung der regelmässigen Zeichnung durch die Raute bei *c*) überlassen. Mich interessirte vorwiegend die Darstellung *b*—*e* auf N° IV. (II.).

Dass es sich hierbei um eine Jagd handelte, war leicht ersichtlich; ich legte mir aber die Frage vor: ist diese Darstellung nur ein Bildchen, eine gelegentliche Zeichnung irgend eines Künstlers, oder liegt in derselben, zu deren Schutz die Hülse I eigens angefertigt ist, irgend ein Sinn, irgend eine Bedeutung? Könnte die Zeichnung nicht statt einer beliebigen, eine bestimmte Jagd, eine vergangene oder bevorstehende bedeuten? Warum sollten diese „zur Beförderung schriftlicher Botschaften" bestimmten Rohre nicht zur Uebermittlung von Einladungen zur Jagd von einem Häuptling der Moros an einen anderen dienen? Warum könnte nicht gar die Zeichnung allein als Einladung zur Jagd betrachtet und der Bambus so als eine Art „message-stick" aufgefasst werden?

Vor Allem galt es, sich nach ähnlichen Stücken in ethnographischen Museen umzusehen. Meine An-

III. Nat. Gr.



c.

fragen wurden von allen Seiten auf das bereitwilligste beantwortet, wofür ich den Herren, zumal Herrn Hofrath Dr. A. B. Meyer in Dresden, der sich der Frage mit grosser Wärme annahm und mich dringend vor voreiligen Schlüssen warnte, hier noch einmal meinen ergebensten Dank ausspreche. In der mir zugänglichen Literatur über Mindanao fand ich nichts, was ich mit diesen Rohren in Beziehung hätte bringen können.

Durch meine Rundfrage ergab sich, dass damals kein Museum auf dem Kontinent (mit London) ein solches Stück aus Mindanao oder überhaupt aus den Philippinen besass.

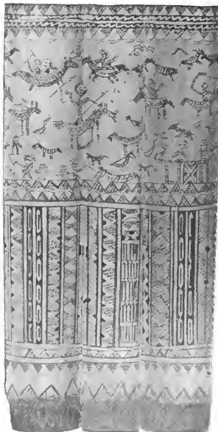
Heute befindet sich ein Gegenstück, als Geschenk von Prof. Blumentritt, im Dresdener Museum, während Dr. Meyer deren demnächst noch mehrere, aus einer Sammlung von Herrn Schadenberg erhalten wird.

Herr Aug. W. Franks schrieb mir: „I regret, that I cannot give you any precise information about the bamboo tube stated to be from the Philippine Islands. I should however think it very unlikely that it was used as a message stick, but rather as a box to contain some fragile or precious object. In illustration of this I send you rubbings of precisely similar tubes used by the Kakyen of Burmah to hold their fans, which are of the ordinary Chinese shape. You will see that the ornament is very similar, though it has only birds, not horses or human figures, at the bottom end".

Aehnliche Stücke befinden sich im hiesigen Museum für Völkerkunde; ihr Zweck war bis dahin nicht bekannt.

Hofrath Meyer antwortete umgehend: „Ihre Rohre sind sehr hübsch geschnitzte Bambusse, sonst nichts; wenn Sie Kalkspuren darin finden, so waren es Kalkdosen", ebenso bald darauf: „Schadenberg schreibt: Was den verzierten Bambu anlangt, so ist derselbe ziemlich ohne Zweifel eine Kalk- oder Tabakbüchse, wie ich sie von den Bagobos mitbrachte. Auf die Zeichnung wird die grösste Sorgfalt verwendet. In den Pferdezeichnungen

IV. Nat. Gr.



gehabt, das Innere der Rohre einer chemischen Untersuchung zu unterwerfen und fand dabei in II (III. IV.) — genau so, wie Hofrath MEYER vorausgesagt hatte — Spuren von Kalk.

b.

Hierdurch war der Beweis geliefert, dass das dünnere Rohr zum Aufbewahren des beim Betelkauen benützten Kalks gedient hatte.

Sollte die Etikette: „Bambusbehälter eines Häuptlings der Meros auf Mindanao zur Beförderung schriftlicher Botschaften" darum falsch sein?

Was die Zeichnung *b*—*c* betrifft, so hatte Herr Dr. FINSCH die Güte, mir darüber u. A. mitzutheilen: „Die dargestellten Thiere sind Hirsche, durch die beiden Striche auf dem Kopf, die Geweihe andeuten sollen, deutlich erkennbar: Pferde mit durch Striche angedeuteten Mähnen, und Vögel deren Art, mit Ausnahme einer Gans, nicht auszumachen ist. Das Ganze halte ich für die Darstellung einer Jagd; die mit Lanzen bewaffneten Jäger sitzen zu Pferde oder besteigen dieselben. Ich halte das Ganze für Ornamentik, wahrscheinlich mit Beziehung auf, oder zur Erinnerung an ein Ereigniss (Jagd). Diese Bambusröhren mit ihren komplizirten und so überaus fein ausgeführten Mustern, auf dem so schwer zu bearbeitenden Bambu werden sicher einem bestimmten Zweck gedient haben und waren gewiss ein sehr in Ehren gehaltenes Stück des einstigen Besitzers.

c.

Die Etikette-Bezeichnung scheint mir darum durchaus richtig und zweifellos. Welcher Form die „schriftlichen Botschaften" waren, ist leider nicht gesagt. Die Röhre selbst bekam der Besitzer gewiss stets wieder, denn solch ein werthvolles Stück giebt kein Eingeborener leicht weg."

Prof. BLUMENTRITT schrieb: „Die Moros auf Mindanao sind des Lesens und Schreibens kundig. Ausdrücklich wird von den Jesuiten erwähnt, dass sie alles Geschriebene in hohen Ehren halten und insoferne dürfte ihre Etikette Berechtigung haben; ich stelle mir vor, dass in dem schmaleren Rohr II die Schriftrolle (sagen wir „Brief") steckte. Das Bild deute ich auf eine Hirschjagd; solche, bei welchen die Jäger berit-

finde ich nichts absonderliches, da die Mindanao-Leute das Pferd viel eher gehabt haben, als die anderen Filipiner."

In demselben Sinn schrieb mir Herr C. M. PLEYTE; auch er hielt den Bambus für einen „Kalkkoker."

Herr Dr. O. OLSHAUSEN hatte inzwischen die Güte

ten sind, werden nur von den Bagobos abgehalten, die anderen Stämme von Mindanao jagen zu Fuss. Die Moros gebrauchen beim Schreiben — Lernen und für gewöhnliche Zwecke Bananenblätter und einen Rohrstift oder eine Rohrfeder zum Schreiben ihrer arabischen Schrift. Alles Wichtige wird aber auf Papier, Koranabschriften auch auf Pargament sorgfältig geschrieben."

Dass kein Grund vorliegt, die Etikotte der Rohre für weniger richtig, als die der übrigen Gegenstände derselben Sammlung zu halten, beweist zum Schluss eine Mittheilung des in Dapitan auf Mindanao als Staatsgefangener oder Verbannter lebenden Dr. Rizal, eines auf Luzon geborenen Tagalen, der mir d. d. 9 Mai 1894 schreibt: „Hier (in Dapitan) ist der fragliche Gegenstand wenig bekannt, weil wenige Moros hieher kommen; dennoch habe ich einen Zamboangueño getroffen, der viele ähnliche Gegenstände kennt und gesehen hat und mit dem ich die Photographie studirt habe.

Este Zamboangueño afirma que es un objeto muy usual entre los moros, entre los datos [1]) y aun entre los que no lo son, para llevar cartas etc. El intérprete[2]) Dr. Alejo tiene muchos segun él. Yo espero recibir algunos tubos parecidos. En Luzon se sirven tambien de objetos parecidos para guardar cada uno su cédula [3]), sus papeles personales etc."

Ich glaube also, dass die fraglichen Bambusrohre „Kalkkoker" sind, die gelegentlich auch zur „Beförderung schriftlicher Botschaften" in Gestalt aufgerollter Briefe auf Palmblätter, Pergament oder Papier benutzt wurden. Der Stöpsel ist verloren. Derselbe konnte aus zusammengedrehten Blättern oder Palmbast, oder aus Holzpfropfen bestehen, ähnlich den Deckelpfropfen, deren sich die Dayak als Stöpsel für ihre kurzen und dicken Bambusrohre bedienen, in denen sie die Pfeile für ihre Blasrohre aufbewahren; die auch häufig verloren gehen.

Jedenfalls schienen mir die abgebildeten Gegenstände wegen ihrer Seltenheit und wegen der schönen Zeichnungen mit denen sie verziert sind, es zu verdienen, an dieser Stelle besprochen zu werden. Die Originale befinden sich jetzt hiesigen Museum für Völkerkunde.

W. Joest.

IV. REVUE BIBLIOGRAPHIQUE. — BIBLIOGRAPHISCHE UEBERSICHT.

Pour les abréviations voir pagg. 36, 90, 146 et 212.

GÉNÉRALITÉS.

IX. M. le prof. Ratzel a donné une douxième édition entièrement remaniée de son ouvrage. (Völkerkunde. Leipzig — Wien.). Le livre de Mlle Sofie von Torma (Ethnographische Analogien. Jena. Av. 8 pl.) est une contribution à l'histoire des origines de la religion. A. G. Corr. contient des études du doct. B. Ornstein (p. 49: Noch einmal über die Vererbungs-Frage individuell erworbener Eigenschaften. Av fig.); et de M. F. von Andrian (p. 59: Ueber einige Resultate der modernen Ethnologie). B. A. 1894 publie avec le discours inaugural du président, Sir W. H. Flower, le C. R. de discours lus dans la section anthropologique par le rév. G. Hartwall Jones (The Relations between Body and Mind, as expressed in Early Languages, Customs and Myths); le prof. B. Windle (On Mythical Pygmy Races) et le prof. J. Kollmann (Pygmies in Europe). Les Mémoires du Congrès international d'Anthropologie de Chicago publient l'adresse présidentielle du Dr. D. G. Brinton (p. 19: The „Nation" as an element in Anthropology); et un discours du même savant (p. 145: On various supposed relations between the American and Asian Races).

Des notices plus spéciales sont publiées par M. L. Lewin (Verh. A. G. p. 271: Ueber Pfeilgifte); par le doct. Segoel (A. G. Corr. p. 51: Kurze Mittheilung über die Augen bezw. Sehorgane der Lappländerkarawanen; Die Augen der Hawaier). L'islamisme fournit des sujets à Franz-Pascha (Orient XX p. 73 Studie über Namen und Entstehung der Kunst der Völker des Islams; et à Mustafa-Bei (Gl. LXVI p. 140: Die mohammedanische Frau).

Les rapports entre l'ethnographie et la jurisprudence font le sujet du livre de M. le doct. A. Corre (L'ethnographie criminelle. Paris).

EUROPE.

Quant à l'Europe, nous n'avons presque à signaler

[1]) „Dato" bedeutet bei den Moros „Häuptling"; bei den Bisayas heisst so beim Volke der offiziell „gobernadorcillo" genannte Bürgermeister (Prof. Blumentritt).

[2]) In Zamboanga, Parang-parang etc. besoldet die spanische Regierung Dolmetscher, welche der Moros-Sprachen mächtig sind (Prof Blumentritt).

[3]) „Cédula". „Jeder Philippiner erhält eine solche, die Namen, Alter, Gemeindezugehörigkeit und Steuererlasse enthält; diese muss der Eingeborene stets mit sich führen, da der Gendarm berechtigt ist, ein Vorweisen derselben von Jedem, dem er begegnet, zu verlangen. Wer ohne dieses Dokument angetroffen wird, wird gefänglich eingezogen und empfindlich gestraft." (Prof. Blumentritt).

que des études d'archéologia. M. le doct. L. Wilser (Gl. LXVI p. 12: Die bildnerische Kunst der Ureuropäer. Av. fig.) donne le résumé de dessins préhistoriques rencontrés cà et là; A. G. Corr. publie des notices de M. W. Hardebock (p. 53: Zum Steinaberglauben); et de M. L. Leiner (Cultsymbole aus der Pfahlbautenzeit). M. H. d'Arbois de Jubainville donne une deuxième édition de son ouvrage (Les premiers habitants de l'Europe, d'après les écrivains de l'antiquité et les linguistes). M. le comte Goblet d'Alviella a lu un discours sur l'état présent des études préhistoriques en Belgique (C. R. dans B. A. 1894). M. W. Oldeaaurg (Träsniderimönster i Allmogestil. Stockholm) a formé un album de 32 planches, contenant des modèles de sculpture en stilo de paysan, Musée de Stockholm. Des fouilles en Islande sont décrites par Mlle. M. Lehmann—Filhès (Verh. A. G. p. 85: Nachgrabungen zu Haugnvad auf Island; p. 142: Noch einige isländische Tempelruinen und Grabhügel. Av. fig.). B. A. 1894 publie le C. R. de discours lus par MM. J. Gray (The Distribution of the Picts in Britain as indicated by Place-names); J. Beddoe (On Complexional Difference between Natives of Ireland with Indigenous and Exotic Surnames respectively); le doct. E. Cartailhac (The Troglodytes of the Bruniquel, Grotto of Ironworks on the borders of Aveyron). Proc. I. A. publie des communications de M. E. C. Rotheram (p. 305: On some Caves in the Slievo na Caillagh district, Co. of Meath. Av. 2 pl.) et A. I. de M. O. A. Shrubsole (XXIV p. 15: On Flint Implements of a Primitive Type from old hill gravels in Berkshire. Av. pl.). M. L. Gallouédec (Ann. G. p. 450) donne des études sur la Basse-Bretagne; M. Eug. Toulouze (Anthr. p. 416) décrit la découverte d'une sépulture de l'époque néolithique au village de Saint-Mammès; et M. Emile Cartailhac ajoute une partie ethnographique à la description de la grotte de Reilhac (Lyon. Av. 70 fig.). La population de la Suisse fait le sujet d'une étude du doct. Th. Studer (XIII Jahresb. G. G. Bern p 3). L'archéologie de l'Allemagne fournit des sujets de communications à M. Th. Voges (Nachr. p. 52: Das Urnenfeld von Elsdorf. Av. fig. d'urnes); M. A. Voss (Verh. A. G. p. 56: Combination von Haus- und Gesichtsurnen bei Eilsdorf); M. A. Götze (ibid. p. 49: Die merovingischen Alterthümer Thüringens. Av. fig.); M. O. Olshausen (ibid. p. 99: Steinzeitliches aus der fürstl. Stolbergschen Sammlung zu Wernigerode. Av. fig.); M. A. Lissauer (Gl. LXVI p. 143: Der Hausurnenfund von Seddin. Av. fig.); M. R. von Weinzierl (Z. E. p. 101: Eine neolithische Ansiedlung der Uebergangszeit bei Lobesitz an der Elbe); M. W. von Schulenburg (Verh. A. G. p. 249: Stein-Alterthümer in Ober-Bayern I. Der Teufels- oder Heirathsstein am Hintersee). Ajoutons-y les communications de M. Otto Ammon (A. G. Corr. p. 41: Die anthropologischen Untersuchungen in Baden); du doct. Ed. Hawelka (Gl. LXVI p. 136: Haus und Hof im Braunauer Ländchen. Av. ill.); du doct. Alex. Peez (A. G. Wien Sitzb. p. 48: Südostdeutsche Ortsnamen); du Dr. W. Hein (A. G. Wien, Sitzb. p. 45: Tänze und Volksschauspiele in Tirol und Salzburg); les tables de statistique du Dr. Zemmrich (Gl. LXVI p. 7: Deutsche und Romanen in Tirol). Nous avons encore des notes archéologiques du doct. M. Hoernes (A. G. Wien XIV p. 155: Ausgrabungen auf dem Castellier von Villanova am Quieto in Istrien. Av. 98 ill.); et du prof. L. Bella (A. G. Wien Sitzb. p. 59: Ausgrabungen auf dem Burgstall bei Oedenburg. Av. fig.) et une étude de M. J. R. Bünker (A. G. p. 115. Av. 14 ill.).

M. C. Peez (Orient XX p. 80: Christliche Türken oder Türkische Christen) décrit les Gargauses, peuplade d'origine incertaine habitant la Boulgarie orientale. M. le doct. Lubor Niederle (A. G. Wien p. 194: Bemerkungen zu einigen Charakteristiken der altslawischen Gräber. Av. fig.) publie des observations archéologiques; et M. B. W. Segel (Materyaly do Etnografii Zydow wschodniogalicyjskrit. Krakau) publie des matériaux pour l'ethnografie juive de la Gallicie orientale.

A U. Hft. VII, VIII publie des communications de MM. H. F. Feilberg (Wie sich Volksmärchen verbreiten); S. Schweinburg-Eibenschitz (Zur Volkkunde der Juden Böhmens); K. Ed. Haase (Kinderspiele aus Greussen in Thüringen); O. Schell (Einige Bemerkungen über den Mond im heutigen Glauben des Bergischen Volkes); K. Popp (Volkglaube im niederösterreichischen Waldviertel); Dr. A. H. Post (Mittheilungen aus dem Bremischen Volkleben); Dr. A. Haas (Das Kind im Glauben und Brauch der Pommern); A. Treichel (Zungenübungen aus Preussen); L. Fränkel (Die älteste Niederschrift deutscher Volksmärchen); Dr. M. Landau (Zur Ethnographie der ostgalizischen Juden); L. Frahm (Holsteinische Kinderspiele); A. Herrmann (Magyarische Hochzeitgebräuche); M. Höfler (Lösung des Zungenbändchens). Heft IX, X: Dr. M. Höfler (Taufelnamen); Dr. A. Haas (Drei alte Rechtbräuche von der Insel Rügen); J. Robinsoa (Zum Volkglauben der Juden Galiziens); O. Glöde (Die Brautwerber in Masuren); H. Theen (Helgolander Sagen).

ASIE.

M. J. Th. Bent (G. J. p. 315: Expedition to the Hadramut) donne quelques détails ethnographiques sur l'Arabie méridionale. M. S. Reinach (Anthr. p. 451: Une Troie palestinienne. Av. fig. Voir aussi p. 477) fait l'exposé des résultats de fouilles exécutées

en Palestine et décrites par M. le prof. Sayce. Les juifs de Palestine sont le sujet d'observations de M. B. Wolf Schiffer (A. U. p. 186, 224: Zur Volkkunde palästinischer Juden). Des communications archéologiques sont faites par M. W. Belck (Verh. A. G. p. 213: Archäologische Thätigkeit im Jahre 1893 in Transkaukasien. Av. fig. de tumuli etc.); et par M. C. J. Lonuman (A. I. XXIV p. 49: The Bows of the Ancient Assyrians and Egyptians). A. A. publie une étude de M. Abasadse (XXIV, 4: Die Familiengemeinde bei den Grusinern). N. Ausl. publie un article de M. F. W. Gross (p. 417, 439: Das Ende der Frühlingsnymphen am Johannistage im Aberglauben der Uralvölker); et Gl. une étude de M. N. von Seidlitz (LXVI p. 17, 39, 54, 73: Die Abchasen). M. L. Cohn (Verh. A. G. p. 149) fait la traduction d'un article russe de M. W. Radloff sur des antiquités sibiriennes; et A. I. (XXIV p. 62) publie un résumé étendu du livre de M. le prof. V. M. Mikhailovskii, traduit par M. O. Wardrop. A. U. publie une notice du missionnaire A. Skrzyncki (p. 207: Der Selbstmord bei den Tschuktschen). M. R. Virchow (Verh. A. G. p. 59) fait une communication sur la collection ethnographique de M. Troll. M. Hans Leder (G. G. Wien p. 407: Reise an den oberen Orchon und zu den Ruinen von Karakorum; Gl. p. 49, 68: Besuch von Urga in der Mongolei. Av. ill.) publie ses notes de voyage. Le Bull. de la Soc. des Et. Indo-Chinoises de Saigon (p. 35) contient une étude de M. Th. Mercier-Beaune sur la Chine préhistorique. M. W. P. Mears (Scott. p. 474) rend compte d'un livre de M. R. K. Douglas (Society in China). M. le prof. G. Schlegel (T. P. p. 179) continua ses „Problèmes géographiques" en élucidant des textes chinois qui ont rapport au pays des Tchouktches, à Kamtchatka et aux îles des Kouriles. I. G. (p. 940, 1116: Chineesche gewoonten ten aanzien van kinderen) publie une communication de M. J. van der Spek sur les usages en Chine par rapport aux enfants. M. le doct. M. Haberlandt (A. G. Wien p. 184: Die Eingeborenen der Kapsulan-Ebene von Formosa. Av. fig.) donne des détails sur l'île de Formosa. L'article de M. H. G. Arnous (Gl. p. 26: Der König von Korea und sein Hof) ne manque pas d'actualité. Des sujets japonais sont traités par le doct. J. Höfer (Gl. p. 21: Japanische Kunst. Av. fig.); M. F. W. K. Müller (Verh. A. G. p. 77: Ueber ein japanisches Buch, Gespenster-Darstellungen enthaltend); et par M. K. Möbius (Mitth. der Sektion für Küsten- und Hochsee-Fischerei, 1894 nº. 7: Ueber den Fang und die Verwertung der Walfische in Japan), qui ajouta à son article des illustrations tirées d'un livre japonais. Am. G. S. (XXVI p. 123: The Japanese Life and Customs as contrasted with those of the western world) publie une étude de M. M. Kinza Riuge M. Hirai. Il nous reste à mentionner deux catalogues: l'un composé par M. Fr. Starr (Catalogue of the Buckley Collection of Objects illustrating Shinto-Worship of Japan) est une publication de l'université de Chicago; l'autre, fait d'après des notes de M. Hans Spörry à Yokohama par le prof. C. Schröter (Katalog der Spörry'schen Bambus-Sammlung aus Japan) est publié par la Société Ethnographique de Zürich.

Verh. A. G. (p. 203) contient une étude très élaborée du prof. Bastian (Graphische Darstellung des buddhistischen Weltsystems). I. G. (p. 1118: Lijkonsters onder de Hindoes) publie une note sur la secte des aghoris. M. le doct. F. Jagor (Z. E. p. 61: Berichte über verschiedene Völkerstämme in Vorderindien) publia des notes sur un exorcisme Bhuta (avec une planche coloriée), sur les Kallan, tribu composée exclusivement de voleurs et de brigands, sur les Maravar, tribu très ancienne, sur les Katumarathis, tribu sauvage (av. fig.), sur les Nayadi, considerés très impurs, sur les Uardar et les Schaner, tribus nomades. As. S. Ceylon publie un article archéologique de M. F. H. Modder (XIII nº. 44 p. 97: Ancient cities and temples in the Kurunegala district, Yapahuwa). A. I. XXIV contient une série de communications de M. L. A. Waddell (p. 39: The Tibetan House-Demon; p. 41: Some Ancient Indian Charms, traduit du tibetan, av. pl.; p. 57: Note on the Poisoned Arrows of the Akas, Assam Valley, av. pl.). M. L. Fournereau décrit Bangkok dans T. du M. (livr. 1748 suiv.). M. le doct. O. Frankfurter (T. P. p. 234: Ein Siamesischer Eulenspiegel. Die Erlebnisse des Sri Thanonxai) traduit un conte populaire siamois.

M. le doct. Renward Brandstetter (Der Natursinn in den älteren Litteraturwerken der Malaien. Luzern) publie le premier numéro d'une série de recherches malaio-polynésiennes. M. A. Pruys van der Hoeven (Veertig jaren Indische dienst. 's Gravenhage) raconte ses expériences au service colonial. Ned. Zend. contient une note du missionnaire M. J. K. Wijngaarden (Hazardspelen onder de Bataks; p. 62, 133: De zending onder de Karoe-Bataks, Deli); et de M. C. Poensen (p. 24, 97: Iets over de Javaansche desa). La vie et le caractère javanais sont décrits par M. L. Th. Mayer (De Javaan, als mensch en als lid van het Javaansche huisgezin. Batavia); ajoutons-y les notes publiées dans I. G. (p. 939: Eigenaardige gebruiken omtrent de Kebajans in Koedoes; p. 1114: De uitrusting van een Javaanschen herdersjongen; p. 1115: Het visschen van kakap in de Djoewanarivier). Mrs. W. B. Pryce, la femme d'un des fondateurs de la colonie Sendakan, a publié un livre (A Decade in Borneo. London), qui, bien qu' écrit d'un

point de vue industriel, contient aussi des données ethnographiques. Bijdr. X contient des publications de MM. N. Adriani (p. 461: Sangireesche teksten met aanteekeningen); Dr. J. S. Speijer (p. 616: Jatakamala, Garland of birth-stories); Dr. H. Kern (p. 662: Fabelen in het Rottineesch); Dr. H. H. Juynboll (p. 712: Overeenkomst van Minahassische en Sangireesche met Javaansche en Maleische verhalen). M. le doct. H. F. C. ten Kate (T. A. G. p. 659: Verslag eener reis in de Timorgroep en Polynesië) continue son journal de voyage, qui contient beaucoup de données intéressantes. M. H. A. Jansen, missionnaire catholique à Atapupu, ile de Timor, (Van Noord tot Zuid dwars door het land der Beloneesche koppensnellers. 's Gravenhage) publie ses notes d'excursion. Nous trouvons encore des détails ethnographiques dans les articles de M. W. G. Boot (T. A. G. 1893 p. 650); et de M. H. Hendriks (Nederl. Zendingstijds. p. 129: De heidensche bevolking op het eiland Boeroe). M. J. D. E. Schmeltz (Schnecken und Muscheln im Leben der Völker Indonesiens und Oceaniens. Leiden) publie le discours qu'il a lu dans la B. A. Anthrop. Section.

AUSTRALIE ET OCÉANIE.

M. le doct. E. H. Giglioli (Appunti intorno ad una collezione etnografica fatta durante il terzo viaggio di Cook e conservate nel R. Museo. Firenze) décrit les reliques du troisième voyage de Cook conservées à Florence. A. I. XXIV contient une étude de M. Sidney H. Ray (p. 15: The Languages of British New-Guinea). Le rév. Mac Farlane (D. R. G. XV nº. 4) décrit une ile exclusivement habitée par des femmes, au sud de la Nouvelle-Guinée; et M. Alfred C. Haddon (Ill. Archaeologist 1893 p. 107: Wood-Carving in the Trobriands. Av. ill.) donne des détails sur des iles situées au S. E. de la Nouvelle Guinée. A. A. E. XXIV contient encore deux notices du prof. E. H. Giglioli (p. 221: Di alcuni ornamenti discoidali di conchiglia in uso preso popoli della Melanesia; p. 231: Due interessanti e rari amuleti dalle Isole Salamone). Notons enfin les articles de M. C. Ribbe (Gl. p. 133: Reise nach Bougainville, Salomonen); du Dr. J. Deniker (Bull. S. A.: Les indigènes de Lifou, îles Loyauté); du Dr. E. Davillé (S. G. C. R. p. 297: Les Nouvelles-Hébrides); et de M. Basil Thomson (B. A. Anthrop. Section: The Pantheon of the Fijians).

AFRIQUE.

Les Proc. Oriental Club, Philadelphia publient une étude de M. D. G. Brinton (The Alphabets of the Berbers); M. J. E. Budgett Meakin (A. I. XXIV p. 1: The Morocco Berbers) décrit la population indigène du Maroc. M. le doct. Rançon (Bull. Bordeaux p. 433: Le Bondou) donne une étude de géographie et d'histoire soudaniennes. M. Alex. L. d'Albeca) T. du M. livr. 1752 suiv.) nous emmène au Dahomey. M. Kayser (Verh. A. G.) fait des communications détaillées anthropométriques sur les habitants du pays de Togo en y ajoutant des dessins de tatouage (pag. 183 suiv.); ajoutons-y les communications du Dr. R. Buttner (Gl. LXVI p. 1: Die Forschungsstation Bismarckburg in Adeli, Togoland. Av. ill); et de M. Staudinger (Verh. A. G. p. 134: Ueber die Kamerun-Expedition der HHrn v. Uechtritz und Passarge und das Auffinden von Felszeichnungen bei Jola Av. fig).

Les notes de voyage du comte Ernst Hoyos (G. G. Wien p. 337: Meine und Graf Richard Coudenhove's Reise nach dem Somali-Lande) ne donnent que peu de détails ethnographiques. M. le doct. Stuhlmann (Mitth. D. S. p. 225) fait quelques communications provisoires sur son expédition en Usaramo; le même journal (p. 213: Geschichte der Magwangwara) publie un récit de M. Prince, fondé sur des données qu'il a reçues d'un Arabe et du défunt sultan. N. Ausl. (p. 376, 395: Die Wassiba) publie un article du Dr. K. Weule. M. le doct. Catat (T. du M. livr. 1745 suiv.) continue son récit de voyage en Madagascar; la meme ile est le sujet de communications de M. A. Jully (Anthr. p. 385: Funérailles, tombeaux et honneurs rendus aux morts à Madagascar). M. Héli Chatelain (Am. G. S. XXVI p. 123: Bantu Notes and Vocabularies) publie des matériaux recueillis par M. W. R. Summers. Verh. A. G. contiennent des communications de M. Schlömann (p. 64: Die Malepa in Transvaal); et des observations sur les Damaras à propos d'un individu arrivé récemment à Berlin, par M. G. Fritsch (p. 79).

AMÉRIQUE.

M. Emil Schmidt (Vorgeschichte Nord-Amerika's im Gebiet der Vereinigten Staaten, Braunschweig. Av. pl. et fig.) donne la préhistorique des Etats Unis. Am. A. contient des contributions de M. Otis T. Mason (p. 275: Migration and the Food Quest. A Study on the Peopling of America); et de M. F. Parry (The Sacred Symbols and Numbers of Aboriginal America in Ancient and Modern Times) M. le doct. F. Boas publie diverses études (Mem. of the Intern. Congress of Anthr. Chicago p. 37: The Anthropology of the North-American Indian; ibid. p. 339: Classification of the Languages of the North Pacific Coast; B. A. Anthr. Section: The Indians of the Lower Fraser River in Canada; A. G. Wien p. 97: Der Eskimo-Dialekt des Cumberland-Sundes; Verh. A. G. p. 281: Sagen der Indianer an der Nordwestküste Amerika's. Les Trans. Can. Inst. publient une étude du R. P. A. G. Morice (IV, 1 nº. 7: Notes, archaeological, industrial and sociological on the

Western Dénés, with an ethnological sketch of the same. Av. beaucoup de fig.) M. le doct. E. Kurz (G. G. Bern XIII p. 22) publie une partie du journal de son oncle, le peintre Friedrich Kurz, ayant rapport à son séjour parmi les Indiens du Missouri, 1848—1852, avec des illustrations intéressantes. Des détails sur quelques tribus indiennes sont dûs à M. A. Jacobsen (Verh. A. G. p. 104: Der zweite Typus der Geheimbünde bei den Nordwest-Amerikanern. Av. fig.); et au Dr. W. J. Hoffman (Gl. p. 96: Bildnisse von Fox-, Kickapoo- und Pottawatomi-Indianern).

Mme Zelia Nuttall (Note on the ancient Mexican Calendar System) nous envoit une communication, qu'elle a faite au dixième Congrès international d'Américanistes. L'écriture Maya est le sujet d'articles de M. E. Förstemann (Gl. p. 78: Die Mayahieroglyphen. Av. fig.); et de M. J. Walter Fewkes (Am. A. p. 260: A Study of certain Figures in a Maya-codex. Av. 4 pl.). Gl. contient encore une description de sculptures anciennes (p. 100: Die Steinbildwerke von Santa Lucia Cozumahualpa. Av. fig.); et une étude du Dr. K. Sapper (p. 90: Indianische Ortsnamen im nördlichen Mittelamerica). M. H. Polakowsky (Verh. A. G. p. 70) décrit les Indiens de la république Costa-Rica, spécialement les Guatusos. Av.; et M. H. Candelier (S. N. Cull. 1894 p. 1.) donne des détails sur les Indiens sauvages de la péninsule Goajira.

M. Santiagó M. Basurco (T. du M. livr. 1747) décrit ses trois semaines de séjour chez les Indiens Cayapas. M. P. Ehrenreich (Gl. p. 81: Ueber einige ältere Bildnisse südamerikanischer Indianer. Av. pl.) fait des remarques à propos de la collection ethnographique de Copenhague. Le même savant publie de nouveaux matériaux pour la linguistique du Brésil (Z. E. p. 115: Die Sprache der Cayapo). Le Pérou fait le sujet de communications du Dr. J. Danielli (A. A. E. p. 105: Contributo allo Studio del Tatuaggio negli antichi Peruviani); et de M. G. Buschan (A. G. Corr. p. 53: Vorgeschichtliche Trepanation im alten Peru). M. le doct. R. Verneau (Anthr. p. 420) décrit des crânes préhistoriques de Patagonie.

la Haye, octobre 1894. Dr. G. J. Dozy.

X. Живая Старина, періодическое изданіе Отдѣленія Этнографіи Императорскаго Русскаго Географическаго Общества подъ редакціею Предсѣдательствующаго въ Отдѣленіи Этнографіи В. И. Ламанскаго. Годъ третій. С. Петербургъ, 1893 (*Živaja Starina*, 3de jaargang).

Evenals wij bij onze aankondiging van den 2en jaargang der *Živaja Starina* gedaan hebben, zullen wij van den voor ons liggenden jaargang den inhoud in 't kort mededeelen; alleen bij onderwerpen die meer rechtstreeks tot het gebied der volksbeschrijving behooren, zullen wij ons veroorloven langer stil te staan.

De 3e jaargang opent met een artikel van M. Downar Zapolskij, getiteld: „Opmerkingen over de Witruesische tongvallen", welk stuk gevolgd wordt door de voortzetting van Sarzewskij's „Reisbrieven". Van linguistisch-ethnologischen aard is de verhandeling van J. Trusman over „De afkomst der Koeren", d. i. der oude bewoners van 't westelijk gedeelte van het hedendaagsche Koerland. Terwijl Sjögrén en Wienemann op grond van hun nasporingen de overtuiging uitspreken, dat niet alleen de Lieven van Lijfland en de tegenwoordige bewoners van 't noordelijk kustgebied van Koerland één en hetzelfde volk zijn, maar ook de oude Koeren, tracht Trusman aan te toonen dat deze laatsten, evenals de naverwante bewoners van 't eiland Ösel, van Finsche afkomst zijn. Een onderzoek van Koersche plaats- en persoonsnamen, zooals men die in oude documenten van de 13e eeuw en later aantreft, heeft hem de middelen verschaft om zijn gevoelen met deugdelijke gronden te staven. Zoo wordt o. a. de vorstennaam Lammechinus, vermeld in een stuk van 1230, door hem vergeleken met den uit de Kalewala welbekenden naam van den Finschen held Lemminkäinen, Estisch Lemmeküne.

De schrijver van een kort stukje „Over de bronnen van Puškin's dichterlijke vertelling „Van den visscher en het vischje", vestigt de aandacht op de overeenkomst tusschen dat gedicht en het sprookje „Von dem Fischer un syne Fru" in Grimm's „Kinder- und Hausmärchen" en het Zweedsche „De goudvisch" (door hem in vertaling meêgedeeld), en spreekt het gevoelen uit, dat Puškin zijn stof waarschijnlijk ontleend heeft aan een Russisch volksverhaal, van denzelfden oorsprong als de Duitsche en Zweedsche bewerking.

Onder den titel van „Ritueel van het Siberische huwelijk" levert I. O. Osipof eene bijdrage tot de kennis van de zeden der Russische kolonisten in Siberië. Die huwelijksgebruiken verdienen om twee redenen meer bijzonder de aandacht: vooreerst, omdat ze een Aziatische tint vertoonen, en ten tweede, omdat ze in zekere mate de oorzaak zijn van de verarming der Siberische boeren. Het Aziatische bestaat in de gewoonte van den bruidkoop, dien de boeren zelven met de Tataarsche benaming van kolym bestempelen, hetgeen op zich zelf reeds voor den Aziatischen oorsprong pleit. Behalve deze manier van huwelijk, bestaat eene andere door schaking, welke wel is waar voor minder fashionable wordt gehouden, maar hoe langer zoo meer in zwang komt, omdat men hierdoor de schromelijke

onkosten vermijdt die de formaliteiten van de deftiger soort van huwelijksluiting na zich slepen. Van deze onkosten, die al de bij een bruiloft betrokken familiën te gelijker tijd treffen, geeft de schrijver eene berekening, waaruit duidelijk blijkt dat de gevolgen economisch verderfelijk moeten wezen, vooral als men nog in aanmerking neemt dat niet minder dan 40 procent der onkosten weggaat aan de ontzettende hoeveelheid sterken drank welke bij de festiviteiten verorberd wordt. Van die anders weinig karakteristieke festiviteiten en plechtigheden geeft het artikel van Osipof eene uitvoerige beschrijving.

Onder de recensies van boekwerken ontmoeten wij in de eerste plaats eene kritiek door Prof. Sobolewskij van Prof. Zograf's „Anthropometrische onderzoekingen van de Grootrussische bevolking der gouvernementen Wladimir, Jaroslof en Kostroma". De slotsom van deze onderzoekingen komt in 't kort hier op neer, dat het Russische volk in 't algemeen, en de Grootrussen van Middenrusland in 't bijzonder uit een mengsel van twee hoofdtypen of rassen gesproten zijn; het eene ras hoog van gestalte en lichtharig, het andere kort en donkerharig; 't eerste Slawisch, het andere autochthoon Finsch. De oppervlakkigheid dezer theorie wordt door den recensent op alle punten aangetoond, zoodat er van Prof. Zograf's resultaten weinig overblijft.

In dezelfde rubriek komen verder korte aankondigingen voor van Glogar's verzameling van Poolsche Volksliederen door Pertz; van Brandstetter's „Charakterisirung der Epik der Malaien"; van Zemmrich's „Toteninseln" und Nöldeke's „das arabische Märchen von Doktor und Garkoch" door S. Oldenburg).

De Mengelingen bevatten o. a. eene bijdrage van den Redacteur Lamanskij over Boomvereering. Ter aanvulling van Mannhardt's bekend werk: „Der Baumcultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme" haalt Lamanskij een merkwaardig voorbeeld aan uit een brief van 1629, voorkomende in de „Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium" (Agram, 1892); andere voorbeelden van boomvereering bij de oude Pruisen en Slawen van Pommeren ontleent hij aan Adam Bremensis, en een ander voorbeeld van zulk een bijgeloof bij de oude Christenen in de Krim. De heilige Konstantijn de Wijsgeer overreedde deze lieden den boom om te hakken, hetgeen, volgens de aardige opmerking van Lamanskij, hen vermoedelijk niet van hun bijgeloovige gewoonte zal afgebracht hebben, maar zeer stellig eene vermindering van den regenval moest veroorzaken.

De tweede aflevering begint met eene voortzetting van Serenzewskij's „Reisbrieven". Het daaropvolgende stuk van Prof. Uhlenbeck te Amsterdam bevat een goed geschiedkundig overzicht van het „Nederlandsche volkslied" sedert de Middeleeuwen; een stuk dat ook aan hen die met het onderwerp vertrouwd zijn, ter lezing kan aanbevolen worden wegens de verwijzingen naar Litausche, Lettische en andere overeenkomstige liederen, wier bestaan den schrijvers over Nederlandsche letterkunde blijkbaar onbekend was.

In de tweede rubriek vinden we twee artikelen die voor de vergelijkende volkenkunde hooge waarde hebben; ten eerste een aantal klaagzangen der bruid, in Mordwinschen tekst met woordelijke Russische vertaling, als voortzetting van die waarvan wij gewag maakten bij de bespreking van het „Mordwinsche huwelijk" (boven, blz. 151). Het andere opstel van P. Pewin behandelt hetzelfde onderwerp, maar in eene andere streek, namelijk de gebruiken en klaagliederen bij het „Huwelijk onder de volksklasse in 't kerspel Tolwuj, district Petrozawodsk, gouvernement Olenetz. Hoewel de bewoners dezer streek Russen en Christenen zijn, in tegenoverstelling tot de Mordwinen, komen de gebruiken en formaliteiten bij 't huwelijk, waaronder het weeklagen der bruid eene voorname plaats bekleedt, in hoofdtrekken bij beide bevolkingen overeen. Onder de klaagzangen verdient hier eene bijzondere vermelding het lied dat eene bruid, die geene ouders meer bezit, te zingen heeft. Zulk eene bruid moet het graf harer ouders bezoeken, om hun zegen af te smeeken voor 't nieuwe leven dat zij ingaat. Zoodra zij bij den grafheuvel gekomen is, in gezelschap harer onafscheidelijke gezellinnen, werpt zij zich ter aarde en heft een hoogst dichterlijk, werkelijk schoon lied aan, dat op blz. 228 in zijn geheel wordt medegedeeld. — De gewichtigste dag van den bruidstijd is de dag van 't huwelijk zelve. In den vroegen ochtend komt de moeder der bruid hare dochter met een lied wekken; de laatste antwoordt, insgelijks in verzen; staat op, kleedt zich en heft wederom toepasselijke klaagliederen aan. Vervolgens neemt de bruid het door de gezellinnen voor haar bereide warme bad; na het bad geschiedt het uitkammen en vlechten der haren, alles onder begeleiding van liederen. Terwijl dit alles plaats heeft, hebben zich intusschen de verwanten des bruidegoms te diens huize verzameld om hem naar de woning der bruid te vergezellen. Wanneer de bruidegom met zijn gevolg in 't huis der bruid aangekomen en met de noodige formaliteiten ontvangen is, heeft de voorstelling der bruid aan hem plaats; hoofdzakelijk bestaat deze plechtigheid daarin dat de bruid, het hoofd met een doek gesluierd, binnen-

geloid wordt, en dat een der oudste verwanten haar den doek van 't hoofd neemt, na dien driemaal om het hoofd gedraaid te hebben. Bij 't volgende gastmaal worden door de gezellinnen gepaste liederen voorgedragen; terwijl bruidegom en bruid geheel lijdelijk het maal bijwonen zonder er aan deel te nemen: het gebruik wil dat zij niet eten vóór de inzegening van 't huwelijk; ook voegt het hun niet aan 't gesprek deel te nemen, ten gevolge van het bijgeloof, dat wie 't eerst begint te spreken in de macht komt van den zwijgende. Na afloop van het gastmaal begeeft men zich naar de kerk, waar de huwelijksinzegening voltrokken wordt. Daarna zetten de jonggehuwden zich in de slede en rijden weg, onder de kreten der toeschouwers. — Na de komst in 't huis des bruidegoms — die bij zijne ouders inwoont — hebben er nog eenige plechtigheden plaats, o. a. het scheiden van de haren der jonge vrouw in twee vlechten en 't opzetten van de eigenaardige hooge muts, *powojnik* geheeten, het gewone kenteeken eener getrouwde boerenvrouw.

In de boekaankondigingen spreekt Prof. SOBOLEWSKIJ over „de Kleinrussische *duma's*", eene soort van volksliederen, naar aanleiding van een geschrift van ŽITETZKIJ over dat onderwerp. Dezelfde criticus geeft verder korte recensies van ILOWAJSKIJ's opstel „de Bogatyr-Kozak Ilja van Murom als historisch persoon; van Prof. KIRPIČNIKOF's „Bijdrage tot het vraagstuk aangaande de Oudrussische speelliedon", en van BUDDE's „Bijdrage tot de dialectologie der Grootrussische tongvallen". Van de overige aankondigingen vermelden wij alleen nog, als de uitvoerigste, die van LIPOWSKIJ over een te Tasjkent verschenen werk van OSTROUMOF, getiteld: „De Sarten" Ethnographische materialen: Afl. II. Volksverhalen der Sarten. De recensent doet duidelijk uitkomen hoeveel punten van overeenkomst die Sartische vertellingen met de Russische en Kaukasische en andere vertoonen, en maakt de gewichtige opmerking, dat de eerste dichter bij de Russische staan, dan de Kaukasische doen, hetgeen een vingerwijzing kan zijn, is voor den weg dien de verhalen genomen hebben. Het onderwerp van de verhuizing der volksverhalen is aan de orde van den dag en er zijn misschien geen geleerden die zoo goed in de gelegenheid zijn om de netelige vraagstukken, met dat onderwerp verbonden, eene bevredigende oplossing nader te brengen dan de Russische.

De Mengelingen geven een kort opstel van PERTZ over gezelschapsspelen, en „Opmerkingen over de ethnographie van Witrusland" door DOWNAR ZAPOLSKIJ, van welk opstel het vervolg voorkomt in de 3de Afl. blz. 419.

„Ethnographische waarnemingen in Abchazië" is de titel van een inhoudrijk verslag van N. M. ALBOF, waarmede de derde aflevering opent. Na eene korte schets van de literatuur over Abchazië, die niet uitmunt door bijzondere volledigheid en gedeeltelijk verkeerde voorstellingen van land en volk geeft, deelt ALBOF de uitkomsten mede van zijn eigen waarnemingen en nasporingen, hier en daar aangevuld uit oudere werken, vooral uit de „Schetsen der Abchazische mythologie" door ZWANBAJ, de opstellen van WWEDENSKIJ over den godsdienst der Abchazen, en 't geschrift van een anonymus getiteld: „de Abchazen". Van het geographisch overzicht, dat bij wijze van inleiding aan de ethnographische mededeelingen voorafgaat, heeft de heer TIMMERMAN te Amsterdam in den loopenden jaargang van het Tijdschrift van 't Kon. Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap (blz. 414—417) een uitvoerig verslag geleverd, waarnaar wij den belangstellenden lezer verwijzen. Wat het ethnographisch gedeelte betreft, dit is zóó rijk aan feiten dat het moeielijk valt een uittreksel te geven zonder den indruk van 't meesterlijk geteekende beeld van het Abchazische volksleven te schaden. Wij zullen ons dus bepalen tot eenige grepen uit de rijke stof.

De Abchazen wonen niet, zooals de Daghestansche en Koebansche bergbewoners, in dicht opeenliggende huizengroepen of Aula's, maar meestal op geïsoleerde hooven, die omringd zijn van boomgaarden en maïsvelden. Hun huizen bestaan gewoonlijk uit vlechtwerk van wilgen- of rhododendronteenen en zijn gedekt met varen of met zekere grassoort, in hun taal *akarmaej* geheeten. Zij generen zich bijna uitsluitend van den landbouw; op veeteelt — die trouwens door de gesteldheid van hun land niet begunstigd wordt — leggen zij zich weinig toe. Met koophandel geven de Abchazen zich in 't geheel niet af, daar zij dit beroep, evenals woekerij, verachtelijk vinden. Zelfs de Samoerzakanen, die in 't zuidelijkst gedeelte van Abchazië wonende, van hun naburen, de Mingreliërs, veel hebben overgenomen, deelen dien afkeer, in scherpe tegenstelling tot de Mingreliërs, die alle geboren schacheraars zijn. Alle handel in Abchazië is in handen van Mingreliërs, Armeniërs of Turken. In de grootere Abchazische nederzettingen vindt men gewoonlijk een of twee winkels, waar de inboorlingen hun natuurproducten tegen hun benoodigdheden inruilen; geld wordt niet gebruikt. — Van aard zijn de Abchazen levendig, hartstochtelijk, uiterst nieuwsgierig en praatziek. Zij zijn vriendelijk, beleefd in den omgang en zelfs galant, in onderscheiding van andere bergbewoners, bijv. hun Koebansche naburen, die grof en ongemanierd zijn. Hun groote gastvrijheid is meermalen

te recht geroemd. Wat hun verweten wordt, is zekere neiging tot nietsdoen en hun zwak voor roddelarij. Diezelfde lieden, welke zich tehuis zoo behagelijk aan nietsdoen kunnen overgeven, zijn onvermoeid op weg, hetgeen ten deele een gevolg is van hun buitengewone matigheid in eten en drinken. Dronkenschap is er onbekend. Verder zijn de Abchazen buitengewoon kuisch, zoodat menig man 30—35 jaar oud geworden is vóórdat hij eene vrouw bekend heeft. De omgang tusschen beiderlei kunne is hoogst eerbaar; *liaisons* worden niet toegelaten, en de man die een meisje onteert kan zeker zijn dat de bloedige wraak harer verwanten hem treffen zal. Hoewel in den tegenwoordigen tijd de huwelijken meestal door de wederzijdsche ouders bedisseld worden, blijft het meisje volkomen vrij in hare keuze. Jammer dat gevallen van schaking, hetzij met toestemming van het meisje of met geweld, maar al te dikwijls voorkomen, hetgeen bij de hartstochtelijke natuur van het volk tot veel bloedvergieten aanleiding geeft. Eene kerkelijke inzegening van 't huwelijk bestaat bij de Abchazen niet, zelfs niet bij de Samoerzakanen, die anders ijverige Christenen zijn. Er zijn twee vormen van echtverbintenis in gebruik; de eene is zuiver inlandsch, de ander, uitsluitend voorkomende bij Mohammedanen, ontleend aan de Turken. De eerste soort van huwelijk bestaat daarin dat de bruidegom, na zich verzekerd te hebben van de toestemming van 't meisje en van hare ouders, dezen en haren naasten bloedverwanten geschenken geeft, terwijl de vader der bruid den bruidegom met geschenken van gelijke waarde begiftigt. Hiermede wordt de echtverbindtenis als gesloten beschouwd, en de bruidegom heeft het recht de maagd tot zich te nemen. De andere vorm van huwelijk onderscheidt zich weinig van hetgeen bij de overige Mohammedanen gebruikelijk is. — De onderlinge verhouding der echtgenooten en de positie der vrouw in de huishouding wordt als zeer goed afgeschilderd. In ontwikkeling staat de Abchazische vrouw boven de mannen, vooral nu veel Abchazische meisjes hare opvoeding ontvangen op het progymnasium met 3-jarigen cursus te Soechoom, terwijl er voor de jongens geen andere scholen bestaan dan de lagere. — Ofschoon in hoofdzaak de betrekkingen tusschen man en vrouw in het Abchazische huisgezin dezelfden zijn als bijv. in Westelijk Europa, wordt men in bijzaken toch getroffen door zekere eigenaardige gebruiken, — men zou kunnen zeggen *taboe's* —, waarvan de wedergade in verschillende oorden der wereld teruggevonden wordt. Zoo hebben de jonggehuwden, gedurende ettelijke jaren na hun trouwen, niet het recht om zich bij elkander te bevinden in tegenwoordigheid van den vader, de moeder, een ouderen broeder of een gast; indien de man in de kamer komt, waar een van genoemde personen zich bevindt, verwijdert zich de vrouw onmiddellijk, en omgekeerd. In tegenwoordigheid van zulke personen mag de man zich niet tot zijn eigen vrouw wenden met eene vraag of opdracht: hij moet die altoos door een derden persoon laten overbrengen. De man mag niet den eigenlijken naam zijner vrouw uitspreken. Als iemand, onbekend met de Abchazische gebruiken, aan eenen Abchaaz vraagt hoe zijne vrouw heet, krijgt hij van den man geen antwoord, en is hij genoodzaakt zich met dezelfde vraag tot een der bijstanders te wenden. Om zich tot zijne vrouw te kunnen wenden, ploegt de man een of anderen afgesproken roep uit te denken; zijne vrouw bij haren naam te noemen, zou hem de algemeene verachting op den hals halen. Deze eigenaardige gebruiken bestaan in een groot deel van Abchazië, en deels in Samoerzakanië, voorts ook bij de Tsjerkessen. — Zeer verbreid in Abchazië, en vooral in Samoerzakanië, is de opvoeding der kinderen bij pleegouders. Dit gebruik bestaat voornamelijk bij prinsen en adellijken, doch ook bij boeren, voor zooverre deze de middelen bezitten om de kosten te bestrijden. In nadere bijzonderheden over dit ook van elders welbekende gebruik te treden, is hier overbodig. — Over den godsdienst der Abchazen is meer en onbetrouwbaarder dan over iets anders geschreven. Vermits Albof zelf verwijst naar 't bovenvermelde werk van Zwanboj over de Abchazische mythologie, zullen wij ons hier bepalen tot de vermelding van 't feit dat de godsdienst der Abchazen, voor zoover zij geen Mohammedanen zijn, kan beschouwd worden als een verwilderd Christendom. Reeds in den tijd van Keizer Justinianus namen zij 't Christelijk geloof aan, en tot op den huidigen dag wordt in 't land eer bewezen aan de oude kerken op verschillende plaatsen, monumenten van de Christelijke beschaving der 11e eeuw, die zoo uitvoerig beschreven zijn in de werken van Dubois de Montpéreux, Kondakof, Nordman e. a. Aan deze heiligdommen worden op bepaalde tijden offeranden gebracht, en verscheidene Christelijke feestdagen worden nog in acht genomen; zelfs de gekleurde Paascheieren ontbreken niet. Verder vereeren zij een aantal heidensche godheden of hoogere wezens. Den Allerhoogste (*chachtu*), zelfs wanneer zij heidensche offerplechtigheden verrichten, beschouwen zij als „God, den Schepper der geheele wereld en des Menschen", waarin de Christelijke invloed niet te miskennen is. — De Abchazen bezitten ook volksoverleveringen uit de grijze oudheid, legenden over Reuzen, Dwergen, Boschmenschen, waarvan de schrijver eene schets geeft, evenals van enkele andere mythologische voorstellingen.

De Reisbrieven van SREZNEWSKIJ worden in deze aflevering voortgezet; het slot er van vindt men in de vierde.

De tweede rubriek is ditmaal geheel ingenomen door stukken van zuiver taalkundigen aard, betrekking hebbende op Russische dialectologie.

Onder de boekaankondigingen merken wij op recensies door Prof. SOBOLEWSKIJ van JABLONOWSKI's werk over de kolonisatie der Ukraine in de 16e eeuw; voorts van eene verhandeling van MIKKOLA, getiteld „Berührungen zwischen den westfinnischen und slavischen Sprachen" en eindelijk van Baron STACKELBERG's „Iranefinsche lexicale betrekkingen". Het eerste deel van een opschrift van ČERNY over „de mythische wezens der Serben in de Lausitz", wordt besproken door W. PRATZ. Enkele brochures en opstellen van folkloristischen of litterairhistorischen inhoud worden kortelijk aangekondigd, het uitvoerigst een geschrift van SOZONOWITSJ „Bürger's Lenore en daarmede verwante onderwerpen in de Europeesche en Russische volkspoëzie". Na herinnerd te hebben aan PSICHARI's schets „La ballade de Lénore en Grèce, en WOLLNER's opstel „Der Lenorenstoff in der Slavischen Volkspoesie", onderwerpt de recensent de hypothesen van den schrijver aan een onderzoek, om tot het besluit te komen dat vooralsnog de oorsprong van het theme een open vraag blijft. — Voor de beoefenaars van 't Litausch van belang is de lijst van de gedrukte werken des Litauschen auteurs DOWKONT (geb. 1793, gest. 1864).

De Mengelingen bevatten eenige merkwaardige bijdragen tot de volkenkunde: o. a. „De voorstellingen der Kareliërs over den Boose", medegedeeld door LJESKOF, en diens „Verslag eener reis naar 't gouvernement Olonetz in den zomer van het jaar 1892", dat veel wetenswaardigs behelst over de symbolische en bijgeloovige gebruiken dierzelfde Karelische Finnen bij huwelijken, begrafenissen, doopplechtigheden, enz. Wat het volkskarakter aangaat, maakt LJESKOF de opmerking dat de Karelische jeugd zich zeer onderscheidt van de jongelieden der Russische landbevolking. Zekere matheid, koelheid en bedeesdheid zijn de kenmerkende trekken der Karelische jongelingen en jonge dochters. — Ten slotte vinden wij onder de Mengelingen de aankondiging dat weldra een door de HH. BARON en WISSENDORF bewerkte verzameling van Lettische Volksliederen verschijnen zal, onder den titel van „*Latwju Dainas*".

Het eerste artikel der vierde aflevering is eene voorlezing van SOBOLEWSKIJ over „Plaatsnamen en hunne beteekenis voor de historische ethnographie van Rusland". Hij verdeelt die namen in twee groepen: in dezulken die geheel of nagenoeg gelijkluidend zijn met de namen van volkstammen; als *Lopari* (Lappen), *Njemtsy* (Duitschers), e. dgl.; en in namen die een adjectiefuitgang vertoonen, op *owo* (*ow*, *owa*), en *owka*, *ino* (*in*, *ina*); deze laatste zijn ontstaan uit eigennamen of bijnamen van bijzondere personen; bijv. *Njemtsewo*, *Ljachowo*, *Litwino*. — Eene rijke bijdrage tot de studie der naamgeving bij de oude Indogermanen en een waardige tegenhanger van FICK's bekend werk „Die Griechischen Personennamen" levert het opstel van GINKEN „De oudste tweestemmige Russische eigennamen en hun verkleiningsvormen."

Van zuiver taalkundigen aard zijn de mededeelingen over „De volkstongval in 't Pošechonsche district van 't gouvernement Jaroslaw" door BALOF, en „De tongval van 't district Mohilew" door ROMANOF. — Een aantal Zamogitische volksliederen, opgeteekend door M. DOWOJNA-SILWESTROWITSJ en vertaald door A. POGODIN, ontleenen, als zijnde grootendeels varianten van reeds bekende liederen, hun belangrijkheid vooral aan het eigenaardige dialect.

Tot de vruchten der reis van LJESKOF naar Karelië, waarvan zooeven reeds sprake was, behooren de verzamelingen van raadsels, spreekwoorden en liederen, welke de reiziger ons hier in Finschen tekst en Russische vertaling mededeelt. In de liederen ontmoeten wij een aantal van de hoofdpersonen in de Kalewala, zooals Wäinämöinen, Ilmarinen (Ilmalline), Ioukahainen; zelfs komen eenige passages bijna letterlijk met de Kalewala overeen, waarvan de schrijver op blz. 541 voorbeelden aanhaalt. Jammer is het dat de schrijver de Karelische klanken niet uitdrukt in de gewone spelling van 't Finsch — eene spelling die beter is dan van eenige andere taal in Europa —, maar in de voor 't doel zoo ongeschikt mogelijke Russische. Wat hij van de uitspraak der klanken opgeeft blz. 542, schijnt ons toe grootendeels onnauwkeurig te wezen, zoo heet het van de Karelische *ö*, dat zo klinkt als de Finsche (l. Westfinsche, want Karelisch is toch ook Finsch), tusschen de Russische o en *ë* in, doch het Russisch heeft niets wat op de Finsche *ö* lijkt, welke luidt als de Hoogduitsche *ö* in Köln. De Finsche *y* houdt niet het midden tusschen de Russische *y* (= Hoogd. *u*) en *ju*, maar heeft de uitspraak van de Fransche *u* in *du*. Zonderling is ook de afwisseling die de schrijver zich veroorlooft tusschen de letterteekens *w* en *v* in één en denzelfden Finschen tekst.

Van de aangekondigde geschriften vermelden wij hier alleen een ethnographische studie van DOWNAR ZAPOLSKIJ, over „Metleven van huwelijkszangen".

In de Mengelingen komt eene bijdrage voor van KATANOF over „de Sagaische Tataren van 't arrondissement MinuSinsk, in 't gouvernement van de Jenisei", verzameld in het jaar 1889. Voorts een variant van „het lied der gifmengende zuster", ter aanvulling van een opstel van Prof. SUMTSOF, waarnaar de schrijver, LJASTSJENKO, verwijst.

Uit het medegedeelde zal, hopen wij, gebleken zijn dat de derde jaargang der *Živaja Starina* bij den voorgaanden niet achterstaat. H. KERN.

V. LIVRES ET BROCHURES. — BÜCHERTISCH.

XX. RANKE Prof. Dr. JOH.: Der Mensch. Mit 1000 Abb. im Text, 5 Karten und 35 Farbendrucktafeln. Leipzig. Bibliograph. Institut 1894. (2te Auflage). lex. 8°.

Gleich bei seinem Erscheinen (im Jahre 1886) hat dieses Musterwerk die ihm gebührende Anerkennung erhalten als ein maassgebendes, durch best berufene Autorität zur Benutzung übergeben, aus der Hand des Professors der Anthropologie in München, Generalsecretär der Deutschen Anthropologischen Gesellschaft.

Die zweite Auflage bestätigt diese hervorragende Stellung, nach allen Richtungen hin, für den Text sowohl, wie die demselben angefügten Illustrationen.

Der erste Band begreift „Entwickelung, Bau und Leben des menschlichen Körpers", geht in der Einleitung „von der aesthetisch-künstlerischen und wissenschaftlichen Betrachtung der Menschengestalt" auf „das Schema des Körperbaus des Menschen" über und behandelt sodann I. die Entwickelungsgeschichte, II. die niederen Organe, III. die höheren Organe.

Der zweite Band („die heutigen und die vorgeschichtlichen Menschenrassen") bewegt sich, (gleich all den organischen Naturwissenschaften) auf geographischem Boden, mit geologischen Rückblicken in die Prähistorie, und aus dem hier überleitenden Grenzgebiete sodann voranschreitend auf geschichtlichen Bahnen, vornehmlich den einheimisch vorgezeichneten.

In jedem Capitel ist die Meisterhand kenntlich, die diesem Werke seinen dauernden Rang sichert, unter den Lehrbüchern im Bereiche der anthropologischen Litteratur.

Die erste Abtheilung behandelt „die körperlichen Verschiedenheiten des Menschengeschlechts" (unter Einbegriff der „Schädellehre" im sechsten und die Gruppirung der heutigen Menschenrassen" im siebenten Abschnitt), die zweite Abtheilung bespricht „die Ur-Rassen in Europa" (unter die Abschnitte 9—14 vertheilt).

Aecht und voll sind die Seiten beider Bände durchweht von dem Geist unsers „naturwissenschaftlichen Zeitalters" und überall aus ihren Zeilen klingt eines Altmeisters goldenes Wort: „Die Hypothese gehört nur in das Laboratorium des Forschers."

Dort in emsig stiller Prüfung werden die experimentel erprobten, und probat erfundenen Thatsachen sachgerecht zusammengefügt, zum festgegründeten Bau, um nach Abklärung des Gerüstes, das in der Hypothese mitgeholfen hat, dem Publikum zu Nutz übergeben zu werden, während die im Streite der Tagesansichten umherbewegte Hypothese hundertmal gestürzt werden mag, um ebenso oft, gleich einem Stehauf wiederzukehren, unter alten und neuen Maskereien, (täuschend und äffend). Andrerseits hat der von treu sorgsamer Inductionsarbeit auserfolgte Forschungsweg offen und deutlich seinem Ziele entgegenzuführen, wenn ihm unverwandt das Steuer zugewandt bleibt, wenn jeder Schwankung, jeder Abweichung vorgebeugt worden ist, durch des Leiters zuverlässig sicheren Blick. Und betreffs solcher Cautelen darf der Leser demjenigen vertrauen, der als Verfasser dieses Buches zu ihm redet.

Vorzüge im Einzelnen hervorzuheben wäre für die Auswahl schwierig, da jedes der vorgeführten Themata mit gleichen Vollendungsstrichen gezeichnet steht. Doch mag für den weiteren Leserkreis besonders auf diejenigen Capitel hingewiesen werden, die auf dem von der Vorgeschichte zur Geschichte hinleitendem Uebergangsgebiete liegen, nämlich die drei letzten: 12) „die Hauptkulturperioden des vorgeschichtlichen Europa und der Pfahlbauten der Schweiz", 13) „die jüngere Steinzeit in Nord- und Mittel-Europa", 14) „die Bronze- oder erste Eisenzeit in Nord- und Mittel-Europa". Innerhalb eines, durch die aus dunkel verhüllten Vorzeiten nachdämmernden Nebel ringsum noch getrübten, Horizontes der Umschau, wird die lichtvolle Darstellung einer höchsten Autorität von den Fachgenossen überall willkommenst entgegengenommen werden, um unter den Labyrinthen, die hier kreuzen, vor nutzlosen Irrgängen bewahrt zu bleiben. Durchweg sind scharf kenntliche Landmarken aufgestellt, besonders an denjenigen Stellen, wo dem Unbedachten leicht gefährlicher Absturz droht, wie die Discussionen der vorangegangenen Jahre genugsam bewiesen haben. Seit also dieser zuverlässige Führer den anthropologischen Studien geschenkt ist, mögen die in ihm niedergelegten Grundzüge zu voller Beachtung kommen, da, je mehr sie Verwerthung finden unter

dem von allen Seiten zuströmendem Material, desto gedeihlichere Förderung in Aussicht steht, für unsere „Lehre vom Menschen", wie von inductiver Forschungsmethode gelehrt (in Anthropologie und Ethnologie). A. B.

XXI. Dr. Ernst Grosse: Die Anfänge der Kunst. Freiburg i/B. & Leipzig. Akad. Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr. 1894. 8°.

Das Erscheinen des vorliegenden Werkes ist mit besonderer Genugthuung zu begrüssen; es bildet gleich den Arbeiten Al. R. Hein's, Hjalmar Stolpe's und H. Balfour's, eine weitere Frucht des seit Jahren eifrig fortgesetzten Materialsammelns auf ethnographischem und prähistorischem Gebiete, und es lässt uns ahnen dass die Zeit nicht mehr fern, wo wir jene, uns in den Gegenständen der prähistorischen und ethnographischen Sammlungen bewahrten Texte besser verstehen lernen werden.

Sind wir recht unterrichtet, so ist das hier angezeigte Buch die erste grössere Arbeit des Verfassers; ist dem wirklich so, dann hat er sich mit einem Schlage seinen Platz in ehrenvollster Weise erworben, unter den berufenen Arbeitern am Aufbau einer Geschichte der Menschheit und mit hochgespannten Erwartungen sehen wir ferneren Früchten seiner Studien entgegen.

Der Verfasser hat seinen Stoff in breitester Weise aufgefasst, nicht allein die bildenden Künste, wie dies schon mehr geschehen, bilden den Gegenstand seiner Untersuchung, sondern auch der Leibesschmuck (Kosmetik), der Tanz, die Poesie und Musik gelangen bei ihm zur Behandlung. Das uns solcherweise Gebotene ist in 11 Kapitel vertheilt; nachdem Ziel und Weg der Kunstwissenschaft näher festgestellt, wird vorerst eine Charakteristik der primitiven Völker und der Bedeutung ihrer Kultur für die hier in Rede stehende Untersuchung gegeben. Wir erachten dies als sehr richtig und stimmen dem Verfasser vollkommen bei wenn er sagt, dass „die nächste und die dringendste Aufgabe der socialen Kunstwissenschaft in der Untersuchung der primitiven Kunst der primitiven Völker bestehe". — Es wäre ein naheliegender Gedanke, die beste Belehrung über die Urformen der Kunst von der Vorgeschichte zu erhalten; allein zur Entscheidung ob hier die gesuchten primitiven Formen vorhanden, bedarf es einer Kenntnis der Kulturformen, denen sie entwachsen sind. Die Antworten die uns dies Studium aber auf unsere Fragen giebt, sind, wie der Verf. sagt, stets unbestimmt und widersprechend und das Studium einiger Dutzende prähistorischer Werke liess ihn die Ueberzeugung erlangen, dass die Prähistorie der „Roman der Sociologie" sei. Und so bleibt nur die Ethnologie die uns eine ganze Reihe primitiver Völker im hellen Licht der Gegenwart zeigt. Dass sich der Untersuchung auch hier, in Folge mancherlei Lücken, Schwierigkeiten entgegenstellen, verhehlt sich der Verfasser nicht, allein dennoch kann bei der Menge zweifelhafter Fälle, auf eine nicht unbeträchtliche Anzahl solcher hingewiesen werden, deren ästhetische Bedeutung nicht in Frage gestellt werden kann. — Sehr richtig warnt der Verfasser vor der falschen Beurtheilung der Kunstwerke primitiver Völker, die oft eine komische Wirkung hervorbringen, und weist dabei auf die groteske Zeichnung eines Kindes auf seiner Schiefertafel, die keine Karrikatur, sondern eine sehr ernsthafte Darstellung eines Soldaten ist. Die Ursache vieler der Schwierigkeiten wurzelt nach dem Verfasser auch darin, dass sich keine Kunsthistoriker oder Aesthetiker jemals herbeigelassen, für Reisende und Expeditionen eine, der Lane Fox'schen gleiche Instruction zu geben.

Des Verfassers Untersuchungen beschränken sich auf die eigentlichen Jägervölker; als solche führt er auf: die Buschmänner in Afrika, die Eskimo's (mit den Aleuten) und die Feuerländer im äussersten Norden und Süden Amerika's, während im Uebrigen nur einzelne brasilische Stämme noch in sehr ursprünglichem Zustand leben. In Asien wird die primitive Kulturform nur durch die Mincopies auf den Andamanen vertreten und schliesslich ebenso durch die Eingebornen Australiens; auf die mannigfachen oft auffallenden ethnographischen Parallelen, welche sich bei den beiden letztgenannten Völkerschaften finden, wird mehrfach hingewiesen. In systematischer Weise führt uns nun der Verfasser in den vorgenannten Capiteln das, was als „die Anfänge der Kunst" bei den genannten Völkerschaften aufzufassen ist, vor Augen; wir bedauern indessen hier nicht auf die Details des Gebotenen, das durch Beigabe zahlreicher Textillustrationen und dreier Tafeln verdeutlicht wird, eingehen zu können. Dagegen sei noch auf Einiges aus dem Schlusscapitel hingewiesen.

Sehr treffend vergleicht der Verfasser seine Untersuchung mit einer Forschungsreise durch ein neu entdecktes Land, wo er auf Schritt und Tritt Hindernissen begegnete, so dass die von der Reise heimgebrachte Karte mehr weisse, als beschriebene Stellen zeigt und wir uns damit trösten müssen, dass die Erkenntniss, wie wenig wir wissen, auch eine Erkenntniss ist. Ist künstlerisch diejenige Thätigkeit welche den Endzweck verfolgt, ästhetische Gefühle zu erregen, so ergab des Verfassers Untersuchung dass diese Definition in ihrer strengen Fassung nicht ganz auf die thatsächlichen, bei den Jägervölkern wahrgenommenen Verhältnisse passt, weil die meisten ihrer künstlerischen Produktionen, nicht rein ästhe-

tischen Absichten entsprungen sind. Allein hierin besitzen auch die höheren Völker keinen Vorzug vor ihnen, denn abgesehen von der Musik und Ornamentik, begegnet man nur selten einem Werke das ausschliesslich ästhetischen Interessen dient.

Allenthalben auf der untersten Kulturstufe tritt die künstlerische Thätigkeit deutlich hervor und zwar in, mit jener auf höherer Kulturstufe übereinstimmenden Formen. Nur die Kunst der Architekten vermissen wir bei den Jägervölkern, ihr unstätes Leben verhindert die Entwicklung derselben. Einflüsse des Klimas sind auch in der Kunst der Jägervölker erkennbar, die Jägervölker sind Jägervölker geblieben, weil ihnen die Natur ihrer Heimath den Fortschritt zu einer höheren Productionsform verwehrte. Die primitive Kunst trägt einen einheitlichen Charakter weil einheitlicher Ursache entspringend und die in dem Kulturfactor gefunden wurde, der bei allen Jägervölkern gleichen Charakters, und der zugleich auf das kulturelle Leben aller Völker den grössten Einfluss übt, — dem Nahrungserwerb. — Die vorliegende Untersuchung ergab als Resultat auch, dass es kein Volk ohne Kunst giebt, dass selbst die armseligsten Stämme einen grossen Theil ihrer Zeit und Kraft der Kunst widmen, „der Kunst welche „von den civilisirten Nationen, von der Höhe ihrer „praktischen und wissenschaftlichen Errungenschaf„ten herab, immer mehr als ein müssiges Spiel be„trachtet und behandelt wird." — Der Verfasser weist aber in überzeugender Weise nach, wie die Kunst kein müssiges Spiel, sondern eine der unentbehrlichsten socialen Functionen, eine der wirksamsten Waffen im Kampf ums Dasein ist, — welche sich in Folge dieses Kampfes immer reicher und prächtiger entwickelte, und die von einer grossen Reihe von Philosophen und Staatsmännern als ein Mittel zur Erziehung der Völker bezeichnet wurde.

Im Vorstehenden haben wir versucht in gedrängter Weise einen Ueberblick über den reichen Inhalt dieser, auch typographisch gut ausgestatteten Erscheinung zu geben, die, wir sind dessen fest überzeugt nicht allein von Neuem als ein Beweis der fruchtbringenden Thätigkeit der Ethnographen gelten, und zu weiteren ähnlichen Forschungen anregen, sondern auch dazu dienen wird, falls in weitere Kreise dringend, dass der Mensch sich selbst erkenne, mit allen ihm anhaftenden Schwächen zwar, aber nichts desto weniger auch mit all dem Reichthum an idealen Regungen, die die Schöpfung ihm eingeprägt, und deren Erkenntniss und Entwicklung eine der besten Waffen gegen die Ueberhandnahme des Materialismus, in dem der Mensch sich selbst verliert, bietet.

XXII. v. Andrian, Ferd. Frh.: Ueber Wetterzauberei (Sep. aus Mitth. Anthrop. Gesellschaft Wien) 1894. 8°.

In der vorliegenden interessanten Arbeit behandelt der bekannte Herr Verf. nach einer allgemeinen Einleitung, die Gebräuche welche sich betreffs des Wetterzaubers bei Melanesiern, Polynesiern, Papuas, Malayen, Australiern, Arktikern, Amerikanern, Afrikanern und Indo-Germanen finden. Eine Reihe asiatischer Volksgruppen sind einer späteren Erörterung vorbehalten; das hier bis jetzt gebotene legt Zeugniss ab von gewissenhafter Benutzung der Litteratur und einer Beherrschung des, über den Gegenstand vorhandenen reichen, aber zerstreuten Stoffes. Für den Naturmenschen ist die ganze Natur von Dämonen, die auch die kosmischen Erscheinungen verursachen, bevölkert, es gilt also durch Opfer und Gebete dieselben zu besänftigen, um solchergestalt von ihnen Regen oder schönes Wetter, je nach Wunsch zu erlangen und ihren, dem Menschen feindlichen Einfluss zu paralysiren. Dieser Gedankengang tritt auch in dieser Arbeit wieder deutlich hervor, in den Ceremonien, die ebenso verschiedenartig sind, als die Anschauungen der jeweiligen Stämme betreffs der Handlungen der Dämonen.

Von Völkern malayischer Rasse erhalten wir nur Mittheilungen betreffs der Batak und der Sakai; sicher wird in der reichen holländischen Litteratur sich noch manches betreffs dieses Gegenstandes versteckt finden, indem kaum anzunehmen ist, dass der Brauch ausschliesslich bei den genannten zwei Völkern sich finde.

Das Opfern von Federstöcken bei den Zuñis (pg. 40) dient sicher erst in zweiter Linie dem Regenzauber und in erster um Glück auf dem Kriegspfad zu erflehen, wie wir dies durch ten Kate wissen und womit auch die Symbolik dieser Stöcke in Verband steht.

Eigenthümlicherweise ist des Schwirrholzes, welches nicht allein bei mehreren amerikanischen Stämmen (Siehe u. A. IX Rep. Bur. of Ethn. pg. 476 ff.) sondern auch bei den Eingeborenen Süd-Afrika's und denen Australiens im Wetterzauber eine Rolle spielt, in der vorliegenden Arbeit nicht gedacht.

XXIII. Dr. O. Finsch: Ethnologische Erfahrungen und Belegstücke. 3te Abtheilung: Mikronesien. Wien, Alfred Hölder, 1893. lez. 8°.

Die vorliegende, in drei Heften erschienene Abtheilung bildet einen stattlichen Band, der mit acht, theils farbigen Tafeln und vielen Textillustrationen geschmückt ist. Damit gelangt eine Arbeit zum Abschluss, für die alle Freunde unserer Wissenschaft sowohl dem Verfasser, als dem eifrigen Leiter der anthropol.-ethnographischen Abtheilung des K. K.

Naturhistorischen Hofmuseums in Wien, Herrn F. Heger, der, wie der Verf. auf pag. 5 & 270 seiner Arbeit selbst erklärt, die Publikation ermöglichte, zu Dank verpflichtet sind. Dieselbe wird, unserer unumstösslichen Ueberzeugung nach, hinfort unentbehrlich sein für alle diejenigen, welche sich mit der Ethnographie der Südsee-Inseln beschäftigen. Zumal gilt dies von der hier zu besprechenden Abtheilung [1]) in welcher uns eine wahrhaft überraschende Menge neuer Beiträge zur Kenntniss der Ethnographie von Inselgruppen Mikronesiens geboten werden, die bisher höchst ungenügend behandelt waren. Dies geschieht seitens des Verf. der sich, wir wollen dies hervorheben, eines sehr klaren Stils befleissigt, in instructivster Weise. Behandelt werden: der Gilbert- und Marshall-Archipel und von den Karolinen: Kuschai, Ponapé, Ruk und Mortlock, wobei auch hier und da Gegenstände von einzelnen anderen Inseln zur Besprechung gelangen. Von den genannten Localitäten wurden Ruk und Mortlock von dem Verf. nicht selbst besucht und die von dort geschilderten Sammlungen wurden, gleich manchem Anderen aus den Karolinen, wie uns bekannt, der Hauptsache nach von Kubary erworben.

Der Verf. giebt seine Mittheilungen in systematisch geordneter Weise und hat für dieselben seine eigenen Beobachtungen aus den Berichten Kubary's und anderer Reisender in anerkennenswerther Weise ergänzt [2]). Wir erhalten infolgedess für manche der behandelten Gebiete ein fast lückenloses Bild von dem wir noch oft zu profitiren hoffen.

Mit einzelnen der Mittheilungen und Anschauungen des Verf. können wir uns nicht vereinigen, so zumal betreffs dessen was derselbe über die Bedeutung der Tätowirung sagt und in seiner neuesten Arbeit (Globus Bd. 65 Seite 265 ff.) weiter ausführt. Wie wir dies schon früher geäussert, können wir der Tätowirung durchaus nicht, gleich dem Verf., allen Verband mit religiösen und anderen Anschauungen absprechen und selbe, gleich ihm, nur als Körperzierrath auffassen. Hierin fanden wir uns in Uebereinstimmung mit dem verstorbenen Wilken, einem sonst doch, wie bekannt, äusserst nüchternen Forscher, und wir hoffen hierauf, wie auf manches Andere in des Verf. jetziger Arbeit im Lauf der Zeit zurückzukommen. Für heut möchten wir uns nur wenige kürzere Bemerkungen erlauben.

Der Clowns von Viti (pg. 277) haben unseres Wissens spätere Beobachter nicht wieder erwähnt, auch Kleinschmidt, der dem Museum Godeffroy so eingehende Berichte über das Leben und Treiben der Eingebornen von Viti sandte, sprach von denselben nie, so dass wir das, was in Wilkes, U. St. Expl. Exp. III. Seite 188, darüber berichtet wird, als Folge eines Gelegenheitsscherzes des Häuptlings von Levuka aufzufassen geneigt sind. — Die hölzernen Imitationen des, aus dem Dugong-Halswirbel verfertigten Armringes von Timor-Laut (pag. 286) stammen nur von den Inseln Dai und Dama, wo ersterer Schmuck nicht gefunden wird. — Es ist uns wohl bekannt dass Dr. F. beinahe ein Jahr lang auf Dschalut lebte (pg. 344), der Ausspruch desselben betreffs der Tätowirung der Gilbert-Insulaner, den wir seinerzeit critisirten (Anthrop. ethn. Abth. des Museum Godeffroy pg. 261), war indess factisch, nach F.'s eignem derzeitigen Bericht, ein Resultat dreissigtägiger Beobachtung. — Was in der Note pg. 351 gesagt wird, erscheint uns stichhaltig; ebenso das was in jener auf Seite 355 gesagt wird. — F.'s Ausspruch dass die Gilberts mehr Anklänge an Melanesien als zu Polynesien und noch weniger an Mikronesien zeigen, (pag. 357) stimmt in auffallender Weise überein mit den Ergebnissen der Untersuchungen Dr. Krause's und denen der unseren (Anthr. ethn. Abth. M. G., Einleitung pag. XXXVIII und pg. 557). — Dass Haifischzahnschwerter nicht unter die Waffen der Marshallaner aufzunehmen sind (pag. 393), hat sich auch uns, durch Untersuchung einer Reihe Sammlungen von vertrauenswerther Herkunft als richtig erwiesen. — Interessant war uns die Erklärung des von uns in dieser Zeitschrift Bd. I Seite 67 abgebildeten und als Speisebereitungsschüssel beschriebenen Geräthes, als Schabegeräth (pg. 406); dadurch wird für ein, in mannigfachen Modificationen, über viele Inseln des malayischen Archipels und der Südsee verbreitetes Geräth eine weitere Provenienz festgestellt. — Was in der Note pg. 432 betreffs des Federkopfschmucks von den Markesas gesagt wird ist in sofern ungenau als es sich nicht um „Hüte" sondern um einen den Kopf strahlenkranzartig umrahmenden Schmuck (Anthr. eth. Abth. M. G. pg. 243 Nº. 1084) handelt. — Auch wir bezweifeln dass jemals auf den Karolinen Haizahnwaffen in Gebrauch gewesen (pg. 446). — Das Vorkommen von Flössen aus Bambus in den Karolinen (pg. 447) verdient weitere Beachtung; Haansheim's von F. citirte und, was

[1]) Siehe für die früheren dieses Archiv Bd. I pg. 244 & IV pg. 304 ff.).

[2]) Die Arbeit Parkinson's (Siehe dieses Archiv Bd. V pag. 31 ff. & 90 ff.) scheint dem Verfasser unbekannt geblieben. Dass P. mit Werbeschiffen die Gilbert-Inseln besucht haben solle (Siehe Globus Bd. 65 pag. 268 und 276) ist eine unrichtige Voraussetzung F.'s. P. war Plantagen-Vorsteher auf Upolu, Samoa, und hatte dort Gelegenheit viele Gilbert-Insulaner zu untersuchen.

die Verwendung betrifft, als unrichtig bezeichnete Abbildung eines Flosses dürfte kaum als genügender Beleg gelten. Ausserdem erwähnt Kubary in seinem uns vorliegenden Manuscript über den Schiffsbau der Karolinier, das im Laufe des Jahres zur Veröffentlichung gelangt, des Flosses auch nur mit wenigen Worten. — Ueber Kuschai (Kussaye) berichtet Finsch zum ersten Mal wieder, aus eigner Anschauung, in ausgezeichneter Weise, nachdem zwischen ihm und früheren Untersuchern eine Jahrzehnte lange Pause gelegen. Dies ist um so wichtiger als die Bevölkerung gelegentlich seiner Anwesenheit schon auf ein Minimum herabgesunken war und also in absehbarer Zeit dahin geschwunden sein wird. — Die Einführung der Trommel in die Ethnographie von Ponapé (pg. 499) beruht unserer Anschauung nach auf sehr schwachen Gründen. Keiner der anderen uns bekannten Forscher erwähnt derselben von hier, und was die Mittheilungen im Reisebericht der Novara angeht, die, wie Finsch selbst angiebt (pg. 488), nur einen Tag bei Ponapé stationirte, während die Mitglieder derselben nur fünf Stunden an Land waren, so können diese schon mit Rücksicht auf diesen, für eine ernste Forschung viel zu kurzen Zeitraum, nicht als genügende Stütze angesehen werden, noch weniger aber dann, falls man sich erinnert welche grossen Fehler auch die Provenienzangaben des zoologischen Theils jener Expedition enthalten. So findet sich u. a. für eine Landschnecke von den Viti-Inseln, Rio Janeiro, etc. etc., worauf wir schon früher hinwiesen (Mus. Godeffroy, Catalog V, Hamburg 1874, Einleitung Seite XVIII). Weit einfacher erscheint es uns den durch Finsch auf Ponapé gemachten Fund einer Trommel als eine Verschleppung aufzufassen, wie solche durch den regen Verkehr der zwischen Ponapé und Dschalut, in den Marshall-Inseln, infolgedess dass die Handelsfactoreien auf beiden Inseln denselben Firmen gehörten, doch leicht erklärlich ist. Auf das vielfache Vorkommen derartiger Verschleppungen als eine Folge des Schiffsverkehrs wurde durch uns (Anthr. Ethn. Abth. M. G. pg. 206) schon früher hingewiesen. Hierzu kommt dass der einzige Unterschied des F.'schen Ponapé-Exemplars von Marshallanischen Trommeln, mit denen es der Form nach übereinstimmt, nur in der Grösse beruht, die bei ethnographischen Gegenständen naturgemäss oft wandelbar, weil vom Material abhängig. — Die merkwürdigen, aus Basaltblöcken erbauten Ruinen auf Ponapé ist F. geneigt, abweichend von Kubary, als Ueberbleibsel einer Inselstadt aufzufassen, deren Strassen durch Kanäle ersetzt wurden. Er begründet diese, seine Auffassung, näher; dennoch glauben wir dass das letzte Wort über die Bedeutung dieser Bauten auch heut noch nicht gesprochen. — Der, von uns (Anthrop. Ethnogr. Abth. d. M. G. pg. 294) erwähnte Webeapparat war, soweit uns heut noch erinnerlich, kein Kettebock, was schon aus der Erwähnung von Spule, Schiffchen etc. a. a. O. hervorgeht. — Was Finsch über die Musikinstrumente der Mortlock-Insulaner sagt, verdient, besonders soweit es die Nasenflöte angeht, Beachtung. — Dass ein Typus von Speeren, welche aus zwei Theilen bestehen, in Melanesien sich öfter findet, scheint uns auf Grund des Materials welches uns im Lauf der Jahre durch die Hände ging nicht stichhaltig. — Die Provenienz der Schlagringe (pg. 555) giebt F. sehr richtig mit Hawaii an. — Die Schleuder von Niué (Savage Island) ist durch uns (Anthr. Ethnogr. Abth. d. M. G. pg. 202) genau beschrieben. — Was F. in der Note auf pg. 582 betreffs der Beobachtungen von Tetens sagt ist uns aus dem Herzen gesprochen.

Sehr zu beherzigen ist was F. in der Einleitung zu seinen Nachträgen (Seite 622) betreffs der Wichtigkeit der Kenntniss der geogr. Centren in der Ethnographie für eine Biologie des Menschen sagt. — Die Behauptung Powells: „Schilde in Neubritannien erhalten zu haben" (S. 631) dürfte wohl ebenso, wie viele andere Phantastereien dieses Autors keine weitere Beachtung verdienen. — Verzierte Schädel von Dayaken mit eingraviertem Muster und mit Zinnfolie bekleidet, besitzt das ethnographische Reichsmuseum in Leiden mehrere. — Prof. Joest's Behauptung dass der Bnubnu ein Rauchgeräth und keine Waffe sei, (S. 640) werden wir demnächst durch Veröffentlichung eines aus derselben Gegend, wie das, dessen Salomon Müller erwähnt, stammenden Exemplars erhärten können. — Das Vergiften der Pfeile der Melanesier (pg. 640/41) ist, glauben wir, durch unsere Ausführungen in „Ethnogr. Beschrijving van de Noord- en Westkust van Nederl. Nieuw-Guinea", pg. 115 [3]), ein für allemal ins Reich der Mythe verwiesen zu haben. — Dass Kopfstützen auf Neucaledonien nicht vorkommen, suchten wir schon vor längerer Zeit (dieses Archiv, Bd. II pg. 167) nachzuweisen. Seitdem hatten wir im Herbst 1889 Gelegenheit sehr vollständige Sammlungen aus dieser Localität in Paris studieren zu können [4]) und fanden wir dadurch unsere Voraussetzungen in vollem Maasse bestätigt. — Die Maske vom Augusta-Fluss (pg. 651) imitirt unserer Meinung nach keinen Vogelkopf

[3]) Siehe auch dieses Archiv Bd. IV pg. 305.
[4]) Selbe sind durch das Museum Umlauff in Hamburg angekauft, (Siehe dessen Catalog P. N°. 58 Ib. 1890).

sondern don der Echidna (Ethn. Beschr. van de West- en Noordkust van Nederl. N.-G. pg. 241). — Das Drachensteigen (pg. 654) wird auch auf Pelau geübt. (Siehe die Soc. Einrichtungen der Pelauer, Berlin 1885).

Wir glauben nicht erst versichern zu müssen dass unsere vorstehenden Einwürfe nicht eitler Krittelsucht entspringen, sondern nur dem Bestreben mitzuhelfen um für dis geographischo Verbreitung der ethnographischen Gegenstände, die unserer Anschauung nach die Basis einer Biologie des Menschen bildet, sichere Grundlagen zu schaffen. Wir wiederholen dass wir uns, und mit uns sicher jeder Ethnograph, sowohl dem Verfasser der vorliegenden Arbeit, als auch dem Leiter der ethnographischen Abtheilung des Kais. Königl. naturh. Hofmuseums zu Wien dankbar verpflichtet fühlen. Während dem Ersteren unser Dank gebührt für die jahrelangen Mühen, deren Frucht das vorliegende Werk ist, gebührt er dem Letzteren in eben so hohem Maasse dafür, dass er sich mit dem Besitz einer höchst werthvollen Sammlung, die die Freigebigheit eines Gönners seiner Anstalt ihm zuführte, allein nicht zufrieden stellte, sondern auch nach Mitteln suchte, um selbe durch die Publication zum Gemeingut der wissenschaftlichen Welt zu machen. Er hat damit bewiesen der rechte Mann am rechten Platz zu sein und wir glauben nur in seinem Geiste zu handeln wenn wir auch den Namen des Mannes der sowohl die Erwerbung der Sammlung, als auch die Publication durch Hergabe der nöthigen Mittel ermöglichte, nicht verschweigen. Dem Namen Adolf Bachofen v. Echt ist mit diesem schönem Werke ein dauerndes Denkmal errichtet.

Um so mehr bedauern wir dass die vorliegende Publication uns betreffs zweier Punkte Veranlassung giebt zu einigen dem Herrn Verf. vielleicht weniger angenehmen Ausführungen.

Wer Herrn Dr. Finsch's Thätigkeit seit einer Reihe von Jahren verfolgt hat, wird nicht anstehen ihm mit uns das Zeugniss nicht allein eines tüchtigen Naturforschers, sondern auch das eines Sammlers „par excellence" zu ertheilen. Eigenthümlich berührt es daher dass derselbe bei fast jeder Inselgruppe darauf hinweist wie viel Gegenstände durch ihn und wie viel durch andere Reisende vor ihm hier gesammelt sind, wobei der Vergleich stets zu seinen Gunsten ausfällt [3]). Wir sind weit entfernt davon, zu glauben dass er damit beabsichtigte seine Thätigkeit in ein noch helleres Licht zu stellen. Da aber seine Bemerkungen die Voraussetzung zur Folge haben könnten, dass die Reisenden des Museum Godeffroy, die vor Herrn Finsch auf denselben Inselgruppen sammelten, ihrer Aufgabe nicht gewachsen gewesen seien, so sehen wir uns genöthigt hierauf näher einzugehen, umsomehr als schon zwei jener Männer die kühle Erde deckt.

Es wäre natürlich, anzunehmen dass jene Reisenden, an den auf den betreffenden Inselgruppen sich befindenden Handelsniederlassungen des Hauses Godeffroy eine Stütze für ihre Aufgabe findend, sich in sehr günstiger Lage befunden hätten. Dies war aber leider, wie uns aus authentischen Berichten bekannt, durchaus nicht der Fall. Trotzdem Herr Caesar Godeffroy den Reisenden seines Museums jede Einmischung in Handelsverhältnisse entrieth; trotzdem jene sich hiernach richteten, trotz der besten Empfehlungen die ihnen an die Vorsteher der Handelsfactoreien gegeben waren, wurden jene Forscher beinahe stets als verkappte Spions betrachtet die nach Hamburg über die Thätigkeit der Händler, Agenten und Trader zu berichten hätten, und stellte man daher ihren Arbeiten in sehr vielen Fällen passiven Widerstand entgegen. Ganz anders Herr Dr. Finsch, der jenen Elementen vollkommen neutral und mit reichen Mitteln ausgerüstet gegenüberstand, und überdem, in Folge seiner Empfehlungsbriefe, als ein Abgesandter der deutschen Regierung schon auf seiner ersten Reise angesehen wurde. Was war natürlicher, als dass man trachtete sich Herrn Finsch gegenüber möglichst liebenswürdig zu zeigen, dass man, wie aus uns vorliegenden Briefen aus jenem Zeitraum ersichtlich, ihm in jeder Weise behülflich war. Wie vielen Dank Herr F. z. B. dem derzeitigen kaiserl. Consul Franz Hernsheim für Unterstützung seines Strebens und für Zuwendung von Sammlungen schuldet, wird er sich sicher selbst erinnern.

Der zweite Punkt den wir gerne vermieden gesehen hätten ist jener wo Herr F. auf Seite 448 in der Lebensbeschreibung von Kubary, die nebenher gesagt an Unrichtigkeiten leidet [4]) dessen Entlassung aus dem Dienste des Museum Godeffroy und eines gewissen Vorganges zwischen K. und dem Director des ethnographischen Reichsmuseums zu Leiden in scharfer, tadelnder Weise erwähnt ohne dem „audiatur et altera pars" gerecht geworden zu sein. Wir erachten die Berührung dieser Umstände in einer wissenschaftlichen Publication nicht am Platz und

[3]) Vergleiche dieses Archiv Vol. I. pg. 246.

[4]) Herr F. wird uns ohne weiteres zu dieser Erklärung berechtigt erachten, da wir die indirecte Veranlassung zu Kubary's Aussendung im Dienste des Museum Godeffroy gewesen und ihn seit dem Jahre 1868 kennen.

wir bedauern sie im Interesse unseres Freundes Kubary, in dessen Sinne Herr Dr. F. sicher nicht gehandelt hat. Nun dies aber einmal geschehen erachten wir, die wir jenen Verhältnissen näher gestanden denn Herr F., uns verpflichtet zu erklären, dass die Entlassung K.'s, die ihn schwer und unerwartet traf, eine Folge der Schwierigkeiten war, in welchen unser verstorbene, väterliche Freund derzeit sich leider befand, und denen August Godeffroy, der Vorstand der Hauptfactorei auf Upolu, Samoa (nicht „Chef des Hauses, wie Herr F. ihn weniger richtig bezeichnet), Rechnung trug. Wir wissen mit welch schwerem Herzen zu jener Entlassung durch Herrn Cesar Godeffroy beschlossen wurde, obgleich er selbe gern doch vielleicht noch um etwas hinausgeschoben hätte. Und was dann den Vorgang zwischen Kubary und dem Director des ethnographischen Museums zu Leiden betrifft, müssen wir, da wir uns in eine nähere Discussion desselben nicht einlassen können, uns darauf beschränken zu erklären dass der Director desselben im gegebenen Falle als Staatsbeamter nicht anders handeln konnte, als er handelte.

Im Verband mit dem Vorstehenden ist es uns aber angenehm mittheilen zu können dass K., den wir 1892 Gelegenheit hatten zu sprechen, mag er auch unter dem ersten Eindruck jener Vorfälle einer gewissen Erregung zugängig gewesen sein, heut anders und sachgemässer darüber denkt. Der beste Beweis dafür ist für uns die vollständige Uebereinstimmung in der K. im Frühjahr 1892 von dem, in Hamburg noch wohnenden ältesten Sohne Herrn G.'s schied, und die uns gegenüber ausgesprochene Bereitwilligkeit die Interessen des ethnogr. Reichsmuseums zu Leiden, soweit ihm dies möglich, zu fördern, falls dies gewünscht werde.

Wir können nicht umhin zu erklären dass es uns eigenthümlich berührt hat zu sehen wie Herr F. die Arbeiten desselben Forschers, K., den er wenige Seiten vorher rühmt und in Schutz nimmt, späterhin wieder tadelt, auf K.'s Mangel an hinreichender Fachkenntnis weist, ihn (Seite 515) beinahe lächerlich macht, oder (S. 535) der Flüchtigkeit zeiht. Wir sind ja auch überzeugt dass K.'s Arbeiten Schwächen anhaften und haben dies selbst ausgesprochen (Ethnogr. Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels. Vorwort). Allein ebenso überzeugt sind wir dass das, was K. unter Schwierigkeiten wie sie kaum ein anderer Forscher in der Südsee, Herrn Dr. Finsch nicht ausgeschlossen, kennen gelernt, geleistet, die allergrösste Anerkennung verdient. Schwächen haften allem Menschenwerk an, wenn aber Herr F. als eine solche auch die durch K. scrupulös genau angegebenen, vielen inländischen Namen ethnographischer Gegenstände und von deren Bestandtheilen etc. bezeichnet (pg. 449 & 591), so müssen wir darin gerade einen Vorzug sehen, weil uns dadurch das Mittel geboten wird um, auf dem Wege sprachvergleichender Forschung, zu erkennen, welche Ideeën der Eingeborene mit seinen aborigenen, oder den ihm erst in Folge des Verkehrs mit Weissen bekannt gewordenen, Gegenständen verbindet.

Für den weniger Eingeweihten dürfte die Bemerkung dass K. 1878 nur im Drange der Verhältnisse ein Neuengagement für das Museum Godeffroy annahm (pg. 448) [bei welcher Veranlassung er aber in grossartigster Weise ausgerüstet wurde], sowie die Mittheilung betreffs der Entlassung K.'s, aus dem Dienste des Museum Godeffroy (l. c.), einen uns theuren Todten in minder günstigem Lichte erscheinen lassen; ihn zu vertheidigen erachten wir indess überflüssig. Welche Verdienste Johan Cesar Godeffroy sich um die Erforschung der Südsee-Inseln erworben, ist von einem Berufeneren denn wir nach seinem Tode verkündet (Verhandl. Berl. Anthrop. Gesellschaft Jahrgang 1885 pg 53 & 539). Wir glauben dass ohne seine Initiative die Erforschung dieses Gebietes in den letzten Jahrzehnten nicht den lebhaften Aufschwung genommen hätte, wie wir solchen seit Cook's epochemachenden Mittheilungen nicht wieder erlebten. Dieses Verdienst wird auch durch Anspielungen Herrn F.'s, wie wir solchen noch neuerdings im Globus Bd. 65, in seiner Arbeit über das Tätowiren der Gilbert Insulaner, begegnen, nicht geschwächt.

XXIV. **Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina.** Herausgegeben vom Bosn. Herzeg. Landesmuseum in Serajevo. Redigirt von Dr. Moriz Hoernes, II Band. Mit 9 Tafeln & 238 Abb. im Text. Wien. In Comm. bei Carl Gerold's Sohn. 1894. lex 8°.

Der Eingang der vorgenannten Mittheilungen bereitete uns ein ausserordentliches Vergnügen. Bis vor verhältnissmässig kurzer Zeit noch bildeten Bosnien und die Herzegowina, was wissenschaftliche Forschung betrifft, beinahe eine vollständige Terra incognita. In weiser Würdigung jedoch der Thatsache, dass die Beförderung idealer Interessen, die erste Grundlage bildet um eine Bevölkerung höherer Entwicklung zuzuführen, hat die Oesterreichische Regierung, schon bald nach der Occupation der genannten Gebiete, die wissenschaftliche Erforschung derselben in wohlwollendster Weise begünstigt. Der stattliche, vor uns liegende, zweite Band, mit prächtigen Illustrationen ausgestattet, birgt neuerdings die rühmenswerthen Früchte solchen Strebens.

Der Inhalt vertheilt sich in die drei Abtheilungen: I. Archaeologie, Geschichte, II. Volkskunde und III. Naturwissenschaft, von denen zumal die erste durch

eine grosse Reihe interessanter Arbeiten glänzt. Die bekannte Erscheinung dass, oft weitab vom grossen Weltverkehr lebende Geistliche und der grösste Theil der an solchen Orten stationirten Beamten und Militärs in den oesterreichischen Kronländern selbstthätig oder fördernd für die wissenschaftliche Erforschung derselben wirken, tritt auch hier klar zu Tage. Mit wahrem Bienenfleiss sind die einen wie die anderen auch hier bestrebt, das so lange Versäumte nachzuholen und uns eine reiche Schatzkammer für weitere Forschungen zugängig zu machen.

Uns kann hier natürlich nur der zweite Theil des Bandes eingehender beschäftigen, obwohl auch die Arbeiten des ersten vielfach das Gebiet der Ethnographie streifen und selbst Material für dieselbe enthalten. Der Volkskundliche Theil selbst wird eröffnet mit einer Arbeit von Dr. Čiro Truhelka unter dem Titel: „Die Bosančica (Bosnische Schrift) in welcher der Ursprung und die Entwicklung dieser Schrift, welche eine Abart der Cyrillica bildet, und sich aus der Uebertragung und Umgestaltung des griechischen Alphabets entwickelte, in eingehender Weise behandelt wird. Derselbe Verfasser liefert den folgenden Aufsatz: „Die Heilkunde nach volksthümlicher Ueberlieferung". Derselbe ist der Hauptsache nach auf eine alte Handschrift begründet, welche der Verf. bei einem volksthümlichen Arzte aufgefunden und die eine Reihe interessanter Daten über die populären Begriffe der Krankheiten und die Gegenmittel enthält. Die Arbeit wirft interessante Streiflichter auf die geheimeten Seiten menschlichen Lebens: wie wir dies bei den Naturvölkern in heutigen Tages noch beobachten können, weist der Verf. auch hier nach wie die Ansichten über Krankheiten der alten Slaven mit uralten Glaubensprincipien in Verband standen. Diese Arbeit findet eine ausgezeichnete Ergänzung in der folgenden von Dr. Leopold Glück: „Skizzen aus der Volksmedizin und dem medicinischen Aberglauben in Bosnien und der Hercegovina; in der uns die einheimischen Aerzte und deren Patienten, die Amulete, und, in sehr eingehender Weise, die botanischen Volksheilmittel geschildert werden; währenddem ein Kapitel dem Glauben an den bösen Blick (das Verschreien, „*Urok*") gewidmet ist, ein anderes über „das Entsetzen „*Strava*" und ein drittes die Volksgeburtshülfe behandelt. Die folgende Arbeit, die wir ebenfalls Dr. Glück verdanken, behandelt „Die Tätowirung der Haut bei den Katholiken Bosniens und der Hercegovina". Die Methode wird eingehend beschrieben, das Verfahren wird noch heutigen Tages, und zwar gewöhnlich Sonn- und Festtags, in der Nähe der Kirche geübt. Seinen Ursprung schreibt der Verf. erst jüngerer Zeit zu, und zwar glaubt er die Entstehung darin finden zu können dass, als die Osmanen die Balkanhalbinsel überflutheten, die katholischen Priester durch Tätowirung des Kreuzeszeichens, an einer sichtbaren Körperstelle, derjenigen Figur die hauptsächlich auftritt, dem Abschwören des Glaubens entgegen zu wirken suchten. Interessant ist es zu sehen wie auch hier also diese Körperverzierung ihr Entstehen religiösen Zwecken zu danken hat und in directem Verband damit steht, auf welchem Verband wir betreffs derselben Verzierung bei Naturvölkern mehrfach hingewiesen. —

Carl von Sax handelt über „Bosnische Musik" und giebt mehrere Notentexte als Proben. Emilian Lilek über „Gottesurtheile und Eidhelfer in der Herzegowina; über die Landschaft „Rascien" berichtet Theodor von Ippen, zumal betreffs der Bevölkerung, in verdienstvoller Weise. Hieran schliesst als letzter grösserer Aufsatz sich an „die Geschichte einer merkwürdigen Fälschung von Bronzegruppen" von Const. Hörmann und Dr. Ludw. v. Thallóczy. Unter den kleineren Mittheilungen interessiren besonders eine über „Die Falkenbeize", von Illustrationen begleitet und eine andere über 1891 in Wien ausgestellte Costüme.

Soviel über den volkskundlichen Inhalt des vorliegenden Bandes. Gern hätten wir uns über den einen oder anderen Gegenstand eingehender ausgesprochen, müssten wir uns dies nicht an diesem Orte wegen Platzmangels versagen. Wir empfehlen aber die reiche, uns hier gebotene Gabe allen unseren Fachgenossen zu eingehendem Studium und können nicht umhin unsern Bericht mit einem Dankesworte zu schliessen dafür, dass die Oesterreichische Regierung uns diese Gabe in einer Sprache bot, die zu den allgemeiner verbreiteten zählt. So sehr wir auch jedem Volk das Recht der Bewahrung seiner Eigenart, die bis zu einem grossen Theil in der Sprache wurzelt, gewahrt wissen wollen, ebensosehr bedauern wir dass die reiche Fundgrube von Arbeiten ethnographischen Characters, die heute in den verschiedensten slavischen Idiomen erscheinen, für den grössten Theil unserer Fachgenossen naturgemäss ein geschlossenes Buch bleiben muss.

J. D. E. Schmeltz.

XXV. The Hemenway Southwestern Archaeological Expedition. Volumes II and III of A Journal of American Ethnology and Archaeology have lately come to hand. We have felt that in reviewing them it might be well to give

a sketch, imperfect though it must be, of the undertaking, of which these volumes represent part of the results. This is the more appropriate, in view of the recent death of the patron who has so far supported the enterprise.

The Hemenway Southwestern Archaeological Expedition has been, from its beginning, sustained entirely by the gifts of Mrs. MARY HEMENWAY, of Boston. This lady's interest was first enlisted by Mr. FRANK HAMILTON CUSHING, who for several years directed its work. Mr. CUSHING is well known, in the scientific world, for his long residence at Zuñi, the largest of the inhabited Pueblos of New Mexico. While there he came to know the Zuñians intimately, became acquainted with their life and religious ideas and gained a stock of ethnographic information only in part yet made public. Under Mr. CUSHING's directorship the Hemenway-Expedition devoted its chief energy to the investigation of the Archaeology of the Salt River Valley in Arizona. Later on attention was given to the ruins of the Seven Cities of Cibola — in the Zuñi district. Only a part of the material gathered by the Expedition, while Mr. CUSHING was in charge, has been published as yet.

When Mr. CUSHING left the directorship of the Expedition, Dr. J. WALTER FEWKES was put into that position, which he still holds. His directorship began in 1890 and it is under his management that three volumes of the Journal of American Archaeology and Ethnology have appeared, although the material for vol. III, was gathered to 1890.

Few who have not been in the airy region of the Southwest can conceive the wonders of that district. By nature it is wild and weird; the clear sky, the strange vegetation, the silent desert form a combination unlike any other portion of our Union. A recent writer [C. F. LUMMIS, Land of Poca-Tiempo.] says „Sun, silence and adobe, that is New-Mexico in three words". „New Mexico, like the dearest women cannot be adequately photographed. One can reproduce the features, but not the wondrous light, which is to the bare Southwest the soul that glorifies a plain face..... One cannot feed upon silence and sunlight, and without them the adobe is a clod". And it is here, in this mysterious desert region of New-Mexico and Arizona, that dwell people as marauders, and lie ruins just as mysterious. The land of the inhabited pueblos and of the deserted cliff-dwellings is the field that irresistibly attracts our American workers. It is in this district that the HEMENWAY-Expedition has labored and still labors.

The Expedition under the present management has printed — we have said so before — three volumes of the Journal.[1]) It has also produced a considerable number of papers which have been printed in several scientific periodicals and a catalogue in Spanish[2]) of the very creditable display representing its work in the Columbian Exposition of 1892 at Madrid.

Confining our attention to the three volumes of the Journal, we find in the first — the following articles: A few Summer Ceremonials at Zuñi Pueblo, by Dr. FEWKES; Zuñi Melodies, by Mr. B. D. GILMAN; Reconnoissance of Ruins in or near the Zuñi Reservation. We shall not comment on this volume, as most of our readers have probably seen it, but would only remark in passing, that Mr. GILMAN's work based upon music reproduced by the phonograph, was probably the first of its kind.

In Vol. II, there are three papers, — A few Summer Ceremonials at the Tusayan Pueblos, Natal Ceremonies of the Hopi-Indians, a Report on the present condition of a ruin in Arizona called Casa Grande. Of these papers the second is by Mr. J. G. OWEN (lately deceased), the others are by the Editor. Dr. FEWKES' chief interest in Ethnography is in Comparative study of ceremonials. The Tusayan Pueblos are located in Arizona. They are rockbuilt and are mainly in almost inaccessible locations, perched on the tops of great rocky mesas. The Tusayan tribes retain much of their old life. Among them the primitive religious ideas and the old ceremonials are as well preserved as anywhere in the district. It must be understood that Pueblo Indians are not homogeneous. Languages differ from cluster of pueblos to cluster of pueblos, even to the extent or belonging to different stocks or families. Customs and religious beliefs, though perhaps the same in great features, vary in details. FEWKES believes that comprehension of the significance of ceremonials can only come when critical comparisons are made between the ceremonials of different tribes. He says „the object of this article is to consider the acts in religious ceremonials, and not the reasons for their performance." Hence we have here a most careful and minute description of these ceremonies. The priesthoods are named and described; the Kivas or rooms where the ceremonies, at least in part, are held; the preparation of bahos and other sacred

[1]) A Journal of American Ethnology and Archaeology, Vols. I, II, III, J. WALTER FEWKES, Editor, Houghton, Mifflin and Co., Boston, Massachusetts. 1891. 1892.

[2]) Catálogo de los Objetos Etnológicos y Arqueológicos exhibidos par la Expedicion Hemenway, Madrid. 1892.

objects; the ceremoniae circuits, the curious sprinkling of sacred meal; minutiae of dress of the participants, and implements used at particular points in the ceremonies; the music, the movements, the dances; these and many other interesting and curious matters are fully detailed. Very interesting are the evidences adduced that many of the ceremonials are real dramatizations of legends or teachings. Many of the things Dr. FEWKES tells us are not absolutely novel; other persons have seen and described Pueblo ceremonials — but if we had similarly detailed accounts of all ceremonials from all the Pueblos, we should possess the necessary material for a most important comparison.

What Mrs JAMES STEVENSON has done for the Zuñi child, Mr. OWENS does for the Tusayan. The American Indian every where is ceremonious and indulges in symbolism: but here in „sun and silence and adobe" he becomes even more mystical than elsewhere, and every movement, from the cradle to the grave, demands its observance, requires a ceremony. The infant is ceremonially bathed at birth; on the fifth day mother and child are bathed and, for the first time since her confinement, the mother looks upon the sun; on the tenth day, and on the fifteenth, the child is bathed. But it is on the twentieth day that the great ceremony, participated in by many relatives and prepared for with great pains, is performed. It consists of three distinct portions — purification of the mother, naming of the child, presentation of the child to the sun.

In Vol. III are two papers representing work done prior to 1890, an Outline of the Documentary History of the Zuñi Tribe, by AD. F. BANDELIER and Somatological Observations on Indians of the Southwest by H. F. C. TEN KATE. All who have read any of the writings of our eminent authority know that the first named paper is scholarly and exhaustive. The Documentary History of Zuñi is considered under the several chapters; — First discovery of Zuñi by the Spaniards 1538—1539, The Tribe of Zuñi 1539—1600, and Zuñi in the seventeenth Century. This romantic fragment of Early American history is treated in a clear, critical and thoroughly scientific manner and must be fundamental to all good ethnographic study of the Cibola Pueblos. TEN KATE institutes a comparison between the osteological material from the pre-Columbian ruins of the Southwest and anthropometric data from the existing populations of that whole region, in the hope of thereby solving the question as to who were the builders of these old structures. Among a number of interesting conclusions drawn from this comparison is this — that the modern Pueblo Indians are, physically, more like the builders of these old constructions, than are the Pimas and the Yumas. This conclusion agrees very well with other evidence drawn from ethnography, tradition and archaeology.

We cannot further discuss these publications but we must again emphasize the fact that this whole work is due to the liberality of a single noble-hearted woman; we are pleased also to state that the Expedition will, probably, not be interrupted by Mrs. Hemenway's death, provision being made in her will for its continuance. So, though she no longer lives to give that kindly personal interest and sympathy which have always been so helpful, we may hope to see in the future even better and richer results from this Expedition than we have seen in the past. FREDERICK STARR.

VI. EXPLORATIONS ET EXPLORATEURS, NOMINATIONS, NECROLOGIE. — REISEN UND REISENDE, ERNENNUNGEN, NECROLOGE.

Monsieur le Dr. P. J. VETH, ancien professeur d'Ethnographie à l'Université de Leide, retiré actuellement à Arnhem, vient de célébrer le 2 décembre son 80ième anniversaire. De toutes parts de chaleureuses félicitations ont été adressées à ce vénérable Nestor des ethnographes néerlandais.

Nous donnerons, dans la prochaine livraison, une relation spéciale de cet évènement, sous plusieurs rapports intéressant. J. D. E. SCH.





auctor del. R. Raar lith. P.W.M.T. imp.












71


69


70


72


73

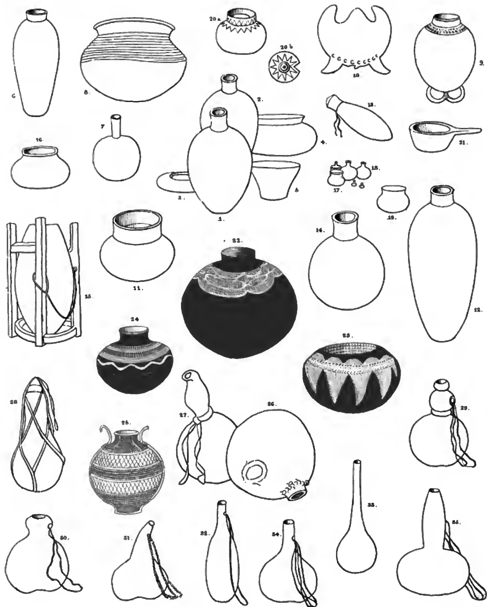

74

Lichtdr. von Meisenbach, Riffarth & Co., Berlin.



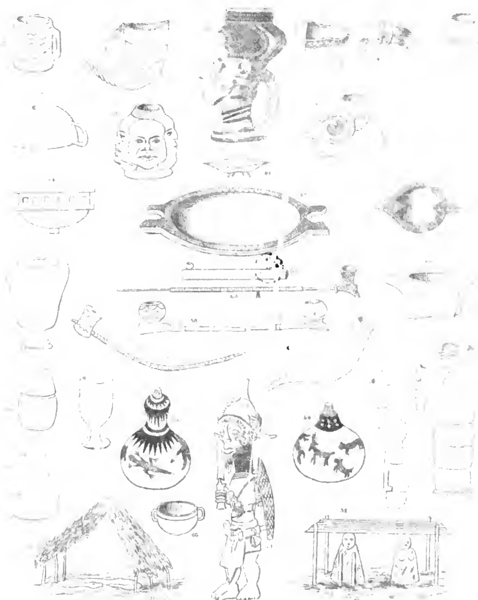






Aust del
R. Raar, lith.


UNIV. OF MICH.







Auct. del. R. Kaarlith



4.



1.



5.



3.



2.

J.B. del. R. Kaar lith. P.W.M.T. imp.





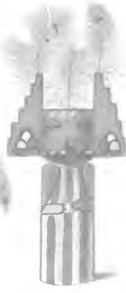


7









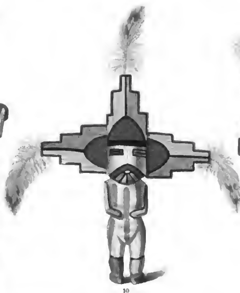
11

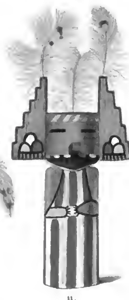

6.


7


8


9.


10


11.

JE del. R.Raar lith. PWMT imp.







13



14



15



16




12


13


14.


15.


16


17.
















23


19


21


20


22

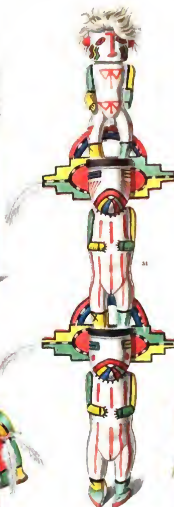

16

Ht del. R. Haar lith. P.W.M.T. imp.



J.B. del. R. Kaar lith. P.W.M.T. imp.


36


31


33


32


35.


34

JB del.

R Kaar lith.

P.W.M. Trap impr.


37.


41


38


42


40


43


39

J.B del. R.Haar lith. P.W.M.T. imp.





1



2

Gravures du Setsou yo Chiou (1829); ex. Mus. Guimet, Paris.

Société de Photolith., Amsterdam.





1



3



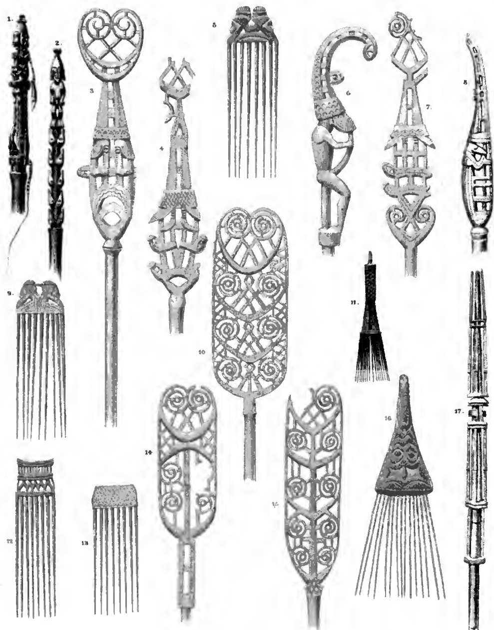
2

Estampes de Koumyoshi ex Mus. Guimet, Paris.

Société de Photolith., Amsterdam.







auct. phot. K. Kaar lith. P. W. M. T. imp.









3.



2.



1.



lith. P.W.M.Trap imp.







ex mus. eth. Lugd. Bat. Khaar del. et lith. P.W.M.T. imp.






1 a.
1 b.
1 c.
1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.











1.





3 a.



3 b.



3 c.

2





3.



ex mus. eth. Lugd. Bat. — R. Raar del. et lith. — P. W. M. T. imp.

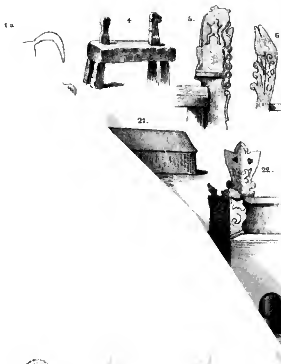






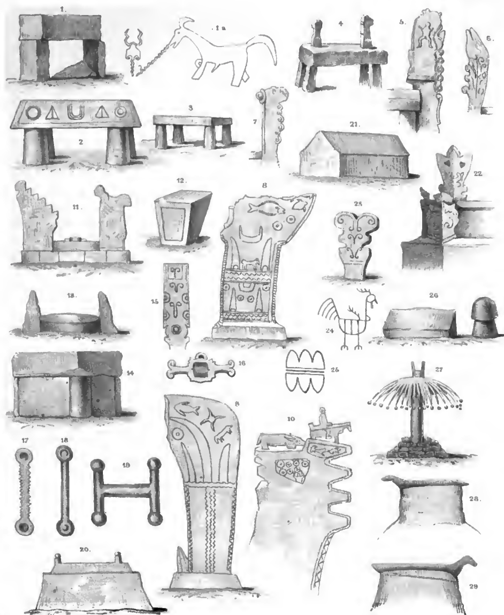
ex mus. eth. Lugd. Bat. K. Kaar del. et lith. P.W.M.T. exc.




1 a
4
5.
6.
21.
22.







Auct. del. R. Raar lith. P.W.M.T. imp.





2.



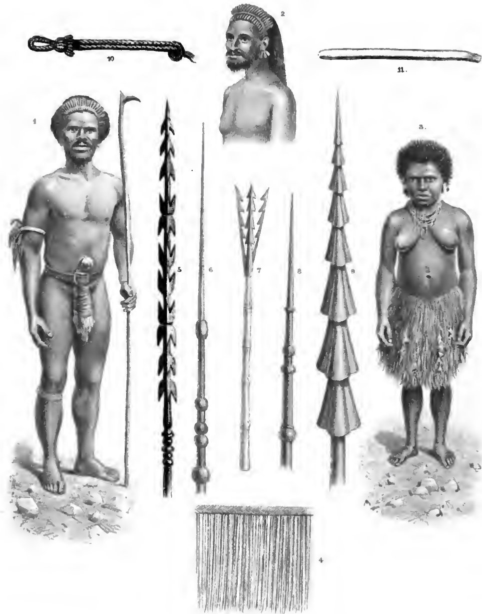
11

a.









R. Raar del. et lith. P. W. M. Trap impr.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01187 0352


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01187 0352